VIRGILE

Œuvres Complètes

Arvensa Editions

ARVENSA ÉDITIONS

N°1 des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française

Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet

www.arvensa.com

© Tous droits réservés Arvensa® Editions

8 bis rue d'Assas, Paris 6ème

ISBN : 9782368410202

NOTE DE L’ÉDITEUR

Notre objectif est de vous fournir la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.
Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez en être informé et bénéficier d'une version toujours actualisée de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l’exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Arvensa Editions

LISTE DES TITRES

ARVENSA ÉDITIONS
NOTE DE L’ÉDITEUR

ŒUVRES

INTRODUCTION AUX OEUVRES DE VIRGILE
LES BUCOLIQUES
LES GÉORGIQUES
L’ÉNÉIDE

ANNEXES

QUELQUES RECHERCHES SUR LE TOMBEAU DE VIRGILE AU MONT PAUSILIPE
BIOGRAPHIE

INTRODUCTION AUX OEUVRES DE VIRGILE

J-B Lechatellier
(1905)

ANNEXES

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Présentation

Le texte qui suit est extrait de l'introduction du livre VIRGILE par J-B Lechatellier, professeur à l'Université Catholique de Paris (éd. V. C. Poussielgue)

1. L'intérêt qui s'attacha dès l'abord aux poèmes de Virgile attira de bonne heure sur sa personne l'attention des contemporains. Par malheur, les renseignements puisés aux sources anciennes par les écrivains de l'époque impériale, qui avaient encore entre les mains les ouvrages de C. Melissus ou d'Asconius Pedianus, nous sont parvenus mélangés de fables puériles dont quelques-unes, peut-être, avaient déjà cours à l'époque de Quintilien (cf. *Inst. Or.*, I, 8, 19). La vie de Virgile attribuée à Donat, et qui remonte pour le fond à Suétone, n'est pas exempte de ces altérations. Celle qui se lit en tête du commentaire de Servius, celles surtout qu'on a extraites des scolies dont sont chargés certains manuscrits du Moyen-Âge, semblent plus justement suspectes encore, et doivent être contrôlées à l'aide de la courte notice tirée du commentaire attribué à Probus, et des trop rares indications fournies par saint Jérôme dans ses *Additions à la Chronique d'Eusèbe*[1].

2. Virgile (Publius Vergilius [2]Maro) naquit sur le territoire de Mantoue, au village d'Andes, que quelques éditeurs identifient avec la bourgade moderne de Piétola, le 15 octobre de l'an 70 av. Jésus-Christ (684 de Rome), sept ans avant le consulat de Cicéron sous lequel devait naître l'homme qui fut l'empereur Auguste, et plus d'un quart de siècle avant la mort du grand orateur (43 av. J.-C). Virgile est, par l'âge, l'aîné de la génération littéraire à laquelle il se rattache : il a cinq ans de plus qu'Horace, onze ans de plus que Tite-Live, vingt-sept ans de plus qu'Ovide. Pas plus que les autres grands écrivains de son époque Virgile n'est Romain de naissance ; même la Gaule Cisalpine où il vit le jour, et qui avait déjà donné à la littérature latine des écrivains comme Catulle et Cornélius Népos, n'appartenait pas encore officiellement à l'Italie ; le rattachement de cette province, commencé sous la dictature de Jules César, ne fut définitif qu'à l'époque du second triumvirat.

3. Virgile était, comme Horace, d'origine assez humble. Son père, dont les uns font un potier, les autres un laboureur, joignait peut-être à la culture d'un petit domaine une modeste industrie. C'est par le mariage de cet homme actif et estimé que l'aisance entra dans la maison où allait naître notre poète. L'aïeul maternel de Virgile s'appelait Maius ou Magius, et sa mère Maia ou Magia Polla; c'est sans doute dans ces noms qu'il faut chercher l'origine première de quelques-unes des fables qui eurent cours au Moyen-Âge sur la vie du poète. Magia Polla eut, nous dit-on, outre Virgile, trois autres fils dont deux moururent avant leur mère, l'un Silon encore enfant, l'autre Flaccus au sortir de l'adolescence; le troisième Valérius Proculus, qui n'était pas du même lit, survécut à Virgile et fut son principal héritier.

4. C'est à Mantoue et dans la propriété d'Andes que s'écoula l'enfance de Virgile. Mais Mantoue n'était qu'une ville de médiocre importance (cf. Martial, XIV, 195), et n'offrait sans doute que peu de ressources pour les études. Le jeune Virgile fut conduit à Crémone, où il resta jusqu'à l'âge de seize ans environ, c'est-à-

dire jusqu'au moment où il prit la robe virile. Cette cérémonie, si importante dans la vie d'un Romain, eut lieu pour lui , si nous en croyons Donat, le jour même où mourait Lucrèce; mais peut-être ne faut-il voir dans ce prétendu renseignement qu'un rapprochement artificiel et allégorique destiné à montrer les deux grands poètes se transmettant , pour ainsi dire, le flambeau du génie. Après un séjour d'assez courte durée à Milan, Virgile se rendit à Rome[3], où il suivit (53 av. J.-C.) les leçons du rhéteur Épidius, qui avait été, nous dit-on, le maître de Marc-Antoine, et qui devait être celui d'Octave. C'est peut-être aux années de ce séjour à Rome, ou même à une époque plus ancienne, que remontent les premiers essais poétiques de Virgile. Il avait composé, semble-t-il, dès l'âge de seize ans un poème intitulé *Culex* (le Moucheron), différent sans doute de celui qui nous est parvenu sous ce nom ; quelques-unes des quatorze pièces contenues dans le recueil auquel une confusion ancienne (cf. Ausone, *Id*, 12; *Gramm*., 5) a fait donner le nom, qui n'est pas plus grec que latin, de *Catalecta*[4], et où tout, d'ailleurs, n'est certainement pas de Virgile, peuvent appartenir à cette période. Au sortir de l'école des rhéteurs, Virgile, qui ne resta étranger à aucune des connaissances de son époque, fréquenta les maîtres de philosophie; il suivit en particulier les leçons de l'épicurien Siron (Zeïraun) dont Cicéron parle dans le *de Finibus* (II, 35) écrit un peu plus tard. La septième pièce du recueil que nous venons de citer témoignerait, si elle était bien de Virgile, de l'ardeur avec laquelle il se sépara des grammairiens et des rhéteurs pour se livrer à la philosophie [5]. Il faut noter d'ailleurs que, pour les jeunes Romains, l'étude d'une doctrine philosophique n'entraînait point l'adhésion au système ; souvent ils s'attachaient successivement à divers maîtres sous lesquels ils apprenaient à connaître les différentes écoles. Il est vraisemblable que notre poète, sans se faire ni dans ses études ni dans sa vie l'adepte d'une doctrine particulière, se contenta, selon les circonstances, de prendre aux divers systèmes les idées qui cadraient le mieux avec le sujet qu'il traitait; les passages de ses œuvres où il aborde la philosophie (*Bucol*., VI, 31-40; *Aen*., VI, 724-751, etc.) témoignent de cette indépendance d'esprit qui lui permet d'emprunter, selon le cas, à telle ou telle école sans se lier à aucune.

5. Virgile, après avoir parcouru le cercle entier des études d'alors, songea peut-être un moment à se tourner vers la carrière oratoire qui était l'ambition de tous les jeunes Romains; mais son amour de la retraite, ses allures timides et assez gauches le rendaient peu propre au barreau ; Sénèque le Rhéteur nous apprend qu'il ne plaida qu'une fois, et sans succès. La guerre d'ailleurs allait éclater entre César et Pompée (49 av. Jésus-Christ) ; et la perte des libertés publiques devait enlever bientôt, même à l'éloquence judiciaire, tout ce qui en faisait l'intérêt. Virgile rentra dans son pays d'origine; et c'est là que nous le retrouvons vers l'an 42, à l'époque où il commença la composition des *Bucoliques*, et où s'ouvrirent pour lui les jours les plus agités de sa vie.

6. Virgile, que son origine et son éducation première portaient volontiers vers la poésie pastorale, semble avoir été encouragé dans ses goûts par Asinius Pollion,

qui commandait (43-41 av. J.-C.) dans la Gaule Cisalpine pour le compte d'Antoine, et dont notre poète a reconnu la protection et la bienveillance en inscrivant son nom avec éloge et reconnaissance dans maints passages des *Bucoliques*. Le meurtre de César (44 av. J.-C.) et la guerre de Modène qui s'ensuivit n'avaient pas trop violemment fait sentir leur contrecoup à Mantoue : les plus anciennes églogues (II, III, V) reflètent encore ce calme de la vie qu'allaient bientôt troubler de nouveaux événements. Après la victoire de Philippes (42 av. J.-C), Octave, à qui revenait l'administration de la Cisalpine désormais rattachée à l'Italie, fut chargé d'assigner des terres aux vétérans. Le domaine public n'y suffisant pas, le territoire de vingt-six cités fut livré aux légions; Crémone, qui avait pris parti pour les meurtriers de César, fut au nombre des villes dépouillées. Mais les colons à qui on avait adjugé ce territoire ne s'en contentèrent pas, et envahirent celui de Mantoue.

7. Le détail des vexations qu'eut alors à subir et des dangers que courut notre poète n'est pas exactement connu, malgré les allusions de la Iere et de la IXe églogue. Certains érudits, comme M. Sonntag, qui placent la composition de la IXe églogue avant celle de la Iere supposent qu'après une seule spoliation, Virgile fut simplement rétabli dans son domaine. L'opinion traditionnelle, qui reste de beaucoup la plus vraisemblable, le fait passer par un plus grand nombre de péripéties. Quand les vétérans, à l'étroit sur les terres de Crémone (cf. *Bucol.*, IX, 28), envahirent celles de Mantoue, le domaine de Virgile, dont le père vivait peut-être encore (cf. *Catal.* X, 5), fut adjugé à un centurion du nom d'Arrius. Virgile se rendit à Rome, sans doute sur les conseils et avec la recommandation de Pollion ; il vit Octave, et obtint d'être maintenu dans la possession de ses biens. L'*Eglogue* I fut composée alors par le poète pour remercier le « divin bienfaiteur qui lui avait fait ces loisirs ».

8. Mais cette heureuse quiétude fut bientôt troublée. A la suite d'événements nouveaux, peut-être quand l'éclat de la guerre de Pérouse (41 av. J.-C.) eut une seconde fois séparé Antoine d'Octave, et que la victoire de celui-ci eut obligé Pollion à quitter la Cisalpine, le poète se vit de nouveau menacé dans son patrimoine; lui-même faillit être tué par un centurion que les anciens appellent diversement Clodius ou Miliénus Torox. Les commissaires envoyés par Octave dans la région du Pô, Varus et Cornélius Gallus, furent impuissants à le protéger; Virgile s'enfuit à Rome où il eut une fois de plus recours à Octave. La paix de Brindes (40 av. J.-C), heureusement négociée par Pollion entre Octave et Antoine, aida sans doute au règlement des affaires du poète. Les recommandations dont il était appuyé lui assurèrent une large indemnité; mais il est douteux qu'il soit rentré en possession directe de son domaine. Nous ne le retrouvons plus désormais aux bords du Mincio : sauf aux époques assez rares où il séjourne à Rome, c'est surtout dans le midi de l'Italie, parfois en Sicile, plus souvent en Campanie qu'il habite; Naples en particulier devient pour lui comme une seconde patrie (cf. *Géorg.*, IV, 564).

9. Cependant le succès des *Bucoliques* avait fait à Virgile une place définitive

dans le monde lettré d'alors. Les écrivains en renom, comme Varius et Plotius Tucca, les hommes d'État qui se piquaient de littérature, comme Mécène et Messala, le comptaient au nombre de leurs amis. Ce fut Virgile qui, avec Varius, servit à Horace d'introducteur auprès de Mécène (cf. Hor., *Sat.*, 1, 6, 55). La Ve Satire du Ier livre nous montre les deux poètes accompagnant à Brindes Mécène chargé de négocier avec Antoine pour le compte d'Octave. C'est alors que se formèrent entre eux ces liens que le temps devait resserrer encore : « Tout, dit M. Patin, rapprochait Horace et Virgile ; tout dut conspirer à les unir; même détresse, convenance du caractère, conformité du goût et du talent, admiration mutuelle pour ces vers, leur passe-temps autrefois, maintenant leur consolation et leur espoir, ces vers, audacieux enfants de la pauvreté [6] qui, osant s'exposer au grand jour et solliciter pour leurs auteurs, leur concilièrent bientôt les plus illustres personnages, et les firent arriver, entre tant de rivaux surpris et consternés, non seulement à cette honnête aisance dont se fût contentée leur ambition, mais à ce qu'ils n'avaient souhaité ni cherché, au comble de la faveur » (*Éludes sur la poésie latine*, t. I, Iere partie, ch. XII).

10. La composition des *Bucoliques* semble avoir occupé Virgile jusqu'à l'an 37. Les sept années qui suivirent (37-30) furent consacrées aux *Géorgigues* : Virgile restait fidèle à son amour des champs; et sans doute il cédait à son attrait personnel plus encore qu'aux sollicitations de Mécène, dont on a fait, sur quelques expressions du poète (Géorg., III, 41), l'inspirateur du poème. L'œuvre, sinon la plus grande, au moins la plus achevée parmi celles qu'a produites la poésie latine fut terminée l'année même qui suivit Actium, au moment où Octave, après avoir montré les armes romaines sur le Nil et l'Euphrate, se préparait à rentrera Rome, « chargé des dépouilles de l'Orient » (cf. *Aen*., I, 289); et le maître désormais incontesté de l'empire put se faire lire, à son retour, dans sa retraite d'Atella, le poème où sa gloire était déjà consacrée (cf. *Géorg*. , III, 16-33) à côté de celle de Rome et de l’Italie.

11. L'idée de la grandeur de Rome, l'admiration pour l'homme à qui elle était redevable de la paix qui mettait fin pour une longue période à tant de luttes sanglantes, allait inspirer à Virgile son œuvre maîtresse, l’*Énéide*. Jusqu'ici Virgile a été le poète des Muses champêtres et de la grâce aimable (*molle atque facetum*, Hor., *Sat*., I, 10,44); dans le chœur des poètes d'alors, c'est son ami Varius qui est le maître de la chanson épique (cf. Hor. , *Od.* , I. 6, 2). Virgile pourtant déjà rêvait d'une œuvre plus haute; il voulait donner aux Romains un poème qui répondit à la majesté de leur empire, en même temps qu'il consacrerait aux yeux de l'opinion celle d'Auguste, dont l'amitié habile, en s'attachant les deux grands poètes du temps, Horace et Virgile, avait su faire de leur poésie un de ses instruments de règne. L'idée qu'il avait caressée dès l'époque des *Bucoliques* (cf. *Bucol.*, VI, 3) hantait le poète au moment où il se préparait à publier les *Géorgiques* (cf. *Géorg*. , III, 10-38); il se promettait dès lors d'élever à la gloire de Rome et d'Octave un temple immortel. Mais il n'avait pas encore trouvé, ce semble, la forme définitive qu'il devait donner à l'exécution de ce dessein ; peut-être pensait-il à un de ces

poèmes historiques tels qu'en avaient composé Furius, Varron de l'Atax ou Varius lui-même. Le jour où il met décidément la main à l'œuvre, un horizon nouveau s'ouvre devant lui; ce n'est pas un fait isolé de l'histoire ou de la légende qu'il va chanter; dans un plan où la fable s'unira à la réalité, où un art ingénieux rattachera au récit de la mythologie antique les événements de l'histoire, même ceux de l'époque contemporaine, Virgile se propose de faire entrer tout ce qui peut intéresser la gloire de Rome. De même qu'on a fait honneur à Pollion de l'inspiration des *Bucoliques* et attribué à Mécène l'idée première des *Géorgiques*, de même on a dit qu'Auguste avait désigné ou même imposé à Virgile le sujet de l'*Énéide*, sans réfléchir peut-être que le poète seul était vraiment capable de déterminer le cadre dans lequel il pourrait faire entrer la pensée qu'il portait en lui.

12. Virgile avait quarante ans accomplis quand il entreprit d'écrire l'*Énéide*; il y travailla, sans avoir la satisfaction d'y mettre la dernière main, jusqu'à sa mort. Bientôt le bruit se répandit que la poésie épique allait enfin donner à Rome le chef-d'œuvre inutilement espéré jusqu'alors ; et Properce était l'interprète de l'attente commune (II, 34) quand, avant de rappeler les autres poèmes de Virgile, il exaltait à l'avance celui qui devait rattacher à la légende d'Énée (v. 63-64) la gloire d'Actium (v. 61-62), et élever, croyait-on, l'épopée romaine au-dessus de l'*Iliade*[7]. L'œuvre, pendant ce temps, avançait lentement au gré de l'écrivain ; et Virgile se reprochait parfois ce qu'il appelait la folle audace de son entreprise[8]. Il put cependant, dès l'an 23 (av. J.-C), lire à Auguste, qui revenait de son long séjour en Espagne (cf. Hor., *Od.*, III, 14), le second, le quatrième et le sixième livre. Octavie, la sœur d'Auguste, qui assistait à la lecture de ce dernier, s'évanouit en entendant l'éloge consacré à la mémoire de son fils Marcellus (*Aen*., VI, 860-885) ; revenue à elle , nous dit-on, elle fit compter au poète 10,000 sesterces (plus de deux mille francs) pour chacun des vers que comptait ce passage.

13. La vie s'écoulait d'ailleurs, pour le poète, honorée et paisible. La simplicité de ses habitudes, les libéralités de ses amis, tout particulièrement celles d'Auguste (cf. Hor., *Épl.,* II, 1, 247) et des autres membres de la famille impériale, avaient contribué, d'année en année, à l'accroissement de sa fortune, qu'on peut , d'après les indications de Donat , évaluer au moins à deux millions de notre monnaie. Il possédait un domaine aux environs de Nole en Campanie, une maison à Rome sur l'Esquilin, près du parc de Mécène; et la considération qui s'attachait à son talent et à son caractère était bien au-dessus de la fortune dont il leur était redevable.

14. Avant de mettre la dernière main à son œuvre, Virgile voulut visiter la terre classique de la poésie, la Grèce, et ces régions de l'Orient où se déroulait une partie des scènes de l'Enéide. Au cours de ce voyage, il tomba malade, par suite d'une insolation, à Mégare. Il put encore rentrer à Athènes où il rencontra Auguste, qui revenait d'Asie, et se décida à le suivre en Italie. Le mal s'accrut par les fatigues de la traversée, et Virgile mourut à Brindes où il était débarqué (22 sept., 19 av. Jésus-Christ). Il allait entrer dans sa cinquante-deuxième année. Inquiet pour

l'avenir d'une œuvre qu'il n'avait pu porter à sa perfection, Virgile, nous disent les anciens, avait, avant d'expirer, demandé à ses amis,Tucca et Varius, de détruire les manuscrits de l'*Enéide*. Tucca et Varius opposèrent à ce désir la volonté d'Auguste ; et Virgile consentit à laisser subsister son poème, en exigeant seulement qu'il fût livré au public, sans addition ni changement, dans l'état inachevé où il le laissait.

15. Les restes de Virgile furent rapportés à Naples, et inhumés près de la route de Pouzzoles. On grava sur sa tombe, dont les voyageurs cherchent l'emplacement sur le Pausilippe, deux vers dont une tradition plus qu'incertaine le suppose l'auteur :

Mantua me genuis, Calabri rapuere ; tenet nunc
Parthenope; cecini pascua, rura, duces.

Virgile n'avait point été marié. Par testament il légua la moitié de sa fortune à Valérius Proculus, son frère; un quart devait revenir à Auguste; l'autre quart était partagé entre Mécène et les deux exécuteurs testamentaires du poète, Plotius Tucca et Varius[9].

16. Virgile était de haute taille ; il avait les cheveux noirs et le teint brun. Sa santé laissait à désirer; il avait en particulier l'estomac délicat (cf. Hor., *Sat.*, 1, 5,49), et souffrait parfois de la gorge. Son extérieur était simple, ses allures un peu rustiques; et l'on a voulu le retrouver dans le portrait qu'Horace (*Sat.*, I, 3, 29-34) fait de cet homme qui cache sous un air vulgaire un génie supérieur. On nous dit cependant qu'il lisait ses vers avec beaucoup d'art et savait les faire valoir par un débit plein de vivacité. Ses biographes nous ont transmis quelques détails sur sa manière de composer. L'inspiration du premier jet n'emportait pas chez lui la perfection de la forme ; il dictait le matin un certain nombre de vers qu'il passait le jour à polir, « ajoutant quelquefois, plus souvent effaçant », et se comparant lui-même à l'ourse qui façonne ses petits à force de les lécher. Les témoignages anciens sont d'accord pour reconnaître la douceur et l'aménité de son caractère ; s'il compta quelques ennemis parmi les envieux, il eut pour amis véritables tous les hommes d'un vrai talent, tous les grands personnages du temps, qui lui restèrent jusqu'à la fin sincèrement dévoués[10].

LES BUCOLIQUES

Virgile
(-37 avt J.C.)

OEUVRES

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Présentation

Cette traduction française est pour l'essentiel celle du volume *Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus,* Oeuvres complètes, Paris, 1850 qui fait partie de la Collection des auteurs latins publiés sous la direction de M. Nisard.

Les chiffres placés entre crochets correspondent aux vers du texte original en latin.

Table des matières

Eglogue I
Eglogue 2
Eglogue 3
Eglogue 4
Eglogue 5
Eglogue 6
Eglogue 7
Eglogue 8
Eglogue 9
Eglogue 10

Eglogue I

Mélibée et Tityre

Mélibée
[1] Couché sous le vaste feuillage de ce hêtre, tu essayes, ô Tityre, un air champêtre sur tes légers pipeaux. Et nous, chassés du pays de nos pères, nous quittons les douces campagnes, nous fuyons notre patrie. Toi, Tityre, étendu sous de frais ombrages, [5] tu apprends aux échos de ces bois à redire le nom de la belle Amaryllis.

Tityre
O Mélibée, c'est un dieu qui nous a fait ce sort tranquille. Oui, il sera toujours un dieu pour moi ; souvent un tendre agneau de nos bergeries arrosera ses autels de son sang. Tu vois, il laisse errer mes génisses en ces lieux, [10] et il m'a permis de jouer les airs que je voudrais sur mon rustique chalumeau.

Mélibée
Je n'envie point ton bonheur : je m'en étonne plutôt, à la vue de ces champs désolés et pleins de trouble. Moi-même, tout faible que je suis, j'emmène à la hâte mes chèvres ; en voici une que j'ai peine à traîner. Là, entre d'épais coudriers, elle vient, mère plaintive, de mettre bas deux chevreaux, [15] l'espérance de mon troupeau, hélas ! qu'elle a laissés sur une roche nue.

Je me souviens (mais mon esprit était aveuglé) que ce malheur m'a été plus d'une fois prédit : des chênes ont été frappés de la foudre devant moi ; souvent du creux d'une yeuse une corneille criant à ma gauche me l'avait annoncé : Mais dis-moi, ô Tityre, dis-moi quel est ce dieu ?

Tityre
Cette ville qu'on appelle Rome, ô Mélibée, [20] n'étais-je pas assez simple pour me la figurer semblable à celle de nos contrées, où nos bergers ont coutume de mener leurs tendres agneaux ? Ainsi je voyais ressembler à leurs pères les chiens qui viennent de naître, les chevreaux à leurs mères ; ainsi je comparais les petits objets aux grands. Mais Rome élève autant sa tête au-dessus des autres villes, [25] que les cyprès surpassent les vignes flexibles.

Mélibée
Et quel motif si grand t'a donné l'envie de voir Rome ?

Tityre
La liberté, qui, bien que tardive, m'a regardé dans mon oisif esclavage, quand ma

barbe déjà blanchissante tombait sous les ciseaux : enfin elle m'a regardé, enfin elle est venue pour moi, [30] depuis que Galatée m'a quitté, et qu'Amaryllis me tient sous ses lois. Car, je te l'avouerai, tant que Galatée me retenait près d'elle, je n'avais ni l'espérance d'être libre, ni le soin d'augmenter mon épargne ; et quoiqu'il sortît de mes bergeries bon nombre de victimes, quoique ma main ne cessât de presser pour l'ingrate Mantoue le lait le plus savoureux de mes chèvres, [35] elle n'en revenait jamais chargée du plus modique métal.

Mélibée
Je m'étonnais, ô Amaryllis, de t'entendre invoquer tristement les dieux ; je me demandais pour qui tu laissais pendre à leurs arbres les fruits mûrs. Tityre était absent de ces lieux ; c'est toi, Tityre, toi que ces pins eux-mêmes, ces fontaines, ces arbrisseaux redemandaient.

Tityre
[40] Que faire ? je ne pouvais mieux sortir d'esclavage, ni connaître ailleurs des dieux aussi propices. C'est là, Mélibée, que j'ai vu ce jeune et divin mortel, pour qui douze fois l'année nos autels fumeront. À peine le suppliai-je, qu'il me répondit : [45] « Enfants, faites paître, comme devant, vos génisses ; rendez au joug vos taureaux. »

Mélibée
Heureux vieillard, tes champs te resteront donc ! et ils sont assez étendus pour toi, quoique la pierre nue et le jonc fangeux couvrent partout tes pâturages. Des herbages inconnus ne nuiront pas à tes brebis pleines, [50] et le mal contagieux du troupeau voisin n'infectera pas le tien. Vieillard fortuné ! là, sur les bords connus de tes fleuves, près de tes fontaines sacrées, tu respireras le frais et l'ombre. Ici l'abeille d'Hybla, butinant sur les saules en fleurs qui ceignent tes champs de leur verte clôture, [55] t'invitera souvent, par son léger murmure, à goûter le sommeil : et tandis que du haut de la roche l'émondeur poussera son chant dans les airs, tes chers ramiers ne cesseront de roucouler, la tourterelle de gémir, sur les grands ormeaux.

Tityre
Aussi les cerfs légers paîtront dans les airs, [60] et les flots laisseront les poissons à sec sur les rivages ; le Parthe et le Germain, exilés et se cherchant l'un l'autre dans leur course errante, boiront, celui-là les eaux de l'Arare, celui-ci les eaux du Tigre, avant que l'image de ce dieu bienfaisant s'efface de mon coeur.

Mélibée
Mais nous, tristes bannis, nous irons, les uns chez les Africains brûlés par le soleil, [65] les autres chez les Scythes glacés, en Crète, sur les bords de l'impétueux Oaxis, et jusque chez les Bretons, séparés du reste du monde. Ah ! me sera-t-il donné, après un long temps, de revoir la contrée de mes pères, mon pauvre toit couvert de gazon et de chaume, et d'admirer encore mon champ, mon royaume, et

ses rares épis ? [70] Quoi ! c'est pour un soldat inhumain que j'ai tant cultivé ces guérets ! Le barbare aura ces moissons ! Voilà donc où la discorde a amené de malheureux citoyens ! Voilà pour qui nous avons ensemencé nos champs ! Ente donc, Mélibée, ente des poiriers, range tes vignes sur le coteau. Allez, mes chèvres, troupeau jadis heureux, allez : [75] je ne vous verrai plus, de loin couché dans un antre verdoyant, pendre aux flancs des roches buissonneuses. Je ne chanterai plus ; non, mes chèvres, vous n'irez plus, menées par moi, brouter le cytise en fleur et les saules amers.

Tityre
Cependant tu peux, cette nuit, reposer avec moi [80] sur un lit de feuillage. J'ai des fruits savoureux, des châtaignes amollies par la flamme, un laitage abondant. Déjà les toits des hameaux fument au loin, et les ombres grandissantes tombent des hautes montagnes.

Eglogue 2

[1] Le berger Corydon brûlait pour le bel Alexis, les délices de son maître, et il n'avait pas ce qu'il espérait. Seulement il venait tous les jours sous les cimes ombreuses des hêtres épais ; là, seul, [5] sans art, il jetait aux monts, aux forêts cette plainte perdue :
« O cruel Alexis, tu dédaignes mes chants, tu n'es point touché de ma peine ; à la fin, tu me feras mourir. Voici l'heure où les troupeaux cherchent l'ombre et le frais ; où les vertes ronces cachent les lézards ; [10] où Thestylis broie l'ail et le serpolet odorants, pour les moissonneurs accablés des feux dévorants de l'été.

Et moi, attaché à la trace de tes pas, je n'entends plus autour de moi que les buissons qui retentissent, sous un soleil ardent, des sons rauques des cigales. Ne m'eût-il pas été moins dur de supporter les tristes colères [15] et les superbes dédains d'Amaryllis ? Que n'aimé-je Ménalque, quoiqu'il soit brun, quoique tu sois blanc ?

O bel enfant, ne compte pas trop sur la couleur : on laisse le blanc troène, on cueille la noire airelle. Tu me méprises. Alexis, et tu n'as souci de savoir qui je suis, [20] combien je suis riche en troupeaux, combien en blanc laitage. Mille brebis paissent pour moi sur les monts de Sicile ; l'été, l'hiver, le lait nouveau ne me manque pas. Je chante les airs que chantait, quand il appelait ses troupeaux, Amphion de Thèbes sur le haut Aracynthe. [25] Je ne suis pas si affreux ; je me suis vu naguère sur le rivage, dans la mer calme et unie ; et si le miroir des eaux ne nous trompe jamais, je ne craindrais pas, te prenant pour juge, Daphnis pour la beauté.

O qu'il te plaise seulement d'habiter avec moi ces pauvres campagnes, et nos humbles chaumières ; de percer les daims, [30] et de chasser devant toi, avec la verte houlette, la bande pressée de nos chevreaux. Avec moi dans les forêts tu imiteras Pan sur tes pipeaux. Pan le premier a enseigné à joindre ensemble par la cire plusieurs chalumeaux ; Pan protège et les brebis et les bergers. Ne crains pas de blesser avec la flûte ta lèvre délicate : [35] pour apprendre mes airs, que ne faisait pas Amyntas ? J'ai une flûte formée de sept tuyaux d'inégale hauteur, qu'autrefois Damétas m'a donnée en propre : en mourant il me dit : « Tu es le second qui l'aies. » Ainsi dit Damétas ; Amyntas n'en fut-il pas sottement envieux ?

[40] De plus, j'ai trouvé au fond d'un périlleux ravin deux petits chevreuils tachetés de blanc ; chaque jour ils épuisent les mamelles de deux brebis : je les garde pour toi. Il y a longtemps que Thestylis me presse de les lui amener ; et elle les aura, puisque tu n'as que du dédain pour mes présents.

[45] Viens, ô bel enfant ! Voici les nymphes qui t'apportent des lis à pleines corbeilles ; pour toi une blanche naïade cueillant de pâles violettes, les plus hauts pavots, et le narcisse, les joint aux fleurs odorantes de l'anet ; pour toi entremêlant la case et mille autres herbes suaves, [50] elle peint la molle airelle des couleurs jaunes du souci. Moi-même je cueillerai les blanches pommes du coing au tendre duvet, et des châtaignes, qu'aimait mon Amaryllis : j'y joindrai la prune vermeille ; elle aussi sera digne de te plaire. Et vous aussi, lauriers, myrtes si bien assortis, je vous cueillerai, [55] puisqu'ainsi rassemblés vous confondez vos suaves odeurs.

Tu es sot, Corydon ; Alexis ne veut pas de tes présents ; et si les tiens le disputaient à ceux d'Iolas, Iollas ne te cèderait pas. Malheureux, qu'ai-je dit ? Je suis perdu d'amour ; j'ai déchaîné l'Auster sur les fleurs, j'ai lancé le sanglier fangeux dans les claires fontaines. [60] Ah ! qui fuis-tu, insensé ? Les dieux aussi ont habité les forêts ; le Troyen Pâris était berger. Que Pallas aime les hauts remparts qu'elle a bâtis : nous, que les bois nous plaisent par-dessus tout. La lionne à l'oeil sanglant cherche le loup ; le loup, la chèvre ; la chèvre lascive, le cytise en fleurs : [65] et toi, Corydon te cherche, ô Alexis ! chacun suit le penchant qui l'entraîne. Vois, les boeufs ramènent le soc levé de la charrue ; et le soleil, qui descend, double les ombres croissantes : et moi je brûle encore — Est-il quelque répit à l'amour ?

Ah ! Corydon, Corydon, quelle démence est la tienne ? [70] La vigne, unie à cet ormeau touffu, reste à demi-taillée : que ne prépares-tu plutôt quelque ouvrage utile à tes champs ? que ne tresses-tu le jonc et le flexible osier ? Tu trouveras un autre Alexis, si cet Alexis te dédaigne.

Eglogue 3

Ménalque, Damétas, Palémon

Ménalque
[1] Dis-moi, Damétas, à qui ce troupeau ? à Mélibée ?

Damétas
Non ; il est à Égon, qui depuis peu me l'a confié.

Ménalque
O troupeau toujours malheureux ! pendant que le jaloux Égon languit auprès de Néèra, et tremble qu'elle ne me préfère à lui, [5] ici un gardien mercenaire trait deux fois par heure ses brebis, épuise les mères, dérobe le lait aux agneaux.

Damétas
Souviens-toi de ménager un peu plus tes reproches. On sait aussi de tes aventures — quand tes boucs te regardèrent de travers… et certain antre consacré aux nymphes… Mais les nymphes en rirent ; elles sont si indulgentes !

Ménalque
[10] Est-ce quand elles me virent couper d'une faux envieuse les arbustes et les vignes nouvelles de Mycon ?

Damétas
« Non, c'est quand près de ces vieux hêtres tu brisas l'arc et les chalumeaux de Daphnis. Méchant, quand tu vis qu'on les donnait à cet enfant, tu en eus tant de dépit, [15] que si tu ne lui avais fait quelque mal, tu serais mort.

Ménalque
Que feront les maîtres, si des esclaves, des fripons sont si osés ? Ne t'ai-je pas vu, scélérat, dérober traîtreusement un chevreau à Damon ? Mais Lycisque aboya de toutes ses forces ; et comme je criais : « Où s'esquive le larron ? [20] Tityre, rassemble ton troupeau » ; toi, tu te cachais derrière les joncs.

Damétas
Que Damon ne me donnait-il le chevreau, prix de la victoire que ma flûte avait remportée sur la sienne ? Si tu l'ignores, ce chevreau était à moi ; Damon en convenait lui-même : mais, à l'entendre, il ne pouvait me le donner.

Ménalque
[25] Toi, vainqueur de Damon ! As-tu seulement jamais eu une flûte à sept tuyaux, ignorant, qui n'as jamais su que jeter au vent, dans les carrefours, de misérables airs tirés d'un aigre chalumeau ?

Damétas
Eh bien ! veux-tu que tour à tour nous nous éprouvions dans le chant ? Tu vois cette génisse ; ne va pas la dédaigner : [30] deux fois elle se laisse traire, et elle nourrit encore deux veaux : ce sera mon gage. Dis le tien, et nous combattrons.

Ménalque
Je n'oserais rien risquer avec toi de mon troupeau. J'ai, tu le sais, un père ; j'ai une injuste marâtre, deux fois par jour ils comptent mon troupeau, l'un les brebis, l'autre les chevreaux, [35] Mais j'ai à te proposer, puisque tu es assez fou pour me défier, un prix (toi-même tu l'avoueras) bien au-dessus du tien : ce sont deux coupes de hêtre que sculpta la main divine d'Alcimédon. Une vigne ciselée à l'entour y revêt gracieusement de ses souples rameaux les raisins épandus du pâle lierre. [40] Dans le fond d'une de ces coupes est la figure de Conon : et quelle est donc l'autre ? … Dis-moi le nom de cet homme qui, par des lignes tracées, a décrit tout le globe de la terre habitée, a marqué le temps de la moisson, le temps propre à la charrue recourbée. Je n'ai pas encore approché ces vases de mes lèvres ; je les garde précieusement enfermés,

Damétas
J'ai, comme toi, du même Alcimédon, deux coupes, [45] où il a fait s'entrelacer aux deux anses la molle acanthe : au fond, il a gravé l'image d'Orphée, que suivent les forêts émues : mes lèvres non plus n'en ont pas touché le bord ; et je les garde soigneusement. Mais, auprès de ma génisse, ces coupes ne valent pas qu'on les vante.

Ménalque
Tu ne m'échapperas pas aujourd'hui ; toutes les conditions que tu voudras, je les tiens. [50] Que celui qui vient vers nous nous écoute seulement. C'est Palémon. Je saurai bien t'empêcher à jamais de provoquer qui que ce soit.

Damétas
Allons, commence, si tu veux : je ne me ferai pas attendre. Je n'ai pas de juge à écarter. Toi, Palémon, notre voisin, il ne s'agit pas de peu de chose ; laisse-toi pénétrer par nos chants.

Palémon
[55] Chantez, enfants, puisque nous sommes assis sur l'herbe tendre. C'est le moment où les champs, les arbres, où tout enfante, où les forêts reverdissent, où l'année est la plus belle. Commence, Damétas ; toi, Ménalque, tu répondras. Vous chanterez tour à tour ; les Muses aiment les chants alternés.

Damétas
[60] Jupiter est le commencement de tout ; tout est plein de Jupiter. C'est par lui que nos champs sont fertiles ; il veut bien aimer mes vers.

Ménalque
Et moi je suis aimé de Phébus ; j'ai toujours des présents que je réserve à Phébus, le laurier, et l'hyacinthe suave et pourprée.

Damétas

Galatée me jette une pomme, la folâtre jeune fille ! [65] et fuit vers les saules ; et avant de se cacher, désire être vue.

Ménalque
Mais il vient de lui-même s'offrir à moi, mon Amyntas, ma flamme : Délie n'est pas maintenant plus connue de mes chiens.

Damétas
J'ai des présents tout prêts pour ma Vénus car j'ai remarqué un endroit où des ramiers ont fait leur nid.

Ménalque
[70] J'ai cueilli (c'est tout ce que j'ai pu) dix pommes d'or choisies, je les ai envoyées au rustique enfant que j'aime : demain je lui en enverrai dix autres.

Damétas
O que de mots tendres m'a souvent dits ma Galatée ! Vents, n'en portez-vous rien aux oreilles des dieux ?

Ménalque
Que me sert, Amyntas, que dans ton âme tu ne me méprises point, [75] si, tandis que tu poursuis les sangliers, moi je garde les filets ?

Damétas
Iollas, envoie-moi Phyllis ; c'est mon jour natal : toi, quand je sacrifierai une génisse pour mes moissons, viens toi-même.

Ménalque
J'aime Phyllis plus que toutes les autres ; car elle a pleuré de me voir partir, et elle m'a dit longtemps : Adieu, adieu, bel Iollas.

Damétas
[80] Le loup est funeste aux bergeries, les pluies aux moissons mûres, les vents aux arbres ; à moi les colères d'Amaryllis.

Ménalque
L'eau est douce aux champs ensemencés, l'arboisier aux chevreaux sevrés, le saule pliant aux brebis pleines ; à moi le seul Amyntas.

Damétas
Pollion aime ma muse, toute rustique qu'elle est. [85] Déesses du Permesse, nourrissez une génisse pour le poète qui lit ses vers.

Ménalque
Pollion fait lui-même des vers vraiment nouveaux. Muses, nourrissez pour lui un jeune taureau, qui déjà menace de la corne et qui fasse en bondissant voler la poussière.

Damétas

Que celui qui t'aime, Pollion, arrive où il se réjouit de te voir parvenu ; que le miel coule pour lui ; que pour lui le buisson épineux produise l'amome.

Ménalque
[90] Que celui qui ne hait point Bavius aime tes vers, ô Mévius ! qu'il s'en aille atteler des renards et traire des boucs !

Damétas
Vous qui cueillez des fleurs et les fraises qui naissent à terre, fuyez d'ici, enfants ; un froid serpent est caché sous l'herbe.

Ménalque
Prenez garde, mes brebis, d'aller plus avant ; [95] la rive n'est pas sûre : le bélier sèche encore sa toison.

Damétas
Tityre, éloigne du fleuve mes chèvres : moi-même, quand il en sera temps, je les laverai toutes à la fontaine.

Ménalque
Enfants, abritez vos brebis : si la chaleur vient à tarir leur lait, comme ces jours passés, nos mains presseront en vain leurs mamelles.

Damétas
[100] Hélas ! que mon taureau est maigre dans ces gras pâturages ! Le même amour tue et le troupeau et le pasteur.

Ménalque
Mes brebis (ce n'est pas l'amour qui en est cause) sont maigres à laisser voir leurs os. Je ne sais quel regard fascine mes tendres agneaux.

Damétas
Dis-moi, et tu seras pour moi un Apollon, en quel endroit de la terre [105] l'espace du ciel n'a pas plus de trois coudées d'étendue.

Ménalque
Dis dans quelle contrée naissent des fleurs sur lesquelles sont écrits des noms de rois ; et Phyllis est à toi, à toi seul.

Palémon
Il ne m'appartient pas de prononcer entre vous dans une si grande lutte. Lui et toi vous avez mérité une génisse, vous et tout berger [110] qui chantera les redoutables douceurs ou les amers soucis de l'amour. Fermez la source, enfants ; les prairies sont abreuvées.

Eglogue 4

[1] Muses de Sicile, élevons un peu nos chants. Les buissons ne plaisent pas à tous, non plus que les humbles bruyères. Si nous chantons les forêts, que les forêts soient dignes d'un consul.
Il s'avance enfin, le dernier âge prédit par la Sibylle : [5] je vois éclore un grand ordre de siècles renaissants. Déjà la vierge Astrée revient sur la terre, et avec elle le règne de Saturne ; déjà descend des cieux une nouvelle race de mortels. [10] Souris, chaste Lucine, à cet enfant naissant ; avec lui d'abord cessera l'âge de fer, et à la face du monde entier s'élèvera l'âge d'or : déjà règne ton Apollon. Et toi, Pollion, ton consulat ouvrira cette ère glorieuse, et tu verras ces grands mois commencer leur cours. Par toi seront effacées, s'il en reste encore, les traces de nos crimes, et la terre sera pour jamais délivrée de sa trop longue épouvante. [15] Cet enfant jouira de la vie des dieux ; il verra les héros mêlés aux dieux ; lui-même il sera vu dans leur troupe immortelle, et il régira l'univers, pacifié par les vertus de son père.

Pour toi, aimable enfant, la terre la première, féconde sans culture, prodiguera ses dons charmants, çà et là le lierre errant, le baccar [20] et le colocase mêlé aux riantes touffes d'acanthe. Les chèvres retourneront d'elles-mêmes au bercail, les mamelles gonflées de lait ; et les troupeaux ne craindront plus les redoutables lions : les fleurs vont éclore d'elles-mêmes autour de ton berceau, le serpent va mourir ; [25] plus d'herbe envenimée qui trompe la main ; partout naîtra l'amome d'Assyrie.

Mais aussitôt que tu pourras lire les annales glorieuses des héros et les hauts faits de ton père, et savoir ce que c'est que la vraie vertu, on verra peu à peu les tendres épis jaunir la plaine, le raisin vermeil pendre aux ronces incultes [30] et, jet de la dure écorce des chênes le miel dégoutter en suave rosée. Cependant il restera quelques traces de la perversité des anciens jours : les navires iront encore braver Thétis dans son empire ; des murs ceindront les villes ; le soc fendra le sein de la terre. Il y aura un autre Typhis, un autre Argo portant [35] une élite de héros : il y aura même d'autres combats ; un autre Achille sera encore envoyé contre un nouvel Ilion.

Mais sitôt que les ans auront mûri ta vigueur, le nautonier lui-même abandonnera la mer, et le pin navigateur n'ira plus échanger les richesses des climats divers ; toute terre produira tout. [40] Le champ ne souffrira plus le soc, ni la vigne la faux, et le robuste laboureur affranchira ses taureaux du joug. La laine n'apprendra plus à feindre des couleurs empruntées : mais le bélier lui-même, paissant dans la prairie teindra sa blanche toison des suaves couleurs de la pourpre ou du safran ; [45] et les agneaux, tout en broutant l'herbe, se revêtiront d'une vive et naturelle

écarlate. Filez, filez ces siècles heureux, ont dit à leurs légers fuseaux les Parques, toujours d'accord avec les immuables destins.

Grandis donc pour ces magnifiques honneurs, cher enfant des dieux, glorieux rejeton de Jupiter ; [50] les temps vont venir.

Vois le monde s'agiter sur son axe incliné ; vois la terre, les mers, les cieux profonds, vois comme tout tressaille de joie à l'approche de ce siècle fortuné. Oh ! s'il me restait d'une vie prolongée par les dieux quelques derniers jours, et assez de souffle encore pour chanter tes hauts faits, [55] je ne me laisserais vaincre sur la lyre ni par le Thrace Orphée, ni par Linus, quoique Orphée ait pour mère Calliope, Linus le bel Apollon pour père. Pan lui-même, qu'admire l'Arcadie, s'il luttait avec moi devant elle, Pan lui-même s'avouerait vaincu devant l'Arcadie.

[60] Enfant, commence à connaître ta mère à son sourire : que de peines lui ont fait souffrir pour toi dix mois entiers ! Enfant, reconnais-la : le fils à qui ses parents n'ont point souri n'est digne ni d'approcher de la table d'un dieu, ni d'être admis au lit d'une déesse.

Eglogue 5

Ménalque, Mopsus

Ménalque
[1] Pourquoi, Mopsus, puisque nous nous rencontrons ici, toi qui sais enfler le chalumeau léger, et moi chanter des vers, ne nous asseyons-nous pas au milieu de ces ormes, entremêlés de coudriers ?

Mopsus
Tu es le plus âgé de nous deux, Ménalque ; il est juste que je t'obéisse ; soit que nous nous reposions sous ces ombrages changeants que remuent les zéphyrs, [5] soit que nous nous retirions plutôt dans cet antre. Vois comme la vigne sauvage y étale ses grappes éparses.

Ménalque
Sur nos montagnes le seul Amyntas te le disputerait pour le chant.

Mopsus
Lui ! ne voudrait-il pas l'emporter sur Phébus lui-même ?

Ménalque
[10] Commence, Mopsus, et chante-nous ce que tu sais des amours de Phyllis, des louanges d'Alcon, ou de la querelle de Codrus : commence ; Tityre gardera nos chevreaux paissant dans la prairie.

Mopsus
J'ai d'autres vers que je gravai l'autre jour sur la verte écorce d'un hêtre, les chantant, les traçant tour à tour. J'aime mieux les essayer devant toi : [15] après cela dis à Amyntas de me le disputer encore.

Ménalque
Autant que le saule pliant cède au pâle olivier, l'humble lavande au rosier pourpre, autant, à mon avis, Amyntas cède à Mopsus. C'en est assez, enfant ; nous voici dans l'antre.

Mopsus
[20] Une mort cruelle avait ravi Daphnis à la lumière ; les nymphes le pleuraient : coudriers, claires ondes, vous fûtes témoins de leur douleur, lorsque, tenant embrassé le misérable corps de son fils, une mère désolée accusait la rigueur et des dieux et des astres.

Dans ces jours, ô Daphnis, aucun berger ne mena ses boeufs, au sortir des pâtis, [25] se désaltérer dans les fraîches rivières ; ses troupeaux ne goutèrent même pas de l'eau des fleuves, ne touchèrent pas à l'herbe des prés. Les lions mêmes de la Libye, ô Daphnis, ont gémi de ta mort ; les sauvages monts, les forêts nous le redisent encore. C'est Daphnis qui nous apprit à atteler au char les tigres d'Arménie ; [30] Daphnis qui nous apprit à conduire les choeurs de Bacchus, à enlacer de pampres gracieux de souples baguettes. Comme la vigne est la parure des arbres, les raisins de la vigne ; comme le taureau est l'orgueil du troupeau, les moissons l'ornement des grasses campagnes ; de même, ô Daphnis, tu l'étais de nos

bergeries. Depuis que les destins t'ont enlevé, [35] Palès elle-même, Apollon aussi a quitté nos champs. Souvent dans ces sillons à qui nous avions confié des grains superbes, il ne croît plus que la triste ivraie et toutes les herbes stériles ; à la place de la douce violette, du narcisse pourpré, s'élèvent le chardon, et la ronce aux épines aiguës.

[40] Jonchez la terre de feuillage, bergers ; couvrez ces fontaines d'ombrages entrelacés : Daphnis veut qu'on lui rende ces honneurs. Élevez-lui un tombeau, et gravez-y ces vers :

« Je suis ce Daphnis connu dans les forêts et jusques aux astres,
berger d'un beau troupeau, moins beau que le berger. »

Ménalque
[45] Tes chants, divin poète, sont pour nous ce que le sommeil sur le gazon est aux membres fatigués, ce qu'au milieu des ardeurs de l'été l'eau jaillissante d'un ruisseau est à celui qui y étanche sa soif. Ce n'est pas seulement sur les pipeaux, c'est encore pour la voix, que tu égales ton maître ; heureux enfant, tu seras le premier après lui ! [50] Cependant je veux à mon tour te chanter, comme je pourrai, quelques-uns de mes vers ; à mon tour je veux élever ton cher Daphnis jusqu'aux astres, oui, jusqu'aux astres ; moi aussi Daphnis m'aima.

Mopsus
Est-il un don plus grand pour moi ? Le triste enfant est bien digne d'être chanté par toi : [55] il y a longtemps que Stimichon m'a vanté les vers que t'inspira Daphnis.

Ménalque
Daphnis, dans les splendeurs de la céleste lumière, admire le seuil de l'Olympe, son nouveau séjour ; il voit sous ses pieds les nuages, et les astres. Aussi quels vifs transports en ressentent et les forêts, et les campagnes, et Pan, et les bergers, et les jeunes Dryades !
[60] Le loup ne songe plus à tendre des pièges aux troupeaux, le chasseur à surprendre les cerfs dans ses traîtres lacs ; le bon Daphnis aime la paix. Les monts incultes eux-mêmes en poussent jusqu'aux astres des cris de joie ; les rochers même et les buissons prennent une voix pour dire : « C'est un dieu, Ménalque, c'est un dieu ! »
[65] Sois-nous propice et favorable, ô Daphnis : voici quatre autels ; deux fument pour toi, Daphnis, deux pour Apollon. Tous les ans je t'offrirai deux coupes où écumera un lait nouveau, deux cratères pleins du jus savoureux de l'olive : Bacchus surtout égaiera nos rustiques festins ; [70] et, l'hiver, à la flamme du foyer, l'été, à l'ombre des bois, je verserai à flots dans nos coupes un vin de Chio, nouveau nectar pour moi. Damétas et Égon chanteront tour à tour, et Alphésibée imitera la danse légère des Satyres. Tels seront à jamais tes honneurs, ô Daphnis ! et quand nous célébrerons la fête solennelle des nymphes, [75] et quand nous promènerons les victimes autour de nos champs. Tant que le sanglier aimera le sommet des montagnes, les poissons l'eau des fleuves ; tant que l'abeille se nourrira de thym, la cigale de rosée, ton nom, ta gloire et tes vertus vivront dans nos coeurs. Comme à Bacchus et à Cérès, [80] les laboureurs t'adresseront leurs voeux tous les ans ; et toi aussi tu les lieras par leurs voeux.

Mopsus
Quels dons, Ménalque, quels dons puis-je t'offrir, en retour de pareils chants ? Non, le souffle naissant de l'auster, le doux bruit des flots qui vont battre la rive ne me charment pas autant, ni les fleuves qui courent entre les rochers murmurants des vallées.

Ménalque
[85] Reçois de moi d'abord ce frêle chalumeau : II m'apprit à chanter : « Corydon brûlait pour le bel Alexis. » II m'apprit à chanter : « À qui ce troupeau ? Est-ce à Mélibée ? »

Mopsus
Et toi, Ménalque, prends cette houlette, [90] précieuse par ses noeuds égaux, et où brille l'airain. Antigène, tout aimable qu'il était alors, me l'a souvent, mais en vain demandée.

Eglogue 6

[1] Ma muse la première a daigné redire, en se jouant, les vers du poète de Syracuse, et n'a pas rougi d'habiter les forêts. J'allais chanter les rois et les combats, quand Apollon, me tirant l'oreille, me dit : « Tityre, un berger [5] doit faire paître ses grasses brebis, et chanter de petits airs champêtres. » Je vais donc, puisque assez d'autres, ô Varus, diront à l'envi tes louanges et peindront les tristes guerres, je vais essayer un air champêtre sur mon chalumeau léger : un dieu me l'ordonne ainsi. Mais ces humbles vers, ô Varus, [10] si quelqu'un les lit et qu'ils le charment, il entendra nos bruyères, il entendra nos bois résonner de ton nom. Est-il rien de si agréable à Phébus, que la page qui s'est décorée du nom de Varus ?
Muses, continuez. Chromis et Mnasyle, deux bergers, deux enfants, trouvèrent un jour Silène endormi dans un antre. [15] Il avait, comme toujours, les veines enflées du vin de la veille. Sa couronne tombée de sa tête était loin de lui, et de sa main, qui en avait usé l'anse, pendait encore un vase pesant. Souvent le vieillard leur avait fait espérer ses chants ; toujours il les avait trompés : ils se jettent sur lui, et le lient avec ses propres guirlandes. [20] Églé survient ; Églé, la plus belle des nymphes, encourage les timides bergers et leur prête secours ; et, au moment que le vieillard ouvre les yeux, elle lui rougit le front et les tempes du jus sanglant de la mûre. Lui, riant du badinage : « Pourquoi ces noeuds, enfants ? leur dit-il. Dégagez-moi ; c'est assez d'avoir pu me surprendre. [25] Les chants que vous voulez de moi, vous allez les entendre : à vous mes chants ; à celle-ci je réserve une autre récompense. » Il dit ; il va chanter. Alors vous eussiez vu les Faunes et les bêtes sauvages accourir en cadence et se jouer autour de lui, et les chênes eux-mêmes balancer leurs cimes émues. Les rochers du Parnasse ne se réjouissent pas autant des accents d'Apollon ; [30] le Rhodope et l'Ismare n'admirent pas autant Orphée.

Silène chanta comment s'étaient pressés, confondus dans le vide immense, les éléments de la terre, de l'air, de la mer, et du feu liquide ; comment ils donnèrent naissance à toute chose, comment le monde encore tendre se forma de ces germes féconds ; [35] comment le sol commença à durcir, et à se séparer des eaux reçues dans le sein des mers ; comment la matière revêtit peu à peu des formes diverses. Il dit les premiers feux du soleil, et la terre étonnée de le voir luire ; les nuages montant au plus haut des airs et retombant en pluies, les jeunes forêts levant leurs fronts sauvages, [40] et les animaux errant en petit nombre sur les monts inconnus.

Il dit les pierres jetées par Pyrrha, le règne de Saturne, les vautours du Caucase, et le vol de Prométhée ; Hylas perdu sous l'onde, et qu'appelaient en vain ses compagnons ; Hylas, Hylas, que redemandait au loin la rive. [45] Heureuse, hélas ! s'il n'y eût jamais eu de troupeaux, Pasiphaé, il plaint ton déplorable amour pour

un taureau blanc comme la neige. Ah ! vierge infortunée, quel délire t'a emportée ! Les Proétides remplirent les campagnes de faux beuglements ; mais aucune d'elles ne s'abandonna [50] aux honteux hyménées des troupeaux, quoiqu'elles craignissent le joug pour leur tête, et que souvent elles cherchassent des cornes sur leur front uni. Ah ! malheureuse amante, tu erres maintenant sur les montagnes ; et lui, couché sur la molle hyacinthe, où s'étale la blancheur de ses flancs, il rumine de vertes herbes sous l'ombre noire d'une yeuse, [55] ou poursuit quelque génisse dans un grand troupeau. Fermez, nymphes de Crète, fermez les issues des forêts ! peut-être s'offriront à mes yeux les traces vagabondes du taureau que j'aime ; peut-être aussi que, charmé par les verts pâturages, ou que suivant un troupeau, [60] quelque génisse l'attire vers les étables de Gortyne. Alors il chante la jeune fille éblouie des pommes d'or du jardin des Hespérides ; il enveloppe d'une écorce amère et moussue les soeurs de Phaéton, s'élevant de la terre dans les airs en hauts peupliers.

II chante Gallus, errant sur les bords du Permesse : [65] il dit comment une des neuf soeurs le conduisit sur le sommet de l'Hélicon, et comment devant lui se leva tout le choeur d'Apollon ; comment le berger Linus, le front couronné de fleurs et d'ache amère, lui dit d'une voix divine : « Reçois des mains des Muses ces chalumeaux, [70] qu'elles donnèrent autrefois au vieillard d'Ascra ; quand il en tirait des accords, les ormes émus, descendaient des montagnes. Dis-nous sur ces chalumeaux les origines de la forêt de Grynée ; et que, chanté par toi, il n'y ait aucun bois sacré dont Apollon se glorifie davantage. »

Que ne chanta pas Silène ? II dit les fureurs de Scylla, fille de Nisus ; [75] les monstres aboyants qui entouraient ses flancs d'albâtre d'une horrible ceinture ; comment elle tourmenta les vaisseaux d'Ulysse, précipita ses compagnons tremblants dans l'abîme profond des mers, hélas ! et les livra à la dent dévorante de ses chiens. II dit Térée et sa triste métamorphose, quels funestes mets lui prépara Philomèle ; [80] comment, nouvel oiseau, il s'enfuit dans les déserts ; comment, avant de fuir, le malheureux voltigea au-dessus de son palais.

Enfin, tous les beaux chants d'Apollon qu'écouta jadis l'Eurotas ravi, et qu'il fit retenir à ses lauriers, Silène les redit ; et les échos des vallons les renvoient jusqu'aux astres. [85] Mais Vesper, se levant, ordonne aux deux bergers de pousser vers l'étable leurs brebis rassemblées, et de les compter, et l'Olympe voit à regret s'avancer la nuit.

Eglogue 7

Mélibée, Corydon, Thyrsis

Mélibée
[1] Daphnis s'était assis par hasard sous le feuillage murmurant d'un chêne ; Corydon et Thyrsis avaient poussé vers lui leurs troupeaux rassemblés, Thyrsis ses brebis, Corydon ses chèvres aux mamelles traînantes : tous deux de l'Arcadie et dans la fleur des ans, [5] tous deux égaux dans l'art de chanter et de répondre aux chants.
Là, tandis que je défendais du froid mes tendres myrtes, le chef de mon troupeau, le bouc, s'égara. En même temps j'aperçois Daphnis, qui, me voyant aussi, me dit : « Viens ici, Mélibée, viens vite ; ton bouc et tes chevreaux sont en sûreté ; [10] et si tu as quelque loisir, repose-toi à l'ombre près de moi. Tes boeufs viendront d'eux-mêmes par le pré boire en ces eaux : ici le verdoyant Mincius est ceint de tendres roseaux, et les abeilles bourdonnent sous ce chêne sacré. »
Que faire ? Je n'avais au logis ni Phyllis, ni Alcippe, [15] pour renfermer dans la bergerie mes agneaux nouvellement sevrés : mais un si grand combat ! Corydon contre Thyrsis ! Cependant je laissai pour leurs jeux mes affaires sérieuses. Ils commencèrent donc à chanter tour à tour ; les Muses voulaient que tour à tour ils disent leurs vers. [20] Corydon chantait le premier, et Thyrsis répondait dans un ordre pareil.

Corydon
Nymphes de Béotie, vous que j'aime, donnez-moi de chanter des vers tels que ceux que vous inspirâtes à mon cher Codrus ; ils approchent de ceux d'Apollon : ou, si je ne peux les égaler tous, que ma flûte rebelle demeure suspendue à ce pin sacré.

Thyrsis
[25] Bergers d'Arcadie, couronnez de lierre un poète grandissant, et que Codrus en crève de dépit ; ou s'il me loue à m'en dégoûter, ceignez ma tête de baccar, de peur que sa langue envieuse ne porte malheur au poète futur.

Corydon
Diane, le petit Micon vous offre cette tête velue d'un sanglier, [30] et la vivante ramure d'un cerf : si ma chasse est toujours aussi heureuse, votre image, du marbre le plus poli, s'élèvera par mes mains, chaussant le cothurne de pourpre.

Thyrsis
Priape, je t'offre tous les ans un vase plein de lait, et ces gâteaux ; c'est assez attendre de moi : tu es le gardien d'un si pauvre jardin ! [35] Jusqu'à présent je t'ai fait de marbre, c'est tout ce que j'ai pu : mais si mes brebis sont bien fécondes, tu seras d'or.

Corydon
Fille de Nérée, charmante Galatée, plus douce à mes sens que le thym de l'Hybla, plus blanche que les titanes, plus belle que le lierre blanc, dès que mes taureaux seront revenus du pâtis à l'étable, [40] si tu as quelque bonté pour ton Corydon, viens à lui.

Thyrsis
Et moi, je veux bien te paraître plus amer que les herbes de Sardaigne, plus hérissé que le houx, plus vil que l'algue rejetée par les mers, si ce jour loin de toi ne m'est pas déjà plus long qu'une année. Allez, mes taureaux, vous n'avez pas de honte ! c'est assez paître, allez à vos étables.

Corydon
[45] Fontaines moussues, herbe plus molle que le sommeil, verts arbrisseaux qui les couvrez d'une ombre rare, défendez mon troupeau des feux du solstice. Voici venir la saison brûlante, et déjà la vigne réjouie enfle ses bourgeons.

Thyrsis
Dans ma cabane brillent le foyer et la torche résineuse ; j'y ai toujours grand feu, [50] et la porte en est sans cesse noircie par la fumée. Là, nous nous soucions autant du souffle glaçant de Borée, que le loup du nombre des agneaux, un torrent de sa rive.

Corydon
J'ai ici le genièvre et la châtaigne hérissée ; les fruits tombés sous les arbres jonchent partout la terre ; [55] tout rit aujourd'hui : mais si le bel Alexis s'en allait de ces montagnes, on verrait les fleuves eux-mêmes se tarir.

Thyrsis
Nos champs sont arides ; l'air embrasé fait mourir nos herbes altérées ; Bacchus lui-même envie à nos coteaux les pampres qui les ombrageaient : mais que ma Phyllis revienne, et tout le bois reverdira, [60] et les cieux descendront en pluie féconde sur nos campagnes.

Corydon
Le peuplier est agréable à Hercule, la vigne à Bacchus, le myrte à la belle Vénus, le laurier à Apollon. Phyllis aime les coudriers : tant que Phyllis les aimera, le myrte ne l'emportera pas sur les coudriers, non plus que le laurier de Phébus.

Thyrsis
[65] Le frêne embellit nos forêts, le pin nos jardins, le peuplier les fleuves, le sapin les hautes montagnes : mais si tu viens, beau Lycidas, me voir plus souvent, le frêne dans nos forêts, le pin dans nos jardins le céderont à toi.

Mélibée
Je me souviens de ces vers, et que Thyrsis disputa vainement la victoire : [70] et, depuis ce temps-là, Corydon est toujours pour moi sans égal.

Eglogue 8

Damon et Alphésibée

[1] Je dirai les chants et le combat des bergers Damon et Alphésibée : la génisse charmée oublia pour les entendre l'herbe des prairies ; les lynx s'arrêtèrent, saisis de leurs accords ; les fleuves suspendirent leurs cours, et se reposèrent : [5] je dirai les chants de Damon et d'Alphésibée.

Illustre Pollion, soit que tu franchisses déjà les rochers du Timave, soit que tu côtoyes les rivages de la mer Illyrienne, ne viendra-t-il jamais ce jour, où il me sera permis de chanter tes hauts faits ? Me sera-t-il jamais permis de répandre dans le monde entier [10] tes vers, les seuls dignes du cothurne de Sophocle ? Ma muse a commencé par toi, par toi ma muse finira : reçois ces vers composés par ton ordre, et souffre que ce lierre s'enlace sur ton front avec les lauriers de la victoire.

Les froides ombres de la nuit s'étaient retirées des cieux ; [15] c'était l'heure où la rosée est la plus agréable aux troupeaux. Damon, appuyé sur le bois poli de l'olivier, préluda ainsi :

Damon

« Parais, étoile du matin, et, prévenant le jour, ramène sa douce lumière : trompé dans mon amour par la perfide Nysa, je me plains d'elle ; et quoiqu'il ne m'ait rien servi d'avoir pris les dieux à témoin, [20] mourant je les invoque encore à mon heure dernière.

Commence avec moi, ô ma flûte, commence des accords dignes du Ménale.

Le Ménale a toujours des forêts mélodieuses, des voix dans ses pins ; il entend sans cesse les bergers chantant leurs amours, et Pan qui le premier ne laissa pas les pipeaux languir inutiles.

[25] Commence avec moi, ô ma flûte ; commence des accords dignes du Ménale.

Nisa a Mopsus : amants, que n'espérons-nous pas ? On va voir les griffons s'unir aux cavales, et désormais les daims timides iront avec les chiens se désaltérer à la même source. Prépare, Mopsus, de nouveaux flambeaux ; on te donne une épouse ; [30] mari, répands les noix : pour toi Vesper abandonne l'Oeta.

Commence avec moi, ô ma flûte, commence des accords dignes du Ménale.

O Nysa, bien digne d'un tel époux, tandis que tu nous méprises tous, que ma flûte, que mes chèvres te déplaisent, que tu hais mes sourcils hérissés, ma longue barbe, [35] crois-tu qu'il n'est point de dieu qui se mêle des choses humaines ?

Commence avec moi, ô ma flûte, commence des accords dignes du Ménale.

Je t'ai vue, toi enfant, et ta mère (je vous conduisais toutes deux), cueillir dans nos jardins des pommes humides de rosée : ma douzième année commençait ; [40] et déjà je pouvais atteindre de terre aux fragiles rameaux. Je te vis, je brûlai, un funeste délire emporta mes sens.

Commence avec moi, ô ma flûte, commence des accords dignes du Ménale.

Maintenant je sais ce que c'est que l'amour ; il est né des durs rochers de l'Ismare,

du Rhodope, chez le Garamante, aux extrémités de la terre ; [45] cet enfant n'a rien de nous, rien de notre sang.
Commence avec moi, ô ma flûte, commence des accords dignes du Ménale.
Le cruel Amour a forcé une mère à souiller ses mains du sang de ses propres enfants : et toi aussi, ô mère, tu fus cruelle : mais qui des deux le fut davantage ? [50] Oui, l'Amour fut cruel ; et toi, ô mère, tu le fus aussi.
Commence avec moi, ô ma flûte, commence des accords dignes du Ménale.
Que le loup maintenant fuie les brebis ; que les chênes durs portent des pommes d'or ; que le narcisse fleurisse sur l'aune ; que les bruyères distillent de leur écorce l'ambre onctueux ; [55] que les hiboux le disputent aux cygnes ; que Tityre soit Orphée, Orphée dans les forêts, Arion parmi les dauphins.
Commence avec moi, ô ma flûte, commence des accords dignes du Ménale.
Oui, que tout devienne Océan. Adieu, forêts ; je vais, du haut de la roche aérienne, me précipiter dans les ondes. [60] Nysa, reçois ce dernier hommage d'un amant qui meurt pour toi.
O ma flûte, cesse tes accords dignes du Ménale. »
Ainsi chanta Damon : Muses, dites-nous ce que répondit Alphésibée ; tous ne peuvent pas tout dire.

Alphésibée
« Apporte de l'eau, Amaryllis, et pare ces autels de molles bandelettes ; [65] brûle la grasse verveine et l'encens mâle : je veux essayer par un sacrifice magique de tirer de leur lâche tiédeur les sens de mon amant : oui, je n'ai plus qu' à recourir aux enchantements.
Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.
Les magiques paroles peuvent faire descendre Phébé des cieux ; [70] par elles, Circé transforma les compagnons d'Ulysse : le froid serpent, dans les prés, meurt brisé par la voix enchanteresse.
Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.
D'abord j'entoure ton image de trois bandeaux de diverses couleurs, [75] et je la promène trois fois autour de cet autel : le nombre impair plaît aux dieux.
Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.
[80] Comme cette argile durcit, comme cette cire se liquéfie au même brasier, que Daphnis ressente les mêmes effets de mon amour. Jette cette pâte ; brûle avec le bitume ces fragiles lauriers. Le cruel Daphnis me brûle, qu'il brûle en ce laurier.
Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.
[85] La génisse, lasse de chercher dans les bois et de colline en colline un jeune taureau, tombe sur l'herbe verdoyante au bord d'un ruisseau, et, perdue d'amour, ne pense pas que ta nuit la rappelle à l'étable : que Daphnis soit possédé pour moi de la même ardeur incurable et délaissée.
[90] Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.
Voici les dépouilles qu'autrefois le perfide m'a laissées, chers gages de son amour ; terre, je les dépose dans ton sein sous le seuil même ; ils me sont garants du retour de Daphnis.
Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.

[95] Ces herbes, ces poisons cueillis dans les campagnes du Pont, c'est Méris lui-même qui me les a donnés : ils naissent innombrables dans le Pont. Par leur vertu merveilleuse, j'ai vu souvent Mépris devenir loup et s'enfoncer dans les bois ; je l'ai vu faire sortir les mânes de leurs tombeaux ; je l'ai vu transplanter des moissons d'un champ dans un autre.
[100] Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.
Amaryllis, porte ces cendres hors de la maison ; jette-les par-dessus ta tête dans le ruisseau, et ne regarde pas derrière toi. C'est avec toutes ces armes que j'attaquerai Daphnis : mais il se rit, l'infidèle, et du charme et des dieux !
Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.
[105] Vois, tandis que je tarde à l'emporter, cette cendre a d'elle-même enveloppé l'autel de flammes tremblotantes : bon présage ! Mais qu'entends-je ? Hylax aboie sur le seuil : Le croirai-je ! Ou les amants se forgent-ils des songes à plaisir ?
Cessez, charmes puissants, Daphnis revient de la ville ; cessez, voici Daphnis.

Eglogue 9

Lycidas, Méris

Lycidas
[1] Où vas-tu, Méris ? suis-tu le chemin de la ville ?

Méris
O Lycidas, nous devions donc vivre assez pour voir ce triste jour que nous n'avions jamais craint, ce jour où un étranger, possesseur de nos terres, devait nous dire : « Ces champs sont à moi ; anciens habitants, partez.» [5] Ainsi, abattus et désolés, puisque le sort bouleverse tout, envoyons au nouveau maître ces chevreaux. Que ce présent lui soit fatal !

Lycidas
J'avais pourtant ouï dire que, de l'endroit où ces collines commencent à s'abaisser, et à descendre vers la plaine par une douce pente, jusqu'à ces eaux et jusqu'à ces vieux hêtres à la cime déjà brisée, tout le terrain [10] avait été conservé à votre Ménalque par nos maîtres, charmés de ses vers.

Méris
Tu l'avais ouï dire, et c'était le bruit commun ; mais nos vers, cher Lycidas, ont autant de force, au milieu des traits de Mars, que les colombes de Chaonie, quand l'aigle fond sur elles. [15] Si du creux d'un chêne une corneille ne m'eût averti à gauche de n'avoir pas de nouveaux démêlés avec nos vainqueurs, ni ton Méris, ni Ménalque lui-même, ne vivraient plus.

Lycidas
Ah, quelqu'un pouvait-il se charger d'un si grand crime ? Avec toi, Ménalque, nous eût donc été ravie du même coup la douceur de tes chants ! Si tu n'étais plus, qui chanterait les nymphes ? [20] qui répandrait sur la terre les herbes fleuries ? qui couvrirait nos fontaines de verts ombrages ? Quel autre eût fait ces vers que l'autre jour te dérobait ma mémoire, lorsque tu partais pour aller voir Amaryllis, nos délices ?
« Tityre, fais paître jusqu'à mon retour, je ne vais pas loin, fais paître mes chèvres : mène-les du pâtis à la rivière, Tityre, et, en les conduisant, [25] prends garde à ce bouc ; il frappe de la corne.»

Méris
J'aime encore mieux, tout imparfaits qu'ils sont, ces vers qu'il chantait pour Varus :
« O Varus, pourvu que Mantoue nous reste, Mantoue, hélas ! trop voisine de la malheureuse Crémone, nos cygnes élèveront en mélodieux accents ton nom jusqu'aux astres.»

Lycidas
[30] Puissent tes abeilles fuir les ifs empestés de la Corse ! puisse le lait gonfler les mamelles de tes vaches nourries de cytise ! Mais chante-moi quelques vers encore, si tu en sais. Et moi aussi les Muses m'ont fait poète : j'ai mes chansons aussi ; nos bergers disent que je suis poète ; mais je ne les crois point. [35] Car il me paraît que je n'ai pas encore de vers qui soient dignes de Varus ou de Cinna ; vil oison, je mêle mes aigres cris aux chants mélodieux des cygnes.

Méris
Écoute, Lycidas :je tâche de retrouver, si je le puis, dans mon esprit certains vers — ils ne sont pas si méprisables.
« Viens, ô viens, ma Galatée ! quels jeux te peuvent retenir sous l'onde ? [40] Ici c'est le printemps vermeil ; ici la terre répand mille et mille fleurs sur les bords des fleuves ; ici le peuplier blanc se penche sur mon antre, et les vignes flexibles s'y entrelacent en frais berceaux. Viens, et laisse les flots en fureur battre les rivages.»

Lycidas
Et ces autres vers que je t'ai une fois entendu chanter seul, dans une belle nuit ; [45] je redirais l'air, si je me souvenais des paroles.
« Pourquoi, Daphnis, contemples-tu le lever des antiques étoiles ? vois-tu s'avancer dans les cieux l'astre de César, du petit-fils de Vénus ? astre heureux, sous lequel la moisson se réjouira de mûrir, la grappe va se colorer sur nos coteaux aux feux du midi. [50] Plante des poiriers, Daphnis ; tes petits-fils en cueilleront les fruits.»

Méris
Le temps emporte tout, même l'esprit : je me souviens qu'enfant je ne finissais de chanter qu'avec les soleils des longs jours : comment ai-je oublié tant de chansons ? ma voix même s'en va : quelque loup le premier aura vu Méris : [55] Mais tu entendras assez souvent mes vers de la bouche de Ménalque.

Lycidas
Vains prétextes ! Méris, tu me fais languir dans cette douce attente. Et pourtant la mer aplanie se tait comme pour t'écouter, vois, et tous les murmures de l'air sont tombés : nous avons fait la moitié de notre route, [60] et déjà apparaît dans le lointain le tombeau de Bianor. Arrêtons-nous ici, Méris, où tu vois ces laboureurs émonder un épais feuillage ; chantons ici, et mets à terre tes chevreaux : nous arriverons assez tôt à la ville : ou, si nous craignons que la pluie ne s'amassant dans la nuit ne nous surprenne, chantons en poursuivant notre route ; elle en sera moins longue. [65] Pour que nous marchions en chantant, je te soulagerai de ce fardeau.

Méris
Enfant, laisse là les chants ; l'heure nous presse ; allons, quand Ménalque sera de retour, nous chanterons plus à l'aise.

Eglogue 10

[1] Permets, ô Aréthuse, ce dernier effort à ma muse champêtre. Que mon cher Gallus ait de moi peu de vers, mais des vers qui soient lus de Lycoris elle-même : qui refuserait des vers à Gallus ? Ainsi puisse ton onde, coulant sous les flots de Sicile, [5] ne se mêler jamais avec l'onde amère de Doris ! Commençons, et chantons les malheureuses amours de Gallus, tandis que mes chèvres camuses brouteront les tendres arbrisseaux. Ici rien n'est sourd à nos chants, j'entends déjà les forêts me répondre.

Quels bois, ô Naïades, quelles forêts vous cachaient à la lumière, [10] quand Gallus se mourait d'un indigne amour ? Car ni les sommets du Parnasse ni ceux du Pinde ne vous retenaient, ni les claires eaux d'Aganippe. Les lauriers le pleurèrent ; il fut aussi pleuré des bruyères : le Ménale couronné de pins le pleura, quand il le vit gisant sous ses rochers solitaires ; [15] le Lycée aussi s'attendrit, et ses crêtes glacées : autour du berger sont ses brebis, ses brebis elles-mêmes sensibles à ses maux.

Ne va pas dédaigner les troupeaux, divin poète ! Le bel Adonis aussi mena paître des brebis le long des fleuves. Les bergers, les bouviers aux pas tardifs, tous accoururent ; [20] Ménalque vint, que mouillait encore le gland d'hiver ramassé dans les bois.

Tous te demandent : « Pourquoi cet amour ?»

Apollon vint, et te dit : « Gallus, quelle folie est la tienne ? Ta flamme, ta Lycoris suit les pas d'un autre à travers les neiges, à travers les horreurs des camps.»

Sylvain parut aussi, [25] le front ceint d'une couronne champêtre, agitant des tiges fleuries et de grands lis. Pan vint aussi, Pan, dieu d'Arcadie ; nous vîmes nous-mêmes son visage divin, que rougissaient l'hièble sanglante et le carpin : « Quand finiront ces plaintes, dit-il ? L'Amour ne s'en met pas en peine ; le cruel Amour ne se rassasie point de larmes, non plus que les prés d'eau ; [30] les abeilles de cytise, les chèvres de feuillage.»

Mais le triste Gallus leur répondait : « Vous direz pourtant, Arcadiens, vous les seuls habiles à chanter, vous direz mes tourments à vos montagnes. O que mes os reposeront mollement, si, votre flûte un jour redit mes amours ! [35] Que n'ai-je été l'un de vous ? que n'ai-je ou gardé vos troupeaux, ou vendangé avec vous la grappe mûre ! Soit que j'eusse brûlé pour Phyllis, soit que j'eusse aimé Amyntas (qu'importe qu'Amyntas ait le teint hâlé ? les violettes sont brunes, et brune est l'airelle), [40] il serait couché près de moi entre les saules et sous des pampres verts : Phyllis me tresserait des guirlandes, Amyntas me chanterait ses airs» .

« Ici sont de fraîches fontaines, ici, Lycoris, de molles prairies, ici des bois : ici je vivrais, je finirais mes jours avec toi. Mais un amour insensé te retient loin de moi, [45] au milieu des armes du cruel Mars, des traits homicides, des ennemis menaçants. Loin de ta patrie (ah, que n'en puis-je douter ?) tu affrontes seule et sans moi, cruelle, les neiges des Alpes et les frimas du Rhin ! Ah, que les froids ne

te blessent pas ! que les âpres glaçons ne déchirent pas tes pieds délicats !»
[50] « J'irai parmi les bergers ; et les vers que j'ai renouvelés du poète de Chalcis, je les modulerai sur le chalumeau du poète de Sicile. C'en est fait ; je veux, caché dans les forêts, au milieu des repaires des bêtes farouches, y souffrir seul, et graver mes amours sur l'écorce des tendres arbres : ils croîtront, vous croîtrez avec eux, mes amours.»
[55] « Cependant j'irai, me mêlant aux nymphes, fouler les sommets du Ménale, et je poursuivrai les sangliers impétueux : les frimas les plus rigoureux ne m'empêcheront pas de cerner avec ma meute les forêts du mont Parthénius : il me semble déjà courir à travers les rochers et les bois retentissants : nouveau Parthe, j'aime à décocher [60] la flèche cydonienne : comme si c'étaient là des remèdes à mon incurable amour ; comme si le cruel Amour savait s'attendrir aux maux des mortels ! Déjà les Hamadryades, déjà les chants ne me plaisent plus ; et vous aussi, forêts, adieu : mes rudes travaux ne pourraient vaincre l'invincible Amour ; [65] non, quand même je boirais les eaux glacées de l'Hèbre, quand au fort des hivers pluvieux j'endurerais les neiges de la Sithonie ; quand même, à l'heure où l'écorce desséchée des grands ormeaux meurt sous les feux du midi, je conduirais mes brebis dans les plaines de l'Éthiopie, brûlées par le Cancer : l'Amour soumet tout ; et toi aussi, cède à l'Amour.»
[70] Muses, c'est assez : voilà les vers que chantait votre poète, tandis qu'assis sur le gazon, il tressait le jonc assoupli : relevez-les aux yeux de Gallus, de Gallus pour qui ma tendresse croît autant chaque jour, que chaque jour, au printemps, croissent les tiges verdoyantes de l'aune.
[75] Levons-nous ; l'ombre est nuisible à ceux qui chantent, l'ombre du genévrier surtout ; l'ombre aussi est nuisible aux moissons. Allez à la bergerie, ô mes chèvres, vous êtes rassasiées ; voici venir le soir, allez, mes chèvres.

LES GÉORGIQUES

Virgile
(-29 avt J.C.)
Traduction : Auguste Desportes
OEUVRES

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Présentation

Cette traduction française est celle d’Auguste Desportes (1846).

Table des matières

Présentation
Livre I : Le labourage
Livre II : Les arbres et la vigne
Livre III : Les troupeaux
Livre IV : Les abeilles

Livre I : Le labourage

Je vais chanter l'art qui produit les riantes moissons ; je dirai, ô Mécène, sous quel astre il convient de labourer la terre, et de marier la vigne à l'ormeau ; quels soins il faut donner aux bœufs, à la conservation des troupeaux, et quelle sage industrie fait prospérer l'abeille économe. Brillants flambeaux de l'univers, vous qui dirigez dans les cieux la marche de l'année, Bacchus, et toi, bienfaisante Cérès, je vous invoque, s'il est vrai que grâce à vous les humains aient remplacé le gland de Chaonie par l'épi nourricier, et mêlé pour la première fois le jus de la grappe avec l'eau de l'Achéloiis. Et vous, divinités tutélaires des champs, Faunes, Dryades, venez ensemble, accourez à ma voix : ce sont vos bienfaits que je chante. Et toi, qui du sein de la terre ébranlée par ton trident, fis sortir un coursier frémissant, ô Neptune, entends ma voix ; et toi aussi, divin habitant des bois, Aristée, pour qui trois cents jeunes taureaux, blancs comme la neige, broutent le vert feuillage des buissons dans les grasses campagnes de Cée. Et toi-même, dieu de Tégée, Pan, qui protèges nos brebis, abandonne pour un moment les bois paternels, les forêts du Lycée, et si le Ménale t'est cher encore, viens et sois moi favorable. Minerve, qui fis naître le pacifique olivier; toi, jeune homme qui inventas la charrue recourbée ; Silvain, qui portes dans tes mains le tendre rameau d'un cyprès déraciné ; vous tous, dieux et déesses, qui veillez sur nos champs, qui fécondez les germes des nouvelles semences, et qui leur versez du haut des cieux des pluies salutaires, je vous invoque aussi.

Et toi enfin, César, dont nous ignorons quel sera bientôt le rang dans le conseil des dieux, soit que tu veuilles honorer nos villes et nos campagnes de tes regards et de tes soins, et recevoir, comme dispensateur des fruits de la terre et souverain régulateur des saisons, le tribut d'hommages que l'univers entier te rendra en ceignant ton front du myrte maternel ; soit que tu préfères régner sur les vastes mers, qu'à toi seul s'adressent les prières des nautoniers, qu'aux extrémités de l'Océan Thulé te soit soumise, et que Téthys ne croie pas acheter trop cher l'honneur de t'avoir pour gendre en t'offrant tout l'empire des ondes ; soit que, nouvel astre d'été, tu te places parmi ceux qui président aux longs mois, entre Érigonc et le brûlant Scorpion, qui déjà retire devant toi ses serres enflammées et te cède le plus grand espace des cieux ; quelle que soit enfin la place qui t'attend dans l'Olympe (car les Enfers n'oseraient se flatter de t'avoir jamais pour roi ; et jamais le triste empire des morts ne pourra tenter ton ambition, bien que la Grèce vante les merveilles des champs Elysées, et que Proserpine résiste aux prières de sa mère qui la redemande), ô César, rends facile à mes pas la carrière où je vais entrer ; favorise d'un regard mon audacieuse entreprise, et, prenant en pitié nos laboureurs égarés, daigne les guider avec moi dans les routes nouvelles que j'ouvre à leur ignorance, et accoutume-toi dès à présent à t'entendre nommer dans nos vœux.

Lorsque, au retour du printemps, la neige se fond et s'écoule du haut des

montagnes longtemps blanchies, lorsque la terre amollie cède à la douce haleine des Zéphyrs ; que dès ce moment le taureau commence à gémir sous le joug de la charrue, et que le soc, rouillé par un long repos, sorte luisant du sillon. Une terre répond enfin aux vœux de l'avide laboureur, quand elle a deux fois subi les rigueurs de l'hiver, deux fois éprouvé les chaleurs de l'été ; c'est alors seulement qu'il voit ses greniers crouler sous le poids de ses immenses récoltes.

Mais avant que le soc ouvre le sein d'une terre inconnue, sache quels vents y règnent, quelle est la température du climat, quels sont les procédés de culture consacrés par la tradition ou conseillés par la nature du sol ; sache enfin quelles productions le terrain adopte volontiers ou refuse de donner. Ici les moissons viennent plus heureusement ; là ce sont les vignes ; ailleurs les arbres fruitiers et les herbages croissent et verdissent sans culture. Ainsi tu vois que le Tmole nous envoie son safran, l'Inde son ivoire, la molle Arabie son encens, les Chalybes aux bras nus leur fer, le Pont l'onguent précieux de ses castors, et l'Epire ses cavales qui viennent disputer les palmes d'Olympie. Telles sont les lois éternelles, telle est l'immuable constitution que, dès le principe, la nature imposa pour toujours à chaque climat, alors que Deucalion, pour repeupler le monde désert, jeta ces pierres fécondes d'où naquirent les hommes, race infatigable. A l'œuvre donc ! et que, dès les premiers jours de l’année, tes vigoureux taureaux retournent les terres grasses, et quo l'été sec et poudreux pénètre et cuise de ses feux les mottes étendues au soleil. Si, au contraire, le terrain est sec par lui-même, il suffira qu'au lever de l'Arcture le soc l'effleure d'un léger sillon : ainsi dans les terrains gras les herbes parasites n'étoufferont pas les joyeuses moissons ; ainsi le terrain maigre conservera le peu de suc dont il est humecté.

Laisse ensuite se reposer tes champs moissonnés, et que la terre pendant un an se raffermisse ; du moins n'y sème de nouveau le froment qu'au retour de la saison, et après avoir recueilli sur ce terrain une récolte de pois, de vesce légère, de lupins aux frêles chalumeaux, fragile et bruyante forêt de légumes résonnant dans leur cosse tremblante ; mais garde-toi d'y semer l'avoine, le lin et le pavot chargé des vapeurs du Léthé : ils dessèchent, ils brûlent la terre qui les reçoit. Cependant elle peut les supporter de deux années l'une, pourvu que tu ne te refuses pas à réparer par d'abondants engrais ton champ épuisé, et à lui rendre sa première vigueur en le couvrant des sels vivifiants de la cendre. Ainsi se reposent les champs par le seul changement de productions, et pendant ce temps-là la terre restée sans culture ne reste pas toutefois sans utilité.

Souvent il est bon de mettre le feu à un champ stérile et de livrer le chaume léger aux flammes pétillantes : soit que la terre reçoive de cet embrasement une énergie secrète et de nouveaux aliments ; soit que le feu la purge de ses principes pernicieux, et la débarrasse d'une surabondance d'humidité ; soit que la chaleur élargisse ou multiplie les conduits souterrains par où la sève nourricière monte dans les tiges naissantes ; soit enfin que l'action du feu raffermisse et condense le sol, resserre ses pores trop dilatés, et qu'il en ferme ainsi l'entrée aux pluies fines, au soleil dévorant, au souffle desséchant de Borée.

Il n'aura pas travaillé en vain pour ses champs, le laboureur qui, le râteau à la main, brise les mottes inertes, et qui y promène la claie d'osier. La blonde Cérès le

regarde et lui sourit du haut de l'Olympe. Elle ne voit pas d'un œil moins favorable celui qui croise par de nouveaux sillons les sillons déjà tracés, abat les rayons trop exhaussés, tourmente la terre sans relâche et lui commande en maître.

Laboureurs, demandez au ciel des solstices d'été pluvieux et des hivers sereins. C'est surtout un hiver sec et poudreux qui fait la joie des champs et donne de riants guérets. La Mysie est moins fière de ses récoltes, et le Gargare même s'admire moins dans ses brillantes moissons.

Que dirai-je de celui qui, après avoir semé, parcourt ses sillons et rabat sur la semence la glèbe écrasée ; qui y amène ensuite l'eau de quelque source voisine qu'il partage en petits ruisseaux ? Et quand le soleil embrase les campagnes, que l'herbe sèche et meurt, voilà que des hauteurs sourcilleuses du mont il fait descendre une onde salutaire qui, tombant de roc en roc avec un doux murmure, porte la fraîcheur et la vie dans ses champs desséchés. Parlerai-je aussi de celui qui, pour empêcher que la tige ne s'affaisse sous le poids de l'épi, livre à la dent de ses troupeaux ce vain luxe d'herbe, lorsqu'à peine la pousse naissante commence à sortir du sillon ? de celui qui fait écouler l'eau dormante dont sa terre est noyée, surtout dans les mois pluvieux, quand les fleuves débordés couvrent au loin les campagnes d'un noir limon et y forment des bas-fonds où l'eau s'échauffe en croupissant, et d'où s'exhalent de fétides vapeurs ?

Et cependant, malgré ces soins assidus du laboureur, malgré le labeur patient des bœufs qui l'aident à remuer la terre, on n'est point à l'abri de l'oie vorace, de la grue du Strymon, des herbes aux racines amères et envahissantes, de l'ombre funeste des bois. Jupiter lui-même n'a pas voulu que la culture des champs fût exempte de peines : le premier il en fit un art difficile, .y excitant les mortels par l'aiguillon du besoin, et ne souffrant pas que son empire s'endormît dans une lâche indolence.

Avant Jupiter le labourage même était inconnu ; il n'était pas permis de faire le partage des champs, d'en marquer les limites. C'était l'héritage commun, et la terre, sans être sollicitée, donnait libéralement tous ses biens. Jupiter empoisonna d'un venin mortel la dent des noires vipères ; il donna aux loups l'instinct de la rapine ; il voulut que la mer soulevât ses ondes irritées, que l'arbre cessât de distiller le miel ; il nous ravit l'usage du feu, et il arrêta dans leur cours les ruisseaux de vin qui coulaient dans les plaines , afin que sous l'aiguillon des besoins, l'homme, marchant d'essais en essais et découvrant peu à peu les arts utiles, fît sortir du sillon la tige de blé et jaillir du caillou le feu recelé dans ses veines. Alors, pour la première fois, les fleuves sentirent sur leurs ondes le tronc de l'aune creusé en canot ; alors le nautonier compta les étoiles, leur donna des noms, et distingua dans le ciel les Pléiades, les Hyades et l’Ourse brillante, fille de Lycaon ; alors le chasseur tendit des pièges aux bêtes sauvages ; la glu trompa l'oiseau ; on cerna de meutes aboyantes les grandes forêts. L'un frappe de sa ligne les eaux profondes ; l'autre promène sur les mers ses filets ruisselants. Le fer se durcit sous le marteau, et bientôt crie la scie aigre et mordante; car les premiers hommes ne connaissaient que les coins pour fendre le bois. Alors naquirent les arts divers. Un travail opiniâtre et l'industrie aiguillonnée par la dure nécessité triomphent de tous les obstacles. Cérès la première apprit aux hommes à ouvrir la

terre avec le fer, lorsque les fruits des arbres et le gland des forêts sacrées commencèrent à manquer, et que Dodone même refusa aux mortels leur facile nourriture. Bientôt le blé coûta de nouvelles peines : la nielle attaque et ronge l'épi ; l'inutile chardon hérisse les guérets ; les moissons périssent, étouffées sous une forêt de plantes épineuses, et la funeste ivraie et l'avoine stérile dominent au loin les riantes cultures. Si, le râteau à la main, tu ne tourmentes pas incessamment la terre ; si tu ne chasses pas à force de bruit les oiseaux avides ; si tu n'arrêtes avec la faux l'essor des arbres qui jettent leur ombre sur tes champs ; enfin, si tes vœux assidus n'obtiennent pas des pluies favorables, c'est vainement, hélas ! que tu contempleras chez ton voisin les trésors entassés de Cérès, et tu te verras réduit, pour apaiser ta faim, à secouer les chênes de la forêt.

Je dois parler maintenant des instruments nécessaires au robuste laboureur, et sans lesquels il ne peut ni ensemencer les terres ni faire lever le grain. C'est d'abord la charrue, faite du chêne le plus dur et armée d'un soc tranchant ; puis les chariots lents et tardifs de la déesse d'Eleusis, les madriers roulants, les herses, les pesants râteaux ; ensuite le modeste attirail des ouvrages d'osier ou d'écorce d'arbre inventés par Celée, et les claies tissues de branches d'arbousier, et le van mystérieux consacré à Bacchus, toutes choses dont il faut être pourvu longtemps à l'avance, si tu aspires à quelque gloire dans l'art divin de l'agriculture.

On choisit d'abord dans la forêt un jeune orme qu'on ploie à force de bras pour lui donner la forme et la courbure d'une charrue. On y adapte ensuite un timon, qui s'étend de huit pieds en avant; enfin on l'arme d'un soc accompagné de deux orillons. On a d'avance coupé et le tilleul et le hêtre, bois légers et propres à faire, l'un, le joug, et l'autre le manche qui dirigera à ton gré l'arrière-train de l'attelage. Que ces bois soient suspendus à ton foyer et qu'ils s'y durcissent à la fumée avant d'être mis en œuvre.

Je puis te rappeler encore plusieurs pratiques recommandées par les anciens, si tu ne t'ennuies pas à ces leçons et si tu ne dédaignes pas d'entrer avec moi dans ce menu détail de soins champêtres.

Un des premiers est d'aplanir sous un pesant cylindre l'aire où tu dois battre ton blé ; d'en pétrir la terre avec les mains, et d'en faire un massif solide avec un ciment tenace, de peur que l'herbe n'y perce ou qu'il ne s'y forme des crevasses par la force de la sécheresse. Alors que d'ennemis malfaisants se joueraient de toi ! Souvent une méchante petite souris pratique son trou sous ton aire et y établit ses magasins, ou bien c'est la taupe aveugle qui y creuse sa demeure souterraine Le crapaud et tous ces monstres obscurs que la terre enfante s'y ménagent des retraites, et d'énormes monceaux de blé sont dévorés par le charançon, ou dévastés par la fourmi, qui craint pour ses vieux jours la famine et l'indigence.

Observe l'amandier dans les forêts, quand il commence à se couvrir de fleurs et que ses rameaux odorants penchent vers la terre. S'il abonde en fruits, l'été venu, de grandes chaleurs mûriront d'abondantes moissons ; mais si l'arbre n'étale que le luxe stérile d'un feuillage épais, le fléau ne battra sur ton aire qu'une vaine moisson de paille.

J'ai vu beaucoup de laboureurs ne semer leurs légumes qu'après en avoir préparé la semence en l'arrosant d'eau nitrée et de marc d'huile d'olive, afin que,

dans leur cosse souvent trompeuse, les grains devinssent plus gros ; mais quelque soin qu'on prît d'accélérer, par une chaleur sage et modérée, la germination de ces semences, j'ai observé que même les mieux choisies et les mieux préparées dégénéraient à la longue, si chaque année un nouveau choix ne mettait à part ce qu'il y avait de plus beau grain. Telle est la loi du destin : tout décroît et s'altère, tout se précipite vers son déclin. Ainsi le nautonier, luttant de toute la force de ses rames, remonte le courant d'un fleuve ; mais que ses bras lassés s'arrêtent un moment, l'onde aussitôt le maîtrise et l'entraîne avec rapidité.

Il faut aussi que le laboureur observe les étoiles de l'Arcture, et le lever des Chevreaux et le Dragon étincelant, avec le même soin que font les matelots lorsque, retournant dans leur patrie à travers les mers orageuses, ils entrent dans les eaux de l'Hellespont ou du détroit d'Abydos, abondant en coquillages.

Dès que la Balance égale les heures du jour aux heures de la nuit et dispense au monde une égale part d'ombre et de lumière, exercez vos taureaux, ô laboureurs, et semez l'orge dans vos champs, jusqu'au temps des pluies qui précèdent le redoutable hiver. C'est aussi le moment de semer le lin et le pavot de Cérès. Hâtez-vous donc, et, courbés sur la charrue, ouvrez la terre sèche encore, tandis que les nuages menaçants sont suspendus sur vos têtes.

La fève se sème au printemps ; alors aussi les sillons reçoivent le trèfle de la Médie, et le millet, qui tous les ans redemande nos soins, quand le Taureau ouvre de ses cornes dorées la marche de l'année, et que Sirius se retire et s'efface devant la lumière de l'astre qui le suit.

Mais si tu ne prépares la terre que pour le froment et les grains qui portent des épis, ne répands sur les sillons la semence qu'ils attendent que quand tu verras les Pléiades, filles d'Atlas, se cacher le matin sous l'horizon, et la brillante couronne d'Ariadne se dégager des feux du soleil. Jusque-là ne force pas la terre à recevoir la plus douce espérance de l'année. Plusieurs, il est vrai, ont commencé avant le coucher de Maïa, mais la moisson n'a donné à leur attente que des épis vides.

Si tu sèmes et la vesce et les viles faséoles, si tu ne juges pas la lentille de Péluse indigne de tes soins, le coucher de Bootès t'indique le moment précis des semailles. Commence donc alors, et continue de semer jusqu'au milieu de l'hiver.

C'est pour régler nos travaux dans les champs, que l'astre aux rayons d'or partage, entre les douze constellations, le cercle qu'il parcourt dans le ciel. Cinq zones embrassent le vaste contour do l'Olympe : l'une, route flamboyante du soleil, est toujours brûlée de ses feux ; deux autres, à une égale distance de la première et tournant à sa droite et à sa gauche, s'étendent jusqu'aux pôles du monde. C'est le triste séjour des glaces éternelles et des noirs frimas. Entre ces deux dernières et celle du milieu, sont les deux espaces accordés par la bonté des dieux aux malheureux mortels, et de l'une à l'autre de ces zones favorisées, court la route oblique que suit le soleil à travers les signes du zodiaque. Le globe, qui s'élève du côté de la Scythie et des monts Riphées, s'abaisse et redescend du côté de la brûlante Libye. Pour nous, l'un des pôles est le point culminant de notre horizon ; l'autre est sous nos pieds et ne voit que le Styx profond et les pâles ombres des enfers. C'est à notre pôle que brille l'énorme Dragon, serpentant à longs plis dans le ciel, ainsi qu'un fleuve immense, et embrassant en ses vastes

détours les deux Ourses, qui craignent de toucher les flots de l'Océan. Vers le pôle opposé règnent, dit-on, un éternel silence et d'éternelles ténèbres que redouble encore l'ombre de la nuit. Peut-être aussi l'Aurore, en nous quittant, va-t-elle y porter le jour, et quand l'haleine enflammée des coursiers du soleil a commencé à souffler sur nous, là-bas peut-être Vesper au front vermeil rallume-t-il son flambeau.

Cette connaissance des astres nous apprend à lire dans un ciel douteux ; par elle nous savons dans quel temps on doit semer et récolter ; quand on peut fendre avec la rame le sein des mers trompeuses, armer et lancer les flottes; quand est arrivé le moment d'abattre le sapin dans les forêts. Ce n'est donc pas en vain que nous observons le lever et le coucher des astres, et le cours de l'année, que se partagent les quatre saisons, égales en durée et diverses de température.

S'il survient des pluies froides qui retiennent le laboureur dans sa maison, il peut s'occuper à loisir de divers ouvrages qu'il serait bientôt obligé de faire à la hâte dans une saison plus douce : qu'il affile sous le marteau le soc émoussé de sa charrue, qu'il creuse en nacelle des troncs d'arbres, marque ses troupeaux et mesure ses grains. D'autres aiguiseront des pieux et des fourches à double dent, ou prépareront le saule d'Amérie pour lier la vigne naissante. Tressez en corbeille les baguettes flexibles de l'osier ; faites griller le blé et broyez-le entre les meules. Il est même, pour les jours de fête, certaines occupations que n'interdisent ni la religion ni les lois : on peut, sans offenser les dieux, conduire l'eau dans les prés, entourer ses moissons d'un rempart d'épines, tendre des pièges aux oiseaux, livrer aux flammes les ronces d'un champ, et laver les brebis dans une eau salutaire. Bien souvent, ces jours-là, hâtant le pas tardif de son âne, qu'il a chargé d'huile et de menus fruits des champs, le villageois le conduit à la ville et en rapporte une meule ou sa provision de poix-résine.

La Lune amène aussi, dans son cours inégal, des jours favorables on contraires à certains travaux. Redoute le cinquième : il a vu naître le pâle Orcus et les Euménides ; il a vu la Terre, par un enfantement abominable, faire sortir de ses flancs Céc et Japet, et le farouche Typhée, tous ces frères géants conjurés contre le ciel. Trois fois leur audace s'efforça de mettre l'Ossa sur le Pélion, et de rouler l'Olympe avec ses forêts sur l'Ossa : trois fois la foudre du père des dieux renversa ces monts entassés. Le septième jour est, après le dixième, le plus heureux pour planter la vigne, pour soumettre au joug les jeunes taureaux, pour commencer à ourdir la toile. Le neuvième est propice à qui veut voyager, et funeste aux voleurs.

Il est aussi des ouvrages que favorise la fraîcheur des nuits ou la rosée que l'étoile du matin répand sur la terre aux premiers rayons du soleil. C'est la nuit que les chaumes légers tombent plus facilement sous la faucille; c'est la nuit qu'il est à propos de faucher les prés, trop souvent privés d'eau : l'humidité de la nuit les pénètre et les ramollit.

Plusieurs, dans les soirées d'hiver, veillant h la lueur d'une lampe, s'arment d'un fer tranchant et taillent le bois résineux en forme de torches. Cependant leur compagne charme par son chant les longues heures du travail, et fait courir entre les fils de la toile la navette retentissante, ou bouillir dans une chaudière d'airain le vin doux, dont elle enlève l'écume avec un vert rameau.

C'est au fort de la chaleur qu'il faut couper les moissons dorées ; c'est sous les ardeurs du milieu du jour que le fléau dépouille bien les épis brûlants. Laboure et sème taudis qu'un vêtement léger suffit à tes épaules : l'hiver engourdit les bras des laboureurs et les force au repos. C'est dans la saison froide qu'ils jouissent de ce qu'ils ont amassé pendant l'été, et qu'ils se convient les uns les autres à de gais repas. L'hiver leur inspire la joie, les invite au plaisir et chasse de leurs cœurs les soucis inquiets. Ainsi, quand les navires chargés de richesses arrivent enfin au port désiré, les joyeux matelots couronnent de fleurs leurs poupes triomphantes. Cependant l'hiver a ses travaux aussi : quand une neige épaisse couvre la terre et que les fleuves charrient des glaçons, c'est le temps de cueillir le gland dans les bois , les graines du laurier, et l'olive et le fruit ensanglanté du myrte : alors il faut tendre des pièges aux grues, des filets aux cerfs, suivre à la trace le lièvre aux longues oreilles , et frapper le daim léger en faisant tourner la fronde meurtrière des îles Baléares.

Dirai-je les tempêtes qu'amènent les constellations orageuses de l'automne? et quels soins doivent occuper le laboureur quand les jours deviennent plus courts et les chaleurs moins vives, ou quand le printemps pluvieux s'avance, que les jaunes épis hérissent les guérets, et qu'un suc laiteux gonfle déjà le grain dans sa verte enveloppe ? Souvent, au moment où le laboureur livrait à la faucille des moissonneurs les jaunes épis de ses champs, quand déjà tombait sous le fer leur frêle chalumeau, j'ai vu les vents déchaînés s'entrechoquer en d'horribles combats, déraciner au loin les riches moissons, enlever dans les airs l'épi chargé de grains, et emporter dans de noirs tourbillons le chaume léger et la paille voltigeante. Souvent aussi j'ai vu s'amonceler dans le ciel d'affreux nuages couvant dans leurs flancs ténébreux la tempête et les pluies accumulées. Tout à coup l'éther se fond en eaux, noie de ses torrents les moissons riantes, doux fruits des longs travaux de l'homme et de ses bœufs. Les fossés sont remplis, les fleuves au lit profond débordent avec fracas, et la mer en fureur bouillonne dans ses abîmes. Du sein de la nue ténébreuse le bras étincelant du maître des dieux fait retentir la foudre : la terre tremble au loin ébranlée ; les animaux ont pris la fuite, et les cœurs des mortels s'humilient dans une sainte épouvante. Cependant le dieu frappe d'un trait enflammé ou l'Athos ou le Rhodope, ou les monts Cérauniens. La fureur des vents redouble ; la pluie tombe à torrents ; les forêts mugissent, et la rive au loin gémit.

Appréhende le retour de tels désastres ; observe le cours des mois et les signes du ciel qui les amènent. Sache de quel côté se retire la froide étoile de Saturne, et dans quels cercles tournent les feux errants de Mercure.

Surtout honore les dieux, et, chaque année, quand l'hiver touche à son déclin, et que déjà le printemps a de beaux jours, offre à Cérès, sur le riant gazon, des sacrifices solennels. Alors les agneaux sont gras, les vins sont moins rudes ; alors les coteaux, parés d'un ombrage plus épais, invitent à un doux sommeil. Que toute la jeunesse champêtre se joigne à toi pour adorer Cérès : fais-lui toi-même, avec du miel, du lait, du vin pur délayés ensemble, les libations qu'elle aime ; quo la victime, sur qui reposent tant, d'espérances, soit promenée trois fois autour de la moisson nouvelle ; que tes compagnons, formant un chœur, la suivent en

triomphe ; que vos vœux appellent à grands cris Cérès dans vos demeures ; que personne enfin ne mette la faucille dans les blés mûrs avant que, le front ceint d'un rameau de chêne, il n'ait, d'un pied rustique et sans art, dansé pour Cérès, et chanté des vers en son honneur.

Afin que les hommes pussent prévoir avec certitude et les chaleurs, et les pluies, et les vents précurseurs du froid, le père des dieux lui-même a déterminé d'avance ce que nous annoncerait la Lune, qui renaît tous les mois ; sous quel signe cesseraient de souffler les vents du midi, et quel présage souvent observé avertirait le laboureur de tenir les troupeaux plus près des étables.

Et d'abord, dès que les vents commencent à s'élever, la mer émue s'agite, enfle ses vagues; des cris stridents s'entendent au haut des montagnes ; de longs mugissements courent au loin sur les rivages troublés, et les bruits redoublent dans les forêts murmurantes. L'onde n'épargne qu'à peine les flancs creux du navire, quand les plongeons, abandonnant la pleine mer, poussent de grands cris et cherchent le rivage; quand les foulques marines, sortant de l'eau, s'ébattent sur le sable, et que le héron quitte ses marais et s'élance au-dessus des nues.

Souvent aussi, aux approches de la tempête, tu verras des étoiles, se détachant de la voûte céleste, sillonner les ombres de la nuit d'une longue traînée de lumière ; tu verras voltiger la paille légère et la feuille tombée de l’arbre, et des plumes nager en tournoyant à la surface de l’eau.

Mais si des éclairs partent du côté du nord orageux ; si la foudre gronde vers les régions d'Eurus et de Zéphyre, les torrents de pluie inondent les campagnes, et, sur les mers, le matelot se hâte de ployer ses voiles humides. Jamais l'orage ne surprit les moins attentifs : la grue, à son approche, s'élève du fond des vallées et s'enfuit ; la génisse, levant la tête et regardant le ciel, ouvre au souffle des airs ses larges naseaux; l'hirondelle à la voix perçante vole sur les bords du lac, et la grenouille, dans la vase de ses marais, coasse sa plainte éternelle. Souvent la fourmi, cheminant par d'étroits sentiers, emporte ses œufs et abandonne sa demeure souterraine ; l'arc-en-ciel plonge dans les eaux dont il s’abreuve, et de noires légions de corbeaux, revenant de la pâture, font retentir les airs du battement de leurs ailes. Tu verras aussi tous les divers oiseaux des mers, et ceux qui paissent dans les prairies du Caystre, sur les bords délicieux du lac Asia, tantôt humecter leur plumage d'abondantes rosées, tantôt offrir leur tête au flot écumant, tantôt s'élancer vers les ondes, et, tressaillant dans l'attente de l'orage, ne pouvoir contenter à leur gré leur désir de se baigner. Cependant la sinistre corneille appelle aussi la pluie à grands cris et se promène, seule et recueillie, sur le sable de la grève ; enfin les jeunes filles elles-mêmes, filant à la lueur de la lampe nocturne, savent présager la tempête, quand, autour de la mèche en feu qui pétille, elles voient se former de noirs flocons de mousse consumée.

Il ne te sera pas moins facile, durant la pluie, de prévoir, par des signes certains, le retour du soleil et des jours sereins : ils s'annoncent par l'éclat vif et brillant des étoiles et par celui de la Lune, qui semble alors ne plus emprunter à son frère la pureté de ses feux étincelants. On ne voit plus flotter dans les airs, pareilles à de légers flocons de neige, les nuées transparentes. Les alcyons, si chers à Thétis, n'étalent plus leurs ailes au soleil sur le rivage, et le porc immonde cesse

d'éparpiller la paille qu'on délie devant lui. Les nuées s'abaissent insensiblement et retombent sur les plaines ; et la chouette, sur le faîte des toits, où elle attend le coucher du soleil, ne traîne plus son lugubre chant du soir. Soudain Nisus plane au haut des airs transparents, et Scylla va recevoir sa peine pour avoir ravi à sa tête le cheveu fatal. De quelque côté qu'elle fuie, en fendant de ses ailes l'éther léger, l'implacable Nisus la poursuit d'un vol bruyant et rapide ; et de quelque côté que Nisus dirige son vol, Scylla, plus prompte, s'échappe et fend de ses ailes l'éther léger. Alors les corbeaux poussent trois ou quatre fois des cris moins rauques, et dans leur demeure élevée, ressentant je ne sais quelle volupté secrète et inaccoutumée, ils s'ébattent entre eux sous la feuillée, joyeux sans doute de retrouver, après l'orage, leur jeune famille et le nid si doux à leur amour. Je suis loin de penser assurément que la faveur des dieux ait mis en eux quelque étincelle de l'esprit prophétique, ou qu'une loi du destin leur ait donné une intelligence supérieure à leur nature ; mais quand les mobiles vapeurs dont l'air est chargé, prenant un autre cours, tour à tour se condensent ou se dilatent sous l'haleine changeante des vents, les êtres animés subissent ces influences diverses, et leurs sensibles organes reçoivent tantôt une impression, tantôt une autre. De là ce concert des oiseaux dans les champs ; de là l'allégresse des troupeaux dans les prairies et ces cris de joie que font entendre les corbeaux.

Si tu observes attentivement la marche du soleil et les phases successives de la lune, jamais tu ne seras trompé sur le temps du lendemain ; jamais tu ne te laisseras prendre à l'apparence insidieuse d'une nuit sereine. Lorsque la lune rassemble de nouveau ses feux renaissants, si tu vois les pointes de son croissant s'assombrir et se perdre dans l'épaisseur des nuages qu'elle embrasse, alors de grandes pluies menacent les laboureurs et les matelots. Mais si le pourpre rougit son front virginal, crains le vent: le pâle front de Phébé rougit toujours au souffle du vent. Si, parvenue à son quatrième jour (et ce présage est certain), elle promène dans le ciel une lumière pure, un arc rayonnant et nettement formé, ce jour-là et tous ceux qui le suivront, jusqu'à la fin du mois, seront exempts de vent et de pluie; et les nautoniers, sauvés de la tempête, acquitteront sur le rivage les vœux qu'ils auront faits à Glaucus, à Panopée et à Mélicerte, fils d'Ino.

Le soleil, et lorsqu'il se lève et lorsqu'il se replonge au sein de l'onde, te donne aussi des présages, et les présages que donne le soleil ne sont jamais douteux, ni à son lever ni au retour des astres de la nuit. Si donc, au moment où il se lève, il montre son disque naissant semé de taches et à moitié caché derrière un nuage, crains la pluie : je vois déjà s'élever du côté des mers le Notus funeste à tes arbres, à tes moissons et à tes troupeaux. Lorsque le soleil, le matin, est enveloppé d'épais nuages d'où s'échappent çà et là ses rayons épars et brisés, ou que l'Aurore, en quittant la couche dorée de Tithon, montre un visage pâle et décoloré, hélas ! quelle horrible grêle va se précipiter, serrée et retentissante, sur ton toit, et que le pampre défendra faiblement contre ses coups tes raisins déjà mûrs !

Mais tu dois, plus attentivement encore, observer le soleil à l'heure où, après avoir parcouru sa carrière, il est sur le point de quitter les cieux. Souvent alors il peint son front de mille couleurs changeantes. Les taches d'un sombre azur t'annoncent la pluie ; le pourpre enflammé, le vent ; mais si le rouge et le bleu se

mêlent et se confondent, la pluie et les vents réunis feront à l'envi d'affreux ravages. Que personne, en cette nuit horrible, ne me propose de couper le câble qui me retient au rivage et d'aller affronter les périls de la mer. Si, au contraire, en nous ramenant ou en nous retirant le jour, son orbe se montre clair et radieux, les nuages ne te feront que de vaines menaces, et, sous un ciel pur, l'Aquilon seul balancera la cime des forêts. C'est le soleil enfin qui t'apprendra ce que l'étoile du soir te réserve pour le lendemain, quel vent amène les nuées pures et sereines, et quels ravages prépare l'humide Auster. Qui oserait accuser le soleil d'imposture, lui qui nous annonce souvent les complots encore renfermés dans les abîmes des cœurs, les perfidies cachées, et les guerres qui fermentent dans l'ombre ?

Le soleil, quand César cessa de vivre, eut pitié de Rome, et, s'associant à sa douleur, voilà son front brillant d'un crêpe lugubre : le siècle impie craignit une nuit éternelle. Dans ces temps malheureux, tout nous donna des avertissements, et la terre, et les mers, et les hurlements des chiens, et les cris importuns des oiseaux funèbres. Combien de fois alors ne vîmes-nous pas l'Etna, rompant ses fournaises, se répandre à gros bouillons dans les champs des Cyclopes, et rouler des tourbillons de flammes et des rocs liquéfiés ? La Germanie entendit le bruit des armes retentir au loin dans le ciel, et les Alpes ressentirent des tremblements jusqu'alors inconnus. Des voix lamentables troublèrent le silence des bois ; des fantômes d'une affreuse pâleur se montrèrent errants dans l'obscurité des nuits ; et, prodige inouï ! les bêtes parlèrent. Les fleuves suspendent leur cours, la terre entrouvre ses abîmes ; on voit dans les temples l'ivoire pleurer et l'airain se couvrir de sueur. Le roi des fleuves lui-même, l'Eridan, furieux et franchissant ses rivages, emporte dans ses tourbillons les forêts déracinées, et roule à travers les campagnes les tables et les troupeaux. Alors les entrailles des victimes n'offraient que des fibres menaçantes ; le sang coula des fontaines, et la nuit les cités retentissaient des tristes hurlements des loups. Jamais la foudre ne tomba plus souvent dans un temps serein ; jamais tant de comètes flamboyantes ne s'allumèrent dans les cieux.

Aussi les plaines de Philippes ont mis deux fois les Romains aux prises avec les Romains ; deux fois les dieux ont vu la Thessalie et les champs de l'Hémus s'engraisser de notre sang. Hélas! un jour viendra que le laboureur, en traçant des sillons dans ces plaines fatales, rencontrera, sous le soc de sa charrue, des javelots rongés par la rouille, heurtera de ses pesants râteaux des casques vides, et contemplera dans leurs tombeaux découverts les grands ossements de nos pères.

Dieux de la patrie, dieux Indigetes, Romulus, et toi, auguste Vesta, qui veillez sur le Tibre toscan et sur les collines romaines, permettez du moins que ce jeune héros vienne en aide à ce siècle en ruine. Nous avons assez payé de notre sang les parjures de Troie et delà race de Laomédon. Depuis longtemps déjà, ô César, le ciel t'envie à la terre et se plaint que de vains triomphes t'arrêtent encore parmi les hommes. Et pourtant quel spectacle pour tes yeux ! Le juste et l'injuste partout confondus, la guerre allumée de toutes parts, le crime se multipliant sous toutes les formes, la charrue négligée et sans honneur, les campagnes d'où le laboureur a été arraché, languissant incultes et désolées, et la faux de Cérès convertie en glaive homicide; tandis que d'un côté l'Euphrate, et, de l'autre , le Danube, se

préparent à la guerre ; que les villes, rompant les antiques traités et tout lien de voisinage, s'arment les unes contre les autres, et que Mars remplit l'univers entier de ses fureurs impies. Ainsi quand les quadriges, s'élançant hors des barrières, volent dans l'espace, le conducteur, emporté par les rapides coursiers, en vain se roidit et retient les rênes : le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

Livre II : Les arbres et la vigne

J'ai chanté jusqu'ici la culture des champs et la marche des astres : maintenant c'est toi, Bacchus, que je vais chanter, et avec toi les arbres des forêts et le fruit onctueux de l'olivier, si lent à croître.

Viens, dieu de la vigne, viens! tout ici est plein de tes bienfaits : par toi l'automne a chargé de pampres nos riants coteaux; par toi la vendange couronne de son écume les bords du pressoir. Dieu de la vigne, dépose tes cothurnes, et viens avec moi rougir tes jambes nues dans les flots du vin nouveau.

Je dirai d'abord que la nature agit diversement dans la production des arbres. Les uns, sans y être forcés par la main des hommes, viennent d'eux-mêmes et croissent au hasard dans les champs et le long des rives tortueuses des neuves, comme le flexible osier, le genêt pliant, et le peuplier, et le saule dans sa verdoyante blancheur.

D'autres veulent être semés, comme le haut châtaignier, le grand chêne consacré à Jupiter, et à qui la Grèce demandait des oracles; d'autres voient sortir de leurs racines une forêt de rejetons, comme l'orme et le cerisier ; le laurier même, si cher au Parnasse, naît et s'élève sous l'ombre immense de sa mère. Telles sont les premières voies que la nature a suivies dans la production des arbres : ainsi verdit leur espèce entière dans les forêts, dans les vergers et dans les bois sacrés.

Il est d'autres procédés qu'a trouvés l'expérience. Celui-ci, détachant une jeune tige du tronc maternel, la plante dans des sillons préparés ; celui-là enfonce dans la terre, soit la souche même, soit des branches fendues en quatre, ou taillées en pointe comme des pieux. Ailleurs on courbe en arc la branche flexible, et on la plonge vivante dans le sol qui l'a vue naître. D'autres plantes n'ont pas même besoin de racines, et l'émondeur se contente de trancher l'extrémité de la branche et de la confier ensuite à la terre. Prodige plus étonnant encore ! de nouvelles racines poussent du tronc desséché d’un olivier que le fer a coupé. Souvent même on a vu les rameaux d'un arbre greffé se changer en ceux d'un autre sans le faire souffrir : le poirier, ainsi métamorphosé, porte des pommes, et la cornouille pierreuse se teint des couleurs vermeilles de la prune.

Vous donc, ô laboureurs, étudiez avec soin les diverses espèces pour donner à chacune la culture qui lui convient, et apprenez à dompter par la greffe l'âpreté des fruits sauvages. Ne laissez point de terres oisives : plantez le raisin sur les flancs de l'Isrnare, et que je voie le Taburne se revêtir d'oliviers.

Et toi, Mécène, mon noble appui, toi le plus beau lustre de ma renommée, soutiens-moi de ta présence dans la carrière où je m'engage, et fais voile avec moi sur cette mer immense. Je n'ambitionne pas d'embrasser dans mes vers toute la nature : non, et je ne le pourrais même pas, quand j'aurais cent langues, cent bouches et une poitrine de fer. Daigne seulement, marchant à mes côtés et sans perdre la terre de vue, côtoyer avec moi le rivage. Je ne te fatiguerai pas ici par de

vaines fictions, par de longs détours ou d'inutiles préambules.

Les arbres qui d'eux-mêmes s'élèvent fièrement dans les airs, sont, il est vrai, stériles, mais ils croissent plus beaux et plus vigoureux, parce que la nature du sol où ils poussent leur est propre. Cependant, si on les greffe ou si on les transplante dans une terre convenablement préparée, ils dépouilleront bientôt leur naturel sauvage, et, domptés par une culture assidue, ne tarderont pas à se prêter à toutes tes combinaisons. Il en sera de même des rejetons infructueux qui sortent du pied des arbres, si tu les transportes dans un terrain découvert. A présent, le feuillage et l'ombre épaisse du tronc maternel les étouffent, les arrêtent dans leur croissance et tuent les germes qu'ils renferment.

L'arbre qui vient de semence est lent à croître, et ne donnera de l'ombre qu'à tes arrière-neveux. Les fruits mêmes, dégénérant à la longue, perdent leur saveur primitive, et la vigne ne porte plus à la fin que des grappes honteuses qu'on abandonne aux oiseaux. Donne donc à tous ces arbres tes soins incessants : range-les en ordre dans les sillons, et obtiens, à force de travail, qu'ils répondent à tes vœux.

L'olivier se multiplie plus volontiers de tronçons enfouis dans la terre ; la vigne, de provins ; le myrte, de rameaux déjà forts ; mais il faut transplanter avec leurs racines et les durs coudriers, et le frêne altier, et le peuplier, dont l'épais feuillage fournit des couronnes à Hercule, et le chêne de Jupiter Chaonien, et le haut palmier, et le sapin, qui doit affronter les mers orageuses. On ente le noyer sur la tige sauvage de l'arbousier ; le stérile platane devient un pommier vigoureux ; le hêtre a souvent blanchi sa tête des fleurs du châtaignier ; le frêne sauvage adopte celles du poirier, et l'on a vu les porcs broyer le gland sous les ormes.

Il y a deux manières différentes d'enter les arbres : la greffe et l'inoculation. On ente par inoculation en faisant une légère incision à l'endroit de l'écorce où le bourgeon pousse et brise déjà sa mince enveloppe, et en insérant dans le nœud même un bourgeon étranger qui s'y incorpore aisément et boit la sève du tronc qui l'adopte. Dans la greffe, on coupe le tronc d'un arbre à l'endroit le plus lisse : là on pratique avec des coins une fente profonde, où l'on introduit les jets d'un tronc plus fertile ; et bientôt croît et s'élève dans les airs un arbre plein de vigueur, surpris de se voir un nouveau feuillage et des enfants dont il n'est pas le père.

Il y a plus d'une espèce des différents arbres, soit de l'orme, soit du saule, soit du lotus et du cyprès de l'Ida. L'olive, non plus, ne se présente pas partout sous la même forme : il y a l'olive ronde, l’olive oblongue et l'olive amère, bonne à broyer dans le pressoir. Les arbres fruitiers des vergers d'Alcinous avaient entre eux cette diversité. Le même bourgeon ne donne pas la poire de Crustume, celle de Syrie et la pesante volême. La grappe que la vigne suspend à nos arbres ne ressemble pas à celle que Lesbos détache des ceps de Méthymne. On connaît les vignes à vin blanc de Thasos, on connaît celles de la Maréotide. Celles-ci veulent une terre grasse ; celles-là demandent un sol léger. Le raisin sec de Psythia est excellent ; le vin de Lagéos, à la grappe menue, fera chanceler le buveur et enchaînera sa langue. Enfin, il est des raisins que la pourpre colore ; il en est que recommande leur précocité. Mais où trouverai-je des vers dignes de toi, ô vin de Rhétie? et garde-toi cependant de le disputer aux celliers de Falerne. On vante aussi les vins

d'Aminée, vins forts et vigoureux devant qui s'abaissent ceux de Tmolus et Phanée lui-même, ce roi des vignobles; on vante le petit Argos, le plus coulant de tous, et celui qui résiste le mieux aux années. Je n'ai garde de t'oublier, toi, délicieux vin de Rhodes, digne de la coupe des dieux, l'honneur et la joie de nos desserts ; ni toi, Bumaste, aux grappes toujours pleines. Mais à quoi bon compter, nommer toutes les différentes sortes de vins ? Ce serait d'ailleurs peine inutile, aussi bien que de chercher à compter tous les grains de sable que soulève le vent sur les plages de la Libye, tous les flots qui viennent mourir sur les grèves d'Ionie, quand l'Eurus en fureur s'abat sur les navires.

Toutes les terres ne portent pas toutes sortes do plantes. Le saule naît le long des fleuves, l'aune dans les marais fangeux, le frêne stérile sur les monts pierreux. Le myrte se plaît au bord des eaux ; la vigne, sur les coteaux exposés au soleil ; l'if aime les lieux glacés où souffle l'Aquilon.

Embrasse de tes regards cet immense univers soumis à la culture aux lieux les plus reculés, depuis l'Arabie où naît l'Aurore, jusque chez les Gelons, qui se peignent le corps : chaque arbre a sa patrie. L'Inde seule produit le noir ébène, et la branche qui donne l'encens ne croît que dans les champs de Saba. Que te dirai-je de ce bois odorant d'où coule le baume, de la baie de l'acanthe toujours vert, et de ces forêts de l'Ethiopie toutes blanches d'un riche duvet ? Te parlerai-je de cette délicate et précieuse toison que les Sères détachent de la feuille de leurs arbres ; de ces grands bois que voit s'élever sur ses plages l'Inde, voisine de l'Océan et dernière limite de l'univers? Nulle flèche n'arrive à la hauteur où les arbres de ces bois balancent leur tête altière, et pourtant la main de l'Indien n'est pas inhabile à décocher le trait. La Médie produit une pomme bienfaisante dont les sucs sont amers et la saveur persistante. C'est le plus puissant de tous les remèdes pour chasser des veines de l'enfant le poison que la marâtre y a fait couler, quand elle lui a fait boire la mort dans un breuvage, en prononçant des paroles magiques. L'arbre est très élevé et tout à fait semblable au laurier ; s'il ne répandait au loin une odeur différente, on le prendrait pour le laurier même. Sa feuille résiste à tous les efforts des vents, et sa fleur adhère fortement à la tige. Les Mèdes en prennent dans la bouche pour corriger le vice de l'haleine, et l'emploient pour soulager les vieillards dont la respiration est difficile.

Mais ni les riches forêts du Mède, ni les rives enchantées du Gange, ni l'Hermus qui roule un sable d'or, ni la Bactriane, ni l'Inde, ni la Panchaïe tout entière, dont les plaines produisent l'encens, ne le disputeraient en merveilles à l'Italie. Jamais, il est vrai, des taureaux soufflant la flamme n'y fouillèrent un sol semé des dents de l'hydre immense, et ne firent hérisser ses guérets d'une moisson de casques guerriers et de javelots pressés ; mais ses épis sont chargés de grains, et le Massique entre en abondance dans ses celliers ; elle a l'olivier et les plus beaux troupeaux. C'est de ses gras pâturages que s'élance superbe le coursier, qui respire la guerre, et la plus grande des victimes dévouées aux dieux, les blancs taureaux, se baignent souvent dans tes flots sacrés, ô Clitumne, avant de conduire au Capitole nos pompes triomphales.

Ici règne un printemps éternel, et l'été s'y fait sentir en des mois qui ne sont pas les siens. Deux fois les brebis y sont mères ; deux fois les arbres se chargent de

fruits. On n'y trouve ni les tigres pleins de rage, ni la race des lions sanguinaires. Le poison ne trompe pas la main innocente qui cueille l'herbe des champs, et jamais o y voit de serpent, traînant à terre ses anneaux écailleux, rouler et dérouler en immenses spirales sa croupe tortueuse.

Ajoutez à tous ces avantages tant de villes superbes, tant de monuments, fruit du travail et de l'industrie, tant de citadelles élevées à force de bras sur des rochers escarpés, et ces fleuves souterrains qui coulent sous nos antiques murailles. Parlerai-je des deux mers qui baignent l'Italie au nord et au midi ? et des deux lacs qui y ont creusé leur bassin, toi, Larus, immense plaine d'eau, et toi, Bénae, dont les flots s'enflent et frémissent comme ceux de la mer ? Dirai-je et les havres et les puissantes digues qui protègent le Lucriu, et les stridentes clameurs de la mer s'y brisant indignée, et faisant retentir au loin le port Julius du bruit de ses vagues refoulées et se précipitant bouillonnantes dans l'Averne ?

Cette même Italie nous montre dans son sein et l'argent et le cuivre circulant en longs ruisseaux ; les sables d'or roulent dans ses rivières. L'Italie a enfanté des races d'hommes indomptables, les Marses, les Sabins, les Liguriens endurcis à la peine, et les Volsques armés de javelots : elle nous a donné les Décius, les Marius, les grands Camilles, les Scipions infatigables à la guerre, et toi, le plus grand de tous, ô César, toi qui, déjà vainqueur des peuples les plus reculés de l'Asie, écartes en ce moment des frontières de l'empire l'Indien sans force devant tes armes.

Salut, terre de Saturne, terre féconde en moissons, fertile en lié ros ; salut ! Je chante pour toi cet art du labour honoré jadis par tes plus grands citoyens ; pour toi j'ose ouvrir les sources sacrées d'Aonie et redire aux villes romaines les leçons du poète d'Ascra.

Je vais parler maintenant de la nature des terrains, de leur force, de leur couleur et du genre particulier de culture qui leur est propre. D'abord, les terres ingrates, les collines pierreuses où dominent et l'argile, et les cailloux, et les buissons, aiment à recevoir les plants vivaces de l'olivier, cher à Pallas. On le reconnaît sans peine au grand nombre d'oliviers sauvages qui y croissent naturellement et qui couvrent au loin le sol de leurs fruits amers. Au contraire, une terre grasse, que pénètre une douce humidité, dont la fécondité se révèle par l'abondance et la vigueur de ses herbages, et telle qu'une de ces heureuses vallées qu'on découvre parfois au creux des montagnes, et qu'on voit arrosées par les eaux qui tombent de la crête des rochers et y portent un limon qui les enrichit ; une telle terre, si d'ailleurs elle est exposée au midi, si le soc de la charrue y rencontre souvent l'importune fougère, te donnera un jour des ceps vigoureux, chargés de grappes pleines d'un vin délicieux, de ce vin qu'on verse aux dieux dans des coupes d'or, lorsque, aux jours de fêtes, l'obèse Etrurien souffle dans la flûte d'ivoire devant les autels, et que nous offrons aux immortels, dans de larges et profonds bassins, les entrailles fumantes des victimes.

Mais si tu préfères le soin des troupeaux, si tu veux élever de jeunes taureaux, des agneaux et des chèvres, fléau des terres cultivées, va dans les bois, dans les riches et lointains pâturages de Tarente ; va dans les champs qu'a perdus ma chère et infortunée Mantoue, sur ces rives du Mincio qui nourrit, dans ses gras herbages, des cygnes blancs comme la neige. Là ne manquent aux troupeaux ni les sources

limpides, ni le frais et vert gazon ; et autant ils en brouteront durant le plus long jour, autant en fera renaître la rosée de la-plus courte nuit.

Les terres noirâtres, grasses sous le tranchant du soc, naturellement friables, qualités que la culture parvient à leur donner, sont excellentes pour le froment : d'aucun autre champ tu ne verras revenir à la grange, au pas lent des jeunes taureaux, plus de chars gémissant sous le poids des récoltes. Tel est encore ce terrain où le laboureur a porté la cognée, abattant d'une main irritée les forêts séculaires si longtemps inutiles, et renversant sans pitié les antiques demeures des oiseaux, qui, chassés de leurs nids désolés, s'envolent dans les airs. Ces terrains incultes, remués par le soc, donnent à présent de brillantes moissons. Mais n'attends rien de ce maigre coteau que recouvre un gravier stérile, et qui offre à peine à l'abeille quelques frêles tiges de lavande et de romarin. Il en est de même du tuf raboteux, et de la craie que semble avoir rongée la dent des noirs serpents : aucun terrain ne fournit à ces reptiles une pâture plus de leur goût et des retraites plus profondes.

Ce terrain poreux qui exhale des vapeurs et do légers brouillards, qui pompe et renvoie tour à tour l'humidité, qui se revêt constamment d'un vert gazon et qui n'attache point au fer les sels mordants de la rouille, ce terrain-là est fertile en oliviers; il marie heureusement la vigne à l'ormeau, et la culture y trouve un fonds également propre aux troupeaux et docile à la charrue. Telles sont les plaines que cultive la riche Capoue, tels les vallons voisins du Vésuve ; tels ceux qu'arrose le Clain, où s'élève Acerra, Acerra qui déserte ses champs quand se déborde le fleuve redoutable.

Je vais dire maintenant à quels signes tu pourras reconnaître la qualité d'une terre, et distinguer si elle est forte ou légère, chose essentielle à savoir, car les terres fortes sont meilleures pour les dons de Cérès, et les terres légères pour ceux de Bacchus. Choisis d'abord dans ton champ un endroit propre à l'expérience ; fais-y creuser un puits profond, puis rejette dedans la terre que tu en auras tirée. Que tes pieds alors la foulent et la pressent pour la faire descendre; s'il en manque pour combler le puits, c'est un sol léger, et la vigne bienfaisante et les troupeaux y réussiront également ; si, au contraire , la terre ne peut rentrer dans la fosse d'où on l'a tirée, et si, cette fosse comblée, il en reste encore, c'est une terre forte : attends-toi à une glèbe grasse, lourde, résistante, et, pour la fendre, attelle à la charrue tes plus vigoureux taureaux.

Il est des terres salées, amères, où le grain ne réussit pas et que le labour ne peut adoucir. La vigne y dégénère ; la pomme n'y mérite plus son nom. Voici comment on reconnaît cette terre. Détache de ton toit enfumé des corbeilles d'osier du tissu le plus serré, ou des couloirs de ton pressoir. Remplis-les de ce mauvais terrain, verse par-dessus l'eau douce d'une fontaine, et foule ensuite cette masse imbibée : l'eau, se frayant un passage, ruissellera à travers l'osier ; indice aussi certain que désagréable, sa saveur amère et salée fera grimacer la bouche qui en aura goûté.

Le signe suivant nous fera reconnaître la terre grasse : elle ne se divise pas dans les mains qui la remuent et la tourmentent; mais, au contraire, elle s'attache aux doigts comme une poix visqueuse. Un sol humide se manifeste par de hauts

herbages ; il est trop fertile. Le ciel préserve mes champs de cet excès de fécondité qui s'épuise en épis prématurés !

On juge à son poids de la pesanteur ou de la légèreté d'une terre, et les yeux suffisent pour distinguer si elle est noire ou de toute autre couleur ; mais il est plus difficile de découvrir si elle est froide. Ce vice funeste se révèle par les pins, les ifs meurtriers et les lierres noirs, qu'on y trouve quelquefois.

Ces indices bien observés, songe à préparer de bonne heure le sol qui doit recevoir ta vigne : que de nombreuses tranchées entrecoupent le penchant des monts, et que la glèbe retournée reste longtemps exposée au souffle de l'Aquilon. Ce n'est qu'alors que tu peux lui confier ces plants, joyeuse espérance des festins. La terre meuble est la meilleure : les vents, les frimas, et le robuste vigneron qui la remue sans cesse, lui donnent cette précieuse qualité.

Celui dont la prévoyance n'est jamais en défaut ne manque pas de choisir, pour y transplanter ses jeunes ceps et pour les y disposer en bon ordre, un sol de même nature que celui d'où il les a tirés, afin que ces plants ne s'aperçoivent pas qu'ils ont changé de mère. Quelquefois il porte l'attention jusqu'à marquer sur la jeune écorce des ceps le point même de l'horizon qu'ils regardaient, et il leur rend leur exposition première, présentant au midi le côté qui recevait les chaleurs de l'Auster, au nord celui qui supportait l'Aquilon : tant est grande l'influence des premières habitudes !

Examine, avant tout, s'il est préférable de planter ta vigne en plaine ou sur des coteaux. Si tu l'établis dans une grasse plaine, presse les rangs de tes ceps : Bacchus n'en répondra pas moins à tes vœux. Si tu choisis, au contraire, la pente d'un coteau ou d'un mont élevé, donne à tes ceps plus d'espace ; et que les intervalles laissés entre eux, coupés en ligne droite, y forment des allées parfaitement symétriques. Ainsi, dans les grandes guerres, une armée, déployant au loin la longue file de ses bataillons, montre à découvert dans la plaine ses lignes droites et parallèles, et fait ondoyer sur la vaste étendue l'airain étincelant de ses armes. L'horrible mêlée n'a pas encore confondu tous ces bras, mais déjà Mars, errant de l'un à l'autre camp, prélude à ses fureurs. Coupe ainsi ton terrain de sentiers uniformes, non pour repaître tes yeux d'une vaine symétrie, mais afin que le sol dispense dans une égale mesure à tes ceps les sucs nourriciers, et que leurs rameaux puissent s'étendre plus librement dans l'espace.

Peut-être demanderas-tu quelle doit être la profondeur des fosses : moi, je ne craindrais pas de confier ma vigne à de simples sillons. On enfonce plus profondément dans la terre les grands arbres, le chêne surtout, dont la tête s'élève autant vers les cieux que ses racines descendent vers le Tartare. Aussi, ni le souffle des vents, ni les torrents impétueux, ni les efforts de la tempête ne peuvent le déraciner; il demeure inébranlable. Sa durée, qui triomphe des siècles, dépasse celle de plusieurs générations ; centre et robuste soutien de nombreux rameaux étendus au loin, de bras vigoureux jetés çà et là, il épanche à l'entour son ombre immense.

Que tes vignes ne soient pas exposées au soleil couchant; garde-toi aussi de recevoir le coudrier entre tes ceps ; enfin ne choisis, pour tes provins, ni les sommités des tiges, ni les branches supérieures ; celles du bas, plus près de la

terre, l'aiment davantage et réussissent mieux. N'offense point leurs fibres délicates avec un fer émoussé, et surtout n'admets pas dans leurs intervalles l'olivier sauvage. Souvent une étincelle, tombée de la main imprudente des bergers, se glisse en secret sous l'écorce huileuse, s'empare du tronc, et, s'élançant jusqu'aux plus hauts feuillages, éclate dans les airs par un immense pétillement. Bientôt le feu vainqueur court de branche en branche, atteint le sommet de l'arbre, enveloppe de ses flammes triomphantes le bois tout entier, et lance vers le ciel les noirs tourbillons d'une épaisse fumée, surtout quand le vent s'abat d'en haut sur la forêt et pousse devant lui les flots amoncelés de l'incendie. Dès lors n'espère plus que tes vignes renaissent de leur souche, ni que le tranchant du fer les ravive, ni qu'elles reverdissent comme auparavant dans la même terre : le stérile olivier sauvage survit seul au désastre.

N'en crois pas même le plus sage des hommes, s'il te conseille de remuer une terre durcie par le souffle de Borée. Son sein alors fermé par la gelée ne permet pas aux jeunes tiges de pousser des racines dans la glèbe endurcie. Le meilleur moment pour planter la vigne, c'est quand le printemps vermeil ramène dans nos climats l'oiseau aux ailes argentées, que redoutent les longues couleuvres ; ou vers les premiers froids de l'automne, quand le Soleil, pressant ses coursiers rapides, a déjà franchi l'été et n'a pas encore atteint l'hiver. Le printemps favorise tout, et les plantes, et le feuillage, et les bois. C'est au printemps que la terre se gonfle et demande les germes qu'elle doit animer ; c'est alors que le dieu tout-puissant de l'Air descend en pluies fécondes dans le sein de son épouse joyeuse, et, pénétrant de son âme créatrice ce vaste corps, échauffe et nourrit de ses feux les semences de tous les fruits. Alors les bosquets profonds et touffus retentissent du chant des oiseaux; alors les troupeaux, reconnaissant le temps marqué pour leurs amours, commencent à brûler des feux de Vénus. Partout la nature enfante ; les champs ouvrent leur sein à la tiède haleine des Zéphyrs, et boivent les molles vapeurs delà fécondité. Déjà les jeunes plantes se confient sans crainte à ces premiers soleils, et sans redouter ni les vents orageux du midi, ni les froides pluies que pousse devant lui l'impétueux Aquilon, la vigne fait sortir ses tendres bourgeons et commence à déployer tout son feuillage.

Tels furent sans doute les jours qui éclairèrent le naissant univers, jours non interrompus d'un éternel printemps. Le printemps faisait alors les délices du monde. Oui, l'Eurus retenait encore ses souffles d'hiver lorsque les premiers animaux virent la lumière, que la race de fer des humains se dressa dans le champ pierreux qui l'avait produite, que les bêtes sauvages furent lancées dans les forêts et les astres dans les cieux. Et maintenant encore, les délicates productions de la terre ne supporteraient pas les épreuves contraires des hivers et des étés, si, dans sa bonté, le ciel n'avait placé entre le froid et la chaleur un doux intervalle de repos, et ménagé un peu la terre.

Quels que soient enfin les rejetons que tu plantes, ne leur épargne pas le gras fumier ; recouvre-les d'une couche épaisse de terre, et n'oublie pas d'enfouir à leurs pieds des pierres spongieuses ou des débris de coquillages : l'eau filtrera à travers ces interstices, l'air y trouvera des passages pour aller jusqu'aux racines, et les jeunes tiges s'élèveront avec une vigueur nouvelle. On a vu même des

vignerons entasser autour de leurs ceps des pierres et d'énormes tes sons, afin de les mettre à l'abri des ravages de la pluie ou des ardeurs de la Canicule, alors qu'elle fend le sein altéré des campagnes.

Ce qui reste à faire quand la vigne est plantée, c'est de ramener fréquemment la terre au pied des ceps, d'y promener sans cesse les durs hoyaux. Que quelquefois même le soc de la charrue tourmenta ce sol, et que tes bœufs haletants passent et repassent entre les rangs de tes ceps. Présente ensuite à ta jeune vigne de flexibles roseaux, des branches d'arbres dépouillées de leur écorces ; des pieux de frêne et des bâtons fourchus, à l'aide desquels elle apprenne à s'élever, à affronter les vents et à monter, d'étage en étage, jusqu'au sommet des ormes.

Quand ta vigne, dans son premier âge, fait sortir les pousses d'un feuillage naissant, épargne un bois si tendre; et alors même que la tige moins frêle s'élance dans les airs et s'y développe en jets abondants, ne recours pas encore au tranchant de la serpette !que ta main se borne à arracher les feuilles superflues, et à éclaircir le couvert ; mais dès que tu la verras, forte de nés vigoureuses racines, embrasser les ormes de ses robustes nœuds, alors prends ce fer qu'elle ne redoute plus ; coupe, taille ses bras r-t sa chevelure, exerce sans pitié ton empire, et refrène l'essor désordonné de ses rameaux.

Entoure aussi ton jeune plant d'une haie qui le défende contre la dent des troupeaux, alors surtout que l'arbuste, encore tendre, n'est pas fait à leurs outrages. C'est trop pour lui, outre l'inclémence des hivers et des soleils trop ardents d'avoir à subir encore les insultes des buffles et des biches errantes, des chèvres et des brebis, qui le paissent : de la génisse avide qui le broute incessamment. Les frimas dont l'hiver blanchit les plaines, le soleil pesant de tous ses feux sur les rochers ardents, sont moins funestes à la vigne que les troupeaux, que le venin de leur dent meurtrière, que la cicatrice faite à la souche mordue.

C'est pour expier ce crime qu'on immole un bouc à Bacchus sur tous ses autels : de là ces premiers spectacles offerts sur un théâtre ; un bouc était le prix proposé au talent, et que se disputaient, dans les bourgades et les carrefours, les descendants de Thésée. Ivres de joie et de vin, on les voyait, au milieu des riantes prairies, sauter sur des outres enflées et frottées d'huile. Ainsi font aujourd'hui les Latins, race venue de Troie. Ils célèbrent aussi Bacchus par des vers sans art, et qui excitent de grandes risées ; puis, faisant grimacer leur visage sous des masques d'écorce d'arbres, ils t'invoquent, ô Bacchus, dans leurs chants joyeux, et suspendent au haut d'un pin tes mobiles images. Soudain la vigne étend ses pampres fécondés et chargés de grappes ; elle se couvre de raisins dans le creux des vallées, dans les bois profonds, partout où le dieu des vendanges va montrant sa tête vénérée. Célébrons donc les louanges de Bacchus; répétons en son honneur les vers que chantaient nos pères ; mettons à ses pieds des gâteaux et des bassins de fruits ; qu'un bouc soit traîné par la corne vers ses autels ; qu'une branche de coudrier, perçant les grasses entrailles de la victime, la fasse rôtir au feu des brasiers.

La vigne exige encore un autre travail, un travail qui se renouvelle toujours et qui n'a point de terme. Il faut, trois ou quatre fois par an, remuer le sol avec la

bêche, retourner et briser sans cesse la glèbe autour du cep, et alléger fréquemment la vigne du superflu de son feuillage. Ainsi roule dans un cercle perpétuel le cours des travaux du laboureur, comme l'année recommence et achève le sien, en repassant toujours par les mêmes traces. Quand la vigne a vu tomber ses dernières feuilles, et que le froid Aquilon a dépouillé les bois de leur riante parure, l'infatigable vigneron étend déjà ses soins prévoyants sur l'année qui va suivre. L'arme de Saturne à la main, il visite sa vigne un moment abandonnée, l'émonde, la façonne par une taille industrieuse. Sois donc le premier à labourer la terre, le premier à brûler les sarments enlevés, à remporter tes échalas à la maison ; mais sois le dernier à vendanger. Deux fois dans l'année, la vigne souffre d'un feuillage trop épais qui la couvre; deux fois les ronces et les herbes touffues l'assiègent et l'étouffent: autant de pénibles travaux. Vante, si tu veux, les vastes domaines, mais contente-toi d'en cultiver un petit. Il faut encore couper le houx dans la forêt, le roseau sur le bord des fleuves, et l'osier, qui croît sans culture. Mais déjà tes vignes sont liées : leurs rameaux n'ont plus besoin de la serpe ; déjà le vigneron fatigué chante en façonnant ses derniers plants. Et cependant il lui faut encore tourmenter la terre, retourner et réduire la glèbe en poudre, et craindre, pour ses raisins déjà mûrs, l'inclémence des airs. L'olivier, au contraire, n'a besoin d'aucune culture, et dès qu'il a pris racine et supporté le grand air, il n'attend plus rien ni de la serpe recourbée, ni de la dent du râteau : la terre remuée à ses pieds avec le hoyau lui fournit des sucs suffisants, et si avec cela la charrue y passe, l'arbre se chargera de fruits. Elève donc, puisqu'il coûte si peu de soins, l'olivier fécond, l'olivier cher à la Paix.

Les arbres fruitiers ne sont pas plus exigeants. Sitôt qu'ils se sentent affermis sur leur tronc et qu'ils ont acquis toute leur force, d'eux-mêmes, et sans attendre notre secours, ils s'élancent dans les airs. Les arbres de nos forêts se couvrent ainsi de leurs fruits naturels, et les bosquets touffus, que peuplent les oiseaux, rougissent sous leurs baies couleur de sang. Le cytise est brouté par les troupeaux ; le pin altier nous fournit des torches, flambeaux qui s'alimentent de leurs sucs résineux, et qui, la nuit, nous donnent leur lumière. Et les hommes hésiteraient à planter, à vouer leurs soins à cette tâche utile !

Mais pourquoi parler plus longtemps de nos grands arbres ? Le saule, l'humble genêt ont aussi leur prix : ils donnent leur feuillage aux troupeaux, de l'ombre aux bergers, des sucs nourrissants aux abeilles, des haies pour les moissons. J'aime à voir les buis ondoyants qui couvrent le mont Cytore ; j'aime à voir les forêts de pins de Narycia, et tant de campagnes que n'ont subjuguées ni le soc ni la main laborieuse des hommes. Même sur les sommets du Caucase, des forêts stériles, sans cesse agitées et rompues par le souffle impétueux de l'Eurus, nous donnent aussi leurs produits divers. Elles nous fournissent des sapins pour nos vaisseaux, des cèdres et des cyprès pour nos maisons. Les laboureurs en tirent le bois avec lequel ils façonnent les roues à rayons et les roues pleines de leurs chars rustiques ; ce même bois se cintre en vaste carène pour nos navires. Le saule nous prodigue ses flexibles baguettes, l'orme son utile feuillage. Des branches vigoureuses du myrte et du cornouiller, Mars forme ses traits redoutables. L'if se courbe en arc sous la main du Parthe. Le tilleul, et le buis si facile à tourner, cèdent

sans peine au fer qui les creuse et prennent cent formes diverses. L'aune léger, lancé sur le Pô, fend rapidement les ondes, et les abeilles cachent leurs essaims sous l'écorce et dans le tronc caverneux du chêne miné par les ans. Les présents de Bacchus valent-ils ces richesses do la nature? Hélas ! que de maux dont il fut la cause ! C'est lui qui a dompté, par sa mortelle ivresse, les Centaures furieux, et Rhétus et Pholus, et Hylée qui, brandissant sa vaste coupe, menaçait d'exterminer les Lapithes.

O trop heureux l'habitant des campagnes, s'il connaissait son bonheur ! Loin du tumulte des armes et des discordes furieuses, la terre justement libérale lui fournit une facile nourriture. Il n'a point, il est vrai, ces palais fastueux où, par mille portiques, s'engouffre chaque matin le flot des clients qui viennent saluer le réveil du maître ; il n'aspire pas à posséder les portes incrustées d'écaillé , ni les habits chamarrés d'or, ni les vases d'airain de Corinthe ; pour lui la pourpre d'Assyrie n'altère point la blancheur des laines ; pour lui le mélange de la case ne dénature pas la pure liqueur de l'olive ; mais il a une vie tranquille, assurée, sans déceptions, riche de tous les vrais biens ; il goûte les longues heures de loisir dans ses vastes domaines : des grottes, des lacs d'eau vive, de fraîches vallées qui rappellent Tempe, et le mugissement des bœufs, et les doux sommeils à l'ombre des arbres, tout cela est à lui. C'est aux champs que sont les retraites des bêtes sauvages ; c'est là qu'on trouve une jeunesse endurcie au travail et accoutumée à vivre de peu ; c'est là que la religion est en honneur, et les pères vénérés à l'égal des dieux : c'est là enfin que la Justice, forcée de quitter la terre, laissa la trace de ses derniers pas.

Qu'avant tout les Muses, l'objet de mon culte et de mon plus tendre amour, daignent m'admettre dans leur chœur sacré ! qu'elles daignent m'apprendre la route et les mouvements des corps célestes ; la cause des éclipses du soleil et de la lune ; pourquoi la terre s'agite sur ses fondements ; par quelle force la mer, soulevant ses eaux, s'enfle, franchit ses barrières, retombe ensuite sur elle-même et se retire ; pourquoi les soleils d'hiver se hâtent de se plonger dans l'Océan, et quel obstacle retarde, pendant l'été, l'arrivée de la nuit. Mais si mon esprit, que mon sang glacé n'anime plus, m'interdit de pénétrer ces mystères de la nature, que du moins mon cœur soit toujours touché du spectacle des champs, des ruisseaux courant dans les vallées ; que toujours les fleuves, les forêts profondes charment mon oisive obscurité ! Oh ! que ne suis-je dans les campagnes qu'arrose le Sperchius, ou sur les sommets du Taygète, que les jeunes filles de Sparte font retentir des hymnes de Bacchus ! Oh ! qui me portera dans les fraîches vallées de l'Hémus, et me couvrira de l'ombre immense de ses bois !

Heureux celui qui peut connaître les premières causes des choses ! Heureux celui qui a mis sous ses pieds les vaines terreurs des mortels, l'inexorable Destin et le bruit de l'avare Achéron ! Heureux aussi celui qui connaît les dieux champêtres, Pan, le vieux Silvain et le chœur fraternel des Nymphes ! Rien ne l'émeut, ni les faisceaux que donne la faveur populaire , ni la pourpre des rois, ni la Discorde armant entre eux les frères perfides, ni les Daces conjurés se précipitant des bords de lister, ni les intérêts de Rome, ni les empires qui penchent vers leur ruine : il n'a point à s'apitoyer sur celui qui n'a rien ; il n'a point à envier celui qui possède.

Content des biens que ses champs lui prodiguent d'eux-mêmes, il cueille les fruits de ses arbres, et passe, sans connaître ni le joug de fer des lois, ni le forum et ses cris insensés, ni l'immense dépôt des actes publics. D'autres, la rame à la main, tourmentent les mers orageuses ou se précipitent au milieu des batailles, ou bien s'ouvrent un accès dans les cours et rampent sur le seuil des rois. Celui-ci va saccager une ville et porter le ravage dans l'intérieur des familles, afin de boire dans une coupe de saphir et de dormir sur la pourpre tyrienne. Celui-ci ensevelit ses richesses et se couche sur son or enfoui ; celui-là ambitionne avec ardeur les triomphes de la tribune. Cet autre mettrait sa félicité dans les applaudissements redoublés dont le peuple et le sénat font retentir les bancs du théâtre. Des frères se réjouissent d'avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs frères, et, quittant pour l'exil leur première demeure et le doux seuil paternel, vont chercher une nouvelle patrie sous un autre soleil. Cependant le laboureur fend le sein de la terre avec le fer de la charrue. Ce travail amène ceux de toute l'année ; c'est par là qu'il soutient l'Etat et sa famille, qu'il nourrit ses bœufs, qui l'ont bien mérité par leurs services. Aussi, point de repos pour lui avant que l'année, le comblant de ses dons, n'ait multiplié ses troupeaux, chargé ses arbres de fruits, ses guérets des riches gerbes de Cérès, et fait gémir ses greniers. L'hiver arrive : alors on broie sous le pressoir l'olive de Sicyone; les porcs, repus de glands, rentrent joyeux à l'étable. On cueille les baies sauvages de la forêt. L'automne donne, à son tour, ses diverses productions, et sur les coteaux rocheux, exposés au soleil, achève de mûrir la douce vendange. Cependant le laboureur voit ses enfants chéris se suspendre à ses baisers ; sa chaste demeure est gardienne de la pudeur. Ses vaches fécondes laissent pendre leurs mamelles pleines de lait, et ses gras chevreaux s'entre-heurtant de leurs cornes naissantes, luttent en se jouant sur le riant gazon. Lui-même il a ses jours de fêtes, et, couché sur l'herbe auprès de la flamme de l'autel, avec ses compagnons qui couronnent leurs coupes de feuillage, il fait des libations en t'invoquant, ô Bacchus ! Tantôt, fixant sur l'orme un but au trait rapide, il provoque l'adresse des bergers ; tantôt il les voit déployer dans une lutte champêtre la souplesse de leurs corps nus et nerveux.

Ainsi vivaient autrefois les Sabins, ainsi vivaient les frères Romulus et Rémus ; c'est par là, oui, c'est par là que s'accrut la belliqueuse Etrurie, que Rome devint la merveille du monde, et que seule, entre toutes les villes, elle enferma sept collines dans ses murs. Avant même que le sceptre eût passé dans les mains de Jupiter, avant que la race impie des mortels eût osé se nourrir des taureaux égorgés, Saturne, au temps de l'âge d'or, menait cette simple vie sur la terre. Alors le souffle de la guerre n'avait pas encore enflé le clairon, et le marteau n'avait pas encore retenti sur l'enclume pour forger l'épée homicide.

Mais j'ai déjà fourni une vaste carrière : il est temps de dételer mes coursiers tout fumants.

Livre III : Les troupeaux

Et toi aussi, vénérable Paies, et toi aussi, divin pasteur des bords de l'Amphryse, et vous, bois et fleuves du mont Lycée, je vais vous chanter. Tous les autres sujets de poésie qui pouvaient captiver les esprits inoccupés sont maintenant épuisés. Qui ne connaît pas le cruel Eurysthée ou les sanglants autels de l'infâme Busiris ? Qui n'a pas chanté le jeune Hylas, Latone et sa flottante Délos, Hippodamie, et Pélops, si célèbre par son épaule d'ivoire et par son adresse à dompter les chevaux? Je veux, me frayant une route 'nouvelle, élever mon essor au-dessus de la terre, et, triomphant à mon tour, faire voler mon nom de bouche en bouche. Si le ciel prolonge mes jours, le premier, en revenant dans ma patrie, j'amènerai avec moi les Muses des sommets de leur Hélicon ; le premier, ô ma chère Mantoue, je transporterai chez toi les palmes de l'Idumée; le premier élèverai un temple de marbre au bord des eaux, dans tes riches campagnes, où le Mincio erre en longs détours et couvre ses ives de tendres roseaux. Au milieu du temple, je placerai César ; il en sera le dieu. Et moi, dans l'appareil des triomphateurs et revêtu de la pourpre tyrienne, je ferai voler en son honneur, sur les bords du fleuve, cent chars à quatre chevaux. A ma voix, toute la Grèce, abandonnant les rives de l'Alphée et les bois sacrés de Molorchus, viendra disputer dans ces jeux le prix de la course ou du ceste redoutable. C'est moi qui, le front ceint d'une branche d'olivier, décernerai les récompenses aux vainqueurs. Déjà je me plais à conduire au temple les pompes solennelles, déjà je vois les taureaux tomber sous le fer sacré, déjà le théâtre m'apparaît avec ses décorations changeantes, déjà les captifs bretons y semblent dérouler les tapis de pourpre où sont peintes leurs défaites. Sur les portes du temple, je ferai représenter, en or et en ivoire, les combats livrés aux Gangarides, les armes victorieuses de Quirinus. On y verra le Nil, roulant immense, s'enfler sous le poids des flottes guerrières, et l'airain des vaisseaux s'élever dans les airs en colonnes superbes. On y verra aussi les villes de l'Asie domptées, le Niphate repoussé, le Parthe, qui met son espoir dans la fuite et dans ses flèches, qu'il retourne contre nous ; on y verra deux trophées enlevés sur deux ennemis différents, et de l'une à l'autre mer les nations deux fois menées en triomphe. Je veux que le marbre de Paros, s'animant sous le ciseau, fasse revivre la race d'Assaracus, et cette longue suite de héros descendus de Jupiter, et Tros, leur père, et Apollon Cynthien, qui a bâti Troie. Là aussi figurera l'Envie, la malheureuse Envie, qui redoute les Euménides, le noir Cocyte, les serpents tortueux d'Ixion qui l'attachent à sa roue éternellement tournante, et le rocher que Sisyphe soulève toujours en vain.

Cependant suivons les Dryades dans leurs forêts, et cherchons des sentiers inconnus aux Muses latines. C'est par ton ordre, ô Mécène, que j'entreprends cette œuvre difficile. Sans toi, mon esprit ne forme aucun projet élevé. Eh bien! triomphe de ma longue paresse, allons ! Le Cithéron nous appelle à grands cris ; j'entends aboyer les chiens du Taygète, hennir les chevaux d'Épidaure, et l'écho

des bois nous renvoie, en les redoublant, ces bruyantes clameurs. Bientôt, cependant, je me préparerai à chanter les grands exploits de César et à faire vivre son nom dans la mémoire des hommes autant de siècles qu'il s'en est écoulé depuis la naissance de Tithon jusqu'à lui.

Soit qu'aspirant aux palmes triomphales d'Olympie, tu élèves des coursiers pour la lice ; soit que tu nourrisses de vigoureux taureaux pour la charrue, le point essentiel, c'est le choix des mères. La meilleure génisse a quelque chose de farouche dans le regard, la tête énorme, le cou épais, de larges fanons tombant jusqu'aux genoux, les flancs démesurément allongés ; que tout en elle soit grand et fort, même le pied, et que sous ses cornes courbées en dedans se dressent deux oreilles velues. J'aimerais encore celle qui, marquée de blanc et de noir, portant impatiemment le joug et menaçant parfois de la corne, se rapproche du taureau par le mufle, et qui, haute de stature, balaye de sa longue queue la trace de ses pas.

Pour elle, l'âge propice à l'hymen et aux travaux de Lucine commence après quatre ans et finit avant dix ; plus jeune ou plus vieille, elle n'est ni propre à porter, ni assez forte pour la charrue. Profite donc du temps de sa féconde jeunesse, et lâche vers elle tes taureaux. Sois le premier à les envoyer aux combats de Vénus, et qu'une génération nouvelle, remplaçant la génération qui s'éteint, perpétue la race de tes troupeaux. Hélas! pour les êtres mortels, les plus beaux jours sont les premiers qui s'envolent! bientôt arrivent les infirmités, la triste vieillesse, les souffrances, et enfin la mort, l'impitoyable mort, qui nous enlève.

Tu trouveras toujours dans tes étables quelques génisses à réformer : opère ces réformes nécessaires; mais, pour n'avoir pas à regretter plus tard d'irréparables pertes, pourvois d'avance aux vides de ton troupeau, et forme chaque année de nouveaux nourrissons.

Le choix des chevaux n'exige pas une attention moins sévère. Ceux que tu destines à multiplier l'espèce devront être, dès leur âge le plus tendre, l'objet de tous tes soins. On distingue sans peine le poulain de bonne race à la fierté de son port, à la souplesse de ses jarrets. Le premier, il ose aller en avant, braver les ondes menaçantes, se risquer sur un pont inconnu ; il ne s'épouvante pas d'un vain bruit. Son encolure est hardie, sa tête effilée, son ventre court, sa croupe rebondie, et le jeu de ses muscles se dessine vigoureusement sur son généreux poitrail. Pour la couleur, on estime le bai brun et le gris pommelé ; on fait peu de cas du blanc et de l'alezan clair. Entend-il au loin le bruit des armes? il ne sait plus rester en place, il dresse les oreilles, tout son corps tressaille, et le feu s'échappe de ses naseaux brûlants ; son épaisse crinière s'élève en ondes, et retombe agitée sur son épaule droite. On sent comme une double épine sur son dos frémissant ; de son pied il creuse la terre et la fait résonner sous sa corne vigoureuse. Tel fut Cyllare, que la main de Pollux d'Amyclée sut dompter ; tels furent les chevaux que le dieu Mars attelait à son char ; tels ceux du grand Achille, si célèbres dans les chants des poètes grecs ; tel Saturne lui-même, surpris par son épouse, déploya sur son cou nerveux sa flottante crinière, et, dans sa fuite rapide, remplit les sommets du Pélion de ses hennissements.

Quand l'étalon, affaibli par les maladies ou devenu pesant par l'effet des

années, fait défaut à sa tâche, éloigne-le du haras: et n'épargne pas sa vieillesse déshonorée. Glacé par l'âge, il est inhabile aux travaux de Vénus ; il s'y épuise en efforts stériles, et si quelquefois il s'engage dans ces rudes combats, il s'y tourmente en vain, pareil, en son ardeur inutile, à ces feux sans force et sans chaleur allumés dans nos chaumes. Assure-toi donc, avant tout, de l'âge, de l'origine, de la vigueur et des autres qualités de ton coursier; sache s'il est sensible à la honte d'être vaincu, à la gloire de remporter la palme. Vois-tu, dans les combats de la course, comme les chars, se précipitant hors des barrières, s'élancent à la fois et dévorent l'espace ! comme les cœurs tressaillent, enflammés par l'espérance de la victoire ou agités par la crainte delà défaite ! Les conducteurs font siffler le fouet noueux, et, penchés sur leurs coursiers, leur abandonnent les rênes. L'essieu s'allume, le char vole ; tantôt ils se baissent, tantôt ils se dressent, et semblent monter dans les airs, emportés sur l'aile des vents. Point de repos, point de relâche. Cependant un nuage de poussière s'élève et les enveloppe. Les vainqueurs sont mouillés de l'écume et de l'humide haleine de ceux qui les suivent, tant est grand l'amour de la gloire, tant la victoire a de prix !

Erichthon osa le premier atteler quatre chevaux de front, et, porté sur de rapides roues, se tenir en vainqueur sur un char. Montés sur le dos de ces fiers animaux, les Lapithes les accoutumèrent au frein et aux évolutions, leur apprirent à bondir sous le cavalier armé, et à rassembler leurs pas avec grâce. Les deux exercices du char et du manège sont également difficiles, et les maîtres de l'art exigent également dans leur élève la jeunesse, l'ardeur et la légèreté à la course ; sans cela n'espère rien du coursier, eût-il d'ailleurs cent fois poursuivi l'ennemi en déroute, eût-il pour patrie l'Epire et la puissante Mycènes, et fût-il né du trident même de Neptune.

Ces observations faites, et lorsque s'approche le temps des amours, applique tes soins à donner une nourriture solide et abondante à ce lui que tu choisis pour le chef et l'époux de ton troupeau. Fauche pour lui les herbes tendres et n'épargne ni la boisson ni la farine, de peur qu'il ne succombe aux doux travaux qui l'attendent, et que la débilité des enfants n'accuse un jour la faiblesse du père. Au contraire, on fait tout pour amaigrir les mères, et sitôt que les premiers aiguillons de la volupté les sollicitent aux amoureux plaisirs, on leur retranche le feuillage, on les éloigne des fontaines. Souvent même on les fatigue, on les exténue par des courses forcées en plein soleil, alors que l'aire gémit sous les coups redoublés du pesant fléau et que la paille légère voltige emportée par le vent qui se lève. On les traite ainsi de peur qu'un excès de graisse n'obstrue les secrètes voies du champ de l'amour et ne rende stériles, en les recouvrant, les sillons qui doivent être fécondés, et afin qu'ayant soif de Vénus, elles saisissent avec plus d'avidité les germes créateurs et s'en pénètrent plus profondément.

Bientôt on n'a plus à s'occuper des pères, et les mères à leur tour réclament tous les soins, alors que, les mois de la gestation révolus, elles errent chargées de leur fruit. Qu'on se garde bien alors de les atteler aux pesants chariots : qu'on les empêche de franchir les routes en sautant, de courir au galop dans les prairies, de traverser à la nage les fleuves aux rapides courants. Mais qu'elles paissent dans des lieux solitaires, le long des ruisseaux coulant à pleins bords, et dont les rives leur offrent un lit de mousse, un vert gazon, des grottes qui les abritent et l'ombre

prolongée des rochers.

Dans les bois de Silare, autour des verdoyantes forêts d'yeuses de l'Alburne, voltige un insecte que les Latins ont surnommé asilus; les Grecs l'appellent oestron. Cette mouche, armée d'un redoutable aiguillon, et qu'annonce le bruit aigre et sec de ses ailes, met en fuite les troupeaux épouvantés, qui se dispersent çà et là dans les bois : l'air ébranlé, les forêts, les rives desséchées du Tanagre répètent leurs affreux mugissements. C'est de ce monstre ailé que se servit autrefois l'implacable colère de Junon, quand elle résolut la perte de la génisse, fille errante d'Inachus. Ecarte-le donc de tes vaches pleines, et comme les ardeurs du midi allument surtout sa fureur, conduis tes troupeaux au pâturage le matin, peu après le lever du soleil, ou le soir, quand les étoiles ramènent la nuit. Dès que les vaches ont mis bas, tous les soins doivent se porter sur les petits. Et d'abord le fer brûlant les marque d'une empreinte qui fera connaître et leur race et l'emploi auquel on les destine. Les uns sont réservés pour la propagation de l'espèce ; les autres pour les autels des dieux; ceux-ci fendront la terre et retourneront, en la brisant, la glèbe qui hérisse la plaine ; le reste paîtra en liberté dans la verte prairie. Mais ceux que tu veux former au labour et aux travaux champêtres, commence de bonne heure à les dompter, tandis que leur naturel est facile encore et que leur âge se prête à tout. D'abord, qu'un large cercle d'osier léger flotte autour de leur cou ; puis, quand ils auront accoutumé leur tête libre encore à ce premier essai de servitude, qu'un lien commun rassemble deux jeunes taureaux et les force à marcher ensemble d'un pas égal. Déjà même tu peux leur faire traîner un char vide, qui laisse à peine sa trace sur la poussière. Enfin, qu'un essieu de frêne crie sous une charge pesante, et que ton attelage déjà robuste ne tire plus sans effort deux roues réunies à un timon d'airain. Cependant donne pour nourriture à cette jeunesse encore indomptée, non-seulement le menu fourrage, la feuille du saule et les herbes des marais, mais encore un peu de blé vert. Et quant aux vaches qui sont devenues mères, ne va pas, comme faisaient nos pères, emplir tes vases de leur lait blanc comme la neige : laisse-les plutôt épuiser pour leurs nourrissons les trésors de leurs mamelles.

Mais si tu aimes mieux élever des chevaux pour la guerre et pour les rudes exercices de la cavalerie, ou bien pour glisser sur de rapides roues aux bords de l'Alphée, ou pour faire voler un char dans les bois sacrés de Jupiter, accoutume de bonne heure ton élève à voir les armes, les guerriers pleins d'ardeur ; à entendre les clairons éclatants, et le roulement de la roue qui gémit, et le bruyant cliqueta des freins dans l'étable. Que de jour en jour il prenne plus de plaisir aux louanges de son maître, au doux retentissement de sa main qui le caresse. Commence à le former ainsi, à peine écarté de la mamelle de sa mère, et lorsque, faible, tout tremblant encore et sans expérience, il livre de lui-même sa bouche à un premier et léger bridon. Mais après trois ans, et quand déjà il atteint son quatrième été, qu'il commence dès lors à tourner en rond, à faire retentir la terre sous ses pas cadencés, à jeter et à ramener tour à tour ses jambes ; qu'il s'éprouve ainsi à la fatigue et au travail ; qu'ensuite il s'élance, provoque les vents à la course, et que volant libre du frein à travers la plaine, il imprime à peine sur lu poussière la trace de ses pas. Tel l'Aquilon, au souffle puissant, fond des régions hyperboréennes et

disperse au loin les frimas et es nuages secs de la Scythie. Alors les hautes moissons, ondulant sous son haleine, frémissent mollement agitées; les forêts sur les monts jettent de grands murmures, et les flots accourent de loin et se pressent sur le rivage. Ainsi vole l'Aquilon, balayant dans su course rapide et la terre et les mers. Tu le verras, le coursier ainsi dressé, tourner la borne olympique dans les campagnes d'Élis ; tu le verras, couvert de sueur et d'une sanglante écume, parcourir la vaste carrière : ou bien, ployant son cou docile sous le char des Belges, il s'élancera au milieu des batailles. Ce n'est qu'après l'avoir ainsi dompté qu'on peut lui laisser prendre du corps par une nourriture plus abondante et plus forte avant ce temps, sa fougue et sa fierté se révoltent contre le fouet, et il refuse d'obéir à la main qui lui fait sentir le frein.

Mais il n'est pas de plus sûr moyen de développer la vigueur, soit des taureaux, soit des chevaux, que d'écarter d'eux Vénus et les aiguillons de l'aveugle amour. C'est pour cela qu'on relègue les taureaux au loin, dans des pâtis solitaires, derrière une montagne, au-delà de quelque large fleuve qui les sépare du troupeau, ou qu'on les tient renfermés dans l'étable, auprès d'une ample pâture. Car la vue d'une génisse les mine insensiblement, les consume d'amour et leur fait oublier les bois et les herbages. Souvent même celle-ci, par ses doux attraits, allume la guerre entre ses superbes amants, qui combattent pour elle à coups de cornes. Tandis qu'elle paît, belle et tranquille, dans les grands bois de Sila, ces fiers rivaux se livrent d'horribles combats et se couvrent de blessures : un sang noir ruisselle de leurs flancs. La corne baissée, et luttant de leurs robustes fronts, ils s'entrechoquent avec d'affreux mugissements : les bois et les vastes cieux en retentissent. Désormais le même séjour ne saurait plus les rassembler : le vaincu s'en va ; il cherche un exil lointain sur des bords inconnus, déplorant sa défaite, la victoire d'un insolent vainqueur, hélas ! et ses amours qu'il perd sans vengeance ! et jetant un dernier regard sur son étable, il abandonne l'empire où régnaient ses aïeux. Cependant il ne néglige rien pour rappeler ses forces : la nuit donc il se couche sur d'arides rochers ; le jour, il se nourrit de feuillages amers et d'herbes marécageuses ; il excite, il exerce sa colère ; il attaque de ses cornes le tronc des arbres, harcèle les vents de ses coups, et prélude au combat en faisant voler sous ses pieds des tourbillons de poussière. Sitôt qu'il a ramassé toutes ses forces et retrouvé sa première vigueur, il entre en campagne et se précipite sur son rival, qui l'avait oublié. Ainsi l'on voit la vague blanchissante venir au loin du milieu des mers, s'enfler, s'étendre en courbe immense. Le mont liquide se roule vers le rivage, mugit avec fureur contre les rochers et retombe de toute sa hauteur. L'onde agitée jusqu'en ses plus profonds abîmes s'élève en bouillonnant et jette à sa surface des tourbillons d'un sable noir.

Ainsi, tout ce qui respire sur la terre, les hommes, les bêtes sauvages, les troupeaux, les habitants des eaux et les oiseaux peints de mille couleurs, ressentent les feux de l'amour et s'abandonnent à ses fureurs ; l'amour exerce sur tous le même empire. En aucun temps, la lionne, oubliant ses lionceaux, n'a erré plus terrible dans les campagnes; jamais les ours informes ne remplirent les forêts déplus de carnage ; jamais le sanglier n'est plus terrible, le tigre plus redoutable. Malheur à ceux qui parcourent alors les sables déserts de la Libye !

Vois comme les coursiers frissonnent de tous leurs membres, si l'air seulement leur apporte une odeur bien connue! dès lors rien ne peut les arrêter, ni le frein, ni le fouet, ni les rochers, ni les précipices, ni les fleuves qui renversent tout sur leur passage et roulent dans leurs flots les débris des montagnes. Le sanglier de là Sabine aiguise ses défenses, laboure la terre de ses pattes, et frotte contre les arbres ses flancs et ses larges épaules, pour les endurcir aux blessures.

Mais que n'ose pas un jeune homme quand l'amour a pénétré ses os de ses feux redoutables ? La nuit, au milieu des plus épaisses ténèbres, il traverse à la nage le détroit bouleversé par l'orage; il n'entend ni le ciel qui gronde au-dessus de sa tête, ni les flots qui se brisent contre les rochers retentissants, ni ses parents éperdus qui le rappellent, ni son amante désespérée, dont la mort va suivre la sienne.

Que dirai-je des lynx mouchetés de Bacchus, de la race belliqueuse des loups et des chiens, et des combats que les cerfs, les timides cerfs, se livrent alors entre eux ? Mais rien n'égale surtout les emportements des cavales ; Vénus elle-même leur inspira ses fureurs lorsqu'elle fit déchirer Glaueus de Potnia par les quatre juments qui tiraient son char. L'amour les transporte au-delà du Gargare et de l'Ascagne retentissant; elles franchissent les montagnes, elles traversent les fleuves à la nage. Aussitôt que ce feu s'est allumé dans leurs entrailles avides, au printemps surtout, car c'est au printemps que la chaleur animale se réveille, elles volent au sommet des rocs élevés, et là, tournées vers le soleil couchant et la bouche avidement ouverte au Zéphyr, elles aspirent son haleine amoureuse , et souvent, ô prodige! sans le secours d'un autre époux, le vent les féconde ; puis elles précipitent leur fuite à travers les monts, les rochers et les vallées profondes, non pas vers les régions où tu souffles, doux Eurus, non pas du côté où tu te lèves, ô Soleil, mais vers les contrées que glacent Borée et le Caurus, et où le ciel est toujours attristé des froides pluies de l'Auster. C'est alors qu'on les voit distiller de leurs flancs échauffés ce poison que les pasteurs nomment hippomane, et que recueillent souvent de cruelles marâtres pour le mêler au suc des plantes vénéneuses, en prononçant des paroles magiques.

Mais tandis qu'épris du charme de mon sujet je m'égare en ces mille détails, le temps, l'irréparable temps s'enfuit. C'est assez parler des grands troupeaux ; il me reste à dire comment on fait paître la brebis à la blanche toison et la chèvre aux longs poils soyeux. C'est un nouveau travail pour vous, ô robustes cultivateurs, mais vous y trouverez une gloire nouvelle. Je sais combien il est difficile d'exprimer noblement de si petites choses, et de donner quelque lustre aux humbles sujets que je vais traiter ; mais un doux charme m'entraîne vers les sommets escarpés du Parnasse : je me plais à gravir ses collines, et à chercher les sources sacrées de Castalie par des routes où nul poète, avant moi, n'a laissé la trace de ses pas. Viens donc, ô vénérable Paies, viens ; c'est maintenant que je dois élever la voix.

Et d'abord, que tes brebis, enfermées sous le doux couvert de leurs étables, y soient nourries d'herbage jusqu'au retour du printemps et de la verdure ; qu'on étende sous elles une épaisse litière de paille et de fougère , de peur que la dureté du sol et le froid n'incommodent ces animaux délicats, et ne leur apportent les tristes maux de l'hiver, la gale et la goutte'; je veux aussi que tes chèvres ne

manquent ni de feuilles d'arbousier, ni d'eau fraîche ; que leur étable, à l'abri du souffle piquant de l'Aquilon, soit exposée aux doux soleils d'hiver, quand le Verseau, prêt à quitter les cieux, assombrit et noie encore de ses froides pluies les derniers jours de l'année.

Les chèvres exigent de nous autant de soins que les brebis, et leur utilité n'est pas moindre, bien qu'elles ne donnent pas cette précieuse toison de Milet à laquelle la pourpre de Tyr ajoute un si grand prix; mais leurs enfants sont plus nombreux et leur lait est une source intarissable : plus tu épuises la liqueur mousseuse de leurs mamelles, plus le flot abondant ruisselle sous la main avare qui les presse. Cependant les bergers n'en tondent pas moins la barbe blanchissante des boucs de Libye. On fait avec ces longs poils soyeux des tissus à l'usage des soldats, de grossiers vêtements pour les pauvres matelots. Les chèvres aiment à paître dans les bois, sur les hauts sommets, où elles broutent la ronce épineuse et les buissons, qui se plaisent sur les lieux escarpés. Le soir, elles savent revenir d'elles-mêmes au bercail, y ramènent leurs chevreaux, et elles sont alors si chargées de lait qu'à peine peuvent-elles franchir le seuil de la porte. Sois d'autant plus attentif à les garantir du froid et des vents glacés qu'elles sont elles-mêmes moins prévoyantes pour leurs propres besoins. Fournis donc abondamment l'étable d'herbe et de feuillages, et que l'hiver entier tes greniers à foin leur soient ouverts.

Mais aussitôt que, rappelé par les Zéphyrs, l'été sera revenu, envoie tes brebis dans les pâturages et tes chèvres dans les bois. Qu'elles s'emparent de la campagne dès que paraît l'astre de Lucifer, quand le frais matin vient d'éclore, que de légers frimas blanchissent les prairies, et que la rosée, si agréable aux troupeaux, brille encore sur l'herbe tendre. Vers la quatrième heure du jour, quand tout languit de soif et que la cigale fait retentir les bocages de sa plainte importune, conduis tes troupeaux aux sources voisines, ou bien à ces abreuvoirs où l'eau des profonds étangs est amenée par de longs canaux de bois. A midi, abrite-les contre la chaleur, dans quelque fraîche vallée, sous l'antique tronc d'un grand chêne, étendant au loin ses rameaux, et encore dans ces ténébreuses forêts d'yeuses qui prolongent dans la plaine leur ombre immense et révérée. Que ton troupeau paisse et s'abreuve de nouveau au coucher du soleil, à l'heure où l'étoile du soir ramène un peu de fraîcheur dans l'air, où la lune, qui va semant la rosée, ranime déjà les bois, où tout se réveille et chante, les alcyons sur les rivages, les rossignols dans les buissons.

Parlerai-je des pasteurs de la Libye, de l'étendue de leurs pacages, de leurs rares cabanes semées çà et là dans les champs ? Souvent, jour et nuit, et quelquefois des mois entiers, ils tiennent les pâtis, et laissent leurs troupeaux errer au hasard et sans abri, à travers les solitudes, tant la plaine est immense! Le pâtre africain traîne tout avec lui, sa cabane, ses Pénates, ses armes, et son chien d'Amyclée, et son carquois de Crète. Ainsi le soldat romain, enflammé par l'amour de la patrie, marche léger sous sa pesante armure, se présente devant l'ennemi et plante devant lui ses pavillons. H n'en est pas ainsi dans les régions habitées par les Scythes, sur les bords du Palus-Méotide, dans les contrées où l'Ister roule un sable jaune dans ses flots troublés, et où le Rhodope revient sur lui-même, après avoir déployé sa chaîne jusque sous le pôle. Là, les pasteurs tiennent leurs troupeaux

renfermés dans l'étable; là, les champs sont sans herbe, les arbres sans feuillage; la terre s'y montre partout affreusement hérissée de grands amas de neige, et dort sous des couches de glace de sept coudées. Toujours l'hiver, toujours le Caurus soufflant la froidure. Là jamais le soleil ne dissipe les pâles vapeurs de la brume, soit que ses rapides coursiers le portent au plus haut des airs, soit que son char se plonge dans l'Océan, qu'il teint de ses feux. Là, souvent, une croûte épaisse de glace enchaîne subitement le cours des fleuves ; bientôt la roue presse de son cercle de fer la surface solide de cette onde qui, il y a un moment, s'ouvrait hospitalière aux navires, et qui porte les chars maintenant. L'airain éclate et se fend ; les habits se roidissent sur le corps ; on coupe avec la hache le vin saisi par la gelée ; les eaux dormantes ne sont plus qu'un bloc, et la barbe même se hérisse de glaçons. Cependant la neige ne cesse de tomber ; les brebis périssent; les grands corps des bœufs gisent çà et là, ensevelis sous les frimas, et les cerfs, se pressant en vain les uns contre les autres, s'engourdissent, tombent aussi à leur tour, et percent à peine, du haut de leur ramure, les masses glacées qui les accablent. Il ne faut alors, pour les prendre, ni lancer des chiens à leur poursuite, ni tendre des filets, ni décocher la flèche empennée ; on les frappe de près avec le for, tandis qu'ils s'efforcent d'écarter ces montagnes de neige qui les emprisonnent; en vain ils brament d'une voix plaintive, les chasseurs les tuent et les emportent en poussant de grands cris de joie. Ces peuples sauvages se retirent dans de profondes cavernes qu'ils se creusent sous terre, et ils vivent là oisifs et tranquilles; ils roulent, ils entassent sur leurs foyers des chênes, des ormes tout entiers qu'ils livrent aux flammes ; ils passent les nuits à jouer et à boire d'une liqueur piquante faite de froment et de fruits sauvages, seul vin de ces déserts. Ainsi vivent, sans police et sans lois, sans cesse battus des vents du Riphée et n'ayant pour vêtement que la peau des bêtes fauves, ces peuples que la nature exila sous les glaces de l'Ourse.

Si tu veux avoir de belles laines , écarte ton troupeau des forêts épineuses, de la bardane et du chardon ; écarte-le également des pâturages trop gras ; ne le compose que de brebis dont la toison soit blanche et fine, et quant à ton bélier, si blanche que soit la sienne, rejette-le s'il a la langue noire, de peur qu'il n'entache de cette couleur les enfants qui naîtraient de lui ; tu dois chercher dans les bergeries de la plaine un autre père à tes agneaux. O Diane! s'il est permis de le croire, ce fut par l'éclat éblouissant de sa blanche toison que Pan, dieu d’Arcadie, abusa de ta crédulité ; il t'appela au fond des bois, et tu ne dédaignas pas de l'y suivre. Si tu aimes mieux tirer du lait de tes troupeaux, porte toi-même à tes brebis et le cytise et le lotus ; sème de sel leur herbage ; le sel irrite leur soif, leurs mamelles se gonflent davantage, et leur lait retient quelque chose de sa piquante saveur. Plusieurs séparent de leurs mères les chevreaux déjà forts et arment leur bouche d'une muselière à pointes de fer. Le lait qu'on a tiré, soit le matin, soit pendant le jour, ils le font épaissir pendant la nuit ; celui qu'on a tiré le soir, au coucher du soleil, le berger le porte à la ville à la pointe du jour, ou bien on l'assaisonne d'un peu de sel et on le met en réserve pour l'hiver.

Que tes chiens ne soient pas le dernier objet de tes soins : le limier de Sparte, si rapide à la course, et le dogue vigilant d'Epire, veulent être nourris d'une pâte

pétrie de petit-lait. Jamais, avec ces gardiens fidèles, tu n'auras à craindre, pour tes bergeries , ni le voleur de nuit, ni le loup affamé, ni les surprises du perfide Ibère; souvent, avec eux, tu forceras les timides onagres ; tu courras tantôt le lièvre et tantôt le daim ; souvent aussi, aux aboiements de ta meute, tu relanceras le sanglier dans sa bauge, ou , sur les hautes montagnes, tu contraindras un grand cerf, épouvanté de tes cris, à se jeter dans tes filets.

Ne néglige pas de brûler parfois dans tes étables le cèdre odorant, et d'en chasser les reptiles avec la vapeur ardente du galbanum. Souvent l'immonde vipère se choisit sous la crèche un refuge contre la clarté du jour qui l'importune; souvent la couleuvre, qui cherche le couvert et l'ombre de nos toits, la couleuvre, ce fléau de nos troupeaux, qu'elle infecte de son venin, se glisse en rampant dans l'étable. Berger, saisis une pierre, arme-toi d'un bâton ; le reptile se dresse menaçant, il fait siffler son cou gonflé de rage : frappe ! Déjà il a fui, déjà il a caché sa tête tremblante ; mais les cercles de son corps tortueux se déroulent encore, et les derniers plis de sa queue traînent lentement après lui sur l'arène.

On trouve aussi, dans les bois de la Calabre, un serpent fort dangereux; ce monstre rampe fièrement, la tête haute, et déroule à longs plis son dos couvert d'écaillés et son ventre marqué de grandes taches. Tant que les sources, coulant en abondance, alimentent les fleuves, tant que les terres sont trempées des pluies du printemps et de l'humide Auster, il habite les étangs et ne s'éloigne pas des rivages. Là son insatiable faim engloutit les poissons et les grenouilles coassantes ; mais quand l'été brûlant a partout desséché les marais et fendu les terres, il s'élance sur le sol aride, et, dévoré d'une soif ardente, rendu furieux par la chaleur, il roule des yeux enflammés et répand au loin la terreur dans les campagnes. Me préservent les dieux de m'abandonner en plein air au doux sommeil, de me coucher sur l'herbe à l'ombre des bois, lorsque, paré d'une peau nouvelle et brillant de jeunesse, il reprend sur la terre sa marche tortueuse, et que, laissant dans son repaire ses œufs ou ses petits, il se dresse au soleil et darde sa triple langue !

Je t'expliquerai maintenant les causes et les signes des maladies qui affligent les troupeaux. Souvent une gale honteuse infecte les brebis, quand une froide pluie ou le dard aigu de la gelée blanche les ont pénétrées jusqu'au vif, ou bien quand, nouvellement tondues, elles retiennent une sueur mal essuyée, ou enfin quand les ronces et les épines ont entamé leur peau. Pour prévenir le mal, les bergers baignent le troupeau dans l'eau douce des rivières, et plongent, dans l'endroit le plus profond, le bélier qui, avec sa toison abondamment trempée, nage en s'abandonnant au courant du fleuve; ou bien, après la tonte, ou frotte leur corps d'une mixture de marc d'huile d'olive, de litharge, de soufre vif, de poix et de cire grasse. On y ajoute encore le suc de l'oignon marin, l'ellébore et le bitume noir. Mais il n'est pas de remède plus efficace que d'ouvrir, avec le fer, la tête même de l'abcès. Plus le mal est caché, plus il s'entretient et s'envenime, surtout si le berger néglige de porter sur la plaie la main secourable de l'art, et si, dans sa piété stérile, il se contente de demander le secours des dieux. Ce n'est pas tout : quand la douleur a pénétré jusqu'aux os de tes brebis bêlantes, que l'ardente fièvre dessèche et ronge leurs membres, hâte-toi de détourner ces feux dévorants ; que

la veine du pied soit ouverte et laisse échapper un jet de sang. C'est la coutume que suivent les Bisaltes et les Gelons belliqueux, quand, fuyant sur le Rhodope ou dans les déserts Gétiques, ils boivent du lait rougi du sang de leurs chevaux. Quand tu verras quelqu'une de tes brebis se retirer souvent sous les doux ombrages, brouter nonchalamment la pointe des herbes, marcher la dernière du troupeau, tomber languissante en paissant dans les champs, et revenir seule et attardée dans la nuit, hâte-toi, et que le fer coupe le mal à la racine avant que l'horrible contagion n'ait pu gagner tout le bercail. Les tempêtes qui soulèvent les mers ne sont pas plus fréquentes que les fléaux divers qui attaquent les troupeaux. Encore les maladies n'emportent pas çà et là et une à une quelques bêtes : elles enlèvent à la fois tout ce qu'il y a de bétail dans de vastes pacages ; les pères, les mères, les enfants, la souche et l'espoir de la race, tout périt. Il suffit, pour en juger, de parcourir les Alpes, qui s'élèvent jusqu'aux cieux, les hauteurs fortifiées du Norique, les champs Iapidiens qu'arrose le Timave, heureux empire de pasteurs autrefois... et qui maintenant, même après tant d'années, n'offrent plus aux yeux que des pâturages vides, de profondes et vastes solitudes.

Là, sous l'influence pestilentielle de l'air, et rapidement développée par les chaleurs excessives de l'automne, éclata jadis une affreuse contagion qui frappa de mort et l'espèce entière des animaux domestiques et celle des bêtes sauvages. Son poison corrompit les lacs, infecta les pâturages. La maladie conduisait la victime au trépas par plus d'une route. D'abord un feu dévorant, s'allumant dans ses veines, contractait douloureusement ses membres ; bientôt après y ruisselait une acre liqueur qui minait et entraînait peu à peu ses os dans une complète dissolution.

Souvent, au milieu des pompes du sacrifice, la victime qu'on allait immoler aux dieux, et déjà, au pied de l'autel, parée des bandelettes et des guirlandes sacrées, tombait expirante entre les mains des sacrificateurs, trop lents à frapper ; ou, si le prêtre, d'un coup plus prompt, l'égorgeait à temps, les flammes ne s'attachaient point aux entrailles corrompues qu'on présentait aux feux de l'autel, et le devin consulté n'en pouvait tirer de présages. A peine les couteaux se teignaient d'un peu de sang, et quelques gouttes seulement d'une liqueur livide mouillaient la superficie du sol. Cependant les jeunes taureaux meurent en foule au sein des riants pâturages, ou viennent rendre le doux souffle de la vie devant leur crèche pleine d'herbes. Le chien si caressant est pris de la rage, et, dans les violents accès d'une toux qui secoue ses flancs, le porc sent tout à coup son haleine s'arrêter dans sa gorge tuméfiée. Abattu par une langueur mortelle, et oublieux de sa gloire, le coursier tant de fois vainqueur succombe à son tour. Il se détourne des fontaines, il dédaigne l'herbe des prés, et frappe fréquemment la terre de son pied. Ses oreilles se baissent tristement sur ses tempes, où se montre une sueur intermittente qui devient froide quand il va mourir : sa peau sèche et rugueuse résiste à la main qui la touche.

Tels sont les symptômes de la maladie à son début ; mais si elle s'accroît et empire, les yeux de l'animal s'enflamment; sa respiration, comme tirée du fond des entrailles, est entrecoupée de gémissements ; de longs soupirs agitent ses flancs douloureusement tendus : un sang noir s'échappe de ses narines, et sa

langue épaisse et rude obstrue et comprime son gosier. On essaya d'abord, avec quelque succès, de faire avaler, à l'aide d'une corne, du vin aux chevaux malades. Ce fut le seul remède dont on espéra leur guérison ; mais bientôt ce remède même leur devint funeste. Leurs forces, ranimées par ce breuvage, se changeaient en fureur, et eux-mêmes, à leurs derniers moments, saisis d'une rage frénétique, (grands dieux ! préservez les hommes pieux de ces cruels transports ; inspirez-les à vos ennemis!) déchiraient leurs propres membres d'une dent forcenée. Mais voilà que le taureau, fumant sous le joug, tombe tout à coup, vomit des flots de sang mêlé d'écume et pousse un dernier gémissement. Le laboureur, dételant l'autre taureau affligé de la mort de son frère, s'en va triste et laisse la charrue au milieu d'un sillon commencé. L'ombre des forêts profondes, la douce verdure des prés, l'onde qui, plus pure que le cristal, coule sur des cailloux et descend dans la plaine, rien ne ranime l'animal languissant. Ses flancs se creusent, une morne stupeur charge ses yeux, et sa tête affaissée se penche vers la terre sous son propre poids. Que lui servent tant de travaux et tant de bienfaits ? Que lui revient-il d'avoir tant de fois retourné sous le soc la glèbe pesante ? Et pourtant ce n'est ni le massique enivrant, ni les mets recherchés de nos tables qui ont porté le poison dans ses veines : sa nourriture, c'est la feuille des arbres, l'herbe des prés; sa boisson, l'eau transparente des fontaines ou celle que le fleuve épure en courant, et jamais les noirs soucis n'ont troublé son sommeil réparateur.

On dit qu'en ce temps-là on chercha vainement dans ces tristes contrées deux taureaux pareils pour conduire au temple de Junon les offrandes sacrées, et que le char fut attelé de deux buffles inégaux. On vit les hommes entrouvrir la terre avec le râteau, creuser les sillons avec leurs ongles pour y enfouir les grains, et, soumettant au joug leur cou tendu, traîner au haut des monts les chariots grinçants.

Le loup ne venait plus épier les bergeries, ni rôder, voleur nocturne, autour des troupeaux : un mal plus fort que la faim l'avait dompté. Les daims timides, les cerfs fugitifs erraient pêle-mêle avec les chiens, autour de la demeure des hommes. Déjà tous les monstres de la mer immense, tout ce qui nage dans ses vastes abîmes, rejeté par les flots, échoue sur les rivages, comme autant de corps naufragés. Les phoques se réfugient dans les fleuves étonnés de les voir dans leurs ondes ; la vipère elle-même périt, mal protégée par sa tortueuse et noire retraite ; l'hydre dresse ses écailles et meurt L'air n'épargne pas les oiseaux même : portant leur vol jusque dans la nue, ils y laissent leur vie et tombent morts sur la terre.

Et c'est en vain qu'on fait changer de pâturages aux troupeaux : les remèdes essayés nuisent plutôt qu'ils ne servent, et la force du mal triomphe de la science des mattres, les Mélampes et les durons. Echappée des gouffres ténébreux du Styx, la pâle Tisiphone déploie toutes ses fureurs à la pleine lumière des cieux, fait marcher devant elle les Maladies et la Peur, et dresse une tête chaque jour plus dévorante. Les rives desséchées des fleuves, les flancs arides des monts répètent tristement les bêlements des brebis, les mugissements redoublés des taureaux. L'horrible Furie multiplie le carnage autour d'elle, et entasse dans les étables les cadavres infects et livrés à une affreuse décomposition, jusqu'à ce qu'on prenne enfin le soin de les couvrir de terre et de les enfouir dans des fosses profondes. Car

il n'y avait aucun parti à tirer de leurs dépouilles : on ne pouvait les purifier ni par l'eau ni par la flamme. On ne pouvait non plus ni toucher les brebis malades, ni enlever ces toisons infectées du venin de la contagion. Malheur à qui osait se vêtir des tissus de ces laines impures ! à l'instant son corps se couvrait de pustules enflammées, une sueur infecte inondait ses membres, et bientôt il expirait, consumé par des feux invisibles.

Livre IV : Les abeilles

J’arrive maintenant à parler du miel, doux présent qui nous vient des cieux. - Daigne, ô Mécène, honorer aussi de tes regards cette partie de mon ouvrage. Spectacle admirable dans de petits objets ! Je vais chanter tout le peuple des abeilles, ses mœurs et son industrie, ses combats et ses chefs magnanimes. C’est un mince sujet, il est vrai, mais la gloire de le traiter ne sera pas petite, si les divinités me sont favorables, et si Apollon que j’invoque daigne m’écouter. Il faut d’abord choisir pour les abeilles une demeure fixe et commode, qui soit à l’abri du vent. car le vent les empêche d’arriver au logis chargées de provisions. Que la brebis et le pétulant chevreau ne viennent point bondir sur les fleurs d’alentour ; que la génisse vagabonde n’y foule point l’herbe naissante, et n’en fasse pas tomber la rosée. Écarte avec soin de leurs riches domaines le lézard à la peau bigarrée, l’avide mésange et les autres oiseaux, Procné surtout, qui porte encore sur sa poitrine l’empreinte de ses mains sanglantes : car ils exercent au loin de cruels ravages, enlèvent dans leur bec les abeilles mêmes qu’ils rencontrent dans l’air ; repas délicieux pour leurs impitoyables couvées. Mais que l’on y trouve de claires fontaines, des étangs bordés de mousse, un ruisseau fuyant à travers la prairie, et qu’un palmier, ou un gros olivier sauvage, ombrage l’entrée de leur demeure, afin qu’aux beaux jours du printemps, quand les nouveaux rois commencent à sortir à la tête de leurs essaims, et que cette vive jeunesse prend ses ébats hors de la ruche, la rive voisine les invite à respirer le frais, et l’arbre hospitalier à se reposer sur ses branches verdoyantes ; et, soit que l’eau dorme, soit qu’elle coule, jettes-y en travers de grosses pierres ou des troncs de saule, comme autant de petits ponts où les abeilles dispersées par l’orage ou précipitées dans l’eau par un coup de vent, puissent s’abattre et sécher leurs ailes au soleil. Que la lavande, la sarriette et le thym fleurissent en abondance dans le voisinage, et que la violette s’y abreuve d’une eau qui entretienne sa fraîcheur.

Quant aux ruches, faites d’écorces creuses, ou tissues d’un flexible osier, il ne faut y laisser qu’une ouverture étroite ; car le miel est sujet à se geler l’hiver, et à se fondre l’été. Le froid et le chaud sont également à craindre pour les abeilles, aussi les voit-on à l’envi boucher avec de la cire les moindres fentes de leur habitation, en mastiquer les bords avec un enduit tiré des plantes et des fleurs, et mettre en réserve, pour cet utile emploi, une pâte plus onctueuse que la glu et que la poix du mont Ida. Quelquefois même (s’il faut en croire la renommée) elles se sont creusé sous terre des demeures cachées ; on en a trouvé logées dans les trous des pierres-ponces, et dans le creux des arbres minés par les ans. Ne laisse pas d’enduire toi-même leur frêle habitation d’une couche de terre grasse, étendue avec soin tout autour ; couvre-la de quelques feuillages. Ne souffre point d’ifs aux environs ; n’y fais pas rougir d’écrevisses sur les charbons ; enfin, n’expose point tes ruches près d’un marais profond, ni près d’un bourbier de mauvaise odeur, ni près de ces rochers dont les concavités retentissent, et qui renvoient avec éclat la

voix qui les a frappés.

Sitôt que le soleil, ranimant ses feux, a relégué l'hiver sous la terre, et rendu au ciel la sérénité des beaux jours, les abeilles se répandent dans les bois et dans les pâturages ; tantôt font leur moisson sur les plus belles fleurs, tantôt se désaltèrent, en rasant légèrement la surface des eaux ; elles reviennent ensuite avec une douce joie prendre soin de leurs cellules, et faire éclore de nouvelles familles :de là, cet édifice de cire qu'elles bâtissent avec tant d'art, et cette provision de miel qu'elles amassent dans des gâteaux.

Bientôt tu verras par un beau jour d'été le jeune essaim, échappé du berceau maternel, s'élever au haut des airs comme un épais nuage, et flotter au gré des vents. Suis-le des yeux dans son vol : il cherchera les bords fleuris d'un clair ruisseau, et l'abri de quelque feuillage. Parfume ces lieux de mélisse et de mélinet, odeurs chéries des abeilles. Puis fais retentir l'airain et frappe les bruyantes cymbales de la Mère des Dieux, et tu verras tes abeilles se rendre d'elles-mêmes dans leurs demeures parfumées, et s'y livrer à leur travail accoutumé.

Mais s'il arrive que la discorde les fasse sortir de leur camp (car souvent de grandes querelles s'élèvent entre deux rois), il est facile de pressentir longtemps d'avance la disposition des esprits et les mouvements séditieux qui agitent tous les cœurs, car alors un bruit martial réveille les moins belliqueux, et l'on entend un bourdonnement qui imite les sons éclatants de la trompette guerrière. À ce bruit elles s'assemblent en tumulte, agitent leurs ailes, aiguisent leurs dards, exercent l'agilité de leurs membres, et, s'empressant autour de latente du général, elles provoquent avec de grands cris l'ennemi au combat. Aussi, dès que vient un beau jour, et que le champ des airs est libre, elles sortent du camp. Le combat s'engage ; le ciel en retentit. Les bataillons ailés s'entrechoquent, et dans la mêlée les deux partis ne forment qu'un même peloton. Vous voyez tomber les morts et les blessés, plus épais que la grêle ne tombe du ciel, et comme les glands tombent d'un chêne secoué.

Au fort de la mêlée, on distingue, à l'éclat de leurs ailes, les rois eux-mêmes. Portant dans un petit corps un grand courage, ils combattent avec acharnement, et jusqu'à ce que la supériorité de l'un des deux rivaux ait forcé le vaincu à prendre la fuite. Mais quelque animosité qui les enflamme, quelle que soit leur ardeur à combattre, tu apaiseras tout ce tumulte en leur jetant un peu de sable.

Après avoir ainsi rappelé les deux chefs du champ de bataille, fais mourir celui qui aura montré moins de vigueur ; il serait à charge à l'État par sa dépense : que le plus digne reste seul paisible possesseur de l'empire. Tu le reconnaîtras sans peine (car ce sont deux espèces) ; l'un, c'est le vainqueur, à la beauté de sa tête, aux écailles brillantes de sa cuirasse, et à l'éclat de l'or répandu sur ses anneaux ; l'autre, à sa mine triste et refrognée, à sa démarche lourde et paresseuse. Ainsi que les deux rois, les deux nations ont entre elles des différences marquées ; les unes sont d'une couleur sombre et sale, semblable à cette salive terreuse que rejette la bouche du voyageur altéré, qui vient de marcher dans des chemins poudreux ; les autres sont propres, luisantes, marquées de gouttes d'or régulières et d'un éclat éblouissant. Cette race est la plus estimable ; tu en tireras, dans la saison, le miel le plus doux, et en même temps le plus pur, et le plus propre à

corriger la dureté du vin.

Quand tu vois tes essaims voltiger sans objet, s'amuser dans l'air, oublier leurs rayons, et laisser par ennui les ruches à l'abandon, détourne-les d'un jeu frivole en fixant leur légèreté. La chose n'est pas difficile ; arrache les ailes à leurs rois : leurs rois ne sortant plus, jamais qui que ce soit n'osera lever l'étendard, ni s'éloigner du camp. Que le doux parfum des fleurs invite les abeilles à s'arrêter dans des jardins odoriférants, où le dieu de Lampsaque, armé de sa faux de bois, les protégera contre les voleurs et contre les oiseaux. Que celui qui s'occupe de ce soin, aille chercher lui-même, sur les montagnes, du serpolet et de jeunes pins, pour en garnir au loin les environs des ruches ; et, sans craindre d'user ses mains par un travail pénible, qu'il plante lui-même ces rejetons fertiles, et soit attentif à les arroser.

Pour moi, si je n'étais presque à la fin de ma course, si déjà je ne pliais mes voiles, impatient d'arriver au port, peut-être célébrerais-je aussi dans mes vers la culture des jardins, et ces rosiers de Pestum qui, deux fois l'an, se couvrent de fleurs ; je peindrais la chicorée se ranimant sous l'arrosoir, et le persil embellissant de sa verdure le bord d'un ruisseau, et le concombre qui se tord en grossissant dans l'herbe où il rampe ; je ne passerais sous silence, ni le narcisse lent à s'épanouir, ni l'acanthe docile à se plier en berceau, ni le lierre pâle, ni le myrte qui se plaît sur les rivages.

Autrefois, il m'en souvient, près des superbes tours de Tarente, dans ces champs couverts de moissons dorées, qu'arrose le noir Galèse, je vis un vieillard cilicien, possesseur de quelques arpents d'une terre abandonnée, qui n'était propre ni au labourage, ni à la pâture, ni à la vigne : cependant quelques légumes y avaient pris, par ses soins, la place des buissons ; ses planches étaient bordées de lis, de verveine et de pavots nourrissants. Ces richesses égalaient à ses yeux l'opulence des rois ; et chaque soir, de retour dans son modeste asile, il chargeait sa table de mets qu'avait créés son industrie. Les premières roses du printemps, les premiers fruits de l'automne se cueillaient chez lui ; et, quand le triste hiver fendait encore les pierres, et enchaînait d'un frein de glace le cours des ruisseaux, déjà il émondait la tête de ses acanthes, accusant la lenteur des Zéphyrs et de la douce saison. Aussi voyait-il, le premier, sortir de nombreux essaims de ses ruches fécondes, et le miel mousser en coulant à grands flots de ses pressoirs. Le tilleul et le pin lui offraient partout leur ombrage ; et chaque fleur, dont au printemps s'embellissaient ses arbres fertiles, lui donnait en automne un fruit dans sa maturité. Il avait même transplanté, en allées régulières, des ormes déjà vieux, des poiriers durcis par les ans, des pruniers épineux, portant déjà des fruits, et des platanes qui couvraient déjà de leur ombre hospitalière les buveurs altérés.

Mais, resserré dans les limites de ma carrière, je laisse à regret cette peinture que d'autres finiront après moi. Je vais dire maintenant les qualités merveilleuses dont Jupiter lui-même récompensa les soins des abeilles, lorsque, attirées par le bruit de l'airain et le son harmonieux des cymbales des Corybantes, elles nourrirent le roi du ciel dans l'antre de Dicté.

Seules, parmi les animaux, elles habitent une cité commune, élèvent en commun leur progéniture, et assujettissent leur vie à des lois stables et sacrées ;

seules, enfin, elles reconnaissent une patrie, seules elles sont fidèles à leurs pénates. Sages et prévoyantes, elles pourvoient l'été aux besoins de l'hiver qui doit suivre, et mettent en réserve les fruits de leurs travaux. Car, suivant la discipline établie entre elles, les unes ont soin des provisions, et vont butiner dans les champs ; les autres, renfermées dans l'intérieur de la ruche, pétrissent le narcisse et la gomme des arbres. Ce sont les premiers fondements de l'édifice ; elles cimentent ensuite avec la cire les différents étages des cellules ; celles-ci distillent un miel pur, et remplissent les alvéoles du doux nectar, celles-là donnent des soins à l'enfance des jeunes abeilles, douce espérance de la république ; d'autres sont chargées de la garde des portes, et, tour à tour, elles observent les signes précurseurs de la pluie et du vent, ou reçoivent le fardeau de celles qui arrivent chargées de butin ; tantôt elles se réunissent pour repousser loin de leur demeure le frelon paresseux. On s'empresse, on s'agite, et le miel répand au loin une douce odeur de thym.

Tels on voit les Cyclopes se hâtant de forger les foudres de Jupiter. Les uns reçoivent l'air dans d'énormes soumets, et le rendent tour à tour aux fourneaux ; les autres plongent le fer dans les eaux frémissantes. L'Etna gémit des coups redoublés portés sur les enclumes. Les forgerons lèvent tour à tour leurs bras chargés de lourds marteaux, et les laissent tomber en cadence sur la masse embrasée que la tenaille mordante ne cesse de retourner. Telle est (si l'on peut comparer les petites choses aux grandes) l'ardeur des abeilles, tel est leur désir d'ajouter sans cesse à leurs richesses. C'est ainsi qu'on les voit se livrer au travail, chacune dans le poste qui lui est confié. Les anciennes ont soin de l'intérieur ; ce sont elles qui donnent aux rayons leur solidité, et qui en dirigent l'ingénieuse architecture. Les jeunes vont aux champs, d'où elles reviennent le soir harassées de fatigue, et les jambes chargées des poussières qu'elles ont recueillies sur le thym, l'arbousier, le saule, la lavande, le safran, la jacinthe et le tilleul. Le temps du repos et celui du travail sont les mêmes pour toutes les abeilles. Le matin les portes s'ouvrent, elles s'échappent en foule comme un torrent ; jamais de traiteurs. Le soir, dès que l'astre du berger les avertit de quitter la picorée, elles regagnent tontes le logis, pour y réparer leurs forces épuisées. Un bruit tumultueux se fait entendre autour de la ruche et le long des remparts ; mais bientôt chaque abeille a pris place dans sa cellule ; le bruit cesse pour toute la nuit : un profond sommeil enchaîne leurs membres fatigués.

Jamais, par un temps pluvieux, elles ne s'éloignent de leur demeure ; jamais, aux approches d'un grand vent, elles ne prennent dans les airs un imprudent essor. Cantonnées alors autour de leurs murailles, elles vont puiser l'eau à la source la plus voisine, et ne hasardent que de courtes excursions ; souvent même avec la précaution d'enlever ave celles de petits cailloux, pour se soutenir dans l'air agité, comme ces barques légères qu'on leste de gravier, afin qu'elles résistent aux secousses des flots.

Mais ce que tu trouveras admirable dans les mœurs des abeilles, c'est qu'elles ne s'abandonnent point à l'amour ; c'est qu'elles ne s'énervent point dans les plaisirs, et ne connaissent ni l'union des sexes, ni les efforts pénibles de l'enfantement. C'est sur les fleurs et sur les plantes aromatiques qu'elles vont

chercher, à l'aide de leur trompe, une nouvelle lignée ; c'est là qu'elles retrouvent un roi et de nouveaux citoyens, pour qui elles s'empressent de réparer, à force de cire, et la ville et le palais. Souvent aussi il leur arrive de briser leurs ailes sur le tranchant d'un caillou ; quelquefois même elles succombent sous le poids de leur charge : tant est vive en elles la passion des fleurs ! tant elles attachent de gloire à produire du miel ! Aussi quoique la nature ait borné au septième été la durée de leur vie, leur race est immortelle : la fortune de la famille se perpétue, et sa nombreuse postérité compte les aïeux de ses aïeux.

Tu seras encore étonné du respect des abeilles pour le souverain ; jamais on ne vit rien d'égal, ni dans l'Égypte, ni dans le vaste empire de Crésus, ni chez le Parthe, ni chez le Mède habitant des bords de l'Hydaspe. Tant que le roi vit, la concorde est parfaite : est-il mort ? tout pacte est rompu ; les magasins de miel sont pillés, les rayons mis en pièces : elles-mêmes, dans leur fureur, détruisent ainsi leur ouvrage. Le roi veille sur les travaux ; lui seul attire tous les regards ; on s'empresse autour de lui avec un bourdonnement flatteur ; sans cesse il est environné d'une cour nombreuse. Souvent ses sujets le portent en triomphe sur leurs ailes ; à la guerre, ils lui font un rempart de leurs corps, et se disputent la gloire de mourir en combattant sous ses yeux.

Le spectacle et l'étude de cet admirable instinct ont fait croire à quelques-uns qu'il y a dans les abeilles une portion de la céleste intelligence, une émanation de la divinité même. Dieu, suivant eux, anime l'Univers entier : il remplit le ciel, la terre, l'immensité des mers. C'est son âme féconde qui donne à tout être naissant le souffle léger de son existence terrestre, qui remonte à lui et s'y confond après la dissolution des corps. Ainsi rien ne meurt, et la substance vivante se réunit aux astres qui peuplent l'immensité des cieux. Veux-tu, de temps en temps, pénétrer dans ce petit royaume, et t'emparer du miel dont regorgent ses trésors ? remplis d'abord ta bouche d'eau, pour la laisser au besoin tomber sur les abeilles en une pluie fine ; mets aussi entre elles et toi une fumée épaisse, qui les éloigne et les empêche de t'approcher (deux fois elles remplissent leur magasin ;deux fois on peut faire la récolte ; et lorsque la Pléiade, élevant son front brillant au-dessus de l'horizon, repousse déjà d'un pied dédaigneux les flots de l'Océan ;et lorsque, fuyant les regards du Poisson pluvieux, elle redescend tristement dans les ondes, où l'hiver, à son tour, exerce son empire) : rien n'égale la fureur de l'abeille offensée ; elle se venge par des morsures venimeuses ; elle s'acharne sur son ennemi, le perce jusqu'au sang, et laisse au fond de la plaie son dard avec sa vie.

Mais si, prévoyant les rigueurs de l'hiver, tu crains pour elles un avenir fâcheux, et que la vue de leur découragement et de leur misère future excite ta compassion, alors ne balance pas de parfumer les ruches de thym, et d'en retrancher les cires inutiles. Souvent les rayons se sont trouvés rongés par un lézard inconnu ; le cloporte y vit à l'abri du jour qu'il redoute ; le parasite bourdon y nourrit sa paresse aux dépens d'autrui ; le frelon les attaque avec des armes supérieures ; les teignes s'y introduisent, et l'araignée, objet de la haine de Pallas, y tend devant les portes ses toiles flottantes. Plus les abeilles verront leur trésor épuisé, plus elles travailleront à réparer les pertes de l'État, à garnir les magasins, et à combler leurs greniers du tribut des fleurs.

Mais il peut survenir des maladies (car les abeilles ne sont pas exemptes de nos misères) ; tu en seras averti par des signes non équivoques, changement de couleur, mine ridée, maigreur affreuse : bientôt on les voit enlever les corps morts de la ruche, et accompagner tristement les funérailles :abattues par la faim, engourdies par le froid, elles restent suspendues à leur porte, enchaînées par les pieds les unes aux autres ; ou bien elles demeurent enfermées dans leurs cellules, sans avoir le courage d'en sortir. On entend alors un bourdonnement plus fort que de coutume, et qui grossit par intervalles, semblable au bruit des vents qui mugissent dans les forêts, ou de la mer agitée, au moment où le flot se retire, ou du feu qui bouillonne au fond d'une fournaise ardente : alors, hâte-toi de brûler, dans l'habitation, l'odoriférant galbanon, et d'y introduire de petites auges de roseau pleines de miel, en excitant, en invitant les abeilles à réparer leurs forces avec cet aliment chéri. Tu feras bien d'y joindre la noix de galle pilée, des roses sèches, du raisiné biencuit, du thym et de la centaurée.

Il est aussi dans les prairies une fleur que les cultivateurs ont nommée amellum et que l'on reconnaît aisément, car d'une seule et même racine elle pousse une forêt de rejetons. La fleur est couleur d'or, mais les feuilles qui l'entourent en grand nombre ont quelque chose de la pourpre foncée de la violette. On en fait souvent des guirlandes pour parer les autels des dieux. La saveur de cette plante est acre : on la cueille dans les prés nouvellement fauchés, et sur les bords sinueux du fleuve Mella. Fais bouillir sa racine dans le vin le plus odorant et mets-en des corbeilles pleines à l'entrée des ruches.

Mais, si l'espèce venait à te manquer tout d'un coup, sans qu'il te restât de quoi la renouveler, il est temps de t'apprendre la mémorable découverte du berger d'Arcadie, et la manière dont le sang corrompu des victimes immolées a souvent produit des abeilles. Je vais en exposer l'histoire, en reprenant les faits dès la première origine. Dans ces contrées où le Nil couvre la terre de ses utiles débordements, et voit, sur ses bords, l'heureux habitant de Canope se promener autour de ses domaines sur des gondoles ornées de peintures ; dans ces lieux où ce fleuve, descendu de chez l'Indien basané, côtoyant déjà le voisinage du Persan qui porte le carquois, fertilise, de son noir limon, les pleines verdoyantes de l'Égypte, et, se partageant en divers canaux, court, par sept embouchures, se précipiter dans la mer, cette invention est regardée de tout le pays comme une ressource assurée.

On choisit d'abord un emplacement étroit, et tout juste pour cet usage ; on l'enferme de murs surmontés d'un petit toit ; on y perce quatre fenêtres recevant obliquement le jour, et regardant les quatre vents. Puis on prend un jeune taureau de deux ans, dont les cornes forment déjà l'arc sur son front ; on le saisit, et, malgré sa résistance, on ferme tout passage à la respiration par la bouche et par les narines ; alors on le bat, on le fait mourir sous les coups, de sorte que tout son corps en soit meurtri, et n'ait plus rien d'entier que la peau. En cet état, on laisse le cadavre enfermé dans la loge préparée, couché sur un lit de feuillage, de thym et de lavande. On fait cette opération aussitôt que les premiers zéphyrs font rider la face de l'eau, avant que l'émail des fleurs nouvelles ait diapré nos prairies, avant que l'hirondelle suspende, en gazouillant, son nid aux poutres de nos maisons.

Cependant les humeurs fermentent et s'échauffent dans le corps du taureau ; et bientôt, par un prodige étonnant, on en voit sortir une foule d'insectes, informes d'abord et sans pieds, puis agitant des ailes bruyantes, puis enfin s'enhardissant à prendre l'essor, et s'élevant dans les airs, aussi nombreux que les gouttes de pluie dans un orage d'été, ou que les flèches décochées par les Parthes légers, quand ils préludent au combat.

Muses, quel dieu nous découvrit cet art admirable ? quelle occasion en fit faire aux humains la première expérience ?

Le berger Aristée avait, dit-on, perdu toutes ses abeilles par la maladie et par la faim. Accablé de tristesse, il abandonne les vallons délicieux qu'arrose le Pénée, et se rend à la source sacrée du fleuve. Là, faisant retentir les échos de ses plaintes, il adresse ces paroles à la nymphe dont il tient le jour : « Cyrène, ô ma mère ! toi qui habites les profondeurs de ces eaux, Cyrène, s'il est vrai, comme tu me l'as dit, qu'Apollon soit mon père, pourquoi m'avoir fait naître du sang des dieux pour m'abandonner à la haine des destins ? Qu'est devenue ta tendresse pour moi ? et devais-tu me flatter de l'espérance d'être un jour au rang des immortels ? Le seul bien qui pouvait honorer ma vie mortelle, ce bien qu'une heureuse industrie et de longues épreuves m'avaient enfin procuré parmi les soins pénibles de la culture des champs et des troupeaux, je le perds aujourd'hui : et tu es ma mère ! Achève ton ouvrage ! et, puisque l'honneur d'un fils te touche si peu, arrache toi-même de tes mains les beaux arbres que j'ai plantés ; porte la flamme dans mes bergeries, brûle mes moissons et fais tomber sur mes vignes la hache à deux tranchants. »

Cependant Cyrène, du fond de son humide séjour, entendit le son d'une voix. Autour d'elle était la troupe des nymphes occupées à filer la laine la plus fine, teinte du vert le plus doux. C'étaient Drymo, Xantho, Ligée et Phyllodoce, dont les beaux cheveux flottaient librement sur leur cou d'albâtre ; c'étaient Nésée, Spio et Thalie et Cymodoce ; Cydippe, vierge encore, et la blonde Lycorias, devenue mère pour la première fois ; Clio et Béroé, toutes deux filles de l'Océan, toutes deux vêtues de peaux nuancées de diverses couleurs, relevées par l'éclat d'une ceinture d'or ; avec elles Éphyre, Opis, la jeune Déiopée, et la légère Aréthuse, qui avait enfin déposé l'arc et le carquois.

Au milieu d'elles Clymène racontait les précautions inutiles de Vulcain, les ruses et les doux larcins de Mars, et leur disait la longue histoire des amours des dieux depuis le temps du chaos. Tandis que les nymphes, charmées de ses récits, l'écoutaient en faisant tourner leurs légers fuseaux, la voix plaintive d'Aristée vint, pour la seconde fois, frapper l'oreille de sa mère. Toutes les nymphes en tressaillirent sur leurs sièges de cristal; mais, plus prompte que les autres, Aréthuse, la première, élève sa tête blonde au-dessus de l'eau, et de loin elle s'écrie : « Cyrène, ô ma sœur ! ce n'est pas en vain que tu as été alarmée par un si grand gémissement : ton fils lui-même, l'objet de ta vive sollicitude, Aristée est là, sur le bord du fleuve Pénée, triste et baigné de larmes ; il gémit, il se plaint de ta cruauté. » — « Qui ? mon fils ! lui dit Cyrène, saisie d'un nouvel effroi ; amène-moi mon fils, il a droit d'entrer dans les palais des Dieux. »En même temps, elle ordonne aux flots de se séparer et d'ouvrir au jeune berger un libre passage. L'onde aussitôt s'écarte, et, se tenant des deux côtés suspendue, lui forme comme

un large sentier entre deux monts, par où il descend au fond du fleuve.

À mesure qu'il avance, il admire la superbe demeure de sa mère, et les merveilles de cet humide empire, et ces vastes réservoirs, enfermés dans des rochers couverts de forêts retentissantes. Étonné du fracas de tant d'eaux en mouvement, il voit partir des entrailles de la terre tous ces fleuves qui vont arroser les diverses contrées du monde : le Phase, le Lycus et l'Énipée sortant avec violence de sa source profonde ; et le Tibre majestueux, et le rapide Anio, et l'Hypanis qui roule à grand bruit sur son lit de rochers ; et le Calque, dont la Mysie reçoit les eaux ; et l'Éridan, ce superbe taureau aux deux cornes dorées, celui de tous les fleuves qui, après avoir traversé pompeusement de fertiles campagnes, se précipite avec le plus d'impétuosité dans le sein des mers.

Lorsqu'Aristée fut entré dans le palais des nymphes, sous ses voûtes de rocailles suspendues par la main de la nature, et que Cyrène eut compris par le récit de ses malheurs qu'ils ne méritaient point tant de larmes, les déesses ses sœurs, se rangeant autour du berger, versent sur ses mains une onde pure, et lui présentent de fins tissus pour les essuyer ; d'autres chargent les tables de mets, remplissent les coupes et font fumer l'encens sur les autels. « Mon fils, dit Cyrène, prends avec moi ce vin de Méonie, et faisons une libation à l'Océan. » Aussitôt elle invoque, et l'Océan, père de toutes choses, et les nymphes ses sœurs, gardiennes des forêts, protectrices des fontaines : trois fois elle répand le nectar de Bacchus sur le feu sacré ; trois fois une flamme brillante s'élance jusqu'à la voûte. Rassurée elle-même par ce présage, elle tient ce discours à son fils :

« Il y a dans la mer qui baigne Carpathos un devin célèbre, Protée, qui parcourt le vaste empire des mers sur un char attelé de chevaux à deux pieds, dont le corps se termine en poisson. En ce moment il dirige sa course vers les ports d'Émathie, et va visiter Pallène, sa patrie. Nous toutes, nymphes des eaux, et le vieux Nérée lui-même, nous vénérons ce devin célèbre dont la pénétration embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir. Ainsi l'a voulu Neptune dont il garde, au fond des eaux, les phoques hideux et les monstrueux troupeaux. C'est ce devin, mon fils, qu'il te faut surprendre et enchaîner, afin qu'il te révèle la cause secrète de cette funeste maladie, et le moyen de réparer tes pertes. Si tu ne lui fais violence, tu n'en obtiendras pas de réponse, tes prières ne le toucheront point. Emploie donc la force avec lui ; enchaîne-le étroitement. C'est le seul moyen de rendre inutiles ses artifices. Dès que le soleil, parvenu au milieu de sa course, lancera tous les feux du midi, ou moment où l'herbe languit altérée, où l'ombre est si chère aux troupeaux, moi-même je te conduirai dans l'asile écarté où ce vieillard va se reposer en sortant des eaux ; le trouvant endormi, tu te saisiras de lui sans peine. Mais, quand tu le tiendras enchaîné, il s'efforcera de t'échapper sous mille déguisements et sous mille formes effrayantes ; tu croiras n'avoir dans tes mains qu'un affreux sanglier, qu'un tigre en furie, qu'un dragon couvert d'écaillés hérissées, qu'une lionne terrible ; ou bien il s'élancera en pétillant comme la flamme, ou bien il s'écoulera avec la fluidité de l'eau, et croira se dérober ainsi de tes liens. Mais, plus il prendra de formes différentes pour fasciner tes yeux, plus tu le tiendras étroitement serré, jusqu'à ce que, par un dernier changement, il redevienne tel qu'il était quand le sommeil commençait à fermer ses paupières. »

Elle dit, et verse sur son fils une essence d'ambroisie, qui parfume ses cheveux et tout son corps d'une odeur divine, et communique à ses membres la souplesse et la vigueur. Dans le flanc d'une montagne minée par les ans, au pied de laquelle les vagues viennent se briser, et forment en se repliant deux courants contraires, il est un antre vaste et profond, où le matelot surpris trouve un asile assuré contre la tempête. C'est dans l'intérieur de cette caverne que Protée repose sous la voûte du rocher qui lui sert d'abri. La Nymphe y place son fils dans l'endroit le plus obscur ; elle-même, enveloppée d'un nuage qui la dérobe aux yeux, se retire à quelque distance.

Déjà l'ardent Sirius embrasait les airs des feux dévorants dont il brûle l'Indien dans ses contrées arides ; déjà, parvenu au plus haut de sa carrière, le soleil lançait des rayons enflammés ; l'herbe était languissante, et la chaleur faisait bouillir jusqu'au limon des fleuves au fond de leur lit, quand Protée, quittant le sein des eaux, s'avance vers sa retraite ordinaire. Les humides habitants des eaux bondissent autour de lui, et font jaillir au loin l'onde amère. Ces monstres, dispersés sur le rivage, s'abandonnent bientôt au sommeil. Pour lui, tel qu'on voit sur les montagnes le pasteur vigilant, au moment où l'astre de Vénus rappelle les jeunes taureaux du pâturage, où le bêlement des agneaux aiguillonne la faim des loups, il s'assied au milieu sur un rocher, pour compter son troupeau.

Aristée, voyant l'occasion favorable, laisse à peine au vieillard le loisir d'étendre sur le gazon ses membres fatigués, se jette sur lui en poussant un grand cri, et se hâte de lui lier les mains. Le devin a recours à ses ruses accoutumées, se transforme de mille manières, en feu, en eau, en bête féroce. Mais, ayant épuisé vainement tous ses artifices, il revient à son état naturel ; et, reprenant enfin la forme humaine : « Jeune audacieux, dit-il, qui te rend assez hardi pour approcher de ma demeure ? que veux-tu de moi ? — Tu le sais, répondit Aristée ; oui, Protée, tu le sais ; qui pourrait te rien cacher ? Mais cesse toi-même de vouloir me tromper : c'est par l'ordre des Dieux que je viens apprendre, de ta bouche sacrée, la cause de mes infortunes. » Sitôt qu'il eut prononcé ces paroles, le devin, saisi d'un violent transport et roulant des yeux enflammés, révèle ainsi en frémissant les secrets des destins :

« C'est la vengeance d'un dieu qui te poursuit. Tu expies un grand crime, et ta peine est légère en comparaison. Si les destins l'eussent permis, Orphée t'en aurait fait éprouver de plus cruelles, car c'est lui qui attire sur toi ces châtiments ; c'est lui qui demande justice contre le ravisseur de son épouse. Un jour, pour échapper à ta poursuite, Eurydice fuyait à pas précipités le long du fleuve, et elle n'aperçut pas un serpent énorme caché dans l'herbe épaisse du rivage, et qui allait lui donner la mort. Les Dryades, ses compagnes, firent retentir de leurs cris les monts d'alentour. Les sommets du Rhodope et du Pangée en furent émus. Larace consacrée au dieu Mars, les pays des Gètes, et l'Hèbre et la contrée qui reçut la belle Orithye en versèrent des larmes. Pour Orphée, assis sur le rivage, et seul avec sa douleur, il confiait ses plaintes à sa lyre fidèle. C'est toi, chère épouse, c'est toi qu'il chantait an lever du jour ; c'est toi qu'il chantait encore au retour de la nuit.

« Il osa même affronter les gouffres du Ténare. Il descendit dans les abîmes de Pluton ; et, traversant de vastes forêts, noir séjour de la crainte, il aborda les

Mânes, et parut devant l'affreux monarque, devant ces fières divinités que n'attendrissent jamais les prières des mortels. Frappées de ses accords touchants, les Ombres légères accouraient en foule du fond de l'Érèbe, aussi nombreuses que ces essaims d'oiseaux qui se réfugient dans les bois aux approches de la nuit ou de l'orage ; hommes, femmes, héros magnanimes qui ont fourni la carrière de la vie ; jeunes enfants, jeunes filles que la Parque a moissonnées avant l'hymen ; fils chéris, portés sur le bûcher sous les yeux de leurs tristes parents ; tous habitants des bords fangeux du Cocyte, qu'enferme l'eau croupissante d'un marais odieux, et que le Styx, neuf fois replié sur lui-même, retient pour jamais dans le sombre séjour.

« Le Tartare lui-même fut ému jusque dans ses plus profonds abîmes ; les Euménides aux cheveux hérissés de serpents en tressaillirent ; Cerbère retint son aboiement dans ses trois gueules béantes, et le vent qui fait tourner la roue d'Ixion cessa un moment de souffler. Orphée avait échappé à tous les hasards, et revenait enfin ; il touchait aux régions du jour. Eurydice, rendue à son amour, suivait ses pas (car telle était la loi imposée par Proserpine), quand tout à coup, oubliant la loi fatale, vaincu par son amour, égaré par son délire (faute, hélas ! bien pardonnable, si l'enfer savait pardonner !), il se retourne, il regarde son Eurydice. C'en est fait : en ce moment s'évanouit tout le fruit de tant de peines. Son traité avec l'impitoyable tyran des Ombres est rompu, et par trois fois on entendit un bruit horrible sortir des étangs de l'Averne. « Qu'as-tu fait, cher Orphée ? dit Eurydice : quel courroux nous a perdus tous les deux ? J'entends la mort, la cruelle mort qui me rappelle : le sommeil s'appesantit déjà sur mes yeux. Adieu, je rentre malgré moi dans l'horreur de la nuit : en vain mes faibles bras s'étendent encore vers toi, cher Orphée ! hélas ! tu n'as plus d'Eurydice. » En disant ces mots, elle se dérobe à ses regards, comme une légère vapeur qui s'éloigne et s'évanouit. En vain il la cherche encore dans l'ombre ; en vain il veut lui parler : Eurydice ne revit plus Orphée, et le sévère nocher ne souffrit plus qu'il repassât l'onde infernale. Que faire ? que résoudre ? Où porter ses pas, privé deux fois d'une épouse si tendrement aimée ? Par quels pleurs fléchir de nouveau les Mânes ? par quels accents émouvoir les Dieux ? Déjà l'ombre froide voguait sur la barque fatale.

« On dit que durant sept mois entiers l'inconsolable Orphée pleura au pied d'un rocher, sur les bords déserts du Strymon, et fit retentir du récit de ses douleurs les antres glacés de la ❓race, entraînant sur ses pas les tigres adoucis et les chênes mêmes, charmés de la douceur de ses chants. Telle, à l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle déplore la perte de ses petits qu'un pâtre inhumain a enlevés de leur nid, à peine couverts d'un léger duvet. Mère infortunée ! elle passe la nuit à gémir, et fixée sur le même rameau, elle redit tristement sa plainte, et fait entendre au loin ses douloureux accents. Orphée ne fut plus sensible ni aux charmes de l'amour, ni aux douceurs de l'hymen. Seul, il errait parmi les glaces des régions hyperborées ; sur les rives du Tanaïs, toujours couvertes de neige, autour des monts Rhiphées, qu'environnent d'éternels frimas, toujours pleurant Eurydice, toujours reprochant au dieu des morts ses inutiles faveurs. Irritées de ses mépris, les femmes de la❓race, dans le temps sacré des orgies, à la faveur des mystères nocturnes de Bacchus, se jetèrent sur lui, le mirent en pièces, et

dispersèrent ses membres dans les campagnes. Sa tête, séparée de son cou d'albâtre, fut reçue dans les gouffres de l'Hèbre, et roulait au milieu de ses eaux. Même alors, sa voix expirante, et sa langue déjà glacée que la vie abandonnait, appelait encore Eurydice. Ah ! disait-elle, malheureuse Eurydice ! et le nom d'Eurydice était répété le long du fleuve par tous les échos de ses bords. »

En achevant ce récit, Protée s'élance au milieu de la mer, et l'onde frappée écume et tournoie longtemps au-dessus de sa tête.

Mais Cyrène n'abandonne point son fils, et vient le rassurer par ce discours : « Mon fils, bannis désormais de ton âme les noirs soucis : tu vois quelle est la cause de cette contagion funeste. Les Nymphes, compagnes d'Eurydice, et qui formaient avec elle des chœurs de danse dans les bois sacrés, ont vengé sur tes abeilles la perte de leur compagne. N'épargne, pour les fléchir, ni les dons ni les prières. Rends à ces indulgentes déesses l'hommage qui leur est dû ; elles écouteront tes vœux, et laisseront désarmer leur courroux ; mais apprends de quelle manière il convient de les invoquer. Parmi les troupeaux que tu nourris sur les sommets verdoyants du mont Lycée, choisis quatre beaux taureaux, et autant de génisses qui n'aient pas encore porté le joug ; élève ensuite quatre autels devant le temple des Nymphes ; fais couler au pied des autels le sang de ces victimes ; puis abandonne leurs corps dans la forêt. Sitôt que la neuvième aurore paraîtra sur l'horizon, tu offriras aux mânes d'Orphée des fleurs de pavot, symbole de l'oubli ; tu immoleras à Eurydice, moins irritée, une génisse et une brebis noire ; alors tu retourneras dans le bois. »

Elle dit ; le berger se hâte de mettre à profit les conseils de sa mère. Il se rend au temple, élève quatre autels, y présente quatre superbes taureaux, et autant de génisses dont la tête n'a point encore senti le joug ; et, sitôt que la neuvième aurore s'est montrée sur l'horizon, il rend aux mânes d'Orphée les hommages prescrits, et va revoir le bois sacré. C'est là qu'on voit s'opérer subitement la plus étonnante des merveilles. On entend bourdonner, dans le ventre de ces corps à demi dissous, de nombreux essaims d'abeilles, qui bientôt, s'ouvrant un passage à travers la peau, s'élancent dans les airs, y forment des nuées immenses, puis, se réunissant sur le faîte des arbres, y restent suspendus comme des grappes de raisin, aux branches qui fléchissent sous le poids.

C'est ainsi que je chantais le labourage, les troupeaux et les arbres, tandis que César foudroyait l'ennemi sur les bords de l'Euphrate, qu'il donnait des lois aux peuples charmés de vivre sous son empire, et qu'il s'ouvrait la route de l'Olympe. Pour moi, je jouissais alors à Naples des douceurs de l'étude et d'un obscur loisir ; moi, ce même Virgile qui, plus hardi dans ma jeunesse, fis parler les bergers dans mes vers, et qui osai te chanter, Tityre, à l'ombre d'un hêtre touffu.

L'ÉNÉIDE

Virgile
(entre -29 et -19)
Traduction : J.N.M. Deguerle
OEUVRES

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

L'ENEÏDE DE VIRGILLE

Présentation

Cette traduction française est celle de Jean-Nicolas-Marie Deguerle (1825)
Pour faciliter la lecture, l’orthographe en a été modernisée.

Table des matières

Livre premier
Livre second
Livre troisième
Livre quatrième
Livre cinquième
Livre sixième
Livre septième
Livre huitième
Livre neuvième
Livre dixième
Livre onzième
Livre douzième

Livre premier

JE CHANTE les combats, et ce héros, qui, longtemps jouet du Destin, aborda le premier des champs de Troie aux plaines d'Italus, aux rivages de Lavinie. Objet de la rigueur du Ciel et du long courroux de l'altière Junon, mille dangers l'assaillirent sur la terre et sur l'onde ; mille hasards éprouvèrent sa valeur, avant qu'il pût fonder son nouvel empire, et reposer enfin ses dieux au sein du Latium : du Latium, noble berceau des Latins, des monarques d'Albe, et de la superbe Rome.

Muse, révèle-moi les causes de ces grands évènements. Dis quelle divinité s'arma pour venger son offense ; pourquoi, dans sa colère, la reine des dieux soumit à de si rudes travaux, précipita dans de si longs malheurs, un prince magnanime et religieux. Entre-t-il tant de haine dans l'âme des immortels !

Sur le rivage que l'Afrique oppose à l'Italie, loin des lieux où le Tibre se jette dans les mers, s'élevait autrefois Carthage, antique colonie des enfants d'Agénor, cité fameuse par ses richesses, cité féconde en belliqueux essaims. Junon la préférait, dit-on, au reste de la terre : Samos eut moins d'attraits pour elle. C'est là qu'étaient ses armes, c'est là qu'était son char : là, si le sort l'eût permis, son amour eût transporté le trône de l'univers. Mais les oracles l'avaient instruite que du sang Troyen sortirait une race illustre qui renverserait un jour les remparts de Carthage : qu'issu d'Assaracus, un peuple-roi, dominateur du monde, et fier arbitre des combats, viendrait briser le sceptre de la Libye : que les Parques filaient déjà ces immuables destinées. Aux alarmes de la Déesse se joint le souvenir de cette guerre implacable, que jadis elle alluma sous les murs d'Ilion pour ses Grecs favoris. Le temps n'a point encore effacé de son âme les causes de son dépit jaloux et ses cruels ressentiments : le jugement de Pâris et l'injurieux arrêt qui flétrit sa beauté, l'enlèvement de Ganymède, et les honneurs prodigués à ce sang qu'elle déteste, nourrissent au fond de son cœur une éternelle blessure. Aigrie par ces noirs déplaisirs, sa fureur poursuit de mers en mers les restes de Pergame, échappés aux vengeances des Grecs et de l'implacable Achille. Sans cesse elle ferme l'Ausonie à leurs nefs vagabondes ; et depuis sept hivers, ils erraient en butte aux tempêtes sur la vaste étendue des eaux. Tant devait être pénible l'enfantement de la grandeur romaine !

À peine les Troyens, abandonnant les ports de la Sicile, déployaient gaiement sur les ondes leurs voiles fugitives, et fendaient de leurs proues d'airain les vagues écumantes, quand Junon, couvant dans son âme ses immortels chagrins : « Moi céder ! Moi vaincue ! Le chef d'une horde proscrite toucherait les champs du Latium ! Ainsi l'ordonnent les destins ! Quoi ! Pallas, pour l'erreur d'un moment, pour l'aveugle délire du seul fils d'Oïlée, Pallas a pu mettre en feu les vaisseaux des Grecs, engloutir vivants leurs soldats ! Elle a pu, lançant elle-même du sein des nues les traits brûlants de Jupiter, exterminer leur flotte, et bouleverser les mers sous les vents conjurés ! Elle a pu saisir le coupable tout percé des coups de la foudre et vomissant la flamme, l'envelopper dans un noir tourbillon, et le clouer

mourant à la pointe d'un rocher ! Et moi, qui marche l'égale du souverain des dieux ! moi, la sœur et l'épouse du maître du tonnerre, je lutte en vain depuis tant d'années contre une race sacrilège ! Eh ! qui croira désormais au pouvoir de Junon ? qui daignera porter encore à mes autels son encens et ses vœux ? »

Ainsi la fille de Saturne roulait dans son cœur enflammé ses sinistres projets. Soudain elle vole aux plages Éoliennes, sombre patrie des orages, mugissante demeure des impétueux autans. C'est là que règne Éole : là, dans un antre immense, il asservit à son pouvoir les vents tumultueux et les tempêtes grondantes : là son bras les enchaîne, et les tient enfermés sous des voûtes profondes. En vain ils frémissent indignés autour de leurs barrières, et font retentir la montagne de leur bruyant murmure : assis, le sceptre en main, sur une roche escarpée, l'austère Éole contient leur fougue, et tempère leur courroux. Sans le frein qui les maîtrise, ils entraîneraient dans leur course rapide la terre, les mers, et les cieux confondus, et les emporteraient dans les airs en affreux tourbillons ; mais craignant ces ravages, le souverain de l'univers les relégua dans des cavernes ténébreuses, entassa d'énormes montagnes sur leurs noirs cachots, et leur choisit un roi, qui, régi lui-même par des lois immuables, sût au gré d'un dieu plus puissant, ou leur serrer les rênes, ou les lâcher à leur furie. Devant lui Junon suppliante abaisse en ces mots son orgueil :

« Éole, toi que l'arbitre suprême des mortels et des dieux chargea de gouverner les vents, de soulever les flots, ou d'apaiser leur rage ! un peuple ennemi de ma gloire fend les mers de Tyrrhène, portant au sein du Latium Ilion et ses Pénates vaincus. Déchaîne l'aquilon ; disperse, abîme leurs poupes odieuses, et couvre au loin les ondes de leurs débris épars. Quatorze Nymphes remplies d'attraits font l'ornement de ma cour : la plus aimable est Deïopée : si tu sers mes vengeances, je l'unis pour toujours à ton sort par un doux hyménée. Compagne de ta couche immortelle, elle te rendra père d'une brillante postérité. »

« Reine auguste, répond Éole, c'est à vous d'ordonner, à moi d'obéir. Si j'ai quelque empire en ces lieux, si le sceptre ennoblit mes mains, si Jupiter m'honore de sa faveur, je ne le dois qu'à vous. Par vous je siège aux banquets de l'Olympe ; par vous les vents et les tempêtes grondent ou se taisent à ma voix. »

Il dit ; et d'un revers de sa lance, il frappe le flanc de la roche caverneuse. Elle s'ouvre : aussitôt l'essaim turbulent se précipite en foule de sa prison béante, et souffle au loin sur la terre le trouble et le ravage. L'ouragan fond sur les mers : l'Auster, l'Eurus, et les vents de l'Afrique, si féconds en orages, bouleversent l'Océan dans ses profonds abîmes, et roulent d'énormes vagues sur la plage écumante. Soudain se confondent et les cris des matelots et le sifflement des cordages. D'épaisses ténèbres ont dérobé le jour aux regards des Troyens : une nuit affreuse se répand sur les eaux : les cieux tonnent, l'air en feu brille de mille éclairs : tout présente aux nochers tremblants la mort prête à les frapper.

À cette horrible image, Énée frissonne, glacé d'effroi. Il gémit ; et les bras étendus vers la voûte céleste, il exhale en ces mots sa douleur : « Heureux, hélas ! heureux cent fois, ceux que le sort des batailles moissonna sous les yeux paternels, au pied des murs de la superbe Troie ! Ô le plus vaillant des Grecs, généreux fils de Tydée ! que n'ai-je succombé sous tes coups, dans les champs d'Ilion ! que n'ai-je

expiré de ta main dans ces plaines, où le fier Hector tomba percé de la lance d'Achille ; où périt le grand Sarpedon ; où le Simoïs roule entassés dans ses ondes et les boucliers, et les casques, et les corps de tant de héros ! »

Comme il parlait ainsi, l'Aquilon siffle, la tempête frappe de front la voile, et soulève les flots jusqu'aux nues. La rame crie, et se rompt : la proue tremblante se détourne ; et son flanc reste en butte à la violence des eaux. Soudain les vagues s'enflent en liquides montagnes ; les uns pâlissent, suspendus au sommet des flots ; les autres, à travers l'onde qui s'entrouvre, découvrent avec terreur le fond des mers : l'arène agitée bouillonne sous les eaux. Emportés par l'Autan, trois vaisseaux échouent sur des rocs invisibles, vastes écueils de l'onde, fameux sous le nom d'Autels, et dont le dos immense s'étend et se cache à fleur d'eau. Trois autres, déplorable spectacle ! lancés contre les Syrtes par l'impétueux Eurus, s'enfoncent dans leurs sables perfides, et s'engloutissent dans la vase. Un septième portait les Lyciens et le fidèle Oronte : sous les yeux même d'Énée, une lame énorme fond sur la poupe, la submerge ; et le pilote entraîné par le flot qui retombe, roule la tête baissée au fond de l'abîme. Vain jouet de l'onde en furie, trois fois la nef a tourné sur elle-même, et l'avide tourbillon dévore enfin sa proie. On aperçoit de loin en loin quelques infortunés, luttant sur le gouffre immense : autour d'eux flottent, confusément épars, et les armures des guerriers, et les bancs des rameurs, et les richesses de Troie. Déjà le puissant navire d'Ilionée, déjà celui du généreux Achate, ct la nef qui portait le vaillant Abas, et celle que montait le vénérable Alétès, vont succombant sous l'effort de la tourmente : leurs flancs entrouverts boivent par torrents l'onde ennemie ; et leurs ais désunis éclatent de toutes parts.

Cependant le bruit de l'Océan qui gronde, le choc affreux des vents déchaînés et des mers bondissantes, parvient jusqu'à Neptune. Profondément ému, le dieu s'élance de son trône d'azur, et lève au-dessus des ondes sa tête majestueuse. Il voit les vaisseaux d» Énée dispersés au loin sur les flots ; il voit les Troyens éperdus, assaillis par les vagues et foudroyés par les carreaux célestes. À sa colère, à sa vengeance, Neptune reconnaît sa sœur. Il appelle Eurus et Zéphyre, et son courroux les gourmande en ces termes : « Race insolente ! qui vous inspira tant d'audace ? Quoi ! sans mon ordre, troubler le ciel et la terre, soulever l'Océan, bouleverser mon empire ! Téméraires ! je devrais… Mais calmons les flots agités. À l'avenir, un autre châtiment saura punir vos attentats. Fuyez, et portez ces paroles à votre roi : Ce n'est point à lui qu'appartient le sceptre des mers, le redoutable trident : c'est à moi seul que le sort l'a remis. Éole a pour domaines les rocs immenses dont vous habitez les cavernes : qu'il domine, j'y consens, dans ce palais sauvage : mais que son pouvoir s'arrête au seuil de vos prisons. »

Il dit ; et d'un mot il apaise les vagues irritées, dissipe les nuages, et rend aux cieux les doux rayons du jour. Cymothoé, Triton, unissant leurs efforts, dégagent les navires de leurs roches aiguës. Le dieu lui-même les soulève de son trident, et ouvre devant eux les vastes bancs de sable qui les arrêtent. Il aplanit les eaux ; et d'une roue légère, son char effleure à peine la surfaces des ondes. Ainsi, quand la discorde éclate au sein des cités populeuses, et souffle ses fureurs à la tourbe mutinée ; soudain volent en sifflant les brandons et les pierres : tout fournit des

armes à leur aveugle rage. Mais si, dans l'ardeur du tumulte, un personnage, dont la sagesse et les services commandent le respect, se présente aux séditieux ; les factions se taisent, on s'arrête, et, l'oreille, attentive, on écoute : il parle ; et sa voix imposante calme les esprits et subjugue les cœurs. Ainsi tomba tout-à-coup ce long fracas des mers, sitôt que le Dieu, promenant ses regards sur les flots, et rasant l'onde azurée sous un ciel sans nuages, eut abandonné les rênes à ses coursiers, et fait voler son char sur la plaine humide.

Épuisés de fatigues, les Troyens dirigent péniblement leur course vers les plages voisines ; et les vents les conduisent aux rivages de la Libye. Au sein d'une baie profonde s'ouvre un bassin immense.. Une île en défend les approches, et forme un port naturel. Ses flancs battus des mers brisent la vague mugissante ; et l'onde qu'ils partagent, fuit à l'entour par deux gorges étroites. Sur l'un et l'autre bord se prolongent des rochers énormes, dont la cime sourcilleuse semble menacer le ciel : sous leur vaste abri, le flot dort immobile. Au penchant de ces monts, d'épaisses forêts se déploient en double amphithéâtre ; et leur noir ombrage prolonge au loin sur les eaux sa ténébreuse horreur. Au fond du golfe, sous des roches pendantes, un antre frais offre un réduit paisible : des sources limpides l'arrosent en murmurant, et des sièges taillés dans le roc invitent au doux repos : c'est la retraite des nymphes. Là, pour braver la tempête, la nef n'attend point que le câble l'enchaîne : l'ancre à la dent recourbée n'y mord point le rivage.

C'est dans ces lieux tranquilles que le héros se réfugie : sept vaisseaux l'accompagnent, seul débris de sa nombreuse flotte. Enchantés de revoir la terre, les Troyens s'élancent des navires, embrassent avec transport la rive implorée si longtemps, et se reposent sur l'arène, tout dégoutants encore de l'écume des mers. À l'instant même Achate, frappant les veines d'un caillou, en fait jaillir une étincelle ; un lit de feuilles la reçoit : le feu s'allume ; il s'étend, il dévore son aride aliment, et s'élève en flamme ondoyante. On tire alors des vaisseaux et les instruments de Cérès et ses trésors qu'a souillés l'onde amère. Le besoin pressant ranime leurs forces épuisées ; et le grain sauvé du naufrage pétille à l'ardeur des brasiers, ou crie sous la pierre qui le broie.

Cependant Énée gravit le sommet d'un roc ; et de là, ses regards inquiets parcourent au loin l'immensité des mers : heureux, s'il pouvait découvrir ses nefs égarées par l'orage, les galères phrygiennes ou la birème d'Anthée, la voile de Capys ou la poupe que décorent les armes de Caïcus ! Rien ne s'offre à ses yeux.... rien ! Mais il aperçoit à ses pieds trois cerfs errants sur le rivage : derrière eux marche un nombreux troupeau, paissant à travers les vallées. À cette vue, le héros s'arrête : il saisit son arc et ses flèches rapides, ses flèches que portait le fidèle Achate ; et soudain, malgré l'orgueil de leur antique ramure, ces chefs au front superbe tombent sous ses coups. Ensuite, volant sur leur timide escorte, ses traits poursuivent la troupe agile à travers les taillis épais ; et l'arc vainqueur ne se repose, qu'après avoir immolé sept énormes victimes, dont le nombre égale celui des vaisseaux. Alors Énée revient au port, et partage entre ses guerriers le tribut des forêts. Il y joint les flots d'un vin pur, dont le généreux Aceste avait enflé leurs outres sur le bord Sicilien, lorsqu'ils s'éloignèrent de ce monarque hospitalier. Puis sa voix paternelle console en ces mots leurs ennuis :

« Chers compagnons ! nous avons fait depuis longtemps l'apprentissage du malheur. De plus rudes assauts n'ont pas lassé notre constance : les dieux mettront un terme à cette nouvelle épreuve. Vous avez affronté la rage de Scylla, et ses gouffres mugissants ; vous avez vu, sans pâlir, l'antre affreux des Cyclopes : rappelez votre courage, et bannissez de sinistres terreurs ; un jour peut-être ces souvenirs auront pour vous des charmes. C'est à travers mille hasards, à travers d'éternels orages, que nous cherchons le Latium ; mais les destins nous y promettent des demeures paisibles : là doit ressusciter l'empire d'Ilion. Armez-vous de persévérance ; et réservez-vous, amis, pour des temps plus prospères. »

Tels étaient ses discours ; mais de mortels soucis le dévorent en secret : ses yeux feignent l'espoir ; son âme renferme une douleur profonde. Toutefois le peuple s'empresse autour de son butin, et le banquet s'apprête. La biche dépouillée montre à nu ses entrailles ; ici, le fer tranchant la divise en larges quartiers ; là, des axes mobiles en tournent sur le feu les chairs encore palpitantes. Plus loin fume sur le rivage l'airain bouillant des chaudières, et la flamme attisée l'embrasse en pétillant. Bientôt la joie du festin ranime les convives ; et couchés sur la molle verdure, ils savourent à loisir la liqueur de Bacchus, et les présents de la chasse. Quand l'abondance a fait taire le cri du besoin, quand les tables sont desservies, chacun donne de longs regrets aux compagnons qu'il a perdus. On espère, on craint tour-à-tour. Respirent-ils encore ? ou, déjà couverts des ombres du trépas, n'entendent-ils plus la voix qui les appelle ? Énée surtout, Énée gémit : tantôt il pleure en secret le puissant Amycus, ou le vaillant Oronte ; tantôt il redemande aux dieux l'infortuné Lycus, et le brave Gyas, et le valeureux Cloanthe.

Ainsi le jour s'écoule. Cependant Jupiter, assis sur le trône des cieux, contemplait l'immense Océan et ses lointains rivages, les vastes contrées de la terre et les cités nombreuses qui couvrent sa surface. Du haut de la voûte éthérée, ses regards s'arrêtent sur la Libye, et considèrent les empires épars sur les bords Africains. Tandis que sa pensée pèse le sort des nations, Vénus, belle de sa tristesse et des larmes touchantes qui baignent ses yeux divins, Vénus l'aborde en soupirant : « Ô vous, dont l'éternelle sagesse régit la destinée des mortels et des dieux ! vous dont la foudre épouvante le monde ! quel si noir attentat peut vous armer contre mon fils ? Qu'ont pu faire les Troyens, pour mériter votre vengeance ? Hélas ! après tant d'infortunes, faut-il à cause de l'Ausonie leur fermer l'univers ? De leur sang devait sortir un jour un peuple de héros ; un jour, dans le long cours des siècles, les Romains triomphants, nobles rejetons de Teucer, devaient ranger la terre et l'onde sous leurs lois souveraines : telles étaient vos promesses. Ô mon père ! qui vous a fait changer ? Du moins ce doux espoir me consolait du désastre de Troie, et de sa chute lamentable ; à ses malheurs passés, j'opposais sa gloire à venir. Mais le sort, toujours inflexible, poursuit encore Pergame jusque dans ses débris. Quel terme, dieu puissant, marquez-vous à nos revers ? Anténor, échappé à la furie des Grecs, a pu s'ouvrir un passage au fond du golfe d'Illyrie, pénétrer sans obstacles à travers les champs des Liburnes, et franchir ces sources fameuses, d'où le Timave roulant à grand bruit des montagnes par neuf canaux divers, s'enfle en mer orageuse, et couvre au loin les campagnes de ses flots mugissants. Il a pu, malgré cent périls, fonder sur les plages Italiques les remparts de Padoue, y fixer

les Troyens vainqueurs, et dotant d'un nom impérissable sa nouvelle patrie, y suspendre en trophée les armes d'Ilion. Maintenant paisible, il goûte au sein du calme les douceurs du repos. Et nous, nous vos enfants, nous que votre amour appelle aux honneurs de l'Olympe, on nous proscrit, ô honte ! l'abîme engloutit nos vaisseaux ; et victimes d'une aveugle haine, nous errons sans espoir loin des rivages du Latium. Voilà donc le prix de nos hommages ! c'est donc ainsi qu'on remet le sceptre en nos mains ! »

Alors, avec ce front. serein qui chasse les tempêtes et rend le calme à la nature, l'auteur des hommes et des dieux sourit à la belle Vénus, effleure doucement ses lèvres d'un baiser paternel, et charme en ces mots ses douleurs : « Rassurez-vous, ô Cythérée ! le sort de vos Troyens chéris demeure irrévocable. Oui, vous verrez les murs de Lavinie, ces murs promis par les oracles ; et conduit par vous-même au séjour céleste, le grand Énée viendra s'asseoir parmi les Immortels ; mes décrets sont immuables. Mais si tant de soins vous agitent, je vais lever pour vous le voile de l'avenir, et déroulant à vos yeux les pages du destin, vous en expliquer les mystères. De sanglants combats éprouveront en Italie la vaillance d'Énée. Maints peuples indomptables fléchiront sous ses armes : maintes contrées barbares lui devront des mœurs et des villes. Ainsi les Latins sous ses lois verront fleurir trois printemps : ainsi les Rutules sous son joug verront blanchir trois hivers. Après lui le jeune Ascagne, maintenant fier du nom d'Iule, et qu'on nommait Ilus aux jours de la gloire d'Ilion, Ascagne remplira de son règne le cours de trente années. Fondateur d'Albe-la-Longue, il y transportera son trône, et ceindra de vastes remparts le nouveau siège de son empire. Là, durant trois siècles entiers, les neveux d'Hector commanderont à l'Ausonie. Alors une reine-prêtresse, Ilia, fécondée par Mars, enfantera deux jumeaux. Ardent nourrisson d'une louve, dont il portera pour parure la dépouille sauvage, Romulus saisira le sceptre, bâtira la cité de Mars, et nommera les Romains de son nom glorieux. Les Romains ! je ne mets point de bornes, je ne mets point de terme à leur puissance : leur empire doit être éternel. Junon même, l'inflexible Junon, qui fatigue aujourd'hui de ses plaintes jalouses la terre, l'onde et les cieux, Junon déposera sa haine, et secondant mes desseins, protégera dans Rome la maîtresse de l'univers. Telle est ma volonté. Un temps viendra dans la durée des âges, où les fils d'Assaracus renverseront les murs d'Achille, asserviront la superbe Mycènes, et domineront à leur tour sur Argos humiliée. Enfin naîtra César, généreux sang de Dardanus ; César, dont les conquêtes s'étendront jusqu'à l'Océan, et dont la t renommée s'élèvera jusqu'aux astres ; le grand César, héritier du grand nom d'Iule. Un jour, libre d'alarmes, vous le recevrez dans les cieux, chargé des dépouilles de l'Orient ; et, nouveau demi-dieu, les vœux des mortels monteront jusqu'à lui. Alors s'enfuira devant la douce paix le démon sanglant des batailles. Astrée, Vesta, sous un nouveau Quirinus, sous un Rémus nouveau, ramèneront l'âge d'or. Le t temple de la guerre, ce temple au seuil redoutable, sera fermé de cent câbles de fer. Au-dedans, la Discorde impie, assise sur un amas de lances brisées, et les bras chargés de mille nœuds d'airain, l'œil horrible, et la bouche sanglante, rugira d'une impuissante rage. »

Il dit ; et du haut de l'Olympe, il envoie sur la terre le divin fils de Maïa, pour disposer Carthage en faveur des Troyens, et leur ouvrir dans ses nouveaux

remparts un asile hospitalier : Didon, ignorant le destin qui les conduit, pourrait leur fermer son empire. Soudain Mercure a pris son vol ; et sillonnant d'une aile rapide le vaste océan des airs, il touche bientôt le rivage Africain. Déjà sont accomplies les volontés de Jupiter : le fier Tyrien dépouille, à la voix du Dieu, son farouche orgueil ; la reine surtout conçoit pour un peuple malheureux des sentiments de paix, et lui prépare un favorable accueil.

Cependant le sage Énée roulait dans la nuit silencieuse mille pensées diverses. À peine a lui la douce aurore, il s'arrache au repos, et songe à visiter ces contrées nouvelles pour lui. Sur quels bords l'a jeté la tempête ? Ces lieux, qu'il voit incultes, ont-ils pour hôtes des humains ou des monstres sauvages ? Il brûle de s'en instruire, et d'éclairer ses compagnons par un rapport fidèle. D'abord il met sa flotte à couvert dans l'enfoncement des bois, sous un rocher caverneux, où des chênes touffus la protègent du noir rempart de leur ombre. Ensuite il s'avance lui-même accompagné du seul Achate, et la main armée de deux javelots, munis d'un large fer. Soudain, au milieu de ces bois, Vénus se présente à son fils. Cachée sous les traits d'une vierge de Sparte, Vénus en a les grâces, le port, et les armes : moins belle est Harpalice, fatigant un coursier rapide sur les monts de la Thrace, et devançant dans sa course le vol agile de l'Eurus. On voit flotter sur les épaules de la Déesse le carquois léger des chasseurs : les vents se jouent dans ses cheveux épars ; et sa robe, que relève un nœud d'or, s'ouvre en plis ondoyants au-dessus d'un genou d'albâtre. « Guerriers, dit-elle en approchant, une de mes compagnes parcourait avec moi ces lieux, l'arc en main, et parée des dépouilles d'un lynx au poil marqué de feu. Ne l'auriez-vous point aperçue, errante autour de ces montagnes, ou pressant à grands cris la fuite d'un sanglier écumant ? »

Ainsi parla Vénus. Le fils de Vénus répond : « Aucune de vos compagnes ne s'est offerte à mes yeux ; nulle voix n'a frappé mon oreille. Mais vous, ô quel nom vous donner, vierge auguste ? car ces traits, ces accents, ne sont point d'une mortelle ; tout en-vous trahit une divinité. Salut, fille du ciel ! sœur de Phébus, ou nymphe de ces bois, salut ! Puissiez-vous nous être propice ! et quels que soient vos destins, daignez compatir à nos peines ; daignez nous apprendre sous quel astre lointain, sur quelle rive inconnue le sort nous a jetés. Les hommes et les lieux, tout ici est nouveau pour nous : poussés sur ces bords par les vents et les flots en furie, nous foulons une terre ignorée. Jeune Immortelle, guidez nos pas : nos mains reconnaissantes immoleront sur vos autels des victimes sans nombre. »

Vénus alors : « Je suis loin de prétendre à de tels honneurs : ce carquois, ce cothurne, cette pourpre éclatante, sont la parure accoutumée des filles de Sidon. Vous voyez les états Puniques, des tribus Phéniciennes, une ville d'Agénor. Ces champs voisins sont la Lybie, contrée féconde en guerriers : Didon régit cet empire ; Didon, qui s'exila des murs de Tyr, pour fuir un frère persécuteur. Sa longue injure exigerait un long récit : mais il me suffira d'en effleurer rapidement l'histoire.

« Didon eut Sichée pour époux, Sichée dont la Phénicie vantait l'opulent domaine, et que sa malheureuse épouse chérissait du plus tendre amour. Elle était passée, vierge encore, des mains d'un père dans les bras d'un époux, et ces premiers nœuds semblaient formés sous des auspices favorables. Mais son frère,

l'infâme Pygmalion, siégeait sur le trône de Tyr ; et tous les crimes y siégeaient avec lui. Bientôt la discorde éclate : le monstre, aveuglé par la soif de l'or, fond un jour sur Sichée dans l'ombre des saints mystères, et bravant à la fois les dieux, la nature et l'amour, le poignarde au pied des autels. Toutefois le perfide sut longtemps cacher son forfait ; et sans cesse inventant de nouveaux mensonges, longtemps il abusa d'un vain espoir cette malheureuse épouse. Mais un songe véridique vint offrir à l'infortunée l'ombre sanglante de son époux, privé de sépulture, et levant du sein des ténèbres, son front couvert d'une horrible pâleur. Le spectre en courroux lui montre l'autel sanglant, lui montre ses flancs nus percés du glaive fratricide ; et déchire le voile dont une cour odieuse enveloppait ses trames. « Fuis, ô veuve de Sichée, fuis la terre qui t'a vue naître, « dit-il alors d'une voix lamentable ; et pour favoriser sa course lointaine, il découvre à ses yeux, dans les entrailles de la terre, le vaste amas d'un trésor longtemps ignoré.

Saisie d'effroi, Didon abjure sa funeste patrie, et rassemble à la hâte ses nombreux partisans. Autour d'elle se rallient tous ceux que la haine anime contre un tyran cruel, ou qui redoutent sa vengeance. Le hasard leur présente au port des vaisseaux prêts à s'éloigner : la troupe s'en saisit, et les charge d'or. Les mers emportent les richesses de l'avare Pygmalion : une femme a conduit cette grande entreprise. C'est en ces lieux qu'ils arrivèrent. Alors ne s'élevaient pas encore ces superbes remparts, ces tours élevées jusqu'aux cieux, dont la naissante Carthage va bientôt frapper votre vue. Ils achetèrent de terrain ce que la dépouille d'un taureau pouvait en embrasser ; ils y bâtirent une citadelle, et le nom de Byrsa en atteste l'origine. Mais vous, enfin, quel sang vous a fait naître ? Quels bords avez-vous quittés ? Quel est le but de votre course ? »

À ces questions Énée soupire ; et d'une voix étouffée par de longs gémissements : « Ô Déesse ! si remontant à la source de nos malheurs, vous me permettiez d'en retracer l'histoire ; la nuit enveloppant les cieux, fermerait les portes du jour, avant qu'un triste récit vous eût conté tous nos revers. Troie fut notre berceau, l'antique Troie, dont peut-être la chute a retenti jusqu'à vous. Échappés de ses murs fumants, nous traînions de mers en mers notre exil : un coup de la tempête nous a jetés sur les plages de l'Afrique. Je suis Énée : mon nom trop fameux a volé jusqu'aux astres : fidèle adorateur des dieux, j'ai ravi mes Pénates aux flammes ennemies ; je les porte avec moi sur les flots. Je cherche l'Italie, patrie de mes premiers aïeux ; et ma race remonte au grand Jupiter. Vingt navires composaient ma flotte, quand je m'embarquai sur les mers Phrygiennes, guidé par la déesse à qui je dois le jour, et poursuivant, sous ses auspices, la gloire promise à mes destins : sept à peine me restent, arrachés non sans peine aux fureurs des vents et des ondes. Moi-même inconnu, sans asile, je parcours en fugitif les déserts de la Lybie : et l'Europe et l'Asie me repoussent tour-à-tour. » Touchée de ses plaintes douloureuses, Vénus les interrompt par ces mots consolants :

« Ô qui que vous soyez ! non le ciel, croyez-moi ne vous voit pas dans sa colère, puisqu'il vous amène à Carthage. Marchez ; le palais de la reine s'ouvrira devant vous. Bientôt vos compagnons sauvés souriront à votre retour ; bientôt vos nefs recueillies oublieront au port les orages ; et déjà le fier aquilon s'est changé pour

elles en zéphyr. Ce présage est infaillible, ou les leçons d'un père instruisirent en vain ma jeunesse dans l'art sacré des augures. Contemplez ces douze cygnes se jouant dans la nue : tantôt l'oiseau de Jupiter, fondant de hauteurs de l'Olympe, poursuivait leur troupe dispersée ; maintenant réuni, l'essaim joyeux a déjà touché la terre, ou près de la toucher, la salue d'un cri d'allégresse. Affranchis du péril, comme ils célèbrent leur bonheur par le battement de leurs ailes ! comme ils tournent en cercle folâtre dans le vague azur des airs ! Ainsi vos poupes fortunées, ainsi vos guerriers triomphants, ou reposent. dans la rade, ou s'élancent à pleines voiles aux bords hospitaliers. Marchez donc ; et suivez la route que fraye à vos pas la fortune. »

Elle dit, se détourne, et s'éloigne. Alors son front de rose brille d'un éclat céleste ; la douce odeur de l'ambroisie s'exhale de ses cheveux divins ; sa robe se déploie mollement sur ses pieds immortels ; Vénus marche : son port révèle une déesse. Le héros a reconnu sa mère ; et triste, suivant des yeux sa course fugitive : « Quoi, vous aussi, cruelle ! vous abusez par des images trompeuses un fils qui vous implore ! Sa main est-elle indigne de presser votre main chérie ? Ne puis-je, hélas ! vous parler, vous entendre, sans qu'un voile étranger vous dérobe à mon amour ? « Tels étaient ses reproches, et ses pas se dirigent vers la cité nouvelle. Aussitôt Vénus attentive enveloppe d'un nuage obscur le couple voyageur, et l'environne d'un rempart nébuleux : ainsi cachés aux regards de la foule, inaccessibles à ses flots importuns, ils échapperont dans leur marche aux dangers des retards, aux vains discours d'un peuple curieux. Pour elle, s'élevant dans les airs, elle vole à Paphos, et se plaît à revoir son riant séjour. Là, dans un temple majestueux, sur cent autels consacrés à sa gloire, l'encens de l'Arabie fume en l'honneur de la Déesse, et mêle ses doux parfums à ceux des fleurs toujours nouvelles.

Cependant les deux guerriers se hâtent ; et le sentier qui les guide s'abrège devant eux. Bientôt ils ont gravi les flancs de la montagne dont le sommet domine au loin la plaine, et d'où l'œil plane en liberté sur les tours de Carthage. Énée surpris admire ces palais somptueux, naguère humbles chaumières : il admire l'aspect imposant de ces portes, et ces parvis superbes, et leurs bruyantes avenues. Quel mouvement partout, quel vivant tableau ! Les uns prolongent la chaîne des remparts, ou dressent un fort menaçant : leurs mains laborieuses roulent d'énormes roches. D'autres marquent la place où seront leurs toits domestiques, et l'entourent d'un sillon. Ailleurs l'état proclame ses magistrats, ses lois, et son sénat auguste. Ici, des ports se creusent : là, s'affermissent les fondements d'un vaste amphithéâtre ; et déjà taillé dans le roc, le marbre s'arrondit en colonnes immenses, majestueux ornements de la scène future. Telles on voit les abeilles se répandre au printemps sur l'émail des prairies, et s'animer au travail sous un ciel sans nuages. L'une conduit le jeune essaim, déjà fier de ses ailes, l'autre épaissit un miel liquide, et remplit ses cellules d'un doux nectar. Celles-ci reçoivent les trésors qu'apportent leurs compagnes ; celles-là, réunies en bataillon, repoussent de la ruche le frelon parasite. Tout s'empresse à l'ouvrage, et le thym odorant s'exhale des rayons embaumés. « Ô fortuné le peuple, dont s'élèvent ainsi les murailles ! » dit le fils de Vénus, et le héros contemple en

soupirant le faîte altier des édifices. En même temps, ceint de la nue merveilleuse, il se mêle, ô prodige ! parmi les flots des Tyriens ; et, présent à leurs yeux, il n'en est point aperçu.

Au centre de la ville était un bois religieux, couronné d'un riant ombrage, et dont les Phéniciens avaient cherché l'abri, quand la tempête les eut jetés sur ces bords. En y fouillant la terre, ils découvrirent dans ses entrailles la tête d'un coursier belliqueux, noble gage des faveurs de la puissante Junon, signe heureux des exploits et de l'abondance réservés un jour aux enfants d'Agénor. Dans cette enceinte vénérée, Didon bâtissait pour la reine des dieux un temple magnifique, orné de riches offrandes et des images de la déesse. Cent degrés conduisaient à son vaste portique : le bronze en couvrait les colonnes, le bronze en décorait les voûtes, et l'airain des gonds mugissait sous des portes d'airain. Là, vient enfin s'offrir aux regards d'Énée un spectacle qui le rassure ; là, son âme ose enfin s'ouvrir à l'espoir du salut, et se flatter d'un moins triste avenir. Tandis qu'en attendant la reine, il promène dans ce temple pompeux son muet étonnement, tandis qu'il admire en silence la fortune de Carthage, et la nature et l'art prodiguant pour l'embellir leurs miracles divers ; il voit représentée sur des tableaux fidèles la longue suite des combats d'Ilion, et ces conflits mémorables dont la Renommée a déjà rempli l'univers ; il voit le fier Atride et le malheureux Priam, et l'implacable Achille, Achille fatal à tous les deux. À cet aspect, Énée s'arrête ; et les yeux mouillés de larmes : « Quel climat, cher Achate, quel coin du monde aujourd'hui, n'est plein de nos désastres ? Voilà Priam ! ainsi donc, jusqu'en ces déserts, il est un prix pour la vertu, il est des pleurs pour l'infortune ; et l'homme y compatit aux maux de ses semblables ! Bannis la crainte : l'éclat de nos revers nous servira d'égide. »

Il dit ; et sa douleur aime à se nourrir de ces vains simulacres : chaque objet lui l'appelle d'affligeants souvenirs, et des torrents de larmes inondent son visage. Là se retraçaient à sa vue tant d'horribles rencontres, dont le choc fit trembler Pergame : d'un côté les Grecs vaincus reculent, et la jeunesse Troyenne poursuit leurs débris épars : de l'autre, l'épouvante a dispersé les Phrygiens, et sur eux fond Achille, poussant son char rapide, agitant son panache affreux. Non loin s'élèvent les pavillons de Rhésus ; à leur éclatante blancheur, Énée les reconnaît en gémissant. Conduit par un traître dans l'ombre de la nuit, le cruel Diomède les a souillés d'un long carnage ; et tout couvert de sang, il chasse au camp des Grecs les bouillants coursiers du monarque, avant qu'ils aient goûté les pâturages de Troie, et bu les eaux du Xanthe. Ailleurs fuit désarmé le jeune et malheureux Troïle, trop faible rival de l'indomptable Achille ! Emporté par ses chevaux, et renversé de son char où ses pieds s'embarrassent, il tient encore les rênes : sa tête échevelée heurte en bondissant la terre, et le fer de sa lance sillonne au loin l'arène. Cependant les Troyennes s'avançaient, les cheveux épars, vers le temple de Pallas irritée : tristes et suppliantes, elles portaient à la Déesse le voile précieux, tissu pour la fléchir, et se frappaient la poitrine dans leur marche plaintive. Pallas détourne un œil sévère, et repousse leur offrande. Après avoir traîné trois fois Hector autour des murs de Troie, Achille vendait au poids de l'or son cadavre défiguré. En apercevant ces dépouilles, en voyant ce char funeste, et ces froides

reliques d'un ami, et Priam tendant ses mains suppliantes au vainqueur en courroux, le fils d'Anchise sent redoubler ses amers déplaisirs, et de longs sanglots s'échappent de son cœur déchiré. Il se retrouve lui-même, luttant au fort de la mêlée contre les plus vaillants des Grecs : près de lui les phalanges de l'Orient, et le noir Memnon sous sa brillante armure. À côté, les fières Amazones agitent le croissant de leurs pavois d'airain : l'audacieuse Penthésilée les guide : parée d'une écharpe d'or, et le sein découvert, elle affronte, mâle héroïne, les plus épais bataillons ; et plus d'un guerrier fameux pâlit aux coups d'une femme.

Pendant que ces merveilles captivent le généreux chef des Troyens ; pendant qu'Énée les contemple en extase, et ne peut en détacher ses avides regards ; la reine de Carthage, la belle Didon s'avançait vers le temple, entourée du pompeux cortège de la jeunesse tyrienne. Telle aux bords de l'Eurotas, ou sur les hauteurs du Cynthe, Diane préside à ses danses solennelles. Rassemblé sur ses pas, le chœur nombreux des Oréades se groupe autour de la Déesse : elle marche ; un carquois d'or résonne sur ses épaules, et dans son port majestueux elle surpasse de la tête les immortelles qui l'environnent. Latone sourit à tant de charmes, et son cœur maternel palpite d'un doux orgueil. Telle se montrait Didon : telle, unissant la noblesse et la grâce, elle fendait les flots d'un peuple respectueux, animait les travaux, et pressait l'édifice de sa grandeur future.

Bientôt elle touche le seuil du sanctuaire. Là sous un dôme spacieux, escortée de ses gardes, et montée sur un trône éclatant de splendeur, elle s'assied au milieu du temple. Tandis qu'elle proclame ses arrêts, et dicte des lois à l'État ; qu'elle distribue les différents travaux au gré de sa justice, ou les partage au gré du sort ; tout-à-coup le héros, au milieu d'une foule immense, voit arriver Anthée, Sergeste, et l'intrépide Cloanthe, et la fleur des Troyens, que naguère les noirs aquilons avaient égarés sur les eaux et jetés loin de lui sur des plages inconnues. Frappés d'étonnement, Énée demeure immobile, Achate respire à peine : et la joie et la crainte les agitent tour-à-tour. Ils brûlent de courir, d'embrasser les amis que le ciel leur renvoie : mais une secrète inquiétude les trouble et les arrête. Le fils d'Anchise dissimule, et, toujours invisible sous la nue qui l'entoure, veut apprendre, avant de la rompre, quel accueil attend ses guerriers, quel rivage a reçu leur flotte, quel espoir enfin les amène. Envoyés des nefs échappées au naufrage, ils venaient implorer le respect qu'on doit au malheur ; et leurs cris suppliants assiégeaient les portes du temple.

Admis au pied du trône, Didon permet à leur douleur d'y déposer sa plainte. Alors, d'un ton noble et modeste, Ilionée parle en ces termes : « Reine auguste ! ô vous que les dieux ont choisie pour fonder un nouvel empire, et soumettre au frein des lois des nations superbes ! d'infortunés Troyens embrassent vos genoux : jouets des vents, rebuts des flots, c'est à vous qu'ils ont recours. Ah ! sauvez nos vaisseaux que menacent les flammes ; épargnez un peuple pieux, et jetez sur nos disgrâces un œil compatissant ! Nous a-t-on vus, le fer en main, ravager les champs de l'Afrique, ou regagner les mers, chargés d'un infâme butin ? Non ; ces fureurs ne sont point dans notre âme, et tant d'audace convient mal à des vaincus. Il est un lieu, connu des Grecs sous le nom d'Hespérie ; terre antique, terre féconde en valeureux soldats, en riches moissons : jadis occupée par les enfants d'Œnotrus,

on l'appelle Italie depuis qu'Italus y régna. C'est là que tendait notre course ; quand soudain, levé sur les ondes, l'orageux Orion nous pousse contre des bancs perfides, nous livre aux autans déchaînés, aux vagues mugissantes, et nous disperse à travers le gouffre écumant, parmi des rocs inaccessibles. À peine un faible nombre a pu toucher vos bords. Mais quels hommes les habitent ? quelle contrée sauvage autorise de pareilles mœurs ? On nous dispute l'asile du rivage ; le glaive nous repousse, et la terre nous refuse un abri. Cruels ! si vous bravez les lois humaines et les armes des mortels, redoutez au moins les dieux, les dieux qui savent punir le crime et venger l'innocence. Sur nous régnait un prince fameux par sa vertu, le grand Énée, qui n'eut point d'égal en sagesse, en vaillance, en exploits. Si les destins veillent sur lui ; s'il respire encore l'air que nous respirons ; s'il ne dort point du sommeil de la mort ; plus de soins pour nous, plus d'alarmes : et vous, Reine, en prévenant ses vœux par vos bienfaits, ne craignez point un repentir. Il nous reste encore, aux plaines de Sicile, et des villes et des armées : le beau sang de Dardanus y revit avec gloire sur le trône d'Aceste. Qu'il nous soit permis de recueillir sous vos auspices les débris de nos vaisseaux, de réparer dans vos forêts les outrages de la tempête, d'y préparer de nouveaux mâts et des rames nouvelles ; alors, si l'Ausonie ne nous est point fermée, si nos compagnons d'armes, si le héros qui nous guidait, sont rendus à notre amour, nous voguerons avec joie vers la douce Ausonie, vers l'heureux Latium. Mais s'il n'est plus de salut ; si les mers de Libye, ô généreux père des Troyens, ont englouti tes jours ; si l'espérance d'Iule est éteinte avec toi ; que nous puissions du moins revoir les rives sicaniennes, et ces demeures fraternelles, d'où les vents ennemis nous ont jetés sur vos écueils, et cet empire d'Aceste, dernier refuge de nos malheurs ! »

Ainsi parlait Ilionée ; les Troyens, charmés de l'entendre, applaudissaient à son discours par un murmure flatteur.

Didon, les yeux baissés, répond en peu de mots :

« Rassurez-vous, enfants de Troie, bannissez d'importuns soucis : la rigueur des circonstances, et la nouveauté de mon règne, me font une loi sévère de cet appareil menaçant ; et ma prudence borde au loin de soldats mes frontières sans défense. Qui ne connaît le sang d'Énée ? qui ne connaît Pergame, et sa puissance, et ses combats, et l'immense incendie qu'alluma sa querelle ? Tyr n'est point assez barbare pour ignorer tant de hauts faits, et le soleil n'attelle point son char si loin des tours d'Agénor. Soit que vos destins vous appellent vers la grande Hespérie et les champs de Saturne ; soit que vous cherchiez une retraite dans les campagnes d'Éryx et les domaines d'Aceste ; comptez sur mon secours, mes trésors vous sont ouverts. Aimez-vous mieux vous fixer avec moi dans mes naissants états ? les murs que j'ai bâtis seront désormais les vôtres : confiez vos nefs à ces rives : Troyens et Phéniciens seront égaux à mes yeux. Et plût au ciel que votre roi, qu'Énée, conduit par les mêmes vents, eût touché ces bords avec vous ! Mais de fidèles émissaires vont, par mes ordres, interroger la côte : je veux qu'on fouille jusqu'aux bornes de l'Afrique ; et s'il erre égaré dans quelques forêts sauvages, dans quelques cités lointaines, espérez bientôt son retour. »

À ces paroles consolantes, déjà le bouillant Achate, déjà le sage Énée, brûlaient d'écarter le nuage. Achate enfin rompt le silence : « Fils de Vénus, balancez-vous

encore ? Vous le voyez, plus de périls ; le sort vous rend et votre flotte et vos guerriers. Le seul qui manque à nos vœux, nous l'avons vu nous-mêmes s'abîmer au milieu des flots. Ainsi le ciel accomplit le présage de votre mère. » Il achevait à peine, quand soudain la nue qui les cache s'entrouvre, et s'évapore dans les airs diaphanes. Énée paraît alors, et l'éclat de ses traits efface l'éclat du jour : à son air, à son port, on l'eût pris pour un dieu. Vénus elle-même se plut à l'embellir ; Vénus, d'un souffle divin, donne à ses longs cheveux une grâce nouvelle, fait briller sur son teint les roses de la jeunesse, et mêle un charme ineffable au feu de ses regards. Telle une main savante prête un nouveau lustre à l'ivoire ; tel rayonne l'argent, ou le marbre de Paros, incrusté d'un or pur.

Ainsi le héros se présente à la reine, et son aspect inattendu ravit tout un peuple en extase. « Le voici devant vous, celui que vous cherchez, dit-il ; ce Troyen malheureux, cet Énée, dont le sort vous touche, les dieux l'ont arraché aux syrtes de la Libye. Ô vous, seule sensible aux affreux revers d'Ilion ! c'est donc peu de nous accueillir, nous déplorables restes de la fureur des Grecs, nous sur qui la terre et les mers ont épuisé tous leurs fléaux ; nous délaissés de la nature entière ! vous daignez encore nous offrir une patrie dans vos remparts, un asile dans votre cour ! Ah ! pourrons-nous jamais, généreuse Didon, reconnaître tant de bonté ? non ; vos soins prévenants ont surpassé nos espérances ; et tout ce qui survit de Troie dans l'immense univers ne saurait payer vos bienfaits. Mais si le ciel honore l'équité, si le bonheur suit la vertu, puisse la faveur des dieux, puisse le témoignage d'un cœur pur, être la digne récompense d'un si noble intérêt ! Quels siècles fortunés vous ont vue naître ? quels parents illustres vous donnèrent le jour pour l'ornement du monde ? Tant que les fleuves courront vers l'Océan, tant que les heures promèneront les ombres au penchant des montagnes, tant que le feu des astres s'alimentera dans les cieux ; oui, toujours votre auguste image sera présente à ma mémoire ; et quels que soient les lieux où le destin m'appelle, j'y publierai sans cesse la gloire de votre nom. » Il dit ; et s'avançant d'un air affable, il présente une main au sage Ilionée, offre l'autre à Séreste, puis embrasse tour-à-tour et le brave Gyas et le vaillant Cloanthe, et leurs fidèles compagnons.

Étonnée de tant de grandeur, et touchée de tant d'infortune, Didon gardait un long silence. Mais élevant enfin la voix : « Quel sort contraire, ô fils d'une déesse, vous précipite à travers de pareils orages ? Quelle puissance ennemie se plaît à vous jeter sur des plages barbares ? Vous êtes donc cet illustre Énée, que la belle Vénus mit au jour près des ondes du Simoïs, quand elle reçut dans ses bras le magnanime Anchise ! Jadis, je m'en souviens, Teucer, chassé de Salamine, et cherchant de nouveaux états, vint solliciter à Sidon le secours de mon père : alors vainqueur de l'opulente Chypre, Bélus y portait la terreur, et la soumettait à ses armes. Dès ce temps je connus déjà les désastres d'Ilion, je connus vos exploits et les chefs de la Grèce. Bien qu'ennemi de Troie, Teucer exaltait lui-même la valeur des Troyens, et se disait issu de vos antiques monarques. Venez donc, ô guerriers ; nos demeures vous attendent. Comme vous j'ai longtemps subi les rigueurs de la fortune ; et c'est après mille traverses qu'elle me fixe enfin sur ces bords. Venez ; mes malheurs m'ont appris à secourir les malheureux. « À ces mots, elle conduit Énée dans son palais ; et l'encens fume par ses ordres dans les temples des dieux.

Elle parle ; et les Troyens restés sur les navires ont reçu vingt taureaux choisis, cent porcs aux larges flancs hérissés de soies, cent agneaux gras et leurs bêlantes mères : Bacchus y joint sa liqueur, doux charme de nos chagrins. En même temps l'intérieur du palais voit déployer, pour l'embellir, tout le luxe des rois ; et l'appareil des festins se dispose sous des lambris magnifiques. Partout de fastueux tapis étalent et leur pourpre superbe et leur travail inimitable. L'argent resplendit de toutes parts sur les tables pompeuses ; de toutes parts y reluit un or pur, où l'art industrieux a gravé l'éclatante histoire des aïeux de Didon : chaîne immense d'évènements célèbres, dont le premier anneau se rattache à l'antique berceau de Sidon.

Mais Énée brûle de revoir un fils cher à son amour. Il charge Achate de voler à la flotte, d'apprendre au jeune Ascagne ces heureuses nouvelles, de l'amener lui-même : Ascagne est l'unique espoir du plus tendre des pères. Énée recommande encore qu'on choisisse pour Didon les trésors échappés aux ruines de Troie : un manteau de drap d'or que l'aiguille a brodé, un voile où serpente en bordure une acanthe à feuilles d'or ; somptueux ornements d'Hélène, dons précieux qu'elle reçut de Léda, sa mère, et qu'elle emporta de Mycènes, lorsque, entraînée par une folle ardeur, elle vint former à Pergame les nœuds d'un coupable hyménée. Il demande surtout le sceptre, qui brillait autrefois dans la main d'Ilione, l'aînée des filles de Priam, et le collier de perles qui parait son sein, et la riche couronne où l'or se mêlait sur son front à l'éclat des pierreries. Achate, empressé d'obéir, a déjà touché les vaisseaux.

Cependant Vénus roule en sa pensée de nouveaux projets, et médite de nouvelles ruses. Elle veut que, changeant de forme, Cupidon paraisse à Carthage sous les traits de l'aimable Iule ; qu'en offrant les dons du héros, il embrase la reine d'une ardeur imprévue, et la pénètre toute entière des feux de l'amour. Vénus craint une cour suspecte, un peuple ombrageux et sans foi ; elle tremble, en songeant aux complots de Junon ; et de noirs soucis la tourmentent jusque dans l'ombre de la nuit. S'adressant donc à son fils, elle lui tient ce langage : « Mon fils, ô toi qui fais ma force et toute ma puissance ! mon cher fils, toi qui seul ris des foudres dont le maître du monde pulvérisa Typhée ! c'est à toi que j'ai recours ; une mère suppliante implore ton pouvoir. Tu sais avec quelle fureur une Déesse implacable poursuit de mers en mers et de rivage en rivage ton déplorable frère ; tu le sais ! et plus d'une fois tu mêlas tes pleurs à mes larmes. Maintenant. Didon le caresse, et l'attrait d'un doux accueil le retient auprès d'elle : mais je redoute un asile ouvert par Junon ; sa haine, quand tout la sert, ne restera point oisive. Prévenons des trames funestes : qu'enlacée dans tes nœuds, investie de tes flammes, la reine ne puisse m'échapper ; qu'en dépit des dieux contraires, elle brûle sans remède ; et qu'un invincible amour l'enchaîne avec nous aux intérêts d'Énée. Le succès est facile ; voici le piège où tu peux la surprendre. Ascagne, ce jeune enfant des rois, ce cher objet de tous mes soins, Ascagne attendu par un père adoré, se dispose à visiter les murs de la nouvelle Sidon : il doit y porter les présents sauvés des mers en courroux, et d'Ilion en cendres. Je vais l'endormir d'un magique sommeil ; et le déposant à l'écart sur les hauteurs de Cythère ou dans les bosquets d'Idalie, je le cacherai moi-même au fond de mes riants berceaux, pour

qu'il ignore notre heureuse imposture, et n'en puisse troubler le mystère. Toi, pour une nuit seulement, emprunte sa figure : enfant comme lui, prends ses traits enfantins. Et quand l'aimable Didon te recevra sur ses genoux, au milieu des banquets splendides et des douces fumées de Bac chus ; quand tu la verras te prodiguer de tendres embrassements, et te couvrir de baisers ; souffle un feu secret dans son cœur, et glisse dans ses veines un poison subtil. »

L'Amour obéit à la voix d'une mère chérie ; il dépose en riant ses ailes ; il marche ; c'est Iule, et l'Amour s'applaudit. Alors Vénus fait couler dans les sens d'Ascagne un paisible repos ; et penché sur son sein, la Déesse l'emporte dans les bois sacrés d'Idalie, où la suave marjolaine lui prodigue ses parfums, et l'environne d'un agréable ombrage.

Cependant, fier de son message, Cupidon poursuivait sa route, et conduit par Achate, portait en triomphe à Carthage les présents d'Ilion. Il arrive : déjà la reine, assise au milieu de sa cour sous un dais magnifique, foulait un carreau brillant d'or, et présidait aux honneurs du festin : déjà le fils d'Anchise, déjà ses guerriers magnanimes, sont placés autour d'elle, et reposent couchés sur la pourpre. Des esclaves attentifs épanchent une eau limpide sur les mains des convives, offrent pour les sécher de fins tissus de laine, et présentent les dons de Cérès dans de riches corbeilles. Cinquante femmes veillent dans l'intérieur aux apprêts du service, en dressent avec art la pompeuse ordonnance, et entretiennent les flammes dans les foyers ardents. Cent autres, et un nombre égal de serviteurs choisis, et dans la fleur de l'âge, chargent la table de mets délicieux, et la couronne de coupes écumantes. Invitée au banquet, l'élite des Tyrien ajoute par sa présence à l'éclat de cette fête, et s'y presse rangée sur des tapis éblouissants.

On admire les présents d'Énée ; on admire les charmes d'Iule, et sa feinte innocence, et ses traits où rayonne un dieu ; on admire et le manteau superbe, et le voile embelli d'une acanthe à feuilles d'or. Didon surtout, l'infortunée Didon, dévouée aux horreurs du sort qui l'attend, ne peut rassasier sa vue de ces images trop flatteuses. Plus son œil les contemple, plus son cœur s'enflamme. Et les grâces de l'aimable enfant, et ses dons séducteurs, la remplissent d'une égale ivresse. D'abord l'artificieux Amour, suspendu au cou du héros, semble s'oublier dans ses bras, et rend caresse pour caresse à l'erreur d'un père abusé : ensuite il vole vers la reine. Les regards fixés sur lui seul, l'âme occupée toute entière de ses perfides attraits, Didon l'approche de son sein, Didon l'y presse avec ardeur. Malheureuse ! elle ignore quel dieu redoutable folâtre sur ses genoux ! Lui cependant, fidèle aux leçons de sa mère, il efface peu-à-peu Sichée du souvenir d'une épouse, et par degrés ouvre aux feux du désir un cœur depuis longtemps paisible, et déjà tiède au doux plaisir d'aimer.

Mais le banquet touche à son terme, et les mets sont desservis. Enfin paraissent les larges coupes des libations, et l'écume pétillante en couronne les bords. Des cris de joie s'élèvent, et les voix confondues roulent en bruyants éclats sous les vastes lambris. Suspendus à l'or des plafonds, cent lustres étincellent de feux dont la clarté triomphe de l'obscurité de la nuit. La reine alors demande ce riche cratère, magnifique assemblage de diamants et d'or, noble héritage de Bélus et des rois de sa race. Didon le remplit d'un vin pur, et soudain règne un religieux

silence. « Ô Jupiter, dit-elle, dieu protecteur de l'hospitalité, fais que ce jour soit heureux pour les enfants de Tyr, pour les enfants de Troie ! fais que la mémoire en soit chère à nos derniers neveux ! Viens parmi nous, divin Bacchus, père aimable de la gaieté ! Bienfaisante Junon, sois propice à nos vœux ! Et vous tous, ô fils d'Agénor, célébrez avec moi la fête qui nous rassemble ! »

À ces mots, elle épand sur la table les prémices de la douce liqueur. La première, après cette offrande, elle effleure des lèvres la coupe écumante, la donne ensuite à Bitias, et le provoque en souriant aux exploits des buveurs : il la prend, la vide d'un trait, et s'inonde à longs flots du nectar vermeil. Puis de nouveau rempli, le vase d'or circule parmi les convives. En même temps Iopas, à la belle chevelure, fait résonner sur sa lyre d'or les airs sublimes du grand Atlas. Il chante le cours inconstant de la Lune, et la route enflammée que décrit le Soleil ; quel pouvoir a formé l'homme et tout ce qui respire ; quelle cause allume sur nos têtes la foudre et les orages. Il chante l'humide Arcture, et les Hyades pluvieuses, et le char glacé des deux Ourses ; pourquoi le jour, durant l'hiver, court se plonger si tôt dans l'Océan ; pourquoi la nuit, durant l'été, nous rend si tard ses ombres paresseuses. Il chante ; les Tyrien éclatent en applaudissements redoublés, et les Troyens y répondent.

Cependant l'infortunée Didon prolongeait sans fin dans la nuit des entretiens trop chers, et s'enivrait lentement du poison de l'amour. Sans cesse elle s'épuise en questions sur Priam, en questions sur Hector : sans cesse il faut lui peindre ou l'armure du fils de l'Aurore, ou les coursiers de Diomède, ou les exploits d'Achille. Mais plutôt, dit-elle, apprenez-nous, généreux étranger, l'histoire de vos malheurs depuis leur origine : racontez-nous et les pièges des Grecs, et l'heure fatale d'Ilion, et vos longues aventures ; car déjà le septième été vous voit errant sur des plages lointaines et des mers inconnues.

Livre second

À CES mots, le silence règne de toutes parts ; les regards attentifs s'attachent sur le fils d'Anchise ; et de son lit élevé, le héros commence en ces termes :

« Reine, vous m'ordonnez de rouvrir la source amère de mes larmes ; vous voulez que je retrace la puissance de Troie et son déplorable empire, s'écroulant sous les coups des Grecs : épouvantable catastrophe, dont j'ai été le témoin, dont je fus presque la victime. À ce récit douloureux, quel farouche Polope, quel soldat de Pyrrhus ou du barbare Ulysse, pourrait retenir ses pleurs ? Déjà la nuit abandonne les cieux, et le déclin des astres invite au doux repos. Mais si vous trouvez quelques charmes aux peintures de nos revers, si votre pitié s'intéresse aux derniers efforts d'Ilion ; quoique mon cœur frémisse au souvenir de tant de maux, et repousse une affreuse image, j'obéirai.

Épuisés par cent combats, et repoussés par les destins, les chefs de la Grèce comptaient au pied de nos remparts dix années d'assauts inutiles. Tout-à-coup (…) Pallas les inspire ; et sous leurs mains s'élève, tel qu'un mont gigantesque, l'édifice d'un cheval énorme : les ais du pin antique en ont façonné la structure. C'est, disent-ils, un vœu pour leur retour : le bruit s'en répand jusqu'à nous. Cependant l'élite de leurs guerriers, désignés par le sort, remplit en secret les flancs ténébreux du colosse ; et dans ses cavités immenses, dans ses profonds recoins, s'entasse une phalange armée.

Non loin de ces parages est Ténédos, île fameuse, île opulente, alors que florissait l'empire de Priam ; aujourd'hui simple rade, abri peu sûr pour les vaisseaux. C'est là que les Grecs se retirent, là qu'ils se cachent, le long des côtes inhabitées. Crédules, nous chantons leur départ, nous saluons les vents qui les remportent vers Mycènes. Enfin Pergame respire, affranchie d'un long deuil ; les portes s'ouvrent, on s'élance ; on se plaît à parcourir et le camp des Doriens, et les plaines désertes, et le rivage abandonné. Ici veillaient les Dolopes ; là flottaient les pavillons de l'implacable Achille ; voici la plage que bordaient les navires ; c'est dans ces champs que se heurtaient les bataillons rivaux. Tout un peuple en extase se presse autour du don fatal, promis à la chaste Déesse ; tous en admirent l'imposant aspect. Thymète le premier, soit trahison, soit que déjà le sort de Troie fût ainsi résolu, Thymète nous invite à l'introduire dans nos murs, à l'installer en pompe dans la citadelle. Mais Capys, mais tous ceux dont la prudence dirige les conseils, veulent qu'à l'instant même on précipite au fond des mers cette insidieuse offrande, ce présent suspect de la Grèce ; ils veulent que la flamme le réduise en cendre, ou que le fer en sonde les profondeurs, en interroge les mystères.

Pendant que la multitude incertaine se partage en avis contraires, Laocoon paraît : suivi d'un nombreux cortège, il accourt, l'œil en feu, des hauteurs de la citadelle ; et d'un tertre voisin : « Malheureux ! s'écrie-t-il, quelle démence vous égare ? Les croyez-vous loin de ces bords, vos cruels ennemis ? Ces pieux tributs

de la Grèce, les croyez-vous exempts de perfidie ? Est-ce là connaître Ulysse ? Ou ces cloisons trompeuses recèlent les enfants d'Argos ; ou l'astuce fabriqua cette machine impie, pour dominer nos tours, et vomir la mort sur nos têtes. Oui, ce vœu cache un piège.Troyens ! méfiez-vous, quel qu'il soit, de ce cheval funeste ! je crains les Grecs, jusque dans leurs présents. « Il dit, et d'un bras nerveux pousse une longue javeline contre le vaste sein du monstre. Le trait s'y fixe et tremble ; la masse ébranlée mugit, et ses sombres cavernes résonnent d'un lugubre murmure. Ah ! sans le courroux des dieux, sans le vertige de nos pensées, nous suivions cet exemple, nous brisions sous la hache ces repaires ennemis ; et toi, Pergame, tu régnerais encore ! palais superbe de Priam, tu serais encore debout !

Au même instant s'avançait, les mains chargées de chaînes, un jeune homme que des bergers Phrygiens traînaient à grands cris vers le roi. Inconnu, prisonnier volontaire, il s'était livré lui-même pour mieux servir ses complices, et leur ouvrir les portes d'Ilion : fourbe armé d'audace, également prêt, soit à forger d'odieux complots, soit à périr dans les tortures. Bientôt la foule, accourue pour le voir, l'environne de toutes parts : une joie tumultueuse insulte aux fers du captif. Mais écoutez, ô Reine, quelles embûches nous dressait la lâcheté des Grecs ; et par l'infamie d'un seul, apprenez à les connaître tous. Dès qu'il s'est arrêté, seul et sans armes, au milieu de ce cercle immense, il se trouble, il soupire ; et promenant des regards inquiets sur les phalanges Troyennes rangées autour de lui, « Ciel ! dit-il, quel coin du monde, quelle rive hospitalière, peut maintenant m'offrir un refuge ? Malheureux ! à qui recourir dans ma détresse ? C'est donc peu que Mycènes me refuse un asile ! Pergame justement irritée demande mon supplice. »

À cette voix gémissante, la fougue des esprits s'apaise, et le calme succède aux premiers transports. On l'exhorte à parler. Quel sang lui donna le jour ? que peut-il nous apprendre ? Maîtres de sa destinée, pouvons-nous compter sur sa foi ? Telles étaient nos questions ; déposant enfin la crainte, il répond en ces termes :

« Monarque généreux, oui, quelque sort qui m'attende, je publierai devant vous la vérité toute entière. Argos est ma patrie, je vous dois ce premier aveu ; et si la fortune a rendu Sinon misérable, du moins son injustice n'en fera point un imposteur, un traître. Peut-être un récit fidèle a-t-il porté jusqu'à vous le nom de Palamède, de ce prince, noble race de Bélus, et dont la renommée se plaît à célébrer la gloire. Accusé d'une trame imaginaire, sa vertu succomba sous un jugement inique. Parce qu'il s'opposait à la guerre, les Grecs l'envoyèrent à la mort : à présent qu'il n'est plus, ils versent des pleurs sur sa cendre. Associé par un père indigent au sort de ce grand homme, et né du sang dont il sortait lui-même, je vins sous sa conduite, au premier signal des combats, faire en ces champs l'essai de mon courage. Tant que l'envie n'osa l'atteindre au faîte des honneurs, tant que sa haute sagesse régna dans le conseil de nos rois, je pus me vanter moi-même d'un peu d'éclat et de quelque puissance. Mais depuis que la haine du fallacieux Ulysse (le monde, hélas ! est plein de cette histoire) eut précipité le héros dans la tombe ; navré de douleur, je traînais ma vie dans la solitude et les larmes, je détestais dans mon cœur la fin tragique d'un ami sans reproches. Insensé ! je ne sus pas me taire ; je jurai, si le destin me servait un jour, si jamais je rentrais vainqueur dans les murs paternels, je jurai de venger ses mânes ; et mes

invectives allumèrent contre moi d'implacables ressentiments. Voilà l'origine de mes malheurs ; dès lors Ulysse, tourmenté par la conscience de son crime, ne cessa de m'épouvanter par d'atroces calomnies ; dès lors il affecta de semer parmi le peuple des bruits précurseurs de ma perte, et d'aiguiser le poignard dont il brûlait de me percer. Sa fureur n'eut point de repos, que par le ministère de Calchas.... Mais pourquoi vous fatiguer d'une plainte importune ? pourquoi retarder mes tourments ? Si tous les Grecs méritent également votre colère, je suis Grec, il suffit ; frappez : Ulysse remerciera Priam, et les Atrides paieront cher mon dernier soupir.

Plus vive à ces mots, notre curiosité le presse de poursuivre, lui demande de nouveaux détails. Nous ignorions, hélas ! tout ce qu'une nation perverse pouvait machiner de noirceurs. D'une voix altérée par la crainte, il continue, en ces mots, son perfide récit.

« Souvent les Grecs, songeant à fuir, tentèrent d'abandonner les campagnes de Troie, et de mettre un terme aux ennuis d'un siège éternel. Plût au ciel qu'ils l'eussent fait ! Mais toujours la tourmente leur ferma le chemin des mers, toujours l'Auster effraya leurs voiles déployées ; surtout depuis le jour où s'éleva dans nos camps ce colosse aux flancs d'érable, cent fois les nues retentirent des éclats du tonnerre. Étonnés de ce prodige, nous envoyons Eurypyle consulter l'oracle d'Apollon ; et voici la triste réponse que le sanctuaire nous renvoie : Le sang d'une vierge immolée vous rendit les vents propices, quand vous cherchiez, ô Grecs, les rivages d'Ilion. Il faut encore du sang pour acheter votre retour : immolez un enfant d'Argos. À la première nouvelle de ce fatal arrêt, tous les fronts ont pâli, tous les cœurs sont glacés d'effroi. Pour qui s'apprête le glaive du destin ? quelle victime doit satisfaire aux dieux ? Mais soudain le tyran d'Ithaque entraîne à grands cris Calchas au milieu de nos rangs, et le somme d'expliquer la volonté du ciel. Hélas ! les moins pénétrants m'annonçaient d'avance le barbare dénouement de cette coupable intrigue, et prévoyaient en silence ma perte prochaine. Dix jours entiers, Calchas Déjà parait le jour funeste ; déjà se dispose l'appareil du sacrifice, et les gâteaux sacrés, et les bandeaux qui devaient ceindre ma tête. Je l'avoue, je m'arrachai au trépas, je brisai mes liens ; et caché, durant la nuit obscure, parmi les joncs d'un marais fangeux, j'attendis que les cruels s'aventurassent sur les flots, si quelque heureux hasard leur en inspirait la pensée. Ainsi donc plus d'espérance de vous revoir, champs qu'habitaient mes aïeux, de vous embrasser encore, enfants chéris, père adoré, vous que mes ennemis peut-être puniront de ma faute, vous dont le supplice, hélas ! va sans doute expier mon crime ! Ah ! du moins, au nom des dieux immortels, de ces dieux qui lisent dans le cœur des humains ; au nom de la bonne-foi, trésor des âmes pures, s'il en est encore sur la terre ; je vous en conjure, Prince magnanime, ayez pitié des maux qui m'accablent ; ayez pitié d'un infortuné, digne d'un meilleur sort. »

Il pleurait ; nous lui laissons la vie, et nos larmes se mêlent à ses larmes. Priam lui-même fait tomber ses fers, et le rassure par ces paroles consolantes : « Qui que tu sois, oublie la Grèce qui t'oublie ; et, Troyen dès ce moment même, réponds avec franchise aux questions des Troyens. Pourquoi cette immense effigie, dressée devant nos remparts ? quel conseil en donna l'idée ? quel espoir s'y rattache ? Est-

ce un hommage religieux ? est-ce une machine de guerre ? » Ainsi parlait le vieux monarque. Sinon, instruit chez les Grecs à l'art de feindre, lève au ciel ses mains libres d'entraves : « Feux éternels,. inviolables divinités, dit-il ; et vous sinistres autels, couteaux sanglants dont j'évitai l'atteinte, lugubres atours des victimes, qui déjà ceigniez mon front, je vous atteste. Oui ! je peux sans remords abjurer des lois que Mycènes abjura la première ; je peux abhorrer mes bourreaux, et dévoiler à la clarté du ciel tout ce qu'ils cachent dans les ténèbres. Mais toi, Pergame, reste fidèle à tes promesses ; et si je te fais d'importants aveux, si je te sauve d'un grand désastre, conservée par Sinon, que son salut soit le prix du tien.

Toute la confiance des Grecs, toute la force de leurs armes, étaient fondées sur la protection de Pallas. Mais du jour que l'impie Diomède, qu'Ulysse, l'âme de tous les forfaits, entreprirent d'enlever jusqu'en son temple saint le fatal Palladium ; qu'à travers la garde égorgée, ils osèrent saisir l'auguste emblème de la Déesse, et souiller de leurs mains sanglantes ses bandelettes virginales : de ce jour, les Grecs virent s'éloigner l'espérance avec la victoire ; leur courage s'abattit ; Pallas repoussa leur encens. Ce fut par des signes non douteux, que l'Immortelle manifesta sa colère. À peine fut assise en nos camps sa divine statue, des traits de flamme jaillirent de ses yeux irrités, une sueur brûlante courut par tout son corps ; et trois fois, ô surprise ! trois fois se dressant tout-à-coup, elle agita son égide et sa lance frémissante. Aussitôt Calchas annonce qu'il faut repasser les mers ; que Troie ne peut tomber sous le fer des Argiens, s'ils ne retournent dans Argos prendre de nouveaux auspices, et n'en ramènent des dieux plus favorables, guidant comme autrefois sur l'onde nos poupes triomphantes. Maintenant donc que les perfides, poussés par des vents amis, vont revoir leur Mycènes ; c'est pour vous préparer de plus rudes attaques, se concilier le ciel, et, mesurant une seconde fois les eaux, reparaître à l'improviste sur vos bords épouvantés. C'est ainsi que Calchas interprète ce prodige. Afin d'apaiser Minerve, et de remplacer son image, ils ont, sur la foi du prophète, bâti ce pieux monument, dont la vertu doit effacer leur attentat. Calchas a voulu que l'art en exhaussât l'industrieuse charpente, et la portât jusqu'aux cieux, pour qu'il ne pût franchir vos portes, pénétrer dans vos murs, et devenir le nouveau gage de leur éternelle durée. Car si jamais votre audace violait l'offrande consacrée à Minerve ; alors, (puissent les dieux détourner sur Calchas son funeste présage !) alors malheur à l'empire de Priam ! malheur à la Phrygie ! Mais si vos mains respectueuses l'introduisent au sein de vos remparts, à son tour l'Asie conjurée portera la désolation dans l'héritage de Pélops : triste destinée, qui menace nos neveux. »

Tant d'artifices, tant de parjures, endorment la défiance ; et la malice d'un fourbe, et ses larmes feintes, triomphent enfin de guerriers que n'avaient pu soumettre ni le fils de Tydée, ni l'impétueux Achille, ni deux lustres de guerres, ni mille vaisseaux armés.

Bientôt un spectacle plus frappant, plus terrible, s'offre à nos regards interdits, et jette dans nos âmes un trouble inattendu. Nommé par le sort pontife de Neptune, Laocoon, près des autels ornés de guirlandes, immolait un taureau superbe au souverain des mers. Tout-à-coup (j'en frémis encore), vomis de Ténédos par un calme trompeur, deux serpents s'allongent sur la plaine liquide, et, roulant

leurs orbes immenses, glissent de front vers le rivage. Leur luisante poitrine se dresse au milieu des flots, et de leur crête sanglante ils dominent les ondes ; leurs flancs se traînent en effleurant l'abîme, et leur queue se recourbe au loin en replis sinueux. Soudain la vague écume et gronde : les monstres ont touché l'arène ; et l'œil rouge de sang, les prunelles enflammées, ils font siffler leurs triples dards dans leurs gueules béantes. Tout fuit épouvanté : mais plus rapide que l'éclair, le couple affreux vole aux autels. Là, saisissant d'abord les deux jeunes fils du grand-prêtre, il embrasse d'une horrible étreinte leurs membres délicats, et déchire de morsures leurs chairs palpitantes. En vain leur père accourt, et balance un trait menaçant : déjà les reptiles l'ont enlacé lui-même ; lui-même ils l'enchaînent, ils le serrent de leurs vastes anneaux ; et repliés deux fois autour de ses flancs robustes, deux fois environnant son cou nerveux de leurs cercles d'écailles, ils dépassent fièrement sa tête de leurs têtes altières. Lui, roidissant ses deux bras contre ces nœuds épouvantables, tout couvert d'un sang livide, et dégouttant des noirs venins qui souillent son bandeau sacré, il pousse vers le ciel d'effroyables clameurs. Tel mugit un taureau blessé, lorsque, échappé des autels, il a dérobé son front à la hache incertaine. Enfin les dragons vainqueurs gagnent, en rasant la terre, les hauteurs du temple, et réfugiés dans le sanctuaire de l'inflexible Passas, s'y cachent aux pieds de la déesse, sous l'abri de son bouclier.

À ce prodige, l'effroi redouble dans tous les cœurs. « L'impie, s'écrie-t-on, a son juste salaire, lui dont la lance outragea ce bois vénérable, lui dont le fer sacrilège en blessa les parois sacrées ! Conduisons dans ses demeures ce nouveau Palladium ; et fléchissons par nos vœux le courroux de Minerve ! » Aussitôt s'écroule sous nos coups un large pan de nos murailles, et nos remparts sont ouverts à l'ennemi. Chacun s'empresse d'aplanir le passage ; les uns coulent des roues mobiles sous les pieds du colosse ; d'autres suspendent à ses épaules de longs cordages. La fatale machine gravit nos retranchements, enceinte d'une armée. À l'entour, nos enfants et nos vierges font retentir l'air de chants religieux, et se plaisent à toucher le câble qui la traîne. Elle entre enfin, elle entre, et s'avance menaçante au milieu de la ville. Ô ma patrie ! ô séjour des dieux, Ilion ! cité célèbre par tant d'exploits, cité de Dardanus ! Quatre fois, au seuil même de nos portes, la masse énorme s'arrêta : quatre fois ses antres retentirent du cliquetis des armes. Cependant, ô délire ! nous en pressons la marche ; et poussés d'un aveugle transport, nous plaçons le monstre sinistre sous les lambris de l'Immortelle. Alors même Cassandre, élevant sa voix fatidique, nous prédit nos malheurs ; mais hélas ! un dieu nous rendait sourds à la voix de Cassandre. Et nous, infortunés, nous dont luisait le jour suprême, nous en faisons un jour de fête, nous courons parer nos temples de verdure et de fleurs !

Enfin le soleil a décrit son tour ; et la nuit s'élançant des gouffres humides, enveloppe de son crêpe immense et le ciel, et la terre, et les complots des Dolopes. Les Troyens, sous leurs toits paisibles, s'abandonnent au repos : tout dort, et dans Pergame règne un calme profond. Mais déjà les nefs de Mycènes s'avançaient de Ténédos dans leur menaçant appareil, et voguaient à la faveur du silence et des ombres, vers un rivage, hélas ! trop connu. Un fanal, arboré sur la poupe royale, a fait briller ses feux. À l'instant Sinon, que le ciel irrité protégeait pour notre ruine,

rompt furtivement la barrière qui retenait les Grecs, et les délivre de leur sombre prison. Le repaire s'ouvre, et les rend à la lumière. De ces voûtes caverneuses se précipitent avec une joie barbare et Thessandre et Sthénélus, et l'exécrable Ulysse, en glissant le long d'un câble officieux. Après eux, s'élancent Acamas et Thoas, et Pyrrhus, bouillant fils-d'Achille, et Machaon, et Ménélas, et. l'inventeur du stratagème, le cruel Épéus. Les lâches fondent sur un peuple enseveli dans le sommeil et les fumées du vin : ils massacrent les gardes, ils s'emparent des portes, et les ouvrant de toutes parts aux farouches enfants de l'Aulide, en poussent dans nos murs les phalanges conjurées.

C'était l'heure où Morphée secoue ses premiers pavots sur les malheureux mortels, et leur verse l'oubli des maux, ce doux oubli, présent des dieux. Tandis que j'en goûtais les charmes, un songe vient offrir Hector à ma vue ; mais le front couvert d'un voile de tristesse, mais les yeux mouillés de pleurs ; tel qu'un vainqueur inhumain le traîna jadis à son char, le visage souillé d'une fange sanglante, les pieds livides et traversés d'une infâme courroie. Dieux ! sous quels traits je le voyais paraître ! Qu'il était loin de ressembler à ce terrible Hector, qui revenait chargé des dépouilles d'Achille, ou dont la main foudroyante lançait les torches d'Ilion sur les vaisseaux d'Argos ! Sa barbe était hideuse ; un sang noir collait ses cheveux ; et ses flancs étalaient encore ces blessures sans nombre, dont ils furent déchirés sous les murs paternels. Moi-même alors, je crus sentir couler mes larmes ; et. mon âme abusée exhalait ainsi sa douleur : « Noble flambeau de la Phrygie ! ô le plus sûr espoir des enfants d'Ilus ! que ton retour s'est fait attendre ! « Quels bords t'arrêtaient loin de nous, Hector, si longtemps désiré ? Après tant de funérailles, lorsque tant de combats divers, tant d'assauts obstinés, ont lassé notre courage ; en quel état, hélas ! viens-tu nous secourir ! Quel indigne outrage déshonora ton auguste visage ? Pourquoi ces larges cicatrices. »

Muet à ces vains discours, le héros dédaigne d'y répondre : mais poussant du fond de son cœur un pénible soupir : « Fuis, ô fils de Vénus, dérobe-toi, dit-il, aux flammes qui t'environnent. Mycènes est dans nos murs ; Troie s'écroule, ses tours altières sont en poudre. Nous avons fait assez pour la patrie, assez pour le monarque : si le bras d'un mortel avait pu sauver Pergame, le bras d'Hector l'aurait sauvée. Troie confie à ton amour les objets de son culte et ses dieux tutélaires. Qu'ils deviennent les compagnons de ta destinée : qu'errants avec toi sur les ondes, ils se fixent enfin avec toi dans les murs superbes d'un nouvel Ilion. » Il dit ; et du sanctuaire de Vesta, ses mains rapportent l'image protectrice de la Déesse, et ses chastes atours, et les feux éternels qui lui sont consacrés.

Cependant le trouble et la désolation se répandent dans nos murs ; et quoique la demeure d'Anchise se perde à l'écart sous l'ombrage d'un bois épais, déjà les cris plus aigus en ont percé l'enceinte, et l'horreur y pénètre avec le fracas des armes. Arraché des bras du sommeil, je vole au faîte de l'édifice ; et, l'oreille attentive, j'interroge les vents. Ainsi quand la flamme, poussée par l'Auster furieux, court en pétillant à travers les guérets ; ou qu'un rapide torrent, grossi par les eaux des montagnes, inonde les vallées, inonde les riantes moissons, trésors du laboureur, et roule dans ses vagues mugissantes les forêts déracinées : debout sur la cime d'un roc, le pasteur écoute immobile, et cherche la cause du bruit qui l'a

frappé.

Alors s'explique le mystère d'un songe trop véridique ; alors se dévoile à mes yeux toute la perfidie des Grecs. Déjà le vaste palais de Déiphobe s'est abîmé dans les flammes ; déjà le feu dévore les longs portiques d'Ucalégon : les lueurs de l'incendie se réfléchissent au loin sur les mers de Sigée. De toutes parts se font entendre, et les clameurs des guerriers, et les éclats du clairon. Hors de moi, je saisis mes armes, sans trop savoir quel secours j'en puis attendre ; mais je brûle de rassembler une troupe intrépide, et de m'ensevelir avec elle sous les débris de la citadelle. L'ardeur de la colère précipite mon courage ; je n'aspire plus qu'à l'honneur d'un glorieux trépas.

Mais voilà qu'échappé non sans peine aux traits des ennemis, Panthée se présente à mes regards ; Panthée, pieux enfant d'Othrys, et prêtre du temple d'Apollon. D'une main portant ses dieux vaincus et leurs saintes reliques, traînant de l'autre son petit-fils, il venait éperdu se réfugier dans mon palais. « Que peut encore la vaillance, ô Panthée ? Où porter l'effort de nos coups ! « Le vieillard, à ces mots, s'écrie d'une voix lamentable : « Il est venu le dernier jour de notre empire, le terme fatal de nos grandeurs ! Plus de Troyens, plus d'Ilion ! Notre antique splendeur s'est évanouie comme une ombre. L'impitoyable Jupiter a couronné les vœux d'Argos ; tout plie sous les Grecs dans Pergame embrasée. Le fatal colosse introduit dans nos murs, y dresse sa tête menaçante, et vomit au milieu de nous des bataillons armés ; et Sinon triomphant, Sinon, la torche en main, insulte à notre funeste crédulité. Ici, des milliers d'assaillants ont enfoncé les portes ; jamais l'orgueilleuse Mycènes n'enfanta plus de guerriers : là, des rangs épais de soldats hérissent chaque passage d'une forêt de lances. De tous côtés s'élèvent des remparts de fer ; de tous côtés les glaives nus étincellent, prêts à donner la mort. À peine la garde avancée tente hors des murs un combat inégal : ses coups mal assurés se perdent dans les ténèbres. »

Exalté par ces cruelles images, et plein d'un dieu qui m'entraînait sans doute, je me jette à l'instant parmi les dards et les flammes, partout où m'emporte une aveugle furie, partout où m'appellent le cliquetis des armes et les cris poussés jusqu'aux cieux. Sur mes pas accourent, aux pâles clartés de la lune, et le généreux Pentus, et le sage Ripée. Bientôt se joignent encore à nous Hypnes et Dymas, et Corèbe, bouillant fils de Mygdon ; Corèbe qui, dans ces jours d'alarmes, brûlant pour Cassandre d'un fol amour, était venu briguer dans Troie le titre de son époux, et porter à Priam, à ses peuples, le secours de son bras. Malheureux ! que ne croyait-il aux conseils d'une épouse inspirée !

Dès que je les aperçus pressés autour de moi, et ne respirant que l'audace, « Braves amis, m'écriai-je, vous dont le sort a trahi la valeur ! n'écoutons qu' un beau désespoir. Vous voyez dans quel abîme nous a plongés la fortune : les dieux protecteurs de Pergame ont tous abandonné leurs temples, et déserté leurs autels : vous défendez en vain des ruines fumantes. Mourons, mais le fer à la main, mais en écrasant nos vainqueurs. Le salut des vaincus est de n'en point espérer. »

Ces paroles redoublent leur fureur. Tels que des loups avides s'élancent pleins de rage, durant les noirs frimas, lorsqu'une faim dévorante les chasse de leur repaire, et que leurs petits délaissés demandent en hurlant leur pâture ; tels nous

volons à travers les javelots, à travers la mêlée ; tels affrontant mille trépas, nous perçons, en courant, jusqu'au centre de la ville : la sombre nuit nous couvre de ses ailes ténébreuses. Nuit de sang, nuit de carnage ! oh, quel récit pourrait en retracer les massacres ! quels yeux auraient assez de larmes pour en pleurer les malheurs ! Elle tombe, cette antique cité, longtemps reine de l'Asie : des milliers de cadavres jonchent les chemins publics, et les demeures des hommes, et les parvis des dieux. Le Troyen toutefois ne mord pas seul la poussière : souvent la vertu se ranime dans le cœur des vaincus, et les vainqueurs à leur tour vont mesurer la terre. Partout un horrible deuil, partout l'épouvante et la mort, sous cent formes hideuses !

Le premier des Grecs qui se présente à nous, est Androgée, guidant un corps nombreux. L'imprudent croit voir des guerriers amis, et ses reproches officieux aiguillonnent ainsi notre ardeur. « Hâtez-vous, enfants d'Argos ! quelle indolente mollesse ralentit votre course ? Déjà tant d'autres s'en retournent, chargés des dépouilles d'Ilion ! et vous descendez seulement de vos vaisseaux ! » Il dit ; et dans l'instant nos réponses équivoques l'avertissent qu'il s'est jeté dans les rangs ennemis. Frappé de stupeur, il recule et se tait. Ainsi le voyageur, dont le pied a foulé par mégarde un serpent caché sous des ronces, rebrousse tout à coup d'effroi, à l'aspect du monstre qui se dresse en sifflant, et gonfle son cou bleuâtre ; ainsi fuyait Androgée, pâle et tremblant à notre abord. Nous chargeons sa troupe incertaine, et nos armes serrées l'enfoncent de toutes parts. L'ignorance des lieux, la surprise, la terreur, tout les livre à nos coups : la fortune sourit à ce premier effort.

Fier d'un succès qui flatte son audace, « Compagnons, dit Corèbe, le sort nous montre le chemin de la victoire, c'est à nous de le suivre. Changeons de boucliers, empruntons aux vaincus leur parure étrangère : ruse ou valeur, qu'importe, quand il s'agit de triompher ? Nos ennemis eux-mêmes nous fourniront des armes. » À ces mots, il orne sa tête du casque à l'ondoyante aigrette, qui couvrait le front d'Androgée ; il suspend à son bras le riche bouclier du héros ; et l'épée d'un Grec ceint le flanc d'un Troyen. Bientôt Ripée, bientôt Dymas, et tous ceux qui me suivent, s'empressent d'imiter Corèbe : chacun se décore de son récent trophée. Ainsi mêlés parmi les Grecs, nous marchons, invoquant des dieux qui n'étaient pas pour nous. Nombre d'exploits signalent notre courage dans l'épaisseur des ombres ; nombre d'Argiens, immolés sous nos coups, vont peupler les enfers. Les uns, emportés par la peur, ont regagné leurs nefs, et cherché l'abri du rivage ; d'autres, dans leur honteuse frayeur, gravissent de nouveau les flancs escarpés du colosse, et rentrent dans le sein qui les avait vomis. Mais hélas ! qui peut compter sur un bonheur durable, quand le ciel est contraire !

Soudain paraît, ô douleur ! la fille de Priam, l'infortunée Cassandre, arrachée, les cheveux épars, du sanctuaire de Minerve, et levant inutilement au ciel ses yeux enflammés de courroux, ses yeux… ! car des fers chargeaient ses mains virginales. À ce spectacle, Corèbe hors de lui-même ne peut contenir ses transports : il se précipite au milieu des lâches ravisseurs, il défie leur rage et la mort. Sa fougue nous entraîne, et notre furie se fait jour dans l'épais bataillon. Là commencent nos misères. Abusés par nos armures nouvelles et nos panaches mensongers, les

Troyens, du haut du temple, font pleuvoir sur nos têtes une grêle de traits, et font dans nos rangs un affreux carnage. En même temps les Grecs, frémissant de leur défaite, et brûlant de ressaisir leur captive, les Grecs se rallient, et nous enveloppent de toutes parts. Sur nous fondent à la fois l'ardent Ajax, et l'un et l'autre Atride, et l'innombrable essaim des Dolopes. Tels parfois soufflant la tempête dans leur course opposée, le Zéphyre et l'Auster, et l'Eurus enfant de l'Aurore, font retentir les airs de leurs chocs bruyants : les forêts ébranlées mugissent : Neptune, de son trident, bat les ondes écumantes, et bouleverse les mers dans leurs profonds abîmes. Ceux même dont nos ruses triomphèrent à la faveur des ombres, et que la crainte dispersa devant nous dans la nuit ténébreuse, reparaissent à l'improviste : ils reconnaissent bientôt l'imposture de nos armes, et l'accent d'un Phrygien sous le casque d'un Grec. Le nombre aussitôt nous accable. Corèbe avant tous, atteint par Pénélée, succombe aux pieds des autels de la redoutable Pallas. Ripée le suit aux sombres bords, Ripée, le plus juste, le plus religieux des Troyens : sa vertu ne trouva pas grâce devant les Immortels ! Hypnes et Dymas meurent percés par leurs concitoyens. Et toi, Panthée, tu chancelles toi-même : ni ton respect envers les dieux, ni la tiare d'Apollon, ne peuvent te soustraire au trépas. Cendres d'Ilion, bûchers funèbres de ses enfants, vous le savez ! dans ce grand désastre, je n'évitai, pour sa défense, ni les traits conjurés des Grecs, ni les hasards des combats ; et si le destin l'eût permis, j'emportais, en tombant, la gloire de tomber avec la patrie ! Arrachés de ce lieu funeste, nous le quittons en gémissant, Iphitus, Pélias et moi ; Iphitus, appesanti par le fardeau des ans ; Pélias, blessé par Ulysse, et se traînant à peine. Tout à coup des cris redoublés nous appellent au palais de Priam.

C'est là surtout que Mars déploie toutes ses fureurs : on dirait que la guerre n'a point d'autre théâtre, et que la mort craint de frapper ailleurs ; tant les phalanges se heurtent avec acharnement, tant l'auguste enceinte est livrée à d'horribles assauts ! déjà les portes s'ébranlent aux coups du bélier ; les échelles dressées fléchissent sous le poids des assaillants ; et les Grecs, suspendus aux murs qu'ils gravissent, opposent d'une main aux dards l'airain de leurs boucliers, tandis que de l'autre ils s'attachent aux créneaux. Les Troyens, de leur côté, s'arment des ruines mêmes de leurs tours démolies, de leurs toits embrasés, dernière ressource du désespoir qui lutte contre la mort ; ils font rouler du faîte les lambris, les poutres dorées, somptueux ornements de la demeure des rois. D'autres veillent, l'épée nue, aux postes inférieurs : leur vaillante élite doit en disputer les approches. Mon courage alors se rallume ; je cours défendre l'asile du monarque, soutenir les braves en péril, et ranimer les vaincus.

Derrière le palais était une porte secrète, un passage ignoré, dont les détours conduisaient du pavillon d'Hector à celui de Priam ; issue cachée, que l'ennemi n'avait point aperçue, et qui, dans des jours plus heureux, vit souvent la triste Andromaque pénétrer sans pompe vers sa noble famille, et mener le jeune Astyanax à son royal aïeul. C'est par cette route inconnue que j'aborde enfin les hauteurs, d'où les infortunés Troyens lançaient leurs traits impuissants. Là dominait, assise au bord du comble, une tour dont la cime altière s'élevait jusqu'aux nues, et d'où l'œil aimait à découvrir l'immensité de Troie, et la flotte et

le camp des Grecs. Armés de haches et de leviers, nous en attaquons les appuis, déjà minés par l'âge. La masse est arrachée de ses vieux fondements : on la pousse ; et s'écroulant tout à coup avec un horrible fracas, elle écrase au loin dans sa chute des bataillons entiers. D'autres à l'instant les remplacent ; et cependant les javelots et les pierres sifflant de toutes parts, s'entrechoquent dans les airs. Au pied même du vestibule, et déjà touchant les degrés, Pyrrhus, bouillant d'ardeur, fait luire les éclairs de sa lance, et resplendit de feux sous son armure d'airain. Tel rayonne, à l'éclat du jour, un serpent réchauffé par les sucs du printemps : naguère durant l'âpre froidure, il dormait engourdi sous la terre ; maintenant fier de sa peau nouvelle, et brillant de jeunesse, tantôt il roule en cercle azuré ses mobiles anneaux ; tantôt levant son cou superbe, il se dresse au soleil, et darde en triple aiguillon sa langue meurtrière.

Près du fougueux Éacide combattent et Périphas à la taille menaçante, et l'écuyer d'Achille, Automédon, jadis conducteur des coursiers du héros, et les nombreuses cohortes de Scyros. Leur foule presse à l'envi l'attaque du péristyle, et fait voler jusqu'aux toits les brandons enflammés. Lui-même à leur tête, Pyrrhus, saisissant une hache énorme, frappe à coups redoublés la porte qui gémit, et fait trembler sur leurs gonds les pivots d'airain. Déjà le chêne cède au tranchant du fer ; les ais robustes crient et se rompent, et dans leur vaste épaisseur s'ouvre une brèche immense. À travers, on découvre les profondeurs du palais, et ses longues galeries où plonge l'œil étonné ; on découvre ces retraites augustes, où siégeait Priam, où tant de rois habitèrent ; et sur le seuil apparaissent les rangs armés qui le protègent.

Mais déjà l'intérieur n'offre partout que longs gémissements, que lugubres sanglots : les voûtes retentissent au loin des hurlements des femmes : les cris s'élèvent jusqu'aux cieux. On voit les mères éperdues errer, les cheveux épars, sous l'or des lambris spacieux, embrasser les colonnes, et les couvrir de leurs derniers baisers. Nouvel Achille, Pyrrhus achève son ouvrage ; ni gardes, ni bannières, ne peuvent soutenir son effort ; la porte chancelle sous le bélier qui tonne ; et renversée de ses pivots antiques, elle tombe à grand bruit. La violence triomphe, les retranchements sont forcés : le vainqueur se fraye un passage sur les cadavres des vaincus, et des torrents de Grecs se précipitent de toutes parts. Avec moins de furie se déborde un fleuve écumant, lorsqu'il a rompu ses digues, et surmonté les obstacles qui s'opposaient à ses ravages : avec moins de fracas roule à travers les campagnes son onde amoncelée, entraînant bergers, troupeaux, étables, dans son cours vagabond. J'ai vu, j'ai vu dans nos parvis et Pyrrhus et les deux Atrides, tout fumants de carnage ; j'ai vu la malheureuse Hécube, et cent filles de rois, livrées à d'indignes opprobres ; j'ai vu Priam aux pieds des autels, Priam arroser de son sang les feux consacrés par lui-même. Ces cinquante couches nuptiales, brillant espoir d'une nombreuse postérité, ces riches plafonds que décoraient l'or de l'Asie et les dépouilles étrangères, tout n'est plus que décombres : le glaive détruit ce qu'épargna la flamme.

Peut-être désirez-vous apprendre, ô Reine, quels furent les derniers moments de Priam. Voyant ses remparts en poudre, ses demeures envahies, et les Grecs au sein même de ses dieux domestiques, le vieux monarque saisit ses armes depuis

longtemps oisives ; il en charge en vain ses épaules tremblantes sous le faix des ans, et ceint d'un fer inutile, veut chercher le trépas dans les plus épais bataillons. Au centre du palais, sous la voûte des cieux, s'élevait un autel immense : tout près, un vieux laurier s'inclinant sur l'autel, en couvrait de son ombre les divinités tutélaires. Là, semblables à de timides colombes que poursuit la noire tempête, Hécube et ses filles se pressaient, tout en pleurs, autour du saint monument, et serraient dans leurs bras les Lares paternels, qui ne pourront les garantir. À l'aspect de Priam, courbé sous l'armure jadis légère à sa jeunesse, « Ô funeste vertige ! malheureux époux ! dit Hécube, pourquoi ces armes impuissantes ? Où courez-vous, hélas ! Ce n'est point un pareil secours, ce n'est « point un tel défenseur, que demande ce fatal moment. Non, quand il renaîtrait aujourd'hui, mon Hector lui-même ne nous sauverait pas. Acceptez ces lieux pour refuge : cet autel doit nous protéger tous, ou nous voir mourir tous ensemble. « À ces mots, elle entraîne l'auguste vieillard, et le fait asseoir auprès d'elle sous ces abris religieux.

Cependant échappé des mains de Pyrrhus, Polite, un des fils de Priam, fuyait à travers une grêle de flèches, à travers des flots d'ennemis, et se traînait, tout sanglant, le long des portiques déserts, le long des cours abandonnées. Pyrrhus le poursuit, l'œil étincelant, et la lance en arrêt : déjà son bras se lève, déjà son dard va le percer.... Mais enfin, près de toucher l'autel qu'entourent ses parents éperdus, l'infortuné tombe auprès d'eux ; et noyé dans son sang, il expire à leurs pieds. Alors Priam, sous la faux même de la mort, ne peut contenir sa juste colère ; elle éclate en ces mots : « Barbare ! applaudis-toi de ton infâme triomphe ! Ah ! s'il est au ciel des dieux justes, qui vengent la nature outragée, puissent-ils mesurer ta peine à ton crime, et payer ton forfait de son digne salaire ! As-tu bien pu, monstre, rendre mes yeux témoins du meurtre de mon fils, et souiller de cet affreux spectacle les regards d'un père ! Non, tu n'es pas le fils d'Achille. Cet Achille, ennemi généreux, ne vit pas sans pitié Priam à ses genoux ; il respecta les larmes d'un suppliant et les droits du malheur ; il rendit à la tombe la dépouille glacée d'Hector, et me renvoya libre au milieu de mes sujets. « Tel s'indignait le vieux roi ; et cependant sa main débile décoche un trait languissant, que l'airain repousse à l'heure même, et qui meurt suspendu au bouclier qu'il effleure. Mais Pyrrhus : « Eh bien, va, messager sinistre, va porter ces nouvelles au héros dont je tiens le jour. N'oublie pas de lui peindre mes honteux exploits ; dis-lui que Néoptolème dégénère. En attendant meurs ! « À ces mots, il traîne aux pieds mêmes des autels le monarque tremblant, dont les pas chancellent sur le marbre inondé du sang de son fils. Là, saisissant d'une main sa victime par ses cheveux blanchis, le cruel fait briller de l'autre une épée étincelante, et la plonge toute entière dans le flanc du vieillard. Ainsi se terminèrent les destinées de Priam ; ainsi périt lui-même, au milieu d'Ilion en feu, et sous ses forts écroulés, ce monarque, puissant arbitre de l'Asie, autrefois maître de tant de peuples et de tant de contrées. Son corps, séparé de sa tête, gît sans gloire sur l'arène ; ce n'est plus qu'un tronc inutile, une masse informe et sans nom.

Pour la première fois, l'horreur et l'effroi m'environnent ; mon âme est frappée de stupeur. Ce prince vénérable, exhalant à mes yeux son dernier soupir sous un glaive inhumain, me rappelle un père du même âge, objet de ma tendresse ; me

rappelle Créuse à l'abandon, mon palais au pillage, le jeune Iule en butte à tous les coups. Je regarde, je cherche autour de moi si quelques braves m'accompagnent encore… ils ont tous disparu. Dans leur désespoir, les uns se sont précipités du sommet des tours ; les autres ont fini dans les flammes leur misérable vie.

Je restais seul… Les sueurs de l'incendie éclairaient mes pas errants, et les dirigeaient au milieu des ruines, lorsque j'aperçois tout à coup la fille de Tyndare, assise en silence dans le sanctuaire de Vesta, et se dérobant aux regards en ces lieux écartés. Là, redoutant à la fois et la haine des Troyens que son crime a perdus, et le ressentiment des Grecs, et la colère d'un époux trahi, l'odieuse Hélène, cette furie commune de Pergame et d'Argos, tremblait dans les ténèbres, et se cachait à l'ombre des autels. Mon courroux s'allume aussitôt ; je brûle de venger ma patrie expirante, et d'immoler l'auteur de tant de maux. « Quoi ! la perfide, impunie, retrouvera Sparte et Mycènes, berceau de ses aïeux ! Elle ira, fière de nos désastres, s'y promener en reine ! On la verra, sous ses lambris adultères, au sein de son heureuse famille, marcher entourée de nos épouses captives, de nos enfants esclaves! Et Priam sera tombé sous le fer ! Et le feu aura dévoré Troie ! Et des fleuves de sang auront abreuvé nos rivages ! Non. Si le châtiment d'une femme ne peut illustrer mon courage, si je rougis en secret d'un triomphe sans honneur ; on me louera du moins d'avoir puni le crime, et purgé la terre d'un fléau ; je m'applaudirai moi-même d'avoir assouvi ma rage, et satisfait les mânes de mes concitoyens. »

Ainsi s'égarait ma raison, et j'allais suivre un transport insensé, quand soudain se manifeste à mes regards, Vénus, mon auguste mère, plus brillante que mes yeux ne l'avaient jamais vue, et resplendissant dans la nuit sur un char de lumière ; telle enfin qu'elle se montre aux Immortels dans tout l'éclat d'une Déesse. Elle retient mon bras, et sa bouche de rose m'adresse ces paroles :

« Mon fils ! à quel excès t'entraîne une douleur sans bornes ? Pourquoi cet aveugle délire ? As-tu donc oublié nos plus chers intérêts ? Songe plutôt, songe aux dangers où ton absence laisse un père accablé de vieillesse ; songe aux pleurs d'une épouse ; songe au salut d'un fils, ton unique espoir. De toutes parts, hélas ! des hordes cruelles frémissent autour de leur retraite ; et si ma tendresse ne veillait sur eux, déjà le glaive ennemi se fût abreuvé de leur sang, déjà la flamme eût consumé leurs restes. Ce n'est point la fille de Tyndare, ni sa beauté fatale ; ce n'est point Paris, ni sa folle ardeur ; ce sont les dieux, c'est leur colère qui renverse l'empire de Dardanus, qui précipite Ilion du faste de sa gloire. Regarde ; je vais dissiper les ténèbres, dont l'épaisseur offusque ta vue mortelle, et couvre ta paupière d'un humide bandeau : toi, garde en ta mémoire les conseils d'une mère, et ne crains pas d'exécuter ses ordres. Vois-tu ces forts en poussière, et ces décombres entassés sur de vastes décombres, et ces noirs tourbillons de poudre et de fumée ? là Neptune bat nos murailles ; Neptune, de son trident redoutable en ébranle les fondements, et fait trembler Pergame sur ses bases profondes. Ailleurs, l'implacable Junon tonne aux portes de Scée, et, le fer à la main, appelle au carnage les Grecs, complices de ses fureurs. Plus loin, sur ces tours qui chancellent, c'est Pallas entourée d'un nuage de feu, et secouant l'horrible Gorgone. Jupiter lui-même nourrit l'audace des Grecs, et les remplit d'une force

inconnue ; lui-même il soulève les dieux contre les phalanges Phrygiennes. Fuis, ô mon fils, et mets un terme à tes pénibles labeurs. Vénus ne te quittera point ; Vénus te conduira sans péril aux foyers paternels. »

Elle dit, s'échappe, et se perd dans les ombres. Alors m'apparaissent ces divinités terribles, ces puissances de l'Olympe, acharnées contre Troie. Je crois voir Ilion tout entier s'abîmer dans les flammes, et ces remparts bâtis par Neptune s'écrouler de fond en comble. Tel sur les monts sourcilleux dominait un frêne antique, lorsque, la hache en main, des bûcherons viennent l'assaillir, et porter dans ses racines le tranchant du fer : longtemps l'arbre menace, et balance dans les airs sa tête vacillante : vaincu enfin par ses blessures, il crie, éclate, et tombe… les collines retentissent du fracas de sa chute.

Je descends ; et guidé par une main divine, je franchis impunément les feux et les rangs ennemis : devant moi les traits se détournent, les flammes reculent devant moi. Parvenu au palais d'Anchise, au séjour de mes aïeux, je vole d'abord vers mon père ; je veux l'arracher avant tout à ces lieux funestes, le transporter moi-même au sommet des montagnes. Mais ô douleur ! il renonce à vivre, quand la patrie n'est plus ; il préfère la mort à l'exil. « Ah ! c'est à vous, dit-il, à vous dans la fleur de l'âge, dans la vigueur de la jeunesse, c'est à vous que la fuite est permise. Pour moi, si le ciel eût résolu de prolonger mes jours, il m'eût conservé ces demeures. Assez et trop de désastres ont affligé mes yeux ; je ne survivrai pas deux fois aux calamités de Pergame. Voici, voici mon lit funèbre ; prononcez sur mon corps les derniers adieux, et partez. Une main secourable saura terminer ma vie : le vainqueur même plaindra mon sort, en se partageant mes dépouilles. Que m'importe un vain tombeau ? Depuis longtemps maudit des cieux, inutile à la terre, je traîne à regret le fardeau de mes ans, du jour fatal où le maître suprême des mortels et des dieux m'atteignit de la foudre, et me marqua de ses feux. »

Tels étaient ses discours, tels étaient ses refus obstinés. Cependant baignés de larmes, et Creuse, et le jeune Ascagne, et mes amis, et moi, nous le conjurons de ne pas tout perdre en se perdant lui-même, de ne pas mettre volontairement le comble aux maux qui nous accablent. Vains efforts ! c'est là qu'il a vécu, c'est là qu'il veut mourir. Hors de moi, je n'écoute plus que ma rage ; mon désespoir invoque le trépas. Que pouvais-je tenter encore ? qu'avais-je encore à ménager ? « Moi partir ! moi vous abandonner, mon père ! M'avez-vous cru ce courage barbare ? Cet affreux sacrifice, votre bouche paternelle a-t-elle bien pu me l'ordonner ! s'il plaît aux dieux que rien ne reste d'un si puissant empire, si c'est l'arrêt de leur colère ; si vous avez juré vous-même de joindre aux cendres d'Ilion votre cendre et la nôtre ; eh bien ! la mort est à vos portes : bientôt Pyrrhus va paraître, Pyrrhus, tout souillé du sang de Priam, Pyrrhus, qui massacre le fils aux yeux du père, et le père aux pieds des autels. Voilà donc, ô Déesse, ô ma mère ! voilà pourquoi tu m'as sauvé du milieu des dards et des flammes ! Je verrai ces lambris en proie aux ravages des Grecs ! je verrai mon épouse, mon père, mon fils, l'un sur l'autre égorgés, noyés dans le sang l'un de l'autre ! Des armes, compagnons, des armes ! la dernière heure appelle les vaincus. Allons braver Mycènes, allons rallumer les combats. Nous ne mourrons pas tous aujourd'hui sans vengeance. »

À ces mots, je ceins de nouveau mon glaive ; et saisissant mon bouclier, je m'élançais déjà loin du toit domestique. Mais tremblante, éperdue, Créuse m'arrête sur le seuil, elle embrasse mes genoux ; et me présentant le jeune Iule : « Si tu cours à la mort, traînes-y donc sur tes pas ta malheureuse famille ; ou si ta vaillance compte encore sur ton épée, défends d'abord l'asile qui nous rassemble. Sans toi que deviendront, cruel, un faible enfant, un vieillard sans appui ? Que deviendra l'infortunée, que tu nommais jadis, hélas ! ton épouse chérie ? »

Ainsi Creuse gémissante remplissait au loin les portiques de ses accents lamentables : tout à coup un prodige inattendu vient accroître nos terreurs. Tandis qu'en ces tristes moments nous couvrons Iule de baisers et de larmes, une flamme légère environne soudain sa tête d'un cercle lumineux, effleure, sans l'offenser, sa molle chevelure, et se joue autour de son front. Dans notre effroi, nous nous pressons autour de lui ; nous secouons ses cheveux embrasés ; et sous les flots d'une onde pure, nous essayons d'éteindre cette flamme mystérieuse. Mais Anchise lève au ciel des yeux où rayonne la joie ; et les mains étendues vers l'Olympe, il s'écrie : « Jupiter tout puissant ! si les prières ont le pouvoir de te fléchir, jette sur nous un regard seulement ; et si notre piété n'est pas indigne de tes faveurs, daigne, à père des humains, nous manifester ta présence, et confirme un heureux présage ! »

À peine a-t-il parlé, que vers sa gauche retentissent les éclats du tonnerre. Détachée de la voûte céleste, une étoile fend les ténèbres de la nuit, et promène au milieu des airs sa queue flamboyante. On la voit raser en courant le faîte de l'édifice, et nous marquant la route, s'enfoncer radieuse dans les bois touffus de l'Ida. Derrière elle se prolonge un sillon de lumière, et les lieux d'alentour fument au loin d'une vapeur sulfureuse. Vaincu par tant de merveilles, Anchise se lève avec transport ; il rend grâces aux Immortels, il adore l'astre qu'ils envoient. « C'en est fait, dit-il, je vous suis ; je vole où votre voix m'appelle. Dieux de mes pères, protégez ma maison, protégez son dernier espoir. Pergame accepte vos augures, ses destinées sont dans vos mains. Toi, mon fils, soutiens mes pas ; je ne refuse plus de m'associer à ta fortune.

Il dit ; et déjà plus distinct, le bruit des flammes nous menace de plus près ; déjà l'incendie roule jusqu'à nos portes ses brûlants tourbillons. « Eh bien ! mon père, ô mon premier amour, placez-vous sur les épaules d'un fils ; Énée se courbera sans peine sous un si noble poids : le faix m'en paraîtra léger. Quelques hasards qui nous attendent, nous trouverons ensemble soit un commun péril, soit un salut commun. Que le jeune Iule marche à mes côtés ; et qu'observant mes traces, mon épouse vienne après nous. Vous, serviteurs fidèles, retenez mes ordres : au-delà des remparts, s'élève sur une colline un vieux temple de Cérès, maintenant abandonné ; près de ce temple est un antique cyprès, dont la religion des peuples a conservé jusqu'à ce jour le vénérable ombrage : c'est là que par des routes différentes, nous viendrons tous nous réunir. Vous, mon père, chargez-vous des symboles de notre culte et des images de nos dieux : moi, récemment sorti de tant de luttes sanglantes, de tant de scènes de carnage, je ne puis y toucher sans crime, avant qu'une eau vive ait purifié mes souillures. »

À ces mots, je m'incline ; et le dos couvert de la dépouille d'un lion, je reçois

mon pieux fardeau. Le jeune Iule se suspend à ma main, et presse pour me suivre sa marche enfantine. Sa mère s'avance sur nos pas. Nous cheminons par les lieux les plus sombres ; et moi que n'étonnaient naguère ni les traits sifflant sur ma tête, ni le choc de Grecs conjurés, maintenant je tremble au moindre bruit ; un souffle m épouvante ; je crains à la fois, et pour celui que je porte et pour ceux qui m'accompagnent. Bientôt je touchais aux portes : j'allais franchir le dernier obstacle ; je me croyais vainqueur, quand tout à coup arrive à mon oreille le bruit lointain d'une marche accélérée. Au même instant, mon père, dont l'œil perçait dans l'épaisseur des ombres, mon père s'est écrié : « Fuyons, mon fils, fuyons ; les voilà qui s'approchent ! je vois reluire les boucliers, je vois briller les dards. « Dans ce moment de trouble, sans doute un démon jaloux confondit mes pensées, et m'ôta la raison. Tandis que la frayeur m'entraîne loin des sentiers connus, et précipite ma course par des circuits ignorés ; mon épouse, ô coup affreux du sort ! Créuse, hélas ! est ravie à mon amour. S'égara-t-elle dans les ténèbres ? ne put-elle suffire à la fatigue du chemin ? je ne sais ; mais le ciel ne la montra plus à mes yeux. Je ne m'aperçus de sa perte, je ne repris mes sens, qu'après avoir atteint les hauteurs, où l'antique Cérès voit dominer son monument. Là tous enfin sont rassemblés ; seule, Créuse est absente, et manque aux vœux déçus d'un fils et d'un époux. Qui des dieux, qui des hommes, n'accusai-je pas dans mon délire ? Que pouvait Pergame expirante m'offrir de plus cruel ?

Je recommande aux guerriers de ma suite et mon fils, et mon père, et les dieux de ma patrie : moi-même, je les cache dans les replis d'un vallon tortueux ; et retournant vers Troie, ceint d'une armure étincelante, je veux affronter de nouveau tous les hasards, de nouveau parcourir tous les détours d'Ilion, m'exposer de nouveau à toute la furie du vainqueur. D'abord je visite et ces murs et ces portes,. dont l'obscurité favorisa ma retraite ; je reconnais la voie mystérieuse que je m'étais frayée dans l'ombre, et mes regards inquiets interrogent les lieux d'alentour : partout l'horreur de la nuit, l'horreur du silence même, inspirent l'épouvante. Peut-être a-t-elle porté ses pas vers la demeure d'Anchise ; j'y vole ; les Grecs en avaient forcé l'enceinte, et l'inondaient toute entière. Sous mes yeux mêmes, la flamme dévorante, poussée par les vents, s'attache au faîte de l'édifice ; les combles embrasés s'allument, et vomissent dans les airs des torrents de feux. J'avance, je revois le palais de Priam, et les ruines de la citadelle. Là, sous les vastes portiques consacrés à Junon, déjà Phénix et l'odieux Ulysse veillent auprès des dépouilles confiées à leur garde : là sont amoncelées toutes les richesses de Troie, ces trésors arrachés de nos temples brûlants, et les tables des Immortels, et les cratères d'or pur, et la pourpre conquise par la victoire. Un long essaim d'enfants et de mères en deuil gémit autour de ces trophées sanglants.... Hélas ! j'osai même élever ma voix au milieu des ténèbres ; je fatiguai les échos de mes cris ; et dans ma douleur, sans cesse appelant Creuse, et la cherchant sans cesse, je la demande vainement à tout ce qui m'environne.

Tandis qu'errant à sa poursuite, je cours désespéré de parvis en parvis, un fantôme lugubre se présente à ma vue. C'était l'ombre de Creuse même ; c'était son image, agrandie d'une taille plus qu'humaine. Je recule d'effroi : mes cheveux se dressent : la parole meurt sur mes lèvres. L'ombre alors me rassure, et suspend

du moins mes douleurs par ce touchant langage : « Pourquoi te livrer, cher époux, à d'aveugles transports ? Ce n'est pas sans l'aveu du ciel que cette heure fatale nous sépare. Il ne t'est plus permis d'avoir Créuse pour compagne : ainsi le destin l'ordonne, ainsi le veut le dieu suprême qui règne sur l'Olympe. Un long exil doit éprouver ta constance, et de vastes mers blanchiront sous tes nefs vagabondes. L'Hespérie sera le terme de tes courses, l'Hespérie terre fortunée, où le Tybre promène en paix ses ondes, à travers de fertiles campagnes et des cités florissantes. C'est là que le sort te réserve des jours prospères, un trône, un royal hyménée. Cesse de pleurer ta fidèle Créuse. Non, je ne verrai pas les demeures superbes des Myrmidons ou des Dolopes ; on ne me verra point, humble captive, subir l'orgueil des femmes de la Grèce, moi noble sang de Dardanus, moi noble épouse du fils de Cythérée. L'auguste mère des dieux me retient sur ces bords ; reçois mes derniers adieux ; et chéris à jamais l'heureux gage de nos amours. »

Elle dit ; et quand, baigné de larmes, j'allais lui peindre tous mes regrets, elle fuit, et disparaît dans le vague des airs. Trois fois j'ouvre les bras, pour la presser contre mon sein : trois fois le vain simulacre échappe à mes embrassements, pareil aux vents légers, semblable au songe qui s'envole. Cependant la nuit achevait son tour, et je rejoins mes compagnons.

Avec quel étonnement je trouvai nos misérables restes accrus d'une foule innombrable ! des mères, des enfants, des vieillards, malheureux que l'exil attend, peuple trop digne de pitié ! la nuit les vit accourir, chargés de tristes débris, mais se fiant à ma fortune, et déterminés à me suivre au bout de l'univers. Enfin l'étoile du matin dorait de sa lumière naissante la cime de l'Ida, et ramenait le jour. Partout maîtres des avenues, les Grecs en défendaient l'approche. Plus de salut, plus d'espoir : je cède aux dieux contraires ; et de nouveau courbé sous mon pieux fardeau, j'arrive enfin au sommet de la montagne.

Livre troisième

APRÈS que la colère du ciel eut bouleversé l'Asie, renversé Priam, proscrit un peuple innocent, précipité Ilion du faîte des grandeurs, et que Troie, l'ouvrage de Neptune, eut au loin jonché la terre de ses débris fumants ; soumis aux divins arrêts, il nous fallut chercher des plages étrangères et des climats inconnus. Au pied des murs d'Antandre, sous les hauteurs dont l'Ida couronne la Phrygie, nous construisons une flotte, incertains où le sort doit diriger nos navires, doit fixer nos Pénates. Bientôt nos guerriers se rassemblent ; et dès que les zéphyrs ont ramené le printemps, nos voiles, déployées par l'ordre d'Anchise, s'abandonnent à leurs destinées. Je laisse alors, en pleurant, les rivages de ma patrie, et ses ports déserts, et les champs où fut Troie. Exilé de ces demeures chéries, j'emporte avec moi sur les flots les restes de Pergame, et mon fils, et les dieux de ma famille, et les dieux de l'empire.

Au-delà des mers est une vaste région, consacrée au dieu des combats, habitée par les Thraces, et que jadis le fier Lycurgue asservit à son joug. Une antique hospitalité, des liens fraternels l'unirent longtemps à Troie, tant que Troie fut heureuse. Je vogue vers ces lieux. Là, débarqué sous de tristes auspices, j'assieds dans un golfe les fondements d'une cité nouvelle, et je me plais à lui donner mon nom.

Un jour, j'offrais un pur encens à Vénus, mon auguste mère, ainsi qu'aux divinités protectrices de mes travaux : j'immolais sur la rive un taureau superbe au puissant maître de l'Olympe. Non loin s'élevait un. tertre, hérissé d'un taillis sauvage de myrtes et de cornouillers. J'approche ; et, penché vers la terre, j'essaie d'en arracher la verdoyante parure, pour décorer de feuillage l'autel du sacrifice.... Ô prodige affreux ! épouvantable souvenir ! à la première tige que j'enlève, un sang noir dégoutte des racines rompues, et souille d'une rosée livide le sol qu'elles ont quitté. Je frissonne d'horreur : une sueur froide a glacé mes sens. Mes mains ébranlent un autre arbuste, en séparent un rameau flexible, et veulent sonder ce mystère : un nouveau sang distille d'une écorce nouvelle. Agité de pensées diverses, j'adorais les Nymphes des bocages, et le dieu redoutable qui préside aux campagnes des Gètes ; j'implorais des signes plus heureux, et des présages moins sinistres. Mais tandis que, redoublant d'efforts, j'attaque un troisième arbrisseau, et que, pressant du genou la terre, je lutte contre l'arène ; le dirai-je ? de lugubres soupirs semblent sortir d'un tombeau, et ces accents douloureux viennent frapper mon oreille : « Pourquoi, fils d'Anchise, déchirer un malheureux ? Épargne le repos des morts, épargne un crime à tes mains vertueuses. Je ne te suis pas étranger ; Troie fut aussi mon berceau ; et le sang que tu vois ne coule point d'un tronc insensible. Ah ! fuis ces bords cruels, fuis ces contrées avares. Je suis Polydore. Ici même, percé de mille coups, j'expirai sous une forêt de javelots ; et ces dards homicides ont pris racine sur ma tombe. »

À ces mots, la crainte, la stupeur, me rendent immobile : mes cheveux se

dressent, et ma langue est muette. Polydore était fils de Priam. Ce malheureux père l'envoya jeune encore, et chargé de trésors immenses, chercher un secret asile à la cour du roi de Thrace. Hélas ! il pressentait déjà les calamités de l'empire, et ne voyait pas sans terreur la Grèce autour de nos remparts. Le perfide Polymnestor, à peine instruit de nos revers, change avec le sort, suit la fortune d'Agamemnon, et s'attache au char du vainqueur. Que dis-je ? il rompt les nœuds les plus saints, massacre Polydore, et s'empare de ses richesses. Exécrable soif de l'or, à quels forfaits ne pousses-tu pas les mortels ! Mon premier effroi dissipé, j'assemble les princes de Pergame, et mon père à leur tête ; je leur raconte le prodige que le ciel m'a fait voir, et je consulte leur sagesse. Un cri commun se fait entendre : Abjurons un séjour impie, arrachons-nous à des hôtes parricides, et livrons nos poupes à la merci des vents ! « Mais Polydore réclame les honneurs dus à ses cendres. On élève, sur le sable qui le couvre, un humble mausolée ; on érige à ses Mânes des autels funèbres, tristement ornés de sombres bandelettes et de noirs cyprès. À l'entour, les Troyennes en deuil se lamentent, les cheveux épars. Des coupes écumantes y répandent le lait fumant des libations et le sang des victimes. Son ombre, ainsi consolée, retrouve la paix du cercueil ; et nos voix gémissantes lui portent nos derniers adieux.

Enfin, dès qu'on peut se fier au liquide élément, qu'Éole cesse de mugir sur les flots aplanis, et qu'un souffle caressant nous promet des mers sans tourmentes, nos matelots se précipitent vers la côte, nos proues s'élancent du rivage, on cingle loin du port, et la terre et les villes disparaissent derrière nous.

Du sein des eaux qu'Égée rendit célèbres sort une île vénérée, chère à Neptune, chère à la mère des Néréides. Jadis flottante au gré des ondes, le dieu vainqueur de Python se plut à la fixer entre les hauteurs de Mycone et les rocs de Gyare. Maintenant immobile, elle renferme de nombreux habitants, et défie les tempêtes. C'est là que les vents nous amènent, et l'heureuse Délos reçoit dans sa baie tranquille nos vaisseaux fatigués. Descendus sur la plage, nous saluons les remparts d'Apollon. Anius y donnait des lois, Anius, monarque de ces bords et prêtre de Phébus. Il s'avance au-devant de nous, le front ceint du bandeau royal et du laurier sacré. Charmé de revoir dans Anchise un ancien ami, l'auguste vieillard nous présente une main hospitalière, et nous guide vers son palais. Introduit dans le temple, je m'incline sous ces voûtes, dont la vétusté même inspire un religieux respect. « Dieu que Thymbra révère, m'écriai-je, marque un refuge à nos tribus errantes, et mets un terme à nos courses ! Ne refuse point à nos vœux une postérité glorieuse, des murs qui triomphent du temps ! Protège une seconde Troie, échappée aux fureurs des Grecs et de l'impitoyable Achille ! Quel signe doit nous conduire ? Quels pays nouveaux nous appellent ? Où fonder nos demeures ? Père du jour, fais parler tes oracles, et pénètre nos âmes de ta divinité ! »

Telle était ma prière. Soudain tout s'ébranle à la fois, et les portiques du temple, et les lauriers du dieu ; les vastes flancs de la montagne frémissent autour de nous, le sanctuaire s'ouvre, le trépied mugit. Nos fronts se courbent dans la poussière, et de l'antre sacré part une voix prophétique : « Race belliqueuse de Dardanus, le sol où fleurit autrefois la tige de vos aïeux doit en voir les rejetons couvrir encore son sein fertile. Cherchez la terre qui nourrit vos ancêtres. Là

régneront sur l'univers les descendants d'Énée, les fils de leurs fils, et leurs derniers neveux. »

Ainsi s'explique l'Immortel. Une joie subite, une joie bruyante éclate dans nos rangs ; on se demande quelle est cette antique patrie, quels climats Phébus désigne à nos restes fugitifs, quels lieux attendent notre retour. Alors mon père, recueillant dans sa pensée les traditions des vieux âges : « Écoutez, généreux chefs des Troyens, dit-il, et connaissez vos espérances. Au milieu des mers est une île fameuse, la Crète, où naquit le grand Jupiter, où domine un autre Ida, berceau de nos premiers parents. Cent villes florissantes en composent l'opulent domaine. C'est de là, si ma mémoire est fidèle, que l'ancien Teucer, noble souche de nos rois, vint aborder près des rives du Xanthe, et fonder sous de nouveaux cieux un nouvel empire. Ilion et ses tours altières n'étaient pas encore : d'agrestes peuplades habitaient les vallées profondes. Teucer y porta le culte de Cybèle, les danses des Corybantes, et les fêtes que l'Ida célèbre sous ses pieux ombrages ; il y porta nos mystères, amis d'un religieux silence, et le char de la déesse attelé de lions soumis. Courage, magnanimes guerriers ! Le ciel même se déclare : suivons la route qu'il nous montre. Implorons les vents, et volons aux champs de Gnossa. Un court espace nous en sépare : si Jupiter nous seconde, la troisième aurore verra notre flotte dans les ports de la Crète. » À ces mots, il immole aux dieux les victimes accoutumées ; à Neptune, un fier taureau ; à toi, bel Apollon, une génisse au front superbe ; une brebis noire aux Tempêtes, une brebis blanche aux Zéphyrs favorables.

Cependant un bruit se répand : « Chassé, dit-on, du trône de ses pères, Idoménée a pris la fuite : la Crète voit ses campagnes désertes : ses remparts sans défense, et ses foyers abandonnés attendent de nouveaux maîtres. « Aussitôt nous quittons les bords Ortygiens, nous volons sur les eaux. Nous rasons Naxos, et ses rochers retentissants du cri des Bacchantes, Donyse aux verts bocages, Paros aux marbres éclatants, et la riche Oléare, et les Cyclades rangées en cercle sur les flots, et les îles nombreuses dont ces parages sont semés. Les chants joyeux des nautoniers se mêlent au bruit confus des rames et des cordages ; on s'anime à l'envi, on brûle de fouler ces plaines que foulaient nos aïeux. Un vent propice enfle nos voiles ; il nous pousse au rivage ; nous touchons enfin les bords antiques des Curètes. Bientôt s'élève, au gré de mon impatience, la ville objet de nos désirs. Je la nomme Pergamée, nom cher aux enfants de Pergame ; je les exhorte à se complaire dans leur nouvel asile, à la fortifier d'une citadelle. Déjà nos poupes inutiles reposaient sur l'arène ; déjà la jeunesse s'occupait et de culture et d'hyménées. J'établissais des lois, je partageais les héritages. Tout à coup, infectant les airs, un mal contagieux, horrible, frappe et les hommes, et les dons de Pomone, et les trésors de Cérès. Son poison a flétri la riante année. Ceux qu'il attaque perdent en soupirant la douce clarté des cieux, ou traînent dans la langueur une vie misérable. L'ardent Sirius embrase les guérets stériles ; l'herbe meurt, et l'épi malade refuse le grain nourricier. « Repassons les mers, dit Anchise, retournons à Délos consulter de nouveau l'oracle, apaiser Phébus irrité. Qu'il daigne nous apprendre quand finiront nos malheurs, quel remède il garde à nos maux, quel but il prescrit à nos courses ! »

La nuit régnait, et tout ce qui respire était plongé dans le sommeil. Les sacrés simulacres des dieux de la Phrygie, ces Pénates sauvés avec moi du milieu d'Ilion en flamme, s'offrent en songe à ma vue, tout resplendissants de lumière, et brillants des feux dont la lune éclairait mes foyers ; ils m'adressent la parole, et consolent ainsi mes chagrins :

« Ce qu'Apollon te révélerait à Délos, il te l'annonce ici par notre bouche : c'est Apollon qui nous envoie. Compagnons de ta fuite après la chute de Troie, nous avons suivi ta fortune. Portés sur les mêmes navires, nous avons, avec toi, sillonné les flots orageux. Un jour nous élèverons tes enfants au faîte de la gloire : ils nous devront l'empire du monde. Toi, prépare pour un peuple-roi des murs dignes de sa grandeur ; et que les peines d'un long exil ne lassent point ta constance : il faut choisir d'autres retraites. Ce n'est point sur ces rivages que Phébus t'invite à descendre ; ce n'est point dans la Crète que ce Dieu voulut t'arrêter. Il est une région connue des Grecs sous le nom d'Hespérie : terre antique, terre féconde en guerriers et fertile en moissons. Jadis occupée par les enfants d'Œnotrus, on l'appelle Italie depuis qu'Italus y régna. Voilà notre patrie ; c'est là que Jasius est né, là qu'est né Dardanus, illustre source du sang troyen. Lève-toi, vole, et plein de joie, porte à ton vieux père cet avis émané du ciel : cherche les champs de l'Ausonie, les champs qu'habita Corythus ; Jupiter ne te permet pas le séjour du Dicté. »

À cette apparition miraculeuse, à ces divins accents, un saint effroi remplit mon âme. Ce n'était point une vaine illusion : c'étaient les dieux eux-mêmes ; je contemplais leur face auguste, leur front ceint du bandeau mystique ; j'entendais leur voix, je sentais leur présence, et tout mon corps était trempé d'une froide sueur. Je m'élance de ma couche ; les mains levées au ciel, j'invoque son secours ; et le vin pur des libations arrose mes brasiers fumants. Ce pieux devoir acquitté, je cours informer Anchise de nos destins nouveaux, et lui raconter ma vision. Il reconnaît l'ambiguïté de notre race, et sa double origine, et l'erreur qui l'égara lui-même sur la trace équivoque de nos antiques demeures. Puis il ajoute : « Ô mon fils, éternel jouet des fatalités d'Ilion ! Seule autrefois Cassandre me prédisait de telles merveilles. Je m'en souviens maintenant ; cent fois elle promit à notre postérité ce brillant avenir. Sans cesse elle vantait l'Hespérie, sans cesse elle nous flattait du sceptre d'Italus. Mais qui jamais aurait pensé que les Phrygiens dussent aborder un jour aux plages de l'Hespérie ? Qui de nous croyait alors aux présages de Cassandre ? Obéissons aux dieux ; et, sur la foi de leurs oracles, cherchons de plus heureuses aventures. » Il dit ; chacun s'empresse d'applaudir. On quitte encore ces toits récents ; on ne laisse sur ces bords qu'une petite colonie ; et, les voiles déployées, nous effleurons de nos proues légères l'humide sein d'Amphitrite.

Déjà s'étendait devant nous le vaste champ des mers ; déjà la terre avait disparu : partout les cieux, partout les eaux. Soudain, grossi sur nos têtes, un sombre nuage nous apporte la tempête et la nuit : une ténébreuse horreur se répand sur les ondes. Bientôt les vents déchaînés ont bouleversé les flots ; les vagues s'enflent, bondissent, et nos galères dispersées luttent avec peine contre l'immense abîme. D'épais brouillards enveloppent l'horizon ; le ciel, caché dans l'ombre, semble se dissoudre en noirs torrents de pluie : le feu redoublé des éclairs

luit seul dans les nues qui s'entrouvrent. Égarés par l'orage, nous errons en aveugles parmi d'invincibles écueils. Palinure lui-même cherche en vain dans la brume un astre qui le conduise, et ne reconnaît plus sa route au milieu de ces vastes mers. Ainsi jouets des flots, nous passons dans une obscurité profonde trois jours sans soleil et trois nuits sans étoiles. Enfin, la quatrième aurore nous laisse apercevoir la terre, sortant par degrés des eaux ; on voit la cime des montagnes grandir dans le lointain, et la fumée des hameaux tournoyer dans les airs. Aussitôt la voile tombe, l'aviron se lève ; l'infatigable rameur frappe les vagues écumantes, et fend l'onde azurée.

Échappés au naufrage, les Strophades nous recueillent dans leurs ports ; les Strophades, qui doivent à la Grèce la gloire de leur nom, et qu'embrassent de leur humide ceinture les mers de l'Ionie. C'est là qu'habitent les Harpies, et l'odieuse Céléno, leur reine, depuis que la peur les chassa de la table des rois, et leur ferma le palais de Phinée. Jamais le courroux des dieux n'évoqua des gouffres du Styx de plus exécrables monstres, de plus cruels fléaux. Vierges difformes, oiseaux fétides, elles souillent d'un flux immonde le sol qu'elles ont touché ; des serres tranchantes arment leurs mains, et leur pâle maigreur trahit leur faim dévorante.

Tandis qu'abordés sur ces côtes, nous en visitons l'intérieur, à nos yeux se présente un nombreux troupeau de génisses et de chèvres, paissant à l'abandon parmi les gras pâturages. Nous l'attaquons à l'improviste, et les prémices du butin sont offertes au souverain des dieux ; puis dressant le long du rivage des lits de mousse et de gazon, nous goûtons après la tourmente les. douceurs du banquet. Mais tout à coup déployant des hauteurs voisines leur effroyable vol, les Harpies s'élancent, et battent l'air de leurs ailes avec un bruit horrible. Elles fondent sur nos mets, les pillent, ou les salissent de leur contact impur, et mêlent un cri sauvage à leur infecte odeur. On cherche un lieu plus solitaire : sous une roche caverneuse, environnée d'un bois épais et d'un ombrage impénétrable, on dresse de nouvelles tables, on rallume le feu des autels. À l'instant, sortie de nouveau de ses repaires secrets, et retombant sur nous par un chemin opposé, la troupe avide vient encore, les griffes étendues, rôder autour de sa proie, et corrompre de son haleine empoisonnée les apprêts du festin. « Compagnons, saisissez vos armes, m'écriai-je ; exterminons cette infernale engeance ! »

Docile à mes ordres, chacun se dispose en silence, et cache sous l'herbe son glaive et son bouclier. Sitôt que la horde ailée a fait retentir de son bruyant essor les échos d'alentour, Misène, embouchant la trompette, donne, du haut d'une éminence, le signal de la charge. On se précipite ; et dans ces combats étranges, la valeur s'essaie à terrasser de vils oiseaux, rebut des mers. Mais le fer s'émousse contre leur plumage : l'acier les frappe, sans entamer leurs flancs ; et plus rapides que l'éclair, ils s'enfuient dans les nues, laissant derrière eux les débris de leur affreux repas et les traces hideuses de leur passage.

Seule, accroupie sur la pointe d'un rocher, Céléno nous menace encore ; et, prophétesse de malheur, elle tonne en ces mots sur nos têtes : « Race de Laomédon ! oses-tu bien nous apporter la guerre ? La guerre ! voilà le prix de nos troupeaux, égorgés par tes mains ! Prétends-tu nous chasser ainsi des paternels royaumes ? Hé bien, écoute, peuple impie ; écoute, et retiens mes oracles. Ce

qu'Apollon apprit du maître des dieux, Céléno l'apprit d'Apollon ; et c'est moi qui te l'annonce, moi, la plus redoutable des filles de l'Enfer. Oui, l'Italie t'appelle ; oui, les vents propices te conduiront en Italie ; ses ports s'ouvriront devant toi. Mais avant que s'élèvent les murs promis à tes désirs, la faim, l'impitoyable faim, vengera sur toi notre injure et le massacre de nos génisses : tu rongeras, dans ta détresse, jusqu'aux tables de tes banquets. » Elle dit, et, reprenant son vol, court s'enfoncer dans la forêt prochaine.

Une terreur subite a glacé le sang dans nos veines : le glaive est tombé de nos mains. Ce n'est plus par les armes, c'est par des vœux et des prières qu'on aspire à la paix : divinités ou monstres, on veut fléchir à l'instant même ces oiseaux sinistres. Les bras étendus vers le ciel, Anchise invoque les puissances de l'Olympe, et commande en leur honneur des sacrifices expiatoires. « Dieux, rendez vain ce funeste oracle ! Dieux, détournez les maux qu'il nous présage ! Regardez-nous dans votre amour, et protégez qui vous révère ! » À ces mots, il ordonne de couper les câbles, et de déployer les cordages. Les Autans enflent nos voiles, nous fuyons sur l'onde écumante, et le pilote laisse courir au gré des vents nos rapides navires.

Déjà nous apparaissent, au milieu des flots, Zacynthe aux bois verdoyants, Dulichium et Samé, Nérite et ses monts poudreux. Nous évitons les écueils d'Ithaque, empire de Laërte, et nous maudissons la terre où fut nourri l'infâme Ulysse. Plus loin nos yeux découvrent les cimes nébuleuses du promontoire de Leucate, et le temple d'Apollon, ce temple, effroi des nautoniers. La rade qu'il domine s'ouvre à nos vaisseaux fatigués, et la ville nous reçoit dans sa modeste enceinte. Cependant nos proues reposent, appuyées sur leurs ancres ; et les poupes immobiles bordent le rivage. Ainsi, foulant, après tant de traverses, un sol inespéré, nous rendons à Jupiter de religieux hommages ; notre encens brûle sur ses autels, et les jeux Troyens ennoblissent les champs d'Actium. Nos guerriers renouvellent, dans une lice étrangère, les luttes de leur patrie ; et l'huile coule à longs flots sur leur corps demi-nu. Quelle joie pour eux d'avoir pu franchir tant de plages infestées par les Grecs ; d'avoir pu fuir impunément à travers tant d'ennemis !

Mais le soleil achève de parcourir le cercle immense de l'année. Sitôt que les Aquilons, fougueux compagnons des hivers, cessent de tourmenter les ondes, je suspends aux portes du temple un bouclier d'airain qu'avait porté le grand Abas, et j'y grave ces mots : Énée consacre aux dieux cette armure enlevée aux Grecs triomphants. Je donne ensuite le signal du départ : Soudain, courbés sur l'aviron, les rameurs fendent à l'envi les eaux, et les nefs agiles volent sur les mers. Bientôt les tours altières des Phéaciens se perdent dans les nues. On côtoie les bords de l'Épire ; la Chaonie nous ouvre ses ports, et nous montons les hauteurs où Buthrote est assise.

Tout à coup un bruit étrange a frappé nos oreilles : « Là, dit-on, un fils de Priam, Hélénus, commande aux enfants de la Grèce ; il possède et le sceptre et la couche de Pyrrhus ; et la veuve d'Hector a retrouvé un époux Phrygien. » Frappé d'étonnement, je brûle d'entretenir le nouveau monarque, et d'admirer avec lui ces jeux bizarres du destin. Je laisse donc loin de moi la flotte et le rivage, et je m'avance dans la plaine. Ce jour-là même, près des portes de la ville, sous de pieux

ombrages, aux bords d'un autre Simoïs, Andromaque offrait à la cendre d'Hector un sacrifice solennel et des présents funèbres. Elle évoquait les mânes de cet époux si cher, autour d'un vain cénotaphe, qu'elle orna de verdure, et pleurait aux pieds des deux autels qu'elle avait consacrés au deuil des tombeaux. À mon approche inattendue, à l'aspect des armes troyennes dont l'éclat subit l'épouvante, pâle et troublée comme à la vue d'un spectre, elle demeure immobile. Un froid mortel a glacé tous ses membres : ses forces l'abandonnent, elle tombe.... ; mais reprenant enfin par degrés la parole et la vie : « Est-ce une ombre, est-ce Énée que je vois, dit-elle ? Fils d'une déesse, respirez-vous encore ? Ah ! si vous revenez des ténébreuses demeures, où est mon Hector ? « À ces mots, un torrent de larmes inonde son visage, et ses accents lamentables remplissent les lieux d'alentour. Ému de sa douleur, je puis à peine lui répondre, et d'une voix étouffée par les sanglots : « Oui, je respire ; je traîne encore dans les revers des jours dévoués au malheur. N'en doutez pas, je suis Énée ; un vain mensonge n'abuse point vos sens. Mais, vous, hélas ! vous déchue d'un si grand hyménée, quel sort vous éprouve aujourd'hui ? Quelle fortune, après tant de gloire, est digne encore de vous ? L'Andromaque d'Hector est-elle l'épouse de Pyrrhus ? »

Elle baisse les yeux, et dit en soupirant : « Ô mille fois heureuse la fille de Priam, condamnée à mourir sur une tombe ennemie, dans les champs fameux d'Ilion ! Elle n'eut point à fléchir sous un joug odieux, et n'entra point captive au lit d'un vainqueur et d'un maître ! Nous, hélas ! arrachées de nos murs en cendres, et traînées sur des mers lointaines, nous avons essuyé les fiers dédains du fils d'Achille, et subi dans les fers l'outrage de sa flamme orgueilleuse ! Bientôt brûlant pour Hermione, et rallumant à Sparte le flambeau d'un autre hymen, le superbe abandonne l'esclave à l'esclave, et me laisse aux bras d'Hélénus. Cependant Oreste, indigné du rapt d'une épouse promise à son amour, Oreste, que tourmentent les Furies et ses crimes, surprend son rival sans défense, et l'égorge aux pieds des autels. Par la mort de Néoptolème, une moitié de ses états devint l'héritage d'Hélénus. Il honora d'un nom troyen les contrées soumises â ses lois, et les appela Chaonie, en mémoire de Chaon. Ces forts, bâtis sur ces collines, c'est la nouvelle Pergame élevée par ses mains Mais vous, quels vents, quels destins, vous ont amené sur ces bords ? Vous ignoriez notre histoire ; un dieu, sans doute vous a conduit vers nous. Et l'aimable Ascagne ? le ciel vous l'a-t-il conservé ? jouit-il encore de la lumière ? Hélas ! quand il reçut le jour, déjà Troie.. Dans un âge si tendre, apprend-il à pleurer sa mère ? Commence-t-il à se former aux antiques vertus, à l'école des héros ? Sent-il déjà qu'il est le fils d'Énée et le neveu d'Hector ? »

Ainsi parlait Andromaque, les yeux baignés de larmes ; ainsi s'exhalaient en vain ses longs gémissements ; lorsque, sorti des remparts, le noble enfant de Priam vient au-devant de nous, entouré d'un brillant cortège. Il reconnaît le sang troyen, nous accueille avec joie, et nous guide vers son palais : des pleurs d'attendrissement se mêlent à nos doux entretiens. J'admire, en avançant, l'humble Troie de ces rives, et le modeste simulacre de l'altière Pergame, et le faible ruisseau, enorgueilli du nom de Xanthe ; j'embrasse, en entrant, l'image de la porte Scée. Mes compagnons partagent avec moi les caresses d'un peuple ami.

Le monarque les reçoit sous de vastes portiques. Admis à ses tables royales, ils fêtent Bacchus au milieu des festins : pour eux l'or brille, chargé de mets délicieux ; et les larges patères leur versent un vin pétillant.

Deux jours s'étaient écoulés : les vents appellent nos vaisseaux, et l'Auster enfle nos voiles d'un souffle favorable. Je m'adresse au favori des dieux, et j'interroge sa prudence : « Honneur de la Phrygie, interprète des Immortels ! vous que Phébus inspire, et que ne trompèrent jamais ni les lauriers de Claros, ni les trépieds sacrés ; vous à qui les astres du ciel, et le langage des oiseaux, et leur vol prophétique, révèlent l'avenir ; sage Hélénus, éclairez-moi. Nombre d'heureux augures ont promis à mes longs voyages un terme fortuné ; tous les avis des dieux me conseillent de chercher l'Italie et ses plages étrangères. Céléno seule, la cruelle Céléno, nous menace d'un affreux prodige, nous annonce des jours de vengeance, une horrible famine. Quels dangers ai-je à fuir ? et comment triompher de tant d'épreuves renaissantes ? "

Hélénus, immolant alors les victimes accoutumées, implore la faveur céleste. Il dénoue les bandelettes qui ceignaient son front vénérable, me présente la main, et me conduit dans ton sanctuaire, ô puissant Apollon ! Là, tandis que mon âme émue frémit d'un saint effroi, le roi-pontife laisse éclater en ces mots les accents de sa voix divine :

« Fils de Vénus, n'en doute pas, tu sillonnes les ondes sous les auspices du ciel même : ainsi le maître du monde veille sur tes destinées : ainsi le sort en a réglé le cours, et ses décrets sont immuables. Pour que tes nefs puissent parcourir avec moins de péril des parages inconnus, et te conduire enfin dans les ports de l'Ausonie, écoute les secrets qu'il m'est permis de te dévoiler ; les Parques dérobent le reste au savoir d'Hélénus, et la fille de Saturne me défend d'autres présages.

« D'abord ce Latium qui te semble voisin, ces ports si proches en apparence, et que déjà tu crois toucher, un immense intervalle les sépare de l'Épire par des régions immenses, par des détours inabordables. Longtemps tes rames doivent lutter contre les flots de la Sicile ; longtemps les vagues de Tyrrhène doivent blanchir sous tes proues ; il te faudra braver les lacs de l'Averne et les rocs de Circé, avant qu'une rive hospitalière reçoive tes nouveaux remparts. Voici quels signes t'apparaîtront ; songe à les reconnaître. Un jour, promenant tes soucis le long d'un fleuve écarté, tu verras sous les chênes du rivage une laie blanche et superbe, couchée sur la verdure, et fière de sa récente portée : trente nourrissons, aussi blancs que leur mère, s'y presseront autour de ses mamelles. C'est là qu'est marquée la place de ta cité naissante, là que t'est promis le repos après tant de fatigues. Ces tables, dévouées un jour à d'avides morsures, ne doivent point t'effrayer : les destins sauront s'accomplir, et l'oreille d'Apollon ne sera point sourde à tes prières.

« Toutefois crains ces terres peu sûres, crains ces côtes non lointaines, incessamment battues par le reflux de nos mers : partout y flottent les pavillons des ennemis du nom troyen. Ici les Locriens, sortis de Naryce, ont fixé leurs demeures ; là, chassé de Crète, Idoménée couvre de ses soldats les campagnes de Salente ; ailleurs s'élèvent, bâtis par Philoctète sorti de Mélibée, les humbles murs

de Pétilie. Mais quand tes vaisseaux auront franchi ces parages, arrivé sur des bords paisibles, dresse un autel aux dieux, et rends-y grâces à leurs bontés. Qu'un tissu de pourpre voile alors ton visage, de peur qu'au milieu des flammes allumées en l'honneur des Immortels, quelque objet funeste ne souille tes regards, et ne trouble les auspices. Que ton peuple observe, durant les saints mystères, cet usage religieux ; sois fidèle à l'observer toi-même, et que tes pieux descendants ne s'écartent jamais de ce rit solennel.

« Dès que l'Eurus, enflant tes voiles, t'aura poussé vers l'île de Cérès, et que les bouches du Pélore s'élargiront devant toi, suis les bords de la gauche et les longs détours qu'y présente l'immensité des eaux ; fuis la droite et les courants perfides. Ces lieux, dit-on, bouleversés autrefois par le choc des tempêtes et le conflit des éléments, se détachèrent un jour avec un horrible fracas : tant la durée des âges peut amener de changements ! À travers l'isthme disparu, la mer s'ouvrit, en mugissant, un libre passage ; l'effort des ondes arracha la Sicile à l'Hespérie, et, séparant par un double rivage les villes et les campagnes, creusa le gouffre humide qui bouillonne entre elles aujourd'hui. La droite est gardée par Scylla : Charybde défend la gauche, l'implacable Charybde, qui trois fois le jour engloutit les vastes flots dans ses profonds abîmes, trois fois les revomit dans l'air, et les lance jusqu'aux cieux. Scylla veille cachée parmi des roches caverneuses ; la tête avancée sur les vagues, elle attire et brise les vaisseaux contre ses bancs invisibles. Son buste est d'une femme, et ses formes séduisantes offrent jusqu'à la ceinture les attraits d'une vierge ; mais sa croupe hideuse trahit le monstre des mers : ses flancs sont armés de gueules aboyantes, et sa queue tortueuse se termine en dauphin. Il vaut mieux allonger ta course, doubler le Pachynum, et décrire un cercle immense autour des champs Trinacriens, que d'affronter dans son repaire l'effroyable Scylla, et ses bruyants écueils, et ses chiens hurlant sous les ondes. C'est peu : si quelque sagesse recommande Hélénus, si l'organe des dieux mérite quelque confiance, si Phébus pénètre mon âme de célestes clartés ; il est surtout, fils de Vénus, il est un avis salutaire que tu dois méditer sans cesse, et que je dois te répéter sans fin. Ne manque pas d'adorer avant tout la puissance de Junon ; paie à Junon le tribut de tes vœux, et fléchis par d'humbles offrandes l'auguste reine des Immortels. Ainsi vainqueur des obstacles, et quittant la Sicile, tu verras s'ouvrir devant toi les ports de l'Ausonie.

« Enfin débarqué sur ces rives, cherche d'abord les murs de Cumes. Là, près des lacs sacrés de l'Averne, non loin de ses bruyantes forêts, tu trouveras une vierge inspirée, qui du fond de sa grotte annonce les arrêts du sort, et confie ses oracles à des feuilles légères. Ces tissus fragiles, où sa main grave l'avenir, la prêtresse les dispose dans un ordre certain, et les garde enfermés dans son antre. Ils y reposent immobiles, et dans le rang qu'elle a fixé. Mais si la porte, en tournant sur ses gonds, livre un passage au vent le plus léger, son souffle disperse aussitôt les pages fugitives, et les fait voler au hasard dans l'obscur souterrain. Une fois éparses, rien ne peut plus les réunir, et le sol reste jonché de leurs présages imparfaits. On se retire sans réponse ; on déteste, en s'éloignant, le séjour de la prophétesse. Toi, ne regrette point les heures que tu passeras dans ces lieux. Malgré l'impatience de tes guerriers, malgré l'aspect riant des ondes ; lors même

que les vents amis gonfleraient déjà tes voiles frémissantes ; marche vers la Sibylle, implore ses divines fureurs. Qu'elle parle, mais elle-même, et que sa voix fatidique daigne résonner à ton oreille. Elle t'apprendra quels peuples habitent l'Italie, te dira tes combats futurs, les dangers qui t'attendent, les triomphes qu'ils te préparent ; et vaincue par tes hommages, elle aplanira sous tes nefs les flots obéissants. Tels sont, Prince, les conseils qu'il m'est permis de te donner. Vole donc, et que tes exploits portent jusqu'aux cieux la gloire de Pergame ! "

Ainsi le pieux monarque se plaisait à m'entretenir. Il fait ensuite charger ma flotte de présents magnifiques, éclatants d'or et d'ivoire. On y porte un riche amas d'argent, des vases façonnés à Dodone, une cuirasse tissue de mailles élégantes et d'un triple fil d'or, un casque au brillant cimier, que surmonte un panache ondoyant, noble armure de Néoptolème. Hélénus n'oublie pas Anchise dans le partage de ses largesses. À ces dons il ajoute encore des coursiers et des guides ; ses rameurs vont remplir nos bancs, et ses arsenaux s'ouvrent pour armer nos soldats.

Cependant mon père nous pressait de déployer les voiles, de profiter à l'instant même de la faveur des vents. Le roi-pontife l'aborde en ces mots honorables : « Vous que Vénus a jugé digne de son auguste couche, illustre Anchise, mortel aimé des dieux ! vous que deux fois ils ont sauvé des ruines de Troie ! la voilà devant vous, cette Hespérie tant désirée : que vos vaisseaux y courent. Glissez toutefois le long de ses rivages : la part de ces contrées, qu'Apollon vous destine, est reculée vers d'autres bords. Allez, trop heureux père d'un fils dont le ciel chérit la vertu ! que pourrais-je vous dire encore ? et pourquoi retarder par de vains discours les vents qui vous appellent ? "

Non moins sensible à nos adieux, Andromaque offre à son tour au jeune Iule de précieux vêtements, où l'or s'entrelace à la pourpre ; un manteau phrygien enrichi de franges d'or, et des tissus merveilleux qu'elle a brodés elle-même. « Reçois aussi, dit-elle, reçois, aimable enfant, ces dons, ouvrage de mes mains. Puissent-ils te rappeler sans cesse la tendre amitié d'Andromaque, de l'épouse d'Hector. Ce sont, hélas ! les derniers dons de ta famille, ô seule image qui me reste de mon Astyanax ! Voilà ses yeux, ses traits ; voilà son port et sa grâce ! Maintenant, il serait comme toi dans la fleur de l'adolescence ! « En les quittant, je sentis couler mes larmes, et tels furent mes derniers adieux : « Vivez heureux, ô vous qu'un dieu contraire s'est enfin lassé de poursuivre ! Nous, après tant de hasards, le destin nous entraîne encore en des hasards nouveaux. Que votre sort me fait envie ! vous n'avez point de mers orageuses à parcourir, point de terres à chercher, qui s'éloignent toujours. Vos yeux contemplent une image du Xanthe, une Troie nouvelle que vos mains ont bâtie… Puisse-t-elle croître sous de meilleurs auspices, et moins en butte à la fureur des Grecs ! Si je foule jamais les campagnes où le Thybre promène en paix ses ondes ; si jamais je vois les murs promis au sang d'Assaracus ; je veux qu'un lien fraternel unisse l'Épire et l'Ausonie ; que deux peuples voisins, tous deux sortis de la même tige, tous deux victimes des mêmes infortunes, se confondent par la pensée dans un seul Ilion ; et que ce pacte d'amour soit éternel comme eux-mêmes. »

Bientôt la rive est loin de nous ; bientôt nos galères ont rasé les monts

Cérauniens, qu'un étroit canal sépare des plages de Saturne. Cependant le soleil se plonge dans l'Océan, et les montagnes se couvrent d'ombres épaisses. Le paisible aspect du rivage nous invite à descendre. Tandis que les uns veillent près de la rame oisive, les autres, étendus sur la molle arène, s'abandonnent au repos : un doux sommeil leur verse l'oubli de leurs fatigues. À peine la Nuit, conduite par les heures, touchait au milieu de son tour ; le vigilant Palinure s'arrache au sommeil, interroge les vents, et prête une oreille attentive au murmure des airs. Il suit de l'œil, dans la voûte azurée, le cours silencieux des astres ; il observe le paresseux Arcture, et les Hyades pluvieuses, et les deux Ourses, et la brillante écharpe d'Orion. Dès qu'il voit que le ciel serein lui promet un calme durable, il donne du haut de sa nef l'éclatant signal du départ. Soudain l'ancre est levée, l'aviron fend les ondes ; et la vergue, déployant ses ailes, emporte nos vaisseaux.

Déjà l'aurore au front de rose avait chassé les étoiles. Tout à coup on découvre, dans le lointain, des collines obscures, Une terre à fleur d'eau ; c'est l'Italie. L'Italie ! l'Italie ! Tel est le cri d'Achate ; et de leurs joyeuses clameurs les Troyens saluent l'Italie. Alors Anchise prend une large coupe ; il la couronne de fleurs, la remplit d'un vin pur ; et debout sur la poupe, il invoque des dieux propices : « Divinités de la terre et des mers ! et vous, arbitres des tempêtes ! aplanissez les flots sous nos fortunés navires, et gonflez nos voiles d'un souffle favorable ! " Il dit ; le vent qu'il implore seconde nos désirs. Devant nous s'offre un port qui s'élargit à notre approche ; et sur les hauteurs voisines s'élève le temple de Pallas. On plie les voiles, et la proue s'élance au rivage. Le port, ouvert à l'orient, se dessine en arc sinueux. Contre ses pointes avancées, les vagues viennent briser leur impuissante écume : derrière, son bassin repose à l'abri des tourmentes. Deux rochers, pareils à deux môles, l'embrassent de leurs flancs recourbés, comme d'un double rempart ; et le temple qui les domine fuit dans l'éloignement.

Là je vis, pour premier présage, quatre coursiers aussi blancs que la neige, et qui paissaient en liberté dans les verts pâturages. Mon père alors : « Tu nous annonces la guerre, ô terre promise à nos vœux ! c'est pour la guerre que naissent les coursiers ; c'est la guerre que respire leur bouillante ardeur. Mais ces fiers quadrupèdes, ils apprennent eux-mêmes à courber leur front sous le joug, et se soumettent au frein qui les dompte : la guerre peut enfanter la paix. " Il dit ; nos prières montent vers la déesse aux armes retentissantes, qui la première nous reçut triomphants. Prosternés aux pieds des autels, nous couvrons nos têtes d'un voile religieux ; et, fidèles aux ordres sacrés d'Hélénus, nous rendons en pompe à Junon, protectrice d'Argos, les honneurs qui lui sont dus.

Ces pieux devoirs accomplis, le signal est donné : l'antenne aux longs bras présente ses larges voiles aux haleines des vents ; et quittant ces plages envahies par la Grèce, nous cherchons des bords moins suspects. Bientôt nous avons franchi le golfe de Tarente, illustré, dit-on, par les exploits d'Hercule. Vis-à-vis paraissent le temple de Junon Lacinienne, et les tours de Caulon, et les écueils de Scylacée. Plus loin, derrière les eaux qui baignent la Sicile, on aperçoit les cimes de l'Etna. Déjà nous entendons l'horrible mugissement des mers, le bruit des rochers battus par les ondes en courroux, et le fracas redoublé dont retentissent au loin les rivages : les vagues bondissent, et la vase bouillonnante se mêle aux flots amers. Anchise se

lève, il s'écrie : « Les voilà, ces gouffres de Charybde ! les voilà, ces bancs redoutables, ces affreux repaires de Scylla, que nous prédisait Hélénus ! Fuyons, amis, fuyons ! Rameurs, courbez-vous sur vos rames ! " À ce cri, tout s'empresse : Palinure le premier tourne vers la gauche l'airain de sa proue frémissante ; et vers la gauche aussitôt, mille bras dirigent à la fois et les avirons et les voiles. Ici l'abîme s'enfle, et nous soulève jusqu'aux cieux ; là, s'affaissant tout à coup, il nous précipite aux enfers. Trois fois le monstre aboyant hurla dans ses antres sans fond ; trois fois nous vîmes l'écume jaillissante s'élancer vers la nue, et retomber en rosée abondante.

Cependant le jour fuit, l'aquilon s'endort : épuisés de fatigues, et ne sachant quelle route suivre dans les ténèbres, nous descendons sur la côte des Cyclopes. La rade est inaccessible aux vents, spacieuse et sûre ; mais auprès tonne l'Etna, entouré d'épouvantables ruines. Tantôt, parmi de noires vapeurs, il pousse dans les airs d'épais tourbillons de fumée, des torrents de cendres ardentes, et vomit des gerbes de feu qui montent jusqu'aux astres ; tantôt, arrachant ses entrailles, il les rejette avec fureur de ses flancs entr'ouverts, lance en grondant contre le ciel des marbres calcinés, des rocs brûlants, et bouillonne sous ses voûtes profondes. Si l'on en croit la renommée, le corps d'Encelade, à demi brûlé par la foudre, gît étendu sous ces masses volcaniques. L'énorme Etna le presse de tout son poids. Du fond de ces béantes fournaises, le géant exhale encore des flammes ; et chaque fois qu'il s'agite sous le faix qui l'accable, la Sicile tremble et gémit dans son vaste contour, et l'horizon se couvre de nuages sulfureux. Cachés toute la nuit dans l'épaisseur des forêts, nous admirons avec effroi ces jeux terribles de la nature, sans pouvoir découvrir la cause des tonnerres qui nous étonnent. Pas un astre ne luit sous la voûte éthérée, pas un rayon n'y brille ; mais de sombres brouillards ont enveloppé l'olympe ; et la lune, obscurcie par une ombre jalouse, nous dérobe sa clarté.

Enfin l'étoile du matin ramenait un nouveau jour ; et l'aurore, chassant les ténèbres, épurait l'humide atmosphère. Tout à coup sort du fond des bois un spectre à face humaine, pâle, desséché de maigreur, et couvert de hideux lambeaux. Il s'avance vers le rivage, et nous tend des mains suppliantes. Nous regardons : tout son corps est souillé de fange, sa longue barbe descend sur sa poitrine ; des épines rattachent les débris de sa robe ; le reste annonce un Grec, et jadis il marcha contre Pergame sous les bannières de l'Aulide.

Dès qu'il a reconnu de loin les couleurs phrygiennes et les armes de Troie, saisi de crainte, il hésite un moment à cet aspect, et demeure immobile. Mais bientôt il s'élance vers la. flotte, le visage inondé de larmes, et nous implore avec de longs sanglots : « Au nom des dieux que j'atteste ! par ce soleil, flambeau du monde ! par sa douce lumière, dont je jouis encore ! je vous en conjure, ô Troyens ! arrachez moi d'ici ; traînez-moi, j'y consens, aux déserts les plus lointains ; que je fuie, hélas ! c'est assez. Je sais que les nefs de Mycènes m'ont vomi sur vos bords ; j'ai porté la guerre, je l'avoue, dans les murs d'Ilion. Eh ! bien, s'il n'est point de grâce pour de tels attentats, déchirez, dispersez mes membres, précipitez-moi dans l'abîme des mers : mourant de la main des hommes, je mourrai satisfait " . Il dit, embrasse nos genoux, et se roulant dans la poussière, y reste prosterné. Nous

l'invitons à nous apprendre ses malheurs. « Quel est-il ? De quels parents a-t-il reçu le jour ? Quel coup du sort l'a réduit à tant de misère ? " Anchise lui-même, prévenant nos désirs, lui tend une main secourable, et par ce gage de paix lui rend l'espérance et la vie. L'infortuné, que cet accueil rassure, nous raconte ainsi ses malheurs :

« Ithaque est ma patrie. J'ai suivi la fortune du déplorable Ulysse. Achéménide est mon nom. Fils d'un père indigent, plût au ciel que je n'eusse point quitté l'humble chaumière d'Adamaste, pour les remparts de Troie ! Jetés au retour sur ces plages homicides, les Grecs,.en fuyant éperdus, m'oublièrent, hélas ! dans la caverne de Polyphème. La sombre et spacieuse demeure n'offre, sous ses voûtes profondes, que des chairs sanglantes, que d'exécrables mets. Lui-même (dieux ! délivrez la terre d'un tel fléau !), lui-même affreux colosse, le cyclope touche de son front les nues, et semble défier la foudre. Son aspect est terrible, son cœur impitoyable : il dévore vivantes les entrailles de ses victimes, et s'abreuve d'un sang livide. Je l'ai vu de mes propres yeux, sur sa couche sauvage, saisir de sa main effroyable deux de nos compagnons, les écraser contre le roc, et rougir des flots de leur sang le pavé de son antre. J'ai vu leurs corps meurtris assouvir son horrible faim ; j'ai entendu leurs membres palpitants crier sous ses dents cruelles. Ce ne fut pas impunément. Ulysse ne put tenir à tant d'atrocités, et ne s'oublia point dans un si grand péril. Bientôt le tigre, rassasié de carnage et noyé dans le vin, laisse tomber sa tête appesantie, et s'endort, étendu tel qu'un pin énorme au fond de son noir souterrain. Pendant qu'il vomit, sous le poids du sommeil, les débris sanglants et les fumées infectes de son hideux festin, nous, pressés autour de lui, nous invoquons les dieux vengeurs ; et soudain, brandissant une poutre armée d'un fer aigu, nous en perçons l'œil farouche qu'il cachait sous son épais sourcil : œil unique, œil énorme, semblable au bouclier d'Argos, semblable au disque du soleil. Ainsi, vainqueurs du barbare, nous apaisons les mânes de nos amis égorgés. Mais vous, fuyez, ô malheureux ! fuyez, rompez les câbles qui vous enchaînent au rivage. Tel qu'on voit l'altier, l'épouvantable Polyphème en son obscur repaire, enclore ses brebis bêlantes, et presser leurs mamelles ; tel, non moins formidable, un peuple entier d'autres Cyclopes habite ces côtes sinueuses, et ces monts escarpés. Trois fois déjà le croissant de la lune a réparé sa lumière, depuis que je traîne mes jours dans les forêts ; sans cesse errant d'asile en asile, sans cesse apercevant sur les roches d'alentour ces cruels anthropophages, et frissonnant sans cesse au bruit de leur marche, à la tempête de leur voix. L'écorce des arbrisseaux, les fruits pierreux du cornouiller, quelques racines amères que j'arrache avec peine, voilà les tristes aliments qui prolongent mon existence. En promenant de tous côtés mes regards inquiets, j'ai vu de loin votre flotte approcher de ces bords. Quelques dangers qu'elle m'apportât peut-être, j'ai couru l'implorer : trop heureux d'échapper enfin à cette race effroyable ! Je vous en conjure de nouveau ! donnez-moi le trépas, plutôt que de m'abandonner à l'horreur de mon sort ! "

Il achevait à peine, quand tout à coup s'offre à nos yeux sur les hauteurs voisines Polyphème lui-même avec sa taille démesurée ; Polyphème, cheminant tel qu'une tour ambulante au milieu de ses troupeaux, et dirigeant sa lourde masse

vers les rivages accoutumés : monstre horrible, informe, immense, que son œil arraché rend plus hideux encore. Un pin tronqué lui sert d'appui, et soutient ses pas chancelants. Ses brebis l'accompagnent, seule joie qui lui reste, unique charme de ses maux. Arrivé près du rivage, il s'avance au milieu des mers, et lave, penché sur l'onde, le sang qui découle de sa blessure. Ses dents grincent de douleur et de rage. Déjà son pied touche aux plus profonds abîmes, et les vagues n'ont point encore blanchi la hauteur de ses flancs. Nous, glacés de crainte, ne songeant plus qu'à fuir, nous recueillons l'infortuné qui nous sauva nous-mêmes ; et coupant les câbles en silence, courbés sur l'agile aviron, nous fendons à l'envi le gouffre écumant des eaux.

Polyphème entend le bruit des rames, et s'élance vers sa proie. Mais ses bras qu'il allonge ne saisissent que l'air ; et les courants qui nous entraînent, nous dérobent à sa poursuite. Alors il pousse un cri terrible : l'Océan et tous ses flots en sont émus : l'Italie en tremble sur ses fondements ébranlés ; et l'Etna, dans ses cavernes tortueuses, résonne d'un affreux murmure. Aussitôt la foule des Cyclopes, sortie des bois, descendue des montagnes, se précipite vers le port, et couvre au loin la plage. Nous les vîmes, ces fiers enfants de l'Etna, nous les vîmes debout sur le rivage, roulant en vain sur nous des regards pleins de fureur, et portant jusqu'aux cieux leurs têtes menaçantes. Effroyable assemblée ! géants pareils à ces chênes superbes, à ces cyprès au front pyramidal, dont la cime se dresse sur un mont sourcilleux ! on les eût pris pour une antique forêt de Jupiter ou de Diane.

Dans le trouble qui nous agite, nous déployons au hasard et les cordages et les voiles : tous les vents nous semblent heureux. Mais la prudence d'Hélénus nous défend d'approcher de Charybde et de Scylla, d'affronter ce détroit perfide, où la nef entre deux écueils vogue si près du trépas. À l'instant nos proues se détournent ; et Borée, soufflant à propos des gorges du Pélore, nous arrache au danger. Nous rasons les roches vives d'où le Pantage se jette dans les mers, et les bords sinueux de la nouvelle Mégare, et les plaines de Thapsus, presque ensevelies sous les eaux. Naguère Achéménide avait parcouru ces parages, à la suite d'Ulysse : il les reconnaissait alors avec nous.

Entre le golfe de Syracuse et l'humide Plemmyre s'élève une île chère à Diane : comme autrefois Délos, elle reçut le nom d'Ortygie. C'est là, dit-on, que l'amoureux Alphée se rend des campagnes d'Élis par des routes secrètes, frayées sous le bassin des ondes ; c'est là, belle Aréthuse, que, mêlant ses flots à tes flots, il se confond avec toi dans les mers de Sicile. Instruit de ces merveilles, nous adorons les divinités de ces rives ; et de là, je côtoie les vallées fertiles qu'engraisse le limoneux Hélore. Bientôt j'ai laissé derrière moi les pics altiers du Pachynum, et ses bancs avancés. Déjà se montrent Camarine, et les marais qui la protègent, et l'immense Géla, cité reine des contrées que le Gélas arrose. Plus loin, sur les montagnes, Agrigente étale à son tour l'orgueil de ses remparts ; Agrigente, jadis féconde en généreux coursiers. Vous aussi, champs de Sélinus où les palmiers abondent, un vent plus frais nous emporte par-delà vos ombrages ; et nous effleurons les rocs invisibles que Lilybée cache à fleur d'eau. Enfin Drépane m'ouvre ses ports, Drépane, lieu funeste., lieu d'un deuil éternel ! C'est là qu'après tant de tourmentes, le sort m'enlève, ô coup affreux ! le plus tendre des pères,

Anchise, mon consolateur, mon seul bien dans mes peines. Là, cher auteur de mes jours, tu délaisses un fils dans les larmes ; c'est donc en vain que j'arrachai cent fois ta vieillesse à nos communs désastres ! Ni le sage Hélénus, parmi tant d'horribles présages, ni la cruelle Céléno, n'avaient préparé mon âme à cette épreuve douloureuse. Drépane vit tes derniers tourments, et fut le terme de ton long exil… Je quittais ce triste rivage, ô Reine, quand un dieu plus propice m'a conduit sur vos bords. "

Ainsi le pieux Énée, seul au milieu d'une foule attentive, redisait les desseins des dieux sur lui, et retraçait le cours de ses errantes destinées. Il s'arrête enfin ; ses nobles récits font place aux douceurs du repos.

Livre quatrième

CEPENDANT la reine, déjà blessée d'un trait mortel, nourrit dans son cœur la plaie qui le dévore et le consume d'un feu secret. Sans cesse la valeur du héros, sans cesse la splendeur de son origine, reviennent s'offrir à sa pensée : gravés au fond de son âme, les traits et les discours du prince n'en peuvent être effacés ; et le trouble qui la poursuit éloigne de ses sens le paisible repos.

Le lendemain, l'aurore éclairait la terre des premiers feux du jour, et chassait des cieux l'ombre humide ; quand Didon éperdue s'adresse en ces mots à sa sœur bien aimée : « Chère Anne ! quelles terreurs inconnues tourmentent mon sommeil ? Quel est donc cet illustre étranger, nouvel hôte de mes états ? Quelle noble fierté dans son port ! quelle magnanimité ! quels exploits ! Ah, je n'en puis douter, il a est du sang des dieux. La crainte trahit les âmes vulgaires : mais lui ! quels assauts soutint son courage ! quels périls surmontés nous retraçait son récit ! Si l'arrêt que j'en ai porté n'était point irrévocable ; si je pouvais subir encore de nouveaux nœuds, quand déjà la mort cruelle a trompé mon premier amour ; si je ne détestais le flambeau de l'hymen et la couche nuptiale, c'était l'unique faiblesse peut-être où Didon pouvait succomber. Je le confesse, ô ma sœur ; depuis le trépas du malheureux Sychée ; depuis le jour où la main d'un frère ensanglanta nos Pénates, lui seul a fléchi ma fierté, a fait chanceler ma constance : je reconnais la trace des feux dont j'ai brûlé. Mais que la terre ouvre sous mes pas ses abîmes ; que, de sa foudre, le souverain des dieux me précipite chez les ombres, les pâles ombres de l'Érèbe, noir séjour de la nuit profonde ; si jamais, ô Pudeur, j'ose violer tes lois, ou m'affranchir de tes liens sacrés ! Sychée eut mon premier amour, il aura mes derniers soupirs : que ma flamme le suive, et dorme avec lui dans la tombe ! " Elle dit ; et des torrents de larmes ont inondé son sein .

« Ô vous, lui répondit sa sœur, vous que j'aime plus que la vie ! voulez-vous donc, toujours seule, user dans d'éternels chagrins le printemps de votre âge ? Avez-vous renoncé pour toujours à la douceur d'être mère, aux faveurs de Vénus ? Eh ! qu'importent ces longs ennuis à la cendre des morts, à des mânes inanimés ? Que nul autre époux jusqu'ici n'ait pu vaincre vos douleurs ; que Tyr, que la Libye accusent encore vos dédains ; qu'Iarbe s'en indigne, Iarbe et tous ces rois superbes que l'Afrique nourrit dans l'orgueil des triomphes ; je le veux : mais combattrez-vous aussi un penchant qui vous flatte ? Oubliez-vous dans quelle contrée vous avez fixé votre demeure ? Là vous pressent les Gétules, race indomptable, et le fougueux Numide, et les Syrtes inhospitalières : ici de brûlants déserts vous entourent, et le farouche Barcéen promène au loin ses fureurs vagabondes. Vous peindrai-je Tyr en armes se levant contre vous, et votre frère menaçant vos remparts ? Ah ! sans doute ce sont les dieux propices, c'est Junon favorable qui a poussé sur nos bords les navires Phrygiens. Voyez, ma sœur, comme s'affermit Carthage, comme s'agrandissent vos états, par une si noble alliance ! Appuyée de

la valeur Troyenne, à quelle gloire n'atteindrait pas la puissance des enfants d'Agénor ! Vous, seulement, implorez la clémence des dieux ; que vos sacrifices les apaisent ; et livrez-vous ensuite aux doux soins de l'hospitalité. Pour retenir le héros, prétextez les noirs aquilons déchaînés sur les mers, l'humide Orion, les nefs de Pergame brisées par la tempête, et les cieux toujours intraitables. "

Ces mots achèvent d'enflammer un cœur déjà brûlant d'amour ; ils y font naître l'espoir, et mourir la pudeur. À l'instant elles courent dans les temples, et vont cherchant la paix aux pieds des autels. Là, suivant l'usage antique, elles immolent de jeunes brebis d'élite à Cérès législatrice, au brillant Apollon, à Bacchus père des vendanges ; à Junon surtout, à Junon protectrice des nœuds de l'hyménée. Une coupe à la main, la belle Didon verse elle-même le vin sacré sur le front d'une blanche génisse, ou rêveuse, en présence des dieux qu'elle invoque, elle marche d'un pas religieux autour des autels fumants du sang des victimes. Chaque jour, elle renouvelle ses offrandes ; chaque jour, les regards attachés sur les flancs ouverts des taureaux, elle consulte d'un œil avide leurs entrailles palpitantes. Ô vaine science des augures ! que font les vœux, que font les temples, aux fureurs d'une amante ? Cependant le feu de l'amour circule dans ses veines ; et son cœur nourrit en secret son incurable blessure. Malheureuse ! elle brûle ; et seule, égarée dans Carthage, elle porte au hasard son aveugle délire. Telle la biche légère, si le trait rapide qui la poursuit au loin à travers les bois de la Crète, la perce à l'improviste, et que le fer ailé reste au fond de la plaie à l'insu du chasseur ; elle fuit, franchissant dans ses bonds les forêts et les détours du Dicté : elle fuit, course inutile ! la flèche mortelle la suit, attachée à son flanc.

Tantôt, dès l'aube matinale, elle promène le héros à travers les murs qu'elle élève, lui montre avec orgueil et les richesses de Tyr et ces remparts tout prêts…, commence un tendre aveu, s'interrompt, et rougit. Tantôt, quand le jour baisse, elle ordonne de nouveaux festins, veut encore entendre, insensée ! le récit des malheurs de Troie, et les écoute encore, suspendue aux lèvres d'Énée. Lorsque enfin la nuit les sépare, que Phébé, pâlissant à son tour, retire sa lumière, et que le déclin des astres invite au sommeil ; seule, elle gémit sous ses portiques silencieux, et foule en soupirant le lit désert qu'il a foulé. Absent, elle croit le voir ; absent, elle croit l'entendre. Quelquefois, séduite par une aimable ressemblance, elle presse Iule dans ses bras : heureuse, si du moins elle pouvait tromper une ardeur qu'elle n'ose avouer ! Cependant les tours commencées n'exhaussent plus leur faîte : la jeunesse amollie laisse reposer ses armes : au port, sur les remparts, dans les arsenaux, tout languit, tout s'arrête : l'œil n'aperçoit au loin que des ouvrages interrompus, des pans énormes de murailles, encore imparfaites, et de vastes machines oisives dans la nue.

Mais l'épouse chérie de Jupiter a lu dans le cœur de la reine : elle y voit les ravages d'une passion funeste, et l'honneur vaincu par l'amour. Alors, s'adressant à Vénus, la fille de Saturne s'exprime en ces mots : « Ainsi vous l'emportez ! Quel noble avantage ! quel brillant trophée, déesse, et pour vous et pour votre fils ! Certes la gloire est grande, et la victoire mémorable : deux puissances du ciel ont triomphé d'une femme, et triomphé par la ruse ! Vos défiances me sont connues : vous avez craint des murs que je protège, et la superbe Carthage éveille vos

soupçons. Mais quel terme auront vos alarmes ? et pourquoi tant de haine nous arme-t-elle encore ? Que ne jurons-nous plutôt une paix éternelle, cimentée par un heureux hymen ? Vos vœux les plus chers sont comblés : Didon brûle de tous vos feux, et son âme éperdue ne respire que vos fureurs. Hé bien ! régnons ensemble sur un peuple commun ; régissons Carthage et Pergame sous de communs auspices. Je consens que Didon subisse les lois d'un époux Phrygien ; vous, acceptez pour dot l'empire de Sidon. "

Par ce discours artificieux, Junon cherchait à fixer sur les rives de l'Afrique les grands destins de l'Italie. Vénus a senti le piège. « Quel insensé, dit-elle, rejetterait de pareilles offres, et voudrait lutter contre vous ? Pour peu que la fortune se plie à vos projets, Vénus y souscrit la première. Mais le sort m'inquiète : Jupiter permettra-t-il qu'une même cité rassemble les enfants de Tyr et les débris de Troie ? Approuvera-t-il, dans sa sagesse, et ce mélange des deux nations et cette alliance qui vous sourit ? Vous êtes son épouse : c'est à vous, c'est à vos caresses à sonder le cœur d'un époux. Faites un pas, et je vous suis. » — « Ce soin est mon affaire, répliqua la reine des dieux. Quant au succès, il est facile ; voici mon secret, écoutez.

Demain, le fils d'Anchise et l'infortunée Didon doivent ensemble porter la guerre aux hôtes des forêts, sitôt que le dieu du jour aura franchi les portes de l'orient, et doré les campagnes de ses premiers rayons. Là, tandis que les chasseurs poursuivront leur proie fugitive, et ceindront les bois de leurs vastes filets ; à ma voix, de noirs torrents de pluie, mêlés de grêle et d'éclairs fondront tout à coup des nues ; et les champs ébranlés retentiront au loin des éclats du tonnerre. Tout fuit, tout se disperse, et la nuit étend sur la terre ses voiles ténébreux. Une grotte commune sert de refuge aux deux amans : Junon sera présente ; et si je puis compter sur votre aveu, je les unirai l'un à l'autre par un lien indissoluble : d'amants, ils deviendront époux : l'Hymen recevra leurs serments. " Loin de s'armer d'un vain refus, Cythérée consent à tout, et sourit d'une ruse dont elle n'est pas la dupe.

Cependant l'Aurore se lève, et quitte le sein des mers. À peine ont lui ses naissantes clartés, que déjà s'élance hors des murs une jeunesse ardente et choisie ; déjà sont prêts les réseaux, et les toiles captieuses, et les épieux au large fer ; déjà bondissent dans la plaine et les coursiers des noirs Massyliens, et la meute à l'odorat subtil. Tandis que la reine tarde encore à paraître, les grands attendent son réveil aux portes du palais ; étincelant de pourpre et d'or, son coursier bat du pied la terre, et ronge avec fierté son frein blanchi d'écume. Enfin Didon s'avance, environnée d'une nombreuse escorte, et parée d'une écharpe tyrienne dont l'aiguille industrieuse nuança la bordure. Sur ses épaules résonne un carquois d'or : l'or, en tresse éblouissante, captive ses longs cheveux : l'or, en flexible agrafe, soutient les plis de sa pourpre ondoyante. Bientôt la fleur des Troyens et l'aimable Iule viennent grossir sa cour : seul plus brillant qu'eux tous, Énée se place à côté de la reine, et réunit les deux cortèges qu'il efface en beauté. Tel paraît Apollon, quand, laissant la froide Lycie et les rives du Xanthe, il vient revoir son île maternelle, et ramène à Délos les fêtes et les danses. Tandis qu'en cercle autour de ses autels, le Crétois, le Dryope, et l'Agathyrse peint de mille

couleurs, célèbrent en chœur ses louanges, le dieu s'avance avec majesté sur les hauteurs du Cynthe : un léger feuillage presse mollement sa flottante chevelure qu'entrelace un réseau d'or, et ses flèches agitées retentissent sur ses épaules. Tel et non moins imposant marchait le héros phrygien, telles éclataient dans son port la noblesse et la grâce.

On part enfin, l'on affronte et les hautes montagnes et les repaires inaccessibles. Soudain chassée de ses âpres sommets, la chèvre sauvage se précipite de roc en roc ; soudain emportés par la peur, les cerfs aux pieds agiles franchissent les vastes campagnes, et, serrés dans leur fuite en bataillons poudreux, s'éloignent des monts escarpés. Au milieu de la plaine, le jeune Ascagne, ivre de joie, presse un coursier pétulant, court, vole et devance tour à tour les plus ardents chasseurs. Que ne peut-il, dans son impatience, rencontrer parmi ces troupeaux timides un sanglier furieux ! que ne voit-il descendre des hauteurs un lion rugissant !

Mais la foudre gronde : un bruit effroyable trouble au loin les cieux ; et tout à coup fond sur la terre un déluge de grêle et de pluie. Frappés d'épouvante, l'élite des Tyrien, et la jeunesse troyenne, et le petit-fils de Vénus, ont cherché dans les champs voisins divers abris contre l'orage : des torrents écumeux roulent du haut des montagnes. Didon gagne un antre écarté ; le fils d'Anchise y suit la reine. À l'instant la Terre et Junon, Junon qui préside aux nœuds conjugaux, donnent le signal d'hyménée : l'éclair brille, le ciel complice s'allume, et les Nymphes d'alentour font mugir de leurs cris la colline ébranlée. Ce jour, hélas ! fut pour Didon la première cause de ses malheurs, la première cause de sa mort. Ni l'honneur, ni la gloire, ne touchent plus son âme : ce n'est plus un feu clandestin qu'elle nourrit dans son cœur : elle affiche le titre d'épouse, et voile du nom d'hymen les faiblesses de l'amour.

Aussitôt la Renommée parcourt les vastes contrées de la Libye ; la Renommée, de tous les fléaux le plus prompt ; infatigable messagère, qui s'accroît dans son vol et grandit en courant. D'abord faible et craintive, bientôt colosse touchant aux cieux, elle foule du pied la terre, et cache sa tête dans les nues. Indignée des fureurs des dieux, la mère des géants, dit-on, l'enfanta dans sa colère : c'est la dernière sœur de Céus et d'Encelade, À des pieds agiles, elle joint des ailes plus rapides que les vents. Monstre horrible, énorme, autant de plumes couvrent son corps, autant elle cache, ô prodige ! et d'yeux toujours ouverts, et de bouches toujours bruyantes, et d'oreilles toujours attentives. La nuit, elle plane d'un pôle à l'autre, semant de sourds et vains murmures dans le silence des ténèbres, sans que jamais ses paupières s'abandonnent au doux sommeil. Le jour, sentinelle assidue, elle veille assise ou sur le faîte des palais ou sur le sommet des tours ; et de là sa voix répand la terreur au sein des villes populeuses, sa voix trompette indifférente des vertus et de l'infamie, des vérités et du mensonge. Ainsi donc l'indiscrète courrière se plaisait alors à remplir les cités de mille rumeurs confuses, et divulguait au hasard les vains rapports et les récits fidèles. « Un prince venu des rives du Scamandre a touché les bords Africains : l'aimable reine de Carthage daigne s'unir au fils d'Anchise : heureux dans les bras l'un de l'autre, ils consument en plaisirs les longues heures de l'hiver ; et négligeant leur gloire, ils

s’endorment sans remords au sein des voluptés. “ Tels sont les bruits que l’odieuse déesse fait circuler de bouche en bouche parmi les peuples étonnés. Tout à coup dirigeant son vol vers le palais d’Iarbe, elle arrive, elle allume dans cette âme altière le feu de la jalousie, et l’embrase d’un noir courroux.

Fruit des amours d’Ammon et de la nymphe Garamantis, Iarbe avait élevé dans ses vastes états cent temples magnifiques, cent autels superbes au souverain des dieux : là, consacrée par ses mains, une flamme religieuse brûlait sans jamais s’éteindre, et veillait nuit et jour en l’honneur des Immortels : sans cesse la terre y fumait arrosée du sang des victimes ; sans cesse de nouvelles guirlandes en fleurissaient les portiques. Hors de lui-même, et bouillant de fureur à ces récits injurieux, il court aux pieds des autels, prend à témoin les dieux dont la majesté l’environne, et, levant au ciel ses mains suppliantes, implore le maître du tonnerre. « Ô Jupiter tout-puissant ! toi pour qui le Maure, assis dans ses banquets sur des lits somptueux, fait couler à longs flots le vin pur des libations, tu vois à quel point on m’outrage ! Eh quoi, mon père, les carreaux que tu lances n’inspirent-ils qu’un vain effroi ? et, perdus dans les airs, tes foudres, épouvante du monde, n’ébranlent-ils la nue que par des éclats sans effets ? Une femme fugitive, errante sur mes frontières, y mendie, l’or en main, un chétif asile : ma pitié lui cède un rivage inculte, lui dicte les lois du marché : et c’est elle qui rejette aujourd’hui mon trône et ma main ! elle qui, dans ses murs d’un jour, reçoit pour époux et pour maître un vil Troyen ! Cependant ce nouveau Pâris, roi d’une cour efféminée, le front ceint d’une mitre nouée par la mollesse, et les cheveux parfumés d’essences, jouit en paix de sa conquête. Est-ce donc en vain que j’apporte à tes temples mon encens et mes dons ? Est-ce en vain que je m’honore de te devoir le jour ? »

Ainsi priait Iarbe ; et sa main touchait les autels. À cette voix connue, le roi des dieux tourne un œil courroucé sur les remparts de Carthage, sur ces lieux où languissent deux amans que l’amour arrache à l’honneur. Soudain s’adressant à Mercure, il lui dicte ces ordres : « Va, cours, mon fils ; appelle les zéphyrs, et vole sur les vents. Un indigne repos enchaîne, au sein de la nouvelle Tyr, le descendant d’Assaracus ; il oublie dans une folle ivresse l’empire que le sort lui destine : pars, fends les nues, et porte à son oreille les paroles de Jupiter. Est-ce là ce héros que nous avait promis la belle Cythérée, sa mère ? Est-ce pour de tels exploits que Vénus le sauva deux fois de la fureur des Grecs ? Il devait se montrer digne de régir l’Italie, la belliqueuse Italie, enceinte d’un peuple-roi, et mère un jour des conquérants du monde ; il devait, noble enfant de Teucer, en perpétuer la race illustre, et ranger sous ses lois l’immensité de l’univers. Si la gloire d’un pareil avenir n’enflamme point son courage, s’il craint de s’immoler lui-même aux soins de sa grandeur ; père injuste, enviera-t-il à son fils l’héritage de Rome ? Qu’attend-il ? quel espoir l’arrête sur des bords ennemis ? Ne songe-t-il plus à sa postérité, aux champs du Latium, aux murs de Lavinie ? Qu’il fende à l’instant les flots ; je le veux, je l’ordonne : annonce-lui mon immuable arrêt. »

Il dit : docile au commandement de son auguste père, Mercure se dispose à l’accomplir. D’abord il enlace à ses pieds ses brodequins d’or, dont les ailes rapides le soutiennent dans les airs, et le portent avec les zéphyrs au-dessus des monts et des mers. Il prend ensuite son caducée, verge puissante, qui maîtrise les pâles

ombres, évoque les unes de l'Erèbe, et plonge les autres dans le triste Tartare, et dont la vertu magique donne et ravit le sommeil, appelle ou chasse à son gré les ténèbres de la mort. Armé de son secours, le dieu monte sur les vents, et traverse les nues orageuses. Déjà dans son vol, il découvre le front sourcilleux et les flancs gigantesques de l'inébranlable Atlas, qui porte le ciel sur ses épaules ; d'Atlas, dont la tête chargée de pins, sans cesse enveloppée de noirs frimas, gémit, battue sans cesse des aquilons et des tempêtes : le dos de l'horrible vieillard blanchit sous la neige entassée ; sa bouche séculaire vomit des fleuves mugissants, et sa barbe hideuse se hérisse d'éternels glaçons. Là, suspendant son essor, le fils de Maïa se balance un moment sur son aile immobile : puis fondant tout à coup de ces cimes hautaines, il s'élance vers les ondes, et fuit le long des mers ; pareil à l'agile oiseau qu'on voit planer autour des rivages, autour des roches poissonneuses, et raser de ses ailes la surface des eaux. Tel glissait entre les cieux et la terre le petit-fils d'Atlas ; tel il effleurait les bancs sablonneux de la Libye ; tel il fendait les airs, et laissait au loin derrière lui son aïeul maternel.

À peine ses pieds ailés ont-ils touché les chaumières puniques, il aperçoit le fils d'Anchise dessinant de nouveaux remparts, traçant des demeures nouvelles. Aux flancs du héros pendait une brillante épée, où le jaspe éblouissant rayonnait en étoiles ; de ses épaules tombait un manteau précieux, que Tyr colora de sa pourpre éclatante : riche armure, qu'il devait à l'amour de Didon ; noble tissu, qu'elle-même avait orné d'une légère broderie d'or. Le dieu l'aborde à l'improviste : « Te voilà donc, Énée, bâtissant l'altière Carthage ! Esclave d'une femme, tu décores pour elle une ville étrangère ! Et ton empire et ta gloire, hélas ! tu les oublies pour une femme ! Le dieu qui règne sur les dieux, celui dont le pouvoir meut à son gré le ciel et la terre, me députe vers toi du haut du radieux Olympe : lui-même il m'a chargé de fendre rapidement les airs, pour t'apporter ses décrets. Qui t'arrête ? quel espoir enchaîne ton oisive langueur aux rives de l'Afrique ? Si l'éclat d'un illustre avenir ne touche point ton âme ; si tu n'oses t'immoler toi-même aux soins de ta grandeur ; vois du moins, vois croître le jeune Ascagne, et songe aux espérances d'un si cher héritier : c'est Iule qu'attendent le trône de l'Italie et le sceptre de Rome. » Ainsi parla Mercure ; et plus prompt que l'éclair, le dieu, quittant ses traits mortels, disparaît au loin dans la nue comme une vapeur légère.

À ce prodige, Énée se trouble et demeure interdit : ses cheveux se dressent d'horreur, sa voix expire sur ses lèvres. Il n'aspire plus qu'à fuir ; il brûle d'abandonner un séjour trop aimable : tant cet avis sévère, tant cet ordre imposant des dieux, l'ont frappé de terreur. Mais comment faire, hélas ! Où, quand, et par quel détour, préparer à ce fatal départ la reine éperdue ? Que lui dire, et par où commencer ? Son esprit agité prend et rejette au même instant mille résolutions contraires, s'égare tour à tour en mille projets qui se combattent, et flotte au hasard sans pouvoir se fixer. Dans sa vague inquiétude, le parti le moins brusque lui paraît le plus sage : il appelle Mnesthée, Sergeste, et le vaillant Cloanthe : « Qu'on dispose en secret les nefs ; que les Troyens se rassemblent au rivage ; que chacun s'arme en silence ; et qu'un heureux prétexte déguise les motifs de ces nouveaux apprêts. Lui, pendant que l'infortunée Didon ignore tout encore, et ne peut s'attendre à voir rompre de si tendres amours, il tentera de l'aborder, saisira

l'heure favorable à la douce persuasion, et préviendra, s'il est possible, un dangereux éclat. » Il dit ; aussitôt ses guerriers s'empressent d'obéir, et volent exécuter ses lois.

Mais qui peut tromper une amante ? La Reine a pressenti la ruse, et pénétré la première les mouvements qui la menacent : le calme même n'est pas sans alarmes pour elle. Ce fut encore l'impitoyable Renommée qui vint annoncer à la malheureuse Didon l'armement des navires et l'instant prochain du départ. La fureur la transporte : égarée, l'œil eu feu, elle court échevelée la ville toute entière ; pareille à la Bacchante ivre du dieu qui la possède au jour sacré des mystères, quand les cris d'Évohé l'appellent aux orgies triennales, et qu'elle entend le Cythéron mugir de hurlements nocturnes. Enfin elle rencontre Énée ; son dépit s'exhale en ces termes :

« T'es-tu flatté, perfide, de pouvoir dissimuler un forfait si noir, et de fuir Carthage à l'insu de sa reine ? Quoi, ni mon amour, ni la foi que tu m'as jurée, ni mon affreux trépas qui suivra ton parjure, rien ne t'arrête ! Que dis-je ? c'est sous le signe des hivers que tu déploies tes voiles ; c'est au milieu des aquilons que tu voles affronter les mers, cruel ! Eh pourquoi ? pour courir après des bords étrangers et des demeures inconnues ? Ah ! quand la superbe Troie serait debout encore, irais-tu chercher Troie à travers les flots en courroux ? Est-ce moi que tu fuis ? Par ces pleurs qui coulent de mes yeux, par ta main que j'embrasse (unique ressource, hélas ! qu'aient encore mes douleurs), par les doux nœuds qui nous unirent, par ce bonheur trop court d'un hymen commencé ; si tu me dois quelques faveurs, si ma tendresse eut pour toi quelques charmes ; vois, je t'en conjure, vois l'abîme de maux où me plonge ton départ ; et par pitié du moins (si la pitié peut encore t'émouvoir), abjure un horrible projet. Pour toi j'ai méprisé la ligue des peuples de la Libye et des tyrans Nomades : pour toi j'ai bravé la haine des Tyrien jaloux : pour toi encore, j'ai sacrifié l'honneur, et ce trésor qui m'égalait aux dieux, l'antique renom de ma vertu. À qui m'abandonnes-tu mourante, cher hôte ! car ce nom seul me reste d'un époux trop aimé. Que faut-il que j'attende ? qu'un frère impie, l'odieux Pygmalion, mette mon palais en cendres ? qu'Iarbe, un Gétule, m'entraîne captive à son char ? Encore si tu me laissais, en fuyant, quelque heureux gage de nos feux ! si je voyais folâtrer dans ma cour un jeune rejeton d'Énée, dont les traits du moins me rendissent ton image ! non, je ne me croirais pas entièrement trahie, entièrement délaissée. »

Ainsi parlait Didon. Le héros, plein de l'ordre des dieux, tenait fixés vers la terre ses regards immobiles, et, s'armant de courage, étouffait dans son âme les murmures de l'amour. Enfin rompant le silence : « Oui, Reine, vos bienfaits ont surpassé mon attente ; et vous pourriez à peine les dénombrer vous-même. Je ne les oublierai jamais ; jamais la mémoire d'Élise ne cessera de m'être chère, tant que mes yeux verront le jour, tant qu'un souffle de vie fera battre mon cœur. Vous m'accusez ; daignez m'entendre. Non, je ne méditais pas un départ clandestin : loin de vous cet indigne soupçon ! mais je n'ai point brigué l'honneur d'un hymen qui n'était pas le but de mon voyage. Si les destins me permettaient de diriger ma vie au gré de mes désirs, et de terminer selon mes vœux les soins qui m'agitent ; fidèle à Troie, aux doux restes des miens, j'irais, j'irais revoir les bords du Simoïs ;

le palais de Priam renaîtrait de sa cendre ; et ma main, ressuscitant Pergame, la rendrait aux vaincus. Maintenant c'est la puissante Italie que m'annonce le dieu de Gryna ; c'est aux rivages de l'Italie que les oracles de Patare m'ordonnent de descendre : l'Italie, voilà mon amour, voilà ma patrie. Quand les murs naissants de Carthage et le séjour d'une ville africaine ont su vous captiver, vous que Tyr a vue naître, envierez-vous un asile aux Troyens dans les champs d'Ausonie ? Ne pouvons-nous, à votre exemple, chercher un empire étranger. Dès que la nuit couvre la terre de ses voiles humides, dès que les astres enflammés se lèvent dans les cieux, l'ombre irritée d'un père vient m'avertir en songe et troubler mon sommeil. Sans cesse un fils m'accuse et me reproche son injure, un fils objet de toute ma tendresse, à qui j'enlève le sceptre de l'Hespérie et les contrées promises à sa fortune. À l'instant même encore (j'en jure et par vous et par moi), l'interprète ailé des dieux, l'envoyé de Jupiter même, m'apporte du haut des airs les volontés du ciel. Oui, j'ai vu Mercure, ô prodige ! pénétrer dans Carthage tout resplendissant de lumière : mes yeux l'ont vu, et mes oreilles ont entendu sa voix. Cessez, Didon, cessez d'aigrir par d'inutiles plaintes et mes regrets et vos tourments : l'Italie m'appelle, et j'y cours malgré moi. »

Il parlait : d'abord dévorant son courroux, elle roule sur le prince des yeux égarés, et le mesure tout entier dans un sombre silence : enfin sa bouillante fureur éclate et tonne en ces mots : « Non, tu n'es pas le fils d'une déesse ; non, tu n'es pas le sang de Dardanus, traître ! l'affreux Caucase t'engendra dans ses rochers sauvages, et ton enfance suça le lait des tigresses d'Hyrcanie. Car enfin qui m'arrête ? Quel plus noir outrage puis-je attendre ? A-t-il gémi de ma douleur ? m'a-t-il consolée d'un regard ? ai-je surpris dans ses yeux une larme de pitié ? a-t-il plaint seulement sa malheureuse amante ? Ô comble des affronts ! Et la reine des dieux reste calme ! et le fils de Saturne voit tant d'horreurs d'un œil indifférent ! Hélas ! sur quelle foi compter ! Rebut des flots, fugitif, sans asile, je l'ai reçu dans mon palais : insensée ! j'ai partagé mon trône avec lui : les débris de sa flotte, je les ai sauvés du naufrage ; ses compagnons mourants, je les ai rendus à la vie.... Ah ! l'enfer et sa rage sont passés dans mon cœur. Si je l'en crois, c'est Apollon prophète, c'est la Lycie et ses oracles qui lui commandent le parjure ! si je l'en crois, l'interprète des Immortels, l'envoyé de Jupiter même, descend pour lui des cieux chargé d'ordres barbares ! Sans doute l'Olympe entier s'occupe de sa grandeur ! un soin si pressant trouble la paix des dieux ! Pars donc, je ne te retiens plus ; pars, je dédaigne de réfuter tes fables. Va, cours sur la foi des vents après ton Italie ; cherche à travers les ondes je ne sais quel empire. Mais puisse, s'il est des dieux vengeurs, ton crime épuiser leur colère au milieu des tempêtes, et ta voix trop tard suppliante invoquer vainement Didon ! Absente, je te suivrai sans cesse, armée du flambeau des Furies ; et quand la froide mort aura séparé mon âme de mes membres glacés, spectre effrayant je t'assiégerai partout. Ton châtiment, perfide, expiera mes pleurs. J'apprendrai ton supplice, et le bruit en viendra jusqu'à moi dans le profond séjour des Mânes. »

Elle dit ; et rompant tout à coup ce fatal entretien, elle fuit le jour qui l'importune, s'arrache brusquement aux yeux du héros, et le laisse interdit, muet, et cherchant en vain ses réponses. Ses femmes la reçoivent dans leurs bras, la

reportent mourante sous ses pompeux lambris, et la déposent tristement sur sa couche royale.

Le sensible Énée voudrait adoucir les chagrins de la Reine, et charmer du moins ses douleurs par des paroles consolantes ; il gémit, il soupire, et sa constance ébranlée résiste à peine aux assauts de l'amour : mais les dieux parlent ; il obéit, et retourne à sa flotte. À son aspect, les Troyens redoublent d'ardeur : déjà la nef élancée descend au loin du rivage ; déjà la carène fend mollement les flots : cent bras dépouillent les forêts, cent bras en rapportent à la hâte et des rames garnies encore de feuillage, et des mâts à peine ébauchés : tout s'empresse, tout brûle de partir : les chemins sont couverts d'une foule impatiente qui déserte à l'envi les remparts. Telles, autour d'un vaste amas de blé, les fourmis, prévoyant l'hiver, pillent les trésors de l'automne, et courent emplir leurs magasins : le noir bataillon chemine à travers la campagne, et, sillonnant au loin les herbes, voiture son butin par un étroit sentier : l'une, trébuchant sous le faix, porte un énorme grain ; l'autre, pressant la marche, rallie les traîneuses et gourmande leur paresse : tout le sentier s'anime sous leurs pas diligents.

Que pensais-tu, Didon, à cet affreux spectacle ? Quels transports t'agitaient quand tes regards, errant du haut des tours, découvraient de toutes parts les bruyants apprêts du rivage ; quand tu voyais, sous tes yeux mêmes, les vastes mers troublées par tant de clameurs confuses ? Amour, cruel amour, à quoi réduis-tu tes victimes ? il lui faut, hélas ! recourir encore aux larmes, encore descendre à la prière, humilier encore devant son vainqueur sa fierté suppliante. Vains efforts ! mais avant de mourir, elle veut tout tenter. « Tu les vois, chère Anne, ces mouvements sinistres qui agitent le port : de tous côtés les Troyens ont inondé la plage : déjà leur voile appelle les zéphyrs, et le matelot joyeux a couronné sa poupe de festons et de fleurs : si j'avais pu m'attendre à cet horrible coup, peut-être, ô ma sœur, m'eût-il moins accablée. Ah ! daigne servir encore la malheureuse Didon : pour toi seule le perfide eut toujours du respect ; il ne confiait qu'à toi seule ses secrètes pensées ; seule tu connaissais le chemin de ce cœur intraitable, seule tu savais y pénétrer. Va, ma sœur, va supplier pour moi ce superbe ennemi. On ne m'a point vue dans l'Aulide jurer avec les Grecs d'exterminer les enfants d'Ilion : jamais les vaisseaux d'Élise n'ont porté la guerre aux rives du Scamandre : je n'ai point outragé les cendres d'Anchise, je n'ai point violé ses Mânes paternels. Pourquoi ferme-t-il à mes cris une oreille impitoyable ? Où court-il ? Que du moins il accorde une dernière faveur à son amante éperdue ! qu'il attende, pour fuir, une saison plus douce et des vents moins contraires ! Non, je ne réclame plus la foi d'un hymen qu'il a trahi : je n'exige point qu'il renonce aux champs heureux du Latium, qu'il immole à Carthage l'empire de l'Ausonie : un léger retard, quelques moments de trêve, le temps de calmer un peu mon délire, voilà tout ce que je veux : peut-être enfin, domptée par le malheur, je saurai souffrir sans murmurer. C'est la seule grâce que j'implore, chère Anne : aie pitié de ta sœur ! Que j'obtienne de toi ce dernier service, et ma reconnaissance n'aura de terme que ma vie. »

Telles étaient ses prières ; telles étaient les tristes plaintes que sa sœur éplorée portait et reportait sans cesse : mais le fils d'Anchise est insensible aux plaintes,

est inexorable aux prières : les destins l'emportent ; un dieu ferme aux soupirs l'oreille compatissante du héros. Comme on voit un vieux chêne, durci par les ans, lutter au sommet des Alpes contre les vents conjurés, quand leur impétueuse haleine, assiégeant tour à tour et sa tête et ses flancs, menace de le renverser : l'air siffle, le tronc battu gémit, et son feuillage sème au loin la terre de ses débris épars : mais ferme sur son roc, l'arbre de Jupiter surmonte la tempête ; et autant sa cime altière s'élève dans les cieux, autant ses racines profondes s'enfoncent dans les enfers. Ainsi le magnanime Énée se voit assailli de larmes, de sanglots ; son grand cœur souffre en secret d'un pénible combat : mais vainement des pleurs roulent dans ses) yeux : son âme reste inébranlable.

C'est alors que l'infortunée Didon frémit de l'horreur de sa destinée : elle invoque le trépas : l'aspect de la lumière est un tourment pour elle. De noirs présages aigrissent encore ses amers déplaisirs et son aversion pour la vie : elle a vu, lorsqu'elle chargeait d'offrandes les autels où fumait l'encens, elle a vu (spectacle affreux !) l'onde sacrée noircir, et les flots d'un vin pur se changer en un sang fétide. Ce signe effrayant n'a frappé qu'elle seule, et sa muette épouvante le tait même à sa sœur. C'est peu : dans son palais s'élevait un temple de marbre consacré à son premier époux ; temple saint, qu'elle honorait chaque jour de ses pieux hommages, que chaque jour elle ornait de tissus aussi blancs que la neige et de guirlandes religieuses : là, du fond du sanctuaire, souvent une voix lugubre, la voix de Sychée, l'appelle dès que la nuit ténébreuse enveloppe le monde : souvent encore du haut des tours, le hibou solitaire l'importune de ses cris funèbres, et traîne son chant sinistre en longs gémissements. Mille antiques prédictions se retracent à son esprit, et leurs pronostics menaçants redoublent ses terreurs. Énée lui-même, l'impitoyable Énée, l'obsède et fait son supplice jusque dans les bras du sommeil : sans cesse elle croit se voir abandonnée de l'univers, seule avec ses douleurs ; sans cesse elle croit errer sans guide sur des plages lointaines, et chercher Carthage au milieu des déserts. Tel Penthée, dans son délire, marche entouré d'Euménides, voit luire deux soleils et s'élever deux Thèbes : tel encore le fils d'Agamemnon, Oreste, traînant l'enfer sur la scène, fuit sa mère armée de torches et de serpents livides : il fuit, mais au seuil sont assises les Furies vengeresses.

Lors donc qu'en proie au désespoir, et vaincue par ses maux, Didon eut résolu sa mort, elle en arrête en sa pensée le moment et les apprêts : puis abordant sa tendre sœur, dont elle redoute les alarmes, elle feint en lui parlant un calme qu'elle n'a pas, et cache le trouble de son âme sous la gaieté d'un front serein. « Réjouis-toi pour Élise, chère Anne : j'ai trouvé l'heureux secret qui doit me rendre l'infidèle, ou m'affranchir de mon funeste amour. Près des bornes de l'Océan, non loin des ondes où le soleil éteint ses feux, règne une vaste contrée qui termine l'Éthiopie : c'est là que l'infatigable Atlas soutient sur ses épaules l'orbe enflammé où rayonnent les étoiles. Venue de ces climats, une prêtresse Massylienne arrive dans nos murs : jadis gardienne du temple des Hespérides, elle en nourrissait le dragon, veillait sur les rameaux sacrés de l'arbuste aux fruits d'or, et mêlait pour les festins du monstre le miel liquide aux pavots assoupissants. Son art puissant, dit-elle, endort à son gré nos peines, à son gré verse dans nos cœurs les soucis

dévorants : elle parle, et les fleuves enchaînés s'arrêtent, les astres sanglants rebroussent d'horreur, et les Mânes plaintifs sortent de la nuit des tombeaux : tu verras mugir sous ses pieds la terre frémissante, et les pins déracinés descendre à sa voix des montagnes. J'en atteste les dieux, ô ma sœur ; j'en jure par toi-même, par ta tête chérie : c'est malgré moi que j'ai recours aux efforts d'un pouvoir magique. Toi donc, va sans témoins ; et, dans l'intérieur du palais, à la face du ciel, dresse en silence l'appareil d'un bûcher ; que tes mains y placent les armes du cruel, ces armes qu'il laissa suspendues près de sa couche impie ; que toutes les dépouilles du parjure, que ce lit nuptial, tombeau de ma vertu, y soient déposés par tes soins : périsse dans les flammes tout ce qui reste du barbare ! ainsi le veut, ainsi l'ordonne la prêtresse. »

À ces mots, elle s'arrête : une morne pâleur couvre à l'instant son visage. Anne est loin de croire que sous le voile de ces nouveaux mystères, sa sœur médite son trépas : son âme paisible ne soupçonne point tant de fureurs, et n'attend rien de plus tragique qu'aux funérailles de Sychée. Elle court donc accomplir les ordres de Didon.

Cependant au fond d'une enceinte écartée, sous un ciel découvert, un vaste bûcher s'élève, formé de pins résineux et de longs éclats de chêne. La reine tapisse de cyprès les murs solitaires qui l'entourent, et les couronne de guirlandes funèbres. Sur le lit fatal, elle dispose et les vêtements de l'ingrat, et son image et son épée, complices muets de son funeste dessein. À l'entour sont dressés des autels ; et, les cheveux épars, trois fois la prêtresse invoque d'une voix tonnante les dominations des enfers : elle invoque et l'Érèbe et le Chaos, Hécate au triple front, Diane au triple visage. Puis elle épanche une eau livide, noir simulacre des ondes de l'Averne : elle y mêle ces herbes au duvet immonde que des faux d'airain moissonnèrent aux pâles clartés de la lune, et qu'abreuve un suc vénéneux : elle y mêle ce philtre puissant, l'hippomane, recueilli sur le front d'un coursier naissant, et que l'acier ravit à l'amour de sa mère. Didon elle-même, Didon, auprès des autels, un pied nu, la robe sans ceinture, tient d'une main tremblante la farine et le sel : près de sa dernière heure, elle atteste et les dieux et les astres témoins de son sort lamentable ; et si quelque divinité propice prend pitié des amans trahis, elle en implore la justice et la vengeance éternelle.

La nuit régnait ; et Morphée, planant sur la terre, versait aux mortels fatigués ses tranquilles pavots. Les bois étaient muets, les mers immobiles. C'était l'heure où les astres atteignent dans les cieux la moitié de leur course, l'heure où les campagnes reposent dans une paix profonde. Les troupeaux mugissants, et le peuple émaillé des airs, et l'humide habitant des lacs, et l'hôte des forêts sauvages, dormaient ensevelis dans l'ombre silencieuse : partout un calme heureux adoucissait les peines, et charmait les douleurs. Mais Didon…l'infortunée veille et soupire. Le doux sommeil ne vient plus rafraîchir ses sens : pour ses yeux, pour son cœur, il n'est plus de paisibles nuits. Son martyre s'accroît dans les ténèbres : alors s'éveillant plus terrible, son amour se change en fureur, et son âme agitée bouillonne d'un long courroux. Ainsi fermente son délire, ainsi roulent dans son esprit ses pensées tumultueuses. « Que ferai-je ? Dois-je, au risque d'un nouvel outrage, recourir à mes premiers amans ? Dois-je, humble et suppliante,

mendier l'hymen de ces Nomades, dont j'ai tant de fois dédaigné le sceptre et l'hymen ? Irai-je, cherchant sur l'onde les vaisseaux d'Ilion, attendre à leur suite l'arrêt superbe des Troyens ? En effet, ils paient d'un si noble retour la pitié qui les sauva ! ils gardent si longtemps la mémoire d'un antique bienfait !... N'importe, abaissons ma fierté ; courons... Que dis-je ? les ingrats le souffriront-ils ? et leurs nefs orgueilleuses recevront-elles une reine qu'ils détestent ? Malheureuse ! ne la connais-tu pas encore, cette race parjure de Laomédon ? n'éprouves-tu pas encore assez toute sa perfidie ?.... Mais quand ils le voudraient, quoi ! seule et fugitive, j'ornerais le triomphe de leurs insolents matelots ! Ah ! plutôt, entraînant Carthage et mon peuple avec moi, volons embraser leurs navires... Insensée ! ce peuple qu'avec tant de peine j'arrachai des murs de Sidon, voudra-t-il, pour me suivre, affronter de nouveau les mers, exposer de nouveau ses voiles à la merci des vents ?... Meurs donc, tu l'as mérité ; meurs, et que ce fer termine tes souffrances. C'est toi, ma sœur, c'est toi, qui, vaincue par mes larmes, ouvris à mon désespoir cet abîme de maux ; c'est toi qui me livras au barbare. Que n'ai-je traîné dans le deuil du veuvage mes jours exempts de reproches ! que n'ai-je pu m'armer d'une vertu farouche, préserver ma vie de ces affreux orages !.... et respecter la foi promise aux cendres de Sychée ! »

Telles étaient les plaintes amères qu'exhalait sa douleur. Mais déjà sur sa poupe altière, impatient de chercher l'Ausonie, le héros avait disposé l'appareil du départ, et s'abandonnait dans l'attente aux charmes du sommeil. Tout à coup l'image du dieu qu'il avait vu naguère se montre en songe à ses yeux, et semble l'avertir encore des volontés du ciel : tout annonce Mercure, c'est sa voix céleste, c'est l'éclat de son teint, c'est l'or de ses blonds cheveux, c'est sa jeunesse et sa grâce. « Fils de Vénus, dit-il, le moment presse, et tu dors ! tu dors, et tu ne vois pas, insensé ! quels prochains dangers t'environnent ! tu n'entends pas souffler les zéphyrs favorables ! Une reine ulcérée couve en son cœur de noirs artifices et d'horribles vengeances : la rage et la mort dans l'âme, elle flotte égarée entre mille projets sinistres ; et tu ne fuis pas à l'heure même, quand tu peux fuir encore sur les ailes des vents ? Tremble ! je vois déjà les mers bouillonner sous les rames ; je vois luire de toutes parts les torches incendiaires, et les flammes dévorantes ondoyer le long du rivage : c'en est fait, si demain l'aurore te trouve arrêté dans ces lieux. Pars, vole, plus de retard : Éole est moins mobile, moins changeant qu'une femme. » Il dit, et se replonge dans l'épaisseur des ombres.

À cette subite apparition, Énée, saisi d'un saint effroi, s'arrache brusquement au sommeil ; et fatiguant les airs de ses cris redoublés : « Debout, guerriers, plus de repos ! Rameurs, prenez vos rangs ! Déployons les voiles, hâtons-nous ! Un dieu, descendu de la voûte éthérée, vient m'exciter encore à précipiter notre fuite, à rompre les nœuds de nos câbles. Nous te suivons, dieu puissant ! qui que tu sois, nous obéissons avec joie à tes ordres sacrés. Veille, oh ! veille sur les Troyens, divinité propice ! seconde notre course, et fais briller dans les cieux les astres amis des matelots. » Il dit ; et tirant du fourreau son glaive flamboyant, il frappe du fer nu le cordage qui l'enchaîne à la rive. Soudain la même ardeur embrase la flotte entière : tout s'ébranle, tout part à la fois : le bord désert s'enfuit : la plaine humide a disparu sous une forêt de mâts : le flot battu par l'aviron jaillit en lame

écumeuse, et l'agile carène sillonne l'onde azurée.

Cependant la matinale Aurore, quittant la couche dorée du vieux Tithon, embellissait l'univers d'une clarté nouvelle. La reine, du haut des tours, voit la lumière blanchir, et les nefs de Pergame s'éloigner d'un cours triomphant ; elle voit, spectacle affreux ! la plage au loin muette, le port solitaire. Alors, d'une main forcenée, vingt fois meurtrissant son beau sein, vingt fois arrachant l'or de ses longs cheveux : « Grand Jupiter, il partira ! s'écrie-t-elle ; c'est dans mon empire même qu'un vil transfuge aura pu m'outrager ! Et mes sujets ne courront point aux armes ? et Carthage toute entière ne poursuivra point le traître ? et mes navires conjurés ne l'atteindront point sur les eaux ! Allez, volez, qu'attendez-vous ? des torches ! des voiles ! des rameurs !... Que dis-je ? où suis-je ? quelle démence égare mes esprits ? Malheureuse Didon i tu pleures maintenant sur le sort qui t'accable : ah ! tu devais pleurer, quand tu remettais le sceptre dans les mains du parjure. Voilà donc ses promesses et sa foi si vantée ! Voilà ce prétendu sauveur de ses dieux domestiques, ce fils religieux, qui se courba, dit-on, sous le poids d'un père languissant de vieillesse ! Ne pouvais-je saisir le monstre, déchirer ses entrailles, et les disperser sur les ondes ? ne pouvais-je, le glaive en main, massacrer ses compagnons, égorger son Ascagne lui-même, et présenter son corps fumant au banquet d'un nouveau Thyeste ? Mais les dangers d'un combat douteux ? Les dangers ! en est-il pour qui veut périr ? J'aurais porté la flamme dans ses camps, j'aurais embrasé ses vaisseaux : et le fils et le père, et leur exécrable race, j'aurais tout immolé : moi-même, j'eusse expiré contente sur leurs corps expirants. Soleil, dont les rayons éclairent l'immensité du monde ; Junon, complice et témoin de ce fatal hymen ; Hécate, pour qui les cités tremblantes retentissent de hurlements nocturnes ; et vous, impitoyables Euménides ; vous tous, dieux d'Élise mourante, je vous implore ! que vos justes vengeances éclatent sur les coupables : exaucez ma prière. S'il faut que l'impie touche au port, et se dérobe sur la terre à la furie des flots ; si Jupiter ainsi l'ordonne ; si rien ne peut changer sou immuable arrêt : que du moins, assailli par un peuple audacieux, le cruel trouve partout la guerre, partout le carnage et l'horreur ! Que, chassé du rivage, arraché des bras de son fils, il erre, mendiant d'inutiles secours, et voie exterminer ses plus chers défenseurs ! Que, réduit à subir de honteux traités, il ne jouisse ni du trône ni de la douce clarté des cieux ! Qu'il tombe avant le temps, et que ses restes sans sépulture gisent abandonnés sur l'arène ! Voilà mes vœux : voilà le dernier cri que j'exhale en mourant. Et vous, ô Tyrien ! jurez à son peuple présent, jurez à son peuple à venir, une haine implacable. Le sang des traîtres, voilà le tribut qu'attend ma cendre. Point de paix, point de trêve entre Pergame et vous. Sors de ma tombe, vengeur futur de mon trépas ! Prends le fer, prends la flamme, et poursuis jusqu'aux enfers les descendants de Dardanus. Que dès ce jour, dans tous les temps, partout, mon ombre mette aux prises Carthage et l'Italie ! Rivages contre rivages, mers contre mers, soldats contre soldats, luttons de fureurs et de rage ; et puissent nos derniers neveux se déchirer entre eux ! »

Tels étaient ses transports ; et dans le choc des tempêtes qui bouleversent son âme, elle ne songe plus qu'à s'affranchir sur l'heure d'une vie qu'elle déteste. Elle appelle donc Barcé, Barcé fidèle nourrice de Sychée ; car la sienne a mêlé ses

cendres à celles de ses pères, dans son antique patrie. « Chère Barcé, cours vers ma sœur : dis-lui qu'elle se hâte ; qu'elle vienne, mais purifiée d'une eau vive, mais précédée des victimes choisies et des offrandes expiatoires : c'est ainsi qu'elle doit paraître. Toi-même, ceins ta tête du bandeau funèbre. L'enfer attend le sacrifice préparé pour le dieu des morts ; il faut qu'il s'accomplisse : je veux, enfin, mettre un terme à mes ennuis et livrer aux feux du bûcher l'effigie du parjure. » Elle dit ; Barcé, que rajeunit son zèle, accélère ses pas chancelants.

Mais Didon, frémissante, et livrée toute entière aux furies qui la possèdent ; Didon, roulant des yeux sanglants, les joues tremblantes et semées de taches livides, le front déjà couvert de la pâleur de la mort ; Didon franchit brusquement les profondeurs du palais, s'élance d'un air hagard au sommet du bûcher, et tire le glaive du héros, ce glaive, présent, hélas ! qu'elle offrit pour d'autres usages ! Là, ces vêtements troyens, et ce lit trop connu, fixent quelque temps ses regards moins farouches ; quelque temps elle s'arrête, pensive et noyée dans ses pleurs : puis s'inclinant sur la couche fatale, elle prononce ces dernières paroles : « Dépouilles chéries naguères, tant que l'ont permis les destins et les dieux ! recevez mon âme éperdue, et délivrez-moi des tourments qui m'oppressent. J'ai vécu ; j'ai fourni la carrière que m'avait marquée la Fortune ; et mon ombre descendra du moins avec gloire au ténébreux empire. J'ai posé les fondements d'une cité puissante ; j'ai vu ses remparts s'élever sous mes yeux ; j'ai vengé mon époux ; j'ai puni mon barbare frère : heureuse, hélas ! trop heureuse, si jamais les vaisseaux phrygiens n'eussent touché ces rivages ! » Elle dit ; et pressant de ses lèvres le lit funéraire : Quoi, mourir sans vengeance ?... Oui, mourons, s'écrie-t-elle ; c'est au fer à m'ouvrir l'asile de l'éternel repos. Que, du milieu des mers, le cruel repaisse au loin sa vue des flammes qui vont me consumer ; et qu'il emporte avec lui l'affreux présage de mon trépas ! »

Didon parlait encore ; et ses compagnes, au milieu de ces tristes plaintes, la voient tomber sous le glaive ; elles voient l'horrible acier fumant du coup mortel, et ses mains sanglantes étendues sans mouvement. Un cri d'effroi perce les voûtes du palais : soudain la Renommée court semant le trouble et le deuil dans la ville en alarmes : partout les foyers retentissent de gémissements, de sanglots : les femmes échevelées poussent de longs hurlements : l'air mugit, frappé de clameurs épouvantables. On dirait qu'envahie par d'insolents vainqueurs, Carthage entière ou l'antique Sidon s'écroule, et que les flammes déchaînées dévorent, en roulant, et les demeures des hommes et les temples des dieux.

À ce bruit lamentable, Anne, effarée, tremblante, accourt d'un pas précipité, se déchire le visage, se meurtrit la poitrine, et, fendant la foule éplorée, cherche Élise mourante et l'appelle à grands cris. « Le voilà donc, ô ma sœur, ce mystérieux sacrifice ! vous abusiez ma tendresse ! ce bûcher, ces feux, ces autels, voilà ce qu'ils me préparaient ! Et c'est ainsi que vous m'abandonnez ! l'avez-vous pu, Didon ? votre sœur vous semblait-elle indigne de vous suivre au tombeau ? Que ne m'appeliez-vous à partager votre trépas ? le même fer eût terminé nos douleurs : le même instant nous eût plongées dans la tombe. Malheureuse ! je dressais de mes mains ce lugubre appareil ; j'invoquais d'une voix crédule les divinités de nos pères, pour que ce lit de mort, cruelle ! vous reçût expirante, tandis que j'étais loin

de vous ! Ah ! c'est moi qui vous ai perdue, ma sœur : avec vous c'en est fait de moi, c'en est fait et du peuple et des grands, c'en est fait de Carthage. Donnez, que d'une eau limpide je lave sa blessure ; et s'il erre encore sur sa bouche un dernier soupir, que la mienne au moins le recueille ! » Tels étaient ses discours ; et déjà parvenue au faîte du bûcher, elle serrait dans ses bras sa sœur presque sans vie, la réchauffait contre son cœur en la baignant de larmes, et séchait du pan de sa robe le sang noir de la plaie. Soins superflus ! la reine entrouvre avec effort ses paupières appesanties, et sa faiblesse les referme aussitôt : le sang échappe, en bouillonnant, de son sein déchiré. Trois fois soulevant sa tête languissante, elle se dresse, appuyée sur un bras qui chancelle : trois fois elle retombe sur la couche homicide, cherche aux cieux d'un œil égaré la lumière du jour, la rencontre et gémit.

Alors, touchée de ses longues souffrances et de sa pénible agonie, la puissante Junon fait descendre Iris de l'Olympe, pour terminer la lutte de cette âme infortunée, et l'affranchir des liens terrestres. Car Didon périssant victime, non de la loi commune ou du courroux des dieux, mais d'une mort précoce et d'une fureur soudaine, les Parques n'avaient pas encore détaché de son front le cheveu fatal, ni dévoué sa tête au monarque du Styx. Ainsi donc Iris, déployant dans les airs ses ailes humides de rosée, que l'éclat du soleil nuance de mille couleurs diverses, la brillante Iris fend les nues, et suspend son vol au-dessus de la reine. « Je porte à Pluton, dit-elle, ce tribut qu'il attend : c'est Junon qui l'ordonne. Sois libre de ta prison mortelle. » À ces mots, sa main tranche le cheveu d'or. Soudain la chaleur abandonne le corps qu'elle animait, et sa vie fugitive s'exhale dans les airs.

Livre cinquième

CEPENDANT le fils d'Anchise, plein de l'ordre des dieux, suivait sa route à travers le golfe écumant, et fendait les flots noircis par l'aquilon, lorsque, tournant un dernier regard sur les murs de Carthage, il y voit luire au loin les flammes qui consumaient déjà la malheureuse Dîdon. Quelle cause alluma ce vaste embrasement ? les Troyens l'ignorent ; mais ils connaissent les tragiques douleurs d'un amour trahi ; ils savent tout ce que peut une femme en fureur, et de tristes pressentiments épouvantent leur âme.

Enfin leurs nefs ont gagné la haute mer ; la terre disparue se perd dans un lointain sans bornes : de tous côtés l'œil n'aperçoit que l'immense étendue des eaux, que l'immense étendue des cieux. Tout à coup s'amasse au-dessus de leur tête un sombre nuage, portant la nuit et la tempête : une ténébreuse horreur se répand sur les ondes. Le pilote lui-même, Palinure, a pâli : « Ciel ! de quelle ombre affreuse l'horizon s'enveloppe ! Dieu terrible, ô Neptune, que nous prépare ta colère ? » Il dit, fait resserrer les voiles, fait peser sur les rames, et présente obliquement la vergue au souffle impétueux des vents. Alors s'adressant au héros : « Non, magnanime Énée, quand Jupiter m'en répondrait lui-même, je n'espérerais pas aborder l'Italie par un ciel si contraire. Les vents changés mugissent contre le flanc des navires ; ils s'élancent en furie du couchant orageux, et l'air se condense de toutes parts en épaisses vapeurs. Mon art ne suffit plus contre l'effort de la tourmente, et l'agile aviron frappe vainement les flots. Puisqu'un dieu plus fort nous entraîne, suivons la route qu'il nous montre ; et tournant les proues à son gré, voguons où le sort nous appelle. Si ma mémoire ne m'abuse, si ces astres sont ceux que j'observai naguère, non loin de ces parages doivent s'étendre les bords fidèles de votre frère Éryx, et les ports sicaniens : dirigeons vers eux notre course. »

Le sage Énée répond : « Oui, je le vois, ainsi l'ordonne la fougue obstinée des vents, et ta lutte impuissante n'en triompherait pas. Abandonne la voile à leur souffle, et cherchons la Sicile. Où trouverais-je une contrée plus chère à mon cœur, un lieu de repos plus doux pour mes galères fatiguées ? Là règne Aceste, digne rejeton de nos aïeux ; là dort en paix la cendre de mon père. » À ces mots, on cingle vers le port, et les zéphyrs favorables enflent les voiles déployées. La flotte rapide vole sur l'humide azur, et bientôt les nochers saluent d'un cri de joie ces rivages connus.

Du haut d'une roche escarpée, le vieux monarque a vu s'avancer de loin les pavillons alliés. Plein d'une agréable surprise, il accourt vers la plage, en habits de chasseur, armé de javelots, et couvert des dépouilles d'une ourse de Libye. Ce prince, fruit des amours d'une jeune Troyenne et du fleuve Crimise, n'a point oublié son antique origine : il applaudit au retour de ses hôtes, leur prodigue avec joie sa champêtre opulence, et les console de leurs traverses par un accueil plein de bonté.

Le lendemain, dès que la vermeille aurore a franchi les portes de l'orient et

chassé des cieux les étoiles, Énée rassemble autour de lui ses compagnons épars sur le rivage ; et du sommet d'un tertre, il leur tient ce discours : « Généreux enfants de Dardanus, peuple issu du noble sang des dieux ! déjà le soleil dans son tour a parcouru le cercle de l'année, depuis que nous confiâmes à la terre les restes du divin Anchise et ses ossements paternels, depuis que nous consacrâmes à ses mânes des autels mouillés de nos larmes. Voici le jour, hélas (dieux, vous l'avez ainsi voulu) ! voici le jour fatal que ma tendresse doit pleurer à jamais, doit à jamais honorer. Oui, quand je gémirais errant parmi les sables des Gétules, égaré sur les mers d'Argos, captif dans les murs de Mycènes ; ce grand jour me reverrait encore acquitter mes vœux annuels, fêter son retour par des pompes religieuses, et charger les autels de mes pieuses offrandes. Mais, grâce aux Immortels dont les desseins nous conduisent, nous foulons en ce moment les lieux mêmes où sommeille la poussière d'Anchise : un heureux écart nous ramène au sein d'un port ami. Venez donc ; et par un sacrifice solennel, célébrons tous ensemble la mémoire d'un père adoré : demandons-lui des vents propices ; et puissé-je, fondateur d'un nouvel empire, lui porter ainsi tous les ans le tribut de mon culte, dans des temples érigés à sa gloire ! Fils de Troie comme vous, Aceste vous accorde en présent deux taureaux par navire : appelez aux banquets sacrés et nos dieux domestiques et les dieux que révère ce prince hospitalier. C'est peu : si la neuvième aurore se montre aux mortels brillante et radieuse, et promet à l'univers l'éclat d'un jour sans nuage, j'inviterai les Troyens à d'innocents combats. Les galères ouvriront les jeux. Que celui dont la course agile peut défier les vents ; que celui dont le bras nerveux lance avec plus de force le trait rapide ou la flèche légère ; que celui dont l'audace ne craint pas d'affronter les coups persans du ceste ; que tous paraissent ! les palmes de la victoire attendent les vainqueurs. Vous, peuple, faites silence, et ceignez vos fronts de feuillage. »

Il dit, et couronne sa tête du myrte maternel. Hélymus s'en pare à son tour ; à son tour le vénérable Aceste en ombrage ses cheveux blancs : le jeune Ascagne l'imite ; le peuple entier suit leur exemple. Alors se levant le premier, le héros entraîne avec lui la foule innombrable qui l'environne, et s'avance au milieu de ce long cortège vers la sépulture d'Anchise. Là, prodiguant sur le sol funèbre les libations accoutumées, il y répand deux vases d'un vin pur, deux d'un lait tiède encore, deux d'un sang consacré ; puis le couvrant des fleurs chères à Vénus, il prononce ces paroles : « Je vous salue, mortel divin dont j'ai reçu le jour ! je vous salue, ô cendres que je retrouve en vain ! Mânes d'Anchise, ombre d'un père, recevez nos hommages ! Que ne m'est-il permis, hélas ! de voir avec vous l'empire du Latium, ces champs promis à mes destins, ce fleuve honneur de l'Ausonie, ce Tybre que je cherche et qui m'échappe toujours ! »

Il achevait à peine, lorsque du fond du mausolée sort, en rasant la terre, un serpent énorme, dont les vastes anneaux se recourbent sept fois en sept orbes immenses. Il embrasse doucement la tombe, et glisse mollement autour des autels. Sa robe est nuancée d'azur ; et son écaille, émaillée d'or, étincelle de mille feux. Tel, au sein des nuages, l'arc éclatant des cieux s'embellit des couleurs diverses qu'il emprunte du soleil. À ce prodige, Énée s'étonne : cependant le reptile circule en longs replis à travers les coupes saintes et les brillantes patères ;

il effleure légèrement les mets, puis se replonge sans colère au fond du monument, et laisse les autels dont il a goûté les prémices. Ce dragon tutélaire, est-ce le dieu de ces bords ? est-ce le génie d'Anchise ? Énée, que flatte un augure favorable, redouble en l'honneur de son père l'appareil des sacrifices. Il immole, suivant l'ordre antique, cinq brebis grasses, cinq porcs, cinq jeunes taureaux noirs ; et tandis que ses mains épanchent un vin nouveau, sa voix invoque par trois fois 1'âme du grand Anchise et ses Mânes sortis de l'Achéron. Chacun, à l'exemple du prince, apporte avec joie ses offrandes ; on en charge les autels, et le sang des victimes rougit au loin la terre. Les uns disposent sur les flammes les chaudières d'airain ; d'autres, épars sur les gazons, attisent les brasiers, et tournent sur le feu les débris des victimes.

Enfin la fête arrive, et les coursiers de Phaéton ramènent avec la neuvième aurore la sérénité d'un beau jour. Au bruit des jeux qui s'apprêtent, aux noms illustres et d'Aceste et d'Énée, les peuples d'alentour sont accourus de toutes parts. Leur foule curieuse inonde à longs flots les rivages : on se presse, on veut voir ces Troyens fameux, on brûle de combattre contre de tels rivaux. Déjà sont étalés en pompe, au milieu de la lice, les prix réservés aux vainqueurs ; là des trépieds sacrés, des couronnes verdoyantes, des palmes triomphales ; ici de brillantes armures, des tissus éclatants de pourpre, des talents d'or et d'argent. Bientôt le clairon sonne du haut d'une éminence : les jeux vont commencer.

D'abord quatre galères égales, noble élite de la flotte, vont mesurer ensemble la vigueur de leurs rames. Mnesthée conduit la rapide Baleine, Mnesthée, bientôt cher à l'Italie, et dont la gloire doit revivre dans celle de Memmius. À Gyas obéit l'énorme Chimère, masse immense, flottante citadelle, que font mouvoir trois rangs de matelots assis sur trois étages. Sergeste, antique souche des Sergius, monte le vaste Centaure, et la verte Scylla manœuvre sous les ordres de Cloanthe, dont Rome voit le sang couler dans tes veines, généreux Cluentius !

Au sein des flots amers, s'élève un rocher lointain qui regarde la rive écumante. Souvent les vagues amoncelées, dont il gémit battu, le cachent tout entier, lorsque les vents orageux soufflent autour de lui les tempêtes : tranquille dans le calme, il domine de son front paisible les ondes aplanies ; et les oiseaux des mers aiment à se reposer sur sa cime, aux doux rayons du soleil. Là, dressé par le fils d'Anchise, un chêne orné de son feuillage servira de but aux rameurs : verdoyante limite, d'où les nefs reviendront au port, et qu'elles doivent effleurer de leurs longs circuits. Déjà le sort a marqué les places. Debout sur leur poupe altière, les chefs resplendissent au loin, radieux d'or et de pourpre. Autour d'eux, on voit leurs jeunes compagnons ceints de rameaux de peuplier, et leurs épaules découvertes ruissellent d'une huile onctueuse. Rangés le long des bancs, les bras tendus sur l'aviron, l'oreille et l'œil attentifs, ils invoquent le signal. Leur cœur palpite ; ils respirent à peine : tant la peur les agite ! tant l'honneur les enflamme ! Mais tout à coup la bruyante trompette s'est fait entendre dans les airs : tous, à l'instant, s'élancent du rivage : les cris des matelots ont percé la nue : l'onde soulevée blanchit sous l'effort de mille bras : de larges sillons déchirent les eaux profondes ; et la plaine liquide, ébranlée jusqu'en ses abîmes, s'entrouvre toute entière sous le tranchant des rames, sous les proues aux triples éperons. Avec moins de vitesse les

chars, aux combats du cirque, se précipitent dans l'arène, et, fuyant la barrière, semblent dévorer l'espace : avec moins d'ardeur leurs guides haletants secouent les rênes ondoyantes sur leurs coursiers rapides, et penchés sur le joug, aiguillonnent leurs flancs poudreux. Alors éclatent de toutes parts les applaudissements des spectateurs, et leur tumultueuse ivresse, et leurs frémissements d'espérance ou de crainte. Les bois d'alentour retentissent d'un long murmure : le bruit confus des voix roule de rivage en rivage ; et, frappées de clameurs lointaines, les montagnes émues les renvoient jusqu'aux cieux.

Plus prompt que ses rivaux, et fendant le premier les ondes, Gyas vole au milieu des acclamations dont la faveur l'encourage. Cloanthe le suit de près, mieux servi par ses rameurs, mais ralenti dans son essor par le poids de son navire. Après eux, sur la même ligne, la Baleine et le Centaure se disputent le troisième rang : tantôt plus légère, la Baleine l'emporte ; tantôt moins agile, elle cède au vaste Centaure ; parfois glissant de front, leurs proues ne peuvent se quitter, et leurs longues carènes sillonnent côte à côte les flots bouillonnants.

Déjà les combattants approchaient du rocher, déjà leurs nefs atteignaient la limite, lorsque Gyas, qui se flattait de la victoire, et voguait en triomphe au milieu du liquide abîme, gourmande ainsi Ménète, à qui la chiourme obéit : « Où t'égares-tu vers la droite ? C'est à gauche qu'il faut tourner. Suis le bord circulaire, et rase du bout de l'aviron les sables du rivage. Qu'ils cherchent la pleine mer, ceux qu'effraient de vains dangers. » Il dit ; mais Ménète redoute d'invisibles écueils, et dirige sa proue vers des flots moins douteux. « Où vas-tu donc te perdre ?

« Reviens, te dis-je, et serre le roc de plus près. » Ainsi Gyas rappelait son pilote à grands cris, quand soudain, détournant la tête, il aperçoit Cloanthe qui le presse, et dont la galère intrépide vole au but sans écart. Celui-ci, saisissant l'espace entre le vaisseau timide et la roche retentissante, laisse tout à coup derrière lui le rival qui le précédait, et, franchissant la borne, court désormais sans obstacle sur une mer sans périls. À cette vue, le feu de la colère embrase le cœur du jeune guerrier : des pleurs de rage ont inondé ses joues : il oublie sa gloire, il oublie le salut des siens, fond sur l'indocile Ménète, et, du haut de la poupe, le précipite dans les eaux. Lui-même il prend le gouvernail, lui-même il sert de pilote : ses cris animent la manœuvre, et sa main tourne le timon vers la plage écumante. Le vieux nocher, qu'appesantit le poids de l'âge, remonte enfin, non sans peine, des profondeurs du gouffre : tout ruisselant sous ses habits humides, il gagne le roc à la nage, en gravit les hauteurs, et s'assied sur leur cime aride. Les Troyens ont vu sa chute, et les ris ont éclaté : les ris le suivent encore se débattant sur l'onde, les ris encore le poursuivent vomissant les flots amers.

Alors une plus vive ardeur enflamme les deux derniers émules. Sergeste et Mnesthée brûlent de devancer Gyas retardé dans sa course. Bientôt Sergeste a saisi l'avantage ; il touche presque la borne. Sa carène toutefois ne déborde pas toute entière celle de son rival : la proue du Centaure précède la Baleine, la proue de la Baleine presse les flancs du Centaure. Cependant Mnesthée, courant d'un bord à l'autre parmi les bancs des matelots, ne cesse aiguillonner leur troupe généreuse : « Allons, allons ! appuyez sur vos rames, dignes compagnons d'Hector, vous que s'associa ma fortune au dernier jour de Troie. Voici, voici le moment de

déployer ces forces, de montrer ce courage qui dompta les syrtes d'Afrique, et les mers d'Ionie, et les noirs courants de Malée. Mnesthée ne prétend plus au premier rang, il ne combat plus pour vaincre. Si pourtant, hélas !……

Mais qu'ils triomphent, ô Neptune, ceux que tu favorises. Loin de nous seulement la honte d'arriver les derniers ! voilà notre victoire, amis ; sauvons-nous du moins un opprobre. » À ces mots, redoublant d'efforts, tous à l'envi se courbent sur l'aviron : la nef au bec d'airain tremble agitée de violentes secousses : le flot gronde et recule : on voit, sous leur souffle haletant, palpiter leurs flancs robustes et leurs lèvres desséchées : des ruisseaux de sueur coulent de toutes parts.

Un coup du sort leur procura l'honneur qu'ambitionnaient leurs vœux. Tandis qu'entraîné par sa fougue, Sergeste effleure de trop près la gauche du rivage, et glisse entre elle et la Baleine par un étroit détour, l'infortuné rencontre un banc perfide où sa carène échoue. Le roc heurté s'ébranle : frappées de ses pointes cachées, les rames crient et se rompent ; et la proue, qui se brise, pend aux roches mugissantes. Les matelots se lèvent, et poussent un cri d'effroi : la manœuvre a cessé : on court, on s'arme à la hâte et de longs pieux aigus et de leviers garnis de fer : cent bras soulèvent le navire, cent bras recueillent sur l'abîme les avirons fracassés. Mais soudain, tressaillant de joie et fier de son bonheur, Mnesthée, que secondent l'agilité de ses rames et les vents qu'il implore, Mnesthée vainqueur tourne l'écueil, et, plus prompt que l'éclair, poursuit en paix sa route sur les mers aplanies. Comme une colombe, chassée de sa retraite par une frayeur subite, abandonne tout à coup la roche hospitalière, où sa douce couvée repose loin du jour : d'abord elle s'élance vers la plaine d'un vol précipité, et dans sa fuite éperdue fait retentir sa demeure de son bruyant essor : mais bientôt, balancée sous un ciel tranquille, elle nage mollement dans les flots d'un air pur, et rase au loin les nues de son aile immobile : ainsi Mnesthée, ainsi la rapide Baleine, fend au bout de la carrière la cime azurée des ondes ; ainsi l'emporte en son vol son impétueux élan. D'abord il laisse en arrière le malheureux Sergeste, luttant contre le vaste roc et ses gouffres de vase, appelant en vain du secours, et s'aidant comme il peut du débris de ses avirons. Ensuite il atteint Gyas et l'énorme Chimère : elle cède à son tour, privée de son pilote.

Cloanthe seul le devance encore, Cloanthe, déjà voisin du terme désiré. Mnesthée s'attache à lui, et, réunissant toutes ses forces, il le suit, il le presse de sa proue blanchissante. Alors les cris redoublent ; tous les vœux le poussent à la victoire, et les cieux retentissent de bruyantes acclamations. L'un s'indigne d'une gloire douteuse ; il brûle de conserver l'honneur qu'on lui dispute, résolu de périr, plutôt que de céder la palme : l'autre, animé par deux succès, ose encore davantage ; il peut triompher, parce qu'il croit le pouvoir. Et peut-être, arrivant de front, leurs nefs eussent partagé le prix de la vitesse, si Cloanthe, s'inclinant vers les eaux, n'en eût invoqué les puissances, et ne les eût fléchies par ces promesses religieuses. « Divinités de l'humide empire, vous qui régnez sur ces mers où je cours ! faites que l'heureux Cloanthe obtienne la couronne ; et sur ce rivage même, j'immole aux pieds de vos autels un taureau plus blanc que la neige. Mes mains jetteront leurs entrailles fumantes au sein des flots amers, et mêleront à vos ondes le vin pur des libations. » Il dit ; et du fond du liquide abîme, le chœur

nombreux des Néréides, et Phorcus, et sa suite, et la chaste Panopée, ont entendu sa voix. Un dieu lui-même, Palémon, pousse d'un bras officieux la poupe obéissante ; et soudain, plus prompte que le vent, plus légère que la flèche ailée, elle fuit vers la terre, et s'enfonce dans le port.

Alors, suivant la loi des jeux, le fils d'Anchise assemble les combattants. Par la voix éclatante du héraut, il proclame vainqueur l'heureux Cloanthe, et lui ceint la tête du laurier triomphal. Chaque vaisseau reçoit en présent trois jeunes taureaux d'élite, des vins choisis, un talent d'argent. Aux chefs sont réservés de plus riches tributs. Le prince offre au vainqueur une chlamyde brodée d'or, où sur une double bordure la pourpre de Mélibée serpente en replis onduleux, et forme un double Méandre. L'aiguille industrieuse y représenta ce noble enfant des rois, Ganymède, au milieu des forêts de l'Ida : bouillant chasseur, il court, fatiguant de ses traits les daims aux pieds agiles ; et dans l'ardeur qui l'emporte, il semble hors d'haleine. Tout à coup fondant sur lui des hauteurs d'alentour, l'oiseau qui porte la foudre le saisit dans ses serres recourbées, l'enlève et se perd dans les nues. Ses vieux gouverneurs tendent vainement au ciel des mains suppliantes, et ses chiens furieux font retentir les airs de leurs longs aboiements. Celui dont la vitesse a mérité le second rang obtient une large cuirasse, tissue de mailles éblouissantes et d'un triple fil d'or. Énée l'arracha lui-même au fier Démolée, quand il le terrassa près du rapide Simoïs, au pied des murs de la superbe Troie : il en fait don à Mnesthée, pour lui servir dans les batailles et de parure et de défense. À peine deux robustes esclaves, Sagaris et Phégée, pouvaient-ils, sans ployer le dos, porter la pesante armure ; mais Démolée jadis, couvert de cette énorme égide, poursuivait à pied dans la plaine les Troyens dispersés. Le troisième prix est pour Gyas : Gyas accepte avec joie deux grands vases d'airain, et deux coupes d'un argent pur, ornées de reliefs élégants.

Ainsi comblés de largesses, et glorieux de leurs trophées, ils marchaient, le front ceint des ornements de la victoire ; lorsqu'enfin, dégagé, non sans peine, de sa roche funeste, ses rames en éclats, un de ses ponts rompus, Sergeste, honteux, ramène, à travers les clameurs et les ris, sa galère sans honneur. Tel surpris sur la route, s'agite un serpent blessé dont une roue d'airain a meurtri les flancs, ou qu'une lourde pierre, lancée des mains du voyageur, a laissé sur la terre sanglant et déchiré : en vain cherchant à fuir, le reptile tortueux s'épuise en longs élancements : terrible d'un côté, l'œil en feu, le cou gonflé de rage, il siffle, il dresse une tête altière ; mais affaibli de l'autre, il rampe, il s'efforce inutilement de rattacher ses nœuds, et se roule sur lui-même en replis impuissants. Telle, privée d'un rang d'avirons, la nef boiteuse se traînait sur les ondes. Cependant elle déploie ses voiles ; et ses voiles, enflées par les vents, la poussent dans le port. Énée veut que Sergeste ait part aux récompenses promises : Sergeste a sauvé son navire, a ramené ses compagnons ; et le héros lui présente une jeune esclave, Pholoé, que la Crète a vue naître, Pholoé, instruite aux travaux de Minerve, et fière de deux jumeaux qui se jouent dans ses bras.

Ce combat terminé, le fils de Vénus tourne ses pas vers un champ de verdure, que des coteaux circulaires ombragés de forêts environnent de toutes parts. L'intérieur du vallon forme un cirque naturel, couronné d'un amphithéâtre. C'est là

que le héros s'arrête, là qu'entouré d'un peuple immense, il s'assied au milieu de sa cour sur un trône de gazon. Alors ouvrant la carrière à l'agilité des coureurs, il les invite à de nobles conquêtes, et fait briller à leurs yeux les prix destinés aux vainqueurs. Troyens et Siciliens, tout s'apprête ; Nisus et Euryale se présentent les premiers ; Euryale, éclatant de grâces, et dans la fleur de l'âge ; Nisus, tendre ami du jeune Euryale. Après eux vient Diorès, dont le sang illustre se mêle au beau sang de Priam. Ensuite s'avancent à la fois Salius et Patron ; l'un, enfant de l'Acarnanie ; l'autre, élevé parmi les Arcadiens dans les murs de Tégée. On voit aussi paraître sur les rangs Hélymus et Panope, tous deux l'honneur des Sicaniens, tous deux accoutumés aux fatigues des bois, et compagnons du vieux Aceste. Nombre d'autres les suivent ; mais leurs noms obscurs sont enveloppés dans l'oubli.

Énée, dominant la foule, élève ainsi la voix : « Prêtez l'oreille, généreux émules ; et redoublez, en m'écoutant, d'allégresse et d'ardeur. Nul de ceux qui seront entrés dans la lice, n'en sortira sans un don de ma main : je promets à chacun deux javelots crétois étincelants d'un fer poli, une hache à double tranchant que décore un argent ciselé. Ce tribut d'honneur sera commun à tous. Trois prix à part attendent les trois vainqueurs, et l'olivier ceindra leur tête de sa verdure pâlissante. Au premier je réserve un coursier superbe, richement équipé ; au second, un carquois d'Amazone garni de ses flèches de Thrace ; une large chaîne d'or le suspend à ses anneaux mobiles, et l'agrafe qui la noue rayonne des feux du diamant. Ce casque grec ornera le front du troisième. »

Il dit ; les concurrents se placent, et le signal se fait entendre. Soudain ils partent, ils volent, emportés dans l'arène comme un rapide tourbillon, et les yeux fixés sur le but. À leur tête, et passant de loin tous les autres, Nisus fend l'air, plus vite que les vents, plus prompt que l'aile de la foudre. Après lui, mais distant d'un long intervalle, se précipite Salius. Derrière, un nouvel espace reste vide. Au troisième rang vient Euryale : Euryale est suivi d'Hélymus : tout près d'Hélymus, et presque sur la même ligne, fond l'impétueux Diorès ; son pied touche le pied de son rival, son souffle humecte ses épaules ; et s'il restait plus d'espace à franchir, Diorès, gagnant l'avantage, devancerait Hélymus, ou du moins la victoire resterait indécise. Déjà la carrière était presque fournie, et les combattants hors d'haleine allaient atteindre le terme fortuné, quand Nisus, par un sort cruel, rencontre hélas ! dans sa course, un sang noir et glissant qui le fait trébucher. C'était celui des taureaux immolés pour Anchise : la terre et l'humide verdure en étaient encore inondées. Là, trahi par un sol ingrat sur le seuil même de la victoire, le guerrier chancelant n'a pu conserver l'équilibre : il tombe, et balaye de son front la fange impure et le sang des victimes. Mais il n'oublie pas Euryale i il n'oublie pas celui qu'il aime. Tout à coup se redressant sur le perfide limon, il heurte Salius : Salius, renversé lui-même, roule dans la vase immonde. Euryale s'élance ; et vainqueur, grâce à l'amitié, il brille au premier rang, et vole au doux bruit des applaudissements unanimes. Après lui triomphe Hélymus, et la troisième palme appartient à Diorès.

Cependant le vaste amphithéâtre retentit des longues clameurs de Salius : il en appelle au peuple, il en appelle aux juges du combat, et revendique un laurier que

la ruse a surpris. Euryale a pour lui la faveur commune, et ses larmes touchantes, et ce charme de la vertu qu'embellit encore la beauté. Diorès le seconde, et le proclame d'une voix bruyante ; Diorès, qui suit Hélymus, et qui manque la dernière place, si Salius ressaisit la première. Alors Énée prend la parole, et d'un ton paternel : « Enfants, dit-il, vos prix sont assurés, et je ne change rien aux rangs qu'a fixés la victoire. Mais qu'il me soit permis de plaindre un ami malheureux, et d'adoucir sa disgrâce. » À ces mots, il offre à Salius la dépouille énorme d'un lion de Gétulie, chargée de ses crins touffus et de ses ongles d'or. Soudain Nisus : « Si de pareilles faveurs accueillent les vaincus, si pour un faux pas on a droit à votre pitié, quelle insigne récompense décernerez-vous à Nisus, dont l'agilité mériterait la première couronne, sans l'injustice de la fortune qui m'égale à Salius ? » En parlant ainsi, le jeune guerrier montrait son visage fangeux, et ses flancs que souillait encore la bourbe ensanglantée. Le prince lui sourit d'un air gracieux, et lui fait apporter un bouclier magnifique, chef d'œuvre de Didymaon. Suspendu jadis aux autels sacrés de Neptune, les Grecs l'en arrachèrent ; et, reconquis par les Troyens, ce riche trophée pare maintenant le noble ami d'Euryale.

La course finie, les prix décernés : « Maintenant, dit le héros, si quelqu'un parmi vous a la conscience de ses forces, et se confie à son courage, qu'il approche, qu'il tende ses bras nerveux armés de gantelets. » En même temps, Énée propose un double prix aux concurrents. Pour le vainqueur mugit un jeune taureau, dont le front ceint de bandelettes est orné de lames d'or : une épée, un casque brillant, consoleront le vaincu. Aussitôt Darès se lève, avec sa taille énorme et sa force gigantesque ; il se lève ; et le cirque étonné frémit d'un long murmure. Seul autrefois Darès pouvait lutter contre Pâris. C'est Darès qu'on vit, près de la tombe où gît le grand Hector, défier le victorieux Butès, effrayant colosse, qui se vantait d'être issu d'Amycus, ce roi féroce des Bébryces : Darès le terrassa, et l'étendit mourant sur l'arène. Tel Darès, le premier, offre au combat sa tête altière ; tel il étale aux yeux ses larges épaules ; tel il déploie tour à tour ses bras immenses, et bat l'air de ses coups. On lui cherche un rival ; mais dans cette foule innombrable, tout pâlit, à l'aspect d'un si formidable adversaire ; et l'essai périlleux du ceste fait trembler le plus intrépide. Alors triomphant, et fier d'une palme qu'il ne croit pas disputée, Darès s'avance aux pieds du prince ; et las d'un retard qui l'offense, il saisit de la main gauche la corne du taureau ; puis d'une voix arrogante : « Fils de Vénus, dit-il, si personne n'ose tenter la lutte, pourquoi ces délais ? Jusqu'à quand dois-je attendre ? Parlez, et que j'emmène ma conquête. » Un long murmure d'approbation éclate parmi les Troyens : tous réclament pour Darès le don promis au vainqueur.

Mais Aceste. indigné gourmande le généreux Entelle, qui se trouvait assis à ses côtés sur un banc de verdure : « Entelle, autrefois l'honneur de la lice, qu'est devenue ta gloire ? Souffriras-tu patiemment qu'on enlève un prix si flatteur, sans qu'il soit disputé ? Où donc est maintenant ce dieu qui fut ton maître, cet Éryx fameux, que nous aimions à voir revivre en toi ? Est-ce en vain que ta renommée remplit la Sicile entière ? et que fais-tu de ces dépouilles suspendues en pompe à tes portes ? » Entelle répond en soupirant : « Non, l'amour de la gloire n'est pas éteint dans mon âme ; non, la crainte n'en bannit point l'honneur. Mais glacé par la

froide vieillesse, mon sang ne bout plus dans mes veines ; et ma force épuisée trahit mes membres languissants. Ah ! si j'avais encore ce beau feu de la jeunesse qui m'animait autrefois, et qui donne à cet insensé tant d'assurance et d'orgueil ! si j'étais encore à la fleur de mon âge ! ce n'est, croyez-moi, ni l'espoir de la récompense, ni l'appât de ce taureau superbe qui m'eût amené dans la carrière : je n'ambitionne dans la victoire que la victoire elle-même. » En achevant ces mots, il jette au milieu du cirque deux gantelets d'un poids énorme, les mêmes dont le vaillant Éryx chargeait ses mains dans les combats, et que de dures courroies enlaçaient à ses bras puissants. Chacun tremble à cette vue : tant sont affreux à contempler ces cuirs épais, immenses, où la peau d'un bœuf entier se redouble sept fois, et que roidissent des lames de plomb cousues à des lames de fer. Plus que les autres, Darès tremble lui-même : il recule épouvanté devant l'horrible armure. Énée en admire la masse ; il en soulève, il en déroule et les vastes attaches et le volume épouvantable. Que serait-ce donc, reprit alors le vieil athlète, si ce peuple timide eût vu le ceste formidable de l'invincible Hercule, et son terrible combat sur ce même rivage ? Cette arme qui vous étonne, votre frère Éryx la portait autrefois : vous la voyez encore souillée du sang de ses rivaux et de leur crâne fracassé. Avec elle, il se mesura contre le grand Alcide : par elle, je m'illustrai moi-même, lorsqu'un sang plus actif coulait dans mes veines, et que la vieillesse jalouse n'avait pas encore semé mon front de cheveux blancs. Mais si ce fier Troyen n'ose affronter les armes d'Entelle, si l'équitable Énée l'approuve, si le sage Aceste y consent, rendons la lutte égale. Reviens de ta frayeur, Darès ; je te fais grâce du ceste meurtrier d'Éryx : dépose à ton tour le gantelet phrygien. « Il dit ; et dépouillant ses épaules de son double manteau, il montre à nu ses larges muscles, ses os énormes, ses bras terribles, et semble un géant debout au milieu de l'arène.

Le fils d'Anchise prend alors deux cestes égaux, et revêt d'armes pareilles les mains des deux athlètes. À l'instant le couple robuste se dresse, s'affermit, et, disputant d'audace, lève en l'air ses bras menaçants. Rejetée en arrière, leur tête hautaine fuit loin du coup ; et cependant leurs mains se croisent, le combat s'engage et s'échauffe. L'un, plus souple en ses mouvements, a pour lui sa verte jeunesse : l'autre est fort de sa masse et de son propre poids ; mais ses genoux fléchissent sous son corps tremblant ; un souffle rauque, entrecoupé, s'échappe avec peine de ses vastes poumons. Mille coups sont à la fois portés, rendus, parés : sans cesse l'arme cruelle bondit sur leurs flancs qui palpitent, ou retentit à grand bruit sur leur large poitrine : leur main rapide erre autour de l'oreille et des tempes : leurs joues crient, heurtées par le fer. Inébranlable roc, Entelle oppose à l'orage son immobilité : tantôt une inflexion légère, tantôt un coup d'œil habile, trompe on prévient la furie de son adversaire. Darès semble un ardent guerrier, qui bat de ses machines une ville inexpugnable, ou presse de ses bataillons un fort bâti sur un mont escarpé : il tourne, revient, voltige, cherche en vain des accès faciles, et, malgré l'art de ses attaques, s'épuise en assauts inutiles.

Tout à coup le bras tendu, la tête haute, Entelle se déploie, se balance, et médite un choc foudroyant : l'agile Darès a prévu la tempête ; et par un prompt détour, il en esquive les éclats. L'effort d'Entelle s'est perdu dans les airs : entraîné par sa masse, le pesant vieillard tombe, et la terre gémit de sa chute. Tel, miné par

les ans, tombe et roule sur l'Érymanthe ou sur l'antique Ida, un pin vieilli, sapé dans ses racines. Troyens, Siciliens, tous à la fois se lèvent, agités d'intérêts divers : leurs cris confus percent les cieux. Aceste accourt le premier : le vieux monarque relève son vieil ami dont il plaint le sort. Mais impassible, et dédaignant un revers passager, l'indomptable athlète retourne plus ardent au combat : le courroux lui rend sa vigueur. La honte, l'honneur, enflamment son courage : acharné sur Darès, qui se trouble et cherche à l'éviter, il le chasse d'une main, de l'autre il le ramène, et, frappant sans relâche, le promène ainsi tout sanglant le long de l'immense arène. Point de paix, point de trêve : comme on voit de sombres nuages fondre en grêle épaisse sur nos toits retentissants ; tel à coups redoublés, tel de ses deux cestes à la fois, l'infatigable Entelle presse, tourmente, accable son rival éperdu.

Mais le sage Énée ne souffrit pas que la colère allât plus loin, qu'Entelle se livrât plus longtemps à d'aveugles fureurs. Il fait cesser la lutte, arrache au vainqueur le vaincu haletant, et lui dit avec bonté : « Malheureux ! quel vertige a égaré ton audace ? Ne sens-tu pas dans ton rival, pour le consoler de sa disgrâce, d'autres forces que les tiennes, et l'appui d'un bras plus qu'humain ? cède au dieu qui le protège » Il dit ; et sa voix a séparé les combattants. De fidèles compagnons emmènent l'infortuné Darès, traînant avec peine ses genoux défaillants, abandonnant sa tête languissante, et vomissant parmi les flots, d'un sang noir les débris de ses dents fracassées. Tel ses amis l'emportaient aux vaisseaux : rappelés par le fils d'Anchise, ils reçoivent de sa main le casque et l'épée, et laissent au fier Entelle la palme et le taureau. Lui, rayonnant de joie et glorieux de sa conquête : « Fils de Vénus, s'écrie-t-il, et vous, Troyens, apprenez ce dont j'étais capable dans ma jeune saison,. et voyez de quelle mort certaine vous sauvez aujourd'hui Darès ! » En même-temps il se tourne en face du taureau, prix solennel de la victoire : là debout, le bras ramené en arrière, il balance le ceste effroyable, frappe l'animal superbe entre sa double corne, et, lui brisant la tête, en fait jaillir la cervelle. Le bœuf tremble, chancelle et tombe expirant sur l'arène. Alors, le pied sur son cadavre, l'athlète vainqueur profère ces paroles : « Reçois, Éryx, reçois cette victime, plus digne de toi que le sang de Darès. Entelle vainqueur dépose ici le ceste, et renonce à son art.

Après le ceste vient la flèche légère : le héros invite à ce nouveau combat ceux qui comptent sur leur adresse, et place au milieu de la lice les prix de la victoire. Aussitôt cent bras robustes arborent le mât du vaisseau de Séreste. Suspendue au sommet par un lien mobile, une colombe s'y débat sans pouvoir s'échapper : une colombe est le but que le fer ailé doit atteindre. Déjà les concurrents sont assemblés : l'airain d'un casque, urne du sort, a reçu leurs noms confondus ; et le premier que le destin amène, annonce le fils d'Hyrtacus, le jeune Hippocoon : un cri d'applaudissement s'élève de toutes parts. Au second rang paraît Mnesthée, naguère vainqueur aux courses des galères, et que ceint encore le vert feuillage de l'olivier. Le troisième est Eurytion, ton frère, ô noble Pandarus, toi qui, rompant autrefois par l'ordre de Pallas une trêve réprouvée, lanças tout à coup sur les Grecs le dard qui ralluma la guerre. Un des noms reste encore ; on tire, et du fond du casque sort enfin le nom d'Aceste, qui, même en cheveux blancs, ne craint pas de se mêler aux combats de la jeunesse.

Alors, d'un bras nerveux, tous à l'envi courbent leur arc flexible : les flèches sont tirées des carquois. Celle du bouillant Hippocoon est partie la première : la corde siffle ; le trait rapide fend la nue, et, touchant le mât dans les cieux, le perce, et s'arrête en ses flancs. L'arbre a tremblé, l'oiseau frémissant bat des ailes, et le cirque au loin résonne de bruyantes acclamations. Ensuite l'ardent Mnesthée s'avance, l'arc tendu, la flèche haute, l'œil et le trait ajustés sur le but. Malheureux ! son fer n'a pu frapper l'oiseau ; mais il rompt le tissu fragile, dont les nœuds enlaçaient le pied de la colombe, et la retenaient captive au sommet du mât immobile. L'oiseau de Vénus s'envole sur les vents, et fuit dans l'azur des nuages. À l'instant même Eurytion, qui déjà contenait à peine son arc impatient et sa flèche acérée, Eurytion invoque le secours de son frère : son œil suit dans l'espace la colombe joyeuse ; et pendant qu'elle s'y joue d'une aile triomphante, le trait l'atteint sous la nue. L'oiseau s'abat mourant, exhale son dernier souffle dans les plaines de l'air, et tombe avec le dard qui l'a percé.

La palme était conquise, Aceste n'y pouvait plus prétendre ; cependant il décoche un trait dans les cieux, pour signaler son adresse et son arc retentissant. Tout à coup s'offre aux regards un prodige inattendu, présage d'un grand événement : une triste expérience expliqua dans la suite cet avis des dieux, et trop tard l'effroi des devins en interpréta le mystère. La flèche, en volant, s'allume au sein des nuages humides, marque sa route par un sillon de flamme, et s'évapore en fumée dans le vague des airs ; pareille à ces étoiles vagabondes, qui, détachées de la voûte céleste, traversent en courant l'horizon, et traînent après elles une queue flamboyante. À cette vue, le peuple étonné s'incline : Troyens et Siciliens, tous implorent à la fois les dieux. Le magnanime Énée ne craint pas d'accepter l'augure ; il embrasse l'heureux Aceste, le comble de présents magnifiques : « Agréez ces dons, ô mon père, lui dit-il ! par ce signe éclatant, le souverain de l'Olympe voulut honorer vos vieux ans d'un triomphe privilégié. C'est au nom du vénérable Anchise que je vous offre ce vase précieux, orné de brillantes figures. Anchise le reçut autrefois du grand Cissée, qui régna sur la Thrace ; et sa reconnais sauce aimait à conserver ce gage d'une amitié fidèle. » À ces mots, il ceint d'un laurier vert la tête du monarque, et le salue premier vainqueur. Le modeste Eurytion voit sans jalousie couronner un front plus auguste, quoiqu'il ait seul abattu la colombe égarée dans les cieux. Le troisième prix est pour Mnesthée, qui rompit le lacet fatal ; le dernier, pour Hippocoon dont le fer ailé s'enfonça dans le mât.

Ces jeux duraient encore : Énée mande le fils d'Épytus, Périphas, dont la sagesse veille sur le tendre Iule, et conduit son enfance. Le héros lui confie ses ordres : « Cours, vole vers Ascagne ; et si la jeune élite de ses amis est prête, si ses légers escadrons n'attendent plus que le signal, qu'il amène au tombeau d'Anchise leur troupe choisie, et qu'il se montre à leur tête sous sa plus riche armure. » Il dit, fait écarter la foule dont les flots inondaient l'immensité du cirque, et prépare un champ libre au nouveau combat qu'il médite.

Les jeunes guerriers s'avancent, agitant le frein d'or de leurs coursiers superbes, et rayonnants d'éclat aux yeux de leurs parents charmés. De longs applaudissements se font entendre de toutes parts, et les suivent au loin dans leur

marche triomphale. Chacun d'eux a paré son casque du myrte accoutumé ; chacun balance d'une main deux javelots armés d'un fer poli. Sur l'épaule des chefs pend un carquois resplendissant : l'or circule en collier autour des lis de leur cou, l'or flotte sur leur poitrine en chaîne éblouissante. Trois brigades égales composent la troupe enfantine : trois chefs les commandent, et voltigent à leur tête. Sous chaque chef douze brillants cavaliers déploient leur pompe martiale, et ceux qui les commandent sont des enfants comme eux. Le premier corps se fait gloire de marcher sous le jeune Priam, héritier du nom de son aïeul, et ton fils, ô Polite, toi dont la race illustre doit peupler un jour l'Italie. Le coursier qui le porte fut nourri dans la Thrace : son poil d'ébène est nuancé d'un blanc pur ; il bat l'arène de son pied plus blanc que la neige ; une étoile blanche orne sa tête altière. Atys paraît ensuite, Atys, noble souche des Atius latins, le jeune Atys, enfant chéri d'Iule non moins enfant que lui. Le dernier, le plus beau de tous, est Iule lui-même : il presse les flancs d'un coursier sidonien, présent de l'aimable Didon, et monument d'un amour qui n'est plus. La jeunesse qui les suit monte les coursiers du vieil Aceste. Les Troyens enchantés sourient à ces enfants timides, les contemplent avec amour, et se plaisent à retrouver en eux les traits de leurs ancêtres. Sitôt que la jeune armée eut fait le tour du vaste amphithéâtre, et joui du plaisir d'étaler aux yeux de ses concitoyens son appareil guerrier, le fils d'Épytus donne par un cri lointain le signal attendu, et fait résonner dans les airs son fouet retentissant. Soudain tous partent à la fois : réunis d'abord, bientôt ils se partagent, et sous leur triple chef volent en triple escadron ; puis rappelés par un nouveau signal, ils reviennent sur leurs pas, et les rangs en présence se menacent de leurs dards. On les voit ensuite se replier, s'étendre, s'éviter, se poursuivre, et, tour à tour croisant leurs marches, rompant leurs files tour à tour, offrir dans une lutte innocente l'image d'un conflit meurtrier. Tantôt, par une fuite simulée, ils montrent le dos à l'ennemi ; tantôt, retournant leurs lances, ils semblent prêts à se charger ; quelquefois, ralliés sous les mêmes drapeaux, ils s'avancent paisiblement ensemble, et la guerre est finie. Tel qu'autrefois ce labyrinthe, merveille de la Crète, cachait, dit-on, dans son enceinte obscure, mille sentiers tortueux, mille routes entrecoupées d'insidieux détours ; dédale inextricable, où les pas, une fois égarés, ne trouvaient plus d'issue : tels, dans leurs mouvements divers, les jeunes Troyens entrelacent leurs courses, et mêlent en se jouant les combats à la fuite. On dirait de légers dauphins, dont les troupes vagabondes, sillonnant à l'envi les flots, fendent les mers de Carpathe ou celles de Libye, et folâtrent sur les ondes.

Ces joutes, ces tournois, ces simulacres de guerre, Ascagne les renouvela chez son peuple, lorsqu'il eut élevé les remparts d'Albe-la-Longue. Il apprit aux anciens Latins à célébrer ces jeux, tels qu'il les célébrait lui-même dans son enfance avec la jeunesse phrygienne. Les Albains les transmirent à leurs descendants : c'est d'eux que Rome, cette maîtresse du monde, les a reçus depuis ; et son respect a conservé ces nobles amusements qui charmaient ses ancêtres. Aujourd'hui même, Troie revit dans ces feintes batailles, et Rome encore a ses bandes troyennes. C'était par de telles fêtes qu'Énée consacrait la mémoire de son divin père.

Tout à coup la Fortune change, et signale sa perfide inconstance. Pendant que ces divers spectacles honoraient le tombeau d'Anchise, la fille de Saturne fait

descendre Iris des hauteurs de l'Olympe vers les nefs d'Ilion, et commande aux zéphyrs d'accélérer son vol : cent projets sinistres roulent dans l'âme de Junon, et ses antiques ressentiments ne sont pas encore assouvis. Aussitôt la céleste messagère glisse rapidement sur son arc peint de mille couleurs, et, plus prompte que l'éclair, touche sans être aperçue aux rivages de la Sicile. Elle observe la foule immense que la solennité rassemble ; et parcourant la plage, elle voit le port désert, la flotte abandonnée. Cependant, retirées à l'écart sur un bord solitaire, les Troyennes pleuraient la perte d'Anchise ; elles pleuraient, et les yeux fixés sur les flots en mesuraient tristement la vaste étendue. « Hélas ! après tant de fatigues, encore tant de mers à franchir, encore tant d'écueils à braver ! » Telle était leur plainte commune. Elles soupirent après un lieu de repos : leur courage est las de lutter contre les vents et les ondes. Iris, méditant ses complots, se glisse au milieu d'elles, dépouille avec ses traits divins son immortelle écharpe, et se cache sous les rides de la vieille Béroë, jadis épouse de l'Ismarien Dorycle, et qui dans ses beaux jours vantait sa naissance, son rang, ses aïeux.

À ces mots, donnant l'exemple, elle saisit brusquement un brandon allumé, en secoue dans les airs la flamme étincelante, et, d'un bras que la rage anime, le lance au milieu de la flotte. Les Troyennes étonnées pâlissent, et leur cœur s'est serré de crainte. Mais Pyrgo les rassure, Pyrgo, vénérable entre toutes par sa longue vieillesse, Pyrgo, royale nourrice des nombreux enfants de Priam. « Non, ce n'est point-là Béroë ; ce n'est pas cette simple mortelle que le Rhéthée vit naître, et que Dorycle eut pour épouse. Tant d'éclat trahit une déesse. Voyez le feu de ces regards ! voyez cette noble fierté ! Quel front majestueux ! quel céleste organe ! quelle auguste démarche ! Moi-même je quitte à l'instant Béroë : faible et languissante, elle gémit de manquer seule à ces pompes funèbres, et de ne pouvoir offrir ses religieux hommages aux mânes du grand Anchise. » Elle dit ; ses compagnes, d'abord incertaines, roulent sur les vaisseaux des yeux sombres et sinistres : elles balancent, partagées entre l'indigne attrait d'un asile présent, et l'espoir d'un empire promis par les destins. Tandis qu'elles doutaient encore, Iris, déployant tout à coup ses ailes, remonte dans l'Olympe, et trace en fuyant sous les nues un immense sillon de lumière. Alors frappée d'un tel prodige, et transportée d'une fureur subite, la troupe égarée jette d'horribles clameurs, ravit les feux du sacrifice, pille les autels décorés de verdure, et fait voler sur les navires leur dépouille embrasée. La flamme rapide circule de nef en nef, et dévore en courant les bancs, les rames, les poupes et leurs peintures.

Soudain apportée par Eumèle, l'affreuse nouvelle se répand au tombeau d'Anchise et dans le vaste amphithéâtre : « Les galères sont en feu ! » On regarde, et déjà s'élèvent jusqu'au ciel de noirs et brûlants tourbillons. Encore tout occupé de ses aimables courses, Ascagne s'élance le premier vers la rive tumultueuse ; il y pousse son coursier rapide, ses gardes s'efforcent en vain de l'arrêter. « Quel étrange délire, s'écrie t-il ? Que faites-vous, qu'espérez-vous, ô malheureuses citoyennes ? Ce n'est point la flotte ennemie, ce n'est point le camp des Grecs, c'est votre dernier espoir, hélas ! que vous livrez aux flammes. Ouvrez les yeux ; reconnaissez Ascagne, reconnaissez le fils de votre roi. » Il dit, et jette à leurs pieds le vain casque dont il était couvert, quand ses jeux offraient dans l'arène le

simulacre des combats. En même temps Énée paraît ; avec lui paraissent les légions troyennes. À sa vue, les coupables, saisies d'effroi, se dispersent le long des rivages ; elles vont cacher leur honte au fond des bois, dans le creux des rochers, aux antres les plus secrets : le remords les tourmente, le jour les importune : revenues de leur fatal vertige, elles détestent leur aveuglement : Junon n'obsède plus leur âme. Mais la flamme indomptée n en poursuit pas moins ses ravages. L'étoupe allumée sous l'humide sapin vomit une épaisse fumée : un feu lent couve au fond des carènes, et sa sourde activité mine dans l'ombre le corps entier des vaisseaux. Ni l'effort de mille bras, ni l'onde épanchée par torrents, ne peuvent apaiser l'incendie.

À ce spectacle, Énée, profondément ému, déchire ses vêtements ; il implore la pitié des dieux ; il s'écrie, les mains levées au ciel : « Jupiter tout-puissant ! si ta haine n'a point encore proscrit jusqu'au dernier des Troyens, si ta bonté constante s'intéresse encore aux malheurs des mortels, daigne arracher nos vaisseaux à ces feux destructeurs ; et sauve, ô père des humains, sauve de leur ruine les faibles restes de Pergame ! Ou si je t'offensai, qu'à l'instant, pour faveur suprême, tes carreaux vengeurs éclatent sur ma tête, et que ton bras irrité s'appesantisse sur moi seul. » Il parlait : aussitôt le ciel se couvre d'épais nuages ; une horrible tempête gronde dans les airs ; le bruit du tonnerre ébranle les montagnes, et fait trembler les plaines. Au souffle des vents déchaînés, l'Olympe entier semble se fondre en noirs torrents de pluie. Un vaste déluge inonde et les proues et les poupes : les mâts demi-brûlés boivent l'onde secourable : en vain la flamme se débat sous les eaux, elle cède ; et de tous les navires, quatre seulement succombent aux fureurs de Vulcain.

Cependant consterné d'un aussi cruel revers, le fils d'Anchise flottait irrésolu entre les mouvements contraires dont son âme était agitée. Doit-il, oubliant les oracles, choisir pour séjour les champs de la Sicile ? doit-il, fidèle à sa gloire, chercher les rivages de l'Ausonie ? Telles étaient ses incertitudes. Alors le vieux Nautès s'avance ; Nautès, que l'immortelle Pallas avait pris soin d'instruire, et d'initier elle-même à ses doctes secrets ; Nautès, dont la sagesse expliquait aux Troyens et ce qu'il fallait craindre de la colère des dieux, et ce qu'exigeait l'ordre immuable des destins. Le vieillard, consolant Énée, relève en ces mots son courage : « Fils de Vénus, souffrons sans murmurer le flux et le reflux du sort. Quels que soient ses caprices, on triomphe de la fortune à force de constance. Vous avez Aceste, issu comme vous du sang des dieux, comme vous enfant de Dardanus : associez sa prudence à vos conseils, et qu'une heureuse alliance l'attache à vos projets. Laissez-lui cette foule inutile, rebut de vos nefs consumées ; laissez-lui ceux qu'effraient la grandeur de votre entreprise et vos nobles périls. Les vieillards courbés sous le poids des ans, les femmes rebutées des fatigues de l'onde, tous ceux enfin qui, sans force ou sans audace, frémissent à l'aspect des dangers, confiez-les à ces bords ; et permettez qu'ils s'y fassent, après tant de traverses, des demeures tranquilles. Protecteur de leur cité naissante, Aceste lui donnera son nom. »

À ces paroles d'un vieil ami, la vertu d'Énée se ranime ; mais il hésite encore, et son esprit ne peut calmer toutes ses inquiétudes. La Nuit ténébreuse promenait

alors dans les airs son char silencieux. Soudain le héros croit voir l'auguste image d'Anchise descendre vers lui de la voûte céleste ; il croit l'entendre lui tenir ce langage : « Mon fils, toi que j'aimai plus que la vie, tant que la vie fut mon partage ; mon cher fils, ô toi que mirent à tant d'épreuves les malheurs d'Ilion ! c'est par l'ordre de Jupiter que je viens en ces lieux ; de Jupiter, qui préserva tes vaisseaux de la furie des flammes, et qui des hauteurs de l'Olympe a jeté sur les Troyens un regard de clémence. Écoute les avis salutaires que t'a donnés le vieux Nautès : transporte en Italie la fleur de ta jeunesse, tes plus vaillants guerriers : il te faudra dompter, au sein du Latium, un peuple belliqueux et sauvage. Mais avant d'engager ces combats, ne crains pas d'aborder les sombres royaumes de Pluton ; ose franchir les profondeurs de l'Averne ; et viens, mon fils, viens visiter ton père dans le séjour de l'éternelle paix. Je ne suis point relégué au fond du noir Tartare, parmi les ombres condamnées à gémir : admis dans l'aimable société des justes, j'habite avec eux l'Élysée. Une chaste Sibylle t'en aplanira les routes ; et le sang des brebis funèbres, prodigué par tes mains, te rendra l'enfer favorable. C'est là que tes yeux découvriront dans l'avenir la longue suite de tes descendants, et l'empire qui leur est promis. Adieu ; l'humide nuit touche au bout de sa carrière, et déjà les coursiers brûlants du Soleil m'ont effleuré de leur souffle de feu. » Il dit, et disparaît comme une légère vapeur dans le vague des airs. Énée soupire ; il s'écrie : « Où courez-vous, hélas ! Arrêtez, ô mon père ! Est-ce moi que vous fuyez ? Pourquoi vous dérober aux embrassements d'un fils ? » À ces mots, il réveille la flamme endormie sous la cendre, et, prosterné devant les dieux de Pergame, au pied du sanctuaire de l'antique Vesta, il leur offre en sacrifice un froment pur, un religieux encens. Bientôt, assemblés à sa voix, Aceste et les chefs de la flotte se réunissent autour de lui : le héros leur annonce la volonté de Jupiter, ce qu'ordonne un père adoré, ce que lui-même a résolu. Il parle : tout s'empresse ; le vieux monarque applaudit le premier aux arrêts du destin. On dépose sur la rive, on lègue à la cité future tous ceux dont les fatigues n'aspirent qu'au repos : âmes vulgaires, pour qui la gloire est sans attraits. Les autres courent à l'envi restaurer les ponts, remplacer les mâts mutilés par les flammes, renouveler de toutes parts et les rames et les cordages : leur nombre est faible, mais leur bouillant courage ne connaît point d'obstacles.

En même temps Énée, guidant lui-même le soc de la charrue, trace l'enceinte des nouveaux remparts, et marque au gré du sort l'emplacement des édifices. Là doit être Ilion, — ici Troie va renaître : douces images pour Aceste ! Troyen, il régnera sur une cité troyenne. Ailleurs c'est le forum ; et plus loin c'est le sénat, noble assemblée des sages, organes de la justice. Ce temple qui s'élève au sommet de l'Éryx, et dont le faîte superbe avoisine les nues, c'est le temple de Vénus Idalienne : placé près du tombeau d'Anchise, un prêtre y veille à son culte ; et la cendre d'un demi-dieu repose environnée d'un bois sacré. Déjà l'Aurore avait éclairé neuf fois les banquets du peuple et les honneurs rendus aux Immortels. Enfin les vents paisibles ont aplani les ondes ; et l'Auster au soulfle propice rappelle sur les mers la nef impatiente. Que de regrets alors éclatent le long du rivage ! que d'embrassements ! que de larmes ! La nuit passe, le jour lui succède, et l'on ne peut se séparer. Jusqu'aux mères craintives, jusqu'aux vieillards débiles,

que faisaient pâlir naguère la seule vue des gouffres humides et la seule idée des orages, tous brûlent de reprendre, de poursuivre leur course périlleuse. Le sensible Énée les console par des discours pleins de bonté, et les recommande en pleurant aux soins d'un autre père, aux soins du généreux Aceste. On immole ensuite par ses ordres trois jeunes taureaux au grand Éryx, une brebis noire aux Tempêtes ; et l'ancre est levée de toutes parts. Lui-même, la tête ceinte d'une couronne d'olivier, debout sur la nef qui l'emporte, le héros, une coupe en main, jette au milieu des flots amers les entrailles des victimes, et fait couler en abondance le vin pur des libations. Un vent favorable semble prêter des ailes aux poupes fugitives : l'aviron frappe à coups redoublés les plaines liquides, et les vagues blanchissent sous l'effort des rameurs.

Cependant Vénus, tremblante pour son fils, aborde tristement Neptune, et lui peint en ces mots ses vives douleurs : « Dieu des mers ! l'éternel courroux de Junon et sa haine insatiable me forcent de descendre à la prière. Ni le temps à qui tout cède, ni les hommages d'un cœur pieux, rien ne peut l'adoucir. En vain Jupiter commande, en vain le sort dispose ; ses fiers ressentiments ne nous laissent aucun repos. C'est peu pour elle d'avoir, dans sa colère, effacé du sol phrygien la cité reine de tant de nations, d'en avoir traîné de désastre en désastre les misérables débris : quand Troie gît au cercueil, la cruelle en poursuit la cendre et les ossements déplorables. Pourquoi tant de fureurs ? Elle seule peut nous l'apprendre. Naguère encore, vous le savez vous-même, de quel épouvantable orage n'a-t-elle pas accueilli tout à coup les malheureux Troyens sur les mers de Libye ? Vous l'avez vue soulever les flots jusqu'aux cieux, et sourire aux noirs ouragans qu'Éole déchaînait pour elle. C'est votre empire qu'elle osait ainsi bouleverser ! Aujourd'hui, pour comble d'horreur, voilà que soufflant aux Troyennes son aveugle délire, elle embrase par leurs mains forcenées la flotte de mon fils : et lui, pleurant la perte de ses vaisseaux, il faut qu'il abandonne sur une rive étrangère ses infortunés compagnons. Ah ! sauvez-en du moins les restes. Qu'ils puissent, je vous en conjure, voguer en sûreté sur vos ondes ! qu'ils puissent toucher enfin les bords du Thybre et les champs de Laurente ! Mes vœux, hélas ! ne contrarient pas les Destins, et les Parques nous ont promis cet asile. »

Ainsi parla Vénus. Le souverain dominateur du profond Océan, le fils de Saturne lui répond : « Ordonnez, déesse de Cythère ; vous pouvez tout dans un empire où je règne, et qui fut votre berceau. Moi-même j'ai quelques droits à votre confiance : plus d'une fois, en votre faveur, j'ai calmé cette furie des vents, j'ai dompté cette rage effroyable des cieux et des mers conjurés. Sur la terre (j'en atteste et le Simoïs et le Xanthe), mes soins ne furent pas moindres pour votre cher Énée. Quand l'impitoyable Achille, poursuivant les Troyens, en exterminait sous leurs propres murs les bandes éperdues, et précipitait des milliers de morts aux enfers ; que les fleuves gémissaient, encombrés de cadavres, et que le Xanthe, obstrué dans son cours, ne pouvait rouler jusqu'aux mers ses flots ensanglantés : votre fils osa braver le redoutable Achille, Achille soutenu des dieux et de sa force invincible. C'en était fait d'Énée, si, le couvrant d'un nuage épais, je n'eusse dérobé sa tête au trépas. Et pourtant je brûlais alors d'ensevelir sous leurs ruines les murailles du parjure Ilion, ces murailles bâties par mes mains. Mon amour veille encore pour

vous, Déesse : bannissez les alarmes. Énée, selon vos désirs, abordera sans dangers au port de l'Averne. Un seul homme, disparu dans l'abîme, lui coûtera de vains regrets : un seul sera victime pour le salut de tous. » . Ces paroles consolantes ont adouci les déplaisirs de Cythérée. Aussitôt l'époux d'Amphitrite attelle ses coursiers à son char brillant d'or ; il soumet au frein leur bouche écumante ; et sa main, secondant leur fougue, leur abandonne les rênes vagabondes. Le char azuré effleure d'un vol rapide la surface des eaux : les vagues s'abaissent : l'onde respectueuse aplanit sous l'essieu grondant ses liquides montagnes, et l'Olympe épuré voit fuir les nuages. Autour du dieu s'empresse le peuple varié des mers : on aperçoit à sa droite les immenses baleines, et le cortège du vieux Glaucus, et Palémon, fils d'Ino, et les agiles Tritons, et la troupe entière de Phorcus. À sa gauche, folâtre le chœur des Néréides : c'est Thétis, et Melite, et la chaste Panopée ; c'est Nésée, Spio, Cymodocée, Thalie, doux ornements de sa brillante cour.

Enée sourit à ce calme enchanteur ; et son âme, enfin plus tranquille, s'ouvre au charme de l'espérance. Il ordonne qu'à l'instant tous les mâts soient dressés, qu'à l'instant la vergue aux longs bras déploie de tous côtés ses voiles. Soudain les cordages sifflent, tendus de toutes parts ; de toutes parts la toile aux plis mouvants s'enfle au gré des zéphyrs : l'antenne gémissante tourne, descend, remonte, sous l'effort de cent câbles ; et la flotte, poussée par les vents prospères, vole sur l'humide empire. Du haut de la proue royale, Palinure dirige l'armée flottante : c'est sur lui que l'escadre entière doit régler sa manœuvre.

Déjà la Nuit taciturne avait presque atteint dans les cieux la moitié de son tour. Les matelots, durement couchés sur les bancs, à côté de la rame oisive, abandonnaient leurs sens au paisible repos. Tout à coup Morphée s'abat sans bruit des plaines étoilées, et, fendant les airs nébuleux, en écarte les ombres. C'est toi qu'il cherche, infortuné Palinure ! ce dieu t'apporte de sinistres pavots. Caché sous les traits de Phorbas, il s'assied sur la poupe élevée, et tient au vieux nocher ce langage artificieux : « Fils d'Iasus ! les flots se courbent d'eux-mêmes sous nos légers navires ; un souffle égal enfle nos voiles, et cette heure invite au sommeil. Goûte-s-en les douceurs, et dérobe un moment tes yeux à leur veille obstinée. Durant ce court intervalle, je guiderai pour toi les galères. » À ces mots, Palinure, soulevant avec peine sa paupière appesantie : « Veux-tu donc que j'oublie les caprices de l'onde et le calme insidieux des mers ? Moi, dormir sur la foi de ce perfide élément ! moi, confier le fils d'Anchise aux vents fallacieux ! Non ; l'éclat trompeur d'un ciel serein m'abusa trop souvent. » Telles étaient ses paroles : en même temps, appuyée sur le timon, sa main fidèle ne pouvait s'en arracher ; et ses regards, fixés sur la voûte céleste, y cherchait encore les étoiles. Alors Morphée saisit un rameau abreuvé des eaux du Léthé, et que le Styx imprégna de ses vapeurs assoupissantes. Il en secoue sur Palinure la rosée léthargique : Palinure succombe, et ses yeux appesantis par le sommeil se ferment au même instant. À peine une langueur subite s'est-elle emparée de ses membres, que le dieu fond sur lui, et le précipite dans les flots avec la poupe en éclats, avec le gouvernail fracassé. Le pilote englouti roule au fond des gouffres humides, et ses compagnons qu'il implore n'entendent point ses cris répétés. Aussitôt déployant ses ailes,

Morphée, satisfait, s’envole, et disparaît dans le vague des airs.

Cependant la flotte n’en poursuit pas moins sur les mers sa route fortunée : sûre des faveurs de Neptune, elle sillonne sans effroi le périlleux abîme. Déjà, dans sa course rapide, elle approchait des bancs des Sirènes, écueils funestes, et blanchis des ossements de tant de malheureux : déjà retentissait dans le lointain le sourd mugissement des rocs, sans cesse battus par les vagues écumantes. Soudain Énée se réveille ; il voit sa nef vagabonde errer sans pilote à la merci des flots : lui-même alors, il court la gouverner sur les eaux ténébreuses ; et poussant un profond soupir, le cœur navré du sort douloureux d’un ami : « Ô trop confiant Palinure, dit-il ! devais-tu croire aux promesses mensongères de l’onde et des étoiles ? Hélas ! tu vas languir sans sépulture sur un rivage ignoré ! »

Livre sixième

AINSI parlait le héros, les yeux mouillés de larmes ; et sa flotte, volant sur les ondes, touche enfin les rivages de Cumes, antique colonie d'Eubée. La proue s'est tournée vers les flots ; l'ancre, à la dent mordante, affermit les navires, et les poupes recourbées bordent l'humide arène. On s'élance, on foule avec transport ces plages d'Ausonie. L'un fait jaillir des veines d'un caillou le feu qu'elles recèlent. L'autre, interrogeant les forêts, en poursuit les hôtes sauvages, ou montre, plein de joie, les sources qu'il a trouvées.

Cependant le pieux fils d'Anchise s'avance vers la montagne où réside Apollon, et cherche le réduit solitaire de la redoutable Sibylle ; antre immense, où le dieu de Délos agite l'âme de sa prêtresse d'une sainte fureur, et lui découvre l'avenir. Déjà se déploient aux yeux des Troyens les bois sacrés d'Hécate et ses portiques éclatants d'or. Si l'on en croit la renommée, Dédale, fuyant autrefois les états de Minos, osa se confier sur des ailes rapides à l'océan des airs, vogua par des chemins nouveaux vers les glaces de l'Ourse, et s'arrêta dans sa course éthérée sur les hauteurs de Chalcis. À peine rendu à la terre, il te consacra, dieu du jour, l'aviron merveilleux dont il fendit les nues, et t'érigea, sur ces pics mêmes, un temple magnifique. Sur les portes est gravée la mort d'Androgée. On voit la ville de Cécrops payant cher un jour de vertige, et pleurant, hélas ! chaque année, ses enfants qu'elle livre au trépas. Près d'eux est l'urne où le sort marqua ses victimes. Vis-à-vis, dominant les mers, s'élèvent les remparts de la Crète. Là revit Pasiphaé, amante insensée d'un taureau, infâme épouse d'un époux mugissant ; là respire ce fruit monstrueux d'un horrible hymen, le Minotaure, monument d'une exécrable ardeur. Non loin se croisent et s'enlacent les routes trompeuses du labyrinthe et ses détours inextricables. Mais touché des tourments d'Ariane, Dédale en débrouilla lui-même l'insidieux chaos et la confuse erreur, en guidant par un fil les pas incertains de Thésée. Toi aussi, malheureux Icare, quelle place ne tiendrais-tu pas dans ces doctes peintures, si la douleur l'avait permis ! Deux fois la main d'un père essaya de tracer sur l'or ta déplorable chute : deux fois le burin tremblant échappa des mains paternelles.

Ils ne cessaient de contempler ces prodiges de l'art, quand le fidèle Achate, qui devançait Énée, revient à l'instant sur ses pas. Avec lui paraît la fille de Glaucus, l'austère Déiphobé, chaste prêtresse de Phébus et d'Hécate. Elle s'adresse au héros : « Ce ne sont pas de vains spectacles qu'un tel moment demande. Qu' on immole d'abord sept taureaux indomptés ; qu'on immole sept brebis intactes : ce choix est agréable aux dieux. » Elle parle ; les victimes tombent à l'heure même, et le peuple suit la prêtresse aux lieux révérés qu'elle habite. Dans le vaste flanc des roches Eubéennes se creuse un profond manoir, où mènent cent larges soupiraux, cent portes mystérieuses, et d'où sortent, par cent bouches tonnantes, les réponses de la Sibylle. Arrivée sur le seuil, « Il est temps de consulter le sort, dit la vierge inspirée ; voici, voici le dieu !… » Ainsi préludaient ses accents, à l'entrée de

l'auguste enceinte. Tout à coup ses traits changent, son front pâlit, ses cheveux se hérissent. Haletante, éperdue, elle respire à peine. Son sein palpite et se gonfle de rage ; sa taille semble grandir ; sa voix n'est plus d'une mortelle : c'est Apollon lui-même qui la pénètre de son souffle et la remplit de sa présence. « Tu tardes, Énée ! tu tardes ? s'écrie-t-elle. Que ta prière monte enfin vers les cieux, autrement ne s'ouvriront point les portes formidables du prophétique sanctuaire. » Elle se tait à ces mois. Les Troyens frémissent d'un religieux effroi ; et le prince élève alors son âme vers la divinité :

« Toi que trouvèrent toujours sensible les désastres de la Phrygie ; toi qui, des murs de Dardanus, guidas la flèche de Paris dans les flancs du fier Éacide ; c'est sous tes auspices, ô Phébus ! que j'ai sillonné tant de mers, humide ceinture du monde ; que j'ai poussé mes courses jusqu'aux peuplades lointaines des Massyliens, jusqu'en ces contrées sauvages qu'environnent les Syrtes perfides. Enfin nous occupons les rivages de la fugitive Italie. Que sur ces bords, du moins, la fortune de Troie se lasse de nous poursuivre. Vous aussi, vous tous, dieux et déesses qu'offensèrent la grandeur d'Ilion et sa gloire importune ! épargnez, après sa chute, les débris de Pergame. Et toi, vénérable prêtresse, pour qui l'avenir est sans voile ! si l'empire que je réclame est promis à mon sang, fais que je fixe au Latium les rejetons de Teucer, et leurs pénates errants, et leurs dieux exilés. Mes mains reconnaissantes consacreront au dieu du jour, à la reine des nuits, un temple en marbre de Paros ; Apollon me devra des fêtes ennoblies par son nom. Toi-même, je te réserve en mes états de pieux tabernacles. J'y déposerai tes arrêts, et les pages fatidiques où sont inscrits les destins de ma race. Fille du ciel, ton culte aura ses pontifes. Mais, je t'en conjure, ne confie point tes oracles à des feuilles légères, jouets volages des vents rapides. Parle, ah ! parle toi-même. » Il dit, et se recueille.

Cependant rebelle encore, échevelée, terrible, la Sibylle se débat dans son antre : elle voudrait repousser de son sein le dieu puissant qui l'obsède. Lui, plus impérieux, il fatigue sa bouche écumante, dompte ses transports farouches, et, vainqueur, l'asservit toute entière. Aussitôt s'ouvrent d'elles-mêmes les cent portes immenses, et les voûtes émues répètent ces accents prophétiques.

« Hélas ! à peine échappé aux tourmentes de l'onde, la terre te prépare de plus affreux dangers. Oui, les neveux de Dardanus hériteront des champs de Lavinie ; tu peux calmer tes craintes. Mais ô triste, ô sanglant héritage ! Je vois des guerres, d'horribles guerres ; je vois le Thybre épouvanté rouler des flots de sang. Là t'attendent un nouveau Simoïs, un Xanthe nouveau, de nouveaux camps des Grecs. Déjà le Latium se glorifie d'un autre Achille, né d'une autre déesse ; et, furie de ton peuple, Junon l'y poursuivra partout. Malheureux ! quels secours ne mendiera point ta détresse ! quelle ville, quel coin de l'Italie, ne te verra point suppliant ! la cause de tant de maux, c'est encore une reine étrangère, encore un hymen étranger. Toi, ne cède point à l'orage : oppose la constance aux revers, et laisse à ta fortune le soin de calmer les tempêtes. Le premier rayon du bonheur luira d'un astre inespéré : la Grèce va conspirer pour Troie. »

Ainsi sur le trépied, la prêtresse de Cumes proclame de redoutables mystères, et mugit dans son antre, enveloppant de ténèbres les vérités qu'elle annonce : ainsi

le dieu qui l'obsède aiguillonne son âme et stimule ses fureurs. Enfin son délire cesse, et sa rage est tombée. Le prince alors rompt le silence : « Vierge sainte, les menaces de l'avenir n'ont rien qui m'épouvante. J'ai prévu l'heure des périls, et mon courage averti saura les affronter. Mais j'implore une faveur. Puisque ces chemins conduisent au palais du dieu des enfers, et que ces lugubres marais sont un reflux de l'Achéron : oh ! qu'il me soit permis de visiter le noir empire, d'y chercher la présence d'un père et ses embrassements si doux ! Enseigne-moi la route, ouvre-moi les sombres barrières. Ce père chéri, on m'a vu, courbé sous son poids, le disputer aux flammes, aux traits sifflant sur ma tête, et l'arracher vivant à la fureur des Grecs. Lui, compagnon de mes labeurs, il m'a suivi de mers en mers ; et sur les flots grondants, sous un ciel en courroux, il oubliait, pour partager mes peines, le fardeau des ans et les glaces de la vieillesse. Que dis-je ? si j'ai touché le seuil de tes demeures, si j'ose invoquer ta puissance, c'est encore lui dont les ordres m'ont envoyé vers toi. Daigne exaucer, chaste Sibylle, les vœux et d'un père et d'un fils ! Ton pouvoir est sans bornes ; et ce n'est pas en vain qu'Hécate t'a confié la garde des bois sacrés de l'Averne. Jadis Orphée, grâce aux accords de la lyre dont il charmait la Thrace, a bien ramené du Ténare l'ombre de son épouse. Pollux, mourant pour son frère, l'a pu racheter du trépas : tour à tour ils passent et repassent de la nuit de l'Érèbe à la clarté des cieux. Faut-il nommer Thésée ? faut-il nommer le grand Alcide ? Énée descend comme eux du grand Jupiter. »

Tel était son langage ; et sa main pressait les autels. Déiphobé répond ; « Digne sang de Vénus, ô fils d'Anchise ! sans peine on aborde aux enfers ; nuit et jour sont ouvertes les portes de Pluton. Mais revenir des sombres bords, mais revoir la lumière, c'est un bonheur trop rare, c'est un triomphe plus qu'humain. Peu de mortels favorisés de Jupiter, peu de héros enfants des dieux, et qu'une vertu suprême a placés dans l'Olympe, ont obtenu cette victoire. Des forêts profondes ferment l'accès du ténébreux séjour ; et le Cocyte aux eaux dormantes l'entoure, en serpentant, de ses noirs circuits. Toutefois si ta plus chère envie, ton vœu le plus ardent, est de franchir deux fois le Styx, de voir deux fois les livides manoirs ; s'il te plaît de tenter des hasards non vulgaires ; apprends ce que le ciel prescrit d'abord à ta sagesse. Dans l'épaisseur d'un arbre touffu se cache un rameau mystérieux, dont la tige d'or s'incline sous le poids d'un feuillage d'or : c'est l'offrande consacrée à la Junon des enfers. Le vaste ombrage des bois le cache aux rayons du soleil, et l'obscurité d'un vallon tortueux en écarte les regards profanes. Nul ne peut percer la nuit des voûtes souterraines, qu'il n'ait détaché du tronc la branche précieuse. C'est le présent qu'on doit offrir à la belle Proserpine : elle en exige le tribut. Au rameau d'or cueilli succède un nouveau rameau d'or ; et l'immortel métal renaît toujours paré de sa brillante chevelure. Cours donc ; promène au loin ta vue à travers les bocages. Dès qu' il aura frappé tes yeux, approche avec respect : souple et docile au moindre effort, il suivra ta main fortunée, si les destins t'appellent ; sont-ils contraires, la force est inutile, et le fer mollirait lui-même sur l'écorce rebelle. C'est peu. Privé du jour en ton absence, un de tes serviteurs gît abandonné sur la plage. Tu l'ignores, hélas ! et cependant ses restes sans sépulture souillent ta flotte consternée, tandis qu'on te voit à nos portes, interrogeant les dieux, attendre en suspens leurs réponses. Avant tout, rends un mort à son dernier

asile ; et que ses cendres, par tes soins, reposent dans la tombe. Mène ensuite aux autels de lugubres victimes : leur sang doit un sacrifice expiatoire aux enfers. Alors seulement tu pourras affronter les gouffres du Styx, et ces pales royaumes inaccessibles aux vivants. » Elle dit, et sa bouche se refuse à de plus longs discours.

Triste, les yeux baissés, le héros s'éloigne à pas lents, et déplore au fond de son cœur l'aveugle destinée des mortels. Son fidèle Achate l'accompagne, l'âme agitée des mêmes inquiétudes. Mille propos divers forment leur entretien. « Quel est cet ami malheureux dont la prêtresse leur annonce le trépas ? Quel est ce corps sans vie dont elle ordonne les obsèques ? » Ils arrivent… ô douleur ! c'est Misène qu'ils aperçoivent étendu sur l'arène, victime d'une mort misérable ; Misène, enfant d'Éole, et qui n'eut point d'égal dans l'art d'enflammer les courages aux accents de l'airain, d'échauffer les fureurs de Mars par des chants belliqueux. Autrefois, il suivit le grand Hector dans les batailles ; à côté de ce héros, il voltigeait sans peur dans la mêlée, maniant avec gloire et le clairon et la lance. Après qu'Achille vainqueur eut mis Hector au cercueil, le généreux Misène associa sa fortune à celle du fils d'Anchise, et ne crut point déchoir sous un chef si fameux. Mais un jour qu'il faisait résonner les mers de ses bruyantes fanfares, il osa, l'imprudent ! défier au combat de la conque les divinités de l'humide empire. Alors Triton jaloux, si l'on peut croire de telles vengeances, saisit, à l'improviste, ce rival téméraire, et l'abîma parmi les rocs sous les vagues écumantes.

Les Troyens, rassemblés en foule autour de son cadavre, remplissaient l'air de leurs gémissements. Énée surtout s'abandonne aux plus touchants regrets. Il commande, et, l'œil en pleurs, chacun s'empresse d'obéir aux lois de la Sibylle. On prépare l'autel funéraire ; on veut que mille troncs entassés en exhaussent jusqu'au ciel le superbe édifice. Bientôt l'antique forêt livre au fer ses épais taillis, retraite profonde des animaux sauvages. Les pins tombent avec fracas ; et le frêne et l'yeuse retentissent des coups redoublés de la hache ; le chêne éclate et crie sous le coin déchirant, et les ornes gigantesques roulent du haut des montagnes ; le prince lui-même, partageant ces travaux, anime l'ardeur des bûcherons, et, comme eux, s'arme de la cognée. Au milieu de ces soins amers, Énée médite en silence, et, contemplant l'immensité des bois, il se dit avec un soupir : « Oh ! si le mystérieux rameau s'offrait maintenant à ma vue sous ces vastes ombrages ! Ton sort, infortuné Misène, confirme, hélas ! trop bien les oracles de la prêtresse. » Pendant qu'il parlait encore, voici que deux colombes s'abattent légèrement des nues, et se posent près de lui sur l'émail du gazon. Le héros a reconnu les oiseaux de sa mère, et son espoir sourit à ce présage. « Soyez mes guides, heureuses messagères, si c'est le ciel qui vous envoie ! et que votre course aérienne dirige mes pas vers le bocage où croît l'arbuste aux feuilles d'or. Toi surtout, ne délaisse point ton fils en ses incertitudes, ô déesse dont je tiens le jour ! » À ces mots il s'arrête, observant quels signes elles vont donner, quelle route elles vont choisir. D'abord, voltigeant d'espace en espace, et, becquetant l'herbe fleurie, elles s'éloignent, reviennent, puis s'éloignent encore, toujours à la portée du regard qui les suit. Mais parvenues aux gorges infectes de l'Averne, elles s'élèvent d'un rapide essor, et vont se reposer ensemble sur l'arbre désiré, d'où l'éclat de l'or étincelle à

travers les sombres rameaux. Comme on voit dans les forêts, durant la saison des frimas, le gui naissant orner d'une verdure étrangère le tronc qui l'adopta, et jaillir en fleurs jaunissantes autour de sa tige empruntée ; tel rayonnait l'or végétal sur un chêne touffu ; telles murmuraient ses lames frémissantes, agitées par les zéphyrs. Énée le saisit aussitôt, l'arrache avec transport, et court le porter à l'antre de la Sibylle.

Cependant sur le rivage, les Troyens en deuil continuaient de pleurer Misène, et rendaient les derniers honneurs à sa dépouille insensible. Déjà, grossie d'ais résineux et d'arides branchages, l'immense pyramide a monté jusqu'aux cieux. L'if au noir feuillage en borde les côtés ; au-devant s'inclinent de lugubres cyprès, et le faîte resplendit d'un brillant trophée d'armes. Non loin, dans les vases brûlants dont l'airain la captive, l'eau bouillonne sur la flamme, tandis que des mains pieuses y baignent le corps glacé qu'elles arrosent de parfums. Bientôt les cris redoublent, le signal est donné. Les uns déposent sur le lit funèbre les froides reliques trempées de larmes ; ils y placent les vêtements de pourpre, parure, hélas ! trop connue, du malheureux Misène. D'autres s'avancent, douloureux ministère ! au pied du fatal monument, et, la torche penchée suivant l'usage antique, ils allument le bûcher, en détournant les yeux. Le feu dévore à la fois et l'encens et les entrailles des victimes, et l'huile onctueuse et les coupes qui la versèrent. Quand la cendre s'est affaissée, quand la flamme s'est éteinte, on lave dans le vin ces restes desséchés, vaine poussière qui fume encore ; on en sépare les ossements, et Corynée les enferme dans une urne de bronze. Trois fois le saint pontife promène une onde lustrale autour des assistants, en secouant trois fois sur eux le rameau d'olivier, et trois fois les asperge d'une rosée légère. La foule ainsi purifiée, il prononce l'adieu suprême. Sur les hauteurs voisines, Énée consacre aux mânes de son ami un pompeux mausolée, que décorent la lance, et la trompette, et la rame du guerrier qui n'est plus. Le mont superbe où la tombe repose a gardé le nom de Misène ; et ce nom, vivant d'âge en âge, doit triompher des siècles.

Quitte envers l'amitié, le héros vole accomplir les derniers ordres de la Sibylle. Il est une caverne profonde, vaste et béant abîme, creusé sous d'énormes roches, et que défendent un lac noirâtre et des bois ténébreux. Au-dessus de ces voûtes sinistres, jamais l'oiseau léger ne fendit impunément la nue ; tant les vapeurs mortelles, exhalées de l'horrible gouffre, s'élèvent, et remplissent l'immensité des airs ! Ce lieu funeste, c'est l'Averne ; ainsi la Grèce l'appelle encore. Là, pour premier hommage, Énée dévoue quatre taureaux noirs. La prêtresse épanche un vin pur entre leur double corne ; et, coupant les crins épars sur leur tête sauvage, sa main présente au feu sacré ces prémices du sacrifice, tandis que sa voix formidable invoque Hécate à grands cris, Hécate, qui règne au ciel et qui règne aux enfers. Le couteau frappe les victimes, et leur sang tombe à gros bouillons dans les patères écumantes. Lui-même, marquant du glaive une brebis aux sombres couleurs, l'immole à la Nuit, mère des Euménides, à la Terre, puissante sœur de la Nuit. Toi, Proserpine, il t'offre une génisse inféconde. Ensuite on dresse aux dieux du Styx de nocturnes autels ; on étend sur la flamme le corps entier des taureaux, et l'huile coule à flots d'or sur leurs chairs embrasées.

Le jour naissant brillait à peine : tout à coup la terre a mugi sous leurs pieds, les

forêts s'ébranlent au sommet des montagnes ; et les chiens précurseurs d'Hécate hurlent dans l'ombre blanchissante. C'est la déesse qui s'approche. « Loin, loin d'ici, profanes ! fuyez ces religieux ombrages. Toi, fils d'Anchise, ose affronter ces routes, et tire du fourreau ton épée. C'est maintenant qu'il faut s'armer d'audace, qu'il faut un cœur muni d'un triple airain. » Ainsi tonne la Sibylle, et, furieuse, elle s'élance dans l'affreux soupirail. Le héros s'y plonge avec elle, et la suit d'un pas intrépide.

Divinités, dont la puissance régit le peuple des Mânes ! et vous, Ombres silencieuses ! morne Chaos ! noir Phlégéthon ! lieux taciturnes, où règne au loin la nuit ! souffrez que je raconte ce qu'il me fut permis d'entendre ; pardonnez, si je découvre les secrets de vos abîmes et les mystères de la mort.

Seuls au milieu de la nuit souterraine, ils s'avançaient dans les ténèbres, à travers ces livides manoirs, empire du vide et séjour des vains fantômes ; pareils au voyageur traversant les bois solitaires, aux lueurs incertaines d'une lune avare et trompeuse, quand le ciel s'est enveloppé d'un crêpe nébuleux, et qu'une obscurité jalouse dérobe aux objets leur couleur.

Au seuil des enfers, sous les portiques de Pluton, siègent le Chagrin et les Remords vengeurs. Là, résident les pâles Maladies, et la triste Vieillesse, et la Peur, et la Faim, sinistre conseillère, et l'Indigence en lambeaux, spectres hideux. À côté sont la Mort et la Douleur, le Sommeil, frère de la Mort, et les fausses Joies, enfants du Crime. Vis à vis on entend rugir la Guerre affamée de meurtres, et les Euménides sur leur couche de fer, et la Discorde insensée, dont la coiffure de vipères s'entrelace de festons sanglants. Au centre, un orme ombreux, immense, élève ses rameaux et ses bras séculaires : c'est là, dit-on, qu'habitent les Songes fantastiques, hôtes innombrables de son mouvant feuillage. Plus loin, sous mille aspects difformes, mille effroyables monstres gardent l'entrée fatale. On y voit les Centaures et les Scylles, s'agitant sous leur double forme ; Briarée aux cent bras ; et l'hydre de Lerne, poussant d'affreux sifflements ; et la Chimère, armée de flammes : on y voit et les Harpies, et les Gorgones, et le triple Géryon, fier de sa triple masse. Frappé d'une subite horreur, Énée saisit son glaive, et présente la pointe acérée aux larves qui l'obsèdent. Mais sa docte compagne l'arrête : ces légers simulacres, voltigeant autour du héros, n'ont d'un corps que l'apparente image ; vainement il fondrait sur eux, le fer n'atteindrait que des ombres.

De là s'étend vers le Tartare la route qui mène à l'Achéron, vaste gouffre, dont les eaux troubles et fangeuses bouillonnent en tournoyant, et qui vomit dans le Cocyte le rebut de sa vase immonde. Sévère nautonier de ces bords, Caron veille sur leurs sondes. Son front sourcilleux inspire la terreur : sur sa poitrine descend à flots blanchis une barbe inculte et sauvage : ses yeux brillent d'un feu sombre ; et son manteau qu'un nœud rattache, pend à replis grossiers de ses larges épaules. Lui-même conduisant sa barque, il plonge l'aviron, il gouverne la voile, et d'une rive à l'autre, va, revient, voiturant les morts dans la nacelle enfumée. Il est vieux ; mais sa vieillesse est verte et robuste : c'est la vieillesse d'un dieu. Vers lui se précipitait de toutes parts la foule répandue sur la plage ; des mères, des époux, de magnanimes guerriers, aujourd'hui vaines ombres, des enfants au berceau, de tendres vierges qu'attendait l'hyménée, des fils, amour d'un père, et que le bûcher

consuma sous les yeux paternels. Moins nombreuses tombent dans les forêts, aux premiers froids de l'automne, les feuilles arrachées par les vents ; moins pressées, traversant les airs, vont s'abattre aux lointains rivages les colonies du peuple ailé, quand la saison glaciale les chasse au-delà des mers, et les pousse vers des climats qu'échauffe un doux soleil. Debout le long du fleuve, ils s'agitaient pour le franchir, et, les mains étendues, imploraient le bord opposé. Mais l'inflexible vieillard prend à son gré les uns, laisse à son gré les autres, et refoule au loin sur l'arène ceux qu'ont écartés ses refus.

Énée contemple avec surprise ces mouvements tumultueux. Son cœur s'en est ému : « Parle, dit-il, ô Vierge sainte ! pourquoi, près de ces eaux, ce concours empressé ? Que demandent ces ombres plaintives ? Par quel sort inégal voit-on les unes exilées du rivage, tandis que les autres, emportées par la rame, vont sillonnant ces livides abîmes ? » L'antique prêtresse lui répond : « Fils d'Anchise, pur sang des immortels ! sous tes yeux sont les étangs profonds du Cocyte, et les marais du Styx, du Styx par qui les dieux ne jurent qu'en tremblant, et dont ils n'osent attester en vain la puissance. Ce nocher, c'est Caron. Cette foule éplorée qu'il repousse ne put obtenir sur la terre la faveur d'un cercueil ; ceux que porte l'onde noire ont reçu les honneurs funèbres. Caron ne passe point les morts sur ces rauques torrents, ils ne peuvent aborder ces rives désolées, que leur cendre recueillie ne repose dans la tombe. Leurs âmes vagabondes voltigent durant vingt lustres autour de ces landes arides : alors, admises enfin dans la barque, elles traversent les flots désirés. » Immobile et pensif, le héros accusait en lui-même la rigueur de leurs destinées, quand s'offrent à ses regards les ombres mélancoliques de Leucaspe et d'Oronte, privés, hélas ! de sépulture. Généreux chefs des Lyciens, ils voguaient ensemble, par un ciel orageux, des ports de Troie vers ceux du Latium : l'horrible tempête les engloutit ensemble, submergeant à la fois et le navire et les guerriers.

Au même instant s'avançait Palinure, l'infortuné pilote, Palinure, qui naguère, quittant la Sicile, tomba de sa poupe en observant les astres, et roula dans les mers. À l'aspect de l'ombre affligée, qu'il reconnaît à peine à travers la nuit épaisse, Énée rompt le silence : « Quel dieu jaloux, ô Palinure, te ravit à notre amour, et termina ta vie sous les flots écumants ? Parle ; Apollon, jadis trouvé fidèle en toutes ses promesses, m'a donc flatté cette fois d'une vaine espérance ! Tu devais, disait-il, triompher des fureurs de l'onde, et toucher les bords Ausoniens. Est-ce ainsi qu'il accomplit ses oracles ! »

« Non, le trépied de Phébus ne vous a point trompé, magnanime fils d'Anchise ; un dieu n'a point terminé ma vie sous les flots écumants. Rompu par une violente secousse, le gouvernail que je ne quittais pas, et d'où je réglais votre course, m'entraîna tout à coup dans sa chute imprévue. J'en atteste le courroux de Neptune, si je craignis dans cet affreux péril, ce ne fut pas pour moi : je tremblais que votre nef, désarmée de son timon, dépourvue de pilote, ne périt, fracassée, sous l'effort des tourmentes. Durant trois nuits sans étoiles, l'impétueux Auster m'égara d'abîme en abîme sur l'immense étendue des eaux. Enfin, le quatrième jour, j'aperçus l'Italie, du haut d'une vague énorme où j'étais suspendu. Je gagnais lentement la terre ; et déjà, sauvé des ondes, je me croyais au port. Mais tandis

que, surchargé du poids de mes humides vêtements, je gravis hors d'haleine l'âpre sommet d'une roche escarpée, des barbares fondent sur moi, le fer à la main, dans l'espoir, bientôt déçu, d'une riche dépouille. Tristes jouets des flots et des vents, mes restes battent aujourd'hui le rivage. Par la douce clarté des cieux que je ne verrai plus ! au nom d'un père, objet de votre culte ! au nom d'un fils, votre jeune espérance ! dérobez-moi, prince invincible, à l'horreur de mes maux. Vous le pouvez ; un peu de poussière suffit à mon cadavre : cherchez, pour l'en couvrir, les sables de Vélie. Mais que dis-je ? ces demeures vous sont ouvertes. Oui, Vénus même, Vénus, votre auguste mère, vous en fraya la route : quel mortel, sans l'aveu du sort, songerait à braver ces redoutables torrents, à franchir les marais du Styx ? Ah ! daignez me tendre une main protectrice ; laissez-moi franchir avec vous ces marais ténébreux ; et qu'au séjour de l'éternelle paix, je trouve du moins le repos dans la mort ! »

Tels étaient ses discours. L'austère Déiphobé le gourmande alors en ces mots : « Téméraire ! d'où vient ce vœu sacrilège ? Quoi, sans être inhumé, tu verrais les eaux du Styx et le fleuve sévère des Euménides ! Sans l'ordre des Immortels, tu foulerais des bords qui te repoussent ! N'espère point fléchir par des prières les arrêts du Destin. Toutefois écoute, et que mes paroles, présentes à ta pensée, te consolent dans ton malheur. Bientôt les peuples voisins, frappés au loin de terreur aux signes de la colère céleste, s'empresseront d'apaiser tes mânes et de t'élever un tombeau. Le repentir y déposera, chaque année, de solennelles offrandes, et les lieux où dormira ta cendre, s'ennobliront à jamais du nom de Palinure. » Ces promesses charment sa peine, et calment un peu ses douleurs : il sourit à la terre qui doit porter son nom.

Cependant le héros et son guide poursuivent leur route mystérieuse, et s'avancent vers le lac abhorré. D'aussi loin que le nocher, debout sur l'onde qu'il domine, les a vus cheminer dans la forêt silencieuse, et se diriger vers la rive, il les arrête, et leur crie d'un ton menaçant : « Qui que tu sois, couple audacieux, qui marches armé vers nos bords, parle, que cherches-tu ? Recule, ou frémis d'approcher. C'est ici le séjour des Ombres, l'empire du Sommeil et de la Nuit éternelle : ma barque ne reçoit point les vivants. Il m'en a trop coûté pour avoir aplani ces flots à Pirithoüs, à Thésée, au vaillant fils d'Alcmène, quoiqu'ils fussent du sang des dieux et d'une force indomptable. Alcide osa charger de chaînes le gardien des Enfers, et l'arracha tremblant du seuil même de Pluton : Pirithoüs et Thésée tentèrent de ravir Proserpine à la couche du noir monarque. » « Loin de nous de pareils complots, répond la vierge du dieu d'Amphryse ; tu peux te rassurer : ce glaive n'apporte point la guerre. Que, du fond de son antre, l'aboyant portier du Tartare continue d'épouvanter le pâle essaim des Ombres ; que la chaste Proserpine règne sans crainte auprès de son époux. Tu vois ce Troyen illustre, cet Énée, fameux par ses vertus autant que par ses exploits : c'est pour visiter son père qu'il ne craint pas de s'enfoncer dans les profondeurs de l'Érèbe. Si l'effort de tant d'amour ne fléchit point ta rigueur, reconnais du moins ce rameau. » Elle dit, et découvre le feuillage d'or qu'elle portait caché sous son voile. À cet aspect, tombe et s'éteint le bouillant courroux du vieillard. Le rameau brille, il suffit ; Caron s'incline devant la branche fatale, don vénérable, qu'il revoit après tant d'années ;

puis détournant la sombre nef, il la pousse au rivage. Nombre d'âmes, assises le long des bancs, s'y pressaient en silence : il en écarte la foule ; et soudain le frêle esquif a reçu le grand Énée : la nacelle gémit sous le poids, et ses flancs mal unis boivent l'onde fangeuse. Enfin, parvenus sans obstacles à la rive opposée, la Sibylle et le fils d'Anchise descendent sur un limon impur, couvert d'algue et de noirs roseaux.

C'est là que l'énorme Cerbère fait retentir de son triple aboiement les livides royaumes ; Cerbère, hideux sentinelle, toujours veillant sous sa roche caverneuse. Déjà se dressaient les serpents qui sifflent sur sa tête : mais la prêtresse lui jette une pâte assoupissante, pétrie de pavots et de miel. Le monstre que la faim dévore, ouvrant à la fois ses trois gueules, engloutit la proie qui les tente. Soudain appesanti, son vaste corps chancelle, tombe, et de son immense étendue remplit son repaire immense. Énée franchit le passage dont le gardien sommeille ; et plus prompt que l'éclair, il s'éloigne du fleuve qu'on passe sans retour.

Tout à coup il entend des voix plaintives et des vagissements confus. C'est un peuple d'enfants, dont les âmes pleurent dans cette première enceinte ; malheureuses victimes, privées en naissant des douceurs de la vie, et qu'un sort barbare arrache du sein maternel, pour les plonger du berceau dans la tombe. Près d'eux sont ces infortunés que la justice des hommes a frappés d'une mort injuste. Mais, dans les enfers, il n'est point d'arrêts iniques. Là, juge incorruptible, Minos agite l'urne fatale : il appelle devant lui les muettes tribus des ombres ; il discerne les justes, et confond les coupables. Plus loin gémissent consternés ceux que le chagrin, non le crime, arma contre leurs propres jours, et qui, détestant la lumière, ont rejeté comme un fardeau le bienfait de la vie. Ô qu'ils voudraient, rendus à la clarté des cieux, subir encore sur la terre et l'indigence et tous les maux ! Vœux impuissants ! l'odieux marais du Cocyte les retient sur ses bords lugubres ; et neuf fois replié sur eux, le Styx les enferme à jamais.

Au-delà s'ouvre le champ des larmes ; vaste et mélancolique retraite, chère aux victimes de l'amour. C'est là qu'elles aiment à s'égarer dans des routes solitaires, sous l'épaisseur des myrtes dont les ombrages couvrent ces lieux : leurs soucis les poursuivent, même après le trépas. On y voit Phèdre, et Procris, et la triste Ériphyle, montrant le coup parricide dont l'atteignit un autre Oreste. Évadné s'y promène en deuil près de Laodamie. Pasiphaé s'y cache ; et Cénis, d'abord femme, puis guerrier redoutable, s'y plaint de la mort qui l'enchaîne sous sa forme première.

Sanglante encore de sa récente blessure, la reine de Carthage errait pensive dans ce bois spacieux. Le héros troyen la rencontre et s'arrête ; ses yeux l'ont aperçue à travers l'obscur crépuscule, comme on voit, ou comme on croit voir, au retour du croissant, l'astre des nuits poindre au sein des nuages. Des pleurs ont mouillé sa paupière, et, d'une voix douce et tendre, il s'exprime en ces termes : « Infortunée Didon ! il est donc vrai ! vous ne vivez plus ! le fer, conduit par vous-même, a pu trancher vos jours ! Hélas ! j'ai causé votre fin tragique. Mais j'en jure par les flambeaux du ciel, par les divinités de l'Olympe, j'en jure par ces noirs abîmes, témoins de mes serments, ce fut contre mes vœux, ô Reine, que je quittai vos rivages. Les dieux avaient parlé, ces dieux, dont la loi suprême entraîne

aujourd'hui mes pas sous ces voûtes profondes, à travers ces lieux de ténèbres et d'horreur : eux seuls m'ont séparé de vous. Qui m'eût dit que mon fatal départ dût porter dans le cœur de Didon cet affreux désespoir ?… Arrêtez ! pourquoi rompre une entrevue si chère ? Qui fuyez-vous ? Déjà le Destin m'appelle, et je vous parle pour la dernière fois ! » Tel, au courroux de l'Ombre indignée, au fier dédain de ses regards, le héros opposait d'affectueux discours, et des excuses mêlées de larmes. Immobile, et gardant un morne silence, elle tient fixés sur la terre ses yeux pleins de fureur ; et sourde, inébranlable au plus touchant langage, elle semble un roc insensible, un marbre inanimé. Enfin elle s'échappe, et s'enfonce d'un air farouche sous de sombres bocages, où Sychée, son premier époux, partage ses douleurs, et répond à son amour. Ému d'un sort qu'elle n'a pas mérité, le fils d'Anchise la suit au loin des yeux, et l'accompagne de ses larmes.

De là, reprenant sa route, il arrive aux campagnes plus reculées dont les guerriers fameux habitent la demeure écartée. Là, Tydée se présente à lui ; là, s'offrent à sa vue et le fougueux Adraste, et le vaillant Parthénopée. Là sont tant de valeureux défenseurs de Troie, tombés dans les batailles, et dont le trépas fit couler jadis tant de pleurs. Parmi cette foule de victimes que la mort étale à ses yeux, il compte en gémissant et Glaucus, et Thersiloque, et Médon ; il compte les trois fils d'Anténor, et Polyphète, consacré jadis à Cérès, et le généreux Idée, qui pousse encore des chars, qui tient encore des armes. Accourues au-devant d'Énée, toutes ces Ombres amies l'environnent à la fois. C'est peu de l'avoir vu, elles se plaisent à le voir encore ; elles s'arrêtent, elles marchent avec lui ; elles veulent apprendre quelle cause lui fait visiter les enfers. Mais à l'approche du héros, à l'éclat de son glaive qui brille dans les ténèbres, l'épouvante a saisi les chefs de la Grèce et les phalanges d'Agamemnon. Les uns fuient éperdus, tels qu'on les vit autrefois regagner leurs vaisseaux ; les autres jettent un cri faible et douteux, qui expire aussitôt dans leur bouche béante.

Tout à coup paraît Déiphobe, misérable enfant des rois, et dont le corps, affreux spectacle ! n'est plus qu'une horrible plaie. D'indignes blessures ont mutilé ses mains, ont lacéré son visage. Ses tempes dépouillées n'ont plus l'organe de l'ouïe ; et ses lèvres déchirées, et ses narines sanglantes, attestent les fureurs qui les ont outragées. Le spectre, honteux et tremblant, cherchait à cacher son opprobre, lorsque Énée, le reconnaissant, non sans peine, le console en ces mots : « Noble guerrier, digne rejeton du grand Teucer, ô Déiphobe ! quel barbare s'est fait un jeu cruel de ces atroces vengeances ? quelle rage impie s'est acharnée sur toi ? La renommée publiait qu'en cette nuit désastreuse où s'écroula Pergame, on t'avait vu, couvert du sang ennemi, et fatigué d'un long carnage, tomber expirant sur un monceau de Grecs immolés par tes coups. Alors je t'élevai moi-même sur le rivage de Rhétée un tombeau qui attend encore ta cendre ! et trois fois, évoquant tes Mânes, je prononçai l'adieu suprême. Là je gravai tes armes ; là ton nom doit revivre. Mais ta dépouille, ami, je n'ai pu la découvrir, je n'ai pu la rendre, en partant, à la terre de nos aïeux. »

Le fils de Priam répond en soupirant : « Non, tu n'as rien omis, prince magnanime ! Tout ce qu'on doit aux morts, tu l'as fait pour Déiphobe et pour son ombre malheureuse. C'est la rigueur de ma destinée, c'est le forfait d'Hélène, qui

m'ont précipité dans ce gouffre de maux : voilà les gages que sa tendresse m'a laissés. Tu te souviens, hélas !... et comment l'oublier jamais ?... tu te souviens quelles joies trompeuses signalèrent cette nuit d'effroi, dernière nuit d'Ilion, quand le fatal colosse franchit nos superbes remparts, et s'avança, portant une armée dans ses flancs. La perfide Hélène, simulant des danses et des orgies sacrées, promenait autour des autels un chœur insensé de Bacchantes ; et secouant au milieu d'elles une torche allumée, elle appelait du haut des tours nos implacables ennemis. Moi, durant cette folle ivresse, épuisé de veilles et succombant de lassitude, je m'étais étendu sur ma couche funeste, et j'y dormais enseveli dans un profond sommeil, semblable au calme de la mort. Cependant ma digne épouse écarte du palais toutes les armes qu'il recèle, et dérobe à mon chevet le glaive qui protégeait mon repos. Elle-même elle guide Ménélas jusqu'au seuil nuptial, elle-même ouvre les portes, et me livre à mes bourreaux : espérant sans doute reconquérir, par ce brillant exploit, le cœur de son premier époux, et racheter, par un plus grand crime, ses attentats passés. Que te dirai-je ? les lâches fondent sur mon lit ; avec eux est Ulysse, l'âme des noirs complots. Dieux, rendez aux Grecs ce qu'ils m'ont fait souffrir ! qu'ils périssent, les monstres, si ma vengeance est juste ! Mais toi, parle à ton tour : quelle étrange aventure t'amène vivant chez les morts ? Y viens-tu, poussé par le caprice des mers, ou conduit par la faveur du ciel ? Quelle impérieuse nécessité te force à descendre en ces demeures où le soleil ne luit jamais, où règne un éternel chaos ? »

Pendant ces entretiens, le dieu du jour sur son char vermeil avait déjà fourni dans les cieux la moitié de sa carrière ; et peut-être allaient se perdre en vains discours les moments dus à d'autres soins. Mais la Sibylle interrompt des propos superflus : « Le temps fuit, Énée, s'écrie-t-elle ; nous cependant, nous passons les heures à gémir. Ici la route se partage : à droite, est le palais du monarque des Enfers, et, non loin, l'heureux Élysée. À gauche, c'est l'impitoyable Tartare, lieu de supplices, et séjour des méchants. » Alors Déiphobé : « Calmez-vous, vierge sacrée ! je pars, je rentre dans les ténèbres ; la nuit va ressaisir sa proie. Adieu, prince, honneur de Pergame ! adieu ; puissent te sourire de meilleures destinées ! » Il dit, et se replonge au sein des ombres.

Énée regarde ; et sous des roches lugubres qui dominent sa gauche, il découvre une vaste prison, qu'un triple mur environne de sa triple épaisseur ! À l'entour, un fleuve de feu, le rapide Phlégéthon, court en torrent de flammes, et roule avec fracas des rocs déracinés. En face est la porte immense, l'inébranlable porte, que soutiennent des colonnes d'un diamant massif, et dont tous les mortels ensemble, dont les dieux mêmes et leurs efforts ne pourraient briser la barrière. Derrière s'élève une tour d'airain qui semble menacer les deux. Tisiphone y siége, couverte d'une robe ensanglantée : l'œil inaccessible au sommeil, elle garde nuit et jour l'entrée de ces noirs cachots. De là se font entendre de longs gémissements ; là résonnent le sifflement des fouets, et le cliquetis des chaînes, et le bruit des fers que traînent les coupables. Le héros s'arrête : il écoute, il frémit : « Quels forfaits, ô chaste prêtresse, punit-on dans ces lieux ? À quels tourments l'enfer livre-t-il ses victimes ? D'où partent ces cris douloureux dont les airs retentissent ? » « Généreux chef des Troyens, répond Déiphobé, le ciel interdit au juste le seuil de

ces demeures impies. Mais lorsque la puissante Hécate m'ordonna de veiller sur les bois de l'Averne, elle m'instruisit elle-même des vengeances des dieux, elle-même conduisit mes pas sous ces voûtes sinistres. C'est là que Rhadamanthe exerce son rigoureux empire ; là qu'armé de tortures, il interroge les pervers ; là qu'il arrache à leur malice l'aveu des crimes de leur vie, de ces crimes cachés, dont ils s'applaudissaient en vain dans l'ombre, et qu'attendait le châtiment à l'heure tardive de la mort. Aussitôt, déployant ses lanières sanglantes, l'impitoyable Tisiphone déchire d'une main ses victimes dont les souffrances font sa joie, et, secouant de l'autre ses hideuses vipères, elle appelle au secours de sa rage ses effroyables sœurs. »

Tout à coup les portes redoutables tournent en criant sur leurs gonds qui mugissent. « Tu vois quel affreux satellite occupe ce vestibule ? quel horrible spectre en défend l'approche ? Au-delà, plus terrible encore, une hydre, aux cent gueules béantes, rugit dans un antre profond. Plus bas, le Tartare lui-même, ouvrant ses larges gouffres, s'enfonce deux fois autant sous la nuit de l'Érèbe, que s'élève au-dessus de la terre la voûte étoilée des cieux. Là ces vieux enfants d'Uranus, les Titans, terrassés par la foudre, roulent à jamais dans des abîmes sans fond. Là j'ai vu les deux fils d'Aloüs, géants énormes, qui, de leurs mains, tentèrent d'ébranler l'Olympe, et de renverser Jupiter du trône de sa gloire. J'ai vu l'audacieux Salmonée expier, dans les supplices, l'audace de contrefaire les feux du maître du monde et le bruit des carreaux célestes. Le superbe, monté sur un char pompeux, et brandissant une torche allumée, parcourait en triomphe, aux yeux des peuples de la Grèce, les murs tremblants d'Élis, et disputait aux dieux l'hommage et l'encens des mortels. Insensé, qui croyait, en poussant sur un pont d'airain son char retentissant, imiter le fracas des orages et le tonnerre inimitable ! Mais le fils de Saturne, du milieu des nues embrasées, lança contre ce dieu d'un jour, non les vains éclairs, non les stériles fumées d'un brandon pâlissant, mais la foudre véritable, et le précipita, couvert d'un tourbillon de flammes, dans le fond des enfers. Aux mêmes lieux gît ce colosse, nourrisson de la terre, Tityus, dont le corps étendu couvre neuf arpents tout entiers. Immortel aliment d'un immortel vautour, son foie sanglant se reproduit sans cesse sous d'horribles morsures ; et ses entrailles se fécondent, pour éterniser ses douleurs. Au fond de sa vaste poitrine, l'insatiable oiseau habite nuit et jour ; et les fibres qu'il ronge renaissent pour qu'il les ronge encore. Rappellerai-je les fiers Lapithes, Ixion et Pirithoüs ? Sur eux pend une sombre roche, toujours prête à tomber, toujours menaçant leur tête. Peindrai-je ces riches voluptueux, couchés sur des lits magnifiques, resplendissants de pourpre et d'or ? Sous leurs yeux sont servies des tables somptueuses, où brille le luxe des rois : mais la cruelle Mégère y siège à côté d'eux ; et chaque fois que leur main s'avance vers ces mets désirés, la Furie se dresse, et, levant sa torche, les effraie de sa voix tonnante. Plus loin sont enfermés ces frères jadis armés contre leurs frères ; ces fils dénaturés, dont un père subit les outrages ; ces infidèles patrons, spoliateurs de leurs clients ; ces avares, couvant seuls autrefois leur trésor inutile, et qui refusèrent une obole à l'indigence : ce nombre est infini. Là sont encore et ces lâches adultères, tombés sous un fer vengeur ; et ces furieux, égarés sous des drapeaux impies ; et ces parjures, qui trahirent leurs serments et

leurs maîtres. Tous attendent, en frémissant, le salaire de leurs crimes. Ne demande point quelle peine suit l'attentat : la mesure du délit fait celle du châtiment. Ceux-ci roulent un roc immense qui les repousse toujours. Ceux-là, cloués aux rayons d'une roue, tournent sans cesse avec elle. Assis sur la pierre immobile, l'infortuné Thésée doit y gémir éternellement assis ; et plus misérable encore, Phlégyas, épouvantable exemple, crie d'une voix lamentable au milieu des ténèbres : apprenez par mes tourments à respecter la justice, à redouter les dieux ! Ce traître a vendu sa patrie au poids de l'or, et l'a soumise au joug d'un tyran : sa cupidité fit les lois, sa cupidité les défit. Ce père incestueux a souillé le lit de sa fille, et fait rougir la nature d'un infâme hyménée. Tous ont tramé de noirs complots, et joui sans remords du succès de leurs trames. Non, quand j'aurais cent bouches, cent langues, une voix de fer, je ne suffirais point à dénombrer tant de forfaits, à décrire tant de supplices. » Ainsi l'antique prêtresse instruisait le héros. « Maintenant, poursuit-elle, achève ton ouvrage ; voici ta route ; le temps presse, hâtons-nous. Je découvre les murs d'airain, forgés dans l'antre des Cyclopes ; sous ces voûtes profondes, j'aperçois les portes sacrées : c'est là que le ciel nous ordonne de déposer notre offrande. » À ces mots, ils s'avancent ensemble à travers d'épais ombrages ; et suivant l'avenue qui les éloigne du Tartare, ils arrivent au palais du dieu. Bientôt le fils d'Anchise en a touché le seuil ; et dès qu'une onde vive l'a purifié de ses souillures, il suspend au portique vénéré le rameau qu'attend Proserpine.

Cet hommage a rendu la déesse propice. Devant eux se déploient enfin de riantes campagnes, des vergers délicieux, de fortunés bocages. C'est le séjour de la félicité. Là, sous un plus beau ciel, circule un air plus pur. Une lumière inaltérable y revêt d'azur et de pourpre les coteaux et les plaines. Cet heureux monde a son soleil et ses étoiles. Les uns s'y plaisent, en leurs aimables jeux, à disputer ou de force ou d'adresse, à lutter tour à tour sur des pelouses fleuries, sur un sable doré. D'autres, formant des chœurs, frappent la terre d'un pied nombreux, et dansent au doux bruit des concerts. À leur tête, le divin chantre de la Thrace, en longs habits flottants, marie les accords de sa voix aux sept tons de sa lyre ; et les cordes frémissent, tantôt sous ses doigts errants, tantôt sous son archet d'ivoire. Non loin sont réunis au grand Teucer les nobles soutiens de sa race, Ilus, Assaracus, Tros, et Dardanus, le fondateur de Troie ; brillante postérité, magnanimes héros, nés dans des siècles plus prospères. Autour d'eux, on admire et des chars vides et d'éclatantes armures ; des lances reposent enfoncées dans la terre, et des coursiers sans frein bondissent en liberté. Vivants, ils aimaient les chars et les armes, ils aimaient les coursiers superbes : le même attrait les charme encore au-delà du trépas.

Ailleurs, des groupes de convives, mollement couchés sur l'épaisseur des herbes, célèbrent au milieu des festins les louanges des dieux. Une forêt de lauriers les couvre de ses ombrages balsamiques ; et descendues par des routes secrètes, les belles eaux de l'Éridan s'y promènent à travers une éternelle verdure. Sous ces berceaux odorants sont les guerriers fidèles, dont le sang versé dans les batailles coula pour la patrie ; les saints pontifes, dont la vie fut chaste et sans tache ; les poètes religieux, qui ne firent entendre que des chants dignes

d'Apollon ; les inventeurs des arts chers à l'humanité ; ceux enfin qui, par des bienfaits, ont mérité de vivre dans la mémoire. Tous rayonnent, le front ceint d'un bandeau plus blanc que la neige. Au milieu de ces ombres répandues autour d'elle, c'est à Musée surtout que la Sibylle s'adresse, à Musée, qu'un cercle nombreux environne, et dont la taille majestueuse frappe au loin les regards. « Dites-nous, âmes fortunées ; dis-nous, sublime enfant des Muses, quelle région, quels lieux habite Anchise. C'est pour le voir que nous avons franchi les ténébreux espaces, et traversé les fleuves immenses de l'Érèbe. » Le chantre aimé des dieux répond : « Nulle demeure fixe en nos heureuses retraites.. Nous fréquentons au gré de notre envie les détours des bois toujours frais, les bords fleuris des fontaines, les prairies arrosées par de limpides ruisseaux. Mais vous, si vous cherchez Anchise, venez ; du haut de ces collines, une pente aisée vous conduira vers lui. » À ces mots, il marche devant eux, et d'un tertre élevé, leur montre des champs fertiles, d'agréables jardins, où le héros et sa compagne descendent par un chemin de fleurs.

Anchise considérait alors, dans un vallon écarté, les âmes que rassemblait cette enceinte, et qui devaient remonter un jour sur la terre. Il parcourait d'un œil de complaisance la longue suite de ses descendants ; peuple chéri, dont il pesait dans sa pensée les fortunes diverses, et les vertus, et les hauts faits. Tout à coup il aperçoit Énée, qui s'avance à travers l'émail des gazons. La joie l'emporte ; il s'élance, les bras ouverts ; des pleurs ont sillonné ses joues, et ces mots volent sur ses lèvres : « Te voilà donc enfin ! Ton amour, fidèle aux vœux d'un père, a triomphé de l'Achéron ! Anchise peut contempler son fils, peut entendre encore sa voix, peut lui répondre encore ! J'attendais ta venue : ma tendresse, en t'espérant, comptait et les jours et les heures ; ma tendresse ne m'a point trompé. Sur quelles plages lointaines, sur quelles mers orageuses t'a promené le sort contraire ! Quels périls, ô mon fils, ont éprouvé ta constance ! Que j'ai redouté pour toi les caresses de Carthage ! » — « C'est votre image, ô mon père, votre image affligée, qui, souvent présente à ma vue, m'a fait affronter les enfers. Mes nefs reposent aux rivages de Tyrrhène. Souffrez, noble auteur de ma vie, souffrez que ma main touche la vôtre ; ne vous dérobez point, hélas ! à mes embrassements. » Il parlait, et des torrents de larmes inondaient son visage. Trois fois ses bras s'étendent pour enlacer l'ombre divine : trois fois l'impalpable image échappe aux mains qu'elle abuse, semblable aux vents légers, pareille au songe qui s'envole.

Cependant Énée, jetant au loin ses regards, voit dans l'enfoncement du vallon un bocage solitaire ; séjour tranquille, où le zéphyr se joue en murmurant à travers le feuillage, et que borde en son cours le paisible Léthé. Là voltigeaient, le long des rives, des légions d'ombres légères. Telles dans les prairies, durant les beaux jours de l'été, d'innombrables abeilles assiègent le calice des fleurs, et se répandent, en bourdonnant, autour des lis argentés : la vaste plaine résonne au loin d'un bruit confus. Frappé de ce concours tumultueux, le prince en cherche la cause : Quel est ce fleuve aux eaux dormantes ? Pour quoi cette foule empressée dont les flots couvrent ces rivages ?« Ces âmes, dit Anchise, sont destinées à régir de nouveaux corps ; elles boivent, aux ondes du Léthé, la douce quiétude et l'éternel oubli. Combien je désirais t'apprendre leur illustre avenir, te les montrer elles-mêmes, et

dénombrer avec toi, dans leur brillante élite, les héros futurs de mon sang ! Viens ; cet aspect te rendra plus chers les bords de l'Ausonie. » — « Se peut-il, ô mon père ! quoi ! des âmes vertueuses iraient, quittant ces beaux lieux, s'exiler parmi les humains, et s'enchaîner de nouveau à des corps périssables ! Hélas ! quel aveugle amour de la vie ! » — « Écoute ; je veux, mon fils, t'expliquer ces mystères. » Alors Anchise lui révèle en ces termes les secrets de la nature :

« D'abord, et le ciel, et la terre, et les plaines liquides, et le flambeau lumineux des nuits, et l'astre étincelant du jour, recèlent un feu divin qui leur sert d'aliment. Répandue dans les veines du monde, une âme universelle imprime le mouvement à l'univers, et se mêle à ce grand corps. C'est par elle que respirent l'homme et les animaux, le peuple ailé qui fend les nues, et les monstres qui nagent dans le gouffre des mers. La flamme qui les anime vit sans jamais s'éteindre ; rien n'en dément la céleste origine, tant qu'un limon grossier n'en corrompt pas l'essence, qu'elle ne languit point enfermée dans des organes terrestres et des membres mortels. Funeste alliance ! source de craintes et de désirs, de douleurs et de joies ! L'esprit alors, captif dans une obscure prison, ne peut en percer les ténèbres et contempler les cieux. Même à l'heure suprême, quand il échappe enfin à ses liens charnels, ses misères, hélas ! ne sont point à leur terme. Il porte encore l'empreinte des souillures du corps ; la lèpre invétérée du vice le suit dans les enfers. Alors commencent les jours d'épreuves ; alors s'expient dans les souffrances les fautes du passé. Ici les âmes, sus pendues dans le vide, sont le jouet des vents ; là, plongées au fond d'un lac immense, elles s'y lavent des taches qui les flétrissent ; ailleurs, elles se retrempent à l'ardeur des brasiers. Chacune a son tourment. Lorsque les temps sont accomplis, lors que le cours des âges les a purgées de leur fange étrangère, lorsque enfin est resté pur ce souffle éthéré, cette étincelle du feu céleste ; le spacieux Élysée les admet dans son sein. Mais peu d'élus en habitent pour toujours les campagnes fortunées. La foule, après mille ans révolus, doit retourner au séjour des vivants. Un dieu rassemble ces âmes voyageuses au bord du fleuve de l'oubli : là s'effacent de leur mémoire et leurs peines et leurs plaisirs : elles n'aspirent plus qu'à revoir la lumière, qu'à rentrer dans des corps. »

Ainsi parlait Anchise ; et conduisant au milieu des bruyants fantômes le héros et la prêtresse, il monte avec eux sur un tertre fleuri, d'où sa vue peut embrasser le long essaim des ombres circulant devant lui, et saisir leurs traits fugitifs. « Connais maintenant, poursuit-il, quelle gloire attend la postérité de Dardanus, quels rejetons l'Italie réserve à Pergame, quelles âmes généreuses doivent ressusciter Ilion. Que ton oreille soit attentive ; je t'annonce, ô mon fils, la grandeur de tes destinées.

« Tu vois ce jeune prince qui s'appuie sur un sceptre ? Le sort le plaça le premier aux portes de la vie ; le premier saluant le jour, il naîtra du sang réuni de Laurente et de Troie. Silvius est son nom ; Silvius, nom cher aux Albains. Fruit tardif de tes dernières années, il croîtra dans les bois, sous l'œil maternel de Lavinie ; et roi, père de vingt rois, il régnera sur Albe, héritage de nos neveux.

« Près de lui contemple Procas, l'honneur de la race troyenne ; contemple et Capys et Numitor, et cet autre Silvius, portant comme toi le nom d'Énée, comme

toi religieux et vaillant, si jamais il siége sur le trône de ses pères. Observe quelle mâle audace, quelle force tous ces guerriers déploient ! Ensuite viennent, la tête ombragée du feuillage civique, les fondateurs des colonies. Ceux-ci bâtiront Nomente, et Gabie, et les murs de Fidènes ; ceux-là construiront, au sommet des rocs, les tours de Collatie, qu'ennoblira la mémoire d'une héroïque chasteté. Par eux s'élèveront encore et l'opulente Pométie, et les forts d'Inüus, et l'humble Bola, et Cora la superbe ; cités un jour célèbres, aujourd'hui landes ignorées.

« Non loin s'avance Romulus, fils indompté de .Mars, et fier vengeur de Numitor. Une vierge issue d'Assaracus, Ilia, s'apprête à le donner au monde. Vois-tu comme sur ce casque étincelant se balance un double panache, comme sur ces traits augustes le maître du tonnerre imprime déjà sa majesté ? Le voilà, mon fils, le voilà, ce héros, sous les auspices duquel cette Rome si fameuse étendra son empire jusqu'au bout de la terre, et sa renommée jusqu'aux cieux. Ville heureuse, ville enceinte d'un peuple roi, et seule enfermant sept collines en ses vastes remparts. Ainsi la déesse que Bérécynthe adore traverse en pompe les plaines de la Phrygie, montée sur son char solennel, et le front couronné de tours : glorieuse mère des dieux, elle sourit à ses nombreux enfants, tous habitants de l'Olympe, tous assis sur les hauteurs de l'empyrée.

« Tourne à présent, tourne ici tes regards ; considère ces tribus magnanimes, ces Romains promis à ton sang. À leur tête est César, et tu vois sur ses pas la longue suite des descendants d'Iule ; brillante lignée, dont l'univers doit un jour admirer la splendeur. Enfin paraît celui que t'ont présagé tant d'oracles : le voici, c'est Auguste ; Auguste, fils d'un dieu ; Auguste, qui ramènera l'âge d'or au sein du Latium, dans ces champs fortunés où régna Saturne autrefois. Fléau du Garamante et terreur de l'Indien, il portera ses aigles triomphantes jusqu'en ces régions lointaines, reculées au-delà des astres, au-delà des routes du soleil, conducteur de l'année ; jusqu'en ces lieux inaccessibles où, colonne du ciel, Atlas soutient sur ses épaules le poids de la voûte étoilée. Dans l'attente du vainqueur prédit par les destins, déjà frémissent d'épouvante et les mers de Caspie, et les marais du Scythe ; déjà le Nil aux sept bouches se trouble en son cours vagabond. Jamais Alcide ne parcourut tant de contrées, Alcide, qui perça la biche aux pieds d'airain ; qui purgea les forêts d'Érymanthe, et dont l'arc redoutable glaça Lerne d'effroi. Bacchus a visité moins de climats ; Bacchus, dieu conquérant, dont le char obéit à des rênes de pampre, et qui, des hauteurs de Nysa, vole traîné par des tigres dociles. Et nous reculerions devant des palmes immortelles ! et tu n'oserais saisir le sceptre de l'Ausonie !

« Mais quel est, à l'écart, ce vieillard vénérable ? une branche d'olivier forme son diadème, et ses mains portent les instruments sacrés du culte. À sa flottante chevelure, à sa barbe blanchie, je reconnais ce monarque romain, premier législateur de la ville éternelle, appelé des humbles toits de Cures et de son modeste héritage au gouvernement d'un grand peuple. Successeur de ce prince, Tullus interrompra tout à coup le long repos des nations : sa voix martiale réveillera les guerriers assoupis dans la paix, et les phalanges romaines oubliant déjà la victoire. À côté marche le fastueux Ancus, qu'enivre dès à présent la faveur populaire. Regarde ; voici les Tarquins, rois superbes, et l'âme fière de Brutus,

vengeur de Rome, et les faisceaux arrachés aux tyrans. Investi le premier du pouvoir consulaire, Brutus en arbore le premier la hache inexorable. Père inflexible d'enfants rebelles, il immole ces chers coupables à la liberté sainte. Infortuné ! l'avenir peut-être blâmera tant de rigueur ; mais la nature se taira devant l'image de la patrie et le fantôme de la gloire.

« C'est peu : remarque, dans ces groupes lointains, les Décius et les Drusus. Le sévère Torquatus les accompagne, précédé du fer des licteurs ; et Camille ramène en nos camps nos drapeaux reconquis. Tu vois ces deux ombres qui resplendissent sous une armure pareille, et qu'unit maintenant la concorde en ces demeures de paix ? Hélas ! quelle affreuse guerre doit éclater entre elles, si jamais elles abordent le séjour des vivants ! Quels combats, quel carnage, quand le beau-père fondra, comme un torrent, du sommet des Alpes et des rochers d'Alcide ! quand le gendre accourra, soutenu de toutes les forces de l'Orient ! Ô mes fils ! ô n'accoutumez pas vos courages à ces horribles luttes ! Ne tournez pas contre le sein de la patrie les mains faites pour la défendre ! Et toi, donne l'exemple ; arrête, enfant des dieux ! … ô César, ô mon sang, jette ces armes parricides !

« Celui-ci, enchaînant Corinthe à son char de triomphe, ira suspendre au Capitole les dépouilles de l'Achaïe. Cet autre renversera Mycènes et l'orgueilleuse Argos, empire d'Agamemnon : sous ses coups s'éteindra la race d'Eacus et de l'impitoyable Achille. Ainsi la Grèce expiera les pleurs de Pergame, et l'affront de Minerve, outragée dans ses temples. Qui pourrait t'oublier, magnanime Caton, et toi, valeureux Cossus ? Qui pourrait taire le nom fameux des Gracques ? et l'un et l'autre Scipion, ces deux foudres de guerre, ces deux écueils de la Libye ? Te passerais-je sous silence, toi, Fabricius, riche de ta pauvreté ? toi, Serranus, fécondant de tes mains guerrières tes rustiques sillons ? Où m'entraînez-vous malgré moi, noble famille des Fabius ? Je te salue, ô le plus grand d'eux tous, toi qui seul, heureux temporiseur, nous rends sans combats la victoire !

« Que d'autres fassent respirer l'airain avec plus de succès, et donnent au marbre inanimé la parole et la vie ; qu'ils étalent avec plus de pompe les trésors de l'éloquence ; que leur docte compas excelle à décrire le mouvement des cieux, à mesurer le cours des astres. Toi, Rome, le sort t'appelle à régir l'univers. Subjugue et pacifie le monde ; épargne les nations soumises, et confonds les superbes : voilà tes arts, voilà ta gloire. »

Tels étaient les discours d'Anchise ; et le couple charmé l'écoutait en extase. Anchise ajoute : « Voici Marcellus. Comme il s'avance fièrement, chargé des dépouilles opimes ! Comme son front vainqueur se lève au-dessus des héros vulgaires ! Appui de Rome chancelante au milieu des orages, son bras la retient dans sa chute. Ses rapides escadrons châtient l'audace de Carthage, domptent le Gaulois rebelle, et, pour la troisième fois, l'armure des rois vaincus décore les autels de nos dieux. »

À côté de cette ombre altière marchait un jeune guerrier, paré des grâces du bel âge, et couvert d'armes éclatantes ; mais son regard est triste, son air est abattu. « Quelle est, ô mon père, dit Énée, quelle est cette ombre qui semble se complaire auprès de ce grand homme ? Est-ce son fils ? est-ce quelqu'un de ses illustres descendants ? De quel murmure flatteur la foule empressée l'environne ! Quelle

ressemblance entre ces deux guerriers ! Hélas ! un sombre nuage s'épaissit autour de sa tête, pareil à la nuit du trépas ! » À ces mots, l'auguste vieillard laisse échapper des larmes : « Ô mou fils ! pourquoi sonder la plaie profonde qui doit affliger tes neveux ? Ce prince aimable, les destins ne feront que le montrer au monde : il n'y brillera qu'un matin. Rome vous eût paru trop puissante, dieux immortels, s'il eût assez vécu pour la grandeur romaine. Quels gémissements, quels sanglots suivront ses funérailles, des murs superbes de Quirinus au vaste champ de Mars ! quel deuil tu verras sur tes bords, dieu du Tibre, quand tu baigneras dans ton cours son récent mausolée ! -Jamais enfant sorti du beau sang d'Ilion ne portera plus haut les espérances de l'Italie ; jamais la terre de Romulus ne s'applaudira d'un plus digne rejeton. Ô piété ! ô candeur des premiers âges ! ô valeur invincible dans les combats ! On n'eût pas impunément affronté son glaive, soit qu'il fondît à pied sur les rangs ennemis, soit qu'il pressât de l'éperon un coursier blanchissant d'écume. Ab ! jeune infortuné ! si tu peux triompher de la rigueur du sort, tu seras Marcellus !... Donnez à pleines mains, donnez et les lis et les roses ; que je couvre sa tombe d'une moisson de fleurs ; que l'ombre de mon petit-fils me doive du moins ces légères offrandes ; et que ces vains honneurs, s'il se peut, la consolent ! »

Ainsi parcourant l'Élysée, ils en admiraient les riantes campagnes et les merveilles ineffables : ainsi dévoilant au héros les mystères de l'avenir, Anchise allumait dans cette âme généreuse la noble soif de la gloire. Il lui raconte ensuite les guerres qui vont éprouver son courage, lui fait connaître les peuples de Laurente, les forces de Latinus, et lui marque, au fort des tempêtes, les écueils qu'il doit éviter, le port où l'attend le repos.

Deux portes s'ouvrent pour les songes. L'une, où reluit la corne transparente, sert de passage aux ombres véridiques. L'autre, formée d'un pur ivoire, en a l'éclatante blancheur : c'est par là que Morphée envoie sur la terre les visions fantastiques. Anchise, durant ces doux entretiens, arrive avec son fils et la prêtresse près de la double issue, et les fait sortir par la porte d'ivoire. Énée vole vers sa flotte, et rejoint ses guerriers. Bientôt, rasant la côte, il atteint les bords de Caiette. L'ancre a mordu la terre, et les poupes se rangent le long du rivage.

Livre septième

SALUT, nourrice du grand Énée, ô Caïète ! tu dotas, en mourant, nos plages d'une éternelle renommée. Ta mémoire protège encore les lieux où tu reposes, et l'Italie montre avec orgueil la tombe ennoblie par ton nom.

Le fils d'Anchise a satisfait aux mânes qu'il honore, et leur a dressé de ses mains un pieux monument. Sitôt que tes mers sont calmées, il rend aux zéphyrs les voiles vagabondes, et le port s'enfuit derrière lui. Les vents du soir poussent mollement ses navires, et la lune, au disque argenté, favorise leur course : les flots étincellent sous sa lumière tremblante. Bientôt la flotte rase les bords non lointains, où Circé fait sa demeure. C'est là que, durant le jour, la brillante fille du Soleil fait résonner de ses chants assidus ses insidieux bocages ; là qu'elle brûle, durant la nuit, le cèdre odorant dont la flamme éclaire ses lambris superbes, tandis que ses doigts font courir la navette légère entre les fils d'un tissu délicat. De plus près on entend gronder la colère des lions captifs, se débattant contre leurs chaînes, et rugissant dans l'épaisseur des ombres ; on entend d'affreux sangliers, d'horribles ours, frémir de rage dans leurs obscures prisons, et des loups énormes épouvanter les airs de leurs longs hurlements. Autrefois hommes, la cruelle déesse les avait, par ses philtres magiques, transformés en monstres divers. Pour dérober les Troyens qu'il aime aux noirs enchantements dont le port les menace, pour les sauver de ces bords funestes, Neptune enfle leurs voiles d'un souille officieux, accélère leur vol, et les emporte au-delà de ces roules périlleuses.

Déjà les feux du matin rougissaient l'humide élément ; déjà l'Aurore, sur son char de rose, rayonnait dans les cieux. Tout à coup les vents se taisent, leur haleine expire, et la rame fatigue vainement une onde immobile. Le prince alors, du sommet de sa poupe, découvre une forêt immense. Le Tibre la traverse, fier de ses belles eaux ; et rapide, chargé d'un sable d'or, il court se perdre au sein des mers. À l'entour, mille oiseaux divers, peuple ailé de ces rives, charment les airs par leur ramage, et voltigent à travers le feuillage. Énée parle ; on tourne vers ces riants abris ; l'airain des proues cherche la terre, et la nef s'abandonne gaîment au courant du fleuve.

Maintenant, divine Érato, dis quels monarques, quels intérêts, quelles lois régissaient l'antique Latium, lorsqu'une flotte étrangère apporta pour la première fois ses guerriers sur les rivages de l'Ausonie. Raconte l'origine de leurs premiers combats : c'est à toi, Muse, d'inspirer ton poète. Je chanterai d'horribles guerres ; je peindrai le choc des bataillons, et le courroux précipitant les rois au milieu du carnage, et l'Étrurie volant aux armes, et l'Hespérie toute entière embrasée des fureurs de Mars. Devant moi s'ouvre un plus grand théâtre : j'aborde un plus grand sujet.

Roi de ces champs fortunés, de ces tranquilles provinces, Latinus, déjà blanchi par l'âge, les gouvernait depuis dix lustres dans une paix profonde. Faune et la nymphe Marica lui donnèrent, dit-on, le jour dans les bois sacrés de Laurente.

Faune eut Picus pour père ; et c'est de toi, Saturne, que Picus reçut la naissance : c'est toi qui fus l'auteur de cette illustre race. Latinus n'avait eu qu'un fils, tendre fleur moissonnée par les dieux au matin de la vie. Seul espoir de sa maison, seule héritière de ses vastes états, une fille lui restait, déjà digne d'un époux, déjà mûre pour l'hyménée. Cent princes, honneur du Latium et de la puissante Ausonie, aspiraient à son alliance. De tous ces fiers amans, Turnus est le plus beau ; Turnus, enorgueilli du long éclat de ses aïeux ; Turnus, qu'une épouse reine désire avec ardeur de s'associer pour gendre : mais le ciel oppose à ces nœuds de sinistres présages.

Au centre du palais, dans une enceinte solitaire, s'élevait un vieux laurier aux rameaux vénérables, et qu'une crainte religieuse avait conservé d'âge en âge. Latinus le trouva, si le récit en est fidèle, comme il posait les fondements de ses nouveaux remparts « Il t'en consacra le feuillage, ô Phébus ! et c'est de ce laurier célèbre que Laurente emprunta son nom. Un jour, d'innombrables abeilles, ô surprise ! traversant tout à coup les airs telles qu'un bruyant nuage, s'abattent en bourdonnant sur l'arbre d'Apollon, et, suspendues en grappes à ses branches légères, s'y balancent au gré des zéphyrs. Aussitôt un prêtre inspiré : « Je vois un noble étranger, dit-il, s'avancer vers nos bords ; je vois un essaim de héros, parti des mêmes climats, descendre aux mêmes régions, et du haut de ces tours commander à l'Hespérie. » Une autre fois, tandis que Latinus brûlait en l'honneur de ses dieux les parfums de l'encens, Lavinie, aux pieds des autels, mêlait ses vœux à ceux d'un père. Soudain, ô terreur ! le feu sacré saisit sa longue chevelure, dévore en pétillant tous ses riches atours, embrase ses tresses royales, embrase son diadème éclatant de rubis, et, l'enveloppant toute entière de flamme et de fumée, se promène autour d'elle en ardent tourbillon. Signe merveilleux ! s'écrie-t-on de toutes parts ; signe à la fois de colère et d'amour, qui promet à Lavinie le bonheur et la gloire, mais qui annonce au Latium la guerre et ses fureurs !

Cependant alarmé de ces prodiges, le monarque a recours aux oracles de Faune, à ces avis d'un père pour qui l'avenir est sans voiles. Il s'enfonce sous les bois religieux qui couronnent l'antique Albunée, dont les ondes mystérieuses s'épanchent en murmurant à travers la forêt profonde, et dont la source aux verts ombrages exhale des vapeurs sulfureuses. C'est là que les enfants d'Œnotrus, que tous les peuples de l'Italie, viennent chercher des réponses dans leurs incertitudes. Là, durant la nuit silencieuse, quand l'autel chargé d'offrandes s'est rougi du sang des victimes, le pontife, étendu sur leurs dépouilles récentes, s'endort d'un sommeil prophétique. Alors, il voit mille fantômes voltiger autour de lui sous mille formes étranges ; des voix inconnues résonnent à son oreille ; il jouit de l'entretien des dieux, interroge l'Averne, et converse avec l'Achéron. C'est aussi là qu'en ce moment, Latinus lui-même, consultant le sort, immolait cent brebis intactes, et reposait couché sur leurs toisons fumantes. Tout à coup, du fond des bois sacrés, sort une voix fatidique : « Garde-toi d'associer ta fille au lit d'un époux Latin, ô mon fils ! Redoute l'hyménée dont les flambeaux s'apprêtent. Des gendres étrangers arrivent, dont le sang portera jusqu'aux astres la gloire de notre nom. Un jour, leurs fiers descendants verront, des rives où le Soleil se lève jusqu'aux mers où finit sa course, tout fléchir, tout trembler sous leurs lois triomphantes. » Ces conseils d'un

dieu, ces avertissements du ciel, donnés dans le silence des ombres, Latinus ne les couvre point des voiles du mystère ; et déjà la Renommée, au vol infatigable, les avait au loin publiés dans toutes les villes de l'Ausonie, lorsque les enfants de Laomédon attachèrent leurs navires aux bords verdoyants du Tibre.

Le fils d'Anchise et l'aimable Iule, entourés des chefs de la flotte, vont s'asseoir sous le feuillage d'un chêne majestueux. Un repas frugal s'y prépare : Jupiter même en inspire les apprêts. Étalés sur l'herbe fleurie, d'amples gâteaux servent de tables aux mets champêtres ; et les dons de Pomone s'amoncellent sur les plateaux légers de Cérès. Bientôt la faim a dévoré les fruits ; elle en attaque à leur tour les frêles supports, pétris d'un pur froment : d'une main hardie, d'une dent sans pitié, on sape à l'envi les contours de la croûte fatale, on en pille les larges quartiers. « Quoi ! s'écrie le jeune Iule, point de grâce pour nos tables mêmes ! » Il sourit, et se tait. Cette saillie d'un enfant marqua la fin de tant de maux. Énée l'accueille avec transport, et, frappé d'un trait de lumière, la médite en silence. Puis tout à coup : « Je te salue, ô terre que me réservaient les destins ! et vous, dieux protecteurs de Troie, je vous salue, ô Pénates sacrés ! C'est ici ma demeure, c'est ici ma patrie. Anchise, il m'en souvient, me révélait jadis ces secrets de l'avenir. » « Mon fils, me disait-il, quand un jour l'indomptable faim, sur des bords inconnus, t'aura forcé dans ta détresse à consumer tes tables, espère alors un asile après tant de fatigues, et songe à bâtir en ces ce lieux de nouveaux toits et des remparts nouveaux. » Oui, la voilà cette faim merveilleuse, la voilà cette dernière épreuve, terme promis à nos misères. Courage donc, généreuse élite ! demain, aux premiers rayons de l'aurore, visitons à loisir ces régions fortunées ; sachons quels peuples les habitent, quelles cités elles renferment, et sur leurs points divers, explorons au loin ces rivages. Ce soir, offrez à Jupiter les libations accoutumées ; qu'Anchise imploré nous réponde, et qu'un vin choisi coule encore pour nos heureux banquets ! »

Il dit ; et ceignant sa tête d'une branche de verdure, il adore le Génie de ces rives, et la Terre, antique aïeule des dieux, et les Nymphes de ces bois, et ces Fleuves, aux ondes étrangères ; il invoque la Nuit, et les astres dont la Nuit rayonne, et Jupiter sous qui tremble l'Ida, et Cybèle que la Phrygie révère, et l'auguste couple dont il tient la naissance, Vénus dans l'Olympe, Anchise dans l'Élysée. Alors, sous un ciel pur, trois fois le souverain du monde fait gronder son tonnerre, et, de sa main puissante agitant un nuage d'or, trois fois il resplendit lui-même au milieu des éclairs. Aussitôt un bruit flatteur circule parmi les rangs troyens : « Les temps prédits sont arrivés ; aujourd'hui même, Ilion se relève. » La joie ranime les festins : dans l'ivresse de ce grand présage, chacun ressaisit l'urne aux larges flancs, et la coupe vermeille se couronne de fleurs.

Le lendemain, dès que l'aube matinale a blanchi les airs, on court, on se partage ; on reconnaît tour à tour et la ville et son territoire, et les ports, et les côtes, riche domaine de la nation. Ici dorment les eaux stagnantes où le Numique prend sa source ; là c'est le Tibre qui serpente ; ces champs sont l'héritage des belliqueux Latins. Le prince, alors, choisit dans toute son armée cent messagers fidèles, leur ordonne de se rendre au noble séjour du monarque, place lui-même en leurs mains le rameau de Pallas, et, les comblant pour Latinus de présents

magnifiques, les charge de demander la paix au nom des enfants de Teucer. Ils obéissent, ils partent ; et le chemin disparaît sous leur marche rapide. Cependant le héros enferme d'un fossé modeste l'enceinte de la nouvelle Troie. Il en ébauche les remparts ; et la cité naissante, assise sur le rivage, se munit, à l'instar des camps, d'une humble palissade et d'un mur de gazon.

Déjà près du terme de leur route, les envoyés dit fils d'Anchise découvraient les tours de Laurente, et ses toits dont le faîte se perd dans les nues. Bientôt, voisins des portes, ils y contemplent la fleur de la jeunesse latine, s'exerçant aux jeux des guerriers. Les uns accoutument au frein des chevaux rebelles, ou font rouler des chars à travers des flots de poussière ; les autres courbent avec effort des arcs retentissants, ou lancent d'un bras nerveux de pesants javelots : partout on lutte et de force et d'adresse. L'un d'eux, aiguillonnant son coursier rapide, vole annoncer au vieux roi que des étrangers d'un port majestueux, et sous des habits inconnus, se présentent en suppliants. Latinus, à l'heure même, leur fait ouvrir ses demeures, et monte, environné de sa cour, sur le trône de ses pères.

Un édifice auguste, immense, dont cent colonnes décoraient l'imposante structure, s'élevait sur les hauteurs qui commandaient la ville. Jadis habité par Picus, de pieux ombrages l'entouraient d'une religieuse horreur, et les peuples n'en approchaient qu'avec un saint effroi. C'est là que les princes, cherchant d'heureux augures, allaient recevoir le sceptre, arboraient les premiers faisceaux : c'était le palais de Thémis, c'était le temple des Dieux. Là régnait la salle des banquets sacrés ; là, quand l'offrande du bélier ramenait l'heure solennelle, les grands venaient siéger en pompe à la table des fêtes. Rangés le long du vestibule, les anciens maîtres du Latium y revivaient dans leurs images, taillées d'un cèdre antique. On y voyait et le sage Italus, et Sabinus l'inventeur de la vigne, tenant encore sa serpe recourbée ; on y voyait le vieux Saturne, et Janus au double visage, et tant d'autres monarques, glorieux pères de la patrie, ou son rempart dans les combats. Non loin flottaient, suspendus autour des portiques, de nombreux trophées d'armes, des chars conquis, des faux tranchantes, des casques ornés de leurs panaches, et des boucliers, et des lances, et les débris énormes de cent portes de bronze, et les éperons arrachés aux proues des vaincus. Lui-même, revêtu de la trabée des rois, une main appuyée sur le sceptre augural, l'autre armée du pavois d'airain, Picus y rayonnait de tout l'éclat du diadème. Jadis fier dompteur de coursiers, l'amoureuse fille du Soleil le toucha de sa verge d'or ; et, métamorphosé par un magique breuvage, il déploya, brillant oiseau, ses ailes émaillées des plus riches couleurs.

Ce fut sous ces voûtes révérées, sanctuaire des immortels et séjour de ses aïeux, que Latinus appela les Troyens. À peine admis en sa présence, sa touchante bonté encourage ainsi leur espoir :

« Parlez, enfants de Dardanus ; ni les lieux qui vous ont vus naître, ni le sang dont vous sortez, ne sont inconnus parmi nous ; et le bruit de votre nom vous devança dans nos pays. Quels sont vos vœux ? quelle cause, quel impérieux besoin vous a conduits, à travers tant d'écueils, jusqu'aux parages de l'Ausonie ? Est-ce un astre infidèle qui vous égara sur ces rives ? est-ce le souffle des tempêtes qui poussa vos nefs dans nos ports ? Tant d'aventures attendent sur les mers les plus

fermes navigateurs ! Ne fuyez pas du moins la terre de l'hospitalité. Connaissez les Latins, ce peuple de Saturne, ce peuple juste sans contrainte, vertueux par amour, et religieux observateur des exemples de son ancien dieu. Je me rappelle encore, malgré l'obscurité des traditions antiques, le récit des vieux Aurunces. Né, disaient-ils, dans nos contrées, Dardanus pénétra jadis en Phrygie, près des ombrages de l'Ida ; et Samos et la Thrace furent témoins de ses courses. Parti des champs de Corythe et des côtes de Tyrrhène, il siège maintenant sous les lambris dorés du radieux Olympe, et, nouveau compagnon des dieux, voit monter vers son trône l'encens dont fument ses autels. »

Il se tait. Ilionée rompt alors un modeste silence : « Ô prince, noble héritier de Faune ! ce n'est point le courroux des ondes, ce n'est point l'effort des tourmentes, qui nous ont jetés sur vos bords. Ni le cours trompeur des étoiles, ni l'aspect douteux des rivages, n'ont abusé la foi de nos galères. Un choix unanime, un volontaire accord, nous ont amenés dans ces murs, nous, hélas. ! exilés du plus vaste empire qu'ait jamais éclairé l'œil du monde. C'est à Jupiter que remonte l'origine de notre race : Jupiter est le premier aïeul dont se glorifient les neveux de Dardanus. Il descend lui-même du grand Jupiter, le magnanime Énée, ce chef dont les Troyens sont fiers, ce héros qui nous envoie vers vous. Qui ne sait quel épouvantable orage, vomi par la cruelle Mycènes, vint répandre l'horreur dans les campagnes de l'Ida ? Qui ne connaît l'issue fatale de ces sanglants discords, où dix ans l'Europe et l'Asie s'entrechoquèrent dans leurs fureurs ? Ils ont appris nos désastres, ces peuples, s'il en est, qu'enferment au bout de l'univers les glaces lointaines de l'Océan. Elles ont redit nos malheurs, ces plages, inhabitées peut-être, qu'embrase entre les doubles zones le char enflammé du soleil. Jetés, de cet affreux déluge, sur le gouffre écumant des flots, nous implorons un refuge pour nos dieux paternels, un coin de terre où reposer nos têtes, l'onde et l'air, ces biens communs à tous les hommes. Non, Laurente n'aura point à rougir de ses hôtes nouveaux. Assez de gloire peut-être suivra votre bienfait ; l'éclat du service en éternisera la mémoire, et l'Ausonie s'applaudira d'avoir accueilli Troie

J'en jure par les destins d'Énée ; j'en jure par son bras puissant, son bras fidèle dans les traités comme invincible dans les combats. Ne méprisez point ceux qui vous présentent le rameau des suppliants et les prières de l'infortune. Vingt nations, vingt rois ont désiré notre alliance, ont voulu nous associer à leurs honneurs. Mais le ciel nous imposa la loi suprême de chercher vos climats . Berceau de Dardanus, ces lieux attendaient son retour. Apollon même et ses divins arrêts le ramènent, avec ses enfants, aux rives maternelles du Tibre, aux sources mystérieuses du Numique. Vous, agréez ces dons, faibles monuments d'une splendeur qui n'est plus, tristes restes, échappés aux flammes d'Ilion. Dans cette coupe d'or, Anchise offrait aux Immortels de pieuses libations. Ces ornements, Priam les portait dans les jours solennels, alors qu'il rendait la justice aux peuples assemblés. Voilà son sceptre ; voilà sa tiare sacrée. Ces tissus précieux sont l'ouvrage des Troyennes. »

Ainsi parlait Ilionée. Cependant, immobile et rêveur, Latinus médite en silence ; et, le front penché vers la terre, il y promène un œil pensif. Ce n'est point cette pourpre richement travaillée qui touche son cœur royal ; ce n'est point ce sceptre,

héritage de Priam, qui flatte en secret son orgueil. L'hymen de sa fille, sa fête nuptiale, occupent son âme toute entière ; et sans cesse il repasse en lui-même les prédictions du vieux Faunus. Le voilà sans doute, celui qu'annoncent tant d'oracles, cet époux envoyé des portes de l'Aurore, et que d'heureux auspices appellent à partager le trône ! Le voilà ce héros, de qui doit naître une race féconde en vertus, en exploits, et reine un jour de l'univers conquis par sa vaillance. Enfin son allégresse éclate ; il s'écrie : « Puissent les dieux seconder nos desseins, et remplir leur augure ! Troyens, vous serez satisfaits. Je ne dédaigne point vos présents. Ici, tant que régnera Latinus, vous n'aurez à regretter ni l'abondance d'un sol fertile, ni l'opulence de Troie. Qu'il vienne, ce généreux Énée, si nos demeures ont pour lui des charmes, si sa présence nous prépare des nœuds hospitaliers, une alliance éternelle ; qu'il vienne, qu'il affronte sans crainte les regards d'un ami. Pour premier gage de la paix, je veux toucher la main de votre chef. Vous, rendez-lui ces paroles d'un monarque et d'un père. Une fille est mon espoir, une fille, dont le sang ne doit pas s'unir au sang du Latium, Ainsi le prononcèrent et les réponses du dieu dont j'ai reçu le jour, et cent prodiges, interprètes des volontés du ciel. Tous les présages promettent à l'Italie des gendres étrangers, partis des régions lointaines, et dont les successeurs illustres élèveront jusqu'aux astres la gloire de notre nom. Oui, c'est Énée que les dieux nous signalent ; je le crois ; et si mon amour les devine, j'accepte avec joie leurs décrets. »

À ces mots, l'auguste vieillard fait ouvrir ses nobles haras. Trois cents fiers étalons en peuplaient les vastes enceintes : les cent plus beaux sont, à l'heure même, conduits en pompe aux cent Troyens. Brillants de pourpre, rivaux des vents, ils bondissent d'orgueil sous leur housse éclatante. Des colliers d'or descendent sur leur poitrail ; l'or étincelle sur leur harnois ; leur bouche écumante ronge un frein doré. Le héros absent reçoit un char et deux bouillants coursiers, issus l'un et l'autre d'une céleste origine, l'un et l'autre soufflant la flamme de leurs naseaux fumants. Jadis, pour en créer la race à l'insu de son père, l'artificieuse Circé mêla furtivement une cavale mortelle aux immortels chevaux du Soleil. Ainsi comblés des dons et des caresses de Latinus, les compagnons d'Énée s'en retournent triomphants sur leurs coursiers superbes, et rapportent avec eux l'espérance et la paix.

Mais revenant d'Argos et des plaines d'Inachus . l'implacable épouse de Jupiter fendait en ce moment les nues sur son char diaphane. Du haut des airs, et des pics éloignés où le Pachynum commande à la Sicile, elle a vu la victoire du fils d'Anchise, et la flotte d'Ilion au port ; elle a vu les Troyens exhaussant déjà leurs murailles, déjà se confiant à leur terre adoptive, oubliant déjà leurs navires. Soudain elle s'arrête, le cœur plein d'un dépit amer ; et secouant sa tête altière, elle exhale ainsi sa fureur : « Ô race que j'abhorre ! ô destins de Troie, contraires à mes destins ï Quoi ! les perfides n'auront pu trouver leur tombeau dans les champs de Sigée ! Vils captifs, ils sont libres ! Troie en feu n'a pu les consumer ! Assaillie par le fer, investie par la flamme, leur audace s'est fait jour à travers la flamme et le fer ! Sans doute, ma constance enfin s'est lassée ? ma haine assouvie s'est éteinte ? Que dis-je ? chassés de leur patrie, ma longue indignation les a suivis sur

l'onde. J'ai soulevé contre leur fuite l'océan tout entier ; j'ai, pour les perdre, épuisé tous les fléaux et du ciel et des mers. Que m'ont servi les Syrtes ? que m'ont servi les gouffres et de Charybde et de Scylla ? Tranquilles possesseurs des rives désirées, ils bravent aux bords du Tibre et les mers et Junon ! Mars a bien pu détruire l'indomptable nation des Lapithes ; le père des dieux lui-même a livré Calydon aux vengeances de Diane. Quel forfait cependant avaient commis les Lapithes, avait commis Calydon ? Et moi, puissante épouse de Jupiter, moi dont l'effort a tout osé, moi dont les fiers ressentiments ont remué les airs, et la terre, et les eaux ; malheureuse ! je suis vaincue par Énée ! Ah ! si mon pouvoir doit faillir, courons implorer ailleurs des divinités qui ne sachent point fléchir. Le Ciel trahit ma cause ? j'armerai les Enfers. Rien ne pourra, je le sais trop, arracher aux mains du transfuge le sceptre des Latins ; et l'immuable arrêt des destins enchaîne à son sort Lavinie. Mais ne puis-je retarder au moins son bonheur, reculer d'un jour son triomphe ? Ne puis-je, au défaut de leurs rois, exterminer deux peuples qui m'offensent ? Oui, qu'à ce prix s'unissent le beau-père et le gendre. Le sang de Laurente et de Troie, voilà ta dot, vierge fatale ! que Bellone préside à tes noces. La fille de Cissé n'aura point seule enfanté la torche d'Ilion ; Vénus n'enviera rien à la couche d'Hécube : Énée cache un autre Pâris, et Pergame va s'embraser encore à son flambeau funeste. »

Elle dit, et, pareille aux sombres tempêtes, s'élance sur la terre. Du séjour des cruelles Furies, du fond des ténébreux abîmes, elle évoque la barbare Alecton, qui se plaît aux tristes discordes, aux lâches complots, aux meurtres, à tous les crimes : monstre odieux, que Pluton même abhorre, qu'abhorrent ses infernales sœurs ; tant sa laideur prend des formes hideuses, tant son aspect est effroyable, tant sifflent de noires couleuvres sur son horrible tête ! Junon l'irrite encore, et l'excite en ces termes : « Viens, fille de la Nuit, tu peux servir ma colère ; viens sauver ma gloire et mon nom de l'opprobre des vaincus. Souffriras-tu qu'un infâme hyménée allie malgré moi Latinus aux proscrits du Scamandre, et lègue au rebut des Phrygiens l'héritage de l'Ausonie ? Tu parles ; et les poignards se croisent entre des frères qui s'embrassaient la veille, et les familles s'entre-déchirent dans leurs convulsions. intestines. Par toi, le fouet vengeur des Euménides et leurs brandons funèbres vont porter la terreur jusque sous les lambris des rois. Tous les désastres t'accompagnent, et la terre tremble en ta présence. Déploie ta rage féconde ; romps le pacte juré ; sème le trouble et la guerre. Aux armes ! aux armes ! Que tout se lève ! que tout vole au carnage ! »

À l'instant même, armée du poison des Gorgones, Alecton précipite son essor vers les champs de Laurente et les altières demeures du monarque latin. Bientôt le spectre invisible siège au chevet d'Amate. Là, détestant l'abord des Troyens, et pleurant l'affront de Turnus, Amate, femme et reine, dévorait sa douleur jalouse et son ardent courroux. L'affreuse déesse lui lance un des serpents de sa livide coiffure, et le dirige au cœur de sa victime. Ainsi l'infortunée, que déjà le monstre possède, va remplir elle-même son palais d'épouvante et d'horreur. Le reptile s'insinue sous les voiles qui la couvrent, glisse légèrement sur son sein, et, trompant ses fureurs, lui souffle à son insu le venin des vipères. Tantôt, repliant ses anneaux immenses, il lui compose un collier d'or ; tantôt, se déroulant en longues

bandelettes, il s'entrelace dans ses cheveux, coule, retombe et l'embrasse, et circule autour de sa taille. Faible d'abord en ses ravages, le fiel brûlant qu'il distille n'a fait qu'effleurer les sens d'Amate. Tant qu'elle ne couve encore qu'un feu lent et secret ; tant qu'elle n'est point encore embrasée de toutes les ardeurs des Furies, sa plainte est moins superbe. Mère, elle gémit en mère, et se répand en larmes sur sa fille, en larmes sur une indigne union. « Est-ce à des bannis, hélas ! est-ce aux parjures de Troie, qu'on donne Lavinie pour épouse ? Père cruel ! voyez-vous sans pitié votre fille et vous-même ? voyez-vous sans pitié sa mère, qu'au premier vent peut-être un lâche aventurier va fuir, entraînant au loin sur les mers sa conquête éplorée ? N'est-ce pas sous de pareils auspices qu'autrefois accueilli dans Sparte, le berger phrygien ravit Hélène à Léda, et conduisit sa proie dans les murs d'Ilion ? Où sont vos serments solennels ? où sont ces tendres soins que vous inspirait jadis votre heureuse famille ? Qu'est devenue cette foi jurée si souvent à Turnus, à Turnus, dont le sang est le mien ? » « Il faut, dit-on, au Latium des hymens étrangers ; ainsi l'ordonnent les destins, et les oracles de Faune sont pour son fils des lois suprêmes. » « Eh bien, toute contrée non soumise au sceptre latin, et que des bords indépendants séparent de nos bords, je la regarde comme étrangère. C'est dans ce sens qu'il faut, sans doute, expliquer l'oracle. Turnus lui-même, si l'on remonte à l'origine de sa noble maison, n'a-t-il pas Inachus, Acrisius, pour aïeux ? et le ce berceau de sa race ne fut-il pas Mycènes ? »

Vains efforts ! pleurs inutiles ! Latinus reste inébranlable. Et cependant, de veine en veine, l'horrible poison des enfers pénètre Amate jusqu'au fond des entrailles, et court dans tout son corps en flammes dévorantes. Alors la malheureuse, triste jouet des noires visions, parcourt, furieuse, égarée, Laurente toute entière. A-t-on vu, sous le fouet qui siffle, rouler ce buis grondant, que l'enfant parfois s'amuse à promener en cercle autour des spacieux portiques ? chassé par l'active lanière. il fuit, revient, s'enfuit en courbes sinueuses : la jeune troupe, en extase, admire sans les comprendre les jeux du mobile instrument ; c'est aux coups qu'il doit sa vitesse. Telle, et non moins agitée, la reine vole de ville en ville, à travers un peuple indomptable. Que dis-je ? elle ose feindre, ô crime ! la sainte ivresse de Bacchus, et, couvrant son délire d'un masque révéré, elle s'enfonce dans l'épaisseur des bois ; elle y cache sa fille sous les ombrages ténébreux, parmi les rocs inaccessibles, pour l'arracher aux Troyens, et rompre des nœuds qu'elle abhorre. « Évohé ! viens, Bacchus, crie-t-elle en frémissant ; toi seul es digne de sa couche virginale. C'est pour toi que Lavinie s'arme du thyrse léger, pour toi qu'elle se mêle aux chœurs des Bacchantes, pour toi qu'elle nourrit sa chaste chevelure… » Au bruit de ces transports, une rage égale enflamme les épouses et les mères : le même vertige les précipite en foule vers les antres lointains ; Laurente et ses murs sont déserts. Elles courent, Ménades forcenées, le sein nu, les cheveux épars ; leur voix tremblante remplit les airs de longs hurlements ; sur leurs épaules flotte la dépouille du lynx, et dans leur main se balance un dard où le pourpre s'enlace. Amate, au milieu d'elles, Amate, en son bouillant courroux, agite une torche ardente, roule des yeux sanglants, et chante, l'insensée ! et sa fille, et Turnus, et leur vain hyménée. Puis tout à coup, d'une voix plus terrible : « Accourez, accourez toutes, ô femmes des Latins ! Si votre pitié s'intéresse aux douleurs d'Amate, si le

doux nom de mère parle à vos cœurs sensibles, livrez aux vents vos tresses vagabondes, commençons les orgies sacrées !… »

Ainsi, à travers les forêts, à travers les sombres repaires de leurs hôtes sauvages, Alecton soufflait à la reine la noire frénésie des Bacchantes. Fière d'avoir allumé ces premières fureurs, d'avoir jeté le trouble dans les conseils de Latinus et bouleversé sa cour, la fille de la Nuit déploie ses ailes ténébreuses, et s'élance vers les murs de l'audacieux Rutule ; murs célèbres, que Danaé peupla, dit-on, de ses fidèles Argiens, lorsque l'impétueux Autan l'eut poussée sur ces plages. Nommée jadis Ardée par ses vieux fondateurs, cette ville conserve encore le grand nom d'Ardée ; mais sa gloire n'est plus. Là, sous des lambris magnifiques, Turnus, à l'heure tardive où tout repose, goûtait les douceurs du sommeil. L'affreuse déesse dépouille son horrible figure et ses traits de Furie. Elle se transforme en vieille, courbée sous le poids des ans : des rides ont sillonné sa face décrépite : sa tête s'ombrage de cheveux blancs, et sur le bandeau qui les couvre l'olivier se tresse en couronne : c'est Chalybé, l'antique prêtresse de Junon, l'austère gardienne de son temple. Telle se présente aux yeux Alecton déguisée.

« Turnus ! dit-elle, tant de travaux seront-ils donc perdus ? Ce sceptre qui t'appartient, souffriras-tu qu'il passe aux transfuges de Pergame ? Un roi parjure te refuse une épouse, te refuse une dot achetée par ton sang ; et c'est un étranger qu'il cherche pour hériter du Latium ! Va maintenant, va, jouet d'un perfide, affronter d'ingrats périls ! fais mordre encore la poussière aux bataillons toscans ! sois encore l'appui des Latins ! Pendant qu'ici tu dors tranquille dans l'ombre de la nuit, la reine des dieux elle-même m'envoie t'avertir du danger. Qu'attends-tu ? lève-toi ; cours armer tes phalanges ; que ton audace leur ouvre la lice des combats. De lâches Phrygiens fouler les rivages du Tibre ! Extermine ces nouveaux Paris ; embrase et leurs camps et leurs flottes : voilà ce que le Ciel t'ordonne, le Ciel, qui n'ordonne pas en vain. Que Latinus lui-même, s'il recule encore ton hymen, s'il fausse encore la foi jurée, connaisse enfin Turnus, et pâlisse à tes coups. »

Le guerrier, narguant la prêtresse, insulte à ses conseils par le sarcasme et l'ironie : « Le Tibre a vu, dites-vous, des poupes étrangères ! Vraiment, je l'ignorais encore. Toutefois, trêve à ces cris d'alarmes : Junon, sans vous, protège assez Turnus. Allez, ma mère ; la vieillesse, au cerveau malade, aux folles visions, vous forge des tourments inutiles, et, parmi les querelles des princes, vous berce en vos extases de chimériques terreurs. Mêlez-vous du soin des autels, veillez au culte des dieux ; prêtresse, voilà votre office. Les rois sauront bien faire eux-mêmes et la guerre et la paix : la guerre est le métier des rois. »

Ces mots ont allumé la colère d'Alecton. Turnus parlait encore : un tremblement subit s'empare de ses membres, ses yeux sont immobiles d'effroi ; tant l'Euménide fait siffler d'horribles vipères, tant elle apparaît tout à coup hideuse et menaçante ! Alors, roulant des regards enflammés, sourde aux prières qui la conjurent, elle repousse le téméraire, dresse contre lui ses deux plus fiers serpents, fait résonner son fouet vengeur, et lui crie d'une voix tonnante : « La voilà, cette vieille, au cerveau malade, aux folles visions, et que berce au milieu des querelles des princes de chimériques terreurs. Regarde, et connais-moi : je suis la fille des

enfers, et la sœur des Furies ; je porte en mes mains la guerre et la mort. » Elle dit, et lui lance une torche ardente. Le brandon, au feu sombre, s'attache au sein du héros, et le couvre d'un tourbillon de flamme et de fumée. Turnus, épouvanté, s'éveille : de longs flots de sueur ruissellent par tout son corps. Éperdu, frémissant : « Mes armes « ! s'écrie-t-il ; mes armes ! » et sur sa couche, dans son palais, partout il cherche des armes. Il ne respire que le fer, que la rage insensée des combats. Ainsi, lorsque la flamme qu'alimente un bois aride mugit sous les parois d'airain où bouillonne une eau captive, le fluide embrasé gronde et bondit dans sa prison brûlante, et jusqu'aux bords fumeux s'enfle en torrent d'écume : enfin victorieuse, l'onde s'échappe de toutes parts ; une noire vapeur s'exhale dans les airs.

C'en est fait, tout pacte est rompu ; c'est contre l'ingrat Latinus qu'il veut guider lui-même l'élite de ses phalanges. « Déployez vos étendards ; courez défendre l'Italie ; périsse ou fuie un perfide étranger ! Pour punir à la fois et Troyens et Latins, c'est assez de Turnus. » Il dit, et de ses vœux fatigue les Immortels. Ses guerriers, à l'envi, s'animent à la vengeance. Les uns vantent sa beauté, sa jeunesse ; les autres, cette longue suite de rois dont il est descendu : tous admirent sa vaillance et ses brillants exploits.

Tandis que Turnus inspire aux Rutules sa fougueuse audace, Alecton a tourné vers le camp troyen ses ailes infernales. Là, machinant de nouvelles trames, elle épie sur le rivage le moment où l'aimable Ascagne tantôt poursuivait de ses dards, tantôt surprenait dans ses pièges les hôtes des forêts. Soudain la fille du Cocyte souffle aux chiens haletants une aveugle rage, et, frappant d'un parfum connu leur subtil odorat, précipite leur ardeur sur la voie d'un cerf éloigné. Fatal artifice, cause de tant de maux, et par qui la guerre mit en feu ces agrestes peuplades !

Superbe, et le front paré de sa ramure altière, ce cerf était l'orgueil des enfants de Tyrrhée. Dérobé jadis à sa mère, ils se plaisaient à le nourrir sous le toit paternel, près de Tyrrhée lui-même, à qui le monarque avait confié l'empire de ses troupeaux et l'intendance de ses vastes domaines. Sa docilité, sa douceur, charmaient surtout l'innocente Silvie. Souvent, elle ornait son bois naissant de guirlandes légères, peignait son poil sauvage, et le baignait dans l'eau pure des fontaines. Lui, sensible aux caresses, et familier convive du banquet domestique, il s'égarait durant le jour sous les lointains ombrages, et le soir, sans crainte des ténèbres, revenait avec joie au seuil accoutumé. Cette fois, pendant qu'il errait à l'écart, voici que la meute en furie le relance tout à coup, comme il sortait, humide encore, d'un limpide courant, et goûtait la fraîcheur le long de la rive émaillée. Brûlant lui-même de signaler son bras, Iule a courbé son arc et fait voler ses traits. Un dieu cruel en dirige l'essor. La flèche, fendant l'air à grand bruit, vient frapper au flanc sa victime, et lui déchire les entrailles. L'animal blessé cherche un refuge vers la cabane hospitalière, et se traîne en gémissant au fond de ses étables. Là, sanglant, les yeux gros de larmes, il semble implorer ses maîtres, et remplit de ses plaintes l'asile témoin de ses derniers abois. Silvie la première, Silvie, désespérée, invoque à la fois tous les dieux, et soulève par ses cris l'essaim des pâtres d'alentour. Poussés par la noire Euménide, que recèle un antre complice, ils accourent en tumulte. L'un saisit un tison fumant, l'autre une souche aux nœuds

épais : tout ce qu'ils trouvent, la colère en fait des armes. Tyrrhée, sous l'effort de ses coins, fendait alors les durs éclats d'un chêne. Aux clameurs qu'il entend, il vole, respirant la vengeance, et la hache à la main.

Cependant la cruelle Déesse, qu'invite le moment de nuire, s'élance de sou repaire au faîte de l'étable ; et, debout sur le comble, embouchant l'airain des pasteurs, le monstre fait rugir dans la trompe recourbée son infernal organe. À ces horribles sons, les bois émus s'ébranlent ; et, comme au bruit d'un long tonnerre, ont mugi les forêts profondes. Le fracas en retentit au loin jusqu'au lac de Diane, jusqu'au Nar sulfureux aux ondes blanchissantes : le Vélino suspend d'effroi sa course vagabonde ; et les mères, pâles de terreur, pressent contre leur sein leurs nourrissons tremblants.

Soudain, de tous les lieux où pénètrent ces accents formidables, se précipite en armes le peuple effréné des campagnes. Non moins impétueux, les Troyens fondent, pour défendre Iule, de leur camp dans la plaine. Déjà les rangs sont formés. Ce n'est plus un combat rustique, où l'on s'attaque en désordre avec des troncs informes et des pieux noircis dans la flamme : c'est au tranchant du glaive que la rage en appelle. Des milliers d'épées nues hérissent au loin les champs d'une affreuse moisson. L'airain étincelle, frappé du soleil qu'il défie, et le feu des éclairs qu'il renvoie rejaillit jusqu'aux nues. Telles, quand les flots commencent à blanchir au premier souffle des tempêtes, les vagues s'enflent par degrés ; par degrés s'amoncellent de liquides montagnes ; et bientôt, du fond des abîmes, les mers bondissent jusqu'au ciel.

Au front des bandes latines marchait le jeune Almon, l'aîné des enfants de Tyrrhée. Un dard siffle et le renverse. Le fer lui traverse la gorge, et dans leur route humide arrête, sous des flots de sang, l'air, la voix et la vie. La mort entasse autour de lui des monceaux de victimes. Là succombe le vieux Galésus, alors même qu'il s'avançait, l'olivier dans la main, entre les deux partis. De tous les habitants du Latium, Galésus était le plus opulent, comme il en était le plus juste. Cinq troupeaux de brebis bêlantes, cinq troupeaux de bœufs mugissants, rentraient le soir dans ses étables, et cent charrues fertilisaient son immense héritage.

Tandis que Mars dans la plaine échauffe ainsi l'ardeur de la mêlée, fière de son succès, et s'applaudissant de son barbare ouvrage dans ces combats sanglants, Alecton savoure les prémices du carnage qu'elle méditait. Tout à coup, laissant l'Hespérie, elle s'élève d'un rapide essor vers la voûte céleste, et, proclamant sa victoire, tient à Junon ce langage superbe : « Eh bien ! vous voilà satisfaite : la guerre cimente la discorde., Maintenant, que la paix les rapproche ! que les traités les unissent ! j'ai couvert les Troyens du sang de l'Ausonie : je ferai plus encore, si votre aveu m'est assuré. Par de sinistres rumeurs, j'armerai les cités voisines ; j'embraserai tous les cœurs des fureurs impies de Bellone ; vingt peuples, ligués pour nous, accourront à ma voix ; je frapperai la terre, il en sortira des armées. »

Junon l'arrête : « C'est assez de fourbe et d'alarmes. La guerre est allumée ; le fer a croisé le fer ; et le glaive, que le hasard a fait tirer, fume encore du sang qu'il a bu. Qu'ainsi préludent aux pompes nuptiales, aux fêtes d'hyménée, le brillant fils de Vénus et l'heureux père de Lavinie ! Toi, crains d'affronter plus longtemps les barrières de l'empyrée ; ce dieu suprême, sous qui s'abaissent les hauteurs de

l'Olympe, pourrait punir ton audace. Quitte les airs : Junon, s'il reste à vaincre d'autres obstacles, se charge d'en triompher. » À ces paroles de la déesse, la Furie secoue les serpents qui sifflent sous ses ailes, et, rabattant son vol vers les bords du Cocyte, abandonne l'espace éthéré.

Au sein de l'Italie,. entre des monts sourcilleux, il est un lieu célèbre, et dont la renommée a rempli l'univers : c'est la vallée d'Amsancte. D'immenses forêts épaississent autour de ses flancs leurs ténébreux ombrages. Au milieu roule avec fracas un torrent écumeux, dont les ondes s'engouffrent, en tournoyant, sous des roches mugissantes. À côté s'ouvre un antre horrible, soupirail du redoutable Érèbe ; abîme sans fond, d'où les enfers béants exhalent les vapeurs de la mort. Là, se replongeant au Tartare, l'odieuse Érinnys délivre enfin de sa présence et la terre et les cieux.

Cependant la fille de Saturne poursuit le cours de ses complots. Du champ de bataille refluée dans Laurente, la foule des pasteurs y rapporte le corps sans vie du jeune Almon, et les restes défigurés de l'infortuné Galésus. Tous implorent les dieux, tous invoquent Latinus. Turnus arrive, et ses fureurs ont redoublé l'effroi. Sur ces cadavres sanglants, il jure de tout réduire en cendres. « Les voilà, ces Troyens qu'on appelle au trône ! Ces lâches Phrygiens, on aspire à leur alliance ; et Turnus est repoussé ! » À ses clameurs se réveillent ceux dont les mères, saisies des transports de Bacchus et du délire d'Amate, promènent dans les bois écartés leurs vagabondes orgies. Accourus de toutes parts, ils se pressent, ils s'élancent, ils demandent des armes : « Guerre ! guerre implacable ! » s'écrient-ils d'une voix tonnante. Vœu fatal, que réprouvent et les présages contraires, et les arrêts du sort, et la colère céleste. Déjà tout un peuple irrité assiège les portes du vieux monarque : il résiste à tous les assauts. Ainsi le roc immobile, au sein des mers, se rit du fracas des orages, et, calme au milieu des flots courroucés, se soutient par sa propre masse. En vain, battus des ondes et blanchissants d'écume, ses écueils retentissent d'affreux murmures : brisées contre ses flancs, les vagues retombent et s'enfuient.

Mais enfin l'aveugle torrent menace de renverser ses digues, et la cruelle Junon maîtrise à son gré la fortune. Alors, attestant mille fois et le ciel et les dieux, le bon roi dit en soupirant : « Cédons, hélas ! les destins l'emportent, et la tempête nous entraîne. Ô malheureux Latins ! vous paierez un tel attentat de votre sang parjure. Toi, Turnus, le ciel réserve à ton forfait le salaire des impies ; et tes prières tardives n'apaiseront point les dieux. Pour moi, je touche à l'éternel repos ; la tombe est le port où j'aspire : je ne perds qu'un heureux trépas. » À ces mots, dévorant sa peine, il se retire au fond de ses demeures, et laisse flotter à l'abandon les rênes de l'empire.

Au Latium régnait un usage antique et sacré. Longtemps Albe le révéra jadis ; et la maîtresse du monde, Rome, le révère encore de nos jours. Rome proclame encore avec pompe le signal des batailles, soit qu'elle songe à porter la mort aux indomptables Gètes, à l'Hyrcanien sauvage, aux vagabonds Arabes ; soit qu'elle prétende marcher contre l'Indien brûlant, poursuivre aux bornes de l'univers les peuplades de l'Aurore, ou reconquérir sur le Parthe nos aigles prisonnières. Il est deux portes fatales, qu'on nomme les Portes de la Guerre, objet d'un religieux

effroi, et consacrées par la Peur à l'impitoyable Mars. Cent verrous d'airain, cent câbles de fer à l'épreuve du temps les ferment durant la paix ; et Janus, qui les garde, n'en quitte point le seuil redouté. Mais quand le sénat se prépare à déchaîner les foudres du Capitole, le Consul, décoré de la robe Quirinale, et ceint de l'écharpe Gabienne, les fait tourner lui-même sur leurs pivots grondants : lui-même appelle les combats. La jeunesse lui répond par des cris belliqueux, et le clairon les seconde par ses bruyants accords. Ainsi Laurente, invoquant la guerre contre les compagnons d'Énée, pressait Latinus d'obéir à cette loi solennelle et d'ouvrir les portes sinistres. Le pacifique vieillard se refuse à les toucher ; il repousse avec horreur ce triste ministère, et reste inaccessible dans l'ombre de son palais. Alors la reine des dieux, s'élançant de l'Olympe, pousse de sa main puissante l'inflexible barrière, et, sur leurs gonds qui mugissent, enfonce les battants rebelles dont elle a rompu les barreaux.

À l'instant l'Ausonie s'embrase, l'Ausonie, calme et tranquille auparavant. Déjà la plaine se couvre de bataillons épais ; déjà volent, sous les rapides escadrons, des nuages de poudre. Partout s'apprête le carnage. Tantôt l'huile onctueuse rend aux boucliers leur poli, rend aux javelots leur éclat ; tantôt la pierre aiguise le tranchant de la hache. On aime à déployer aux vents les bannières flottantes, on se plaît au bruit des trompettes. Cinq vastes cités, sur l'enclume retentissante, forgent à l'envi de nouvelles armes : la florissante Atine, Tibur la superbe, Ardée, Crustumère, Antemne couronnée de tours. Là, se creuse l'armure qui protège le front des guerriers ; ici, l'osier flexible se façonne en large bouclier ; ailleurs, sur l'airain des cuirasses, sur les brillants cuissards, l'argent pur s'amincit en lames éblouissantes. Près du soc sans honneur, près de la faux sans gloire, la charrue languit dédaignée. Vulcain retrempe en ses fourneaux les glaives rouillés dans la paix. Enfin le clairon sonne ; enfin court parmi les rangs le signal du départ. L'un saisit à la hâte le casque suspendu sous sa tente ; l'autre attelle à son char ses chevaux frémissants, charge son bras de son écu, et, sous les triples mailles d'or dont sa cuirasse étincelle, s'avance, le flanc ceint de sa fidèle épée.

Ouvrez maintenant l'Hélicon, chastes filles, de Mnémosyne, et soutenez nos chants. Dites quels rois se liguèrent ; quelles armées, sur leurs pas, inondèrent l'Italie ; quelles races valeureuses enfantait déjà cette mère des héros ; quel vaste incendie sa colère alluma. Vous en gardez le souvenir, ô Muses, et vous pouvez en retracer l'histoire : à peine un bruit faible et confus en est-il arrivé jusqu'à nous.

Le premier qu'arma la haine, c'est le farouche Mézence, le contempteur des dieux. Chassé jadis des bords de Tyrrhène, il conspire aujourd'hui contre un autre Ilion. À ses côtés marche son fils Lausus, le plus beau des guerriers Ausoniens, si Turnus n'était pas ; Lausus, habile à dompter un coursier rebelle, à terrasser les monstres des forêts. Mille soldats, pour le suivre, ont quitté les murs d'Agylla qu'il ne verra plus. Infortuné ! digne d'un meilleur maître, et d'un autre père que Mézence.

Après eux, sur un quadrige orné de palmes, un rejeton du noble Alcide, le noble Aventinus, pousse avec orgueil, dans l'arène ses étalons triomphants. Son bouclier, symbole des trophées d'un père, porte une hydre à cent têtes, étouffée parmi les serpents repliés autour d'elle. Ce fut sous les ombrages de l'Aventin que Rhéa mit

au jour ce gage furtif de sa tendresse ; Rhéa, mortelle et prêtresse fécondée par un dieu, quand le héros de Tyrinthe, vainqueur de Géryon, eut touché les champs de Laurente et baigné dans les flots du Tibre les taureaux d'Ibérie. Ses guerriers, dans les batailles, tantôt brandissent d'énormes lances ou de longs roseaux creux d'où s'échappe un fer homicide, tantôt frappent d'un poignard subtil, et dardent le javelot sabin. Lui-même, à leur tête, il affronte à pied les combats. Sur ses épaules flotte l'immense dépouille d'un lion rugissant, dont la crinière hérissée inspire encore la terreur, et dont le mufle, étalant l'ivoire de ses dents menaçantes, lui sert de casque et de cimier. Tel il aborde la demeure des rois, fier de sa pompe horrible, et couvert du vêtement d'Hercule.

Ensuite arrivent deux illustres jumeaux, partis des remparts de Tibur, ouvrage de Tiburte, leur frère : c'est Catillus et le bouillant Coras, couple intrépide, élevé dans Argos. Les premiers au fort du péril, ils percent sans pâlir des forêts de dards ennemis. Ainsi quand deux Centaures, enfants des nues, descendent tout à coup du sommet neigeux des montagnes, et laissent dans leur course rapide les hauteurs d'Homole et les frimas d'Othrys ; le bois épais s'ouvre à grand bruit sous l'effort de leur choc ; et les pins, cédant autour d'eux, crient et se rompent avec fracas.

On voit aussi paraître le fondateur de Préneste, Céculus, dont Vulcain fut le père. Roi né parmi les pâtres, un foyer fut son berceau, si l'on en croit les vieux âges. Sous ses drapeaux sont rassemblés, foule agreste et nombreuse, ceux qui cultivent les coteaux de Préneste, et les plaines de Gabie consacrées à Junon ; ceux qui fréquentent et les bords frais de l'Anio, et les rochers Herniques, entrecoupés de sources jaillissantes ; ceux enfin que nourrissent tes campagnes, opulente Anagnie, et que tes flots purs désaltèrent, ô limpide Amasène ! ils n'ont pas tous les mêmes armes ; ils n'ont pas tous de riches pavois, des chars retentissants. La plupart, balançant la fronde, font voler un plomb meurtrier ; deux traits aigus chargent la main des autres, et la peau d'un loup couvre leur tête d'un bonnet sauvage. Leur pied gauche foule à nu la terre : le droit chausse un cuir informe.

Cependant Messape, le dompteur des coursiers, l'invincible fils de Neptune, Messape, qui se rit et du fer et des flammes, appelle tout à coup aux alarmes ses peuples endormis dans la paix, et fait reluire sa flamboyante épée. À sa voix répondent les échos de Fescennes et du Falisque ami des lois, les cimes du Soracte et les vallons de Flavinie, l'altier Cimin et son lac poissonneux, Capène et ses bosquets sacrés. Leurs troupes joyeuses défilent en colonnes, et chantant leur monarque. Tels, quittant leurs verts pâturages, des cygnes, au plumage argenté, glissent dans l'azur des cieux, et font retentir les airs de mélodieux accents : le Caïstre applaudit à leurs doux concerts, et l'Asia les répète au loin à travers ses roseaux. On eût dit, à les voir, non des phalanges d'airain cheminant aux combats, mais des légions d'harmonieux oiseaux voyageant par les nues, et poussées des mers aux rivages en épais tourbillons.

Tournez les yeux ; voici Clausus, généreux sang des vieux Sabins. Sous lui marche une armée entière, et lui seul il vaut une armée. Tige d'une maison célèbre et d'une immense tribu, il revit dans ces Clodius qui font la gloire de l'Italie, depuis que Rome triomphante associa Cures à ses honneurs. Autour de Clausus se rallient

les levées d'Amiterne et les anciens Quirites, toutes les forces d'Érétum et de Mutusca, fertile en oliviers ; ceux que virent naître Nomente et Caspérie, Forule et les bords de l'Himelle ; ceux qui séjournent et dans les prés fleuris qu'arrose le Vélino, et sur les flancs arides du Tétricum et du Sévère ; ceux qui boivent les eaux et du Fabaris et du Tibre ; ceux que fournirent et la froide Nursie, et les cantons d'Orta, et les cités latines ; ceux enfin que sépare la double rive de l'Allia, nom sinistre et fatal. Moins pressées roulent, sur les mers de Libye, les vagues soulevées par les vents, lorsque l'orageux Orion se plonge dans les ondes, au retour des hivers : moins serrés sont les épis que dore le soleil des étés, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans les guérets jaunissants de la féconde Lycie. Les boucliers résonnent, et la terre tremble sous le poids mouvant des guerriers.

Plus loin, un fils d'Agamemnon, Halésus, qu'irrite encore le nom de Troie, aiguillonne ses coursiers rapides, et mène au secours de Turnus vingt nations belliqueuses. On y voit l'heureux vendangeur du Massique cher à Bacchus, et l'Aurunce descendu de ses pics nébuleux, et l'errant Sidicin, dont les plaines avoisinent les mers ; on y voit l'ardente élite, accourue des forts de Calès, le rustique habitant des sables que baigne le Vulturne, et l'âpre Saticule, et la milice des Osques. Un fouet pliant chasse et ramène la pique acérée dont ils blessent. Leur gauche se couvre d'un léger pavois ; leur droite, à découvert, présente un glaive recourbé.

Mes vers ne te laisseront pas dans l'oubli, vaillant Œbalus ! toi que le vieux Télon, si l'on en croit la renommée, dut aux amours de la nymphe Sébéthis, lorsqu'il tenait dans Caprée le sceptre des Téléboëns. Mais peu content du paternel domaine, bientôt le fils eut au loin rangé sous ses lois la contrée des Sarrastes, et les pays où le Sarnus promène ses eaux vagabondes, les laborieux enfants et de Batule et de Rufra, le territoire de Célène, et les riches vergers que dominent les remparts d'Abelle. À l'instar des Teutons, ses soldats lancent de pesants javelots. Sur leur front s'arrondit en casque l'écorce détachée du liège. Un croissant d'airain brille sur leur bouclier ; à leur côté brille un cimeterre d'airain.

Tu vins aussi des hauteurs de Nersa partager ces luttes sanglantes, brave Ufens, fameux par tes exploits et par le bonheur de tes armes. C'est toi qui commandes à l'indomptable Équicole, chasseur infatigable, et dur colon d'un sol avare. Il manie le soc sans quitter la lance, ne se plaît qu'au pillage, et, courbé sous sa proie, brûle de piller encore.

Quel est ce guerrier-pontife, arrivé des champs de Marruve, et dont le casque est ceint du paisible olivier ? Je reconnais le. valeureux Umbron, l'appui d'Archippe, son roi. Invulnérable à la dent des vipères, au souffle empesté des dragons, il savait les endormir par ses chants magiques et ses charmes puissants ; il savait, à son gré, adoucir leur colère et guérir leurs morsures. Mais son art fut sans vertu contre le coup du dard troyen : ni les paroles assoupissantes, ni les herbes cueillies sur les montagnes des Marses, ne purent soulager sa blessure. Pieux Umbron ! c'est toi qu'ont tant pleuré les nymphes d'Angitie, toi que pleure encore le Fucin aux ondes cristallines, toi que nos lacs en deuil pleurent encore.

À son port, à ses traits, on distinguait ailleurs l'aimable fils d'Hippolyte et d'Aricie, Virbius, que sa mère envoyait à de nobles hasards. Virbius, nourri par elle

dans les bocages d'Égérie, au bord de ces fontaines où s'élève chargé d'offrandes l'autel de Diane exorable. Hippolyte avait péri, victime d'une injuste marâtre ; il avait, par son sang, satisfait au courroux d'un père, et gisait mis en pièces par ses chevaux épouvantés. Rappelé, dit-on, des ombres de la mort, il revit la lumière par un miracle de Péon, et grâce à l'amour de Diane. Mais le maître du monde, indigné qu'un mortel remontât de la nuit des enfers à la clarté des cieux, foudroya l'inventeur d'un art qui triomphait du trépas, et précipita le fils d'Apollon dans les abîmes de l'Érèbe. Tremblante alors pour Hippolyte, la déesse des bois le cacha sous ses profonds abris r dans l'épaisseur de ces retraites où la nymphe Égérie se dérobe aux regards profanes. Là seul, au sein des forêts italiques, il coula dans d'obscurs loisirs ses jours mystérieux, et dut à sa vie nouvelle le nouveau nom de Virbius. Aujourd'hui même encore, Diane écarte de son temple et de sas religieux ombrages les coursiers dont elle craint la fougue, depuis qu'effrayés par un monstre des mers, ils jetèrent contre le roc et leur guide et son char. Cependant le fils d'Hippolyte n'en pressait pas moins dans la plaine d'impétueux coursiers, n'en volait pas moins aux combats sur un char plus prompt que l'éclair.

Lui-même, glorieux chef de ces chefs magnanimes, Turnus les efface en beauté sous sa brillante armure, et lève au-dessus d'eux tous sa tête majestueuse. Surmonté d'un triple panache, son casque, au cimier superbe, arbore la Chimère, dont la gueule béante vomit, pareille à l'Etna, des tourbillons de feu : plus le carnage redouble l'horreur de la mêlée, plus le monstre accroît ses fureurs, et lance d'épouvantables flammes. Sur son bouclier d'or, magnifique emblème d'une illustre origine, Io respire, étonnée de ses cornes naissantes, déjà marquée de ses poils jaunissants, déjà mugissante génisse : près d'elle, veille Argus aux cent yeux ; et penché sur son urne, Inachus grossit de ses larmes les trésors de son onde. À la suite de Turnus marchent, semblables à d'épaisses nuées, ses innombrables bataillons : la plaine immense disparaît sous les rangs de fer qui la couvrent. Là s'avancent les mâles rejetons d'Argos, et la fleur des Ausoniens, et l'audacieux Ardéate, et les vieux Sicaniens. Ici frémissent les cohortes Sacranes, et les hordes Labiques, aux pavois ornés de peintures. Ailleurs se montrent ceux dont le soc fertilise tes rivages, dieu du Tibre, et tes bords sacrés, ô Numique ! ceux encore dont la charrue sillonne les collines des Rutules et les monts de Circé. Plus loin sont les robustes pasteurs des champs d'Anxur où Jupiter préside, et ceux des riants paysages où se plaît Féronie. Là se pressent, enfin, et les tribus voisines des noirs marais de Satura, et l'hôte des vallées profondes, d'où le fangeux Ufens, après de longs détours, se précipite au sein des mers.

À tant de rois se joint la reine des Volsques, la fière Camille, guidant elle-même, intrépide Amazone, ses rapides escadrons, resplendissants d'airain. On ne la vit point, jeune encore, accoutumer ses mains délicates aux fuseaux de son sexe, à l'aiguille de Minerve. Mais, précoce héroïne, elle apprit à supporter les fatigues de Mars, à devancer les vents dans sa course légère. Elle eût, rasant l'or des moissons, volé sur leur cime ondoyante, sans courber sous ses pas les fragiles épis : elle eût, glissant sur les flots diaphanes, franchi l'humide azur des eaux, sans marquer de ses pieds agiles la surface des ondes. Les peuples, pour fêter son passage, se précipitent en foule des hameaux et des villes : la jeunesse et les mères l'admirent

à l’envi : tous les regards la suivent dans sa marche imposante, et l’œil charmé s’étonne en la trouvant si belle. Tant la pourpre flotte avec dignité sur ses épaules d’albâtre ! tant le nœud d’or qui retient ses-cheveux captifs les relève avec grâce ! tant siéent à son audace le carquois lycien, et le myrte champêtre, armé du fer des combats !

Livre huitième

À PEINE Turnus a-t-il déployé sur les tours de Laurente l'étendard de Bellone, et fait retentir dans les airs le son éclatant des trompettes ; à peine a-t-il poussé dans la plaine ses ardents coursiers, et brandi sa lance homicide… soudain les courages s'enflamment ; dans le trouble qui l'agite, le Latium entier vole aux armes, et la bouillante jeunesse ne respire que les combats. Chefs superbes, Ufens, et Messape, et Mézence, le contempteur des dieux, rassemblent de toutes parts de nouveaux soldats, et dépeuplent les vastes campagnes de leurs cultivateurs. C'est peu ; député vers Arpos, Vénulus y court implorer l'appui du grand Diomède, et lui dénoncer les Troyens fondant sur l'Italie : « Leur flotte vient d'y jeter Énée, vient d'y jeter ses dieux vaincus. Les destins, à l'entendre, l'appellent à l'empire. Déjà vingt cités s'intéressent au fils de Dardanus ; déjà le bruit de son nom remplit au loin l'Ausonie. Quels complots couve son orgueil ? Que respectera, s'il triomphe, son ambitieuse audace ? Diomède en peut juger lui-même, mieux que le roi des Rutules, mieux que le roi des Latins. »

Ainsi le Latium s'émeut. Témoin de ces apprêts sinistres, le noble enfant d'Assaracus rêve abîmé dans de mortels ennuis. Son âme incertaine roule à la fois mille projets contraires, promène de l'un à l'autre sa vague inquiétude, et flotte irrésolue sans pouvoir se fixer. Tels, en un vase d'airain, sur le miroir d'une eau tremblante, se jouent les rayons du soleil ou les pâles clartés de la lune : la lumière, au loin réfléchie, erre et voltige dans tous les sens, tour à tour s'élève et s'abaisse, tour à tour frappe et les plafonds et les lambris.

La nuit régnait, et tout ce qui respire sur la terre, au sein de l'onde, au haut des airs, goûtait dans un sommeil profond l'oubli des travaux et des peines. Assis sur le rivage, seul, et n'ayant pour toit que la voûte des cieux, Énée lui-même, Énée qu'assiègent tant de sombres images, ferme enfin la paupière, et cède en soupirant aux charmes du repos. Cependant le dieu de ces bords, le Tibre aux ondes fortunées, lève à travers le feuillage des peupliers voisins sa tête majestueuse, et, sous la forme d'un vieillard vénérable, apparaît en songe au héros. Un lin diaphane l'entoure de ses plis azurés, et son humide chevelure est ombragée d'une couronne de roseaux. Il parle ; et sa voit consolante calme ainsi de justes alarmes.

« Fils d'une déesse ! ô toi qui nous ramènes Ilion sorti de ses ruines, et par qui Pergame ressuscite immortelle ! toi qu'attendaient Laurente et les champs de Saturne ! voici ta demeure promise, voici la terre où se doivent fixer tes dieux. Remplis ta destinée. Que l'appareil menaçant de la guerre n'étonne point ton grand cœur : déjà le ciel s'apaise, sa colère est prête à s'éteindre. Un vain songe, crois-moi, n'abuse point tes esprits. Bientôt, sous les chênes de mes rives, tu verras, couchée sur la verdure et fière de sa récente portée, une laie blanche, pressant autour de ses mamelles trente nourrissons aussi blancs que leur mère. C'est là ce qu'est marquée la place des remparts de Lavinie, là qu'un sort plus

doux te réserve un port sûr après tant d'orages. Plus loin, fondés par Iule, quand six lustres seront accomplis, d'autres murs non moins fameux devront leur gloire au nom d'Albe. Ce présage est certain. Mais quelle force, égale au péril, t'en fera triompher ? … Prête une oreille attentive, et retiens mes derniers avis. Dans mes parages habite un peuple issu de l'Arcadie, et valeureux sang de Pallas. Arrivés en ces lieux sous la conduite et les drapeaux d'Évandre, ils y bâtirent ce Pallantée sur la cime des montagnes, Pallantée, ce dont le nom rappelle celui de leur antique monarque. Sans cesse une haine jalouse arme contre eux la nation latine. Ouvre tes camps à leurs cohortes, et qu'un pacte commun vous ligue contre un commun danger. Moi-même, guidant tes navires sur mes eaux favorables, j'aiderai tes rameurs à remonter mon cours. Lève-toi, fils de Vénus ; et dès que fuiront les étoiles, paie à Junon le tribut ce de ton culte, et par d'humbles prières fléchis son courroux menaçant. Vainqueur, un jour tu m'adresseras des vœux. Je suis le Tibre, ce fleuve bienfaiteur que tu vois rouler à pleins bords les trésors de son onde, et porter l'abondance aux fertiles contrées qu'il arrose ; le Tibre aux flots d'azur, aux rives aimées des cieux. Ici Rome, cité pompeuse, naîtra pour embellir mes plages et commander au r monde. »

À ces mots, le dieu se replonge au fond de son liquide palais ; la Nuit s'envole, et le héros s'éveille. Énée se lève ; il adore l'astre matinal qui déjà brille à l'orient ; puis, courbé vers le fleuve où ses mains se sont purifiées, il implore les divinités tutélaires de ces lieux : « Nymphes, ô Nymphes de Laurente, dont le limpide cristal nourrit les lacs d'alentour ! toi surtout, dieu du Tibre ! et vous, ondes sacrées dont le Tibre est le père ! recevez le fils d'Anchise, et sauvez-nous enfin des coups de la Fortune. Quels que soient les antres humides où se cache ton berceau, quelle que soit la source ignorée d'où s'épand ta nappe imposante ; oui, quand tu plains nos malheurs, Énée t'assure un éternel hommage et des offrandes éternelles, beau fleuve, auguste souverain des eaux de l'Hespérie ! ô seulement sois-nous propice ! et daigne, par un signe, confirmer tes oracles. » Il dit ; et parmi ses birèmes, il choisit les deux plus légères, les munit d'ardents matelots, et les charge de soldats armés.

Tout à coup, ô surprise ! ô merveille ! sous les ombrages écartés paraît la laie mystérieuse, étalant sa blancheur sur le vert gazon du rivage, et pressant autour d'elle ses nouveau-nés, d'une égale blancheur. C'est à toi, puissante Junon, à toi que le pieux Énée la dévoue ; et sur le même autel, il t'immole en sacrifice et la mère et les nourrissons. Durant la nuit entière, le Tibre a comprimé ses vagues ; et refoulant ses flots dont le murmure expire, le dieu lui-même a suspendu leur course. Telle qu'un étang paisible ou qu'un tranquille marais, l'onde aplanie semble dormir, et l'agile aviron s'y promène sans efforts. Ainsi les Troyens poursuivent, sous d'heureux auspices, , leur route commencée. L'onctueuse carène fend mollement les eaux : et les eaux et les bois admirent ces armures étrangères dont l'éclat défie le soleil, admirent et ces poupes flottantes et leurs mâts ornés de peintures. Le jour meurt, il renaît ; et, sous la rame infatigable, le fleuve écume encore. On en remonte les longs détours ; on vogue à l'ombre des berceaux dont ses rives sont couvertes ; et la nef aime à sillonner, sur ce riant miroir, l'image des forêts verdoyantes. Déjà, tout rayonnant de flammes, Phébus a fourni dans les airs

la moitié de son tour, lorsqu'apparaissent dans un obscur lointain, des murs, un fort,. et quelques toits épars, que la magnificence romaine exhaussa depuis jusqu'aux cieux. C'était alors l'humble royaume d'Évandre. À l'instant les proues se détournent, et glissent vers le bord désiré.

Ce jour même, aux portes de la ville, dans un bocage religieux, le prince Arcadien rendait aux Immortels, à toi surtout, divin Hercule, des honneurs solennels. À ses côtés, son fils Pallas, et la jeunesse de l'état, et son sénat champêtre, présentaient l'encens avec lui : le sang tiède encore des victimes fumait aux pieds des autels. À peine ont-ils aperçu les altiers pavillons, et ces phalanges naviguant à travers l'épais feuillage, et ces doubles rangs de rameurs battant l'onde en silence ; un subit effroi s'empare des esprits ; la foule éperdue se lève, et déserte les tables sacrées. Mais l'intrépide Pallas leur défend d'interrompre la fête ; et, saisissant un javelot, lui-même il vole au rivage ; puis, de loin sur un tertre : « Guerriers, s'écrie-t-il, quel sujet vous force à tenter ces routes inconnues ? où courent vos navires ? Quels cieux, quelles terres vous ont vus naître ? Est-ce la paix ou la guerre que vous nous apportez ? »

Alors, du haut de sa poupe, montrant l'olivier pacifique dont il balance un rameau, le sage Énée parle en ces termes : « Vous voyez les enfants de Troie ; ce fer n'en veut qu'aux Latins dont l'orgueil barbare nous repousse et proscrit le malheur. Évandre est notre espoir : allez, et portez-lui nos vœux. Dites-lui que l'élite des héros phrygiens a touché vos parages, et brûle d'associer son courage à vos armes. » À ce grand nom, Pallas étonné s'incline : « Ah ! qui que vous soyez, dit-il, descendez ; nos ports vous sont ouverts. Venez vous-mêmes entretenir mon père ; et partagez, près de nos Lares, nos toits hospitaliers. » À ces mots, il tend la main au fils d'Anchise, et, recevant la sienne, la presse avec respect. Le bois saint les accueille ensuite sous son antique ombrage, et le fleuve a fui derrière eux.

Bientôt Énée épanche ainsi son cœur dans le cœur du monarque : « Ô le plus juste, ô le meilleur des Grecs ! la Fortune m'ordonne d'implorer votre appui ; et ces rameaux suppliants, et le deuil de ces bandelettes, vous disent assez nos douleurs. J'ai vu sans crainte, dans Évandre, un des chefs de la Grèce, un rejeton d'Arcas, un roi que les liens du sang attachent aux deux Atrides. Ma vertu, les divins oracles, et notre commune origine, et votre renommée qui remplit l'univers, voilà les nœuds qui nous engagent d'avance ; et j'obéis, quand je vous cherche, à mes penchants comme aux destins. Dardanus, l'auteur de ma race et le fondateur d'Ilion, Dardanus, au récit des Grecs, eut Électre pour mère. Électre dut le jour au puissant Atlas, dont les épaules soutiennent la voûte étoilée des cieux. Vous, prince, Mercure vous donna la naissance, Mercure, que la belle Maïa mit au monde sur le sommet glacé du Cyllène ; et Maïa, si la tradition est fidèle, était fille du même Atlas, de cet Atlas qui supporte et l'Olympe et les astres. Ainsi nos deux familles sont deux branches fraternelles, sorties de la même tige.

Fondé sur tant de titres, je n'ai choisi, pour vous sonder, ni la voie des messages, ni les vains détours de la politique. Moi-même, oui, moi-même, au péril de ma tête, j'ai pénétré jusqu'à vous, et, sans autre arme que la prière, j'ose affronter vos demeures. Un peuple, fléau du vôtre, s'acharne aussi contre mon peuple : s'ils nous chassent, les cruels, où s'arrêtera leur furie ? Bientôt l'Hespérie toute entière

aura ployé sous leur joug, et la double mer qui les baigne leur soumettra ses ondes. Qu'un serment commun nous unisse : j'ai sous mes ordres une jeunesse belliqueuse, j'ai des soldats sans peur et des phalanges instruites à la victoire. »

Ainsi parlait Énée. Cependant Évandre attentif se plaisait à contempler l'air noble du héros, son regard imposant, et l'éclat et les grâces de toute sa personne. Enfin rompant le silence : « Qu'il m'est doux, ô le plus vaillant des Troyens ! qu'il m'est doux de voir, de reconnaître le fils du grand Anchise ! Que j'aime à retrouver en vous les traits de votre illustre père, le son de sa voix et son touchant langage ! Je m'en souviens encore ; quand le fils de Laomédon, visitant les états de sa sœur Hésione, se rendit à Salamine, il honora de sa présence les froides contrées de l'Arcadie. Alors dans la fleur du bel âge, mes joues s'ombrageaient à peine de leur premier duvet. J'admirais les princes de Pergame, j'admirais leur brillant monarque ; mais dans son port majestueux, Anchise les effaçait tous et marchait sans égal. Mon jeune cœur, amoureux de la gloire, volait au-devant du favori des dieux ; ma main brûlait de se joindre à la sienne. J'approchai, plein d'espoir ; et le héros daigna me suivre dans les murs de Phénée. Ses dons marquèrent nos adieux : il m'offrit, en partant, un précieux carquois dont la Lycie trempa les flèches, une chlamyde, où l'or flexible s'entrelaçait à la pourpre, et deux freins d'or, qui parent maintenant les coursiers de mon fils. Déjà donc il est juré, ce pacte mutuel que nos injures commandent ; et demain, dès que l'aube matinale aura blanchi les airs, je vous renvoie contents de mes secours et secondés de ma puissance. Aujourd'hui toutefois, puisque vous venez comme amis, célébrez avec nous l'auguste anniversaire qu'on ne peut différer sans crime ; et, partageant nos fêtes, accoutumez-vous dès l'heure même aux banquets d'un allié. »

Il dit, et fait un signe : aussitôt les mets et les coupes, un moment disparus, ont de nouveau chargé les tables. Lui-même, il place les compagnons d'Énée sur des bancs de gazon, présente à leur chef magnanime un siége d'érable, où s'étend la dépouille d'un lion sauvage, et l'invite à s'asseoir sur ce trône rustique. Alors, précédés du pontife, des jeunes gens choisis s'empressent de servir les chairs brûlantes des victimes, font circuler dans des corbeilles les présents de Cérès, et prodiguent à la ronde la douce liqueur de Bacchus. Devant le fils d'Anchise, devant les braves d'Ilion, fume la part des héros, le dos entier d'un bœuf, et ses entrailles, honneur du sacrifice.

Lorsque, souriant aux convives, l'abondance a chassé la faim, le vieux monarque prend la parole : « Ces pompes solennelles, ce religieux festin, cet autel que l'encens parfume, noble étranger, ce n'est point une vaine superstition, ce n'est point l'oubli sacrilège du culte de nos pères qui les établirent parmi nous. Sauvés de la mort par un dieu, nous révérons un dieu libérateur ; et chaque année se renouvellent nos hommages reconnaissants.

Voyez-vous d'abord, sur ces rocs, ce roc suspendu dans les airs ? Voyez-vous ces masses au loin gisantes, arrachées de ses flancs, et cet antre désert qui fuit sous la montagne, et ces vastes ruines, amas de roches écroulées ? Là se creusait une caverne, souterrain immense et sans fond, qu'habitait un monstre à double forme, l'effroyable Cacus, et que n'éclaira jamais un rayon du soleil. Sans cesse la terre y fumait d'un récent carnage ; sans cesse, aux portes homicides, pendaient, hideux

trophées, des têtes pâles et dégoutantes d'un sang livide. Noir enfant de Vulcain, sa bouche en vomissait les flammes : colosse énorme, il marchait pareil aux Cyclopes.

Enfin brilla le jour, objet de tant de vœux, le jour de notre délivrance : un dieu parut. Le vengeur de l'univers, Alcide, fier des dépouilles du triple Géryon expiré sous ses coups, traversait vainqueur nos campagnes. Avec lui s'avançaient les riches troupeaux devenus sa conquête, et leurs nombreux essaims couvraient la plaine et le rivage. Cacus les voit : poussé par les Furies, Cacus veut tenter tous les crimes, veut faire l'essai de toutes les perfidies ; et, des gras pâturages, l'infâme détourne à l'improviste quatre taureaux superbes, quatre génisses plus belles encore. Mais pour déguiser leurs vestiges, il s'attache à leur queue, les traîne, en reculant, vers son réduit obscur, et dans ses recoins les plus sombres les cache à tous les yeux. Où chercher, où suivre leurs traces ? rien n'accuse l'antre complice.

Cependant le fils d'Alcmène, rassemblant déjà ses troupeaux rassasiés, songeait à quitter nos pacages. Voilà qu'au moment du départ on entend les taureaux mugir. Le bois entier résonne de leurs gémissements ; et les coteaux qu'ils abandonnent, se renvoient leurs derniers adieux. Soudain répond à ces longues clameurs une des génisses captives : elle mugit à son tour sous ces voûtes profondes ; et sa plainte, en vain prisonnière, a trompé l'espoir du brigand. Aussitôt, dans le cœur d'Alcide, s'allume un noir courroux ; Alcide saisit ses armes, saisit sa noueuse, sa pesante massue, et vole, plus prompt que l'éclair, au sommet du mont sourcilleux. Alors, pour la première fois, nous vîmes Cacus tremblant, et le trouble dans l'âme. Il fuit, plus léger que les vents, et s'élance vers son indigne retraite : la peur lui donne des ailes. À peine réfugié dans son fort, il rompt les chaînes, ouvrage de Vulcain, les tristes chaînes de fer, qui tenaient sur le seuil une roche énorme suspendue : elle tombe, et, d'un rempart inexpugnable, ferme l'immonde entrée. Tout à coup arrive en fureur le héros de Tirynthe, cherchant partout un accès, jetant çà et là de foudroyants regards, et frémissant de rage. Trois fois, bouillant de colère, il tourne furieux autour de l'Aventin : trois fois il tâche d'ébranler la porte inébranlable : trois fois, lassé d'un vain effort, il se repose dans la vallée.

« Sur la croupe de la montagne s'élevait un pic solitaire, foulant de sa base élargie le dos de la caverne, et de sa cime allongée frappant au loin la vue : sauvage asile des oiseaux sinistres. Inclinée vers la gauche, sa masse pendante menaçait le rivage : Hercule appuie contre la droite ses robustes épaules, et, l'agitant d'une horrible secousse, l'arrache de ses vieux fondements. Soudain précipitée, elle roule avec fracas Au long bruit de sa chute, les vastes cieux ont retenti ; la double rive tremble et s'affaisse, et le fleuve recule épouvanté. Alors parut à découvert l'antre immense du tyran, et son effroyable palais ; alors s'ouvrirent, dans toutes leurs profondeurs, ses ténébreux cachots. Tel, si la terre, par un coup imprévu, se fendait jusqu'en ses abîmes, faisait voir aux vivants le séjour des enfers, et dévoilait à nos regards ce livide empire, abhorré des dieux mêmes, l'œil plongerait avec effroi au fond du redoutable gouffre, et les Mânes, en voyant le jour, frémiraient éperdus.

« Trahi par une clarté soudaine, et pris au piège dans son repaire, Cacus, hors de

lui-même, pousse d'affreux rugissements. Et cependant, du haut du roc, Alcide l'accable d'une grêle de traits ; Alcide, au défaut d'autres armes, lance à la fois, pour l'écraser, et des troncs gigantesques, et de lourds éclats de rochers. L'impie, en ce dernier péril, s'adresse à son dernier recours. À l'instant, ô prodige ! il exhale de son gosier brillant des torrents de fumée, s'enveloppe, en son odieux dédale, d'une nuit opaque, impénétrable à l'œil, et, dans ce nouvel Érèbe, mêle aux noires vapeurs qu'il amasse les éclairs de la flamme. Mais que n'ose un dieu courroucé ? D'un bond rapide, Hercule s'élance à travers les feux menaçants, aux lieux où s'élève ondoyant un nuage plus épais, où bouillonnent dans la vaste caverne de plus sombres tourbillons. Là, malgré le vain incendie que le Titan nourrit dans l'ombre, Alcide le saisit, l'enlace entre ses bras de nœuds indissolubles, et, vainqueur du monstre étouffé, le jette au loin sans vie, les yeux chassés de leur orbite, et la gorge fumante du sang qu'elle a vomi. Aussitôt croulent enfoncées les portes de l'horrible demeure ; elle s'ouvre ; et le vol des génisses, et tous les crimes du parjure, se manifestent à la lumière. On traîne par les pieds le cadavre difforme ; on contemple, dans une longue stupeur, ces yeux farouches, ce front terrible, ces membres hideux, que hérisse un poil sauvage, et cette bouche béante dont le volcan s'est éteint dans la mort.

« De là ces divins honneurs, dont Hercule est l'objet ; de là ces pieux transports de nos peuples, solennisant encore le jour de sa victoire. Potitius fut son premier pontife ; et la famille Pinaria, dépositaire du nouveau culte, érigea dans ce bocage l'autel qui frappe vos regards, cet autel à jamais grand pour nous, à jamais grand pour nos neveux. Vous donc aussi, jeunes guerriers, en mémoire d'un pareil bienfait, couronnez vos fronts de guirlandes ; vous aussi, la coupe à la main, saluant un dieu commun, offrez-lui les flots d'un vin pur. »

Il dit : à l'instant le feuillage aimé d'Hercule ombrage de sa double couleur les cheveux des convives, et s'y tresse en festons de verdure. On saisit la coupe sacrée : tous à l'envi, dans une sainte ivresse, rougissent de libations la table du banquet, et leurs prières s'élèvent ensemble vers les cieux.

Cependant l'étoile du soir a lui vers l'occident. Déjà les prêtres du dieu, conduits par Potitius même, arrivent dans l'ordre accoutumé, vêtus de peaux sauvages, et portant des torches ardentes. Le festin recommence : sur les tables renouvelées, Comus étale de nouveau ses riantes largesses ; et les bassins chargés d'offrandes vont couvrir encore les autels.

Alors, parmi les chants d'allégresse, autour des brasiers où fument les parfums, les Saliens s'approchent en cadence, la tête ceinte de peuplier. Près du chœur des vieillards est le chœur des adolescents : ils célèbrent par des hymnes les louanges et les travaux d'Hercule ; comment ses jeunes mains étouffèrent deux serpents, premiers monstres que lui suscitait sa marâtre ; comment tombèrent sous ses coups les cités puissantes et d'Ilion et d'Œchalie ; comment, soumis au joug d'Eurysthée par la haine de Junon, il sortit, plein de gloire, des mille embûches du tyran. « Héros invincible ! c'est toi qui triomphas de Pholus et d'Hylée, ces fiers Centaures, enfants des nues ; c'est toi qui domptas le taureau de la Crète, et l'énorme lion des repaires de Némée. Devant toi tremblèrent les noirs étangs du Styx ; devant toi se tut le gardien des enfers, couché dans son antre sanglant sur

des ossements décharnés. Ni les spectres du Tartare, ni l'épouvantable Typhée agitant son immense armure, ne t'inspirèrent aucun effroi. Tu vis sans pâlir, dans les marais de Lerne, l'hydre aux cent têtes dresser autour de toi cent gueules menaçantes. Salut, digne sang de Jupiter, nouvel ornement de l'Olympe ! Viens, propice à nos vœux, favoriser de ta présence la fête que nous te consacrons. » Tels étaient leurs cantiques. À toutes ces merveilles, ils ajoutent et la caverne de Cacus, et Cacus lui-même aux abois, vomissant les feux de l'Etna. Les forêts voisines résonnent d'un bruit harmonieux, et les collines leur répondent.

Ces devoirs accomplis, la foule regagne ses remparts. Le bon monarque la suivait appesanti par l'âge, s'appuyait dans sa marche, sur son fils, sur Énée, et par d'aimables propos charmait la longueur du chemin. Le prince troyen admire ces lieux nouveaux pour lui : son œil satisfait s'y promène sur des sites enchanteurs ; tout y plaît au héros ; et dans leurs monuments épars, il aime à chercher l'histoire des premiers habitants de ces contrées. Alors Évandre, le fondateur de la puissance romaine : « Dans ces bois ont erré jadis, parmi les Faunes et les Nymphes, enfants des mêmes bocages, des mortels agrestes, aussi durs que le tronc des chênes dont ils étaient sortis. Sans police et sans arts, ils ne savaient ni féconder la glèbe, ni recueillir dans le présent, ni ménager pour l'avenir. Le gland des forêts, la chair des lions et des ours, telle était leur sauvage pâture. Enfin Saturne vint des demeures célestes, Saturne, déshérité par Jupiter du trône de l'Olympe, et fuyant les foudres d'un fils. Il rassembla ces hordes indociles, éparses au sommet des montagnes, leur donna des lois et des mœurs, et se plut à nommer Latium la plage hospitalière devenue son refuge. Ce fut, dit-on, à ce roi paternel qu'on dut le règne de l'âge d'or ; tant les peuples vivaient heureux sous son paisible empire. Mais aux jours d'innocence succédèrent, par degrés, des jours moins purs, un siècle moins brillant, et la rage de la guerre, et la soif des richesses. Bientôt parurent les bandes ausoniennes et les fiers Sicaniens : la terre de Saturne changea vingt fois de nom. Des chefs étrangers l'asservirent : elle subit le joug de Thybris, tyran farouche, indomptable géant ; et c'est de lui que ce fleuve dominateur de l'Italie fut appelé le Tibre, et perdit ainsi son antique nom d'Albula. Pour moi, chassé de ma patrie, et cherchant des mers éloignées, la fortune toute-puissante et l'irrésistible destin m'ont poussé vers ces bords. Ici m'ont fixé les ordres adorables de la Nymphe dont je tiens le jour ; ici m'enchaînent les oracles d'Apollon. »

Il dit ; et, s'avançant toujours, il montre au héros et l'autel de Carmente, et la porte que Rome appela depuis Carmentale ; pieux hommage rendu jadis à la mère d'Évandre, à cette Nymphe inspirée, qui prophétisa la première les hauts faits des neveux d'Anchise et la splendeur future des remparts de Pallas. Ensuite il arrête Énée devant ce bois immense où le grand Romulus ouvrit un asile : au pied du roc voisin est le froid Lupercal, fameux par le culte de Pan, et cher au dieu de l'Arcadie. Ailleurs se présente le bosquet sacré d'Argilète : Évandre en atteste les religieux abris, et raconte la mort tragique de l'infidèle Argus. Enfin ils découvrent la roche Tarpéienne, et ce Capitole brillant d'or aujourd'hui, mais alors hérissé de buissons incultes. Déjà la sainte horreur du lieu en écartait les timides colons ; déjà sa forêt, sa montagne, les frappaient de terreur. Ce bois sombre, dit le monarque, ces cimes

couronnées de mystérieux ombrages, on ne sait quel dieu les habite, mais un dieu s'y complaît. Là cent fois nos bergers tremblants ont cru voir Jupiter lui-même, secouant sa formidable égide, et rassemblant les orages. Non loin, ces murs en ruine qui frappent vos regards, ce sont les restes de deux cités, monuments des anciens rois. Le vieux Janus éleva l'une, Saturne a bâti l'autre : ici fut Janicule, et là fut Saturnie. »

Durant ces divers entretiens, ils approchaient de l'humble toit du fils d'Arcas ; et sur leur route, des troupeaux épars mugissaient, où tonne dans le Forum la voix des maîtres du monde, où brille dans sa pompe la magnificence des Carènes. On arrive au modeste séjour : « Voici le seuil, dit Évandre, que franchit le magnanime Alcide ; voici le palais qui le reçut vainqueur. Osez, prince, mépriser un vain faste ; et, noble émule d'un dieu, daignez, comme lui, vous asseoir sous le chaume de l'indigence. » À ces mots, il introduit le grand Énée dans l'étroite demeure, et l'invite à se reposer sur un lit de feuillage, couvert de la dépouille d'une ourse de Libye.

La nuit tombe, et de ses ailes ténébreuses enveloppe l'univers. Cependant Vénus, dont le cœur maternel frémit aux moindres alarmes, Vénus n'a pu voir sans effroi le soulèvement de l'Hespérie et ses apprêts tumultueux. Elle s'adresse à Vulcain, et, sur la couche d'or qui les reçoit ensemble, lui dit, de cette voix dont le charme irrésistible réveille la tendresse du dieu son époux : « Tandis que les rois de la Grèce désolaient Ilion, leur proie, et saccageaient ses tours dévouées aux feux ennemis, je n'implorai pour une ville malheureuse ni les merveilles de votre art, ni ces traits redoutables que forgent vos mains immortelles. J'aurais craint, cher époux, d'imposer à vos veilles un labeur inutile. Et pourtant, que ne devais-je pas aux enfants de Priam ! que de pleurs me coûtait souvent le sort cruel d'Énée ! Maintenant, conduit par Jupiter, il a touché les champs Rutules. Je viens donc, enfin suppliante, je viens, ô dieu que je révère, vous demander des armes : c'est une mère, hélas ! qui les demande pour un fils. Près de vous la fille de Nérée, près de vous l'épouse de Tithon, n'essayèrent pas en vain leurs larmes. Voyez quelles ligues nous menacent ; quelles cités, quels peuples, à l'ombre de leurs murailles, aiguisent leurs dards contre moi, et conspirent la perte des miens. »

Elle dit ; et, pendant qu'il balance, Vénus, ouvrant ses bras d'albâtre, y presse mollement son époux. Aussitôt Vulcain sent renaître sa flamme accoutumée : une ardeur connue se rallume en ses veines, et dans ses sens émus court le feu du désir. Tel, quand la foudre étincelante fend les airs embrasés, l'éclair brille, et fuit à travers les nuages en sillon de lumière. L'aimable Cythérée s'applaudit du succès de sa ruse et du triomphe de ses charmes. Alors le dieu qu'enchaîne un éternel amour : « Pourquoi ces longs détours, déesse ? Vénus ne se fie-t-elle plus en Vulcain ? Si vous eussiez autrefois formé le même désir, dès lors il m'eût été facile d'armer les enfants de Teucer. Ni le maître des dieux, ni les destins eux-mêmes n'eussent empêché Troie de rester debout plus longtemps ; et Priam, dix années encore, pouvait régner sur l'Asie. Mais puisque enfin vous méditez la guerre, puisqu'il vous plaît de tenter les combats ; tout ce que peut mon art enfanter de miracles, tout ce que peuvent former d'armes et le fer, et l'airain, et les plus riches métaux, tout ce qu'ont de puissance et la flamme et les vents, je le promets à vos

douleurs. Cessez d'inutiles prières, et doutez moins de votre empire. » En achevant ces mots, il prodigue à son épouse les baisers qu'elle attend, puis, sur le sein de l'Immortelle, s'abandonne aux douceurs d'un paisible repos.

À peine Phébé, dans les cieux, avait fourni la moitié de son tour ; à peine commençaient à se dissiper les premières vapeurs du sommeil. C'était l'heure où, devançant l'aube, l'active ménagère, qui n'a pour soutenir sa vie que son aiguille et ses fuseaux, ranime en son foyer la flamme assoupie sous la cendre, joint le jour à la nuit, et presse, à la lueur d'une lampe, la longue tâche de ses fileuses. Heureuse de pouvoir, à ce prix, conserver chaste le lit de son époux, et suffire à sa naissante famille ! Tel et non moins diligent le dieu du feu se lève avant l'aurore, et de sa couche voluptueuse vole à ses brûlants arsenaux.

Non loin des rives Sicaniennes, et près des bords où Lipare commande à l'Éolie, s'élève une île, dont les rochers fumants se perdent dans la nue. Sous leurs voûtes minées par les feux des Cyclopes, d'immenses cavernes et des antres sans fond tonnent sans cesse à l'instar de l'Etna ; sans cesse, aux coups pesants des marteaux, on entend gémir les enclumes ; le fer ardent étincelle sous le fer qui le dompte, et la flamme rugit en fureur dans ses brasiers. Demeure de Vulcain, cette île s'honore du nom de Vulcanie.... C'est là que l'immortel forgeron descend des hauteurs de l'Olympe. Alors battaient le fer dans leur antre les laborieux Cyclopes, Brontès, Stérope, et Pyracmon aux bras nus. Entre leurs mains était un foudre ébauché, un de ces foudres que Jupiter en courroux lance des cieux sur la terre. Une part est finie, l'autre imparfaite encore. Ils venaient d'y fondre trois rayons d'une grêle épaisse, trois d'une pluie orageuse, trois d'une flamme éblouissante, et trois d'un vent impétueux : maintenant ils mêlaient à l'œuvre terrible les livides éclairs, et le bruit, et la peur, et les carreaux inévitables de la colère céleste. Non loin se façonnaient pour Mars et ce char et ces roues rapides, dont le fracas réveille les guerriers, épouvante les cités éperdues. Ailleurs, c'était l'horrible égide, armure de Pallas irritée : un art industrieux en polissait les mailles d'or, y gravait, en affreux replis, les serpents de Méduse ; et sur le sein de la déesse, la tête sanglante de la Gorgone menaçait même dans la mort.

« Arrêtez, enfants de l'Etna ; laissez là, dit Vulcain, vos travaux commencés : un travail plus grand vous appelle. Il s'agit d'armer un héros : c'est ici que j'attends toute la force de vos bras, toute l'adresse de vos mains, toute la puissance de votre art. Allons, Cyclopes ! hâtez-vous. » Il parle, on obéit ; chacun vole à l'ouvrage, chacun veut sa part du labeur. Déjà l'airain, déjà l'or, coulent en longs ruisseaux ; et l'homicide acier bouillonne dans la vaste fournaise. Sous leurs mains s'arrondit un immense bouclier, fait pour résister seul à tous les traits des Latins : sept fois le bronze sur le bronze en condense l'orbe impénétrable. Les uns, dans d'énormes soufflets, pompent à grand bruit les vents, , et les refoulent à grand bruit : d'autres, au sein des flots, trempent le fer frémissant. La caverne ébranlée mugit sous les enclumes. Avec effort tour à tour soulevés, les lourds marteaux retombent en cadence ; et, sous leurs coups, la tenaille mordante tourne et retourne le métal embrasé.

Tandis que le dieu de Lemnos presse, aux bords Éoliens, ses ardents forgerons, Évandre, en son humble demeure, s'éveille aux feux naissants du jour, au chant

matinal des oiseaux habitués sous son chaume. Le bon vieillard se lève : il revêt sa tunique légère ; à ses pieds s'enlacent les liens d'or du brodequin étrusque ; ses flancs ceignent le glaive qu'il porta dans Tégée, et sur ses épaules flotte en écharpe la peau d'une panthère. Deux chiens, sa garde fidèle, sortent avec lui de son modeste palais, et marchent à côté de leur maître. Tel s'avançait le monarque vers la retraite hospitalière où reposait Énée ; il s'avançait, repassant dans son cœur les entretiens de la veille et ses récentes promesses. Non moins diligent, le fils d'Anchise, à la même heure, venait au-devant du vieux roi. Pallas accompagnait Évandre, Achate accompagnait Énée. Ils s'abordent, leurs mains s'unissent ; et sous le toit qui les rassemble au milieu du palais, ils reprennent en liberté leurs nobles conférences. Ainsi commence le fils d'Arcas :

« Magnanime chef des Troyens ! non, puisque vous vivez, Pergame n'est pas vaincue, et sa gloire doit renaître. Faible appui de tant de grandeur, nos forces n'égalent pas vos besoins. D'une part, le fleuve toscan resserre nos états ; de l'autre, le Rutule nous presse, et tonne autour de nos murailles. Mais je puis vous associer des nations formidables, et grossir votre armée de leurs nombreuses phalanges. Un hasard inespéré vous montre le port du salut : vous arrivez conduit par les destins propices. Non loin s'élèvent, au penchant des collines, les antiques remparts d'Agylla, fondée jadis par une tribu guerrière, qui, des champs de Lydie, vint s'établir sur les monts étruriens. Longtemps heureuse et florissante, Agylla subit dans la suite le joug superbe d'un tyran : Mézence l'accabla de son sceptre de fer. Vous peindrai-je les jeux sanglants de ce barbare ? vous dirai-je ses affreux forfaits ? Dieux ! qu'ils retombent sur sa tête et sur sa race infâme ! Le monstre ! il accouplait à des cadavres des malheureux pleins de vie, les mains appliquées sur les mains, la bouche collée sur la bouche : tourment digne des enfers ! et sur ces lits fétides, dans ce ces horribles embrassements, il aimait à voir ses victimes expirer d'un long trépas. Las enfin de tant de fureurs, le peuple indigné court aux armes ; on assiège l'impie dans ses forts, on égorge ses gardes, on fait voler la flamme jusqu'au faîte de ses tours. Le cruel, échappé au carnage, s'est réfugié sur les terres des Rutules ; et Turnus, qui l'accueille, jure encore de le venger. L'Étrurie donc, en son juste courroux, s'est levée toute entière ; et ses légions, le glaive en main, demandent le sang de l'oppresseur.

« Voilà, prince, les milliers de soldats que je veux joindre à vos drapeaux. Déjà frémissent d'impatience les poupes rassemblées au rivage ; déjà les braves ont dit, Partons ! Un sage aruspice les arrête, et sa voix inspirée leur crie : Noble élite des Méoniens, fiers émules des anciens héros, vous que précipite aux combats un juste ressentiment, vous que Mézence enflamme d'une colère méritée ! le ciel défend qu'un Ausonien commande un peuple si puissant : choisissez des chefs étrangers. » Captive ainsi près du bord, leur valeur n'ose le franchir contre l'avis des dieux. Tarchon lui-même, par ses ambassadeurs, m'a fait offrir le sceptre et la couronne ; il a mis à mes pieds les ornements des rois ; il m'appelle en ses camps, et m'invite à m'asseoir sur le trône de Tyrrhène. Mais refroidie par les glaces de l'âge, accablée du poids des hivers, ma vieillesse renonce à l'empire, et mon bras engourdi refuse de servir mon courage. Ce brillant diadème, mon fils l'eût accepté peut-être, si le sang des Sabins que lui transmit sa mère ne l'unissait à l'Italie.

Vous, dont le sort favorise et la jeunesse et la naissance, vous que proclament les oracles, marchez, élu des dieux ! menez ensemble à la victoire Pergame et l'Ausonie. C'est peu : ce fils, l'espoir et la consolation d'Évandre, Pallas, vous suivra. Que, sous un si grand maître, il s'accoutume au dur métier des armes, aux rudes travaux de Mars ; qu'il contemple, dès ses jeunes années, vos glorieux exploits, et qu'en les admirant, il s'instruise à vous imiter. Je mettrai sous ses ordres deux cents cavaliers arcadiens, la fleur de nos milices : deux cents autres, non moins vaillante escorte, vous seront offerts par lui-même. »

Tels étaient ses discours. Cependant, l'œil pensif et le front baissé, le fils d'Anchise et son fidèle Achate gardaient tristement le silence, et pesaient dans leur amer souci tous les périls de l'avenir. Mais, au signal de Cythérée, l'Olympe s'est ouvert tout à coup. De longs éclairs ont sillonné les nues : la foudre éclate, la terre au loin s'ébranle, et le bruit du clairon étrusque a mugi dans les airs. On regarde : trois fois la voûte éthérée retentit d'un nouveau fracas : on voit sur l'or d'un nuage, dans la région d'un ciel serein, des armes resplendir à travers le céleste azur, et gronder dans leur choc à l'égal du tonnerre. Plus d'un cœur eût frémi de crainte : mais le héros troyen reconnaît, aux sons qu'il devine, les promesses de l'Immortelle dont il reçut le jour. Alors il s'écrie : « Non, non, généreux Évandre, ne cherchez point dans de vaines alarmes ce qu'annonce un tel prodige ; c'est à moi que les dieux s'adressent. Ce signe fortuné, la Déesse ma mère l'avait prédit à mon amour, si la guerre s'allumait. Vulcain a forgé cette armure ; et Vénus, du haut des cieux, l'apporte à son fils pour sa défense. Ah ! malheureuse Laurente ! quel épouvantable carnage menace tes enfants ! Que tu me paieras cher, Turnus, ta folle audace ! Quel vaste amas de boucliers, de casques, de corps sanglants, tu rouleras dans tes flots, dieu du Tibre ! Qu'ils se liguent maintenant ! qu'ils rompent les traités ! »

À ces mots, Énée se lève du siège qu'il occupait. D'abord, il réveille les feux assoupis sur l'autel domestique, et se prosterne avec joie devant les Lares hospitaliers, devant les modestes Pénates qui l'accueillirent la veille. Son glaive religieux leur immole deux brebis sans taches ; Évandre y joint ses dons, Achate y joint ses offrandes. Ensuite le héros vole à ses galères, et revoit ses guerriers. Dans leur nombre, il choisit les plus intrépides, ceux qui doivent le suivre au milieu des hasards. Les autres s'abandonnent sur l'onde à sa pente insensible, et descendent mollement le fleuve dont le cours les seconde : ils vont apprendre au jeune Iule et le succès d'un père et sa nouvelle alliance. Bientôt sont prêts les coursiers qui porteront aux champs étrusques l'élite de Pergame. Le plus fier bondira sous Énée. La dépouille d'un lion superbe couvre tout entier l'animal belliqueux, et sur ses larges flancs brille armée d'ongles d'or.

. Tout à coup le bruit a couru dans l'humble Pallantée qu'à l'instant part le rapide escadron dirigé sur les murs toscans. Les mères tremblantes redoublent leurs vœux : l'approche du danger augmente leur effroi ; et déjà le démon du meurtre leur apparaît sous sa plus noire image. Au moment de quitter son fils, Évandre ému le serre longtemps contre son cœur, l'arrose d'un torrent de larmes, et dit en gémissant : Oh ! si Jupiter me rendait mes premières années ! si j'étais encore à cet âge où Préneste, au pied de ses tours, me vit coucher dans la poudre

ses plus orgueilleux défenseurs, et livrer aux flammes, après la victoire, les monceaux de leurs boucliers ! Mon bras alors précipita leur roi, le farouche Hérilus, dans les abîmes du Tartare. Trois âmes, affreux prodige ! trois âmes, don merveilleux de Féronie, sa mère, faisaient mouvoir cet horrible colosse : une triple armure le protégeait dans les batailles : une triple mort en pouvait seule trancher la vie. Et cependant cette main, par trois fois triomphante, ravit au monstre étouffé sa triple âme et ses trois armures. Non, si le temps jaloux ne m'eût enlevé ma vigueur, je ne me verrais point, hélas ! arraché maintenant à tes douces caresses, ô mon fils ! et jamais, odieux voisin, Mézence, insultant à mes cheveux blanchis, n'eût promené sur tant de têtes le glaive du trépas, n'eût rendu veuve de tant de citoyens sa ville infortunée. Ô vous, dieux que j'implore ! et toi, puissant maître des dieux, ô Jupiter ! ayez, de grâce, ayez pitié d'un monarque et d'un père ; écoutez sa voix suppliante. Si vos arrêts, si les destins conservent Pallas à ma tendresse ; si je dois vivre pour le revoir, pour l'embrasser encore ; daignez prolonger mes jours, j'accepte à ce prix tous les maux. Mais si ta rigueur, ô Fortune ! le menace d'un coup funeste ; ah ! plutôt, romps à l'instant la trame de ma cruelle existence, tandis qu'au moins le doute balance mes terreurs, que l'avenir incertain me laisse un rayon d'espérance, que je puis, ô mon bien-aimé, toi le seul charme de ma vieillesse, te presser encore sur mon sein ! Oui, que cent fois j'expire, avant qu'un douloureux message vienne blesser mon oreille ! » Ainsi ce père désolé exhalait ses derniers adieux ; et ses gardes en pleurs le reportaient, faible et mourant, au fond de son palais.

Enfin la troupe valeureuse s'est élancée des portes. À la tête marchent le prince d'Ilion et le fidèle Achate : ensuite paraissent les autres chefs de la jeunesse troyenne. Lui-même, au centre des phalanges, Pallas éblouit les regards et par l'éclat de sa parure, et par la pompe de ses armes. Telle rayonne, au matin, l'étoile chère à Vénus, lorsque, humide encore des eaux de l'Océan, elle se lève dans les cieux couronnée de lumière, et dissipe, à ses feux sacrés, les ténèbres de la nuit. Debout sur les remparts, les mères troublées soupirent, et suivent au loin des yeux le nuage de poussière, qui roule étincelant de l'airain des guerriers. Ils volent, abrégeant la route, à travers les taillis épais, à travers les étroits sentiers. Arrivés dans la plaine, un cri part, les coursiers s'alignent ; et leurs fers, qui résonnent à grand bruit, battent en cadence les champs poudreux.

Aux bords que le Cérite baigne de ses flots, toujours frais, s'étend un bois immense, religieuse enceinte, vénérée dès les premiers âges. Alentour se replie une longue chaîne de collines, dont les noirs sapins le couronnent en vaste amphithéâtre. Adorateurs de Silvain, jadis les vieux Pélasges, si l'on en croit la renommée, consacrèrent ces ombrages au dieu des champs et des troupeaux ; et sa fête, après tant de siècles, raconte encore au Latium la venue d'un peuple étranger. Non loin du fleuve, Tarchon et ses vaillants Étrusques avaient retranché leur camp sous les hauteurs voisines ; et, du sommet de la montagne, l'œil pouvait déjà découvrir leur armée toute entière, et ses nombreux pavillons couvrant la face des campagnes. C'est là que s'arrête le fils d'Anchise et sa bouillante cohorte, là que respirent enfin et les coursiers et les soldats.

Cependant la brillante déesse de Paphos, Vénus, s'avançait, portant sur un

nuage éclatant les présents destinés à son fils. De loin, elle aperçoit Énée, qui seul, au détour du vallon, goûtait sous un saule écarté la fraîcheur du rivage. Alors elle se manifeste à ses yeux, et d'une voix pleine de douceur : Les voilà, ces dons promis, ouvrage de mon époux, et chef-d'œuvre d'un art divin. Cours maintenant, mon fils, cours défier sans crainte et l'altier Laurentin et l'audacieux Turnus. » Vénus dit ; ses lèvres de rose effleurent mollement le héros, et devant lui sa main dépose au pied d'un chêne le radieux trophée.

Fier des présents de l'Immortelle, et comblé des faveurs des dieux, Énée tressaille d'une noble joie. Ses regards enchantés parcourent dans tous les sens l'armure merveilleuse. Il admire, il touche, il essaie et ce casque au panache terrible, au cimier vomissant la flamme, et cette épée qui porte le destin des combats, et cette épaisse cuirasse, impénétrable airain, masse énorme, sanglante, pareille à la nue orageuse qui s'embrase tout à coup aux rayons du soleil, et renvoie au loin son éclat. Vingt fois il prend, laisse et reprend vingt fois ces brillants cuissards, où l'argent se mêle à l'or pur, et balance d'un air martial tantôt la redoutable lance, tantôt le bouclier d'ineffable structure.

Sur l'orbe immense Vulcain avait tracé l'histoire de l'Italie et les triomphes des Romains ; Vulcain, pour qui le sort n'a point d'arrêts cachés, pour qui l'avenir est présent. Là figuraient tous ces héros, future postérité d'Ascagne, et ces batailles mémorables qui leur devaient un jour asservir l'univers. D'abord s'offrait l'antre de Mars. Au fond, couchée sur la verdure, une louve allaitait deux enfants jumeaux. Pendus à ses mamelles, ils s'y jouaient en souriant, et suçaient sans effroi leur sauvage nourrice. Inclinant vers eux sa tête maternelle, elle les flattait tour à tour, et de sa langue caressante façonnait leurs membres informes. Non loin, c'était Rome naissante ; c'étaient les Sabines, enlevées (insigne audace !) au milieu d'un peuple nombreux, au sein même du Cirque en ses jeux solennels. Soudain éclatait la guerre entre les tribus de Romulus et les austères Sabins, conduits par le vieux Tatius. À côté, les deux rois ont cessé de combattre : armés encore, et debout devant les autels, ils attestent, la coupe en main, Jupiter Stateur ; et le sang d'une laie cimentait leur nouvelle alliance. Ailleurs, dans leur essor contraire, deux quadriges aux coursiers fougueux s'arrachaient, vif encore, Métus en lambeaux. Lâche Albain, que ne gardais-tu tes serments ! Tullus, à travers la forêt profonde, traînait les entrailles du parjure ; et les ronces,. au loin rougies, dégouttaient d'une rosée sanglante. Près de là, ramenant Tarquin, Porsenna commandait à Rome d'accepter les fers du tyran. Mais quand les bandes conjurées insultaient déjà ses murailles, Rome entière, courant aux armes, jurait de rester libre. On voyait le monarque étrusque, l'air indigné, l'œil menaçant, frémir à l'aspect de Coclès osant rompre le pont du Tibre, à l'aspect de Clélie osant briser ses chaînes et franchir le fleuve à la nage. Vers le bord supérieur dominait Manlius : gardien de la roche Tarpéienne, il veillait sur le temple, et couvrait l'altier Capitole. D'une part s'élevait, encore hérissé de son chaume, l'humble palais de Romulus. De l'autre, voltigeant sous l'or des portiques, une oie au plumage argenté trahissait par ses cris l'approche furtive des Gaulois. Les Barbares se glissaient dans l'ombre, à travers les buissons ; et déjà leur troupe impie escaladait l'auguste enceinte, à la faveur des ténèbres dont l'épaisse nuit enveloppait les airs. On les distingue à l'or de leur

chevelure, à l'or de leur barbe ondoyante ; leurs saies brillantes sont rayées d'or, des colliers d'or s'enlacent à l'ivoire de leur cou. Dans leur main luisent deux javelots des Alpes, et de longs boucliers protègent tout leur corps.

Au-dessous, le burin céleste avait gravé les Saliens et leurs danses, les Luperques sans voiles et leurs courses vagabondes, et les Flamines décorés de leur houppe de laine, et les anciles tombés des cieux. Au milieu de ces fêtes, nos chastes matrones, promenant par la ville les images des dieux, s'avançaient lentement sur des chars suspendus. Plus bas, Vulcain, dans un lointain immense, creusa les abîmes du Tartare, profond manoir de Pluton. Vous étiez là, pervers, portant la peine de vos crimes : on t'y voyait, Catilina, cloué sur ta roche pendante, et tremblant devant les Furies. À l'écart, l'Elysée s'ouvrait pour les justes, et Caton leur donnait des lois. Parmi tant de vivants tableaux, l'œil admirait surtout l'image d'une mer agitée, roulant sur un vaste fond d'or ses vagues blanchies d'écume. Alentour, des dauphins d'argent pur se jouaient en cercle folâtre, battaient l'onde de leur queue, et fendaient les flots bouillonnants. Au centre, le choc des proues d'airain peignait les conflits d'Actium : Leucate, à ces luttes formidables, paraissait tout en feu ; et les plaines d'Amphitrite réfléchissaient au loin l'éclat des armes d'or.

D'un côté, c'est Auguste entraînant l'Italie aux combats ; Auguste, qu'accompagnent le sénat et le peuple, les dieux de Rome et les dieux de l'Olympe. Il rayonne, debout sur sa poupe élevée : son casque est ceint d'une brillante auréole, et l'astre paternel resplendit sur sa tête. À l'autre aile, secondé du ciel et des vents, Agrippa s'avance, terrible, et, de la voix, animant ses cohortes. Noble trophée de sa valeur, la couronne rostrale étincelle sur son front glorieux. Vis-à-vis, c'est Antoine soutenu de ses légions barbares, foule innombrable et bigarrée d'armures différentes. Vainqueur des contrées de l'Aurore et des rivages de la mer Rouge, il mène avec lui les noirs enfants du Nil, et les forces de l'Orient, et les hordes semées sur les bords lointains de l'Oxus. Ô crime ! ô honte ! à sa suite vogue une épouse égyptienne.

Tout s'élance à la fois ; et sous le tranchant des rames, sous la triple dent des éperons, s'enfle, bondit, retombe un océan d'écume. Le bord a fui, la charge sonne : on croit voir, sur le gouffre humide, se heurter les Cyclades arrachées de leurs fondements, ou les monts gigantesques courir contre les monts ; avec tant de fracas s'abordent les énormes galères, montées de tours et de soldats. De toutes parts volent et la flamme dévorante, et les traits, et le fer ailé : les champs de Neptune rougissent d'un carnage inconnu. Cependant la reine, sur ses brillants navires, anime, aux sons d'un sistre d'or, ses troupes basanées.... Malheureuse ! elle n'aperçoit pas derrière elle deux serpents qui l'attendent. Cent divinités monstrueuses, à leur tête l'aboyant Anubis, osent défier Vénus, et Minerve, et Neptune : déjà se lève leur dard impie. Mars, hérissé de fer, rugit au sein de la mêlée. Les cruelles Euménides planent autour de lui, secouant leurs vipères. Hideuse, et sa robe en lambeaux, la Discorde insensée court en triomphe de rangs en rangs ; et Bellone la suit, armée d'un fouet ensanglanté.

Mais le dieu qu'adore Actium, Apollon, regardait ces combats. Il tend son arc du haut des airs ; et soudain frappées de terreur, ont à la fois tourné le dos les bandes

confuses de l’Égypte et de l’Arabie, des champs de l’Inde et de Saba. On voyait la reine elle-même, implorant les zéphyrs, livrer toutes ses voiles à leur souffle, et déployer tous les cordages. Le divin forgeron l’avait représentée, fuyant à travers mille morts, le front déjà couvert des pâleurs du trépas, et poussée vers le bord par l’onde et les vents conjurés. Devant elle, colosse immense, le Nil en pleurs étend ses vastes bras, et, déroulant sa robe humide, ouvre, pour cacher les vaincus, son sein d’azur et ses grottes profondes.

Enfin César, trois fois porté dans Rome sur un char triomphal, payait aux dieux de l’Italie le tribut de sa gloire, et leur dressait dans la ville éternelle trois cents temples majestueux. Partout les parvis retentissent du bruit des fêtes, des éclats de la joie, et des applaudissements prodigués au vainqueur. Chaque temple a ses hymnes et ses danses, chaque autel ses fleurs, son encens ; et le pavé des sanctuaires fume au loin du sang des génisses. Lui-même, assis sous les portiques éblouissants du dieu du jour, il reçoit les offrandes des peuples, et suspend leurs couronnes à ces voûtes pompeuses. Devant lui s’avance la longue file des nations vaincues : ainsi que de langage, elles diffèrent d’habits et d’armures. Là respirent sur l’airain, près du Nomade errant, l’Africain vêtu de sa robe flottante ; près de l’impétueux Lélège, le Care farouche, et le Gélon aux flèches inévitables. L’Euphrate, ici moins fier, semble rouler plus mollement ses ondes. À côté vainement s’indignent et le Morin traîné captif des bouts de l’univers, et le Rhin aux deux bouches grondantes, et l’Hyrcanien jusqu’alors invincible, et l’Araxe mugissant sous un pont qui l’outrage.

Telles étaient, sur le divin bouclier, présent de Vénus même, les merveilles qui charmaient Énée. Sans connaître tant de hauts faits, il en aime déjà l’image, et charge avec orgueil sur ses épaules le sort de ses neveux et leur gloire à venir.

Livre neuvième

TANDIS que ces soins guerriers occupent loin du Tibre le héros troyen, la fille de Saturne, du haut des sphères étoilées, envoie Iris vers l'audacieux Turnus. Assis alors dans un vallon solitaire, sous les ombrages consacrés à l'auteur de sa race, au divin Pilumnus, Turnus y reposait sa fougue. La brillante messagère l'aborde, et de ses lèvres de rose, « Turnus, dit-elle, ce que n'eût osé promettre à tes vœux aucun des Immortels, la fortune aujourd'hui vient te l'offrir d'elle-même. Énée, quittant sa nouvelle Troie, délaisse et son peuple et sa flotte, pour aller, au mont de Pallas, mendier les secours d'Évandre. Que dis-je ? il court, jusqu'aux plages reculées où régna Corythus, armer une poignée d'Étrusques, un vil ramas de pâtres. Qui t'arrête ? où sont tes coursiers ? où sont tes chars ? Il en est temps : pars, vole, et porte l'effroi dans ses camps. » À ces mots, déployant ses ailes, Iris remonte vers l'Olympe, et trace, en fuyant sous la nue, un arc immense de lumière.

Le guerrier l'a reconnue. Les bras tendus vers elle, et la suivant des yeux sous la voûte azurée, il s'écrie : « Honneur du firmament, Iris ! quel dieu, pour moi, t'envoya des cieux sur la terre ? d'où jaillissent ces clartés soudaines ? Je vois s'ouvrir les immortelles demeures, je vois errer les astres au sein de l'empyrée. Salut, présage de victoire ! quelle que ce soit ta source ineffable, tu m'appelles aux armes, et j'y cours. » Il dit, et marche au rivage. Là ses mains, dans une eau limpide, se purifient de leurs souillures ; et sa voix, implorant les dieux, les fatigue de vœux redoublés.

Déjà s'avançait en silence toute l'armée des Latins, riche en brillants coursiers, riche en guerriers éblouissants de pourpre, de broderies et d'or. Messape commande aux premiers rangs ; les derniers obéissent aux enfants de Tyrrhée. Au centre, paraît Turnus : chef superbe, il rayonne d'éclat sous sa pompeuse armure, et domine de sa tête altière ces belliqueux essaims. Tel, grossi de vingt fleuves tributaires, le Gange fier, mais tranquille, roule avec majesté : tel poursuit son cours imposant le Nil aux ondes limoneuses, quand ses flots qui décroissent ont reflué des plaines dans son lit natal. Tout à coup les Troyens ont vu de noirs tourbillons de poussière s'amonceler, s'étendre, et couvrir les champs de ténèbres. Du haut d'une tour opposée, Caïcus donne le premier l'alarme : « Amis ! quel épais nuage roule, pareil à la sombre tempête ! Des javelots ! des dards ! Courez, volez, bordez vos murs ! C'est le Rutule ; aux armes ! » De longs cris soudain lui répondent ; les portes se ferment, et les soldats en foule garnissent les remparts. Ainsi le grand Énée le prescrivit en s'éloignant. « Quels que soient, durant mon absence, les accidents de la fortune, que vos phalanges téméraires ne tentent point le sort des batailles, ne s'aventurent point dans la plaine. Retranchés dans vos camps, bravez, à l'abri de leurs forts, une impuissante attaque. » En vain donc l'honneur qui murmure leur montre ouvert le champ de la vengeance : leur audace, enchaînée par un ordre suprême, gronde oisive à l'ombre des portes ; et, cachés dans leurs tours, ils attendent sous les armes l'ennemi qui s'approche.

Turnus, précipitant sa course, a laissé derrière lui ses légions tardives. Suivi d'un rapide escadron, Turnus paraît à l'improviste, Turnus est au pied des murailles. Il monte un coursier Thrace, aux crins d'ébène, marqués d'albâtre ; et, sur son casque d'or, flotte un panache de pourpre. « Guerriers ! qui., le premier, défiera Troie ? qui lancera le premier trait ? Moi, » dit-il ; et brandissant un dard, sa main le fait siffler dans l'air, pour signal des combats ; puis, superbe, il s'élance dans l'arène. Sa bouillante escorte applaudit, et vole, annoncée par d'horribles clameurs. Le repos des Troyens l'étonne : « Les lâches ! n'oser descendre dans la lice ! n'oser opposer le glaive au glaive ! mais languir, mais trembler dans un camp ! » Furieux, et poussant son coursier, Turnus va, vient, cent fois tourne autour des clôtures, et cherche à pénétrer l'enceinte impénétrable. Tel, rôdant par une nuit orageuse près d'un nombreux bercail, un loup mord en frémissant les barreaux qui l'arrêtent ; et, battu des vents, de la grêle, affronte et la grêle et les vents. Tandis qu'à couvert du danger, les agneaux bêlent sous leurs mères, farouche, et l'œil en feu, il bondit, il hurle de rage contre sa proie absente. Sa faim, qu'un long jeûne aiguillonne, s'irrite à l'appât du carnage, et sa gueule brûlante est altérée de sang. Ainsi le Rutule, à l'aspect du camp ceint de murs, s'enflamme de colère ; ainsi, contre l'obstacle, rugit son courroux forcené. Comment s'ouvrir un passage ? comment arracher les Troyens de leur indigne retraite, et les attirer dans la plaine ?

Mouillée sous le flanc des remparts, leur flotte reposait, défendue par les boulevards qui l'entourent et par les eaux du fleuve. Turnus fond sur les nefs, Turnus appelle à l'incendie ses guerriers triomphants ; et le premier, dans ses transports, il saisit un pin embrasé. Sa fougue a passé dans leur âme ; chacun de ses soldats semble un nouveau Turnus, et mille bras à l'envi s'arment de noirs brandons. De toutes parts volent les débris ardents des foyers ; la torche fumante sillonne au loin les airs de ses clartés livides, et la flamme ondoie dans les cieux en tourbillons étincelants.

Ô Muses ! quel dieu détourna des Troyens cet horrible incendie ? quel pouvoir sauva leurs vaisseaux de ces feux dévorants ? Parlez : antique est ce prodige, mais la foi des vieux âges en a consacré la mémoire.

Lorsque autrefois, dans la Phrygie, Énée construisait ses navires au pied du mont Ida, et se disposait à franchir l'immensité de l'Océan, l'auguste aïeule des dieux, Cybèle elle-même, adressa, dit-on, ces paroles au puissant Jupiter : « Écoute, ô mon fils, une mère qui t'implore ; écoute, au nom de ma tendresse ! au nom de l'Olympe où tu règnes ! Un bois sacré, depuis longtemps mon séjour le plus doux, étendait sur l'Ida ses religieux ombrages. Les mortels s'y plaisaient à mes fêtes, sous la sainte horreur de ses pins ténébreux et de ses vieux érables. Cependant un noble exilé cherchait où bâtir ses galères ; et ces pins que j'aimais, j'en fis avec joie l'abandon. Maintenant, l'avenir tourmente ma pensée. Calme les craintes qui m'obsèdent : que, dans leurs courses fortunées, ils triomphent des flots et d'Éole ! Enfants de nos montagnes, qu'ils soient comme elles indestructibles ! »

Ainsi répond à la déesse le dieu moteur du monde : « Ô ma mère ! osez-vous tenter les destins ? Où s'égare un vœu qui les blesse ? Quoi ! l'ouvrage d'une main

mortelle jouir d'une immortelle durée ! Quoi ! sur l'onde périlleuse Énée se flatterait de courir sans péril ! le ciel fait-il de tels miracles ? Non ; mais qu'une fois au terme de leurs lointains voyages, vos poupes chéries atteignent les plages de l'Ausonie ; qu'elles puissent, échappées à tant de fléaux, porter enfin le grand Énée dans les plaines de Laurente : alors je les dépouille de leur forme périssable ; mon pouvoir les change en déités des mers ; et nouvelles Néréides, telles que Doto, que Galatée, elles fendront de leur sein d'albâtre les champs écumeux d'Amphitrite. » Il dit ; et pour garants, il atteste ces fleuves qui coulent sous les lois de son frère ; ces fleuves aux noirs rivages, aux gouffres bouillonnants de bitume et de feu. Sa tête a fait un signe ; à ce signe redoutable, tout l'Olympe a tremblé.

Le jour promis était venu, les Parques avaient filé les temps prescrits, lorsque l'attentat de Turnus avertit la mère des dieux de soustraire aux flammes ses navires favoris. Tout à coup brille aux yeux une lumière inconnue : parti des portes de l'Aurore, un nuage immense a traversé les cieux ; et les chœurs de l'Ida retentissent dans les airs. Bientôt une voix tonnante, arrivant de la nue, remplit au loin les deux camps d'une égale stupeur : « Arrêtez, enfants d'Ilion ! Cybèle veille sur ses carènes, et sans vous saura les défendre. Turnus embraserait l'humide abîme plutôt que ces bois sacrés. Vous, nefs, soyez libres ; allez, Nymphes des eaux, mêlez-vous à vos sœurs : la mère des dieux l'ordonne. » Et les nefs, de concert, ont, à ces mots, rompu les câbles qui les enchaînaient au rivage ; leur bec s'incline vers les flots ; et, pareille aux légers dauphins, chacune s'est plongée sous les ondes. Puis, ô soudaine métamorphose ! autant de proues d'airain bordaient naguère la molle arène, autant de jeunes divinités remontent à l'humide surface, et nagent, en se jouant, sur la vague argentée.

Les Rutules ont pâli d'effroi ; frappé lui-même de terreur, Messape contient mal ses coursiers éperdus ; et le Tibre, interrompant son cours, rebrousse en grondant vers sa source. Mais l'audacieux Turnus n'a rien perdu de sa confiance. Il insulte à la peur, et ranime ainsi les courages : « C'est aux Phrygiens à trembler ; Jupiter même leur enlève leur refuge ordinaire ; ils n'attendent ni les traits, ni les feux des Rutules. Voilà donc les mers fermées pour eux ! Plus de fuite, plus d'espoir. L'onde leur échappe, et la terre est à nous ; tant l'Italie, contre eux, vomit d'innombrables armées ! Je ne m'effraie pas de quelques vains oracles, dont leur jactance fait parade. Ils ont touché les bords de l'heureux Latium : leurs destins sont remplis, Vénus est satisfaite. Turnus aussi, Turnus a ses destins ; c'est d'exterminer par le glaive une race infâme, qui m'ose arracher mon épouse. Les Atrides sont-ils donc les seuls qu'indignent de pareils outrages ? et n'est-ce qu'à Mycènes que la vengeance en est permise ? Mais quoi ? Pergame deux fois périr !... Oui ; puisque, deux fois parjure, Pergame n'a point encore toutes les femmes en horreur. Ils se fient, les lâches ! aux retranchements qui les cachent, aux fossés qu'ils nous opposent. Faibles barrières contre la mort ! N'ont-ils pas vu les murs de Troie, ces murs bâtis par Neptune, s'écrouler dans les flammes ? . Allons, vaillante élite ; qui de vous, le fer en main, s'apprête à saper ces remparts ? qui de vous, avec moi, fond sur ces camps épouvantés ? Je n'ai besoin, contre ces vils transfuges, ni des armes de Vulcain, ni des mille vaisseaux de l'Aulide. Que l'Étrurie toute entière accoure se liguer ce avec eux : nous n'irons pas, brigands nocturnes, ravir, à

l'heure des ténèbres, l'image de Pallas, et dans l'ombre complice égorger les gardes d'un temple ; nous n'irons pas, fabriquant un cheval trompeur, nous enfouir, pour vaincre, dans ses flancs ténébreux. C'est à la clarté du ciel, c'est à la face des dieux mêmes, que je veux, moi, de leur repaire faire un vaste bûcher. Turnus leur apprendra qu'ils n'ont point affaire à des Grecs, à cette jeunesse d'Argos qu'Hector arrêta dix années. Mais déjà le soleil penche vers son déclin. Vous donc, soldats ! contents des travaux du jour, donnez la nuit au repos ; et demain, prêts aux combats, espérez la victoire. »

Cependant Messape est chargé de placer aux portes une garde assidue, et d'allumer autour des lignes des feux qui les éclairent. Quatorze guerriers choisis doivent observer les forts ; sous chacun d'eux marchent cent braves au panache de pourpre, au casque brillant d'or. Déjà commence la ronde vigilante ; tour à tour on se croise, on se relève tour à tour ; puis, sur la molle verdure, on noie dans le vin les soucis, on boit à pleines coupes l'oubli des fatigues passées. La flamme luit dans les ténèbres ; et les jeux, trompant le sommeil, charment les veilles de la nuit.

Du haut de leurs murailles, les Troyens ont vu ces apprêts, et leur cœur n'est pas sans effroi. Les uns, de leurs rangs armés, couronnent les créneaux ; les autres, à l'envi, courent explorer les postes. Ceux-ci joignent par des ponts et les boulevards et les tours ; ceux-là font de vastes amas et de lances et d'épées. L'âme de ces travaux, c'est Mnesthée, c'est l'ardent Séreste, eux qu'un héros absent oppose à la tempête, eux qui sauront, dans les alarmes, diriger ses phalanges et commander pour lui. Déployées le long des remparts, les légions fidèles se partagent le danger ; chacun veille et s'anime au devoir que le sort lui confie.

À l'une des portes se distinguait Nisus, intrépide guerrier qu'Hyrtacus mit au jour. Jadis fier chasseur de l'Ida, maintenant compagnon d'Énée, il excelle à lancer le javelot rapide et la flèche légère. À ses côtés est Euryale ; Euryale, jeune ami de Nisus. Nul, parmi les Troyens, ne l'efface en beauté ; nul, avec plus d'éclat, ne brilla jamais sous les armes. Aimable enfant ! à peine commence à poindre, sur ses joues virginales, le duvet de l'adolescence. Toujours unis, toujours on les voyait ensemble ; ensemble ils volaient aux combats ; et dans ce moment même, placés ensemble à la même porte, ils la gardaient ensemble. Tout à coup Nisus : « Est-ce un dieu qui m'enflamme, cher Euryale ? ou chacun se fait-il un dieu du fantôme qu'il aime ? Je ne sais ; mais la soif des hasards, mais le besoin d'un grand exploit, depuis longtemps tourmentent mon courage : je suis las enfin du repos qui m'enchaîne. Tu vois à quelle sécurité s'abandonnent les Rutules. Ensevelis dans les vapeurs du sommeil et du vin, ils dorment ! … leurs feux mourants pâlissent, et dans leur camp règne un vaste silence. Apprends donc quel projet roule en ma pensée, quel espoir mon âme a conçu. Le peuple, les grands, l'armée, tous redemandent le fils d'Anchise. Heureux qui, perçant jusqu'à lui, le ramènerait triomphant ! Eh bien ! qu'on t'assure, Euryale, le prix de mon audace : l'honneur me suffit, et je pars. J'espère trouver, sous ces hauteurs, un chemin qui me conduise aux murs de Pallantée. »

À l'image de la gloire, Euryale étonné s'embrase d'une héroïque ardeur ; et déjà brûlant de se joindre à son bouillant ami : « Est-ce donc moi, Nisus, que tu n'oses

associer à tes hardis projets ? Quoi ! seul, seul et sans moi, je te verrais voler à de si nobles périls ! Ah ! ce n'est pas ainsi qu'un père, que le vaillant Ophelte, au milieu des menaces d'Argos et des fatigues laborieuses d'Ilion, instruisit jadis mon enfance ; tel, avec toi, n'a point failli ton Euryale, depuis que nous suivons ensemble le magnanime Énée et son errante fortune. Là, oui, là palpite un cœur qui méprise la mort ; un cœur pour qui la vie ne paierait pas trop cher ce brillant honneur où tu cours. » « Non, répliqua Nisus, non, je ne craignais de toi ni terreurs ni faiblesse. Moi, t'accuser ! jamais ! Qu'ainsi puisse le grand Jupiter me rendre à l'amitié ceint des palmes de la victoire ! qu'ainsi puissent tous les dieux nous regarder dans leur amour ! Mais que de risques à courir dans ces périlleuses entreprises ! Ah ! si le destin contraire, si quelque dieu jaloux me réservait un coup funeste, consens, de grâce, consens à me survivre : si jeune, est-ce à toi de mourir ? Qu'un ami, quand je ne serai plus, ravisse au vainqueur ma dépouille, ou la rachète au prix de l'or, et la recouvre d'un peu de terre ! Qu'au défaut de mes tristes restes, il offre à mon ombre absente les libations funèbres, et lui consacre au moins la vaine image d'un tombeau ! Que je ne sois pas, pour ta mère infortunée, la cause d'un affreux désespoir ! elle, hélas ! elle qui, seule de tant de mères, osa suivre un fils sur les flots, et dédaigna pour toi la cour du généreux Aceste ! » Mais Euryale : « En vain tu m'opposes de frivoles prétextes ; le sort en est jeté : marchons. » Il dit, et réveille les gardes. À l'instant de nouveaux guerriers remplacent le couple intrépide, et veillent à leur tour au poste qu'il occupait. Libre alors, Euryale se joint à Nisus ; et vers le pavillon royal tous deux s'avancent à grands pas.

C'était l'heure où Morphée suspend au loin sur la terre les soucis des mortels, et verse dans tous les cœurs le doux oubli des maux. Debout cependant, les princes du peuple et les chefs de l'armée balançaient au conseil les chances douteuses du combat : « Quel parti prendre ? quel envoyé fidèle adresser au héros troyen ? » Tandis qu'ils délibèrent, appuyés sur leurs longues javelines, et couverts de leurs boucliers, le camp, dans un calme guerrier, repose et se tait autour d'eux. Tout à coup paraissent Euryale et Nisus : « On ne peut, disent-ils, on ne peut trop tôt les admettre ; un grand intérêt les amène, et les moments sont chers. » Ascagne sourit à leur impatience, et leur permet de s'expliquer.

Alors le fils d'Hyrtacus : « Oh ! fasse le ciel, dignes compagnons d'Énée, que votre faveur nous seconde ! daignez peser notre entreprise, et non pas nos années ! Plongé dans la double ivresse du sommeil et du vin, l'ennemi ne se fait plus entendre : près de la porte qu'avoisinent les mers, non loin de l'endroit où la route se partage, nous avons observé nous-mêmes un lieu favorable aux surprises : partout s'éteignent les feux interrompus, et leur noire fumée monte seule dans les airs. Par lez : nous brusquons la fortune, nous courons chercher Énée jusqu'aux murs de Pallas ; et bientôt vous le verrez lui-même, chargé d'immenses dépouilles, après un long carnage, reparaître ici plein de gloire. Ne craignez pas qu'un chemin trompeur nous égare : vingt fois, dans nos chasses lointaines, au fond de ces obscures vallées, nous avons aperçu les abords de la ville ; vingt fois nous avons reconnu tous les détours du fleuve. »

À ces mots Alétès, dont l'âge a blanchi les cheveux et mûri la sagesse : « Dieux

de ma patrie ! Dieux, dont la providence veille encore sur Pergame ! non, vous ne voulez pas que Troie périsse toute entière, puisque vous suscitez parmi ses enfants des âmes si hautes et de si mâles courages. » En s'exprimant ainsi, le vieillard ému les serrait tous deux dans ses bras, les arrosait tous deux de larmes de joie. « Quel prix, ô couple magnanime, quel prix assez noble pourrait payer tant d'héroïsme ? Votre plus belle récompense, vous la trouvez dès aujourd'hui dans l'affection des dieux et dans vos vertus mêmes. Bientôt les faveurs d'Énée viendront vous chercher à leur tour ; et charmé d'un tel dévouement, sans cesse le jeune Iule en conservera la mémoire. »

« Oui, oui, sans cesse, reprend Ascagne ; est-il pour moi d'autre salut que le retour d'un père ? Ah ! je vous en conjure par nos divins Pénates, par les Lares d'Assaracus, par les feux éternels de la chaste Vesta ; volez, volez, pieux amis ! tout mon bonheur, tout mon espoir, je les confie à votre amour : ramenez-moi mon père, rendez-moi sa présence ; avec elle vous me rendrez la vie ! Je vous promets, Nisus, deux coupes d'argent pur, ornées de figures saillantes, et d'un travail exquis : mon père les sauva du pillage dans Arisbe conquise. J'y veux joindre un double trépied, deux riches talents d'or, et ce cratère antique, ouvrage de Tyr, que Didon m'a donné. Mais si la victoire nous soumet l'Italie, et nous livre, avec le sceptre, la dépouille de ses rois : vous avez vu quel superbe coursier montait le fier Turnus, sous quelle armure d'or rayonnait son orgueil ; eh bien ! ce coursier, cette armure, et son brillant pavois, et son panache de pourpre, je ne souffrirai pas que le sort en dispose : dès à présent, Nisus, ils sont à vous. À ces dons mérités mon père ajoutera douze belles captives déjà mères, douze captifs choisis et leurs armes, et, de plus, ces gras pâturages, royal domaine de Latinus. Et toi, dont l'âge devance à peine mon printemps, respectable jeune homme ! dès ce moment tout mon cœur t'appartient ; j'embrasse en toi pour toujours le compagnon de ma fortune. Jamais Iule, sans toi, n'ira chercher la gloire ; dans la paix, dans la guerre, tu seras, je le veux, mon conseil et mon bouclier. »

Euryale, à son tour : « Nul instant de ma vie n'en démentira les prémices ; dans les succès, dans les revers, l'honneur me trouvera le même ; j'en fais le serment solennel. Mais au-dessus de tous les dons, il est une grâce que j'implore. Le ciel me conserve une mère, du beau sang de Priam, une mère infortunée, qui s'arracha, pour me suivre, des rivages d'Ilion et du palais d'Aceste. Et moi, sans l'avertir du péril où je cours, sans l'avoir saluée, peut-être, de mes derniers adieux, je la laisse, et je pars ! Non, j'en atteste la Nuit, j'en atteste votre main sacrée, je ne soutiendrais pas les larmes d'une mère. Mais vous, au nom des dieux ! consolez ses douleurs, soulagez son triste abandon. Que j'emporte de vous cette douce espérance ! et je vole, avec plus d'audace, affronter tous les hasards. » Les Troyens s'attendrissent, et des pleurs coulent de leurs yeux. Le bel Iule, surtout, ne peut retenir ses larmes, tant son cœur s'émeut à l'image de la piété filiale ! « Ah ! compte, s'écrie-t-il, sur des bienfaits sans bornes, comme ton service est sans égal. Oui, ta mère sera la mienne, il ne lui manquera que le nom de Créuse : avoir mis au monde un tel fils, quel plus beau titre à nos hommages ? Dût le sort tromper ta vaillance, Pergame acquittera sa dette. J'en jure par mes jours, par qui jurait mon père ; les dons promis à ton retour, promis à ta victoire, je les assure à ta mère

chérie, je les assure à ta noble famille. »

Ainsi parlait Ascagne, les yeux mouillés de larmes : en même temps il détache, pour en ceindre Euryale, son épée où l'or étincelle, que fabriqua dans Gnosse l'art merveilleux de Lycaon, et qui s'ajuste avec grâce dans un fourreau d'ivoire. Mnesthée donne à Nisus une large fourrure, dépouille d'un lion aux longs crins ; le fidèle Alétès change avec lui de casque. À peine armés, ils partent : rassemblée sur leurs pas, la foule des guerriers, chefs, soldats, et jeunes gens et vieillards, les accompagne de ses vœux jusqu'aux portes du camp. L'aimable Iule lui-même, portant déjà dans l'âme d'un enfant la sagesse d'un homme, les chargeait pour son père de mille avis importants. Vain espoir ! les vents emportent ses discours et s'en jouent dans les airs.

Déjà, sortis des murs, ils ont franchi les fossés : déjà, dans l'ombre de la nuit, ils s'avancent vers ce camp bientôt funeste à leur audace ; mais qu'avant de périr, ils joncheront de mille morts. De toutes parts s'offrent à leurs yeux des soldats couchés sur le gazon, ivres de vin et de sommeil ; des chars dételés le long du rivage ; leurs guides étendus, parmi les rênes abandonnées et les roues immobiles ; des armes dispersées sur l'arène ; des coupes renversées, confusément éparses. Soudain le fils d'Hyrtacus a rompu le silence : « Euryale, c'est à présent qu'il faut frapper ; l'instant propice nous appelle. Voici notre chemin. Toi, prends garde qu'attaché dans l'ombre à nos pas, un perfide ennemi ne nous attaque à l'improviste ; et, prudent sentinelle, promène au loin un regard vigilant. Moi, je vais éclaircir ces rangs plongés dans le sommeil, et t'ouvrir un large passage. »

Il dit, se tait, s'élance, et, d'un glaive inattendu, perce le fier Rhamnès : couché sur des carreaux superbes, Rhamnès exhalait à grand bruit les vapeurs du sommeil : roi-pontife, et cher à Turnus, il possédait l'art des augures ; mais son art inutile ne put le soustraire au trépas. Près de leur maître, trois serviteurs fidèles dormaient sans défiance à côté de leurs armes : tous trois sont immolés. Nisus frappe d'abord et l'écuyer de Rémus, et le conducteur de son char, qu'il surprend étendu sous ses propres coursiers : sa tête, penchée sur ses chevaux, tombe abattue sous le tranchant du glaive. Bientôt celle de Rémus lui-même roule à son tour dans la poussière ; et, du tronc mutilé, le sang jaillit à gros bouillons : ses flots noirs et fumants arrosent au loin la terre et le lit du guerrier. Là subissent le même sort et Lamus, et Lamyre, et l'aimable Serranus ; Serranus, dont on vantait la jeunesse et les grâces. Hélas ! cette nuit presque entière s'était écoulée pour lui dans les jeux : mais vaincu par un dieu plus fort, l'infortuné venait de succomber au sommeil : heureux, s'il avait pu donner encore aux plaisirs les derniers instants de la nuit, et prolonger sa veille jusqu'au retour de la lumière ! Tel un lion à jeun porte au sein d'un nombreux bercail le carnage et la mort : irritée par une faim cruelle, sa rage déchire, dévore les tendres agneaux, que la crainte a rendus muets : il rugit, et le sang ruisselle de sa bouche écumante.

Euryale ne fait pas un moindre carnage : ardent et l'œil en feu, il s'abandonne à sa fureur, et moissonne au hasard mille guerriers sans nom : Herbésus, Abaris, et Fadus et Rhœtus, meurent frappés en dormant. Seul, Rhœtus veillait ; muet témoin de ces massacres, il se cachait d'effroi derrière un large cratère : au

moment qu'il se lève, Euryale lui plonge son épée toute entière dans le sein, et l'en arrache avec la vie. Un long ruisseau pourpré rougit la verdure, où s'exhale le dernier soupir du Rutule : il vomit, en expirant, des flots de sang et de vin. Cependant le bouillant Troyen poursuit dans l'ombre ses nocturnes exploits. Déjà il s'avançait vers les pavillons de Messape, dont il voyait les feux mourants s'éteindre, et dont les coursiers oisifs paissaient en liberté dans la plaine. Mais tout à coup Nisus l'arrête ; Nisus a craint pour son ami les aveugles écarts d'une imprudente ardeur : « Éloignons-nous, dit-il ; l'aurore nous menace de ses feux prêts à luire. Assez de victimes sont tombées sous nos coups ; ces rangs, éclaircis par la mort, nous livrent un passage. » Ils marchent ; l'or et l'argent épars de tous côtés, et les brillantes armures, et les vases précieux, et les magnifiques tapis ne séduisent point leurs yeux. Mais Euryale a vu l'écharpe de Rhamnès et son baudrier parsemé de clous d'or, riche présent qu'autrefois Rémulus avait reçu dans Tibur de l'opulent Cédicus, quand Cédicus absent voulut s'unir à lui par les liens de l'hospitalité : Rémulus, en mourant, légua ce gage à son fils, jeune encore ; après le trépas du jeune prince, les Rutules vainqueurs en firent leur conquête. Euryale s'en saisit, et couvre, hélas ! en vain ses épaules guerrières de ce noble ornement. Son front se pare ensuite du casque de Messape, où, sur un cimier d'or, flotte un double panache. Ils sortent enfin du camp, et gagnent des lieux plus sûrs.

Cependant un rapide escadron était sorti des remparts de Laurente : tandis que l'armée latine se déploie dans la plaine en ordre de bataille, il s'avançait chargé d'importants messages pour le roi des Rutules : trois cents soldats le composent ; de longs boucliers les couvrent, et Volscens est leur chef. Déjà ils approchaient du camp, et touchaient les murs qui le bordent, lorsque, dans le lointain, ils aperçoivent les deux guerriers s'éclipsant vers la gauche par un sentier secret. Le casque de Messape a réfléchi dans les ténèbres, où luit un jour douteux, les rayons naissants de l'aurore ; et cet éclat perfide trahit l'imprudent Euryale. « Non, mes yeux ne m'ont point trompé, s'écrie Volscens, du milieu de sa troupe. Arrêtez, soldats ! Quel dessein vous conduit ? D'où venez-vous armés ? Où portez-vous vos pas ? » Muets à ces questions, ils s'élancent, ils fuient dans les taillis voisins, et confient leur salut aux ombres de la nuit. A l'instant, les Latins se partagent ; et, postés aux détours connus, leurs gardes investissent toutes les issues de la forêt. C'était un bois sauvage, hérissé au loin de buissons et de chênes ténébreux, embarrassé de toutes parts de ronces entrelacées : à peine quelques sentiers obscurs en coupaient la noire épaisseur. La nuit de ces ombrages et le poids d'un riche butin retardent les pas d'Euryale : la peur l'égare ; il se perd dans ces chemins trompeurs. Nisus vole ; et déjà loin d'Euryale, il a trompé Volscens, et franchi ces lieux qu'Albe depuis nomma les champs Albains, mais où paissaient alors les riches troupeaux de Latinus.

Il s'arrête enfin, il regarde… Euryale, hélas ! est absent. « Euryale ! s'écrie-t-il ; ô malheureux Euryale ! où t 'ai-je perdu ? où te chercher ? » Alors, s'enfonçant de nouveau sous ces épais feuillages, il en parcourt de nouveau le labyrinthe obscur ; il interroge avec inquiétude la trace de son premier passage, et seul erre au hasard dans les taillis silencieux. Tout à coup il entend hennir des coursiers ; il entend leur marche lointaine : un bruit confus annonce l'ennemi qui s'approche. Nisus écoute :

bientôt un cri subit a frappé ses oreilles ; c'est le cri d'Euryale : il voit l'infortuné que pressent de toutes parts les soldats de Volscens ; il le voit qui, trahi par les lieux et la nuit, et par le trouble d'une attaque imprévue, se débat vainement au milieu des bras qui l'enchaînent.

Que résoudre ? quelle force, quelles armes emploiera son audace pour délivrer son jeune ami ? S'élancera-t-il, plein d'un beau désespoir, à travers ces rangs conjurés ? cherchera-t-il, au milieu du carnage, un glorieux trépas ? Soudain son bras nerveux balance un javelot ; et, levant les yeux vers la reine des nuits, il l'implore en ces termes : « C'est toi, divinité puissante, toi, dont j'invoque le secours en ce péril extrême. Honneur des astres, ô fille de Latone, ô déesse des bois, écoute mes vœux suppliants ! Si jamais Hyrtacus, mon père, a chargé tes autels d'offrandes en faveur de son fils ; si tant de fois j'y portai moi-même le tribut sanglant du chasseur ; si ma main suspendit souvent à tes voûtes la dépouille des forêts, en décora souvent tes portiques sacrés, permets que j'envoie la terreur à cette foule homicide, et conduis mes traits dans les airs. »

Il dit ; et rassemblant toutes ses forces, il lance le fer meurtrier. Le trait fend dans son vol les ombres de la nuit, s'enfonce dans le dos du malheureux Sulmon, s'y brise, et le tronçon fumant lui traverse le cœur. Sulmon chancelle, il tombe : des flots de sang s'échappent à gros bouillons de sa large blessure ; un froid mortel le saisit, et de longs battements font palpiter ses flancs. On se tourne, on regarde. Mais déjà plus ardent, Nisus, le bras élevé, balançait un nouveau dard. Pendant que la troupe s'agite, la pointe cruelle vient frapper Tagus en sifflant, lui déchire les tempes, et s'arrête sanglante au milieu du cerveau.

Volscens frémit de colère ; il ne voit ni la main d'où sont partis ces coups, ni sur quelle victime doit tomber sa fureur. « Eh bien, ton sang impie me paiera ces deux morts, » dit-il ; et soudain, l'épée nue, il fond sur Euryale. Alors pâle, éperdu, Nisus pousse un cri d'effroi : il s'arrache aux ténèbres dont il s'environnait, il s'élance ; et, vaincu par sa douleur affreuse : « C'est moi, moi ; me voici, j'ai tout fait : tournez ce fer contre moi seul, ô Rutules ; je suis le seul coupable : cet enfant n'osa rien, cet enfant n'a rien pu ; j'en atteste le ciel et ces astres, ces astres qui le savent : tout son crime, hélas ! est d'avoir trop aimé son malheureux ami. » Ainsi parlait Nisus ; mais déjà, poussé par la rage, le glaive impitoyable a percé les flancs d'Euryale, et déchiré son sein d'albâtre. Euryale tombe, frappé du coup mortel ; un sang vermeil rougit son corps charmant, et sa belle tête retombe défaillante sur ses épaules. Telle une fleur brillante, si le soc en passant l'a blessée, languit, se fane et meurt ; tel, sur sa tige affaissée, le pavot penche appesanti, quand les pluies ont battu sa tête.

À l'instant Nisus se précipite au milieu de la troupe : Volscens est le seul qu'il cherche entre tous ; Volscens est le seul sur lequel il s'acharne. Frémissant autour du héros, la cohorte ennemie le presse de toutes parts d'une forêt de lances : vains efforts ! il l'enfonce, et fait luire partout à la fois son épée foudroyante. Le Rutule pousse un cri : soudain le fer se plonge tout entier dans sa bouche entrouverte ; et Nisus, en mourant, fait mordre la poudre au barbare. Alors, percé de coups, il se jette sur les restes inanimés de son cher Euryale, et, près de lui, s'endort paisiblement du sommeil éternel. Couple heureux ! si mes vers ont quelque

puissance, vos noms, vainqueurs du temps, vivront dans la mémoire : ils vivront, tant que la race du fils d'Anchise siégera sur la roche immortelle du Capitole, tant que le sang de Romulus aura l'empire de l'univers.

Les Rutules vainqueurs, et chargés des dépouilles dont la mort fit leur proie, rapportaient au camp leur chef immolé, qu'ils baignaient de larmes. Au camp régnait un deuil égal : on y pleurait et Rhamnés égorgé, et Sarranus, et Numa, et tant d'autres guerriers illustres enveloppés dans le même massacre. Spectacle affreux pour la foule assemblée ! des corps sans vie, des membres palpitants, la terre fumante encore du nocturne carnage, et la plaine arrosée de longs ruisseaux de sang ! On reconnaît, dans le butin conquis, et le casque brillant de Messape, et ce baudrier d'or qui coûta tant à recouvrer.

Déjà la matinale Aurore, répandant sur la terre sa clarté renaissante, avait quitté la couche vermeille du vieux Tithon : déjà le soleil lançait des feux plus vifs ; et la nature, affranchie des ténèbres, avait repris ses brillantes couleurs. Turnus réveille ses guerriers : « Aux armes ! » s'écrie-t-il ; et lui-même a revêtu ses armes. A l'instant rassemblés, les bataillons étincelants d'airain appellent le carnage ; et la voix des chefs aiguillonne la fureur des soldats. C'est peu : au bout de deux piques sanglantes (déplorable trophée !) sont portées en triomphe les têtes d'Euryale et de Nisus, et des cris barbares applaudissent à ce hideux spectacle. Cependant, accourus en foule sur la gauche de leurs remparts, les infatigables Troyens y déploient un front menaçant : leur droite est bordée par le fleuve. Un mur de soldats protège le revers des larges fossés ; d'autres, debout sur la cime des tours, y gémissent en silence : ils voyaient arborés sous leurs yeux les tristes restes de leurs malheureux compagnons ; ces restes, hélas ! trop connus, et dégoutants d'un sang livide.

Aussitôt, prenant son vol à travers la ville alarmée, l'agile messagère des vérités et du mensonge, la Renommée s'élance, et vient épouvanter l'oreille de la mère d'Euryale. Malheureuse ! un froid subit a glacé tout son sang : les fuseaux échappent de ses doigts, et le lin déroulé tombe de sa main défaillante. Elle se lève éperdue ; et, poussant des cris lamentables, s'arrachant les cheveux, elle vole, hors d'elle-même, au sommet des murailles, à travers les rangs avancés : ni l'aspect des soldats, ni la crainte du danger, ni l'appareil des armes, rien ne l'arrête : et ses cris redoublés font retentir les airs : « Te voilà donc, ô mon cher Euryale ! te voilà, toi, tardif appui qu'espéraient mes vieux ans ! As-tu bien pu délaisser ma faiblesse ? cruel ! as-tu bien pu, quand tu partais pour de si grands périls, te soustraire aux derniers adieux d'une mère infortunée ? Hélas, abandonné sur une terre inconnue, en proie aux chiens affamés, aux vautours dévorants, tu gis sans sépulture ? Je n'ai point, ô mon fils, accompagné tes funérailles ? Je n'ai point fermé ta paupière, lavé tes blessures ? Je ne t'ai point couvert de ces tissus précieux, que ma tendresse empressée hâtait le jour, hâtait la nuit, et dont le travail charmait les ennuis de ma vieillesse ! Où te chercher ? quels lieux recèlent ta dépouille sanglante, tes membres déchirés, et tes lambeaux épars ? C'est donc là, mon fils, ce qui me reste de toi ! c'est là ce que poursuivait mon amour sur la terre et les eaux ! Percez, percez mon sein, si quelque pitié vous touche ; épuisez sur moi tous vos traits, ô Rutules ; que je serve à vos glaives de première victime !

Ou toi, puissant maître des dieux, exauce mon désespoir ! et, d'un éclat de ta foudre, précipite aux enfers le triste objet de tes vengeances, puisque la douleur n'a pu terminer ma déplorable vie ! » Ces cris ont ému tous les cœurs ; dans tous les rangs circule un triste gémissement, et les courages amollis n'appellent plus les combats. Déjà l'abattement paralysait l'armée, quand Idée, quand Actor, par les soins d'Ilionée, par ceux d'Iule en pleurs, reçoivent dans leurs bras cette mère éplorée, et la portent mourante sous son toit solitaire.

Mais l'airain bruyant des trompettes a fait entendre au loin ses accents formidables : de longues clameurs lui répondent, et le ciel retentit d'affreux mugissements. Tout à coup les Rutules s'avancent, retranchés sous le toit de la tortue guerrière, et s'apprêtent à combler les fossés, à rompre les palissades : ils épient les abords faciles, et, l'échelle à la main, cherchent à gravir les remparts aux lieux où les rangs sont plus faibles, où s'éclaircissent, moins serrées, les files des combattants. Les Troyens, à leur tour, tantôt lancent sur l'ennemi des traits de toute espèce, tantôt opposent à ses approches une forêt de pieux aigus ; dix ans de guerre leur ont appris à soutenir un siège. Parfois roulant des blocs d'un poids énorme, ils s'efforçaient d'enfoncer ces phalanges abritées d'une voûte épaisse : et cependant, inébranlables sous le mur d'airain qui les couvre, elles résistent à tous les chocs. Il faut pourtant qu'elles succombent. À l'endroit où s'acharne un essaim plus pressé, les Troyens roulent en haletant un roc épouvantable : poussé avec violence, il tombe, écrase au loin des milliers de Rutules, et disperse en éclat les toits rompus des boucliers unis. L'audacieux assaillant abandonne alors ces abris infidèles, et, pour nettoyer les retranchements, y fait pleuvoir une grêle de dards. Plus loin, l'affreux Mézence secoue dans les airs une torche enflammée, et menace les murs de ses brandons fumants. Ailleurs Messape, ce dompteur de coursiers, cet enfant de Neptune, arrache les palis dont le camp se hérisse, et, plantant ses échelles, donne le signal de l'assaut.

Vous, ô Muses des héros ! je vous invoque ; inspirez votre poète ; dites par quel sanglant carnage, par quelles horribles funérailles, Turnus en ce moment signala son glaive homicide ; dites quels guerriers ces plaines virent alors descendre au Tartare ; et déployez sous mes yeux l'immense tableau de ces combats célèbres : ils sont présents, déesses, à votre souvenir, et vous pouvez en retracer l'histoire.

Une tour immense, exhaussée jusqu'aux nues, et garnie de ponts élevés, commandait les lieux d'alentour. Réunies contre elle, toutes les forces des Latins la pressaient à la fois ; tous, conspirant d'audace, brûlaient de la renverser. Non moins ardents eux-mêmes, les Troyens, pour la défendre, faisaient voler les pierres, et, par ses larges embrasures, obscurcissaient les airs d'un orage de traits. L'impatient Turnus y lance une flèche embrasée : la flamme s'attache aux parois qu'elle atteint : sa fureur, accrue par les vents, se déploie d'étage en étage, et dévore les toits qui pétillent allumés de toutes parts. L'effroi pénètre avec la flamme jusqu'aux abris cachés. Vainement les Troyens veulent fuir le fléau qui les poursuit. Pendant qu'ils se pressent, reculent, et se portent en foule vers l'étroit côté que les feux épargnent encore, la tour, succombant sous le poids, s'écroule tout à coup ; et le ciel au loin retentit d'un horrible fracas. Ils tombent expirant au pied des murailles, ensevelis sous les vastes décombres, ou percés de leurs propres

lances, ou déchirés par les débris des poutres en éclat. Seuls entre tous, Hélénor et Lycus ont eu le bonheur d'échapper. Le plus âgé des deux était Hélénor : né des amours furtives du roi des Méoniens et de Licymnie jeune, esclave, sa mère l'avait envoyé, malgré la loi des camps, au secours de Pergame : son armure est légère ; l'or n'enrichit pas son glaive, et son pavois sans images annonce un guerrier sans lustre. Dès qu'il se vit enveloppé des nombreux soldats de Turnus, qu'il aperçut de toutes parts les piques hérissées des phalanges latines, alors, tel qu'une bête farouche, qui, cernée tout à coup par un cercle épais de chasseurs, s'irrite contre les dards, voit la mort, et l'affronte, et franchit dans ses bonds la haie meurtrière qui l'entoure ; tel, sûr de périr, le guerrier furieux se précipite à travers les rangs ennemis, et cherche le trépas au milieu d'une forêt de lances.

Mais, plus agile à la course, Lycus a trompé par la fuite tant de bataillons et tant d'armes ; Lycus a regagné les murs. Déjà, de ses mains étendues, il atteignait le faîte des remparts, il s'attachait aux mains de ses compagnons. Non moins léger, Turnus le joint, le presse de sa lance, et, mêlant l'insulte à l'orgueil du triomphe : « Insensé ! s'écrie-t-il, » espérais-tu donc te soustraire à mon bras ? « En même temps, il saisit l'infortuné suspendu dans les airs, l'entraîne, et renverse avec lui un vaste pan de la muraille. Ainsi l'oiseau qui porte le tonnerre fond sur un lièvre timide ou sur un cygne au plumage argenté, l'enlace de ses ongles retors, et se perd avec lui dans les cieux : ainsi le loup vorace, effroi des bergeries, arrache au bercail un agneau que redemandent en vain les longs bêlements de sa mère. De toutes parts s'élève un cri de joie : tout s'ébranle : on comble les fossés, et les brandons fumants volent attacher la flamme jusqu'au sommet des tours. Ilionée, s'armant d'une pierre énorme, immense débris des montagnes, écrase Lucétius, qui, s'approchant d'une des portes, y secouait l'incendie. Emathion est renversé par Liger, Corynée par Àsylas ; par Liger, dont le javelot frappe de près sa victime ; par Asylas, dont la flèche au loin porte un coup toujours sûr. Ortygius tombe sous le fer de Cénée ; Cénée, vainqueur, sous le fer de Turnus. Turnus immole ensemble Itys et Clonius, Dioxippe et Promulus, Idas et Sagaris ; Idas, qui combattait debout près des tours élevées. Priverne expire, moissonné par Capys : déjà Témille, d'un dard mourant, avait effleuré le Rutule ; l'insensé, jetant son pavois, porte la main sur sa blessure : soudain la flèche ailée fend les airs, attache au flanc meurtri les doigts de l'imprudent, et, pénétrant jusqu'au cœur, déchire d'une atteinte mortelle les tissus cachés où respire la vie.

Sous une armure dorée brillait le fils d'Arcens, fier de sa riche chlamyde que l'aiguille a brodée, fier de la pourpre éclatante dont lui fit présent l'Ibérie, plus fier encore de sa jeunesse et de ses grâces. Docile au vœu paternel, il avait quitté, pour les drapeaux du fils d'Anchise, les bois sacrés de Mars où fut élevée son enfance, et les bords pieux du Symèthe, où s'élève, arrosé du sang des victimes, l'autel propice de Palicus. Mézence l'a vu de loin : aussitôt, posant sa javeline, il s'arme d'une fronde aux lanières sifflantes, trois fois en fait tourner dans l'air les flexibles courroies, et, du plomb brûlant qui s'échappe avec force, fracassant la tête au guerrier, le fait rouler sans vie sur l'arène.

Ce fut alors, dit-on, qu'Ascagne fit pour la première fois voler dans les combats une flèche rapide, et, las de n'effrayer que les paisibles habitants des bois, terrassa

de sa main novice l'orgueilleux Numanus, qu'illustrait le surnom de Rémulus, et que Turnus venait d'unir à la plus jeune de ses sœurs par les liens de l'hyménée. À la tête des assaillants, superbe et vomissant l'outrage, le cœur enflé de ses récents honneurs, il s'avançait avec audace, et provoquait les Troyens par d'insolentes clameurs : » Ainsi donc, ô honte ! vous attendez un nouveau siège ; de nouveaux murs vous emprisonnent ! Phrygiens, deux fois captifs, vous cacherez-vous toujours sous de lâches remparts ? Les voilà, ces guerriers qui viennent, le fer à la main, nous disputer nos épouses ! Quel démon, quel vestige vous a jetés sur nos rivages ? Ici, croyez-moi, point d'Atrides, point d'Ulysse fertile en beaux discours. Race aguerrie, nous sommes dignes de nos ancêtres. À peine arrivés à la vie, on nous porte au bord des torrents, on nous endurcit aux frimas dans la glace et les ondes. L'enfant, déjà chasseur, épie sa proie, même avant l'aube, et de ses courses fatigue les forêts : ses jeux sont d'assujettir un coursier, de tendre un arc retentissant. La jeunesse, à son tour, infatigable dans les travaux, et contente d'une vie frugale, tantôt déchire la terre sous le tranchant du soc, tantôt, armée du glaive, ébranle les cités. Jamais le fer n'abandonne nos mains ; et, même aux champs, nos lances renversées aiguillonnent le flanc des taureaux. La pesante vieillesse ne ralentit point nos courages, n'énerve point notre vigueur ; le casque belliqueux presse nos cheveux blanchis : chargés de dépouilles récentes, nous brûlons d'entasser des dépouilles nouvelles, et tous nos biens sont des conquêtes. Pour vous, l'or et la pourpre étalent sur vos habits leurs brillantes couleurs : la mollesse vous charme : vous ne respirez que les danses : le lin de vos tuniques voile vos bras efféminés, et de vains nœuds décorent vos coiffures. Allez, vils Phrygiens, ou plutôt Phrygiennes ! allez, sur le riant Dindyme, danser au double son de vos flûtes chéries. Les cymbales et les fifres de la mère des dieux vous appellent aux bosquets de l'Ida : laissez le fer aux hommes, et quittez ces armures, trop pesantes pour vos bras. »

À ces bravades injurieuses, à ces sanglants reproches, Ascagne n'a pu contenir sa colère : courbé sur son arc, il tend la corde frémissante où s'ajuste un trait vengeur ; et roidissant ses deux bras écartés, d'abord les yeux au ciel, il implore Jupiter d'une voix suppliante : « Dieu tout-puissant, s'écrie-t-il, favorise l'essai de mon audace. Je porterai moi-même dans tes temples de solennelles offrandes ; j'immolerai moi-même aux pieds de tes autels un jeune taureau blanc, au front doré, atteignant déjà de sa tête la tête de sa mère, déjà battant l'air de sa corne, et faisant jaillir l'arène sous ses pieds. » Le père des dieux l'entend ; et tout à coup, dans un ciel sans nuage, sa foudre a grondé vers la gauche. Au même instant résonne l'arc, instrument de mort : la flèche, emportée dans les airs, fuit avec un sifflement horrible ; et frappant Rémulus à la tête, le fer aigu lui traverse les tempes. « Va, superbe ; insulte au courage par tes vaines jactances. Les Phrygiens deux fois captifs envoient la mort aux Rutules ; ce sont là nos réponses. » Iule n'en dit pas davantage : les Troyens applaudissent par un cri de triomphe ; ils frémissent de joie, et portent jusqu'aux nues la valeur du jeune héros.

Cependant, au sein des plages éthérées, Apollon à la belle chevelure contemplait, assis sur un nuage, les phalanges latines et la nouvelle Troie : du haut des airs, il applaudit au jeune vainqueur : « Courage, noble enfant, croîs toujours

en vertu ; c'est ainsi qu'on s'ouvre l'Olympe, fils des dieux, de qui naîtront des dieux. Oui, la race d'Assaracus aura la gloire un jour d'éteindre toutes les guerres qu'auront allumées les destins : Pergame trop étroite ne peut te contenir. » En achevant ces mots, il descend de la voûte des cieux, écarte sur son passage les haleines des vents, et se dirige vers Ascagne. Alors, dépouillant ses traits divins, le dieu prend la figure du vieux Butès, jadis l'écuyer du grand Anchise, et le gardien fidèle de son palais : depuis, Énée lui confia la jeunesse d'Iule. Apollon s'avance : on croit voir le vieillard ; c'est sa voix, c'est son teint, ce sont ses cheveux blancs, et son armure au son rauque et terrible. Il tempère par ce discours la fougue d'une valeur précoce : « Qu'il vous suffise, fils d'Énée, d'avoir fait tomber impunément Numanus sous vos coups : le puissant Apollon vous accorde cette première victoire, et voit en vous un rival, sans en être jaloux : mais désormais, enfant, n'affrontez plus la guerre. » Ainsi parle Apollon : tout à coup il se dérobe aux regards des mortels, et loin des yeux s'évapore dans le vague des airs. Les princes Troyens ont reconnu le dieu et ses flèches divines ; ils ont entendu, dans sa fuite, le bruit lointain de son carquois. Dociles aux volontés du ciel, ils arrachent le bouillant Ascagne aux hasards des batailles : pour eux, ils revolent aux combats, et de nouveau courent prodiguer leur vie au milieu des dangers.

Un cri s'élève des remparts, et se prolonge au loin à l'entour des murailles. Soudain, les arcs meurtriers sont tendus, et les dards sifflent dans les airs : la plaine est jonchée de traits : l'airain des boucliers et les casques sonores retentissent de mille coups : la mort vole dans tous les rangs. Telle, vomie du couchant par les humides Chevreaux, une pluie orageuse bat la terre inondée : telles, condensées en grêle épaisse, les nues se précipitent sur les mers, quand, escorté des noirs autans, Jupiter en courroux déchaîne la tempête, et tonne dans les cieux au sein de la nuit profonde.

Dans le camp troyen combattaient Pandarus et Bitias, tous deux nés sur l'Ida, tous deux fils d'Alcanor ; géants énormes qu'éleva dans les bois consacrés à Jupiter la sauvage Iéra, et dont la taille égalait les sapins et les monts qui les avaient vus naître. Ils ouvrent tout à coup la porte confiée à leur garde par la sagesse des chefs, et, protégés de leur seule armure, défient les cohortes rutules d'affronter le passage. Debout sur le seuil au pied de chaque tour, ils brandissent fièrement leur lance, et sur leur tête hautaine agitent un panache immense. Tels, rois altiers des humides rivages, aux bords de l'Éridan ou du riant Adige, deux chênes superbes s'élèvent à la fois, portent jusqu'aux cieux leur front qu'a respecté le fer, et balancent dans la nue leur cime aérienne.

À peine les Rutules ont-ils vu la barrière ouverte, qu'ils s'élancent pour la franchir. Vains efforts ! et Quercens et le brillant Aquicole, et le présomptueux Tmarus, et l'audacieux Hémon, ou fuient, entraînant avec eux des bataillons entiers, ou mordent la poussière au pied de la porte homicide. Alors s'allume avec plus de fureur la rage des combattants : déjà les Troyens plus nombreux se pressent autour des deux vainqueurs ; bientôt ils osent provoquer les assaillants eux-mêmes ; et, plus hardis enfin, ils s'abandonnent dans la plaine.

Le fier Turnus, en ce moment, échauffait ailleurs le carnage, et semait sur un autre point l'épouvante et la mort : tout à coup on l'informe que l'ennemi se

baigne dans le sang des Rutules, et laisse ses remparts insolemment ouverts. Il abandonne son attaque ; et, bouillant d'un ardent courroux, il vole à la porte fatale, et cherche le couple orgueilleux. Le premier s'est offert aux yeux du héros, Antiphate, né d'une mère thébaine et du grand Sarpédon : soudain Turnus lui lance un javelot rapide : le trait mortel fend les airs, et, frappant au cœur le guerrier, se plonge dans sa large poitrine : du fond de la noire blessure des flots de sang jaillissent en écumant ; et le fer s'arrête fumant dans le poumon qu'il déchire. Ensuite sa main immole Aphidnus, immole Érymante et Mérope. Il aperçoit enfin Bitias, les yeux étincelants, et le cœur frémissant de rage. Ce n'est plus d'un javelot que s'arme alors Turnus : un javelot n'eût point terrassé le colosse ; mais une lourde phalarique, chassée d'un bras nerveux, siffle horriblement dans les airs, et frappe le géant avec l'impétuosité de la foudre. Ni le triple cuir de son bouclier, ni la double écaille d'or dont se hérisse sa fidèle cuirasse, n'ont pu tenir contre le choc épouvantable : ce corps énorme chancelle, il tombe : la terre au loin gémit, et les cieux retentissent du bruit de son armure. Ainsi parfois sur les rivages de Baies, enfant d'Eubée, s'écroule un vaste amas de pierres, formé de ruines immenses, et que mille bras précipitent dans les mers : ainsi la masse, dans son horrible chute, ébranle au loin la plage, et roule avec fracas au fond de l'humide abîme : les flots agités se troublent, un noir limon s'élève sur les ondes : à ce bruit effroyable, Prochyte a tremblé jusqu'en ses fondements, et sur son lit de rochers Inarime en murmure ; Inarime, dont le courroux de Jupiter accable à jamais l'audacieux Typhée.

Alors le dieu des combats souffle aux Latins le courage et la force, et rallume dans leur cœur la soif du carnage : en même temps il jette parmi les Troyens l'esprit de vertige et la noire terreur. De toutes parts les Rutules se rassemblent : ils volent impatiens au sein de la mêlée ; le démon de la guerre descend tout entier dans leur âme. Dès qu'il a vu son frère étendu mort sur la poudre, la fortune devenue contraire, et le destin accablant les Troyens ; Pandarus, déployant toutes ses forces, fait tourner la porte sur ses gonds mugissants, et la pousse, en appuyant contre elle le poids de ses larges épaules. Mais pendant qu'il laisse hors des murs une partie de ses compagnons abandonnés aux périls d'un combat inégal, il enferme avec lui tous ceux qui s'offrent en tumulte, confusément pressés. Imprudent ! il n'a pas vu le monarque rutule s'élancer menaçant, confondu dans la foule : aveugle, hélas ! il introduisait dans la ville son plus redoutable ennemi, comme un tigre furieux parmi de faibles troupeaux. Tout à coup, dans ses yeux, un feu nouveau s'allume ; son armure a résonné d'un bruit horrible ; sur son casque s'agite un panache sanglant, et de son bouclier partent d'affreux éclairs. À son front terrible, à sa taille effrayante, les Troyens tremblants ont reconnu Turnus. Aussitôt Pandarus s'élance, le courroux dans les yeux ; et brûlant de venger le trépas de son frère, il s'écrie : « Ce n'est point ici le palais promis par Amate à son gendre ; ces murs qui t'enferment ne sont point ceux d'Ardée, ton berceau. Ces remparts ennemis t'offrent partout la mort ; rien ne peut t'y soustraire. » Turnus, sans s'émouvoir, répond avec un froid sourire : « Hé bien, voyons ce courage si fier ! viens éprouver tes forces : tu pourras conter à Priam que l'Ausonie a son Achille. » Il dit : l'autre, redoublant de vigueur, fait voler un javelot noueux, hérissé

de son épaisse écorce. Le coup s'est perdu dans les airs : la fille de Saturne en a détourné la blessure, et le bois acéré s'enfonce dans la porte. « Va ; ce fer, que balance mon bras puissant, tu ne l'éviteras pas ainsi : l'arme est plus sûre, et le coup plus certain. »

Ainsi parle Turnus ; et levant son cimeterre, il se dresse d'un air terrible : soudain le tranchant fatal partage le front du colosse, et fend d'une horrible plaie ses joues encore imberbes. Au bruit de sa chute, les airs ont retenti ; la terre tremble, ébranlée sous le poids gigantesque : son cadavre sans vie, ses armes, que souille sa cervelle sanglante, gisent étendus dans la poussière ; et sur chacune de ses épaules chaque part de sa tête retombe suspendue.

Saisis d'épouvante et d'horreur, les Troyens fuient et se dispersent : et si, dans ce moment, le vainqueur n'eût manqué de prudence ; si sa main eût rompu les barrières, eût ouvert les remparts aux Rutules, ce jour voyait finir la guerre, et Troie achevait d'expirer. Mais la fureur, mais la soif effrénée du carnage, ont acharné le bouillant Turnus à la poursuite des vaincus. D'abord il perce Phaleris, il renverse Gygès sur ses genoux sanglants ; et les dards qu'il arrache de leurs mains, il en harcelle les fuyards : Junon le remplit de force et d'audace. À ces premières victimes il joint Halys, il joint Phégée, dont il fracasse l'humble pavois. Ensuite, surpris ensemble le long des murs, d'où ils repoussaient les assauts, périssent à la fois Alcandre et Noëmon, Halius et Prytanis. Lyncée s'avançait menaçant ; il appelait ses compagnons : mais Turnus, la gauche appuyée contre le rempart, lève à l'improviste son glaive étincelant ; et d'un seul coup, fait voler au loin et la tête et le casque de son ennemi. Ailleurs il immole Amycus, la terreur des forêts, savant dans l'art d'empoisonner les flèches, et de tremper le fer dans des sucs mortels. Là succombent et Clytius, enfant d'Éole, et Créthée, cher aux Muses ; Créthée, leur sectateur fidèle, qui se plaisait sans cesse à marier sa voix aux accords de sa lyre, à former de nobles concerts ; sans cesse il chantait les coursiers, et les exploits des héros, et les triomphes de Mars.

Enfin, au bruit de ces affreux massacres, les chefs troyens accourent. C'est Mnesthée, c'est l'ardent Séreste : quel spectacle ! leurs guerriers fugitifs, et Turnus dans la ville ! Mnesthée alors : « Où prétendez-vous fuir ? où courez-vous ? dit-il. Quel autre abri, quel autre asile vous reste ? Un seul homme, ô citoyens, un seul, et captif dans vos murs, aura donc impunément semé la mort au sein de vos remparts ? impunément il aura précipité dans les enfers l'élite de vos guerriers ? Quoi ! ni votre infortunée patrie, ni vos antiques dieux, ni le grand Énée, ne peuvent vous émouvoir ? la pitié, l'honneur, sont-ils donc éteints dans vos âmes ? » Animés par ce discours, ils rappellent leur vertu première, et, ralliant leurs débris épars, ils font face au péril. Turnus recule pas à pas ; pas à pas il regagne le fleuve et la rive, dont le flanc des murs est bordé. L'ardeur des Troyens en redouble : ils s'élancent ensemble avec des cris affreux, et leur foule grossit en courant. Tel, quand une horde acharnée presse de ses dards menaçants un lion furieux, l'animal effrayé, mais terrible et le regard farouche, recule en frémissant : il ne peut se résoudre à fuir, sa colère et son courage s'y refusent ; mais prêt à fondre sur l'ennemi, l'aspect des dards et des chasseurs enchaîne son courroux et retient sa vengeance. Ainsi Turnus incertain se retire lentement ; et son cœur brûle,

enflammé de fureur. Deux fois même il revient sur ses fiers assaillants : deux fois il enfonce et dissipe leur troupe épouvantée.

Mais accourue de toutes parts, l'armée entière va l'investir ; et contre tant d'efforts, la fille de Saturne elle-même n'ose s'obstiner à le défendre : par l'ordre de Jupiter, la brillante Iris est descendue de l'Olympe, portant à Junon les menaces du souverain des dieux, si Turnus n'abandonne les remparts altiers des Troyens. Déjà le héros affaibli ne soutient plus qu'avec peine le poids de son bouclier, déjà le glaive trahit sa main languissante ; tant siffle avec furie la grêle de traits dont il est accablé. Sans cesse résonne, autour de ses tempes, son casque battu sans cesse ; et sous les pierres fléchit le triple airain de sa cuirasse : son panache abattu n'ombrage plus sa tête, et son large pavois ne suffit point à tant de coups : le fer toujours levé, les Troyens et Mnesthée lui-même, le foudroyant Mnesthée, ne lui laissent aucun repos. Une sueur brûlante coule de tout son corps, et le sillonne en longs ruisseaux, noircis de sang et de poussière : épuisé, haletant, il ne respire qu'avec effort ; et sa bruyante haleine fait palpiter ses flancs. Alors enfin, s'élançant tout armé, il se précipite dans le Tibre : le fleuve, ouvrant ses nappes d'or, reçoit le héros dans sa chute, le porte mollement sur ses ondes paisibles, et le rend à ses compagnons, triomphant et purifié des souillures du carnage.

Livre dixième

CEPENDANT s'ouvre, dans l'Olympe, le palais de la toute-puissance : le père des dieux, le souverain des hommes, y rassemble les Immortels sous ses lambris étoilés ; là, du haut de son trône, abaissés sur la terre, ses regards embrassent l'immensité du monde, et le camp des Troyens et les peuples du Latium. Les dieux ont pris séance sous ces portiques majestueux. Jupiter s'exprime en ces termes : « Augustes habitants du ciel, d'où vient qu'un intérêt nouveau a changé vos arrêts ? d'où vient que tant de fiel aigrit vos cœurs ? J'avais défendu que l'Italie opposât le glaive aux Troyens : quel démon, au mépris de mes lois, alluma la discorde ? Quelle terreur poussa ces deux nations à courir mutuellement aux armes, à croiser le fer homicide. Il viendra le temps (pourquoi le prévenir ?), le temps des combats légitimes ; quand l'implacable Carthage, un jour, déchaînera sur le Capitole la désolation et la mort, et s'ouvrira les Alpes épouvantées. Alors pourront éclater les haines, alors seront permises les fureurs de la guerre. Maintenant, laissez de vains débats ; et souscrivez avec joie à la paix que j'ordonne. »

Ainsi parla Jupiter en peu de mots. Mais la belle Vénus exhale plus longuement ses plaintes : « Ô mon père, ô puissance éternelle que redoutent les mortels et les dieux ; vous, seul recours, hélas ! que je puisse encore implorer ! vous voyez à quelle audace s'emportent les Rutules ; comme le fier Turnus pousse à travers nos bataillons ses coursiers superbes ; comme, enflé de sa fortune, il écrase les vaincus. Déjà les portes, les remparts, sont d'un vain secours aux Troyens. Que dis-je ? c'est jusque dans leurs murs, c'est au sein même de leurs derniers retranchements, que sa fureur les poursuit ; et leurs larges fossés regorgent de leur sang. Énée absent l'ignore. Les avez-vous condamnés aux horreurs d'un siège éternel ! Troie renaissait à peine : et voilà qu'un nouvel ennemi menace ses murailles ; qu'une nouvelle armée fond sur elle ; que, du fond de l'Étolie, le fougueux Diomède apporte encore la mort aux enfants de Teucer. Moi-même, sans doute, je dois m'attendre à de nouvelles blessures ; et la fille du souverain des dieux est réservée au glaive d'un mortel ! Si c'est sans votre aveu, contre vos volontés suprêmes, que les Troyens ont cherché l'Italie, punissez leur offense, retirez-leur votre main protectrice. Mais s'ils n'ont fait que suivre tant d'oracles rendus par les dieux de l'Olympe, par les dieux des Enfers, quel téméraire ose braver vos décrets, ose forger de nouveaux destins ? Rappellerai-je ici les flammes dévorant nos vaisseaux sur le rivage d'Éryx ? Redirai-je les outrages du roi des tempêtes, et les vents furieux déchaînés en Éolie, et les messages d'Iris tant de fois envoyée des nues ? Maintenant l'Enfer même, l'Enfer, seule puissance que l'Envie n'eût point encore armée, on le soulève contre nous ; et vomie tout à coup des gouffres du Tartare, Alecton a semé le trouble et l'horreur dans toutes les villes de l'Italie. Non, ce n'est point l'empire que je regrette. : cet espoir nous flatta dans des jours plus heureux : qu'ils triomphent, ceux que votre faveur appelle à

triompher. Mais si la terre n'a point d'asile que ne ferme aux Troyens votre épouse inexorable, je vous en conjure, ô mon père, par les ruines fumantes d'Ilion ; souffrez que je dérobe Ascagne au glaive des Rutules ; souffrez qu'il reste un fils à l'amour de sa mère. Qu'Énée soit encore, s'il le faut, le jouet de mers inconnues ; qu'il erre au gré des flots où le sort le promène : mais pour Iule, qu'il me soit permis de le cacher, de le soustraire aux horreurs des combats. Amathonte m'est consacrée ; je possède Paphos et ses ombrages, et Cythère, et les retraites d'Idalie : qu'Ascagne puisse y couler ses jours sans gloire, hélas, mais loin des armes ! Ordonnez que Carthage asservisse à son joug superbe les peuples de l'Ausonie : du fond de leur exil, les enfants de Pergame n'alarmeront point ceux de Tyr. Que sert aux Troyens d'avoir échappé aux derniers malheurs de la guerre, d'avoir pu s'ouvrir un passage à travers les feux ennemis ? que leur sert d'avoir épuisé les périls et des mers en courroux et des rives étrangères, pour chercher dans le Latium un nouvel Ilion qui doit périr encore ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils foulassent du moins les tristes cendres de leur infortunée patrie, et les champs où fut Troie ? Rendez, je vous en conjure, ô mon père, rendez le Xanthe et le Simoïs à de malheureux proscrits ; et permettez aux Troyens d'essuyer de nouveau tous les désastres d'Ilion. »

Alors la reine des dieux, Junon, cédant au courroux qui l'enflamme : « Pourquoi me forcez-vous de rompre un long silence, de faire éclater des douleurs qu'étouffait ma fierté ? Quel mortel, quel dieu obligea votre Énée de chercher les combats, de lever l'étendard contre le monarque des Latins ? Ce sont les destins, dites-vous, qui l'ont poussé vers l'Italie. Les destins ! dites plutôt les fureurs de Cassandre. Je le veux cependant. Mais l'avons-nous contraint d'abandonner ses camps, de remettre ses jours à la merci des tempêtes, de confier aux soins d'un enfant la fortune de la guerre et la défense de ses murailles, de tenter la foi des Toscans, et d'appeler aux armes des nations paisibles ? Quel oracle d'un dieu, quel coup fatal de ma puissance, l'a précipité dans ces écarts funestes ? Que fait ici Junon ? que fait Iris et ses messages du haut des nues ? Eh quoi ! c'est un crime aux Latins d'environner de flammes le berceau de la nouvelle Troie ! c'est un crime à Turnus de disputer à des brigands l'héritage de ses pères, lui dont Pilumnus est l'aïeul, lui dont Vénilie fut la mère ! et les Troyens pourront, sans crime, porter la torche incendiaire dans les domaines de l'Italie, appesantir leur joug sur des champs étrangers, et s'applaudir d'un injuste butin ? Ils pourront, sans crime, s'offrir, en menaçant, pour gendres, ravir des bras maternels les épouses promises, et, l'olive à la main, sollicitant la paix, arborer la guerre sur leurs vaisseaux armés ? Vous avez pu vous-même soustraire Énée aux mains des Grecs, et mettre à la place d'un guerrier un vain nuage, une ombre vaine ; vous avez pu changer ses nefs vagabondes en nymphes de la mer : et moi, pour avoir prêté contre lui de légers secours aux Rutules, j'ai commis un noir attentat ? Énée l'ignore, il est absent ! Eh bien, qu'il soit absent, qu'il l'ignore. Vous avez Paphos et les ombrages d'Idalie ; vous avez les bois de Cythère : pourquoi provoquez-vous une ville féconde en guerriers, et des cœurs indomptables ? Moi, j'ai juré d'anéantir jusqu'aux frêles débris de Pergame ? moi ? N'est-ce donc pas plutôt quiconque livra les malheureux Troyens à la vengeance des Grecs ? Quelle cause a fait courir aux armes et l'Europe

et l'Asie ? Quel infâme a rompu le plus saint des traités ? Est-ce par mes ordres que l'adultère Pâris a violé la paix de Sparte ? Ai-je la première tiré le glaive ? M'a-t-on vue, complice d'un lâche amour, fomenter la discorde ? C'est alors qu'il fallait craindre pour vos chers Phrygiens : maintenant vous venez trop tard nous fatiguer de vos plaintes frivoles ; c'est vous épuiser en reproches superflus. »

Ainsi parlait Junon ; et les Immortels, partagés en sentiments divers, font entendre un murmure confus. Tels, au premier souffle des vents, les bois frémissent agités : un bruit sourd se prolonge et présage aux nautoniers la tempête prochaine. Alors le maître du monde, l'arbitre suprême de la nature, élève sa voix auguste : il parle, et dans le vaste Olympe règne un profond silence ; la terre tremble en ses fondements ; les orages s'apaisent dans les plaines de l'air ; les Zéphyrs respectueux ont suspendu leur haleine, et la vague s'endort sur les mers aplanies. Écoutez tous mes décrets, et qu'ils ne cessent point d'être présents à vos pensées. Puisque les nœuds d'une alliance ne peuvent unir Pergame et l'Ausonie ; puisque vos longs débats ne connaissent point de terme : quelle que soit aujourd'hui la fortune de ces deux peuples, quelles que doivent être leurs destinées futures , et Troyens et Rutules, tous à mes yeux seront égaux. Soit que le malheur des Latins les consume sans fruit au siège de ces remparts, soit qu'un prestige funeste et des présages trompeurs y tiennent enfermés les Troyens, je ne prétends servir ni Troie ni l'Italie. Que chacun doive à ses conseils ou ses revers ou ses succès. Jupiter est le roi de tous : les destins trouveront leur cours. « Il en jure par les gouffres du Styx, pâle domaine de son frère ; par ces rives désolées, où roulent de noirs torrents de bitume et de feu. Son front majestueux s'incline, et ce signe redoutable fait trembler tout l'Olympe.

Là finit le conseil des dieux : Jupiter se lève de son trône d'or ; et les Immortels, rangés autour de lui, l'accompagnent jusqu'au seuil de son palais.

Cependant les Rutules, pressant à la fois toutes les portes, renversent à l'envi les Troyens sous une grêle de traits, et secouent sur les murs les torches de l'incendie. Les compagnons du fils d'Anchise, investis dans leurs forts, s'indignent en vain d'y languir prisonniers ; l'espoir même de la fuite ne leur est pas permis. Malheureux ! ils s'épuisent en veilles inutiles au sommet des tours, et leurs files éclaircies bordent mal les remparts. À leur tête se montrent Asius, vaillant fils d'Imbrasis, et Thymète, que mit au jour le fier Hicétaon, les deux Assaracus, et Castor et le vieux Thymbris : au même rang paraissent deux frères de Sarpédon, et Clarus et Thémon, tous deux enfants de la belliqueuse Lycie. Ce guerrier qui s'avance, haletant sous le poids d'un bloc énorme, vaste débris d'un rocher, c'est Acmon de Lyrnesse ; Acmon, noble émule de Clytius son père, noble émule de son frère Ménesthée. L'un s'arme d'un javelot aigu, l'autre d'un caillou meurtrier ; celui-ci fait voler un brandon fumant, celui-là tend son arc homicide. Au milieu des chefs brille le jeune Iule, Iule digne objet des soins de Vénus, digne sang des rois d'Ilion ; il brille, la tête nue et parée de ses grâces naïves : tel un rubis, qu'entoure un cercle d'or, étincelle sur un sein d'albâtre ou sur un front virginal ; tel éclate l'ivoire, enchâssé par une main habile dans le buis ou l'ébène. Sur les lis de son cou flotte sa longue chevelure, et les nœuds d'un fil d'or en captivent mollement les ondes. Toi aussi, généreux Ismare, ces guerriers magnanimes t'ont vu lancer la

mort, et faire siffler tes flèches abreuvées de sucs vénéneux ; Ismare, toi l'honneur de la Méonie, de ces champs fortunés qu'un peuple industrieux féconde, et que le Pactole arrose de son or. On y voyait Mnesthée lui-même, qui la veille avait chassé Turnus et sauvé les remparts ; Mnesthée, tout fier encore de ses récents trophées : on y voyait Capys, dont le nom revit dans Capoue.

Tels étaient les braves qui partageaient entre eux les périls de cette lutte inégale : et cependant Énée, dans le silence de la nuit, fendait les flots amers. À peine arrivé du palais d'Évandre au camp des Étruriens, il aborde leur roi, lui fait connaître sa naissance et son rang, lui parle et des services qu'il espère, et de ceux qu'il peut offrir, l'instruit des ligues menaçantes que Mézence a formées, et des fureurs de Turnus, l'invite à se défier des caresses de la fortune, et mêle aux conseils de la prudence les prières d'un suppliant. Tarchon n'hésite pas : il unit ses forces à celles du fils d'Anchise, et scelle par un sacrifice sa nouvelle alliance. Libres alors des chaînes du destin, les guerriers de Lydie s'élancent sur leurs navires, et voguent, fiers du chef étranger que les dieux leur envoient. La nef du héros phrygien s'avance la première : sur la proue sont gravés les lions de Cybèle : l'Ida les surmonte ; l'Ida, si doux aux yeux des Troyens fugitifs. Là veille assis le grand Énée, méditant sur la guerre et ses vicissitudes : à sa gauche est Pallas ; il consulte le héros, tantôt sur les astres, guides et flambeau des nautoniers durant la nuit profonde, tantôt sur les traverses qu'il essuya de mers en mers,, de rivage en rivage.

Ouvrez maintenant l'Hélicon, Muses ; inspirez mes chants : dites quels peuples sont partis des régions étrusques avec le fils d'Anchise, quels guerriers l'accompagnent sur leurs vaisseaux armés, et sillonnent à sa suite les mers de Tyrrhène.

Massique, à leur tête, fend les flots de sa proue d'airain, où rugit un tigre en fureur : sous lui volent aux combats mille soldats d'élite, sortis des murs de Clusium et des remparts de Cose : pour armes, ils ont des flèches ; un léger carquois flotte sur leurs épaules ; leur main porte un arc meurtrier. Après lui s'avance le fier Abas : sa troupe rayonne d'armes étincelantes ; et sur sa poupe resplendit un Apollon doré : Populonie, dont les murs l'ont vu naître, lui confia six cents jeunes guerriers, experts dans les combats : Ilva leur en joignit trois cents ; Ilva, noble reine des mers qui l'environnent, et dont Vulcain n'épuisa jamais les métaux. Le troisième, c'est Asylas, l'interprète des mortels et des dieux ; Asylas, à qui répondent et les entrailles des victimes, et les astres du ciel, et les chants des oiseaux, et les feux prophétiques de la foudre : mille soldats le suivent ; phalange épaisse, impénétrable, et que hérisse une forêt de lances : pour marcher sous ses ordres, ils ont quitté les murs de Pise, dont le berceau fut aux bords de l'Alphée, mais dont l'enceinte occupe le sol de la Toscane. Ensuite paraît le bel Astur ; Astur fier, d'un coursier superbe et des mille couleurs dont son armure est nuancée : sous ses drapeaux sont accourus trois cents guerriers fidèles, tous brûlants de la même ardeur ; on y compte ceux qu'a nourris Céré, ceux qui labourent les champs du Minio, et les antiques Pyrgiens, et la jeunesse de Gravisque aux marais empestés.

Je ne t'oublierai pas, généreux chef des Liguriens, ô Cynire ! je ne t'oublierai

pas, ô Cupavon, toi dont la suite est peu nombreuse, mais qu'ennoblit ton casque où se déploie le plumage d'un cygne. L'amour fit le malheur des tiens, et ton panache rappelle encore l'oiseau dont Cycnus prit la forme. Privé de Phaëton, qu'il avait tant aimé, Cycnus, dit-on, pleurait inconsolable : seul, à l'ombre des peupliers, autrefois sœurs de son ami, l'infortuné venait gémir et charmer par ses chants son amour affligé : blanchi par l'âge et les regrets, on le vit, ô merveille ! se couvrir mollement d'un duvet argenté, quitter les demeures terrestres, et porter dans les airs sa plainte harmonieuse. Son fils, embarqué sur les flots avec des guerriers de son âge, fait mouvoir à force de rames le gigantesque Centaure : le monstre s'avance dominant les flots, il menace les ondes d'un roc énorme qu'il suspend dans les airs ; et sa carène immense sillonne au loin les mers profondes.

Le vaillant Ocnus amène aussi les peuples des contrées qui l'ont vu naître ; Ocnus, qu'ont mis au jour la divine Manto et le fleuve de Toscane : c'est lui, Mantoue, qui te ceignit de murs et te nomma du beau nom de sa mère ; Mantoue, noble ouvrage de plus d'un chef illustre, dont l'origine n'est pas la même. Trois nations partagent son territoire ; sous chacune d'elle sont deux fois deux tribus ; Mantoue commande à leurs douze cités : c'est dans le sang étrusque que réside sa force. Armés contre Mézence, cinq cents guerriers en sont partis. Fils du vieux Bénacus, et le front couronné de roseaux verdoyants, le Mincio peint sur leur poupe frayait les ondes à leur nef menaçante. Enfin s'avance le pesant Aulestes : cent rameurs sous ses ordres battent péniblement les flots de leurs cent avirons : la vague blanchit au loin sur les mers bouillonnantes. Il monte l'énorme Triton, dont la conque épouvante les champs azurés d'Amphitrite : la moitié de son corps nage plongée dans les eaux ; sa poitrine velue offre les traits d'un homme, et son ventre allongé se termine en dauphin : l'onde écumante se brise en murmurant contre les flancs du monstre. Tant de guerriers choisis voguaient au secours de Pergame sur trois fois dix vaisseaux, et fendaient de leurs proues d'airain les liquides campagnes.

Déjà le jour avait quitté les cieux, et la paisible Phébé, roulant son char nocturne, atteignait dans l'Olympe la moitié de son tour. Énée, plein de ses grands projets, défend à ses yeux le sommeil : assis lui-même à la poupe, il dirige le timon, il gouverne les voiles. Tout à coup, au milieu de sa course, viennent s'offrir à sa rencontre les fidèles compagnes du héros ; ces Nymphes, qu'un bienfait de Cybèle avait dotées de l'empire des ondes, et qui, maintenant divinités des mers, furent jadis de légers navires : elles glissaient de front sur l'humide cristal, et fendaient les flots à la nage, égales en nombre aux proues d'airain que le Tibre naguère avait vues rangées sur ses bords. Au lointain aspect d'Énée, elles reconnaissent leur monarque, et courent l'environner de leur joyeux cortège. La plus éloquente, Cymodocée, s'approche de plus près : appuyée d'une main sur la poupe flottante, elle élève au-dessus des eaux ses épaules d'albâtre, et de l'autre sillonne doucement les ondes. Alors s'adressant au prince étonné : « Veilles-tu, fils des dieux ? Veille, et livre aux vents tout l'essor de tes voiles. Tu vois en nous ces pins sacrés, enfants des cimes de l'Ida, aujourd'hui Nymphes d'Amphitrite, autrefois tes galères. Le perfide Rutule, le fer et la flamme à la main, allait nous abîmer au fond des eaux : nous avons malgré nous rompu les liens du rivage, et

nous te cherchons sur les mers. Cybèle, touchée de nos périls, nous a donné cette forme nouvelle ; sa puissance nous change en déesses, et nos jours paisibles doivent s'écouler au sein des ondes. Cependant le jeune Ascagne, cerné dans les murs de ton camp, lutte avec peine, au milieu des traits qui l'assiègent, contre les fureurs des Latins. Déjà sont rendus aux postes marqués les escadrons d'Évandre, réunis aux belliqueux Toscans : Turnus a résolu de leur opposer ses phalanges ; il tremble que tes deux camps se joignent, et brûle de l'empêcher. Lève-toi, préviens sa menace ; et dès que paraîtra l'Aurore, cours appeler tes bataillons aux armes ; saisis ce bouclier, invulnérable égide, que forgea pour toi le dieu du feu lui-même, et dont l'orbe immense étincelle entouré d'un or pur. Le jour qui va luire (tu peux en croire un présage certain) verra des monceaux de Rutules encombrer le champ du carnage. »

Elle dit ; et savante encore dans l'art de naviguer, la Nymphe, en reculant, pousse d'un bras flexible la poupe obéissante : le vaisseau fuit sur les ondes, pareil au trait qui fend l'air, à la flèche ailée qui devance les vents, La flotte entière le suit, et vole à son exemple. Le fils d'Anchise admire, sans les comprendre, ces merveilles inconnues : sa confiance toutefois s'exalte à ce présage. Élevant alors ses regards vers la voûte céleste, il implore Cybèle en ces mots : « Auguste mère des dieux, reine de l'Ida, qui chérissez les hauteurs du Dindyme, qui protégea les villes couronnées de tours, et soumettez au frein les lions dociles attelés à votre char ; c'est de vous que j'accepte aujourd'hui le signal des batailles.. Venez accomplir vos augures ; et que votre présence, ô déesse, donne aux Phrygiens la victoire. » Il parlait ; et cependant, remonté dans les cieux, le dieu du jour s'avançait brillant de nouvelles clartés : ses rayons triomphants avaient chassé la nuit. Aussitôt, par l'ordre d'Énée, les étendards se déploient ; on s'arme de courage, on s'anime au combat. Devant lui déjà se découvrent et les Troyens et la nouvelle Troie : debout sur sa poupe élevée, le héros en tressaille ; et, de la main gauche, il agite dans les airs son bouclier resplendissant. À cet aspect, un cri subit, élevé du camp jusqu'aux nues, annonce la joie des Troyens : un généreux espoir rallume leur courroux ; leurs bras font pleuvoir mille traits. Tels, sous un ciel que noircit la tempête, les oiseaux du Strymon s'excitent au départ, et, fendant les airs à grand bruit, se dérobent aux orages avec des cris d'allégresse.

Cette ardeur soudaine tenait encore étonnés le monarque Rutule et les chefs Ausoniens, quand tout à coup ils aperçoivent les proues tournées vers le rivage, et la mer au loin blanchissante sous les navires qui la sillonnent. Aux éclairs de son casque, on reconnaît le fils d'Anchise ; de son panache altier jaillit une flamme ondoyante ; et son bouclier d'or vomit des torrents de feu. Telle parfois, dans la nuit sereine, la comète sanglante étincelle d'un pourpre lugubre ; tel encore l'ardent Sirius, apportant aux mortels consternés l'aride sécheresse et la fièvre brûlante, se lève et contriste les cieux de ses clartés sinistres.

Mais le fier Turnus n'a rien perdu de sa confiance ; il prétend, le premier, se saisir du rivage, et disputer la terre aux Toscans. Lui-même, par ses discours, il échauffe ses guerriers, il aiguillonne leur courage. « Ceux qu'attendaient vos vœux, les voici ; Mars lui-même les livre à vos coups : la victoire est entre vos mains. Compagnons ! c'est en ce jour qu'il faut songer à vos épouses, à vos foyers ; c'est

en ce jour qu'il faut vous montrer dignes des hauts faits et de la gloire de vos aïeux. Courons border les ondes, courons frapper l'ennemi, pendant qu'il nous cherche en désordre et pose à peine sur la rive un pied mal affermi. La Fortune sourit à l'audace. » Il dit, et roule en sa pensée quels braves il doit conduire au périlleux rivage, quels autres il doit laisser en armes autour des remparts assiégés.

Cependant Énée commande ; et, du haut des poupes escarpées, des ponts mobiles descendent ses soldats. Plusieurs observent l'instant propice où le flot languissant abandonne la rive ; et sur le sable aride, ils s'élancent d'un bond léger. D'autres se glissent le long des rames. Tarchon, l'œil fixé sur la côte, croit voir une anse pacifique, où l'onde ne cache pas d'écueils et ne se brise point en mugissant, mais où la mer, balancée mollement, s'enfle et décroît sans courroux : il y tourne à l'instant ses voiles, et, pressant la manœuvre : « Allons, braves amis, courbez-vous tout entiers sur vos lourds avirons ; enlevez, portez vos galères : fendez de l'éperon cette plage ennemie, et que la carène même s'y creuse un large sillon. Dût ma proue fracassée voler en éclats sur la rive, pourvu que j'aborde, il suffit. » À peine il a parlé, tous à l'envi se dressent sur leurs rames, et poussent leurs vaisseaux écumants sur la rive avancée. Le bec tranchant des nefs déchire au loin la terre, et leur carène sans dommage vient s'asseoir sur l'arène. Ta poupe seule fut moins heureuse, ô Tarchon ! engagée dans des sables perfides, et pendante sur leur dos inégal, longtemps elle chancelle, se relève et retombe, et fatigue vainement les flots : enfin elle s'entrouvre, et livre à la merci des vagues les malheureux qui la montaient. À travers les débris des rames et les bancs qui surnagent, ils cherchent péniblement le bord, et l'onde qui reflue les repousse vers l'abîme.

Turnus profite du moment : impétueux, il vole, il entraîne au combat ses nombreuses légions, et déploie sur le rivage leur front menaçant. La charge sonne : Énée (présage heureux de la victoire) fond le premier sur ces bandes agrestes, et porte parmi les Latins l'épouvante et la mort. Déjà Theron a mordu la poussière : fier de sa taille gigantesque, il osait défier Énée ; le glaive atteint l'audacieux à travers le triple airain de son armure, à travers les mailles d'or de sa riche tunique, et sort tout fumant de son flanc déchiré. Ensuite Énée frappe Lichas ; Lichas, tiré vivant de sa mère expirante, et consacré, Phébus, à ton culte : en vain le tranchant du fer respecta son enfance. Non loin le robuste Cissée et l'énorme Gyas écrasaient des rangs entiers de leur lourde massue : ils tombent tous les deux sous les coups du héros. Rien n'a pu les garantir ; ni les armes d'Hercule, ni la force de leurs bras, ni Mélampe, leur père ; Mélampe compagnon d'Alcide, tant que la terre offrit au demi-dieu des monstres à terrasser. À l'instant où Pharus exhale d'insolentes clameurs, le javelot qu'Énée lui lance se plonge tout entier dans sa bouche entrouverte. Et toi, qu'entraîne sur ses pas le jeune et blond Clytius, nouvel objet de ta tendresse, ô malheureux Cydon ! ce bras terrible allait aussi t'abattre ; et, désormais insensible aux vains attraits du bel âge, Cydon eût dormi dans la poudre, si les enfants de Phorcus, ces frères magnanimes, n'eussent prévenu le coup qui menaçait ta vie. Sept égaux en courage, ils font voler sur le fils d'Anchise leurs sept dards à la fois : les uns, repoussés par le casque, amortis par le bouclier, expirent inutiles ; Vénus attentive a détourné les autres, et le corps du héros en est à peine effleuré. Alors Énée s'adresse à son fidèle Achate : « Mes traits

s’écrie-t-il ! oui, donne-moi ces traits qui tant de fois ont bu le sang des Grecs dans les champs d’Ilion. Ma main n’en balancera pas un qui ne soit fatal aux Rutules. » À ces mots, il saisit une énorme javeline, et la fait siffler dans les airs : elle vole, atteint, fracasse l’orbe d’airain dont Méon s’est couvert, et perce à la fois et sa cuirasse et sa poitrine. Alcanor accourt, et, d’une main fraternelle, soutient son frère dans sa chute : à l’instant, un second trait parti traverse le bras d’Alcanor, et, conservant sa vitesse, fuit au loin tout sanglant : la main de l’infortuné retombe, languissamment pendante à ses nerfs déchirés. Soudain Numitor, arrachant du corps de son frère l’homicide javeline, la lance contre Énée ; mais elle n’eut point la gloire de toucher le héros, et le coup égaré effleure la cuisse du grand Achate.

Dans ce moment Clausus, l’honneur de Cures, Clausus, bouillant de jeunesse et d’audace, s’élance fièrement, et d’un dard acéré frappe au loin Dryope : le fer pénètre au-dessous du menton, s’enfonce dans la gorge de sa victime, et lui ravit à la fois la parole et la vie : le malheureux guerrier heurte du front la terre, et sa bouche vomit un sang épais. Sous le même bras succombent ici trois jeunes Thraces, noble sang de Borée ; là trois enfants d’Idas, venus d’Ismare, qui les vit naître : leur trépas est semblable, mais leurs blessures sont différentes. Bientôt accourt Halésus, et la fleur des Auronces : bientôt paraît lui-même le vaillant fils de Neptune, Messape, à la tête de ses brillants escadrons. On se mêle, on se presse ; chaque parti tour à tour saisit, perd et reprend le rivage : le seuil même du Latium est le théâtre du carnage. Tels, dans le vaste champ des airs, les vents opposés se livrent d’affreux combats, et mugissent égaux en forces comme égaux en fureurs : les courants s’entrechoquent, les nuages heurtent les nuages, les vagues luttent contre les vagues : longtemps la victoire est douteuse, et les orages se balancent. Tels s’attaquent, corps à corps, pied contre pied, les bataillons troyens et les phalanges latines.

Ailleurs, sur un sol ingrat, où les torrents au loin roulèrent des éclats de roche et des troncs fracassés., vains débris du rivage, la jeunesse arcadienne soutenait mal à pied un combat nouveau pour elle : l’âpre inégalité des lieux l’avait contrainte de quitter alors ses coursiers ; et déjà tournant le dos, elle fuyait devant les Latins ardents à la poursuivre. Pallas le voit ; et, seule ressource qui lui reste en cette extrémité cruelle ! tour à tour il emploie, pour rallumer les courages, la prière touchante et les reproches amers : « Où fuyez-vous, amis ? Par vous, par vos nobles exploits ! par le grand nom d’Évandre, votre maître et mon père ! par tant de guerres mémorables dont il sortit vainqueur ! par l’espoir d’un fils, ce jeune émule de la gloire paternelle ! ah ! ne vous fiez point à l’agilité de vos pieds ! c’est le fer qui doit nous ouvrir un passage à travers l’ennemi ; ces rangs épais qui nous pressent, voilà notre chemin : c’est là que nous appellent la patrie et l’honneur ; vous y suivrez Pallas. Ce ne sont point des dieux qui nous poursuivent : mortels, nous n’avons à combattre qu’un ennemi mortel : avons-nous moins de cœur ? avons-nous moins de bras ? D’un côté, la mer nous oppose l’immense barrière de ses ondes ; de l’autre, c’est la terre qui manque à notre fuite : entre les gouffres de l’Océan et les remparts de Troie, avons-nous à choisir ? » Il dit, et s’élance en courroux au fort des dards qui le menacent.

Le premier qui s’offre à ses coups, c’est Lagus, poussé par son mauvais destin.

Tandis que l'imprudent soulève un bloc d'un poids énorme, Pallas le perce d'un javelot rapide à l'endroit où, partageant le dos, l'épine sépare les deux flancs. Vainqueur, il retirait avec effort le fer arrêté dans la plaie, quand soudain fond sur lui l'impétueux Hisbon, qui se flattait de le surprendre. Vain espoir ! Pendant qu'Hisbon se précipite en aveugle pour venger, dans sa fureur, le trépas sanglant de Lagus, le héros prévient son ennemi, et lui plonge son épée jusqu'au fond des entrailles. Ensuite il attaque Sthénélus, il renverse Anchémole ; Anchémole, reste incestueux du vieux sang de Rhétus, et dont l'infâme amour osa souiller la couche de sa marâtre. Et vous aussi, vous tombez dans les champs rutules, vous, nés le même jour, ô Laris, ô Thymber, aimables enfants de Daucus ! Votre douce ressemblance embarrassait vos parents mêmes, et leur causait une agréable erreur ; mais en ce moment, hélas ! le fils d'Évandre met entre vous une cruelle différence. Toi, Thymber, le glaive de Pallas a fait rouler ta tête sur la poussière ; toi, Laris, ta main droite abattue te cherche en vain dans la poudre ; tes doigts mourants s'agitent, et pressent encore le fer qui leur échappe.

Aux discours de leur chef, à ses brillants exemples, les fiers Arcadiens s'enflamment : la douleur et la honte les ramènent au combat. Pallas vole à leur tête : il perce de loin Rhétée, qu'entraînaient près de lui ses coursiers fugitifs : fatale rencontre, qui, pour un instant, sauve Ilus ! C'était Ilus que cherchait en sifflant la lance meurtrière, lorsque Rhétée, fuyant vos armes fraternelles, vaillant Teuthras, brave Tyrès, vient s'offrir lui-même au coup qui n'était pas pour lui. Renversé de son char, il tombe, et bat d'un pied mourant la terre qu'il vient défendre. Ainsi, quand, secondé des vents qu'il demande aux étés, le pasteur a dans les bois arides répandu l'incendie ; soudain la flamme se déploie de rameaux en rameaux, et, poussé des forêts dans la plaine, bientôt l'horrible embrasement couvre au loin les vastes campagnes : lui, cependant, assis sur une roche écartée, il contemple d'un œil satisfait les flammes triomphantes. Ainsi l'ardeur de tes guerriers, ô Pallas, dévore en courant les obstacles, et ton cœur en tressaille de joie. Mais un redoutable adversaire, Halésus, ose affronter leur choc, et les défie, ramassé sous ses armes. Tour à tour il immole et Ladon, et Phérès et Démodocus : de sa fulminante épée il emporte le bras menaçant que Strymonius levait pour lui percer la gorge : d'un roc il frappe Thoas à la tête ; et soudain vole éparse, avec ses os brisés, sa cervelle sanglante. Trop sûr d'un avenir funeste, le père d'Halésus avait caché dans les forêts l'enfance de son fils : à peine la mort eut fermé la paupière blanchie du vieillard, les Parques jetèrent leurs mains cruelles sur le jeune infortuné, et le dévouèrent aux armes du fils d'Évandre. Avant de se mesurer contre lui, Pallas implore la divinité du rivage : « Donne en ce moment, dieu du Tibre, donne un heureux essor au fer ailé que je balance, et fais qu'il traverse le cœur du puissant Halésus : cette armure superbe, ces riches dépouilles du vaincu, j'en ornerai le chêne de tes bords. » Le dieu l'exauce : tandis qu'Halésus couvre Imaon désarmé, le malheureux livre lui-même au trait, mortel son flanc resté sans défense.

À ce coup éclatant, les Rutules pâlissent ; mais un héros, l'espoir de son parti, Lausus, rassure leurs bataillons tremblants. Plus prompt que l'éclair, il étend à ses pieds le fier Abas ; Abas, le rempart des Étrusques et l'écueil des Latins : il terrasse

et les enfants de l'Arcadie, et les guerriers Toscans : vous aussi, vous qu'épargna le fer des Grecs, celui de Lausus vous moissonne, ô généreux Troyens ! Les phalanges rivales se chargent avec furie ; les chefs sont égaux, les forces sont pareilles : les rangs pèsent sur les rangs ; et, dans les files plus serrées, l'espace manque au vol des javelots, au mouvement des bras. D'un côté, Pallas combat et tonne ; de l'autre, tonne et combat Lausus : tous deux encore dans la fleur du jeune âge, tous deux éclatants de beauté ; mais tous deux, hélas ! condamnés par le sort à ne plus revoir leur patrie. Du moins ils ne périront pas sous les coups l'un de l'autre ; ainsi l'a prononcé le souverain du vaste Olympe : bientôt leur chute doit illustrer deux vainqueurs plus fameux.

Cependant la nymphe, sœur de Turnus, court avertir son frère des périls de Lausus. Turnus l'entend ; et, sur son char qui vole, il fend les bataillons. Il arrive, il s'écrie : « Soldats ! laissez le champ libre à mes coups : seul je fonds sur Pallas, c'est à moi seul que cette victime est due. Ah ! que son père n'est-il lui-même spectateur du combat ! » Il parle ; et les guerriers dociles ont fait place à leur maître. Ce prompt respect des Rutules, cette voix altière du monarque, ont frappé de surprise le jeune fils d'Évandre : il contemple Turnus avec étonnement : il mesure des yeux sa taille gigantesque : puis, roulant sur toute sa personne un regard de courroux, il repousse en ces mots l'insulte d'un roi superbe : « Dans peu ma gloire sera digne d'envie : ou tes dépouilles orgueilleuses vont charger mon bras trîomphant, ou j'aurai succombé, mais par un glorieux trépas. Quel que soit le sort qui m'attende, mon père n'aura point à rougir : épargne-toi d'inutiles menaces. » Les Arcadiens frémissent ; l'effroi dans leurs veines a glacé tout leur sang. Déjà Turnus s'est élancé de son char : c'est à pied, c'est de près qu'il brûle d'en venir aux mains. Tel qu'un lion qui, des hauteurs où veille sa colère, a vu dans les prés lointains un fier taureau défier les combats ; le roi des animaux, d'un bond rapide, se précipite dans la plaine : tel est Turnus, telle est sa course impétueuse. Dès que Pallas le voit toucher au lieu d'où le fer peut l'atteindre, Pallas brusque l'attaque : heureux si la fortune favorise au moins l'audace, quand les forces sont inégales ! Les regards attachés sur la voûte céleste, il s'écrie : « Par l'hospitalité d'un père, par la table d'Évandre, où tu daignas t'asseoir dans tes courses magnanimes ! entends ma voix, Alcide ; seconde mes périlleux efforts. Que Turnus expirant se voie arracher par moi son armure sanglante ; que ses yeux mourants contemplent son vainqueur ! » Alcide a reconnu la voix qui l'implore ; il renferme dans son cœur sa tristesse profonde, et laisse couler des larmes inutiles. Le père des dieux alors adresse à son fils ces paroles de bonté : « Chaque mortel subit son jour fatal ; la vie n'est qu'un ce moment ; ce moment fuit irréparable : mais éterniser sa mémoire par des travaux illustres, tel est le droit de la vertu. Ilion, sous ses murs superbes, a vu tomber plus d'un enfant des dieux : Sarpédon lui-même, Sarpédon, mon fils, a succombé comme eux. Turnus aura son tour ; déjà les Parques l'appellent, il touche au terme où ses destins l'attendent. » Ainsi parle Jupiter ; et ses regards se détournent loin des champs des Rutules.

Cependant Pallas, recueillant toutes ses forces, lance son javelot, et tire du fourreau qui l'enferme sa flamboyante épée. Le trait, fendant les airs, tombe à l'endroit où l'épaule se cache sous l'airain voûté qui la couvre ; et s'ouvrant un

passage à travers les bords du pavois, il effleure en glissant le corps du grand Turnus. Turnus, alors, saisit une lourde javeline armée d'un fer aigu, et la balançant à loisir, la fait siffler contre Pallas : « Tiens, dit-il, vois si mes traits percent mieux que les tiens. » Il parlait ; et, malgré les triples lames et de fer et d'airain, malgré les cuirs durcis reployés l'un sur l'autre, la pointe meurtrière perce d'un coup affreux le bouclier du fils d'Évandre, traverse l'épaisseur de sa cuirasse, et se plonge au fond de son cœur. L'intrépide Pallas arrache en vain le dard fumant de ses entrailles ; et son sang et sa vie s'échappent à la fois par la même blessure. Il tombe sur sa plaie : ses armes retentissent de sa chute ; et, de sa bouche ensanglantée, il mord en expirant le rivage ennemi.

Turnus, insultant à ces tristes restes : « Arcadiens, » dit-il, retenez mes paroles, et portez-les à votre maître. Tel qu'il l'a mérité, je lui renvoie Pallas. Qu'il lui dresse un tombeau, qu'il lui rende les honneurs de la sépulture, je lui permets ce vain soulagement : il aura payé cher la foi promise aux Troyens ! » Il dit ; et foulant d'un pied barbare son rival qui n'est plus, il le dépouille de son riche baudrier, large et superbe ornement, où revit un noir attentat ; où, frappés tous ensemble dans la nuit nuptiale, cinquante jeunes époux abreuvent de leur sang la couche des pâles Danaïdes. Ouvrage de Clonus, fils d'Eurytion, ce merveilleux travail était gravé sur l'or. Turnus se pare avec orgueil de ce brillant trophée, et s'applaudit de sa conquête. Fatal aveuglement des hommes, qui leur dérobe l'avenir et leurs destins futurs ! trompeuse ivresse de la prospérité, qui les entraîne et les égare loin des bornes de la sagesse ! Le temps approche où Turnus voudra, mais en vain, racheter au poids de l'or le trépas de Pallas, et maudira trop tard ces funestes dépouilles et ce triomphe d'un moment. Cependant rassemblés autour de Pallas, ses compagnons gémissants, et les yeux baignés de pleurs, l'emportent tristement étendu sur ses armes. Ô deuil ! ô gloire pour Évandre ! Quel retour chez un père ! Jeune guerrier, ce jour vit tes premiers combats, ce jour vit tes derniers soupirs : mais du moins, dans les champs rutules, de vastes monceaux de morts ont marqué ton passage.

Ce n'est plus un vain bruit, c'est un messager trop fidèle qui vole instruire Énée d'un si grand malheur : « Les Troyens, ajoute-t-il, ne luttent qu'avec peine contre la mort qui les assiège : l'heure presse ; s'il n'accourt, ils cèdent, ils périssent. » Aussitôt Énée part : il moissonne, le glaive en main, tout ce qui s'offre à ses coups ; l'œil en feu, il s'ouvre avec le fer un large passage à travers les bataillons : c'est toi qu'il cherche, Turnus, toi dont l'orgueil s'enivre d'un sang qui fume encore. Pallas, Évandre, sont partout présents à ses yeux : cette table hospitalière qui l'accueillit sans faste, ces mains amies que la sienne a pressées, tout irrite sa colère. Il saisit vivants quatre guerriers fils de Sulmon, quatre guerriers enfants d'Ufens ; victimes dévouées aux mânes de Pallas, ils expieront sa mort, ils arroseront de leur sang captif les flammes de son bûcher.

Au même instant, il fait voler contre Magus une lance acérée : l'adroit Magus courbe le front, et la lance en fuyant a sifflé sur sa tête. Soudain il embrasse les genoux du héros, et l'implore d'une voix suppliante : « Par les mânes d'Anchise ! par les jeunes années d'Iule, votre douce espérance ! ah ! je vous en conjure, daignez me rendre aux vœux d'un fils et d'un père ! J'habite un palais superbe : j'y

possède, enfouis sous ses voûtes profondes, de riches amas d'argent que l'art a façonnés ; de vastes monceaux d'or travaillé, d'or brut, remplissent mes trésors. Ce n'est point de mon trépas que dépend votre victoire : un guerrier de plus est-il d'un si grand poids dans la balance du destin ? » Il parlait ; Énée lui répond en courroux : « Ces vains amas d'argent et d'or dont tu nous vantes la richesse, épargne-les pour tes enfants. Des traités entre nous ! Turnus les a proscrits, en égorgeant Pallas. Ainsi l'entend l'ombre d'Anchise, ainsi l'entend le jeune Iule. » À ces mots, il saisit d'une main le casque de sa victime, et, lui courbant la tête, enfonce dans ce cœur pusillanime un glaive impitoyable.

Non loin combattait le vaillant fils d'Hémon, guerrier pontife, cher à Phébus, cher à Diane : son front ceignait la tiare et le bandeau sacré ; tout resplendissant d'or, il étalait avec orgueil ses vêtements pompeux et sa brillante armure. Mais devant Énée qui le presse, il fuit, chancelle, et tombe : Énée triomphant l'immole, et le plonge dans l'ombre éternelle. Séreste arrache au vaincu ses magnifiques dépouilles, et, ployant sous le faix, t'en consacre, dieu de la guerre, le superbe trophée. Pour soutenir les Rutules, s'avancent réunis Céculus, noble sang de Vulcain, Umbron, sorti des montagnes des Marses. Le fils d'Anchise les dévoue l'un et l'autre à ses vengeances : son cimeterre fait voler du même coup le bras du téméraire Umbron, et l'orbe entier de son bouclier. Vainement l'infortuné compta sur ses chants magiques ; vainement, trop sûr de son art, il se promit peut-être une gloire immortelle : et cette vieillesse honorable, et ces longues années dont son espoir se berçait, il n'en jouit qu'en espérance. Fruit des amours champêtres du dieu Faune et de la nymphe Dryope, le bouillant Tarquitus, qu'enorgueillissent ses armes éblouissantes, ose se présenter devant le héros en furie. D'une javeline balancée avec force, Énée traverse à la fois la cuirasse de l'imprudent et l'épaisseur de son lourd bouclier : en même temps, sourd aux vains discours, aux vaines prières du malheureux, il fait rouler sa tête sur la poussière ; et, repoussant du pied le cadavre fumant, il exhale en ces mots sa haine qui vit encore : « Gis maintenant ici, guerrier terrible ! Jamais une tendre mère ne couvrira tes restes d'une terre pieuse, n'enfermera tes cendres dans le sépulcre de tes pères. Tu serviras de pâture aux vautours dévorants : ton corps, jeté dans l'abîme des mers, y sera le jouet des ondes ; et leurs monstres affamés se disputeront tes lambeaux. »

Il dit, et se précipite sur Antée, sur Lycas, qui combattaient aux premiers rangs ; il poursuit et le brave Numas, et le blond Camertès, noble fils du belliqueux Volscens ; Camertès, dont l'Ausonie vantait les opulents domaines, et qui régna sur la silencieuse Amyclée. Tel qu'on peint Égéon, aux cent bras, aux cent mains, lorsque, vomissant par cinquante bouches à la fois les flammes recélées dans ses flancs gigantesques, il opposait aux foudres de Jupiter l'airain tonnant de cinquante boucliers et les éclairs de cinquante épées nues : tel Énée vainqueur sème au loin la mort dans la plaine, dès que son glaive s'est une fois abreuvé de sang. Dans sa fougue, il fond sur le quadrige ailé dont le vol entraînait Niphée dans l'arène. Du plus loin qu'ils ont vu le héros s'avancer terrible et le front menaçant, les coursiers, saisis d'effroi, ont rebroussé d'horreur. Ils renversent leur guide, et le long du rivage emportent son char fracassé.

Cependant deux frères intrépides, Lucagus et Liger, poussent à leur tour dans la mêlée deux chevaux plus blancs que la neige : Liger tient les rênes, et guide les coursiers ; le bouillant Lucagus promène sur la foule éperdue son fer étincelant. Énée s'indigne à tant d'audace et de fureur : il s'élance, et, prompt comme la foudre, leur présente tout à coup la pointe de sa lance. « Non, non, lui crie Liger, ces coursiers que tu vois ne sont pas ceux de Diomède ; ce char n'est pas celui d'Achille ; tu n'es plus ici dans les champs phrygiens : bientôt ces plaines auront vu le terme et de la guerre et de ta vie. » Telles s'exhalaient dans les vents les bravades de l'insensé Liger ; mais ce n'est point par des bravades que répond le héros troyen : il brandit sa lance sur le couple ennemi. Pendant que Lucagus, incliné sur les rênes, aiguillonne, le dard en main, ses chevaux haletants, et qu'avançant un pied sur le timon rapide, il s'apprête au combat ; le trait siffle, perce le bord inférieur du pavois brillant qu'il atteint, et pénètre tout entier dans le flanc du Rutule. Renversé de son char, il roule et meurt sur la poussière. Alors, le sage Énée, s'abaissant au sarcasme : « Lucagus, ce ne sont point tes coursiers dont la fuite trop lente a trahi le vol de ton char ; un vain fantôme ne les a point égarés loin des rangs ennemis : toi-même, en te précipitant des roues, abandonnas les rênes. » Il dit, et s'empare à l'instant des guides. Tombé du même char, le malheureux Liger tendait au fils d'Anchise une main désarmée : « Ah ! par toi, disait-il, par les auteurs de tes jours glorieux ! Troyen magnanime, daigne me laisser vivre, et prends pitié d'un suppliant ! » Énée l'interrompt tout à coup : « Ce n'était pas ainsi que tu parlais tantôt. Meurs ; et, frère inséparable, va rejoindre ton frère. » Le glaive, à ces mots, déchire le sein du lâche, et chasse pour jamais son âme de sa demeure ténébreuse.

Ainsi le héros phrygien couvrait les champs de funérailles, non moins terrible en sa fureur qu'un torrent débordé, ou qu'un noir tourbillon. Et cependant, vainqueurs eux-mêmes des faibles bandes qui les assiègent, le jeune Ascagne et ses guerriers ont franchi les murs de leur camp, et se déploient dans la plaine. Tandis que Mars échauffe la mêlée, Jupiter adresse à Junon cette amère ironie : « Eh ! bien, ma sœur, ma tendre épouse, vous ne tous trompiez pas : Vénus seule, on n'en peut plus douter, soutient les enfants d'Ilion. Vous le voyez, leur bras est sans vaillance, leur âme est sans vigueur, et le péril les fait pâlir »

La reine des dieux répond, d'un air soumis : « Pourquoi, divin époux, aigrir mes chagrins, et m'accabler de votre humeur sévère ? Ah ! si comme autrefois, épouse fortunée, Junon vous était chère encore, elle ne craindrait pas les refus d'un époux tout-puissant : je pourrais arracher Turnus aux horreurs du combat, je pourrais le rendre vivant aux vœux paternels de Daunus. Mais sa tête est promise, et son sang généreux doit assouvir les vengeances troyennes. Pourtant son illustre origine remonte jusqu'aux maîtres des dieux : Pilumnus est son antique aïeul et ses pieuses mains ont mille fois chargé vos autels de splendides offrandes. »

Elle dit ; le souverain du vaste Olympe réplique en peu de mots : « S'il ne faut, pour vous satisfaire, que retarder la dernière heure d'un guerrier près de périr ; si tous vos vœux se bornent au délai qu'ils ce implorent : arrachez Turnus au carnage, dérobez-le par la fuite aux destins qui le pressent ; mon indulgence peut y souscrire. Mais si vos prières cachent l'espoir d'une faveur plus grande ; si vous

pensez que Jupiter songe à troubler l'ordre du sort, à changer l'issue de la guerre, vous nourrissez de vaines espérances. » Alors Junon, baignée de larmes : « Ah ! quand votre bouche m'afflige, si votre cœur la désavouait ! si Turnus avait encore de longs jours à compter ! … Mais non ; l'infortuné court à son terme funeste, ou je lis mal dans l'avenir. Que ne suis-je, hélas ! le jouet de fausses alarmes ! et vous, arbitre des destinées, ô puissiez-vous adoucir la rigueur de vos décrets ! »

En achevant ces mots, elle s'élance tout à coup des célestes demeures, s'enveloppe d'un nuage sombre, et, traversant les airs, pareille à la tempête, vole aux champs où la mort moissonne et les phalanges de Pergame et les bataillons de Laurente. Là, soudain, la déesse, condensant une vapeur légère, en forme un vain simulacre, trompeuse image d'Énée : le fantôme, ô prodige ! resplendit, paré des armes phrygiennes ; c'est le bouclier d'or du fils d'Anchise, c'est l'aigrette de son front divin : sa voix, bruit mensonger, s'exhale en discours fantastiques, éclate en sons sans idées ; et sa fière contenance imite celle du héros troyen. Telles on peint les ombres voltigeant autour des tombeaux ; tels encore les songes imposteurs se jouent de nos sens assoupis. Le faux Énée, d'un air audacieux, vient affronter les premiers rangs ; ses traits ont provoqué Turnus, et ses menaces le défient. Turnus fond irrité sur ce rival imaginaire, et lui lance un javelot qui fend l'air en sifflant : le fantôme tourne le dos, et s'éloigne d'un pas rapide. À cet aspect, Turnus triomphe ; il croit qu'Énée tremblant recule devant lui, et son orgueil s'enivre d'un chimérique espoir : « Où fuis-tu, redoutable Énée ? Abandonnes-tu sitôt une épouse promise ? Arrête ! ce bras veut te livrer la terre tant cherchée par toi sur les ondes. » Ainsi frappant l'air de ses cris, le Rutule abusé poursuit le vain fantôme, et fait briller les éclairs de son glaive : aveugle ! il ne voit pas que les vents emportent sa victoire et sa joie.

Un navire se présente : amarré contre un roc sauvage, il avait naguère amené des parages de Clusium le puissant Osinius ; et ses échelles dressées encore, ses ponts encore abattus, offraient un facile abord. L'image tremblante du héros fugitif s'y jette dans un recoin obscur : toujours impétueux, Turnus vole après elle ; rien ne l'arrête, il franchit les ponts escarpés. À peine a-t-il touché la proue, que la fille de Saturne rompt les câbles, arrache la nef au rivage, et l'entraîne au loin sur les mers écumantes.

Cependant Énée appelle en vain au combat son rival absent, et précipite aux enfers tout ce qui s'offre à ses coups. Alors l'ombre légère ne s'amuse plus à se cacher ; mais s'élevant dans les airs, elle s'évapore au sein de la nue ténébreuse, et laisse errer Turnus au gré des vents et des eaux. Il regarde, et ne voit plus la rive. Indigné d'un bienfait dont il ignore le mystère, il maudit le bras qui le sauve ; et levant au ciel ses deux mains frémissantes, il s'écrie furieux : « Jupiter tout-puissant ! est-ce moi que vous flétrissez d'un pareil opprobre ? me réserviez-vous à cet affreux destin ? Où vais-je ? d'où viens-je ? où suis-je ? Quelle fuite, ô ciel ! et comment reparaître ? Pourrai-je revoir encore Laurente, et ses murs, et mon camp ? Que diront tous ces braves dont la foule a suivi mes pas, a servi ma fortune, et que je laisse, horrible idée ! sous le glaive de la mort ? Ah ! je vois d'ici le fer poursuivre leur troupe éperdue ; j'entends le cri des victimes que fait tomber le coup fatal. Que devenir ? où me cacher ? dans quel abîme assez profond, ô

terre ! ensevelir ma honte ? Vous du moins, vous, ayez pitié d'un malheureux. Vents cruels ! jetez, brisez ma nef sur les rochers, sur les écueils ; Turnus lui-même vous en conjure ! qu'elle périsse, engloutie dans des sables sans fond, parmi les Syrtes inaccessibles, partout, hélas ! où ne puissent pénétrer ni le nom des Rutules, ni le bruit de mon déshonneur. »

Tel son courroux s'exhale ; et son âme agitée roule cent projets divers. Doit-il, pour expier l'affront qui fait son désespoir, tourner contre lui-même la pointe de son glaive, et la plonger sanglante dans ses flancs déchirés ? Doit-il se précipiter au milieu des flots, regagner à la nage la terre au loin perdue, et courir affronter encore le fer meurtrier des Troyens ? Trois fois il tente et l'une et l'autre voie : trois fois la puissante Junon l'arrête ; et la pitié de la déesse réprime la fougue du guerrier. Il vogue, il fend les mers, favorisé des zéphyrs et de l'onde, et touche enfin aux murs antiques du vieux Daunus, son père.

Mais, poussé par Jupiter, le farouche Mézence ranime le combat, et fond sur les Troyens triomphants. Sur lui fondent à leur tour les rangs serrés des Étrusques : tous le pressent à la fois ; c'est lui seul que cherche leur haine, lui seul qu'assiège la grêle de leurs traits. Telle qu'une roche sourcilleuse qui pend sur l'humide abîme ; en butte à la furie des vents, et battue par les vagues, elle soutient les efforts conjurés, les menaces tonnantes et du ciel et des mers ; sa cime, écueil des tempêtes, demeure inébranlable : tel résiste Mézence. Il renverse à ses pieds Hébrus, fils de Dolichaon : il terrasse et Latagus qui le brave, et Palmus qui fuyait : Latagus expire, le front brisé d'un bloc énorme, vaste éclat d'un rocher ; le lâche Palmus, frappé dans ses jarrets sanglants, roule vivant sur le sable, et s'y débat en vain : son armure, noble dépouille, va revêtir Lausus ; et son panache orne le front du jeune guerrier. Le même bras jette sans vie sur la poudre et le Phrygien Évas, et Mimas le Troyen ; Mimas, égal en âge au brillant Paris, et son fidèle compagnon ; Mimas, fils d'Amycus, et que Théano mit au monde en cette nuit fatale où la fille de Cissée, reine et mère malheureuse, enfanta dans Pâris la torche d'Ilion : mais Pâris dort, enseveli près des murs paternels ; Mimas, près de Laurente, reste étendu sans gloire sur des bords étrangers. Comme un vieux sanglier, qu'une meute ardente a lancé du haut des montagnes, s'arrache en grondant aux pins ténébreux du Vésule qui longtemps l'ont caché, aux joncs sauvages du marais de Laurente qui l'ont nourri longtemps : tout à coup, s'il voit les rets tendus, il s'arrête, il frémit, écumant de colère ; et ses crins se dressent de fureur : l'audace des chasseurs hésite, nul d'entre eux n'ose l'approcher ; c'est de loin que leurs dards timides, que leurs cris prudents le harcellent. Ainsi, de tous ces guerriers qu'irrite contre Mézence un juste ressentiment, aucun n'a le courage de l'affronter le glaive en main ; c'est de loin que leurs traits ailés, que leurs longues clameurs l'insultent et le fatiguent : lui, sans effroi, il fait front de toutes parts, et, grinçant de rage, secoue de son bouclier les dards qui le hérissent.

Là combattait Acron, venu des antiques frontières de Corythe, mais né dans la Grèce, et regrettant loin du foyer natal un hymen imparfait. Pendant qu'il porte parmi les Rutules le trouble et l'épouvante, son éclatante aigrette et son écharpe de pourpre, vains présents d'une amante, ont attiré de loin les regards de Mézence. Tel qu'on voit un lion à jeun promener, en rugissant, dans les forêts

profondes la faim cruelle qui le tourmente : si le hasard offre à sa vue un chevreuil aux pieds agiles, un cerf au bois altier, soudain bondissant de joie, il ouvre une gueule immense, hérisse sa crinière, et, tombant sur sa proie, s'y attache et la déchire : son mufle horrible dégoutte de carnage : tel s'élance au fort des ennemis le féroce Mézence. Tu tombes, malheureux Acron ! tes pieds mourants s'agitent sur l'homicide arène, et tes armes brisées sont rougies de ton sang. Orode fuyait, emporté par la peur : le tyran dédaigne de le percer par derrière, et veut que sa victime voie arriver la mort. Il court, l'atteint, l'arrête, et le pressant corps à corps, le terrasse et triomphe, non par la ruse, mais par la force et l'audace. Alors appuyant la lance et le pied sur son rival abattu : « Victoire, compagnons ! le grand, le formidable Oronte a mesuré la terre ! » Il dit, et ses soldats, applaudissant en foule, ont répété « Victoire ! » L'infortuné, d'une voix prête à s'éteindre : « Qui que tu sois, superbe, tu paieras cher mon trépas ; et dans peu ton orgueil ne m'insultera plus : le ciel te réserve à toi-même une destinée pareille ; dans ces champs, à ton tour, tu mordras bientôt la poussière. » À ce présage sinistre, Mézence répond avec un rire amer : « Meurs, meurs en attendant ; et qu'à son gré le père des dieux, le souverain des hommes, dispose ensuite de mon sort. » En achevant ces mots, il arrache des flancs du guerrier la lance meurtrière. Un affreux repos, un sommeil de fer s'appesantit sur les yeux du vaincu : sa paupière se couvre d'une nuit éternelle.

Cédicus immole Alcathoüs, Sacrator frappe Hydaspes ; Rapon moissonne et Parthénius et le robuste Orsès. Sous Messape succombent et Clonius et le brave Éricète, fils de Lycaon : Clonius périt, renversé tout à coup de son coursier sans frein ; Éricète expire, en combattant à pied, ainsi que son vainqueur. L'honneur des Lyciens, Agis, ose franchir les premiers rangs ; digne héritier de la valeur de ses ancêtres, Valérus l'étend mort dans la poudre. Thronius tombe sous Salius, et Salius sous Néalcès ; Néalcès, habile à lancer le javelot, et dont la flèche porte au loin un trépas imprévu.

Ainsi le cruel Mars balançait entre l'une et l'autre armée le deuil et les funérailles : partout même furie ; vainqueur et vaincu tour à tour, tour à tour chacun donne et reçoit la mort ; nul, dans les deux partis, ne songe à reculer. Les dieux, du haut des célestes lambris, déplorent le vain acharnement de ces fougueux rivaux, et le sort des mortels condamnés à de si durs travaux. Agitées de vœux contraires, là Vénus, ici la fille de Saturne, ont les yeux attachés sur ces combats sanglants, et la pâle Tisiphone, au milieu des bataillons, échauffe et presse le carnage.

Cependant Mézence, agitant sou énorme javeline, parcourt la plaine en frémissant : pareil au géant Orion, lorsque, traversant à grands pas les vastes gouffres de Neptune, il sillonne profondément les mers, et domine de ses larges épaules la surface des, ondes ; ou, qu'appuyant d'un frêne antique sa taille colossale, il descend du haut des montagnes, et marche, foulant du pied la terre et cachant son front dans les nues. Tel s'avance, couvert de son immense armure, l'audacieux Mézence. À travers les rangs prolongés, le fils d'Anchise l'aperçoit, et soudain court à sa rencontre. Lui, sans terreur, il s'arrête, il attend son magnanime adversaire, et semble un roc affermi par sa masse. Puis mesurant des yeux l'espace

que peut franchir son dard : « Ce bras, ce fer que je balance, voilà mes dieux ; qu'ils me secondent ! Je te dévoue, Lausus, les armes ravies au brigand : paré de ses dépouilles, tu seras le vivant trophée de sa honte et de ma victoire. » Il dit ; et fait voler sa lance, qui fend l'air en sifflant. Le trait, dans son bruyant essor, effleure le bouclier divin, et, poursuivant sa course, va déchirer les flancs du généreux Antor. Antor fut autrefois le compagnon d'Hercule ; associé depuis à la fortune d'Évandre, il quitta pour le suivre les rivages d'Argos, et se fixa dans l'Ausonie. L'infortuné ! atteint du coup fatal destiné pour un autre, il tombe, regarde encore le ciel ; et sa dernière pensée, en mourant, est pour sa chère Argos.

À son tour, le pieux Troyen lance son javelot. Le fer aigu traverse le triple airain du pesant bouclier, traverse la triple toile et les trois cuirs épais dont l'orbe immense est recouvert, et pénètre encore dans la cuisse du guerrier : là seulement expire sa vigueur amortie. Le sang du Tyrrhénien a trahi sa blessure : Énée le voit, Énée triomphe ; et, tirant aussitôt le glaive dont ses flancs sont armés, il fond comme la foudre sur son ennemi pâlissant. À cet aspect, Lausus pousse un cri d'effroi ; tout son cœur s'est ému pour un père qu'il chérit, et des pleurs coulent de ses yeux. Jeune héros ! mes chants ne tairont point ici ta chute déplorable, ton dévouement sublime ; et, si les siècles à venir peuvent croire à tant de vertu, ta gloire vivra d'âge en âge, célébrée dans mes vers.

Le fier Mézence, reculant malgré lui, s'éloignait lentement ; et faible, embarrassé dans ses armes, traînait à son bouclier le poids de la lance ennemie. Le jeune guerrier s'élance ; il se jette entre les deux rivaux : et lorsque Énée, levant déjà le bras, allait porter le coup mortel, il se présente lui-même au glaive homicide ; et, détournant la tempête, ose en soutenir la furie. Les Latins applaudissent par des cris redoublés : pendant que ce fils généreux protège de son bouclier la retraite d'un père, ils font pleuvoir sur le vainqueur mille dards à la fois, et le fatiguent au loin de leurs traits conjurés. Énée dévore sa colère, et se tient caché sous ses armes. Ainsi, quand déchirant les nues, la grêle bat nos sillons à coups précipités : soudain les champs sont déserts ; laboureurs, bergers, tout fuit, tout se disperse : le voyageur, caché sous un abri paisible, à l'ombre des arbres qui bordent le rivage, ou dans le creux d'une roche escarpée, laisse au loin les cieux fondre en pluie sur la terre, et, tranquille, attend que le soleil vainqueur ramène les travaux du jour. Tel, assailli d'un nuage de flèches, Énée brave, immobile, l'effort de l'orage ennemi : il attend que ce vain fracas cesse enfin de tonner. Et cependant il gourmande Lausus, c'est Lausus qu'il menace : « Arrête ! tu cours au trépas. Mesure mieux tes forces, et crois moins ta valeur. Jeune imprudent ! ton amour pour un père trompe ton courage. » Mais l'insensé n'écoute que son ardeur : déjà s'allume un affreux courroux dans l'âme du héros Troyen, et les Parques filent les derniers moments de Lausus. Énée lui porte dans les flancs sa foudroyante épée, et l'y plonge toute entière. L'acier fatal perce en même temps et le pavois, légère armure du jeune audacieux, et la tunique, dont sa tendre mère a tissu l'or flexible. Des flots de sang ont inondé son sein : sa vie s'exhale dans les airs ; et son âme affligée, abandonnant son corps, s'enfuit tristement chez les ombres. À la vue du guerrier mourant, à la vue de ce front si doux que décolore la pâleur, le fils d'Anchise attendri pousse un profond soupir : il tend la main à sa

victime, et la touchante image de la piété filiale le fait souvenir qu'il est père. « Infortuné jeune homme ! dit-il ; que peut aujourd'hui faire Énée pour honorer tant de vertu ? De quel prix son âme sensible paiera-t-elle ta noble tendresse ? Cette armure charmait ta valeur : qu'elle pare encore ton cercueil. Repose en paix au tombeau de tes pères : si cette faveur peut consoler tes mânes, je l'accorde â ta cendre. Du moins, dans ton malheur, un juste orgueil adoucira ton sort : tu meurs des mains du grand Énée. » À ces mots, il remet aux Latins en deuil cet objet de douleur ; lui-même il le soulève, et mouille d'une larme ces beaux cheveux souillés de sang et de poussière.

Au milieu de ces tristes soins, Mézence, au bord du Tibre, lavait sa blessure dans le cristal d'une eau limpide, et respirait du moins, appuyé sur un tronc sauvage. Suspendu à l'écart, son casque d'airain flotte aux rameaux d'un chêne ; et ses armes pesantes reposent sur la terre. Debout autour de lui, veille l'élite de ses guerriers. Lui, faible, haletant, il soutient avec peine sa tête languissante, et laisse tomber sur sa poitrine les flots de sa barbe en désordre. Sans cesse il s'informe du destin de son fils ; sans cesse il le rappelle par de nouveaux messages, et veut qu'il se rende à l'instant aux ordres d'un père alarmé. Mais déjà s'avançaient les compagnons de Lausus : les yeux noyés de pleurs, ils portaient sur ses armes leur chef inanimé ; leur chef, hélas ! héros tombé sous les coups d'un héros. Au bruit lointain de leurs gémissements, un noir présage a trop instruit Mézence : il souille ses cheveux blancs d'une horrible poussière ; il lève au ciel ses deux mains frémissantes ; il se jette, il se roule sur ces restes glacés : « Quel aveugle amour de la vie, cher Lausus, égara ma raison ? Ai-je bien pu souffrir que le seul gage de mon hymen s'offrît pour moi à l'homicide acier ? Quoi ! ton père n'a racheté ses jours qu'au prix de tout ton sang ! je vis, parce que tu meurs ! Ah, c'est maintenant, malheureux ! que mon exil enfin m'accable ; c'est maintenant que mon cœur saigne d'une blessure profonde. N'était-ce point assez, ô mon fils ! que mon opprobre eût souillé ton honneur, que la haine allumée par mes crimes t'eût chassé du trône où siégeaient nos aïeux ? Sur moi seul auraient dû tonner les foudres de la patrie : mille fois j'aurais dû moi-même, me livrant au courroux des miens, expier par tous les genres de mort une vie de forfaits. Et je respire encore ! et je ne sors pas à l'instant d'un monde qui me déteste et que j'abhorre ! Oui, oui, j'en sortirai. »

À ces mots, il se dressa sur sa cuisse sanglante ; et malgré sa faiblesse, malgré sa plaie cruelle, soutenu par son désespoir, il demanda son coursier, ce coursier généreux, sa gloire dans les combats, sa consolation dans ses disgrâces, et qui toujours le ramena vainqueur du milieu des hasards. À sa tristesse, on dirait qu'il partage les chagrins de son maître : Mézence le ranime, et lui parle en ces termes : « Rhébé, nous avons assez longtemps vécu, si rien peut sembler long sur cette terre où tout passe. Un dernier triomphe nous appelle : il me faut aujourd'hui les dépouilles sanglantes et la tête d'Énée. Viens venger avec moi le trépas de Lausus. Ou nous vaincrons ensemble, ou nous périrons tous les deux : car ta fierté, sans doute, ne voudra point fléchir sous un joug étranger, sous ce des maîtres nouveaux. » Il dit ; et sur ses flancs dociles, l'animal belliqueux reçoit son faix accoutumé. Les deux mains du Toscan sont chargées de javelots aigus : l'airain de

son casque étincelle sur sa tête ; et les crins d'un coursier l'ombragent en aigrette ondoyante : tel, perçant les bataillons, il vole aussi prompt que l'éclair. Au fond de son cœur bouillonnent et la colère aveugle, et la folle douleur, et l'amour ulcéré d'un père, et la mâle fureur des guerriers.

Trois fois il appelle Énée d'une voix terrible. Énée le reconnaît, et s'écrie plein de joie : « Fasse le père des dieux, fasse le puissant Apollon, que ta rage ose m'attaquer ! » À ces mots, il marche au tyran et le provoque de sa lance redoutable. « Barbare, dit Mézence, tu massacras mon fils ; que puis-je craindre encore ? Mon fils ! en le frappant, tu m'as frappé moi-même. Va, je ris de la mort, et je brave tous les dieux : cesse de vaines menaces : je viens mourir ; mais, avant d'expirer, voici les dons que je t'envoie. » Il dit, et fait siffler contre son ennemi un javelot rapide ; un second lui succède, un autre encore le suit : le Toscan vole, il tourne, il frappe ; mais le bouclier d'or pare les coups de la tempête. Trois fois Mézence décrit un cercle menaçant autour de son fier adversaire, et l'accable en courant d'une grêle de traits : trois fois le héros troyen tourne avec la forêt de dards dont son pavois est surchargé. Mais impatient de tous ces longs détours, las d'arracher sans fin les traits dont il est assailli, et fatigué d'un combat inégal où sa vaillance est vaine, il songe au moyen de hâter sa victoire. Tout à coup il s'élance, et, frappant de sa javeline le front du coursier superbe, y fait une blessure profonde. L'animal irrité se cabre ; il bat de ses pieds les airs, chancelle, tombe, et roule sur son maître abattu : embarrassé dans sa chute, le guerrier se débat en vain sous le poids qui l'accable.

À cet aspect, un cri subit a porté dans les nues et la joie des Troyens et l'effroi des Rutules. Énée accourt, et tire du fourreau sa redoutable épée ; puis d'une voix terrible : « Où donc est maintenant le féroce Mézence ? qu'est devenue cette audace indomptée ? » Le Toscan alors, reprenant ses esprits, jette au ciel un sombre regard, et répond d'un air farouche : « Cruel vainqueur, pourquoi m'insulter ? je ne crains pas la mort. Tu peux sans crime trancher ma vie : ce n'est point pour obtenir grâce que j'affrontai tes coups ; et mon fils ne t'a point, en mourant, marchandé mon pardon. La seule faveur que je demande (si les vaincus peuvent en attendre aucune), c'est qu'un peu de poussière couvre du moins mon corps. Je sais quelle implacable haine m'ont vouée mes sujets : défends de leur fureur ma dépouille mortelle, et consens qu'un père partage la tombe de son fils. » Il dit, et reçoit dans la gorge le fer qu'il attendait : son sang ruisselle sur ses armes, sa vie s'échappe avec son sang.

Livre onzième

CEPENDANT l'Aurore, sortant du sein des ondes, remontait dans les cieux. Quelque juste devoir qui presse Énée de rendre les honneurs funèbres aux braves qu'il a perdus, quelque affligé que soit son cœur du trépas de Pallas ; son, premier soin, aux feux naissants du jour, est de remercier les dieux qui l'ont fait vaincre. À sa voix, l'énorme tronc d'un chêne, dégarni de ses rameaux, s'élève sur un tertre qui domine la plaine : le héros y suspend la brillante armure, dépouille du fier Mézence ; et c'est à toi, puissant dieu de la guerre, qu'il en consacre le trophée. Au sommet brillent le casque du vaincu, et son panache humide encore de sang, et ses javelots brisés, et sa cuirasse percée de coups : à gauche est suspendu son bouclier d'airain ; et sur le flanc du simulacre flotte son épée, enrichie d'une poignée d'ivoire.

Alors, du milieu de l'épais cortège que forment autour de lui les chefs de son armée, le fils d'Anchise, prenant la parole, harangue en ces mots ses bouillantes légions : « Nous avons fait beaucoup, guerriers ; soyons sans crainte sur ce qui reste à faire. Ces dépouilles d'un tyran superbe sont les prémices d'un triomphe plus grand. Terrassé par ma main, cet orgueilleux Mézence, le voilà. Maintenant les chemins sont ouverts jusqu'au roi des Latins, jusqu'aux remparts de Laurente. Préparez vos courages à de nobles assauts, veillez dans l'espoir des combats : ainsi, dès que les dieux auront permis à vos drapeaux de se déployer dans la plaine, à vos phalanges d'abjurer le repos des camps, rien n'enchaînera votre audace, et vous volerez sans pâlir à de glorieux périls. Mais avant tout, songeons aux restes sans sépulture de nos compagnons expirés : couvrons-les d'une terre pieuse, seul honneur qui console les morts dans le ténébreux séjour. Allez ; que ces âmes généreuses, dont le sang versé nous conquit une patrie nouvelle, reçoivent vos derniers adieux et vos tributs funèbres : jusqu'aux remparts désolés du malheureux Évandre, accompagnez Pallas ; Pallas, dont la valeur n'a point failli, mais qu'un sort cruel ravit à la lumière, et plongea dans l'ombre infernale. »

Ainsi parlait Énée, les yeux mouillés de larmes. En même temps il tourne ses pas vers le seuil funéraire où le corps glacé du jeune prince reposait sous la garde du vieil Acétès ; d'Acétès, autrefois écuyer d'Évandre, et devenu depuis, mais sous de moins heureux auspices, le Mentor du héros naissant. Là se pressaient, à l'entour de Pallas, et la foule éplorée de ses fidèles serviteurs r et des flots de Troyens en deuil, et les Troyennes plaintives, gémissant les cheveux épars. À peine le fils d'Anchise a pénétré sous les vastes portiques, de toutes parts éclatent les douleurs : les femmes, se meurtrissant le sein, poussent vers le ciel des cris lamentables ; et les voûtes mugissantes retentissent au loin de sanglots lugubres. Lui-même, en voyant sur le lit de mort ce front encore plein de charmes, en voyant ce sein d'albâtre ouvert d'une blessure profonde par la lance ausonienne, il ne peut retenir ses larmes, il s'écrie en soupirant : « Faut-il, infortuné jeune homme ! faut-il que le sort, au moment qu'il me sourit, m'enlève un ami tel que toi, qu'il ne

t'ait pas permis de voir ces bords sous mon empire, et de retourner en triomphe au palais de ton père ? Ce n'est point-là ce que j'avais promis à la tendresse d'Évandre, dans nos derniers adieux ; lorsque, me serrant sur son cœur à l'instant du départ, il me frayait la route à de glorieux destins, et m'annonçait non sans quelque terreur, quels peuples redoutables habitent l'Italie, quelle race belliqueuse j'allais avoir à combattre. En ce moment, hélas ! bercé d'un chimérique espoir, peut-être il fait des vœux, et charge les autels de ses dons suppliants : et nous, baignant de pleurs un héros qui n'est plus, un prince quitte envers le ciel, nous entourons de vains honneurs ses restes insensibles ! Malheureux père ! tu verras, ô douleur ! les funérailles de ton fils. Voilà donc ce fortuné retour et ces triomphes attendus ! voilà la foi d'Énée ! Mais du moins, magnanime Évandre, tu n'auras point vu Pallas atteint de honteuses blessures, et le salut d'un fils ne condamnera point son père à détester le jour. Dieux ! quel appui te manque, généreuse Ausonie ! et toi, quel défenseur tu perds, cher Iule, ô mon fils ! »

Tels ses regrets s'exhalent. Il ordonne enfin qu'on emporte ces déplorables restes : choisis dans ses nombreuses phalanges, mille guerriers accompagneront par ses ordres la pompe funéraire, et mêleront leurs larmes aux larmes paternelles : faible consolation dans un malheur si grand ! mais bien due à l'affliction d'un père. À l'instant pour former un modeste cercueil, le chêne et l'arbousier s'empressent d'enlacer leurs rameaux : sur leur tissu flexible s'élève un lit de feuillage, qu'environne de son ombre un rideau de verdure. Là, sous ce dais agreste, des mains pieuses déposent l'infortuné Pallas. Telle on voit languir, cueillie par un doigt virginal, ou la tendre violette ou le pâle hyacinthe : la fleur n'a point encore perdu sa beauté, son éclat ; mais le sol maternel n'alimente plus sa tige, et la vie l'a quittée.

Le héros déploie alors deux voiles précieux, où se marient l'or et la pourpre : industrieux ouvrages qu'autrefois Didon, charmée d'un doux labeur, travailla pour Énée, et dont elle embellit la trame d'une riche broderie. De l'un il revêt, triste et dernier honneur ! les froides reliques du jeune prince ; il ceint de l'autre ces beaux cheveux qu'attend la flamme du bûcher. À sa voix, on rassemble les richesses conquises dans les champs de Laurente ; et ces dépouilles triomphales suivent en long appareil le funèbre cortège : les coursiers et les armes enlevés aux Latins en relèvent la pompe. Non loin paraissent, chargés de chaînes, les captifs dévoués aux mânes de Pallas, et dont le sang répandu doit arroser la cendre : à côté marche l'élite des vainqueurs, portant sur des tronçons de lances les trophées de leur victoire, et le nom des vaincus inscrit sur leur armure. Conduit parmi les rangs, le malheureux Acétès, que la vieillesse et le chagrin accablent, tantôt se frappe la poitrine, tantôt se meurtrit le visage, tantôt se roule dans la poussière en invoquant la mort. Viennent ensuite les chars teints du sang des Rutules. Puis le fier coursier de Pallas, Éthon, affligé, sans parure, s'achemine en pleurant ; et de ses yeux gonflés coulent de grosses larmes. Derrière lui sont portés la lance et le casque de son généreux maître : les autres armes du fils d'Évandre sont au pouvoir de son vainqueur. Enfin s'avance un dernier groupe, et de soldats Troyens, et de guerriers Toscans, et de fidèles Arcadiens, morne et silencieuse escorte, marchant

les armes renversées. Lorsque, allongée dans la plaine, la file gémissante a laissé le camp derrière elle, Énée s'arrête, et poussant un profond soupir : « Il faut nous séparer ; le sort affreux de la guerre nous appelle à d'autres pleurs. Salut, magnanime Pallas ! salut, adieu pour jamais ! » Il ne profère que ces mots ; et suivant le chemin des remparts, il regagne à pas lents l'enceinte de son camp.

Déjà venaient de s'y rendre les envoyés de Latinus : suppliants, et l'olive en main, c'est pour les morts qu'ils sollicitent : « Refuserait-il aux Latins les corps de leurs guerriers, étendus sans vie sur le champ du carnage, et pourrait-il leur envier la faveur d'un tombeau ? La guerre n'est pas pour des vaincus, maintenant vaines ombres : il doit quelque indulgence au peuple où l'accueillirent naguère l'hymen et l'hospitalité. » Le héros compatissant accède à leur juste prière, et leur répond avec bonté : « Quelle ce fortune ennemie, ô Latins, a pu vous entraîner dans cette guerre désastreuse ? quelle fatale erreur vous fait fuir notre alliance ? Vous implorez la paix pour ceux qui ne sont plus, pour ceux qu'a moissonnés le sort des batailles : ah ! combien je voudrais aussi l'accorder aux vivants ! Je n'aurais pas cherché vos bords, si le destin n'eût marqué dans ces lieux ma dernière demeure ; et ce n'est point à Laurente qu'en veut mon courroux légitime. Latinus a rompu les nœuds qui m'unissaient à lui ; Latinus a compté davantage sur les armes de Turnus : c'était donc à Turnus d'affronter ici la mort. S'il voulait que le glaive terminât nos querelles, s'il prétendait chasser Troie de l'Italie, que ne venait-il, seul à seul, mesurer sa lance à la mienne ? alors eût vécu sans rival celui qu'auraient fait vaincre les dieux ou sa vaillance. Vous, allez maintenant ; livrez aux flammes du bûcher vos malheureux concitoyens. » Énée se tait : frappés d'un long étonnement, les Latins immobiles se regardaient en silence. Enfin le vieux Drancès, éternel ennemi, accusateur éternel du jeune roi d'Ardée, prend ainsi la parole : « Ô vous, si grand par votre nom et plus grand encore par vos armes, prince, l'honneur des Troyens ! en quels termes assez nobles pourrais-je exalter votre gloire ? Que dois-je admirer le plus, ou de votre justice ou de votre valeur ? Oui, notre reconnaissance va publier votre sagesse dans la cité qui nous vit naître ; et, si le sort nous en offre un moyen, nous associerons sous de meilleurs auspices le fils d'Anchise au monarque du Latium : que Turnus cherche ailleurs des alliés. C'est peu : ces murs promis à vos destins, nous voulons nous-mêmes en hâter les travaux ; nos bras porteront avec joie les ce pierres du nouvel Ilion. »

Il dit ; un murmure favorable confirme ce discours. La trêve suspend les combats jusqu'à la douzième aurore ; et réunis du moins par leurs communs regrets, les guerriers de Laurente et de Troie parcourent paisiblement ensemble les bois et les montagnes. Le frêne retentit sous les coups de la cognée tranchante ; les pins, au front voisin des nues, ont mesuré la terre ; le chêne et le cèdre odorant crient sous les coins qui les déchirent, et les chars gémissants roulent des ormes entassés.

Mais déjà, dans son vol précurseur du lugubre cortège, la Renommée remplit d'alarmes Évandre, et le toit paternel et les remparts de Pallantée ; la Renommée, hélas ! qui racontait naguère au Latium les exploits de Pallas. Les Arcadiens s'élancent de leurs murs ; et, fidèles à leurs mœurs antiques, ils s'avancent portant des torches funéraires : la route brille éclairée d'un long cordon de feu, et la plaine

réfléchit au loin la lueur des flambeaux. Bientôt les Troyens arrivent, et leur troupe éplorée joint celle des Arcadiens en pleurs. À peine le fatal convoi a franchi les remparts, soudain les mères font retentir de leurs cris la ville désolée. Mais comment retenir le malheureux Évandre ? Il court, il fend la foule ; il arrête l'affreux cercueil, se précipite sur son fils, le presse entre ses bras, et, l'arrosant de larmes, exhale sa douleur en longs gémissements. Enfin sa voix s'ouvre un passage à travers les sanglots.

« Est-ce donc là, cher Pallas, ce que tu promis à ton père ? Tu voulais, disais-tu, n'affronter qu'avec prudence les fureurs de Mars. Je n'ignorais pas ce que peuvent sur une âme généreuse les prémices de la gloire, et cet orgueil si doux qu'inspirent les premiers combats. Funestes essais d'une valeur naissante ! amer apprentissage du métier des armes ! vœux inutiles, vaines prières, que les dieux n'ont point entendus ! Et toi, ô vertueuse épouse, que ta mort fut heureuse î elle t'épargna du moins le tourment qui m'accable. Mais moi, père infortuné, j'ai vécu trop longtemps ; j'ai prolongé mes tristes jours, pour voir trancher ceux de mon fils ! Ah ! que ce n'ai-je suivi moi-même les drapeaux des Troyens ! j'aurais succombé seul sous les traits des Rutules ; mon sang eût satisfait leur rage ; et cette pompe funèbre m'eût, au lieu de Pallas, ramené aujourd'hui dans ces murs. Troyens, ma douleur ne vous accuse pas ; elle ne murmure ni des traités ni des nœuds qui nous unirent : tel était le sort déplorable réservé à ma vieillesse. Du moins, puisqu'une mort prématurée dut moissonner mon fils, il est tombé, ce fils, sur des monceaux d'ennemis qu'immola son courage ; il est tombé, en ouvrant aux Troyens les portes du Latium ; et cette image me console. Évandre pouvait-il lui-même, ô Pallas, souhaiter à ta cendre de plus nobles funérailles que celles dont t'honorent aujourd'hui le pieux fils d'Anchise, et les héros phrygiens, et les chefs de Tyrrhène, et leurs nombreuses légions ? Ces trophées que leurs mains promènent, ce sont ceux de ta gloire : tu les arrachas aux Rutules expirés sous tes coups. Toi aussi, fier Turnus, ton simulacre, et tes armes captives orneraient ce deuil triomphal, si l'âge de mon fils eût égalé ton âge, si sa vigueur eût, comme la tienne, été mûrie par les années. Mais hélas ! pourquoi ces plaintes inutiles ? c'est tenir trop longtemps oisive la valeur troyenne. Allez, et qu'un récit fidèle porte ces mots à votre roi. Si je supporte encore la vie, la vie que je déteste lorsque Pallas n'est plus, c'est que j'attends, Énée, une victime de ton bras : oui, ton bras doit Turnus au sang du fils, aux pleurs du père ; c'est le seul bien qu'ils puissent espérer désormais et de la fortune et de toi. Des plaisirs dans la vie ! Évandre, hélas ! n'en cherche plus, ne peut plus en chercher : mais que Turnus périsse ; et que j'en porte au moins la nouvelle à mon fils, dans le séjour des ombres ! »

Cependant l'Aurore, en rendant aux misérables mortels le bienfait de la lumière, a ramené leurs travaux et leurs peines. Déjà le sage Énée, déjà le vigilant Tarchon, avaient élevé le long du rivage les bûchers dus aux morts : là, suivant l'usage de ses pères, chacun porte en pleurant les restes inanimés d'un frère ou d'un ami : les feux s'allument, et leur noire fumée enveloppe au loin les cieux de vapeurs ténébreuses. Trois fois les phalanges plaintives, revêtues d'armes étincelantes, font en gémissant le tour des piles embrasées : trois fois les escadrons en deuil circulent tristement autour des brasiers funèbres, et poussent dans les airs de

lugubres clameurs. Partout les larmes coulent ; ils en baignent la terre, ils en baignent leur armure : dans la nue se confondent et les cris des guerriers et le bruit des clairons. Les uns livrent aux flammes les dépouilles arrachées aux Latins qu'a frappés la victoire, des casques, de riches épées, des freins d'or, des roues au vol brûlant : d'autres y jettent des offrandes, hélas ! trop connues, le bouclier du vainqueur enseveli dans son triomphe, et ses traits malheureux qu'a trahis la fortune. Des taureaux sans nombre expirent, alentour des bûchers, sous le couteau du sacrificateur : et le porc immonde, et la brebis bêlante, enlevés ensemble aux vastes campagnes, arrosent de leur sang confondu les flammes funéraires. Rangée sur l'immense rivage, l'armée contemple avec douleur ses héros que le feu consume ; elle veille auprès de leurs cendres ardentes ; et rien ne peut l'en arracher, jusqu'à l'heure où la nuit humide vient parsemer l'Olympe de brillantes étoiles.

Non moins religieux, les infortunés Latins ont dressé dans la plaine voisine d'innombrables bûchers. Parmi leurs morts les plus illustres, les uns sont inhumés sur ces fatales rives ; les autres sont portés dans les champs d'alentour, et rendus aux cités prochaines : le reste, peuple confus de victimes obscures, est brûlé sans pompe et sans gloire. De toutes parts, les feux étincellent ; et les campagnes offrent au loin l'image d'un vaste embrasement. Quand la troisième aurore a chassé des cieux les froides ombres de la nuit, la foule, silencieuse et morne, vient fouiller ces vains monceaux de cendres : elle y recueille les ossements épars que la flamme n'a pu détruire, et couvre ces pieux restes d'une terre encore fumante.

Mais c'est dans les murs de Laurente, dans le palais du riche Latinus, que règne un trouble plus affreux, une désolation plus cruelle. Là des mères éplorées, des veuves inconsolables ; là de tendres sœurs plongées dans l'affliction, de jeunes orphelins redemandant leur père, maudissent et cette guerre funeste et l'hymen de Turnus : « Qu'il coure lui-même tenter le sort des armes ; lui-même, le fer en main, qu'il attaque son rival : c'est à lui de vaincre, puisqu'il aspire au trône d'Italie, aux honneurs du rang suprême. » La haine de Drancès fomente ces discours : « Oui, le Troyen n'en veut ce qu'au seul Turnus, c'est Turnus seul qu'il appelle ce au combat. » Malgré tant de voix qui l'accusent, Turnus n'est pas sans défenseurs : le grand nom de la reine protège le Rutule, et les trophées du héros lui font un rempart de sa gloire.

Au milieu de ces mouvements, au milieu du tumulte dont fermente la ville, s'avancent d'un air consterné ceux qu'envoya Latinus auprès du grand Diomède : ils apportent la réponse du fils de Tydée. Tant de soins, tant d'efforts, tant de peines n'ont produit qu'un refus : ni les présents, ni l'or, ni les plus vives prières, rien n'a pu le fléchir : il faut que les Latins cherchent d'autres alliés, ou demandent la paix au héros d'Ilion. À cette nouvelle, Latinus même pâlit ; la tristesse l'accable. Il reconnaît dans Énée celui qu'appellent et les destins et la faveur du ciel : le courroux des dieux, et ces tombeaux récents dont l'image l'afflige, l'en avertissent assez. Aussitôt, il convoque un conseil solennel ; il mande autour de sa personne les princes de l'empire, et leur ouvre ses vastes lambris. Ils accourent en foule ; et leurs flots inondent les avenues de là royale demeure. Le vieux monarque s'assied au milieu d'eux : dans sa main est le sceptre des rois mais son front vénérable a

perdu sa sérénité. On introduit enfin les guerriers revenus de la nouvelle Argos : Latinus leur ordonne d'exposer ce qu'ils ont à dire, et veut qu'un récit fidèle instruise l'assemblée du vain succès de leur message. De toutes parts règne un profond silence ; et Vénulus, pour obéir au roi, prend ainsi la parole :

« Nobles enfants du Latium ! nous avons vu Diomède et le camp des Argiens : après un pénible voyage, échappés à tous les hasards, nous avons touché la main sous qui tomba Pergame. Dans les champs d'Iapyx, au pied du mont Gargan, ce héros fondait les remparts d'Argyripe, dont le nom lui retrace l'heureuse Argos qui l'a vu naître. Introduits dans son palais, admis à son audience, nous étalons nos présents : nous faisons connaître et nos titres et notre patrie : nous disons quel ennemi nous apporte la guerre, quelle espérance nous conduit dans Arpos. Lui, cependant, il nous écoute d'un air paisible, puis nous répond avec douceur : — Ô nations fortunées ! bon peuple de Saturne ! race antique de l'Ausonie ! quelle jalouse fortune trouble aujourd'hui vos innocents loisirs, et vous engage à provoquer une lutte dont vous ignorez les périls ? Nous tous, dont le fer destructeur dévasta les champs d'Ilion, quel sort nous accueillit ! sans parler de tant de maux essuyés sous les murs de la superbe Troie ; sans nommer tant de victimes, que le Simoïs roule encore dans ses flots ; l'univers nous a vus traîner de rivage en rivage nos épouvantables malheurs, et les supplices dus au crime ont expié notre gloire. Hélas ! Priam lui-même serait touché de nos revers. J'en atteste et l'astre orageux de Minerve, et les roches eubéennes, et le mont Capharée, et ses fanaux vengeurs. Après ces grands combats, contemplez nos débris errants sur des mers opposées. Le fils d'Atrée, Ménélas, est poussé par les vents jusqu'aux bords lointaines de Protée. Ulysse a vu les enfants de l'Etna, les monstrueux Cyclopes. Dirai-je Néoptolème, égorgé par Oreste ; Idoménée en deuil, repoussé de la Crète ; et les fiers Locriens jetés sur les sables de Libye ? Agamemnon lui-même, ce roi de tant de rois, ce chef auguste de la Grèce, expire, au seuil de son palais, sous le poignard de son infâme épouse : un lâche adultère a triomphé, dans l'ombre, du vainqueur de l'Asie. Et moi, que n'ai-je point souffert du courroux des dieux ! ils m'ont envié la douceur de revoir mes lares paternels, de retrouver une épouse chérie, de visiter le doux séjour de Calydon. Maintenant encore, des prodiges effrayants me poursuivent en ces lieux mêmes : mes compagnons, hélas ! couverts tout à coup d'un plumage étranger, ont pris leur vol dans les airs : oiseaux plaintifs ô déplorable exemple des vengeances célestes !), ils errent le long de ces rivages, et remplissent de cris lugubres les rochers d'alentour. Ces fléaux, je dus les prévoir, depuis que ma fureur osa tourner un glaive impie contre les Immortels, et souilla la main de Vénus d'une blessure sacrilège. Non, non, ne m'entraînez point à de pareils combats. Quand Pergame est détruite, je ne fais point la guerre à ses restes errants : j'oublie les désastres passés ; la victoire éteignit ma haine. Ces dons, que vous m'apportez de vos rives natales, offrez-les au fils d'Anchise. Nos traits se sont croisés dans maint choc périlleux ; plus d'une fois nos bras ont mesuré leurs forces : ah ! croyez-en mon expérience, de quel air terrible il présente le bouclier ! de quelle main foudroyante il fait voler un dard ! Si les champs phrygiens eussent encore enfanté deux héros tels que lui, les descendants de Dardanus auraient eux-mêmes porté la flamme aux cités d'Inachus ; et l'on verrait la Grèce, aujourd'hui

triomphante, pleurer sur ses ruines. Lorsque l'indomptable Troie nous consumait en vains efforts autour de ses remparts, c'est Hector, c'est Énée, dont la vaillance arrêta si longtemps la victoire des Grecs, et retarda dix ans la dernière journée d'Ilion. Tous deux illustres par leurs vertus, tous deux célèbres par d'éclatants exploits, Énée l'emportait encore en respect pour les dieux. Renouvelez, s'il est possible, les nœuds qui vous unirent ; mais que vos armes, surtout, craignent d'affronter ses armes. »

« Vous venez d'entendre, ô le plus sage des rois, et la réponse de Diomède, et ce qu'il pense de ces grands démêlés. »

Ainsi parla Vénulus. Le sénat ému se divise, le tumulte et le trouble agitent l'assemblée. Telle, quand des rocs entravent les rapides torrents, l'onde obstruée mugit dans ses gouffres profonds, et les rives prochaines retentissent du bruit des vagues frémissantes. Mais les esprits enfin se calment, et ces bruyants murmures ont fait place au silence. Le monarque invoque alors les dieux ; puis, du haut de son trône, il s'exprime en ces termes :

« C'était surtout avant la guerre, ô Latins, qu'il convenait de peser les intérêts de l'état : ce parti du moins m'eût souri davantage, et la prudence le conseillait peut-être : il est bien tard de délibérer, quand l'ennemi touche à nos portes. Citoyens, nous luttons sous de funestes auspices contre un peuple issu des dieux ; contre des mortels invincibles que nuls combats ne lassent, à qui la défaite même ne peut arracher les armes. Si vous vous êtes flattés que l'Étolie, vaincue par mes prières, volerait à votre secours, abjurez cette espérance : plus d'espoir pour nous qu'en nous-mêmes. Mais qu'elles sont faibles, nos ressources ! vous le voyez, hélas ! Ce deuil universel et ces ruines immenses, tout raconte aux yeux nos malheurs, et la main peut toucher nos plaies. Je n'accuse personne : la valeur a fait tout ce qu'elle pouvait faire, l'Ausonie a combattu de toute sa puissance. Maintenant, au milieu des pensées diverses qui tiennent mon esprit en suspens, voici ce que je propose : prêtez une oreille attentive, j'ai peu de mots à dire. Non loin du fleuve qui baigne l'Étrurie, est une plage immense, domaine antique de mes pères, et prolongée vers le couchant jusqu'aux frontières des Sicaniens. L'Auronce et le Rutule ont défriché ces champs incultes ; le soc de la charrue en sillonne les âpres coteaux, et les troupeaux épars y paissent dans les bruyères. Tout ce vaste pays, toute cette chaîne de montagnes dont une forêt de pins ombrage les hauteurs, achetons-en l'amitié des Troyens : offrons-leur une paix dont l'équité soit la base, et partageons avec eux l'empire du Latium : si nos contrées ont pour eux tant de charmes, qu'ils y fixent leur sort, qu'ils y fondent leurs nouveaux remparts. Songent-ils, au contraire, à chercher d'autres climats et d'autres peuples ? aspirent-ils à quitter nos bords ? Que le chêne italique se façonne en navires : construisons-leur vingt galères, plus encore s'ils peuvent les remplir ; les matériaux tout prêts attendent sur le rivage : qu'Énée règle lui-même et le nombre et la forme des vaisseaux ; nous, donnons, à l'envi, l'airain, les bras, et les agrès. Enfin, qu'organes de mes sentiments, et négociateurs amis, cent députés, la fleur de la noblesse latine, se rendent auprès du vainqueur, et lui présentent le rameau de la paix ; qu'ils lui portent mes dons, l'ivoire et l'or, présents des rois, et la chaise curule et l'antique trabée, symboles du souverain pouvoir. J'ai dit ; examinez ; et

que votre sagesse trouve un remède aux maux de la patrie, »

Drancès alors se lève ; Drancès, cet ennemi jaloux qu'afflige la gloire de Turnus, et que tourmente en secret l'aiguillon de l'envie ; Drancès, opulent citoyen et disert orateur, mais guerrier sans courage ; politique habile dans les conseils, et factieux redoutable dans les troubles civils ; fier du noble sang d'où sa mère est sortie, mais né d'un père sans renom : il se lève ; et sa haine, qui s'exhale en reproches, exaspère en ces termes le courroux des Latins : « Votre prudence, ô roi plein de bonté, ouvre un avis trop clair : que serviraient de longs débats ? Chacun de nous connaît assez les besoins de l'empire ; mais on craint de parler. Qu'il n'enchaîne plus nos langues, qu'il rabatte enfin de son orgueil, celui (j'ose le dire, malgré le fer et la mort dont il menace ma franchise), celui dont l'ambition funeste ce et le génie sinistre ont entraîné dans la tombe tant de guerriers illustres, ont plongé nos villes dans le deuil ; celui dont la folle audace s'attaqua sans honneur aux murailles troyennes, et qui même en fuyant bravait encore les cieux. À ces riches présents que vous destinez aux Troyens, ajoutez, prince auguste, ajoutez un présent plus beau : que les fureurs d'un insensé n'intimident point la sagesse d'un père : donnez à votre fille un époux digne d'elle ; qu'un noble hyménée les unisse, et qu'une éternelle alliance cimente une paix éternelle. Si pourtant la colère d'un seul inspire à tous tant d'épouvante, descendons à la prière, supplions ce guerrier terrible : qu'il permette au monarque d'user des droits du trône, qu'il cède quelque chose aux pleurs de la patrie. Voulez-vous donc livrer sans fin au carnage de malheureux citoyens, ô vous, la source et la cause des désastres du Latium ? Nul salut pour nous dans la guerre : nos vœux unanimes vous demandent la paix, Turnus ; et Lavinie est le seul gage d'une paix inviolable. Moi-même le premier, moi qui vous hais, dites-vous (et je ne m'en défends pas, s'il vous plaît de le croire), moi-même je tombe à vos genoux : prenez pitié de l'Ausonie ; que votre fierté fléchisse ; vaincu, retirez-vous : assez longtemps nous avons vu la mort moissonner nos rangs éperdus ; assez longtemps le trouble et l'horreur ont désolé nos campagnes. Ou si la gloire vous enflamme, si votre espoir s'élève à de si hardis projets, s'il vous faut une couronne pour dot ; qu'attendez-vous ? marchez sans pâlir au rival qui vous appelle. Eh quoi ! pour que Turnus obtienne une épouse royale, nous, vil peuple, rebut abject, privés de tombeaux et de larmes, nous joncherons l'arène de nos cadavres mutilés ! Allons, si l'honneur vous anime, si vous avez quelque étincelle du feu dont brûlaient vos ancêtres, osez regarder en face le héros qui vous défie. »

À ces amères invectives, la bile de Turnus s'allume ; il frémit, il soupire ; son dépit éclate en ces termes : « Oui, j'en conviens, Drancès ; ton éloquence est toujours féconde en discours, lorsque la guerre veut des actions. S'agit-il de délibérer, le premier tu cours au conseil. Que j'aime ces bravades, faites au sein d'un sénat paisible ! Que j'aime ces grands mots débités sans périls, tant qu'un rempart officieux te sépare de l'ennemi, et que le sang n'inonde point nos tranchées ! Tonne ici, tonne à loisir ; un vain flux de paroles, voilà tes armes ordinaires : accuse-moi de lâcheté, toi, Drancès, toi dont la main entassa tant de fois sur l'homicide arène des monceaux de Troyens, toi dont les nombreux trophées décorent nos campagnes. Ce bouillant courage si fertile en exploits, tu peux

l’essayer sur l’heure : marchons, l’ennemi n’est pas loin ; il cerne, il presse nos murailles. Eh bien ! tu ne voles point à sa rencontre ? qui t’arrête ? N’auras-tu donc jamais d’audace qu’à parler, d’habileté qu’à fuir ? Moi, j’ai tourné le dos ! Est-ce à Turnus, infâme, que s’adresse un pareil reproche ; lui, qu’on a vu faire regorger le Tibre du sang des Troyens immolés ; lui, dont le glaive extermina dans Pallas le dernier rejeton d’Évandre ; lui, vainqueur des fiers Arcadiens, et couvert de leurs dépouilles ? Ah ! tel ne m’ont point vu Bitias, et Pandarus, ce géant terrible, et ces milliers de morts que mon bras triomphant précipita dans le Tartare, le jour où, seul, enfermé dans leur ville et ceint de leurs murs ennemis, j’y semai le carnage et l’effroi. Nul salut pour nous dans la guerre, dis-tu. Perfide ! va tenir ce langage à tes chers Troyens, à leur chef, ton idole. Continue de répandre en tous lieux de chimériques terreurs, d’exalter la puissance d’un peuple deux fois vaincu, de ravaler les exploits des généreux Latins. Maintenant, si l’on veut t’en croire, les héros de la Grèce pâlissent devant les hordes phrygiennes ! maintenant le fils de Tydée, maintenant l’invincible Achille, redoutent ces nouveaux Pâris ; et loin des flots adriatiques, l’Aufide rebrousse épouvanté ! L’imposteur ! avec quel artifice il feint de craindre ma vengeance ! comme sa frayeur simulée cherche à me rendre odieux ! lâche ! cesse de trembler ; jamais ton sang impur ne souillera mes mains : que ton corps vil garde son âme plus vile encore : un tel séjour est digne d’elle.

Mais je reviens à vous, ô mon père ; parlons de vos sollicitudes. Si vous n’osez plus asseoir d’espérance en nos armes ; si tout nous abandonne ; si, pour un seul revers, nous sommes perdus sans ressource ; si la fortune nous a fuis sans retour, implorons la paix, et tendons au vainqueur des mains suppliantes… Ah ! pourtant, s’il nous restait quelque ombre de notre ancienne valeur, combien nous paraîtraient heureuses ces illustres victimes qui, préférant le trépas à l’opprobre, ont mordu glorieusement la poussière, et sont mortes au lit d’honneur !… Mais si le sort nous laisse et des trésors et de nombreuses phalanges ; si les cités et les nations de l’Italie sont prêtes à nous aider de leurs puissants secours ; si les Troyens eux-mêmes n’ont acheté la victoire que par des flots de sang ; si, comme nous, ils ont leurs morts à pleurer ; si les deux partis, enfin, ont également à gémir des ravages de Mars ; pourquoi, guerriers sans courage, reculer dès le premier pas ? Pourquoi trembler aux premiers accents du clairon ? Plus d’une fois le temps, le temps et ses vicissitudes, ont amené des changements heureux : plus d’une fois la Fortune, passant des vainqueurs aux vaincus, se joua des triomphateurs, et raffermit les états qu’elle avait ébranlés. Nous n’aurons pas l’appui de l’Étolien ; Arpos ne se joint pas à nous : mais nous aurons Messape, et l’heureux Tolumnius, et tous ces chefs fameux, sous qui marche l’élite de tant de peuples conjurés : la gloire ne dédaignera pas de suivre les héros du Latium et les braves qu’enfanta Laurente. N’avons-nous pas encore cette guerrière intrépide, Camille, l’honneur du sang des Volsques ; Camille, et sa brillante cavalerie, et ses escadrons étincelants d’airain ? Si pourtant c’est moi seul que les Troyens appellent aux combats ; si Latinus l’approuve ; si je suis un tel obstacle au repos de l’empire ; non, la victoire n’a pas été jusqu’à ce jour tellement infidèle à mon bras, que je ne sois prêt à tout oser pour une cause si glorieuse, J’irai, j’irai sans effroi chercher ce fier rival ; fût-il plus grand qu’Achille, fût-il couvert comme lui d’armes forgées par Vulcain. Digne

émule des héros mes aïeux, je cours me dévouer pour vous, et pour le père de Lavinie. Énée défie Turnus ! Ah ! ce défi, je l'accepte avec joie. Le lâche Drancès du moins, si la colère des dieux me garde un sort funeste, ne partagera point mes périls : si leur faveur couronne ma vaillance, il ne partagera point ma gloire. »

Ainsi les Latins, occupés des malheurs de l'empire, se consumaient en longs débats : cependant Énée, las du repos des camps, déployait ses drapeaux dans la plaine. Tout à coup un avis trop sûr en apporte au palais du monarque l'effrayante nouvelle, et remplit Laurente des plus vives alarmes : « Déjà, dit-on, les Troyens soutenus des cohortes étrusques descendent en bataille des rivages du Tibre, et couvrent au loin les campagnes. » À ce bruit imprévu, les esprits se troublent, le peuple ému s'agite, et l'aiguillon de la colère a réveillé les courages. On court, on vole aux armes : la jeunesse en fureur appelle les combats ; les vieillards consternés gémissent et versent des pleurs : de toutes parts s'élève jusqu'au ciel le cri tumultueux des passions contraires. Telles des légions d'oiseaux remplissent de leurs voix confuses le bois profond qui les rassemble ; tels, attroupés sur les rives du Pô, des cygnes au chant rauque font retentir les bords poissonneux du fleuve et ses bruyants marais. Turnus saisit l'instant : « Courage, citoyens ! discourez à loisir ; vantez, à l'ombre de ces murs, les charmes de la paix ; et laissez l'ennemi porter le fer et la flamme dans le cœur de l'état. « Il dit, s'éclipse, et, plus rapide que l'éclair, il est déjà loin de l'auguste assemblée. « Vous, Volusus, s'écrie-t-il, faites prendre les armes aux bataillons des Volsques, et commandez aux Rutules. Vous Messape, vous Coras et Catille, étendez dans la plaine vos nombreux escadrons. Qu'une vaillante élite ferme les abords de Laurente, et veille à la défense des tours : que le reste de l'armée s'apprête à marcher ce sous mes ordres. »

Soudain la foule en mouvement vole de tous côtés aux remparts. Le sage Latinus lui-même a rompu l'assemblée. Il abandonne ses grands desseins, il cède au malheur des temps, et n'espère plus qu'en l'avenir. Combien il se reproche d'avoir méconnu les destinées du fils d'Anchise ! qu'il voudrait aujourd'hui l'avoir accepté pour époux de sa fille et pour héritier de son trône ! Cependant les uns creusent de larges fossés à l'entour de la ville ; les autres en hérissent les approches de décombres et de palissades : la bruyante trompette donne le signal sanglant du carnage. On voit les femmes et les enfants border, de leurs rangs confondus, le sommet des murailles : la grandeur du péril arme la faiblesse même.

Plus loin, montée sur un char, et suivie du nombreux cortège des dames de sa cour, la reine s'avance vers les lieux élevés où domine le temple de Pallas : elle s'avance chargée de pieuses offrandes. À ses côtés est l'aimable Lavinie ; Lavinie, cause innocente de tant de maux, et baissant ses yeux pleins de charmes. Les mères, à leur suite, apportent leurs hommages ; elles parfument le temple des vapeurs de l'encens ; et sur le seuil du sanctuaire, leur voix lamentable implore ainsi la déesse : « Divinité guerrière, ô toi qui présides aux batailles, redoutable Pallas ! brise, de ta main puissante, la lance du brigand phrygien ; lui-même, étends-le dans la poudre ; et qu'il expire sous tes coups, aux pieds de nos murailles ! »

Ailleurs Turnus, appelant les combats, s'est précipité sur ses armes. Déjà couvert

de sa fidèle cuirasse, il en étale avec fierté les écailles d'airain : bientôt il a revêtu ses brillants cuissards : la tête encore nue, mais le flanc ceint du glaive, il accourt de la citadelle, tout resplendissant d'or : l'audace éclate dans sa démarche altière, et son bouillant courage déjà triomphe en espoir. Tel, brisant ses entraves, le coursier, libre enfin, s'arrache à l'ennui des étables, et franchit à son gré l'immensité des plaines : tantôt il vole aux pâturages que cherchent ses amantes ; tantôt, se confiant au fleuve accoutumé, il court, plonge et se joue dans ses ondes connues : sa tête se dresse avec orgueil, ses longs hennissements font retentir les airs, et ses crins livrés aux zéphyrs battent son cou nerveux et ses larges épaules.

En ce moment Camille, suivie des Volsques sous les armes, s'avançait vers le prince rutule. À peine parvenue aux portes de la ville, la reine s'élance légèrement du coursier qui la porte : ses guerriers l'imitent à l'instant, et, descendus comme elle de leurs coursiers dociles, tous ont mis pied à terre. Alors élevant la voix : « Turnus, dit-elle, s'il est permis d'écouter l'instinct de sa valeur, me voici ; j'offre d'affronter seule la cavalerie troyenne, d'arrêter seule les escadrons étrusques. Souffrez que mon bras tente les premiers hasards du combat : vous, à la tête de vos phalanges, restez sous les murs, et protégez les remparts. » Turnus contemple avec respect cette fière Amazone : « Ô vous, répondit-il, vous, la gloire de l'Italie, magnanime guerrière ! que ne vous dois-je pas ? et quels éloges seraient dignes de vous ? Oui, puisque votre grand cœur est au-dessus de tous les périls, partagez avec moi les travaux de cette journée. Si j'en crois un bruit sourd et le rapport de mes coureurs, Énée se flatte de nous surprendre : détachée par ses ordres, une troupe légère doit battre la plaine devant nous, tandis qu'accourant lui-même du sommer désert des montagnes, il songe à fondre sur Laurente. Je lui prépare une embuscade dans les profonds ravins de ces bois, parmi les défilés dont mes nombreux soldats investiront la double issue. Vous, cependant, marchez aux Tyrrhéniens, et qu'ils fuient devant vos enseignes : avec vous combattront et le vaillant Messape, et l'élite des Latins, et les forces de Tibur. Glorieux chef de ces guerriers, Camille, dirigez leur valeur. » Il dit ; et s'adressant ensuite aux braves prêts à seconder l'héroïne, il les enflamme d'une belliqueuse ardeur ; puis il s'élance et vole à l'ennemi.

À travers les rocs tortueux s'étend un noir vallon favorable aux surprises, et propre aux ruses militaires : une forêt épaisse en couvre les flancs ténébreux : on n'y pénètre que par un sentier difficile, par une gorge étroite, obscur et dangereux passage. Au-dessus de ces monts sauvages, par-delà leur cime escarpée, règne une plaine inaperçue, d'où l'œil plane au loin sans obstacle ; poste sûr et commode,. d'où le guerrier peut à son choix ou surprendre l'ennemi par un choc imprévu, ou l'écraser du haut des rocs sous leurs débris roulants. C'est là que Turnus va se rendre par des routes secrètes, dont les détours lui sont connus ; instruit de la nature des lieux, il en saisit l'avantage, et veille caché sous leurs abris perfides.

Cependant la fille de Latone s'entretenait dans les demeures célestes avec la jeune Opis, l'une des Nymphes de sa cour, et l'ornement de sa troupe sacrée. Triste et plaintive, la déesse exprimait ainsi ses regrets : « Camille, chaste Opis, marche à des combats funestes ; et c'est en vain qu'elle est armée de mes traits homicides.

Hélas ! nulle, parmi les mortelles, n'est plus chère à Diane. Mais ce n'est pas de ce jour qu'elle a captivé ma tendresse et touché mon cœur d'un intérêt si tendre. Jadis chassé de ses états, proscrit par ses sujets rebelles, qu'indignait son joug tyrannique, Métabus abandonna les murs de l'antique Priverne, et s'enfuit à travers mille glaives levés sur sa tête : il s'enfuit, emportant Camille au berceau ; Camille, innocente compagne de l'exil paternel, et dont le nom retrace celui de Casmilla, sa mère. Chargé d'un poids si doux, il allait gravissant les roches inaccessibles, franchissant les bois solitaires ; et les traits meurtriers sifflaient sans cesse autour de lui ; et le courroux des Volsques murmurant sur ses pas l'épouvantait sans cesse. Tout à coup, dans sa fuite, il touche aux bords ce de l'Amasène, dont les flots débordés battaient la rive écumante : tant les eaux des orages avaient grossi son cours. Prêt à s'élancer à la nage, il hésite : il regarde le jeune objet de son amour, et tremble pour un fardeau si cher. Entre mille projets qu'il roule dans sa pensée, il embrasse enfin, non sans peine, ce périlleux parti. La main robuste du guerrier portait une énorme javeline, tronc noueux et durci dans la flamme : il façonne en léger berceau l'écorce d'un siège sauvage, y dépose sa fille, et l'attache avec art autour de l'arme des combats : puis, balançant d'un bras nerveux le pesant javelot, il s'écrie, les yeux au ciel : — » Chaste reine des forêts, auguste fille de Latone ! tu vois cette enfant que j'adore : un père, en ce moment, la voue à tes autels. Déjà couverte de tes armes, elle implore ton secours, et fuit dans le vague des airs, le trépas qui la poursuit. Reçois, je t'en conjure, reçois, ô déesse, ce précieux dépôt : je le confie, hélas ! aux caprices des vents douteux. « — Il dit, et, rassemblant toutes ses forces, il fait voler le dard qui s'échappe à grand bruit : le fleuve pousse un long murmure ; l'infortunée Camille fuit sur l'onde rapide avec le trait retentissant.

L'ennemi s'approchait : Métabus, à l'instant, se précipite dans les flots ; et, maître enfin de l'autre bord, il en arrache d'un bras triomphant et sa lance et sa fille, sa fille consacrée dès lors à mon culte. Nulle cité n'offrit d'asile à ce prince malheureux, nulle ne le reçut dans ses murs : lui-même, en ses chagrins farouches, eût détesté la demeure des villes. Sauvage compagnon des pâtres, il passa le reste de ses jours dans leur agreste solitude. Là, parmi les ronces inhabitées, au milieu des antres affreux, il exprimait, pour en nourrir sa fille, le lait grossier d'une cavale, et présentait aux mamelles d'un animal superbe les lèvres d'un enfant. À peine fut-elle instruite à former ses premiers pas, un dard aigu arma ses faibles mains ; sur ses épaules délicates l'arc et le carquois flottèrent suspendus ; au lieu de tresses d'or, au lieu d'une robe ondoyante, la dépouille d'un tigre jetée sans art à l'entour de sa taille, telle était sa parure. Déjà ses jeunes mains lançaient des flèches légères ; déjà, saisissant la fronde, elle en faisait tourner au-dessus de sa tête les lanières sifflantes ; elle frappait dans la nue et l'oiseau du Strymon et le cygne argenté. Plus d'une mère, dans les villes de Tyrrhène, la souhaita pour épouse à son fils : vain souhait ! toute entière à Diane, Camille vécut fidèle au goût des armes, aux lois de la pudeur, et dédaigna toujours les douceurs de l'hymen. Pourquoi faut-il qu'entraînée dans ces luttes sanglantes, elle coure provoquer les Troyens ? on la verrait encore, toujours chère à mon cœur, grossir le nombre de mes compagnes. Mais puisqu'un sort cruel s'obstine à la poursuivre ; descends,

Nymphe, du haut des cieux, et vole aux champs du Latium, où s'apprête sous de malheureux auspices un funeste combat. Voici mes armes : tire de mon carquois un trait vengeur. Quiconque aura frappé d'un fer homicide cette chaste Amazone ; Troyen, Toscan, n'importe, qu'il périsse à son tour ; que sa mort venge mes douleurs. Moi-même ensuite, j'enlèverai dans un épais nuage les restes de l'infortunée, ceinte encore de ses armes ; je la transporterai moi-même au tombeau de ses pères ; et la rendrai du moins à sa patrie. »

Ainsi parla Diane. À l'instant la Nymphe agile, fendant l'azur des cieux, traverse les airs à grand bruit, et vole entourée d'un noir tourbillon.

Cependant la milice troyenne approche des remparts ; avec elle paraissent et les chefs étrusques, et leur nombreuse cavalerie partagée en escadrons égaux : les coursiers frémissants font retentir au loin la plaine sous leur marche bruyante, et luttent en bondissant contre le frein qui les maîtrise : les vastes champs se hérissent d'une moisson de fer, et les campagnes réfléchissent de toutes parts l'éclat menaçant des armes. Vis-à-vis on aperçoit Messape et les bouillants Latins, Coras et son valeureux frère, Camille et sa vaillante escorte ; ils s'avancent en bataille contre leurs fiers rivaux : la lance, prête à frapper, n'attend que le signal ; les dards impatiens s'agitent ; et plus près de l'ennemi, le coursier comme le soldat s'anime d'une nouvelle ardeur. Arrivés à peine à la portée du javelot, les deux partis s'arrêtent : tout à coup un cri part, on s'élance ; les coursiers volent écumants : plus pressé que la neige, un nuage de traits obscurcit les airs, et le ciel se couvre d'un voile ténébreux.

À l'instant, la pique en arrêt, Tyrrhène et le fougueux Acontée se précipitent l'un sur l'autre ; les premiers, ils se heurtent avec un bruit épouvantable, et le coursier chancelle sous le choc du coursier. Arraché des arçons avec la célérité de la foudre, avec l'impétuosité du roc lancé par la baliste, Acontée va tomber au loin tout sanglant : son dernier soupir s'est exhalé dans les airs. La frayeur saisit ses soldats : les Latins tournent le dos ; et, l'épaule abritée de leur léger pavois, ils poussent vers les remparts leurs agiles coursiers. Le Troyen les poursuit, et l'ardent Asylas fond sur leur troupe éperdue. Déjà l'on approchait des portes ; quand de nouveau les Latins jettent un cri terrible, et ramènent au combat leurs escadrons épars. Les Troyens reculent à leur tour, et, d'un rapide essor, disparaissent devant les vainqueurs. Telle, en son double mouvement, se balance la mer incertaine : tantôt inondant la plage, elle couvre les rochers de ses flots écumants, et se déploie en lames sinueuses sur les sables lointains ; tantôt revenant tout à coup sur elle-même, et ramenant les débris que son flux apporta, elle fuit, et déserte, en retombant, ses rivages. Deux fois, pressés par les Toscans, les Rutules en désordre se sont repliés sous leurs murs : deux fois, chassés par les Rutules, les Toscans fugitifs se sont dispersés dans la plaine. Mais un troisième choc mêle enfin tous les rangs, et le guerrier s'attache au guerrier qui le brave : alors on n'entend plus que les cris des mourants ; le sang coule à longs flots ; la terre est jonchée d'armes et de cadavres ; les coursiers roulent expirants sur leurs maîtres sans vie : le carnage devient affreux.

Orsiloque, n'osant attaquer le puissant Rémulus, darde à son coursier un bruyant javelot : le fer pénètre au-dessous de l'oreille, et reste enfoncé dans la

plaie. L'animal blessé se dresse avec fureur ; impatient du Irait, il frémit, il s'agite, et bat l'air de ses pieds : Rémulus tombe et roule sur la poussière. Catille renverse Iolas ; il renverse Herminius, fier de son courage indomptable, fier de sa taille énorme et de ses lourdes armes : l'airain d'un casque ne couvre point ses blonds cheveux, l'airain d'une cuirasse ne défend pas ses flancs robustes ; sans crainte il s'expose aux blessures, tant l'effroi qu'il inspire le rassure contre leur atteinte. La lance qui le frappe en sifflant se plonge toute entière dans ses larges épaules : le géant transpercé rugit et se tord de douleur. De noirs ruisseaux de sang inondent au loin la plaine : chacun, le glaive en main, donne à l'envi la mort, ou cherche dans une chute honorable un glorieux trépas.

Au milieu du carnage, Camille, intrépide Amazone, combat, triomphe et s'applaudit. Un sein nu, le carquois sur l'épaule, tantôt elle décoche d'une main sûre une grêle de dards acérés, tantôt elle arme son bras infatigable d'une hache au double tranchant. Sur son dos retentissent et l'arc d'or et les flèches de Diane. Lors même qu'un revers passager la force à la retraite, elle menace encore son vainqueur, et l'accable, en fuyant, de ses traits inévitables. Autour d'elle sont rangées ses fidèles compagnes : c'est la chaste Larine, c'est Tulla, c'est Tarpée agitant sa hache d'airain : vierges, honneur de l'Italie, la généreuse Camille se plut à les choisir elle-même pour en faire l'ornement de sa cour, l'appui de sa valeur, et l'âme de ses conseils. Telles, aux champs de la Thrace, les belliqueuses Amazones foulent d'un pas guerrier les rives du Thermodon, et choquent à grand bruit leurs armes colorées : tantôt à l'entour d'Hippolyte, tantôt suivant le char victorieux de l'audacieuse Penthésilée, ces fières héroïnes hurlent en chœur l'hymne de la victoire, et secouent d'un air martial le croissant de leurs boucliers.

Qui sentit le premier tes coups, redoutable guerrière ? qui le dernier périt sous l'effort de ton bras ? Dieux ! que de morts entassés par tes armes sur l'homicide arène ! Le fils de Clytius est ta première victime ; c'est Eunée : il s'avançait vers toi, la poitrine découverte ; ta longue javeline lui traverse le cœur. Il vomit en tombant des flots d'un sang épais, mord la terre fumante, et se roule en mourant sur sa blessure. Camille frappe ensuite et Liris et Pagasus : l'un, abattu de son coursier blessé, ressaisissait les rênes ; l'autre volait au secours de son ami, et lui présentait dans sa chute l'appui d'un bras désarmé : tous deux succombent, percés en même temps. Avec eux, elle immole Amaster qu'Hippotas mit au jour. Elle poursuit, du fer de sa lance, Harpalyce, et Démophoon, et Chromis, et Térée : autant sa main terrible a fait voler de dards, autant de guerriers troyens ont mesuré la terre. Paré d'une armure sauvage, Ornytus, ardent chasseur, accourt sur un coursier nourri dans les champs d'Iapix : un cuir énorme, dépouille d'un taureau superbe, couvre ses larges épaules ; sur sa tête, un loup difforme étale et sa gueule béante, et sa vaste mâchoire, et ses dents effroyables ; un pieu rustique arme sa main agreste : il s'agite fièrement au milieu des escadrons, et surpasse de la tête les combattants qui l'environnent. Camille fond sur eux, les disperse, et, le joignant lui-même, l'étend mort sur la poudre ; puis d'un ton courroucé : « Croyais-tu, farouche Tyrrhénien, faire ici la guerre aux hôtes des forêts ? Il est venu, le jour où le bras d'une femme devait châtier tes insolentes menaces. Va rejoindre à présent les mânes de tes pères : tu pourras leur vanter ta mort ; c'est le fer de

Camille qui te plonge aux enfers. »

Elle dit, et se précipite sur Orsiloque et Butès, deux géants, l'orgueil des Phrygiens. Butès osait l'attendre : il expire, atteint de la lance fatale entre la cuirasse et le casque, à l'endroit où le cou sans défense s'offre au fer du vainqueur, et d'où le bouclier descend pour couvrir le flanc gauche. Orsiloque à son tour, jouet d'une fuite simulée, décrit un cercle immense en courant après la guerrière : tout à coup elle échappe dans un cercle moins vaste, et poursuit à son tour celui qui la poursuivait. Alors se dressant toute entière, et levant sa lourde hache, elle en frappe à coups répétés et le casque et le front du Troyen. Vainement il conjure, il supplie : terrible, elle redouble ; il meurt tout souillé des débris de son cerveau fumant.

Mais quel est ce guerrier que son malheur amène au-devant d'elle, et qui s'arrête, saisi d'effroi au seul aspect de l'héroïne ? C'est le fils d'Aunus, hôte rusé

.. : de l'Apennin. Nul des Liguriens ne l'effaça dans l'art des stratagèmes, tant que les destins lui permirent de prolonger ses jours. Voyant qu'il tenterait en vain la fuite peur éviter le combat et se dérober aux poursuites de l'ardente Amazone, il appelle à son aide l'artifice et l'adresse. « Quelle merveille, s'écrie-t-il, qu'une femme ait tant d'audace, quand elle compte sur la vitesse d'un coursier ? laisse-là cette ressource des lâches : ose descendre à terre, et combattons à pied ; tu verras bientôt qui de nous deux égare un fol orgueil. » Il dit ; la bouillante Amazone s'est enflammée d'un généreux courroux.. Elle confie son coursier à l'une de ses compagnes, et se présente au combat sous des armes égales : seule, à pied, le glaive en main, et couverte de son léger pavois, Camille attend sans pâlir son astucieux adversaire. Lui, triomphant déjà du succès de son stratagème, il tourne aussitôt la bride, et, plus prompt que l'éclair, il fuit, et fatigue de l'éperon son rapide coursier. « Perfide Ligurien, voilà donc cette bravoure dont tu faisais parade ! Mais en vain ta fourbe a recours aux ruses de ton pays : ton lâche artifice ne te rendra point vivant à ton père, le fallacieux Aunus. » Ainsi la guerrière s'indigne : la colère donne à ses pieds des ailes ; son vol devance le coursier fugitif ; elle saisit les rênes, et s'offrant face à face à son timide adversaire, le fait rouler sans vie dans les flots de son sang.. Tel, du sommet d'un roc, l'oiseau de Mars fond, les ailes déployées, sur la colombe qui plane au sein des nues, la saisit, et la déchire de ses griffes aiguës : le sang de sa victime et ses plumes arrachées pleuvent du haut des airs.

Cependant le père des dieux et des hommes daignait observer ces combats ; et, du haut de l'Olympe où domine son trône, son œil en suivait les hasards. Tout à coup il allume dans l'âme de Tarchon la soif des vengeances, irrite son courage, et le tourne en fureur. Soudain le héros toscan précipite son coursier à travers le carnage, à travers les rangs en désordre ; il ranime par ses cris les bataillons épars, appelle par leurs noms les guerriers qui chancellent, et ramène à la charge les bandes fugitives. « Quel vertige vous égare ? ô faibles Tyrrhéniens ! cœurs lâches ! cœurs insensibles à l'honneur ! Quelle indigne torpeur enchaîne votre audace ? Une femme vous fait peur ! une femme enfonce et disperse vos bataillons armés ! Pourquoi ce fer ? pourquoi ces dards impuissants dont vos mains sont chargées ? Ah ! ce n'est point avec cette indolence que vous courez aux combats de Vénus, à

ses luttes nocturnes : dès que la flûte recourbée donne le signal des orgies, on vous voit alors, courageux convives et buveurs intrépides, fêter en chœur Bacchus et les Amours. Voilà vos nobles jeux, voilà vos glorieux ce plaisirs. Heureux, quand un augure favorable vous invite au banquet religieux, et qu'une victime choisie vous appelle au fond des bois sacrés ! »

À ces mots, bravant le premier la mort, il s'élance au fort de la mêlée, fond sur Vénulus avec l'impétuosité de la foudre, l'arrache à son coursier, et, le pressant d'un bras nerveux, le soutient dans les airs et l'emporte en courante Un cri subit s'élève jusqu'au ciel ; et, de toutes parts, les Latins ont tourné la vue : Tarchon, le feu dans les yeux, vole à travers la plaine, emportant et l'homme et l'armure : il rompt le fer de la lance que son ennemi lève encore, et cherche le défaut de la cuirasse, pour y porter le coup mortel : l'Ausonien se débat, écarte la pointe meurtrière suspendue sur sa gorge, et repousse la force par la force. Telle, en son vol, une aigle vigoureuse promène dans la nue le serpent qu'elle a saisi, l'enlace dans ses robustes serres, et le déchire de ses ongles tranchants : le reptile blessé se plie et se replie en tortueux anneaux ; il hérisse ses écailles sanglantes, pousse d'horribles sifflements, et dresse une gueule écumante : vains efforts ! l'oiseau de Jupiter redouble les morsures de son bec recourbé, bat les airs de ses ailes, et se perd dans les cieux. Tel, aux yeux mêmes des soldats de Tibur, Tarchon, chargé de sa proie, vole, et la porte en triomphe. Entraînés par l'exemple et l'exploit de leur chef, les descendants de Méonie retournent au combat avec une nouvelle ardeur.

En ce moment Arruns, que cette journée doit aux dieux infernaux, voltigeait, armé d'un dard, autour de la légère Camille ; et, plus rusé qu'elle, épiait pour l'immoler un propice hasard. Voit-on l'ardente Amazone précipiter son courage au milieu des bataillons ; Arruns y pénètre en secret, et s'attache sans bruit à ses pas. Revient-elle victorieuse, et fumante du sang ennemi ; Arruns la suit encore, et pousse furtivement vers elle son rapide coursier. Tantôt de loin, tantôt de près, sans cesse l'opiniâtre guerrier tourne à l'entour de sa proie, et balance d'une main cruelle son javelot trop sûr.

Tout à coup paraît Chlorée ; Chlorée, consacré à Cybèle, et jadis prêtre de la mère des dieux : il rayonnait au loin d'éclat sous son armure phrygienne. Son coursier blanchissant d'écume bondissait dans la plaine, couvert d'un superbe harnois, où le bronze et l'or, façonnés en lames brillantes, imitaient le plumage du peuple ailé des airs. Lui-même, paré des couleurs rembrunies d'une pourpre étrangère, il s'avançait, décochant d'un arc de Lycie des flèches aiguisées dans la Crète. Sur ses épaules résonne un carquois d'or : un casque d'or ombrage son front sacré. L'or, en agrafe éblouissante, soutient sa chlamyde légère que le safran colore ; et les plis ondoyants de son manteau de lin s'agitent au gré des vents. L'aiguille a brodé sa tunique flottante, a brodé ses longs cuissards, chefs-d'œuvre des pays lointains. L'Amazone l'aperçoit : soudain, soit qu'elle brûle de suspendre aux temples de ses dieux une armure troyenne, soit qu'elle destine ces dépouilles captives à relever ses charmes au sein des forêts, c'est Chlorée seul qu'elle suit en aveugle parmi tant de guerriers ; femme, et sans prévoyance au milieu du carnage, elle dévore en espoir ce riche butin et ces atours magnifiques.

Arruns, posté près d'elle, saisit enfin le moment favorable, fait voler sa javeline,

et, d'une voix inquiète, implore ainsi les dieux : « Père du jour, ô divin Apollon ! protecteur du Soracte et de ses bois religieux ! toi, dont le culte a nos premiers hommages ; toi, pour qui les pins de nos montagnes alimentent les flammes d'un éternel bûcher ; pour qui, dans l'ardeur d'un saint zèle, nous bravons ces feux dévorants, et foulons d'un pas ferme leurs brasiers allumés : dieu puissant ! fais que ce dard vengeur lave la honte de nos armes. Ce n'est point la dépouille d'une femme, ce n'est pas son armure conquise, vains trophées d'un triomphe facile, qu'ambitionne ma valeur : d'autres exploits signaleront mon bras. Mais que cette furie tombe et meure sous mes coups ; je consens à retourner sans gloire aux murs qui m'ont vu naître. »

Phébus entend sa prière ; Phébus exauce une part de son vœu, et laisse l'autre moitié se perdre dans le vague des airs. L'infortunée Camille périra, sous le fer d'Arruns, d'un trépas inattendu ; le dieu l'accorde au guerrier suppliant : mais son antique patrie ne le verra point de retour ; Apollon s'y refuse ; et les vents emportent un souhait inutile, égaré dans les nues. À peine le javelot bruyant, échappé de la main d'Arruns, a sifflé dans les airs ; les rangs étonnés suspendent leurs combats, et de toutes parts les Volsques ont jeté les yeux sur leur reine. Seule insensible au péril, elle ne voit, elle n'entend ni le frémissement des airs, ni le bruit, ni le vol du trait meurtrier qui la cherche ; quand soudain la pointe cruelle vient frapper son sein nu, le déchire, et, s'y plongeant toute entière, s'abreuve de son sang virginal. Ses compagnes éplorées s'empressent d'accourir et soutiennent dans leurs bras leur reine chancelante. Arruns fuit, effrayé lui-même du coup qu'il a porté ; il fuit, pâle à la fois de joie et de terreur : le lâche n'ose plus compter sur sa lance ; il craint d'affronter sa victime expirante, et redoute encore son courroux. Tel, sans attendre les dards conjurés qui le poursuivent, court par des routes écartées se cacher au fond des montagnes, ce loup vorace qui vient d'immoler un pasteur, ou d'égorger un superbe taureau : épouvanté de son audace, honteux et repliant sous lui sa queue tremblante, il fuit, et la peur l'accompagne à travers les forêts. Tel Arruns éperdu se dérobe à tous les yeux ; et, content d'échapper, va se confondre dans la foule des combattants.

Camille mourante veut arracher le trait fatal ; mais enfoncé parmi les os, le fer aigu demeure inébranlable dans les profondeurs de la plaie. Faible et languissante, elle s'affaisse par degrés ; par degrés ses yeux s'éteignent sous les glaces de la mort : si vermeilles naguère, les roses de son teint se fanent : elle n'a plus qu'un souffle de vie. Alors appelant Acca, l'une de ses compagnes chéries, Acca, la plus fidèle confidente des pensées de Camille, celle qui partageait ses plaisirs comme ses peines, elle lui tient ce langage : « Jusqu'à présent, ô ma sœur, ma force a servi mon courage ; maintenant une blessure cruelle rend ma valeur inutile, et de noires ténèbres s'épaississent autour de moi. Pars, vole, et porte à Turnus mes derniers avis.... Qu'il accoure, qu'il remplace Camille au combat, qu'il sauve Laurente des fureurs du Troyen.... Adieu, je meurs. » Elle dit ; sa main laisse échapper les rênes : son corps, entraîné vers la terre, glisse de son coursier : un long frisson court dans ses membres défaillants : son cou délicat se penche, et sa tête qu'appesantit la mort retombe sur son sein : elle abandonne ses armes, et son âme indignée fuit en gémissant chez les ombres. Soudain, s'élevant de toutes parts, un cri de rage

frappe l'Olympe radieux : Camille au tombeau ranime le carnage. On se presse, on s'élance ; et les phalanges troyennes, et la fleur des Étrusques, et les escadrons d'Évandre, tous marchent, combattent, expirent ou triomphent ensemble.

Cependant, docile aux ordres de Diane, Opis veillait depuis longtemps, assise au sommet des montagnes ; et de là, son œil sans effroi contemplait la mêlée. Tout à coup, à travers les clameurs des soldats furieux, elle aperçoit au loin Camille étendue, victime d'un trépas funeste : elle en soupire, et son âme attristée exhale en ces mots sa douleur :

« Que tu paies cher, hélas, ô guerrière infortunée ! que tu paies cher l'honneur d'avoir combattu les Troyens ! C'est donc en vain que ton enfance solitaire s'est vouée dans les bois au culte de Diane ! c'est donc en vain que tes jeunes épaules ont porté nos flèches légères ! Console-toi pourtant ; Diane a pris soin de ta gloire en tes derniers moments : ta mort ne sera pas sans lustre parmi les nations, et tu ne subiras point la honte d'un trépas sans vengeance. Quel que soit l'impie dont le fer déchira tes flancs, la mort sera son salaire » Sur le penchant de ces hauteurs, s'élevait l'immense tombeau du vieux roi Dercennus, antique souverain de Laurente : un vaste amas de terres en composait la masse, et l'yeuse touffue le couvrait de son ombre épaisse. C'est là que, d'un vol rapide, la belle Nymphe vient s'abattre ; et, de cette éminence, son œil cherche le cruel Arruns. À peine l'a-t-elle vu, fier de ses armes brillantes, et bouffi d'un vain exploit : « Où vas-tu ? lui crie-t-elle. Pourquoi cette fuite tortueuse ? Tourne ici tes pas ; viens chercher la mort ; viens recevoir le digne prix de ton noble triomphe. Lâche ! était-ce à toi de mourir sous les traits de Diane ! »

Elle dit, et déjà la Nymphe en courroux a tiré de son carquois d'or une flèche rapide. Elle tend son arc vengeur, le courbe avec force, et les bouts qui s'approchent cèdent à l'effort de ses mains immortelles : tandis qu'elle touche de la gauche la pointa du fer ailé, la droite amène sur son sein la corde obéissante. Aussitôt le trait siffle, les airs au loin résonnent ; et dans le même instant, Arruns, le bruit frappe ton oreille, et le fer se plonge dans ton cœur. Le malheureux expire, abandonné de ses compagnons d'armes ; nuls regrets ne l'honorent à son dernier soupir ; et ses restes gisent ignorés sur la poudre sanglante. Opis, d'un vol léger, remonte au céleste séjour.

Privé de sa vaillante reine, l'escadron léger de Camille prend le premier la fuite : les Rutules fuient en désordre : le bouillant Atinas fuit lui-même à son tour : chefs et soldats, dispersés, éperdus, cherchent des lieux plus sûrs, et, tournant le dos, poussent vers les remparts leurs rapides coursiers. Poursuivis par les Troyens, dont le fer leur porte la mort, aucun n'ose opposer le glaive, ni soutenir leur furie : les arcs détendus chargent en vain leurs timides épaules, et les champs poudreux retentissent sous les pas bruyants des coursiers. Avec eux roule vers les murs un noir tourbillon de poussière ; et, du haut des tours, les femmes éplorées, se frappant la poitrine, poussent vers le ciel des clameurs lamentables. En vain les plus prompts à fuir se sont précipités vers les portes ouvertes ; les vainqueurs s'y précipitent en même temps, mêlés avec les vaincus : là même, une mort misérable atteint encore les fuyards ; sur le seuil paternel, dans les murs qui les ont vus naître, et sous l'abri même de leurs toits domestiques, ils tombent percés de la

lance ennemie. D'autres ferment les portes, en refusent l'entrée à leurs concitoyens, et, sourds à leurs prières, n'osent les recevoir dans les murs. Alors commence un horrible carnage et de ceux qui, le fer à la main, défendent le seuil impitoyable, et de ceux qui se jettent en tumulte sur le fer meurtrier. Parmi les malheureux exclus de l'enceinte désirée, les uns, sous les yeux mêmes de leurs parents en larmes, roulent, entraînés par le flot qui les pousse, dans les tranchées profondes : les autres, aveuglés par le désespoir, et s'abandonnant à la fougue de leurs coursiers rapides, frappent à coups redoublés les portes immobiles et leurs barrières impénétrables. Dans cet affreux péril, les mères elles-mêmes (que ne peut l'ardent amour de la patrie !), les mères, dignes émules de Camille, font pleuvoir du haut des remparts les armes que la colère offre à leurs mains tremblantes : au défaut du fer, elles saisissent au hasard des troncs noueux, des brandons fumants, des pieux durcis dans la flamme, et brûlent de mourir les premières pour sauver leurs murailles.

Cependant une rumeur sinistre a fait frémir Turnus dans les défilés qu'il occupe. Acca vient apporter au héros ces accablantes nouvelles : « Les Volsques sont détruits : Camille a mordu la poussière : le vainqueur s'avance en courroux ; et, fier de son triomphe, il sème au loin l'horreur et le carnage : déjà la terreur vole jusqu'aux murs de Laurente. » À ces mots, Turnus en fureur (ainsi l'ordonne l'arrêt sévère du souverain des dieux) descend des hauteurs où campaient ses soldats, et sort de ses âpres forêts. À peine, laissant les bois derrière lui, s'étend-il dans la plaine, qu'Énée, pénétrant à son tour dans, les gorges abandonnées, gravit la colline déserte, et franchit l'épaisseur de la forêt. Ainsi ces deux fiers rivaux précipitent leur marche vers les remparts de Latinus : ils y courent suivis de leurs nombreuses cohortes, et ne sont séparés que d'un léger espace. Bientôt Énée a découvert au loin les champs inondés de poussière, a vu les bataillons de Laurente déployés dans la plaine : Turnus, en même temps, a reconnu le redoutable Énée sous sa brillante armure ; de toutes parts ont frappé son oreille le pas accéléré des soldats et le souffle bruyant des coursiers. À l'instant même, ils sonnaient la charge et tentaient le sort des combats, si Phébus au teint de rose n'eût déjà plongé dans les mers d'Ibérie ses coursiers haletants, et fait pâlir l'éclat du jour devant les ombres de la nuit. Les deux armées s'arrêtent, postées sous les murs de la ville, et se retranchent dans leurs camps.

Livre douzième

QUAND Turnus voit que les Latins, abattus par leurs revers, languissent sans forces et sans courage ; que toutes les voix l'appellent à remplir enfin ses promesses ; que tous les yeux sont attachés sur lui : sa fougue irritée s'emporte en bouillantes menaces, et sa fierté n'en est que plus altière. Comme, aux champs de la Numidie, un fier lion, atteint par les chasseurs d'une blessure profonde, déploie soudain ses redoutables armes, secoue en bondissant les longs crins de son cou nerveux, rompt sans peur le dard enfoncé dans ses flancs, et, rugissant de rage, présente à ses vainqueurs une gueule ensanglantée : tel, enflammé de colère, éclate l'impétueux Turnus.

Il s'adresse au vieux monarque ; et, plein du transport qui l'agite. « Turnus est prêt, s'écrie-t-il ; plus ce de prétextes pour les lâches Phrygiens de violer la foi promise, et de fouler aux pieds leurs serments. Je descends dans l'arène. Dressez l'autel du sacrifice, prince auguste, et dictez le pacte sacré. Que les Latins immobiles restent spectateurs du combat : ou mes coups précipiteront aux enfers l'infâme Troyen, déserteur de l'Asie, et seul j'aurai vengé par le glaive la querelle commune ; ou la victoire lui soumettra les vaincus, Lavinie sera sa conquête. »

Latinus plus calme lui répond avec bonté : « Héros magnanime, plus votre grand cœur s'abandonne à ses nobles élans, plus ma sagesse doit écouter pour vous les conseils de la prudence, et balancer avec inquiétude les hasards de vos destinées. Fils de Daunus, son empire est votre apanage ; vous avez pour domaines de nombreuses cités conquises par votre vaillance ; Latinus vous aime, et ses trésors sont à vous : mais le Latium, mais Laurente et son territoire, possèdent d'autres beautés dont l'hymen peut tenter un roi, et dont l'illustre origine n'est pas indigne de la vôtre. Souffrez un aveu qui me coûte, mais que la vérité m'arrache. Le ciel me défendait d'unir à ma fille aucun de ceux qui les premiers me demandèrent sa main : ainsi l'annonçaient les oracles et des dieux et des hommes. Vaincu par ma tendresse pour vous, vaincu par les liens du sang, et par les larmes d'une épouse désolée, j'ai brisé les nœuds les plus saints, j'ai rompu l'hyménée promis, j'ai levé l'étendard d'une guerre sacrilège. Depuis ce moment fatal, vous voyez, Turnus, quels malheurs me poursuivent, quelles guerres cruelles dévastent mes états, quels affreux périls vous courez vous-même tous les jours. Défaits dans deux grands combats, nous soutenons à peine à l'ombre de ces murailles l'espoir douteux de l'Italie ; les eaux du Tibre fument encore de notre sang, et nos vastes campagnes sont blanchies des ossements de nos guerriers. Quel vertige me fait changer sans cesse ? quelle folle inconstance se joue de ma raison ? Si, Turnus expiré, je puis associer un jour Pergame à l'Ausonie ; ne puis-je, sans qu'il périsse, mettre un terme à leurs discords ? Que diraient les Rutules, mes plus fidèles alliés ; que dirait l'Italie entière, si ma faiblesse (puisse le ciel détourner ce présage !) vous livrait à la mort, pour prix d'avoir recherché ma fille et demandé mon alliance ? Songez au sort incertain des armes : ayez pitié d'un père accablé de

vieillesse, et qui, loin de vous dans Ardée, pleure en ce moment votre absence. »

Ces mots ne calment point la violence de Turnus : son cœur ulcéré s'enflamme davantage, et le remède même en aigrit la blessure. Dès qu'il peut parler, il réplique en ces termes : « Ces tendres soins que vous inspire mon salut, daignez, prince, les épargner à votre sollicitude ; et souffrez que je sauve ma gloire aux dépens de mes jours. Mon bras aussi sait manier le fer, sait lancer des traits vainqueurs ; et le sang, plus d'une fois, a suivi leur blessure. Ce fils d'une déesse n'aura pas toujours Vénus à ses côtés, pour couvrir d'un nuage la honte de sa fuite, et se cacher elle-même au sein d'une ombre vaine. »

Cependant, effrayée des hasards du nouveau combat qui s'apprête, la reine fondait en larmes, et, le désespoir dans l'âme, retenait de ses mains tremblantes l'impétueux guerrier : « Turnus, ah ! si mes pleurs vous touchent, si l'honneur d'Amate vous est cher, arrêtez, je vous en conjure : arrêtez, ô vous l'unique espoir de ma vieillesse, vous ma seule consolation dans mes peines, vous l'appui de Latinus, de son empire et de sa gloire, vous, enfin, sur qui se fonde toute entière une illustre maison, prête à tomber sans vous. Au nom de tous les dieux ! n'allez pas mesurer vos armes contre les armes du Troyen. Quels que soient les périls que cette lutte vous réserve, ces périls sont les miens, Turnus : avec vous, j'abandonne une vie odieuse ; et je ne verrai pas, captive d'un brigand, ma fille dans les bras d'Énée. »

Ce discours d'une mère arrache des larmes à Lavinie : ses joues brûlantes en sont baignées. Un feu subit les colore d'une rougeur modeste, et court en traits de flamme sur son front virginal. Comme éclate l'ivoire, dont la pourpre a nuancé l'albâtre ; comme rougit la blancheur des lis, mêlés à l'incarnat des roses : tel brillait, sur le visage de la jeune princesse, le fard aimable de la pudeur. Le héros, transporté d'amour, cherche en vain sa raison. Il dévore des yeux tant de charmes. Sa fureur guerrière s'en accroît ; et s'adressant à la plaintive Amate : Cessez, de grâce, ô ma mère ! cessez de m'opposer vos larmes ; et qu'un présage sinistre ne ferme point à mon audace le champ périlleux du courage : non ; dût-il périr, Turnus ne peut plus différer. Vole, Idmon, messager fidèle ; porte à l'insolent Phrygien ce cartel, qui rabattra son orgueil : demain, dès que l'Aurore, montée sur son char vermeil, aura rougi les cieux, qu'il s'abstienne de mener ses bandes contre mes bataillons ; que les Troyens et les Rutules laissent reposer leurs armes ; que mon sang ou le sien termine enfin la guerre ; que le glaive et la mort nomment l'époux de Lavinie. »

Il dit ; et plus prompt que l'éclair, il vole à son palais, demande ses coursiers, et frémit dé plaisir en voyant leur ardeur : ces coursiers généreux, Pilumnus les reçut jadis en présent de la belle Orithye ; moins blanche est la neige, moins légers sont les vents ; autour d'eux s'empressent leurs conducteurs fidèles, dont la main caressante se promène sur leur poitrail, et peigne leurs crins flottants. Lui-même il revêt ses épaules d'une brillante cuirasse, où se marient l'or pur et le bronze argenté : en même temps, il ajuste et son large pavois, et son cimier qu'ombragent deux panaches de pourpre, et sa foudroyante épée, cette épée héréditaire, que forgea pour Daunus le dieu du feu lui-même, et qu'il trempa bouillante dans les eaux du Styx. Le long d'une colonne immense pendait sous ses

lambris une énorme javeline, dépouille du fier Actor le plus vaillant des Auronques : il la saisit d'une main robuste, la balance avec force, et s'écrie d'une voix terrible : « Allons, ô toi qui ne trompe jamais l'appel de ma valeur, allons, ô ma lance ! voici l'heure des nobles exploits. Jadis portée par le grand Actor, c'est le bras de Turnus qui te porte aujourd'hui. Fais que j'abatte mon odieux rival ; que j'arrache à ce vil Phrygien sa cuirasse impuissante, déchirée sous mes coups ; que je traîne dans la fange ses cheveux efféminés, dont un fer brûlant arrondit les boucles légères, et dont la myrrhe odorante a parfumé les nœuds. »

Ainsi Turnus exhale ses fureurs : son visage ardent jette des étincelles ; le feu pétille dans ses yeux enflammés. Tel, appelant les combats, un taureau superbe pousse d'horribles mugissements : ses cornes menaçantes essayent leur colère contre le tronc d'un chêne : il frappe l'air de ses coups, et, du pied soulevant l'arène, prélude à des chocs plus affreux. Non moins terrible sous l'armure maternelle, le fils d'Anchise à son tour aiguillonne son courage, s'excite à la vengeance, et s'applaudit d'un accord qui met fin à la guerre. Pour rassurer ses chefs, pour consoler Iule alarmé, il leur annonce les grands destins qui l'attendent ; et de prompts courriers, par ses ordres, vont porter aux Latins sa réponse immuable, et proposer au vieux monarque les conditions de la paix.

Le lendemain, à peine le jour naissant dorait de ses premiers rayons la cime des montagnes ; à peine les coursiers du soleil s'élançaient du sein des mers profondes, et soufflaient de leurs larges naseaux la flamme et la lumière : déjà marquant la lice sous les remparts de la ville, les chefs des deux partis préparaient le champ du combat. Au milieu sont placés les feux du sacrifice, et des autels de gazon, érigés aux dieux communs de Laurente et de Troie : des prêtres, voilés de lin, et le front couronné de verveine, s'avancent portant l'eau sainte et la flamme sacrée. Les portes s'ouvrent : les légions latines défilent en colonnes, et leurs bataillons hérissés de piques se déploient dans la plaine : vis-à-vis accourent de leurs retranchements et les phalanges troyennes et les escadrons étrusques, reconnaissables à leurs armures diverses : tous marchent étincelants de fer, comme si le dieu des batailles les appelait à ses luttes sanglantes. À la tête de ces nombreuses cohortes, on voit voler de rangs en rangs les chefs des deux armées, brillants d'or et de pourpre : c'est Mnesthée, généreux sang d'Assaracus ; c'est le vaillant Asylas ; c'est Messape, ce dompteur des coursiers ; Messape, dont Neptune est le père. Au signe de la trompette, un vaste espace a séparé les deux camps : les guerriers immobiles enfoncent dans la terre leurs longues javelines, et déposent leurs boucliers. Alors, pour voir ce grand spectacle, de tous côtés se précipitent et les mères tremblantes, et la foule inhabile aux armes, et les vieillards courbés sous le poids des ans : ils inondent les créneaux des tours, ils assiègent le sommet des toits ; et, debout sur les portes, ils en hérissent au loin le faîte.

Mais, de ce mont qu'Albe illustra depuis, de ces hauteurs jadis sans nom, sans honneur et sans gloire, la reine des dieux, portant ses regards sur la plaine, contemplait le champ de bataille, et les deux armées rivales, et les remparts de Latinus. Tout à coup la déesse aborde la sœur de Turnus, cette Nymphe qui préside aux étangs paisibles, aux fleuves retentissants, et que le maître de l'Olympe dota

de cet empire honorable pour prix des faveurs qu'il en avait reçues : « Nymphe, ornement des fleuves, et chère à ma tendresse ! tu le sais, de toutes les filles du Latium que Jupiter fit monter dans sa couche parjure, nulle moins que toi n'éprouva mon courroux ; et je me plus à t'appeler moi-même au rang des immortelles. Eh bien ! connais ton malheur, Turne, et n'accuse point Junon. Tant que le sort a semblé le permettre, tant que les Parques ont vu sans colère la prospérité des Latins, j'ai protégé Turnus et tes murs favoris. Aujourd'hui Turnus, hélas ! court affronter une lutte inégale : l'heure des Parques approche, et déjà s'est levé le bras de fer du destin. Non, je ne puis voir, sous mes yeux, ce combat cruel, cet accord impie. Toi, si l'amour d'un frère inspire ton courage, qui t'arrête ? ose tout : peut-être le hasard servira l'infortune. » À ces mots, un torrent de larmes coule des yeux de Turne : trois fois, de sa main tremblante, elle meurtrit son sein délicat. « Ce n'est pas le moment des pleurs, reprit la fille de Saturne. Vole, et, s'il est possible, arrache un frère à la mort : vole, dis-je ; rallume les combats, romps un pacte odieux ; c'est Junon qui t'en presse. » Tels étaient ses conseils. La déesse, en finissant, quitte la Nymphe incertaine, et l'abandonne au trouble douloureux dont son cœur est agité.

Au même instant arrivent les monarques de l'Ausonie. Latinus, dans tout l'éclat du trône, s'avance monté sur un pompeux quadrige : autour de son front radieux brillent douze rayons d'or, symbole du Soleil, dont il est descendu. Ensuite paraît Turnus, porté sur un char que traînent deux chevaux blancs, et balançant dans ses mains deux javelots armés d'un large fer. Non loin marche à son tour le père des Romains, la tige de cette race illustre, Énée, resplendissant de feux sous son bouclier flamboyant et son armure céleste : à ses côtés est le jeune Iule, Iule, autre espérance de la superbe Rome. Le cortège s'arrête au milieu des deux camps : là, vêtu d'un lin sans tache, le grand-prêtre a conduit les victimes, un jeune porc aux soies naissantes, une jeune brebis couverte encore de sa première toison : l'offrande, aux pieds des autels, attend les flammes qui doivent la consumer. Bientôt les princes, les yeux tournés vers l'orient vermeil, présentent d'une main religieuse le froment pur que le sel assaisonne : ils promènent le fer des ciseaux sur le front velu des victimes, et vident sur les brasiers ardents la coupe des libations.

Alors Énée, levant son glaive nu, s'écrie d'une voix pieuse : « Soleil, entends mes vœux ! entends mes vœux, ô terre du Latium, pour qui j'ai pu supporter tant de travaux pénibles ! Et toi, Jupiter tout-puissant ; toi, fille de Saturne, ô Junon ! déesse auguste, aujourd'hui moins contraire ; toi, redoutable Mars, suprême arbitre des combats : soyez témoins de mes serments ! Vous aussi, Fleuves sacrés, Fontaines saintes : vous, habitants immortels du radieux Olympe : vous, dieux et déesses qui peuplez les mers azurées : je vous atteste tous ! Si la fortune et la victoire couronnent l'effort de Turnus, les vaincus, fidèles au traité, iront chercher un asile dans les remparts d'Évandre : Iule quittera les champs de l'Italie ; et jamais les Troyens parjures, y rapportant la guerre, ne viendront, le fer à la main, troubler la paix de cet empire. Mais si Mars favorable fait triompher mon bras (et puissent les dieux, en qui j'espère, ne pas tromper ce mon attente !), je ne prétends point asservir l'Ausonie aux enfants de Pergame, je ne prétends point

usurper le sceptre des Latins. Que les deux peuples, soumis aux mêmes lois, et toujours invincibles, se jurent une éternelle alliance. Je leur donnerai mon culte et mes dieux : que Latinus, en me donnant sa fille, ordonne seul et de la paix et de la guerre ; qu'il commande seul en souverain. Bâti par les Troyens, un autre Dion me recevra dans ses murs, et Lavinie leur donnera son nom. » Énée se tait. Latinus, les yeux au ciel et les mains étendues vers la plaine éthérée, s'exprime à son tour en ces mots : « J'en atteste comme vous, Énée, j'en atteste la Terre, et la Mer et les Cieux ; j'en atteste le couple enfant de Latone, et Janus au double visage, et les puissances de l'Enfer, et les manoirs de l'inexorable Pluton. Que Jupiter m'entende, Jupiter, dont la foudre est le garant des traités ! La main sur les autels, j'en jure et par leurs feux inviolables, et par les dieux qu'on y révère : jamais, quoi que le sort décide, les Latins, rompant la paix, ne briseront les nœuds d'un pacte solennel ; jamais Latinus, entraîné par la force, n'y permettra la moindre atteinte. Que plutôt la terre., engloutie par les ondes, se confonde avec elles dans un affreux déluge ! que plutôt l'Olympe écroulé s'abîme au fond du Tartare ! Ma parole est immuable. Ainsi ce sceptre, qui décore mes mains royales, ne verra plus renaître son feuillage léger, ni sa molle verdure, ni son mobile ombrage, depuis qu'arraché dans les bois au tronc qui le portait, il a quitté la tige maternelle, et dépouillé sous le tranchant du fer sa chevelure et ses rameaux. Jadis arbrisseau flexible, aujourd'hui monument d'un art industrieux, il rayonne enchâssé dans l'or, et, porté par les rois du Latium, il annonce leur pouvoir suprême. » Tels étaient leurs traités, tels étaient leurs serments ; et les chefs des deux armées environnaient leurs princes. Soudain le fer sacré se lève : le sang des victimes égorgées ruisselle sur la flamme ; on arrache encore vives leurs entrailles palpitantes ; de larges bassins les reçoivent, et les autels en sont couverts.

Cependant les Rutules commencent à redouter une lutte incertaine : la crainte et l'espérance les agitent tour à tour : plus ils observent les deux rivaux, moins ils jugent leur vigueur égale. Leur inquiétude augmente, lorsqu'ils aperçoivent l'humble contenance de Turnus, et sa démarche silencieuse, et son air suppliant aux pieds des autels qu'il implore : ils tremblent, en remarquant ses yeux baissés, ses joues livides, son front où la pâleur a terni l'éclat du jeune âge.

Dès que Turne voit éclater le mécontentement des soldats, et l'esprit flottant de la multitude incliner vers d'autres projets, elle s'élance tout au milieu des bataillons, cachée sous les traits de Camerte ; de Camerte, guerrier célèbre par la noblesse de ses ancêtres, fils renommé d'un père qu'illustra sa valeur, et terrible lui-même en un jour de bataille. Ainsi mêlée parmi les combattants, la Nymphe artificieuse y sème en courant mille adroites rumeurs, et stimule en ces mots les courages ébranlés : « Quelle honte, ô Rutules ! vous souffrez qu'un seul homme s'expose pour toute une armée ! Quoi donc ? sommes-nous moins nombreux, sommes-nous moins vaillants ? Les voilà tous réunis, ces Troyens si braves, et ces fiers Arcadiens, et ces redoutables Toscans, armés contre Turnus sur la foi des oracles : les voilà ; qu'ils nous affrontent corps à corps, et chacun de nous à peine aura son adversaire. Ah ! sans doute, quand Turnus se dévoue pour son peuple, la gloire de ce héros va monter jusqu'aux cieux, et sa mémoire vivra dans tous les âges ; mais nous, sans patrie, sans honneur, il nous faudra ramper sous des

maîtres superbes, nous qui, paisibles en ces moments d'alarmes, reposons oisifs près de nos glaives inutiles. »

Elle parle ; tout s'enflamme d'une ardeur belliqueuse : le tumulte s'accroît, un long murmure circule de rangs en rangs. Les Laurentins rougissent de leurs premiers desseins, les Latins ne sont plus les mêmes : ils soupiraient naguère après la fin des combats, après le terme de leurs maux ; maintenant ils ne respirent que la guerre, ils menacent de rompre un pacte qu'ils détestent, et leur pitié gémit sur le triste sort de Turnus.

Au prestige de ses discours, Turne ajoute encore un prestige plus puissant : elle fait paraître dans les airs un prodige trompeur, dont la merveille achève l d'égarer l'esprit des Ausoniens et les repaît d'un fol espoir. Un aigle au vol rapide fendait les plaines de l'éther, portait la terreur aux oiseaux du rivage, et pressait le bruyant essaim des légions ailées : tout à coup s'abattant sur l'onde, le ravisseur enlève dans ses ongles tranchants un cygne au plumage argenté. À cette vue, les Italiens s'étonnent : soudain, ô surprise nouvelle ! les oiseaux fugitifs, ralliés à grands cris, obscurcissent le ciel de leurs ailes déployées, fondent comme un sombre nuage sur l'ennemi commun, et le poursuivent dans les airs : enfin cédant au nombre, et vaincu par le fardeau qu'il porte, l'oiseau de Jupiter succombe ; il ouvre malgré lui sa serre languissante, laisse tomber sa proie dans les eaux, et s'enfuit au plus haut des nues.

Les Rutules alors saluent d'un cri de joie ce présage qui les flatte, et leur audace se prépare au combat. Tolumnius surtout, Tolumnius, devin fameux, échauffe encore leur ardeur : « Oui le voilà, s'écrie-t-il, voilà le signe favorable que mes vœux ont imploré cent fois. J'accepte l'augure, et reconnais les dieux. Aux armes ! suivez-moi, suivez Tolumnius : osez braver, ô guerriers trop timides, cet insolent étranger dont la menace vous épouvante comme de faibles oiseaux, et dont la rage impunie désole vos rivages. Le brigand va fuir à son tour, et ses voiles déployées l'emporteront au loin sur les mers blanchissantes : vous, unissez vos efforts, serrez vos bataillons, et défendez, le glaive en main, le monarque qu'on vous arrache. »

Il dit, s'avance, et fait voler une flèche acérée sur l'ennemi paisible ; le trait bruyant siffle, et fend les airs de son rapide essor : aussitôt s'élève un cri confus, les rangs troublés s'agitent, et le feu de la discorde embrase tous les cœurs. À la tête du groupe où le fer ailé s'adresse, brillaient neuf frères éclatants de jeunesse et de beauté : Gylippe était leur père, et cet illustre Arcadien les dut aux chastes amours d'une épouse Tyrrhénienne : le coup fatal frappe l'un d'eux vers le milieu du corps, à l'endroit où le baudrier flotte sur la ceinture et joint ses deux bords captivés par une riche agrafe : ni le noble port du guerrier, ni son éblouissante armure, ne peuvent le sauver du trépas ; le dard, lui traverse les flancs, et le couche sans vie sur l'arène.

Soudain ses généreux frères, n'écoutant plus que leur courage et leur douleur, saisissent leurs épées, brandissent leur javelots et courent en aveugles à la vengeance. L'armée latine s'ébranle pour les recevoir : au-devant d'elle se précipitent à leur tour les phalanges serrées des Troyens, et les bataillons d'Agylla, et les Arcadiens aux armes colorées. Ainsi la même fureur entraîne les deux camps

au carnage. Les autels sont renversés : un nuage de traits s'élève dans les cieux, et retombe en pluie de fer : de toutes parts volent et les coupes sacrées et les brandons fumants. Latinus fuit lui-même, emportant ses dieux outragés, vains garants d'un pacte rompu. L'un attelle son char, l'autre s'élance sur son coursier ; partout le glaive étincelle.

Non loir rayonnait, ceint du bandeau royal, un des monarques de l'Étrurie, le vénérable Auleste : Messape, qu'indignait une paix timide, pousse contre lui son coursier. Le malheureux prince chancelle en reculant, et tombe à la renverse, embarrassé parmi les autels dont sa tête heurta les débris. Messape accourt, l'œil ardent, la lance en arrêt : vainement le vieux roi supplie ; le vainqueur, du haut de son coursier, lui plonge dans la gorge sa longue javeline et s'écrie triomphant : « Qu'il meure ; cette victime plus noble est plus digne des Immortels. » La foule des Latins arrive et dépouille le cadavre encore palpitant.

Ailleurs, Corynée s'arme d'un tison ardent enlevé sur l'autel ; et prévenant Ébuse, qui s'avançait pour le percer, il lui lance au visage le brandon allumé : la longue barbe du Rutule pétille sous la flamme brillante, et l'odeur qui s'en exhale se répand au loin dans les airs. Le Troyen fond à l'instant sur son ennemi troublé, saisit de la main gauche sa blonde chevelure, et, le pressant d'un genou robuste, le tient appliqué sur l'arène : alors se lève le fer impitoyable ; Ébuse le reçoit dans ses flancs. Tandis qu'Alsus, pâtre guerrier, se précipite aux premiers rangs à travers mille traits, Podalire se glisse derrière lui, et, le glaive en main, épie l'instant de le frapper. Tout à coup Alsus se retourne, et, de sa hache qui tombe à plomb, lui partage la tête en deux moitiés égales : la cervelle au loin jaillissante inonde les armes du vaincu. Un affreux repos, un sommeil de fer s'appesantissent sur ses yeux ; et ses paupières se couvrent d'une nuit éternelle.

Cependant le pieux fils d'Anchise tendait ses bras désarmés ; et, le front découvert, il rappelait à grands cris ses soldats : « Où courez-vous ? quel délire subit rallume ainsi la guerre ? Ah ! modérez ces transports ! Un saint traité nous lie, et ses lois sont irrévocables. Moi seul je dois combattre ; laissez-moi l'honneur de la lutte, et calmez vos alarmes : mon glaive ratifiera la paix. Turnus me doit sa tête ; ces autels en sont garants. » Il parlait encore ; soudain un dard ailé traverse les airs en sifflant, et vient frapper le héros. Quelle main le décocha ? quelle aveugle fureur en dirigea le vol ? est-ce un caprice du hasard, est-ce la faveur d'un dieu, qui procura ce triomphe insigne aux Rutules ? on l'ignore. La gloire d'un si haut fait resta cachée dans l'ombre, et nul ne se vanta de la blessure du grand Énée.

Dès que Turnus a vu son rival s'éloigner de ce champ funeste, et les chefs des Troyens pâlir déconcertés, l'espérance renaît dans son âme, il reprend sa bouillante audace : « Mes coursiers ! mes armes ! » s'écrie-t-il ; et superbe, il s'élance sur son char, lui-même il en saisit les rênes. Dans son rapide essor, il plonge aux Enfers nombre d'âmes généreuses, renverse sur les morts des milliers de mourants, écrase les bataillons sous ses roues enflammées ; et s'armant des dards mêmes qu'il arrache aux vaincus, il en accable ceux que la terreur fait fuir. Tel, aux bords de l'Hèbre glacé, l'impitoyable Mars, altéré de sang, agite avec fracas ses redoutables armes, et, déchaînant la guerre, abandonne les rênes à ses coursiers

furieux : ils volent, franchissant les plaines, plus prompts que la foudre et les vents : la Thrace gémit au loin sous leur course bruyante : autour du dieu, l'Épouvante au front pâle, et l'ardente Colère, et l'insidieux Stratagème, hideux cortège, précipitent leurs pas. Ainsi l'impétueux Turnus pousse à travers la mêlée son char fumant de carnage ; ainsi le cruel insulte à ses victimes expirantes : sous les bonds de ses coursiers agiles, le sang jaillit en affreuse rosée ; et l'arène qu'ils foulent s'en abreuve à longs flots.

Déjà sont tombés sous ses coups et Sthénélus et Thamyris et Pholus : Pholus et Thamyris ont péri par son glaive, Sthénélus par ses traits. Ses traits atteignent encore et Glaucus et Ladès, tous deux fils d'Imbrasus, et qu'Imbrasus avait nourris lui-même dans les champs lyciens ; que lui-même il avait parés d'une armure semblable ; qu'il avait instruits lui-même, soit à combattre de pied ferme, soit à devancer les zéphyrs sur un coursier sans frein. Plus loin, courait de rangs en rangs Eumède, rejeton belliqueux de l'antique Dolon. Héritier du nom de son aïeul, Eumède a le cœur et le bras de son père. Jadis parti dans l'ombre pour observer le camp des Grecs, Dolon osa demander en récompense le char du fils de Pélée : mais Diomède paya tant d'audace d'un prix bien différent ; et Dolon ne prétend plus au char d'Achille. Tandis que l'imprudent Eumède s'abandonne dans la plaine, Turnus, qui l'aperçoit de loin, lui lance d'abord un javelot léger qui le frappe en fuyant ; il arrête ensuite ses coursiers, s'élance de son char, et fond sur le Troyen déjà couché par terre, déjà baigné dans son sang : puis le foulant d'un pied superbe, il lui arrache des mains l'épée qu'il tient encore, et lui plonge dans la gorge le fer étincelant. « Les voilà, s'écrie-t-il alors, les voilà, ces champs, cette Hespérie, dont la démence méditait la conquête ! va maintenant, misérable Phrygien ; que ton cadavre, gisant sur la poussière, les mesure à loisir. C'est le digne loyer qu'obtiennent les téméraires dont le glaive ose provoquer Turnus : ainsi leurs mains bâtissent des cités. »

Il dit ; et ses dards plus prompts que l'éclair joignent au fils de Dolon Asbutès et Chlorée, Sybaris et Darès, Thersiloque et Thymète ; Thymète, qu'entraîna dans sa chute son coursier trébuchant. Tel qu'échappé des antres édoniens, Borée déploie sur les mers de l'Attique ses bruyantes haleines ; au souffle des vents déchaînés, les flots tumultueux se précipitent vers le rivage, et les nuages amassés dans les creux s'enfuient et se dispersent : tel, aux approches de Turnus, au bruit de son char vagabond, tout plie, tout se renverse ; et les phalanges dispersées couvrent la plaine de leurs débris épars. Sa fougue emporte le héros ; et les vents, qu'il heurte en sa course, tourmentent sur sa tête son panache flottant.

Indigné de tant d'audace, outré de tant de fureurs, Phégée se jette au-devant des coursiers, saisit leur frein blanchi d'écume, et d'une main vigoureuse détourne leur essor. Tandis que le char l'entraîne, suspendu au timon, la lance au large fer l'atteint au défaut du pavois, perce le double airain de sa cuirasse, et l'effleure d'une blessure légère. Lui, non moins intrépide, il oppose son bouclier, se dresse fièrement contre son ennemi, et, s'avançant le glaive en main, appelle les siens à la vengeance. Mais le vol de la roue, mais le choc du rapide essieu, le précipitent à la renverse, et le font rouler sur l'arène. Alors Turnus accourt, et, saisissant l'intervalle entre les bords du casque et ceux de la cuirasse, lui fait tomber la tête

d’un coup de cimeterre, et laisse le tronc sanglant étendu dans la poudre.

Ainsi Turnus triomphant sème en tous lieux les funérailles. Cependant soutenu par Mnesthée, par le fidèle Achate et le jeune Iule, le fils d’Anchise, tout couvert de son sang, regagnait lentement sa tente, aidant de sa longue javeline ses pas mal assurés. Il s’irrite, il s’efforce d’arracher lui-même le dard brisé dans la plaie : le secours le plus prompt est celui qu’il implore ; il veut qu’un large glaive fouille à l’instant sa blessure, qu’une main rigoureuse sonde les profondeurs où le fer s’est caché, qu’on se hâte enfin de le renvoyer aux combats.

Déjà s’était rendu près d’Énée le fils d’Iasus, Iapis, cher au dieu du jour. Autrefois Apollon, qui l’aimait tendrement, se plut à lui offrir ses dons et ses trésors, la science des augures, et sa lyre, et ses flèches rapides : mais Iapis, pour prolonger la vie d’un père incliné vers la tombe, aima mieux connaître la puissance des végétaux et l’art de guérir les mortels : à l’éclat de la gloire il préféra les utiles secrets d’Épidaure. Debout, frémissant de colère, le héros s’appuyait sur sa lance terrible ; et ni le concours immense de ses compagnons éplorés, ni les sanglots d’Iule en larmes, ne peuvent ébranler sa constance. Le docte vieillard, suivant l’usage antique des enfants de Péon, relève les plis mouvants de sa robe flottante, et déploie tout son art : mais c’est en vain qu’il multiplie ses épreuves savantes, et qu’il applique tour à tour les herbes salutaires dont Phébus lui montra le pouvoir ; c’est en vain qu’il secoue le dard d’une main habile, en vain qu’il en saisit la pointe avec un fer mordant : nul effort n’ouvre une route à la flèche rebelle, et les leçons du dieu servent mal son disciple. Cependant l’horreur du carnage s’accroît au loin dans la plaine : le péril devient plus pressant. Déjà de noirs tourbillons de poussière ont obscurci les cieux : « les coursiers des vainqueurs touchent aux portes des vaincus ; un orage de traits fond sur le camp des Troyens : de toutes parts s’élèvent dans les airs les cris funèbres des guerriers qui s’égorgent, des malheureux qui tombent victimes des fureurs de Mars.

Alors Vénus, profondément émue des longues souffrances de son fils, vole dans la Crète, et cueille, aux sommets de l’Ida, le dictame sacré ; le dictame, cette plante aux feuilles cotonneuses, aux bouquets de fleurs purpurines : le chevreuil blessé dans les bois connaît ces tiges bienfaisantes, lorsqu’il emporte dans ses flancs le dard ailé du chasseur. L’Immortelle, voilant ses traits divins sous un nuage obscur, apporte le baume précieux, l’infuse dans le vase brillant où tremble une eau limpide ; et, toujours invisible, elle y mêle avec art les sucs de la douce ambroisie, et l’odorante panacée. Le vieux fils d’Iasus distille sur la blessure l’onde enchantée dont il ignore la vertu : soudain a fui la douleur ; soudain, étanché dans la plaie, le sang a cessé d’en jaillir ; le trait suit doucement la main qui l’attire sans effort, il tombe ; et le fils de Vénus a senti tout à coup renaître sa première vigueur. » Des armes au héros ! des armes ! courez, volez, Troyens : qu’attendez-vous ? « Tel est le cri du docte vieillard ; et lui-même anime le courage d’Énée aux généreux exploits : « Non, ce n’est pas un pouvoir humain, ce n’est pas l’art d’un mortel qui vient d’opérer ce prodige ; ton salut, prince magnanime, part d’une autre main que la mienne : un dieu plus puissant a tout fait, et c’est lui qui t’appelle à de plus grands destins. »

Déjà, brûlant de vaincre, le héros a repris ses cuissards où l’or étincelle : il

s’indigne d’un repos contraire à son courroux, et fait briller les éclairs de sa lance. Bientôt il a chargé son bras de son lourd bouclier ; bientôt l’airain de sa cuirasse a revêtu ses flancs. Ainsi fier et terrible, il presse tendrement Ascagne dans ses bras tout armés, lui donne au travers de son casque un baiser paternel ; puis, d’une voix noble et touchante : « Apprends de moi, mon fils, la science des vertus et la constance dans les revers : d’autres pourront t’offrir l’exemple du bonheur. Aujourd'hui ma valeur combat pour protéger tes jours : heureux de préparer l’empire à tes jeunes années ! toi, quand le temps bientôt aura mûri ton âge, souviens-toi des travaux d’un père : songe à la gloire ce de tes aïeux ; qu’elle enflamme ton ardeur ; et qu’on admire dans Iule le digne fils d’Énée, le digne neveu d’Hector. »

Il dit ; les portes s’ouvrent, et, pareil au dieu des batailles, il s’avance, brandissant de fureur son énorme javeline. Avec lui s’élancent, à la tête de leurs nombreuses cohortes, et Mnesthée que rien n’arrête, et le fougueux Anthée : l’armée entière les suit, et, loin du camp désert, se précipite dans la plaine : un nuage de poudre s’élève des sillons, la terre tremble et gémit sous le poids mouvant des phalanges. Des hauteurs opposées, Turnus a vu la tempête qui s’approche en grondant, et son audace s’en étonne ; les Ausoniens l’ont vue, et leurs cœurs sont glacés d’effroi : Turne la première, au bruit menaçant qui la frappe, reconnaît le héros, et fuit épouvantée.

Énée vole, entraînant ses noirs bataillons à travers les vastes, campagnes. Tel, roulant vers la terre, le sombre nuage qu’un ciel orageux enfanta franchit l’étendue des mers : le laboureur infortuné, présageant de loin sa ruine, frissonne et pâlit de terreur : l’ouragan va, dans sa course, arracher les troncs fructueux, écraser l’or des moissons, porter le ravage en tous lieux : les vents déchaînés le devancent, et leurs longs sifflements font retentir les rivages. Ainsi le chef des Troyens pousse contre l’ennemi ses formidables légions : leurs flancs serrés s’épaississent en colonne impénétrable. Sous le fer de Thymbrée tombe le puissant Osiris ; Mnesthée perce Archétius, Achate renverse Épulon, Gyas immole Ufens : frappé du coup mortel, Tolumnius expire ; Tolumnius, ce téméraire augure, qui lança le premier contre les Troyens une flèche insensée. Des cris confus s’élèvent jusqu’aux cieux ; et tournant le dos à leur tour, les Rutules fuient dans la plaine à travers des flots de poussière. Le héros ne daigne pas envoyer la mort à ce peuple éperdu que la frayeur emporte ; il épargne et ceux dont le glaive ose l’affronter de près, et ceux dont les traits plus timides le harcèlent de loin : au milieu de la nuit poudreuse qui couvre la mêlée, il ne cherche, il ne suit que Turnus, c’est Turnus seul qu’il appelle au combat. Réveillée par le péril même, la généreuse Turne court au char de son frère, en précipite Métiscus, son fidèle écuyer, le fait rouler parmi les rênes, et le laisse étendu loin du timon abandonné : la Nymphe aussitôt le remplace, saisit entre ses mains les guides ondoyantes, et vole, cachée sous les traits de Métiscus : c’est sa voix, et son port, et ses armes ; c’est Métiscus lui-même. Comme on voit la noire hirondelle voltiger autour des vastes demeures qu’habite l’opulence, en raser d’une aile légère les immenses parvis, et, cherchant l’humble pâture qu’attend son nid babillard, frapper de son cri vagabond tantôt les portiques déserts, tantôt les humides étangs : telle Turne, pressant au milieu des

phalanges ses rapides coursiers, fait voler de rangs en rangs son char impétueux, tour à tour montre en mille endroits son frère triomphant, et, l'arrachant toujours au combat qu'elle redoute, le fait errer de détours en détours.

Non moins ardent à le poursuivre, Énée décrit tous les cercles qu'a décrits son rival ; il ne quitte point sa trace ; et sa voix, à travers les bataillons rompus, appelle Turnus à grands cris. Mais chaque fois qu'il rencontre sa vue, et qu'il est près d'atteindre en sa course rapide le vol des coursiers fugitifs, chaque fois le char tourne, et s'échappe aussi prompt que l'éclair. Que faire ? hélas ! et que tenter ? Le héros flotte en vain entre la honte et la colère ; en vain mille projets opposés roulent et se combattent dans son âme incertaine. Pendant qu'il délibère, Messape accourt, balançant deux javelots légers garnis d'un fer aigu. Un des deux est parti, lancé d'une main sûre : Énée s'arrête, se ramasse sous ses armes et fléchit le genou : le dard, trompé dans son essor, effleure pourtant les hauteurs du cimier, et jette au loin le panache qui les surmonte. L'indignation alors s'empare de son âme, et tant de perfidies allument sa vengeance. Las de poursuivre sans le joindre le char insidieux qu'emportent les coursiers, il prend mille fois à témoin et Jupiter et les autels garants du traité rompu ; enfin tombant comme la foudre sur les rangs ennemis, terrible, impitoyable, il enveloppe dans un vaste carnage tout ce qui s'offre à ses coups ; et ses justes fureurs n'ont plus de frein qui les arrête.

Quel dieu me dévoilera tant de scènes d'horreur ? qui retracera dans mes vers tant de sanglants exploits, tant d'illustres guerriers, aujourd'hui vaines ombres, moissonnés en ces champs funestes, ici par le fer de Turnus, là par le fer du fils d'Anchise ? Avez-vous pu, grands dieux, livrer à ces affreux conflits deux peuples que devait unir une paix éternelle !

Énée fond tout à coup sur le robuste Sucron : à ce prélude menaçant, les Troyens, qu'entraînait trop loin leur ardeur, s'arrêtent et reforment leurs files : l'épée rapide du héros atteint le Rutule dans les flancs ; et s'ouvrant un passage vers l'endroit où les côtes servent de rempart à la poitrine, la pointe meurtrière y porte un prompt trépas. Renversé de son coursier superbe, Amycus implorait le secours de son frère Diorès ; Turnus saute de son char, et les immole tous les deux : l'un, prévenu dans sa course, meurt percé d'une longue javeline ; l'autre expire sous le tranchant du glaive : le vainqueur suspend à son char leurs têtes séparées du tronc, et promène en triomphe ce sanglant trophée.

Le Troyen plonge aux enfers et Talon, et Tanaïs, et l'intrépide Céthégus, terrassés tous trois du même choc ; il y plonge après eux le malheureux Onytès, descendant d'Échion, et dont Péridie fut la mère. À son tour, l'Ardéen envoie chez les morts deux frères venus de la Lycie, de ces champs heureux que chérit Apollon ; il y précipite encore l'infortuné Ménète, jeune et timide Arcadien, qu'aurait dû sauver du trépas son horreur pour la guerre. Simple pêcheur des bords de Lerne aux ondes poissonneuses, Ménète y vécut longtemps du travail de ses mains : content de son humble cabane, il ignorait le faste des grandeurs ; et son vieux père cultivait pour autrui le champ qu'il habitait.

Pareils au double incendie qui, des bouts opposés d'une forêt épaisse, vole embrasant sur son passage et les chênes arides et les bruyants lauriers ; ou semblables à deux torrents écumeux, dont les flots rapides roulent avec fracas du

sommet des montagnes, et courent s'abîmer dans le sein des mers, à travers les champs qu'ils ravagent : tels, et non moins impétueux, Énée, Turnus, se précipitent à travers la mêlée ; c'est maintenant qu'un noir courroux bouillonne dans leurs veines, que leur âme indomptable ne se possède plus, que tous leurs coups portent des blessures mortelles. Sous le fils d'Anchise succombe le fier Murranus ; Murranus, qu'enorgueillissaient ses aïeux, et la gloire de sa race antique, et cette longue suite de rois latins dont il était descendu : un bloc énorme, lancé d'une main puissante, le renverse de son char, et l'étend sur la poussière : la roue, en tournoyant, l'entraîne sous le timon sans guide ; et ses ingrats coursiers, méconnaissant leur maître, foulent indignement son cadavre. Sur le fils de Daunus s'élançait, frémissant de rage, l'audacieux Hyllus : le bouillant monarque fond lui-même sur le téméraire, et d'un lourd javelot atteint son casque d'or : le trait vainqueur perce la brillante armure, et demeure enfoncé dans le cerveau sanglant. Ton bras, généreux Crétée, ton bras, dont la Grèce exaltait la vaillance, ne te garantit point des fureurs de Turnus. Et toi, infortuné Cupence, tes dieux te laissent sans secours aux approches d'Énée : le fer de sa javeline te déchire le cœur, et l'airain de ton bouclier ne peut retarder ton trépas. Toi aussi, redoutable Éole, les campagnes du Latium virent ta chute déplorable, et ton corps gigantesque étendu dans la fange : tu tombes, toi que n'avaient pu terrasser ni les hordes des Grecs, ni la lance d'Achille, d'Achille qui renversa l'empire de Priam. Là t'attendait la mort. Tu possédais un palais superbe au pied du mont Ida, dans Lyrnesse un palais superbe : c'est aux champs de Laurente qu'est creusé ton cercueil.

À l'exemple des chefs, les deux armées s'ébranlent de toutes parts ; et Latins et Troyens, tout vole à de nouveaux périls. Mnesthée, l'ardent Séreste, le brave Asylas, et Messape le dompteur de coursiers, et les phalanges étrusques, et les escadrons d'Évandre, tous animés d'une ardeur martiale, rivalisent à l'envi de force et de courage : plus de trêve, plus de repos : les vastes plaines retentissent du choc affreux des bataillons.

Tout à coup la mère du héros troyen, l'immortelle Vénus, vient inspirer son fils : elle veut qu'Énée marche à l'instant aux remparts de Laurente, qu'il y marche suivi de ses bouillantes cohortes, et qu'un assaut inattendu fasse trembler les Latins pour leurs propres foyers. Tandis que le héros, cherchant Turnus à travers la mêlée, promène un œil impatient sur le théâtre des combats, il aperçoit la ville de Latinus, exempte des horreurs de la guerre, et seule impunément tranquille. Aussitôt l'image d'un plus noble triomphe enflamme son grand cœur. Il appelle Mnesthée, il appelle Sergeste et Séreste, vaillants chefs de ses soldats : en même temps il monte sur une éminence ; autour de lui se pressent ses nombreuses légions, hérissées dans leur repos même de lances et de boucliers : là, debout, et dominant, du tertre élevé qu'il occupe, les rangs serrés qui l'environnent. « Que mes ordres, dit-il, s'exécutent sans délai ; Jupiter est pour nous, et la hardiesse de l'entreprise doit plaire à votre audace. Vous voyez ces murs, la source de nos discordes, et cet empire, l'orgueil de Latinus : si le vaincu, rebelle au joug, ne subit la loi du vainqueur, je les renverse aujourd'hui même, et j'en égale au niveau du sol les débris embrasés. Quoi donc ! j'attendrai qu'il plaise à Turnus de s'offrir à mes coups, qu'il daigne, vaincu deux fois, avouer ma victoire ! c'est de là,

compagnons, que part une guerre impie : c'est là qu'il faut l'éteindre dans le sang des parjures. Courez, armez-vous de torches ardentes ; et, la flamme à la main, vengeons la foi des traités violés. »

Il parle : à l'instant ses guerriers, brûlant de l'ardeur qui l'anime, se forment en colonnes, et fondent sur les remparts en épais bataillons. Déjà les échelles sont dressées, déjà brillent les feux destructeurs. Les uns volent aux portes, et massacrent les gardes avancés ; les autres lancent une grêle de dards, et noircissent les airs d'un nuage de traits. Lui-même aux premiers rangs, Énée foudroie les murailles : les mains levées au ciel, d'une voix tonnante, il accuse Latinus, et prend les dieux à témoin de sa propre innocence : « On le condamne, s'écrie-t-il, à reprendre les armes ; deux fois les Latins ont allumé la guerre, deux fois ils ont violé les pactes les plus saints. » La discorde éclate parmi les pâles habitants : ici la peur veut qu'on livre les portes, qu'on ouvre Laurente aux Troyens ; et la foule éperdue entraîne aux remparts le monarque lui-même : ailleurs, le désespoir court aux armes et dispute au vainqueur des ruines fumantes. Tel frémit, enfermé dans le creux d'une roche, l'essaim dont un pasteur a surpris la retraite, et rempli les demeures d'une fumée fétide : le peuple ailé, tremblant pour son salut, s'agite en ses remparts de cire, et par de longs bourdonnements s'excite à la vengeance : une vapeur infecte inonde leurs cellules ; la ruche ténébreuse retentit d'un bruit sourd ; et la fumée qui s'en exhale monte en tourbillons dans les airs.

Aux maux dont les Latins gémissent vient se joindre un nouveau désastre, qui plonge la ville entière dans le deuil et l'effroi. La reine, du haut de son palais, a vu l'ennemi s'avancer ; elle a vu Laurente investie, et les brandons volant sur 6es toits embrasés : mais, hélas ! ni les phalanges rutules, ni les bataillons de Turnus, ne paraissent pour la défendre. Infortunée ! elle croit que le héros a perdu la vie dans l'horreur du carnage ; et tout à coup, égarée par la douleur : « C'est moi, s'écrie t-elle, c'est moi qui suis la cause des calamités de l'empire ; le malheur public est mon crime ! » Dans la noire fureur qui trouble sa raison, elle maudit cent fois et le jour et les dieux, déchire d'une main forcenée ses vêtements de pourpre, et, nouant au plafond doré son écharpe en lambeaux, expire suspendue à ces liens honteux. Au bruit de sa fin tragique, les dames latines éclatent en longs sanglots : Lavinie la première, Lavinie, sa tendre fille, arrache ses beaux cheveux et meurtrit ses joues de roses ; autour d'elle, ses fidèles compagnes partagent ses douloureux transports : le palais retentit au loin de plaintes lamentables. Bientôt la Renommée publie dans l'immense cité cette accablante nouvelle. Tous les cœurs sont brisés : le vieux monarque déchire ses habits, et souille ses cheveux blancs d'une indigne poussière ; épouvanté du sort fatal de son épouse, il tremble encore pour ses murs chancelants. Combien il se reproche sa coupable faiblesse ! ah, que n'a-t-il accepté plus tôt l'alliance du magnanime Énée ! que ne l'a-t-il admis plus tôt à l'hymen de Lavinie !

Cependant Turnus, égarant son courage aux extrémités de la plaine, poursuivait les débris épars de quelques légions : mais son essor est moins rapide, et sa fougue ralentie presse plus mollement le vol de ses coursiers. Tout à coup les vents ont apporté jusqu'à lui les cris tumultueux d'une aveugle terreur : il écoute ; et son

oreille attentive frémit au bruit confus, au lugubre murmure de la ville en alarmes. « Dieux ! qu'entends-je ? Pourquoi ce trouble affreux dans la triste Laurente ? Quelles horribles clameurs s'en élèvent de toutes parts ? » Il dit ; et pâle, ramenant à lui les guides, il suspend sa course lointaine.

Turne, qui, toujours cachée sous les traits de Métiscus, dirigeait encore et le char, et les coursiers, et les rênes, Turne a pressenti le dessein de son frère. « Par ici, Turnus ! s'écrie-t-elle : achevons de ce nettoyer ces plaines, et suivons la route que nous a tracée la victoire. Assez d'autres, le fer en main, sauront garantir nos remparts. Énée pousse ailleurs les Latins, et dévoue leurs rangs au carnage : nous, d'un bras impitoyable, portons ici la mort aux bataillons troyens. Ce combat n'offre à Turnus ni moins de victimes à moissonner, ni moins de lauriers à cueillir. » Le héros lui répond : « Ô ma sœur ! mes yeux t'ont reconnue dès l'instant que ton adresse rompit un funeste accord, et que tu vins te mêler toi-même à nos sanglants débats. Cesse ce de feindre ; ces traits mortels voilent en vain la déesse. Mais quel dieu t'a fait quitter l'Olympe ce pour ces champs de massacre et d'horreur ? Y viens-tu contempler le trépas funeste de ton malheureux frère ? Car enfin que puis-je encore ? et quel espoir de salut le sort cruel m'a-t-il laissé ? J'ai vu moi-même, j'ai vu le grand Murranus égorgé sous mes yeux, en demandant vengeance : cet ami cher à mon cœur, ce guerrier puissant, hélas ! un guerrier plus puissant encore l'a couché dans la poudre. Le déplorable Ufens a péri, pour n'être pas témoin de ma honte : son cadavre et ses armes sont restés la proie du vainqueur. Souffrirai-je, ô comble d'ignominie ! que le fer et la flamme détruisent à mes yeux nos murailles ? et mon glaive oisif justifiera-t-il les clameurs de Drancès ? Quoi ! je fuirais ! quoi ! ces plaines verraient Turnus reculer devant son rival ! Ah ! la mort est-elle donc un malheur si terrible ? Vous, ô dieux des enfers, soyez-moi propices, puisque les dieux du ciel me sont inexorables ? Mon âme descendra vers vous irréprochable et pure ; et, du moins exempt d'infamie, Turnus ne fera point rougir ses illustres aïeux. » Comme il parlait encore, tout à coup Sacès fend les rangs ennemis sur un coursier blanchi d'écume : blessé d'une flèche au visage, il accourt implorant Turnus d'une voix lamentable : « Turnus ; ton bras est notre dernier espoir ; prends pitié de tes concitoyens. Énée tonne contre nos remparts ; il menace de renverser les tours de la superbe Laurente, et de l'ensevelir elle-même sous ses débris fumants. Déjà les torches volent sur nos toits près de s'écrou1er. C'est toi seul désormais que les Latins appellent, toi seul que cherchent leurs regards inquiets : Latinus lui-même, Latinus, irrésolu, doute quel gendre il doit choisir, quelle alliance il doit embrasser. C'est peu : la reine, ton plus fidèle appui, a terminé de ses propres mains ses misérables jours : effrayée de nos désastres, elle a fui la lumière. Seuls fermes à nos portes, Messape et le brave Atinas y soutiennent encore un combat inégal : autour d'eux se pressent les deux armées rivales ; et les rangs, hérissés de dards étincelants, présentent au loin l'image d'une moisson de fer. Toi cependant, tu promènes inutilement ton char sur cette arène abandonnée ! »

Troublé par le récit lugubre de tant de malheurs divers, Turnus est frappé de stupeur : immobile et les yeux en terre, il garde un morne silence : au fond de son cœur agité, se soulèvent et grondent la colère impétueuse, le désespoir aveugle,

l'amour furieux et l'honneur indigné. Sitôt que la nuit confuse répandue dans son âme commence à s'éclaircir, et qu'un rayon de lumière vient éclairer sa raison, il tourne, en frémissant, vers les murs de Laurente ses regards enflammés, et contemple du haut de son char la cité reine du Latium. À l'instant même, un tourbillon de flammes ondoyantes s'élevait jusqu'aux cieux, roulant d'étage en étage le long d'une tour embrasée ; d'une tour, mouvant édifice, dont il avait lui-même élevé l'immense assemblage, que lui-même avait assise sur des orbes roulants, dont il avait dressé lui-même les ponts suspendus dans les airs. « Ah ! c'en est fait, ma sœur ; les destins l'emportent : cesse de me retenir. Courons où les dieux m'appellent, où m'entraîne le sort impitoyable. Oui, je vole affronter Énée ; oui, tout ce que la mort a d'affreux, je suis prêt à le subir : Turne ne verra point son frère souillé d'un plus long déshonneur. Laisse, ah ! laisse, avant qu'il périsse, Turnus s'abandonner à tous les transports de sa rage. » Il dit, et saute en même temps de son char dans la plaine, se précipite au milieu des ennemis, au milieu des traits et des feux, laisse Turne désolée à la merci de ses douleurs, et dans sa course rapide frappe, enfonce et disperse les bataillons tremblants.

Comme on voit s'écrouler du sommet des montagnes un roc ébranlé par les vents, lorsque les pluies orageuses l'ont ruiné dans sa base, ou que le temps rongeur en a miné les racines profondes : la masse épouvantable, dont le poids augmente la vitesse, roule avec fracas de sa cime escarpée, bondit au loin dans les champs, et foudroie, sur son passage, forêts, troupeaux et pasteurs : tel, à travers les phalanges rompues, Turnus s'élance vers les forts assiégés, aux lieux où la terre fume inondée d'un sang plus épais, où l'air siffle assailli d'une grêle de dards plus affreuse. Là, d'un signe de sa main, il arrête ses guerriers ; et sa voix fière leur commande en ces mots : « Cessez, Rutules ; et vous, Latins, posez le fer. Quel que doive être le sort du combat, il ne pèsera que sur moi : seul, ainsi le veut la justice, seul je dois acquitter pour tous les engagements du traité ; c'est à mon glaive à vider ma querelle. » Aussitôt les rangs s'écartent ; un large espace sépare les deux armées.

Au seul nom de Turnus, le fils d'Anchise abandonne les murailles, abandonne les tours élevées : dans son impatience, il s'arrache à tous les obstacles, interrompt tous les travaux, et, tressaillant de joie, fait retentir son armure comme un affreux tonnerre. Moins superbe est l'Athos ; moins grand paraît l'Éryx ; moins majestueux se présente l'antique Apennin lui-même, lorsqu'il agite en frémissant ses bruyantes forêts, et s'applaudit de porter dans les nues son front couronné de frimas. Déjà Rutules, Troyens, et Latins, tous à l'envi ont tourné les yeux vers la lice : et ceux qui, la lance en arrêt, bordent le faîte des remparts, et ceux dont le bélier terrible sapait le pied des murailles, tous, attentifs au combat qui s'apprête, laissent reposer leurs armes inutiles. Latinus, étonné lui-même, admire par quel sort deux guerriers redoutables, nés aux deux bouts de l'univers, accourent se mesurer sous, les murs de Laurente, et disputer, le fer en main, le prix de la valeur. À peine ces fiers rivaux ont-ils vu le champ libre et la carrière ouverte ; ils partent, aussi prompts que l'éclair, et font voler de loin leur énorme javeline. Bientôt s'attaquant de plus près, ils se heurtent à grand bruit de leurs lourds boucliers : l'airain crie, froissé par l'airain ; et la terre tremble, ébranlée sous leur choc. Enfin

croisant le glaive, ils se portent à la fois mille et mille coups terribles : le hasard se mêle à l'adresse, et les succès se confondent. Tels sur le vaste Sila, tels sur le haut Taburne, deux taureaux jaloux, baissant leur front sauvage, fondent soudain l'un sur l'autre, et se livrent un combat à mort : les pâtres ont fui consternés ; le troupeau, muet d'épouvante, reste au loin immobile ; et les génisses inquiètes attendent, en frémissant, qui des deux aura l'empire des pâturages, qui des deux marchera le roi du troupeau : cependant le couple irrité s'entre-déchire avec fureur ; acharnés l'un sur l'autre, ils se percent tour à tour de leurs cornes meurtrières ; le sang ruisselle à grands flots de leur cou nerveux, de leurs larges épaules ; et la forêt profonde répond en mugissant à leur affreux murmure. Ainsi le héros Troyen, ainsi le héros Rutule, font retentir, en se chargeant, leurs boucliers : un long fracas remplit au loin les airs.

Jupiter suspend alors lui-même ses balances immortelles, dont la justice a fixé l'équilibre : il pèse dans l'or des bassins le sort divers des deux puissances, et considère qui les Destins condamnent, de quel côté penche la mort. Tout à coup Turnus s'élance, croyant saisir le moment favorable : et le corps dressé, l'épée haute, il assène un coup terrible à son rival. Les Troyens poussent un cri d'effroi, les Latins un cri d'espérance ; et les deux armées dans l'attente osent à peine respirer. Mais le perfide acier se brise, et trahit la fureur qui comptait sur ses coups. Le héros trompé n'a que la fuite pour ressource : il fuit, hélas ! plus léger que les vents ; et dans son désespoir, il maudit l'indigne tronçon qui lui reste, il maudit sa main désarmée. On dit qu'en ses transports aveugles, quand il se précipita sur son char pour courir au combat, l'impétueux guerrier saisit imprudemment, au lieu du glaive de son père, l'épée du vieux Métiscus. Tant qu'elle n'eut à frapper que des hordes fugitives, cette épée suffit au héros : mais lorsqu'il fallut s'essayer contre l'armure divine forgée par Vulcain même, le fer mortel se rompit aussitôt comme un cristal fragile : ses vains éclats brillent épars sur l'homicide arène.

Turnus fuit donc éperdu : égaré dans la plaine, il va, revient encore sur ses pas ; et dans sa course vagabonde, il décrit au hasard mille détours incertains. D'un côté, ses Troyens formés en cercle épais lui ferment le passage ; de l'autre, un vaste marais l'arrête ; plus loin, s'étendent devant lui les barrières de Laurente. Énée vole sur ses traces : faibles encore de sa blessure récente, parfois ses genoux fléchissent et servent mal son ardeur ; mais son courage le ranime ; et, dans leur bouillant essor, ses pieds touchent les pieds du Rutule aux abois. Tel le chien du chasseur, s'il a surpris un cerf, arrêté par un fleuve sinueux, ou saisi de frayeur à l'aspect d'un filet garni de plumes pourprées, il le poursuit sans relâche, il le presse de ses longs aboiements : l'animal timide, qu'épouvantent tour à tour la toile captieuse et la rive escarpée, s'échappe en détours tortueux, et refait mille fois le chemin qu'il a fait : cependant, acharné sur sa proie, l'ardent limier la suit gueule béante ; il la touche, il semble la saisir, et l'on entend crier ses mâchoires grondantes : mais il n'a mordu que le vent. Alors partent du sein des deux armées des clameurs tumultueuses ; les échos du rivage, les lacs d'alentour en retentissent de toutes parts ; et le ciel tonne, ébranlé de leurs bruyants éclats. Turnus, dans sa fuite, gourmande ses bataillons oisifs ; il appelle tour à tour par son nom chacun de ses soldats, et demande à grands cris son glaive accoutumé. Le fils

d’Anchise, au contraire, jure de punir, de percer à l’instant quiconque oserait approcher : il jette la terreur dans les rangs éperdus, en menaçant d’exterminer Laurente ; et, malgré sa blessure, il poursuit toujours son rival. Cinq fois ils décrivent, en courant, le tour de la fatale enceinte ; cinq fois, revenant sur leurs pas, ils en mesurent encore les détours circulaires. Ce n’est point un laurier frivole, un prix imaginaire, que cette lutte promet au vainqueur : c’est le sang de Turnus, c’est la mort d’un héros, qui doivent sceller la victoire.

Là s’élevait naguère en l’honneur de Faune un olivier sauvage, arbre antique au feuillage amer, et révéré longtemps des nautoniers : sauvés des fureurs de l’onde, ils venaient en ces lieux consacrer au dieu des Laurentins leurs pieuses offrandes, et suspendre aux rameaux sacrés leurs humides vêtements. Mais sans respect pour ce tronc religieux, les Troyens l’avaient abattu, afin qu’aucun obstacle n’embarrassât la lice. C’est là qu’avait porté la lance du fils d’Anchise, là que, poussée d’un bras puissant, elle s’était enfoncée dans la souche noueuse ; et le fer, attaché aux racines, y tenait immobile. Énée se courbe ; sa main saisit l’arme captive, et s’efforce de l’arracher : le trait rapide atteindra mieux celui que le héros ne peut atteindre. A cet aspect, Turnus glacé d’effroi s’écrie hors de lui-même : « Faune, dieu protecteur, ah ! prends pitié de Turnus ! et toi, Terre bienfaisante, retiens ce dard homicide ! Je vous implore, divinités tutélaires, vous qu’ont toujours honorées mes pieux hommages, vous dont les Troyens ont profané le culte par une guerre sacrilège. » Il dit ; et ses vœux suppliants n’invoquèrent pas sans fruit l’assistance du dieu. En vain le fils de Vénus s’épuise en longs efforts ; en vain il lutte contre la racine obstinée : rebelle à toutes les secousses, le tronc n’abandonne point le fer qu’il a mordu. Tandis. qu’Énée, bouillant d’impatience, tourmente inutilement le javelot inébranlable, Turne, empruntant de nouveau la figure de Métiscus, se précipite dans l’arène, et remet à son frère le glaive de Daunus. Alors Vénus, indignée de voir la Nymphe téméraire porter jusque-là son audace, Vénus approche elle-même, et, sous sa main divine, le trait tombe, arraché de la profonde racine. Ainsi, fiers de leurs armes, et brûlant d’une nouvelle ardeur, l’un comptant sur sa fidèle épée, l’autre agitant d’un air superbe sa lance redoutable, les deux rivaux se heurtent plus terribles, et la violence du choc fait palpiter leurs flancs.

Cependant la reine des dieux, du haut d’un sombre nuage, contemplait ces luttes funestes : le souverain du radieux Olympe aborde en ces mots la Déesse : « Quel terme, chère épouse, verrons-nous donc à ces affreux combats ? que manque-t-il enfin à vos vengeances ? Le ciel, vous le savez vous-même, le ciel attend le fils d’Anchise ; et les Destins doivent l’élever un jour au rang des Immortels. Que médite encore votre éternel courroux ? et quel charme si puissant vous enchaîne au séjour glacé des orages ? Espériez-vous qu’un mortel triompherait d’un dieu ? Junon devait-elle, par la main de Turne, rendre à Turnus le glaive soustrait à ses fureurs ? devait-elle ranimer l’audace éteinte des vaincus ? Calmez enfin ce long ressentiment, et que mes prières fléchissent une fois votre rigueur. Nourrirez-vous toujours le noir chagrin qui vous ronge ? et cette bouche gracieuse ne saura -t-elle que m’affliger sans cesse de ses plaintes amères ? L’instant fatal est arrivé. Vous avez pu jusqu’à ce jour soulever contre les Troyens et

la terre et les mers, embraser l'Italie des feux de la discorde, plonger dans le deuil une auguste famille, et tremper de larmes les myrtes de l'hyménée : là doit s'arrêter votre haine : je le veux. »

Ainsi parla Jupiter. Ainsi la fille de Saturne répond d'un air soumis : « Maître du monde, dès que j'ai connu vos arrêts immuables, je me suis vaincue moi-même, j'ai quitté sur-le-champ et Turnus et la terre. Épouse moins docile, vous ne me verriez pas à cette heure, triste et seule dans la région des airs, endurer tant d'outrages et dévorer tant d'affronts : environnée de feux vengeurs, je tonnerais au milieu des batailles, j'y dévouerais au carnage les débris de Pergame. J'ai pressé Turne, il est vrai, de voler au secours de son malheureux frère, et j'ai permis qu'elle fît tout pour lui sauver la vie. Mais je n'ai point armé la Nymphe de traits homicides, je n'ai pas mis dans ses mains l'arc messager de la mort : j'en jure par les eaux du Styx, par ce fleuve inexorable, seule puissance infernale que redoutent les puissances célestes. Oui, c'en est fait, je cède ; et Junon, lasse de discordes, abjure aujourd'hui les combats. Je n'implore de vous qu'une grâce, une grâce indépendante des arrêts du destin ; je l'implore et pour la gloire du Latium, et pour la majesté des rois issus de votre sang. Qu'un heureux hyménée cimente bientôt la paix, j'y consens ; que des lois communes, un traité fraternel, unissent les deux nations, j'y souscris : mais ne condamnez pas les Latins à perdre leur ancien nom ; le peuple que ces contrées virent naître, ne le contraignez pas à devenir Troyen, à changer de langage, à prendre un habit étranger. Que l'antique Latium subsiste à jamais ; qu'Albe et ses rois triomphent d'âge en âge ; que Rome doive un jour sa puissance à la valeur italienne : Troie a péri ; souffrez que périsse avec elle jusqu'au souvenir de son nom. »

À ces mots, un doux sourire brille sur le visage du père de la nature : « Eh quoi ! vous, sœur de Jupiter, vous, fille de Saturne, votre âme s'abandonne ainsi aux tempêtes de la colère ! Mais apaisez de vains transports, et modérez ces fureurs inutiles : je me rends à vos vœux, et ma complaisance vous accorde sans peine un triomphe qui vous flatte. Les enfants de l'Ausonie conserveront leur langue maternelle et leurs mœurs accoutumées : le nom qu'ils portent, ils le porteront toujours : mêlés à ce grand corps, les Troyens n'y domineront pas : j'établirai pour tous un même culte, un même ordre de cérémonies religieuses ; et, réunis sous mes auspices, les deux peuples confondus formeront le peuple latin. De ce mélange fortuné du sang d'Assaracus et du sang Ausonien doit sortir une race illustre que vous verrez s'élever, à force de vertus, au-dessus des hommes, au-dessus des dieux mêmes ; et jamais aucun peuple n'ira porter à vos autels de plus pompeux hommages. » Ces promesses ont désarmé Junon, et son âme satisfaite sent expirer son courroux. La déesse quitte aussitôt les airs, et de la nue remonte dans l'Olympe.

À peine elle a disparu, le dieu suprême roule dans sa pensée un autre projet : sa sagesse veut écarter Turne de la lice où combat son frère. Il est, dit-on, deux noires Furies : on les appelle Dires dans le ciel. La sombre Nuit les enfanta au même instant que l'infernale Mégère, les hérissa comme elle de serpents tortueux, et leur donna des ailes aussi promptes que les vents : près du trône de Jupiter, aux pieds de ce maître redoutable, elles veillent attentives à ses ordres ; et c'est de là

qu'elles vont semer l'effroi chez les infortunés humains, quand le roi des Immortels déchaîne sur la terre la mort hideuse et les pâles maladies, ou qu'il souffle aux cités coupables les horreurs de la guerre. Jupiter fait descendre la plus agile des hauteurs de l'Olympe, et lui commande de porter à Turne un présage funeste. Elle vole, et franchit l'espace éthéré dans un tourbillon. Ainsi, quand la flèche du Parthe ou du Crétois fuit, chassée de l'arc homicide, dans les airs nébuleux, et court, trempée de sucs mortels, ouvrir une blessure incurable, le trait siffle, et passe invisible à travers les ombres légères. Telle s'élance la fille de la Nuit, tel son essor impétueux la précipite vers la terre. Sitôt qu'elle aperçoit les phalanges troyennes et les bataillons de Turnus, elle ramasse tout à coup son corps gigantesque sous la forme amincie de cet oiseau funèbre, qui, perché durant la nuit sur les tombeaux ou sur les toits déserts, prolonge dans les ténèbres ses lugubres accents ; déguisée sous ces traits, la cruelle messagère passe et repasse avec un bruit sinistre alentour de Turnus, et bat d'une aile importune le bouclier du héros. Il frissonne : une torpeur inconnue s'empare de ses membres ; ses cheveux se dressent d'horreur ; sa voix expire sur ses lèvres.

Aux sifflements lointains, au vol affreux du monstre, l'infortunée Turne a reconnu la Furie. Dans son désespoir, la Nymphe arrache ses beaux cheveux épars, déchire d'un ongle barbare son visage baigné de larmes, et meurtrit son sein virginal : « Que peut maintenant pour toi, Turnus, ta malheureuse sœur ? et quelle espérance, hélas ! me reste-t-il encore ? Par quel heureux artifice prolonger désormais tes jours ? Est-il en ma puissance de résister au spectre fatal qui t'assiège ? C'en est fait, c'en est fait, j'abandonne le champ du combat. Cessez d'accroître mes terreurs, oiseaux funestes : je connais le bruit de vos ailes, je connais vos cris de mort :ils ne m'apprennent que trop les superbes arrêts du maître de l'univers. Voilà donc la récompense de ma pudeur ravie ! Pourquoi m'a-t-il fait part de l'immortalité ? Devait-il fermer à Turne les chemins du trépas ? Mortelle, je pourrais du moins finir aujourd'hui mes cruelles douleurs ; je pourrais accompagner mon déplorable frère chez les ombres. Ta sœur est immortelle ! Ah ! ta sœur peut-elle, ô Turnus, goûter sans toi quelques douceurs ? Ciel ! que la terre n'ouvre-t-elle sous mes pas ses plus profonds abîmes ! que ne plonge-t-elle une déesse misérable dans le fond des enfers ! » En achevant ces mots, la Nymphe éplorée couvre sa tête de son voile verdâtre, et se précipite en gémissant au sein de ses flots azurés.

Cependant Énée presse vivement son adversaire, brandit avec fureur sa lance énorme, épouvantable, et s'écrie d'une voix tonnante : « Qu'attends-tu donc, Turnus ? éluderas-tu sans cesse l'épreuve de la vaillance ? Ce n'est point à la course, c'est corps à corps, c'est armés du glaive homicide, qu'il s'agit de combattre. Prends à ton gré toutes les formes ; appelle à ton secours tout ce que le courage a de force, tout ce que la ruse a d'adresse ; emprunte, si tu peux, des ailes pour t'échapper dans les nues ; ensevelis-toi, si tu peux, dans les entrailles de la terre. » Turnus, secouant la tête : « Ce ne sont point tes insolentes bravades qui m'effraient, barbare ! ce sont les dieux, c'est Jupiter irrité, dont je redoute le courroux. » Il dit ; et jetant autour de lui les yeux, il aperçoit un bloc immense, un bloc antique et monstrueux, dont la masse, partageant la terre, servait de voisins,

et séparait leurs bords litigieux. À peine douze mortels des plus robustes, douze mortels pareils à ceux que notre siècle enfante, pourraient en soutenir la charge sur leurs fortes épaules. Le héros le soulève d'une main frémissante, se dresse de toute sa hauteur, et, fondant sur son ennemi, s'apprête à l'écraser. Mais ce n'est plus cette agilité qui naguères lui prêtait des ailes, ce n'est plus cette vigueur que n'eût point étonnée le poids d'un roc énorme : Turnus ne se reconnaît plus : ses genoux fléchissent, un froid subit a glacé tout son sang ; et le bloc, lancé d'un bras trop faible, roule en vain dans le vide, sans pouvoir fournir sa carrière, ni porter le coup fatal.

Tel parfois dans l'ombre des nuits, lorsqu'un profond sommeil appesantit ses paupières, l'homme essaie en songe une course impuissante, et, trompé dans ses vains efforts, succombe aux langueurs qui l'accablent : il veut parler, sa voix expire sur ses lèvres ; ses membres sans ressorts cherchent inutilement leur force évanouie, et sa langue muette n'obéit plus à sa pensée. Ainsi Turnus rappelle eu vain sa valeur indignée : l'impitoyable Furie en arrête les élans. Il se trouble ; mille sentiments contraires agitent son âme incertaine : ses regards implorent tour à tour et Laurente et l'armée ; la crainte enchaîne ses pas ; il frissonne à l'aspect du fer qui le menace ; il ne sait comment assaillir son rival ; son char, sa sœur, et son guide avec elle, tout a disparu comme un songe.

Pendant qu'il flotte irrésolu, Énée lève tout à coup le fatal javelot, et, choisissant de l'œil où frapper sa victime, le fait voler d'un bras terrible. Avec moins de fracas tonnent contre les remparts les rocs lancés par la baliste ; avec un bruit moins affreux retentissent dans la nue les éclats de la foudre. Pareil au noir tourbillon, le dard fend les airs, portant avec lui la douleur et la mort : il traverse les bords du bouclier aux sept lames d'airain, perce du même essor l'extrémité de la cuirasse, et s'enfonce en sifflant dans la cuisse du Rutule. À ce coup foudroyant, le fier Turnus ploie les genoux, et son vaste corps va mesurer la terre. Un cri lamentable s'élève parmi les Rutules : les montagnes d'alentour y répondent en mugissant, et les forêts profondes retentissent au loin de ce lugubre murmure. Alors humble et soumis, Turnus lève un œil languissant et des mains suppliantes : « J'ai mérité mon sort, dit-il ; et je ne demande point la vie. use de ton bonheur. Mais si l'affliction d'un père infortuné peut attendrir ton âme, aie pitié, je t'en conjure au nom d'Anchise… hélas ! ton père aussi fut courbé sous le poids des ans… aie pitié de la vieillesse du malheureux Daunus : rends un fils, ou du moins les restes d'un fils, aux douleurs paternelles. Tu m'as vaincu, et l'Ausonie a vu Turnus tendre vers son vainqueur une main désarmée : Lavinie est ton épouse : n'étends point ta haine au-delà du tombeau. »

À cette voix plaintive, Énée, malgré son courroux, a retenu son bras : il roule un œil incertain sur son rival, et le glaive prêt à frapper s'arrête suspendu. Déjà sa grande âme fléchie s'ouvrait à la pitié, quand tout à coup il voit briller sur les flancs du Rutule ce fatal baudrier, cette écharpe enrichie d'ornements trop connus, naguère éclatante armure du jeune et malheureux Pallas ; de Pallas, que Turnus massacra dans les champs du carnage, et dont il porte encore en triomphe la superbe parure, À peine s'est offert aux regards du héros ce funeste trophée, monument d'une horrible victoire ; sa fureur se rallume, et frémissant de rage :

« Quoi ! couvert des dépouilles de mes plus chers amis, tu m’échapperais, barbare ! Tiens, tiens, voilà le coup que te porte Pallas ; c’est Pallas qui t’immole, Pallas qui venge son trépas dans ton sang criminel. » Il dit, et, bouillant de colère, il lui plonge le fer dans la gorge. Soudain le froid de la mort a glacé les membres de Turnus, et son âme indignée fuit, en gémissant, chez les Ombres.

QUELQUES RECHERCHES SUR LE TOMBEAU DE VIRGILE AU MONT PAUSILIPE

Gabriel Peignot
(1840)
ANNEXES

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Présentation

Quelque Recherches Sur Le Tombeau De Virgile Au Mont Pausilipe est un mémoire de Gabriel Peignot « lu à l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Dijon », le 17 août 1840 et édité chez Victor Lagier la même année

Nous en reproduisons ici une partie.

« Messieurs,

Un rameau du laurier qui ombrage le tombeau de Virgile près de Naples, m'étant dernièrement parvenu, j'ai cru devoir faire quelques recherches sur l'histoire de ce tombeau dont on parle beaucoup, mais qu'en réalité l'on connaît peu, parce qu'aucun écrivain, du moins que je sache, ne s'en est occupé spécialement. Comme ce sujet rappelle le souvenir de l'un des plus beaux génies de l'antiquité, il m'a semblé que le résultat de ces recherches ne serait peut-être pas indigne de fixer un instant votre attention ; je me hasarde donc, Messieurs, à vous faire part de ce faible travail, et à prier l'Académie d'en agréer l'hommage.

Dans cet opuscule, j'exposerai en premier lieu les opinions des savants sur l'origine du tombeau de Virgile; je parlerai ensuite de certains pèlerinages dont il a été l'objet, et du laurier merveilleux qui le couvre ; enfin je terminerai par le récit de quelques honneurs particuliers rendus à la mémoire du divin poète.

Voyons d'abord si le vieux monument dont il existe encore une partie en ruine sur le revers du mont Pausilipe, à l'entrée du chemin souterrain qui conduit de Naples à Pouzzol, est réellement le tombeau de Virgile. Quoique la tradition lui ait constamment donné ce nom, la chose n'en est pas moins douteuse et la question assez difficile à résoudre, car si rien ne prouve que ce soit véritablement le tombeau du poète, il faut convenir aussi que rien ne prouve le contraire. On pourrait peut-être pencher pour l'affirmative, d'après les détails rapportés dans une *Vie de Virgile* qui date du IVe siècle, et où il est dit que ce grand homme, revenant d'Athènes, mourut à Brindes, sous le consulat de C. Sentius et de Q. Lucretius, le 10 des calendes d'octobre, c'est-à-dire le 22 septembre. de l'an 19 av. J.C. L'auteur nous apprend ensuite que peu de jours avant sa mort, Virgile avait exigé par l'une des clauses de son testament que son corps fut transporté de Brindes à Naples; ce qui fut exécuté non seulement en vertu de cette clause, mais par un ordre exprès d'Auguste; enfin le biographe ajoute que les cendres du poète furent déposées sur le chemin de Pouzzol, près de la seconde pierre militaire, *sepulta fuêre ossa in vid puteo lanâ intrà lapidem secundum*. Or cet emplacement désigné par *intra lapidem secundum*, annonce une distance qui s'accorde assez bien avec celle qui sépare Naples du vieux monument dont les restes subsistent encore. Voilà une première induction en faveur de l'opinion qui place là le mausolée de Virgile. Mais bien plus, ce monument dont l'intérieur annonce un véritable tombeau, est, ainsi qu'on le voit par ses débris, revêtu en *mattoni*, ou briques en losanges, sorte de construction romaine qui, au dire de tous les antiquaires, était en usage du temps d'Auguste. Ajoutons que Silius Italicus, poète du premier siècle de l'ère vulgaire, avait fût acquisition du lieu où reposaient les cendres de Virgile sur le chemin de Pouzzol, qu'il fit des réparations à ce mausolée et qu'il s'y rendait comme à un temple. Rien ne répugnerait donc à penser que le vieux monument qui nous occupe, remontant à des temps peu éloignés de la mort du poète, pourrait bien être réellement son tombeau. Cependant quelques savants modernes, et entre autres Cluvier, dans son *Italia antiqua*, lib. IV, c. 3, p. 1153, prétendent que les restes de Virgile n'ont point été déposés au mont Pausilipe, et

qu'il faut chercher leur emplacement à l'orient de Naples dans le voisinage du Vésuve; ils s'étaient de ce passage de Stace :...

Maronei sedens in margine templi,
Sumo animum ac magni tumulis accanto magistri.
... Fractas ubi Vesbius egerit undas.

Le pied du Vésuve aurait donc été dépositaire des cendres de notre poète. Cette opinion a été partagée par Addison et par plusieurs autres écrivains. Il est encore un autre objet qui pourrait faire douter que le monument actuel fût le tombeau de Virgile; c'est l'aspect de son intérieur. L'abbé Romanelli, antiquaire napolitain, mort en 1819, nous en a donné la description : Le tombeau, dit-il, est maintenant détérioré, mais l'intérieur est conservé; il consiste en une chambre carrée, surmontée d'une voûte en maçonnerie grecque; chaque côté de cette chambre est d'environ 18 palmes de large, et elle porte près de 15palmes dans sa plus grande hauteur. Sur les côtés, on remarque onze niches propres à recevoir des urnes sépulcrales. Autrefois on en voyait une en marbre, qui, placée au milieu sur une base soutenue par neuf petites colonnes également en marbre, renfermait, dit-on, les cendres du poète. D'après cette description de l'abbé Romanelli, ces onze niches annonceraient un lieu de sépulture, non pas pour un seul homme, mais pour une famille entière; c'est ce que les Romains appelaient *columbarium* ; or Virgile était des environs de Mantoue, et son tombeau élevé près de Naples n'avait besoin que d'une niche ou d'un autel pou recevoir son urne ; donc le monument avec ses onze niches ne peut être le tombeau du poète. Ce raisonnement n'est pas rigoureusement conséquent, car Virgile a pu avoir des amis, des affranchis, des esclaves dévoués qui, en faisant construire son tombeau, auraient pris des précautions pour qu'un jour leurs cendres y fussent déposées autour de celles du grand homme qu'ils avaient tendrement chéri.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que monument du Pausilipe a été, depuis les temps les, plus anciens, et est encore aujourd'hui en possession de l'honneur d'avoir renfermé les cendres de Virgile; aucun autre lieu spécialement désigné dans les environs de Naples ne le lui a disputé. Pétrarque, qui est mort en 1374, dit qu'à la fin du sentier obscur, c’est-à-dire du chemin souterrain qui conduit de Pouzzol à Naples, dès que l'on commence à voir clair, on aperçoit sur une éminence le tombeau de Virgile, qui est d'un travail fort ancien. On ne faisait donc aucun doute dans le XIVe siècle et longtemps auparavant, que les cendres de Virgile ne reposassent dans cet endroit.

Il est fâcheux que l'urne qui contenait les cendres du poète ait disparu, ainsi que sa base. On y voyait écrit à l'entour le fameux distique :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope: cecini pascua, rora, duces.

Selon l'auteur du IVe siècle, déjà cité, c'est Virgile lui-même qui, sur le point de mourir, a composé cette épitaphe : *extremâ valetudine hocsibi epitaphium fecit*, et

peu après le biographe ajoute que ce distique fut inscrit sur le tombeau du poète : *suoque sepulcro id distichon quodfecerat, inscriptum est*. Si cette inscription subsistait encore, on pourrait en comparer les caractères avec ceux qui sont employés dans d'autres inscriptions du temps d'Auguste; mais elle a disparu. Le dernier savant italien qui prétend l'avoir vue, est Pietro de Stephano, qui l'affirme dans sa *Descrizione de laoghi più sacri della città di Napoli* ; 1560, in-4°. Il en est de même d'Alphonse de Heredia, évêque d'Ariano, mentionné par le Cappacio, dans son *Historia puteolana* ; ilassure également l'avoir encore vue. Dès lors l'intérieur du monument a été dépouillé de l'urne, de la base qui la soutenait et des neuf petites colonnes. Cette disparition date donc du XVIe siècle.

Quelques-uns pensent que les Napolitains, craignant que les ossements du poète ne leur fussent dérobés, les ont fait mettre sous terre dans le Château neuf ; Jean Villani, chroniqueur napolitain, n'est point de cet avis ; il croit que l'urne a été portée à Mantoue; Alphonse de Heredia, que nous avons déjà cité, dit que c'est à Gènes ; d'autres prétendent que les Lombards l'ont enlevée. Mais ces diverses assertions sont dénuées de preuves. Il résulte de cette disparition que le tombeau n'offre plus le même intérêt qu'autrefois, ni la même magnificence; l'intérieur a été totalement négligé, et l'extérieur tombe en ruine. Montfaucon, qui écrivait au commencement du XVIIIe siècle, dit : « On trouve encore aujourd'hui du côté de la montagne, vis-à-vis l'entrée du mausolée, un marbre à demi déterré sur lequel sont gravés ces deux vers :

Qui cineres ? tumuli haec vestigia ? conditur olim
Ille hoc qui cecinit pascua, rura, duces. »

Un écrivain plus moderne assure que cette inscription portant la date de 1504, a succédé à l'ancienne Mantua me genuit, etc., qui a été enlevée, dit-on, par un anglais; et cet enlèvement suggère à l'auteur cette judicieuse réflexion: « Je ne sais pas de quel prix peut être unetelle antiquité lorsqu'elle est déplacée, et si le plaisir de la possession peut se faire pardonner la criminelle dégradation d'un monument sur lequel elle donnait sinon des certitudes, au moins de précieuses probabilités. »

Mais il est temps d'arriver à l'histoire des lauriers qui ont constamment ombragé le tombeau de Virgile, et que, par cette raison, l'on a regardés comme merveilleux ; aussi les poètes napolitains le sont-ils célébrés à l'envi, mais leurs chants nous instruiraient peu sous le rapport historique; recourons plutôt aux écrivains et aux voyageurs, qui dans leurs relations n'ont pas négligé cet embellissement naturel du monument qui nous occupe. Quoique leurs récits ne soient pas unanimes sur l'histoire de ces lauriers, il est bon de les connaître.

Montfaucon dit, dans ses Antiquités, tom. V, p. 131, que l'on regarde comme une merveille ces lauriers nés sur la coupole du mausolée de Virgile, et qui semblent couronner l'édifice. Quoiqu'on en ait coupé à la racine deux qui étaient les plus grands, ajoute-t-il, ils renaissent et poussent des branches de tous côtés. L'édifice est couvert de toutes parts de myrtes et de lierre, il semble que la nature ait voulu elle-même célébrer la mémoire du grand poète. L'auteur ne dit rien de

l’origine de ces lauriers, ils seraient donc aussi anciens que le tombeau.

Misson, dans son *Nouveau voyage d'Italie*, tom. II, p. 87, s'exprime ainsi : Quoique le mausolée soit bâti de gros quartiers de pierre, il ne laisse pas d'être presque tout couvert de broussailles et d'arbrisseaux qui y ont pris racine. On remarque entre autres un laurier qui est sur la cime, et, d'après l'opinion commune, on a beau le couper et l'arracher, il revient toujours. Mais on n'a encore rien décidé sur la vertu occulte qui cause cet effet surprenant, Virgile passant chez le peuple de Naples tantôt pour un magicien, tantôt pour un saint. Comme sorcier, disent les bonnes gens du pays, c'est lui qui, par art magique, a percé le mont Pausilipe ; et il a fait bien d'autres prodiges. Comme saint, dit le jardinier, propriétaire du lieu où est le mausolée, il allait tous les jours entendre la messe à une petite chapelle dont on voit encore les débris dans le voisinage : L'anachronisme est un peu fort de la part de ce brave jardinier. Mais passons cette petite facétie au protestant Misson.

Selon le président de Brosses, savant dijonnais, qui a visité l'Italie en 1739, « le tombeau de Virgile est tout solitaire dans un coin, au milieu d'une broussaille de lauriers dont le Pausilipe est farci, ce qui diminue un peu le prodige dont la nature avait honoré le prince des poètes en faisant croître un laurier sur son tombeau. J'y trouvai, continue plaisamment l'auteur, une vieille sorcière qui ramassait du bois dans son tablier, et qui paraissait avoir 80 siècles; il n'y a pas de doute que ce ne soit l'ombre de la sibylle de Cumes qui revient autour du tombeau ; cependant je ne jugeai pas à propos de lui montrer ramum qui veste latebat. » Il paraît que le président a rapporté la petite relique dont tous les voyageurs sont jaloux de se munir en quittant le tombeau.

Grosley de Troyes, dans ses *Observations sur l'Italie*, a donné plus de détails sur les lauriers en question; il nous apprend que « la surface extérieure de la coupole qui termine le mausolée de Virgile, offre un prodige célèbre dans le pays ; c'est un laurier dont elle est exactement couronnée. Cet arbuste n'a de nourriture que celle que ses racines cherchent dans les jointures des pierres. Tous les voyageurs en détachent, ou plutôt en arrachent des branches au moyen d'une corde à l’extrémité de laquelle on attache une pierre. Le flanc de la montagne où ce tombeau est situé, loin d'avoir des arbustes de cette espèce, n’est couvert que d'ifs et de sapins. Cependant le laurier de Virgile, toujours vigoureux, toujours renaissant, se perpétue et répare ses pertes journalières. Il n'avait dans le XVIe siècle qu'une tige unique qui occupait le milieu de la coupole, où elle avait sans doute été plantée par quelque napolitain admirateur de Virgile. Vers le commencement du XVIIe siècle, un sapin de la partie collatérale de la montagne, renversé par le vent, donna de sa cime sur cette tige qu'il étouffa. […] »

BIOGRAPHIE

Table des matières

Vie de Virgile
Oeuvres de Virgile
  Les Bucoliques
  Les Géorgiques
  L’Énéide
  L’Appendix Vergiliana

Vie de Virgile

Virgile naît selon la tradition à Andes (qui porte aujourd'hui le nom de Virgilio en son honneur), près de Mantoue, en Gaule Cisalpine, sous le consulat de Crassus et de Pompée, dans une famille modeste. Les historiens actuels considèrent plutôt qu'il est issu d'une famille bourgeoise, sa mère Polla Magio étant la fille d'un riche marchand et son père Stimicone Virgilio Marone étant un petit propriétaire terrien de Mantoue vivant de l'apiculture, de l'agriculture et de l'élevage et qui veille scrupuleusement à ses études.

Crassus et Pompée sont à nouveau consuls lorsque le jeune homme revêt la toge virile, le jour même où disparaît Lucrèce. Tout un symbole, sans doute, bien que l'empreinte de l'auteur du De rerum natura sur l'œuvre de Virgile soit probablement moins forte que celle de Catulle, son voisin de Vérone, dont il y a tout lieu de supposer qu'il le connut personnellement, ainsi que d'autres poètes en vue, qu'il salue dans les Bucoliques, tels que Aemilius Macer (est-ce le Mélibée des Bucoliques ?), C. Helvius Cinna, du cercle de Catulle, L. Varius Rufus, futur éditeur de l'Enéide, et Q. Horatius Flaccus (Lycidas dans la Buc. ?). Mais c'est Horace qui devient son ami le plus intime, au point que ce dernier l'appellera animae dimidium meae, « la moitié de mon âme ».

De même, il se lie très tôt amitié avec Quintilius Varus, le futur grand critique, et Cornelius Gallus, le fondateur de la poésie élégiaque romaine. Il fait des études approfondies dans les domaines les plus divers, lettres, philosophie, droit, médecine, mathématiques en particulier, d'abord à Crémone, puis à Milan, ensuite à Rome, et enfin à Naples, ville de culture grecque où il suit les cours de professeurs de rhétorique et de philosophie grecque, notamment de maîtres prestigieux comme Siron et Philodème, l'un et l'autre de sensibilité épicurienne.

C'est sans doute durant la guerre civile (elle éclata quand il avait vingt ans) qu'il entre en relation avec Asinius Pollion, homme de lettres qui appartient au cercle de Catulle et des « poètes néotériques », mais aussi figure politique importante et chef militaire qui prendra parti pour Marc Antoine dans la rivalité qui opposera celui-ci à Octave, petit-neveu et héritier de Jules César. Pollion commande plusieurs légions en Cisalpine lorsque Octave, au lendemain de la victoire de Philippes (-42), entreprend de déposséder en masse les paysans italiens afin de récompenser les légionnaires césariens. La guerre fait rage de nouveau, mais le parti des spoliateurs prend le dessus, et Pollion, en infériorité, doit se replier. Le domaine paternel de Virgile est, semble-t-il, confisqué, et ses légitimes propriétaires manquent même d'y laisser la vie. Cependant, les interprétations des Bucoliques varient.

Selon la tradition, après trois années passées à se documenter en Asie Mineure et en Grèce pour composer l'Énéide, il est victime d'une insolation près de Mégare, interrompt son voyage de documentation et meurt peu après son retour à Brindes en -198. Bien que Virgile ait demandé à ses amis et exécuteurs testamentaires

Lucius Varius Rufus et Plotius Tucca de brûler après sa mort l'Énéide inachevé, donc imparfait, Auguste s'y oppose et fait publier l'œuvre par L. Varius Rufus.

Incinéré, ses cendres sont conformément à son désir transportées à Pouzzoles. C'est à l'entrée de la grotte de Pouzzoles, appelée Crypta Neapolitana, qu'est située une grande ruine que la tradition honore comme le tombeau présumé de Virgile (en) sur lequel une épitaphe rapelle sa vie résumée en un distique qu'il aurait composé à ses derniers moments :

« *Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc* (Mantoue m'a donné la vie, la Calabre me l'a ôtée, et maintenant)

Parthenope. Cecini pascua, rura, duces. (Naples garde mon corps. J'ai chanté les pâturages, les campagnes, les héros.) »

Ayant acquis l'immortalité littéraire grâce à son épopée, Virgile va influencer nombre d'écrivains du Moyen Âge et de la Renaissance, tel Ronsard, qui rédige La Franciade (inachevée) dans la volonté de donner un équivalent français et de l'époque moderne à l'Énéide. En littérature, il deviendra également un personnage de roman,d'abord dans *La Divine Comédie* de Dante Alighieri, où il guide Dante lui même dans un voyage à travers l'Enfer, le purgatoire et le Paradis, mais aussi notamment dans *La Mort de Virgile* de l'auteur autrichien Hermann Broch, qui relate (fictivement) le dernier jour de l'écrivain latin.

— Épitaphe de Virgile.

Oeuvres de Virgile

LES BUCOLIQUES

Cette œuvre visait à ramener les Romains à l'agriculture. La première édition se composait des neuf premières bucoliques10 (du grec ancien βουκόλος/boukólos, le bouvier), harmonieusement disposées en deux groupes de quatre autour de la cinquième pièce, comme autant de planètes gravitant autour d'un astre. Cet astre, c'est Daphnis, souvent assimilé à Jules César fraîchement assassiné, ce qui sous-estime gravement la subtilité virgilienne. En fait, la cinquième bucolique pourrait bien nous présenter deux « Daphnis », l'un ténébreux, celui de Mopse (masque d'Octavien), et qui figure en effet le feu dictateur, l'autre lumineux, celui de Ménalque (masque de Virgile), qui représente Catulle, secrètement éliminé par le premier.

On ne peut qu'admirer les impeccables proportions de ce petit « temple pythagoricien », pour reprendre la métaphore de Paul Maury qui fut le premier à les mettre en évidence en 1944. L'architecture la plus visible, qui donc équilibre les quatre premières pièces (83, 73, 111 et 63 vers = 330) par les quatre dernières (86, 70, 110, 67 vers = 333) autour du pivot central (90 vers), se redouble d'une autre, plus secrète, qui les couple par cercles concentriques (I + IX ; II + VIII ; III + VII ; IV + VI)11, lesquels correspondent à des thèmes (malheurs des paysans expropriés ; tourments de l'amour ; joutes poétiques ; élévation au niveau universel et cosmique) autant qu'à des formes (alternance de dialogues et de chants continus), et obéissent aux mêmes proportions numériques que dans la première architecture, soit : I + IX + II + VIII (333 vers), face à III + VII + IV + VI (330 vers).

LES GÉORGIQUES

Ce poème didactique, terminé en -2912, se divise en quatre livres (514, 542, 566, 566 vers), abordant successivement la culture des champs, l'arboriculture (spécialement la vigne), l'élevage et l'apiculture :

Livre I - blé et saison du laboureur ;
Livre II - vigne et olivier ;
Livre III - élevage du bétail ;
Livre IV - le rucher.

S'inspirant surtout d'Hésiode, de Lucrèce et d'Aratos, mais aussi de Théophraste, de Varron, de Caton l'Ancien, voire d'Aristote, Virgile trace son

chemin propre en infusant à l'intérieur de la matière proprement didactique, souvent aride et ingrate en soi, ce que l'on pourrait appeler « l'âme virgilienne », faite d'une extraordinaire empathie à l'égard de tous les êtres, qui anime l'inanimé, comprend de l'intérieur végétaux et animaux, participe activement au travail à la fois pénible et exaltant du paysan.

Les Géorgiques sont beaucoup moins un traité d'agriculture (aussi ne visent-elles pas à l'exhaustivité) qu'un poème sur l'agriculture ; elles s'adressent au moins autant à l'homme des villes qu'à l'homme des champs. Elles offrent à l'amateur de poésie un plaisir sans cesse renouvelé, autant par leur sujet même qui ressource les Muses dans la fraîcheur et l'authenticité de la nature, que par le souffle qui les soulève de bout en bout, et par l'extraordinaire variété de leur style. Virgile sait agrémenter son sujet d'épisodes variés et de véritables morceaux de bravoure qui sont autant de « respirations « dans le poème. On peut citer les Pronostics de la guerre civile, l'Hymne au Printemps, l'Éloge de l'Italie, l'Éloge de la vie champêtre, l'Épizootie du Norique, le Vieillard de Tarente, Aristée et ses abeilles, Orphée et Eurydice.

L'ÉNÉIDE

Offrir à Rome une épopée nationale capable de rivaliser en prestige avec l'Iliade et l'Odyssée, tel est le premier défi que Virgile avait à relever en entreprenant l'Énéide au cours des onze dernières années de sa vie. Mission réussie, puisque, l'œuvre à peine publiée, son auteur fut communément salué comme un alter Homerus, le seul capable de disputer à Homère sa prééminence au Parnasse.

Virgile ne cache d'ailleurs nullement son ambition. Au niveau architectural le plus visible (car l'Enéide fait jouer simultanément plusieurs « géométries »), le poème se compose d'une Odyssée (chants I à VI : les errances d'Énée, rescapé de Troie, pour atteindre le Lavinium) suivie d'une Iliade (chants VII à XII : la guerre menée par Énée pour s'établir au Lavinium).

Mais l'émulation avec Homère se manifeste surtout par le nombre considérable des imitations textuelles, dont les critiques s'employèrent très tôt à dresser la liste, cela quelquefois dans une intention maligne, et pour accuser Virgile de plagiat. À quoi celui-ci répliquait qu'il était plus facile de dérober sa massue à Hercule que d'emprunter un vers à Homère [réf. incomplète]. Et de fait, loin d'être servile ou arbitraire, l'imitation virgilienne obéit toujours à une intention précise et poursuit un projet qu'il appartient au lecteur de découvrir à travers l'écart, parfois minime, qui la sépare de son modèle Homère ou l'un des nombreux autres écrivains, tant grecs que latins, auxquels Virgile se mesure tout en leur rendant hommage. Ce jeu intertextuel presque illimité n'est pas la moindre source de la fascination qu'exerça toujours l'Énéide sur les lettrés.

Le second défi consistait à filtrer l'actualité de Rome à travers le prisme de la légende. Deux fils s'entrelacent constamment pour former la trame de l'Énéide, celui des origines troyennes de Rome et celui de la Rome augustéenne. Plus d'un millénaire sépare ces deux fils. Pour franchir un tel abîme temporel, et annuler en

quelque sorte le temps, le poète, outre l'usage systématique qu'il fait de l'allégorie, ne s'interdit pas de recourir éventuellement à la prophétie, et peut même, au beau centre de l'œuvre, descendre jusqu'aux enfers afin d'en ramener une vision panoramique, sub specie aeternitatis, de la grandeur romaine vue comme devant encore advenir.

Il fallait montrer comment, à partir de presque rien, Rome s'était élevée jusqu'à l'empire du monde. Il fallait faire ressortir le dessein providentiel qui avait présidé à cette irrésistible ascension. Surtout, il fallait montrer comment, à travers la personne sacrée d'Auguste, l'Histoire venait trouver son achèvement et son couronnement dans une paix et un bonheur universels. C'est du moins ce qu'Auguste attendait, ou plutôt ce qu'il exigeait de lui.

Jacques Perret, dans sa préface de l'Enéide, écrit « Le poème (...) devait dire cela précisément : la naissance de la paix, (...) après d'horribles guerres (...) Ce résultat serait l'œuvre d'un homme sage, pieux (...) Mais (...) une substitution décisive était intervenue. Le protagoniste du poème ne serait pas Octave Auguste mais Énée. ». Le personnage d'Énée dissimule donc une seconde identité, celle du princeps. Dès lors, toutes les descriptions du fils de Vénus étaient censées être des odes à Auguste. Mais pour sauvegarder sa liberté d'expression, Virgile avait recours à un système de double écriture, cacozelia latens, dont, selon M. Vipsanius Agrippa, il était l'inventeur.

L'APPENDIX VERGILIANA

La gloire de Virgile repose fermement sur ces trois piliers que sont les Bucoliques, les Géorgiques et l'Enéide. Dans l'Antiquité, on lui attribuait également un certain nombre d'autres poèmes, que Scaliger, dans son édition de 1573, réunit sous le titre d'Appendix Vergiliana.

Ce recueil comprend :

le Culex (« moucheron » ou « moustique ») : ce moucheron (ou moustique) alerte un berger en le piquant, lui sauve la vie ; l'insecte mort se voit honoré d'une tombe par le berger ;

les Dirae : ces « malédictions « sont prononcées par un amant contre la terre qu'il a dû abandonner (chassé par des vétérans de l'armée romaine), en abandonnant sa bien-aimée ; celle-ci, Lydia, est honorée par un poème d'amour portant son nom (en annexe aux Dirae), avec un éloge de la campagne où elle vit ;

l'Aetna, consacré au volcan Etna ;

le Ciris : évocation de la métamorphose en oiseau (Ciris) de Scylla, fille du roi de Mégare ;

le Catalepton : recueil de poèmes courts, dont certains semblent être d'authentiques œuvres de jeunesse de Virgile.

Dans une phase postérieure, on a encore ajouté à la collection :

la Copa : poème portant le nom d'une cabaretière syrienne qui invite un voyageur au plaisir en dansant devant son établissement ;

les Elegiae in Maecentatem : pièce nécrologique rapportant les dernières paroles de Mécène, bienfaiteur de Virgile, à l'empereur Auguste ;

le Moretum : poème gastronomique décrivant en détail la préparation d'un plat local de Cisalpine.

---

[1] Cf. 0. Ribbeck, editio minor (1869), p. vni-xxxvi; B. Benoiat (1884), t. I, p. LXXXV-OXXII; Nettleship, *Ancient lives of Vergil*, etc. (Oxford, 1879).

[2] La forme Vergilius, qui s'appuie sur le témoignage des inscriptions et des manuscrits les plus anciens comme sur les transcriptions grecques « Bergilios »; et « Ouérgilios », est adoptée aujourd'hui par la plupart des éditeurs. L'orthographe *Virgilius*, qui a prévalu au Moyen-Âge, tient sans doute aux étymologies de fantaisie qui rattachaient le nom de notre poète à *virga* ou à *virgo*

[3] Vergilius, sumpta toga, Mediolanum transgreditur, et post breve tempus Romam pergit (St Jérôme, *ad Euseb*, *Chron., Ol*. 181, 4).

[4] Cf. Servius, *ad Aen*. (p. 1, 8, édition G. Thilo) : scripsit etiam septem vel ocbo libres hos : Cirin, Aetnam, Culicem, Priapela, *Catalepton* (cf. Aristophanes, *Ranae*, 828), Epigrammata, Copam, Diras. — Parmi les œuvres qui nous sont parvenues sous le nom de Virgile ou que les anciens attribuent à la jeunesse du poète, il est difficile de déterminer celles qui lui appartiennent réellement : l'*Aetna* et les *Dirae* n'ont été composés qu'au siècle suivant ; le *Culex*, tel qu'il nous est parvenu, est vraisemblablement un essai de la même époque; la *Ciris* (cf. Waltz, de *Carminé Ciris*, 1881) peut être contemporaine de Virgile sans être de la main de notre poète. La *Copa* et le *Moretum*, que les manuscrits nous ont transmis sous son nom, ne sont pas indignes de lui ; mais les qualités de ces pièces, que caractérisent surtout la vivacité du style et un certain réalisme d'expression, ne sont pas celles qui frappent dans les œuvres authentiques de Virgile.

[5] *Catal.*, VII : Ite hino inancs, ite rhetorum ampullae…
Nos ad beatos vela mittimus portus,
Magni petentes docta dicta *Sironis*…
Ite hino Camenœ, vos quoque, ite jam, saue
Dulces Camenae ; nam fatebimur verum,
Dulces fuistis ; et tamen meas cartas
Bevisitote, sed *pudenter et raro*.

[6] et Hor., Epi., II, 3,01 : Paupertas impulit audax Ut vertus facerem.

[7] Cedite, Romani scripfcores, cedite Graii :
Nescio quid majus nascitur Iliade (u, 84,65-66).

[8] De Aenea quidem meo (écrivait-il à Auguste), si hercule jam dignum tuis auribus haberem, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res est ut paene vitio mentis tantum opus aggressus videar (cf. Macrobe, *Saturn.*, I, 24, 11).

[9] Cf. P.-F. Girard, *Manuel élémentaire de droit romain*, p. 800, n. 1.

[10] Les sympathies qui avaient entouré Virgile de son vivant continuèrent à s'attacher à son nom comme à ses œuvres. On en vint dès le second siècle de notre ère à attribuer à ses vers une sorte de vertu divinatoire ; l'usage de consulter les *sortes Vergilianae* était courant à l'époque de Marc-Aurèle. Le Moyen-Âge fit du poète une sorte de magicien ou de thaumaturge dont les exploits merveilleux avaient pour théâtre tantôt Naples, tantôt Rome. Son nom resta, avec les noms d'Aristote et d'Hippocrate, un de ceux qui représentèrent aux yeux des lettrés d'alors l'antiquité païenne ; et c'est à ce titre que Dante lui a fait la grande place que l'on sait dans cette *Divine Comédie* qui est comme un résumé des opinions et de la science de notre treizième siècle. Cf. Comparetti : *Virgilio nel medio evo* (2 vol., Livourne, 1862) ; et la thèse de Fr. Michel : *Que vices… Virgilii carmina per mediam aetatem exceperint* (Paris, 1846).